





DC203 .P49 1896
v.2
Peyre, Roger Raymond, 1848--
Napoleon et son temps ...



F

g 944

p 465

v. 2.

Dr. Hornsby

NAPOLÉON

ET SON TEMPS

L'EMPIRE

*Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*



Pralon, lith

Imp. F. Didot & C^{ie} Paris

VUE DU GRAND ESCALIER DU MUSÉE DU LOUVRE
CONSTRUIT SOUS LE PREMIER EMPIRE PAR PERCIER ET FONTAINE
(D'après l'aquarelle d'Isabey au musée du Louvre)

ROGER PEYRE

NAPOLÉON

ET SON TEMPS

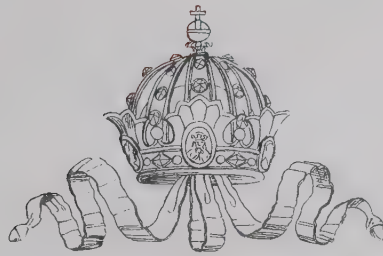
L'EMPIRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 333 GRAVURES

D'APRÈS

LES DOCUMENTS ET LES MONUMENTS DE L'ART

Dixième mille



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

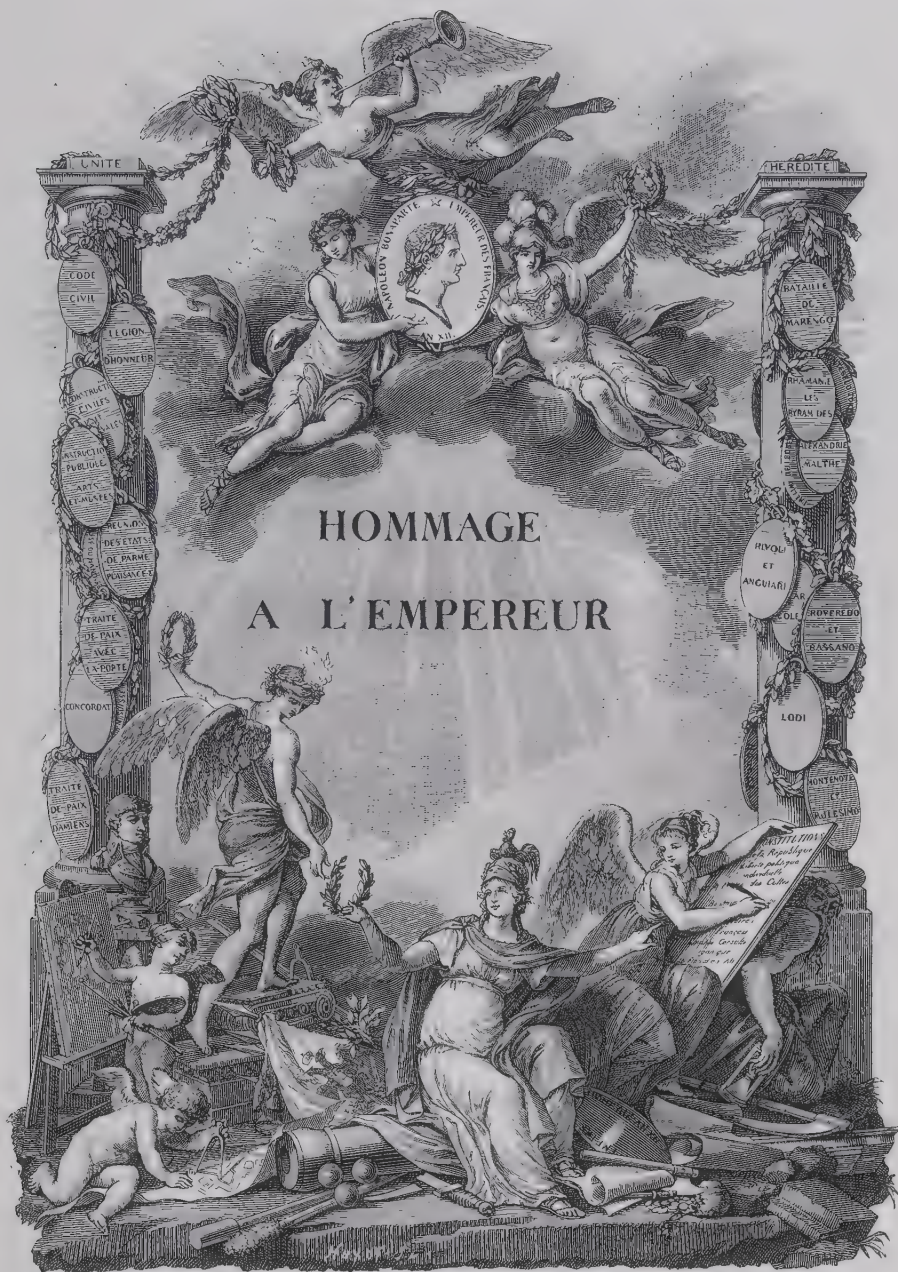
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1896

DOMINICAN COLLEGE
LIBRARY
SAN RAFAEL

F
7944
P. 755
V. A.

54910

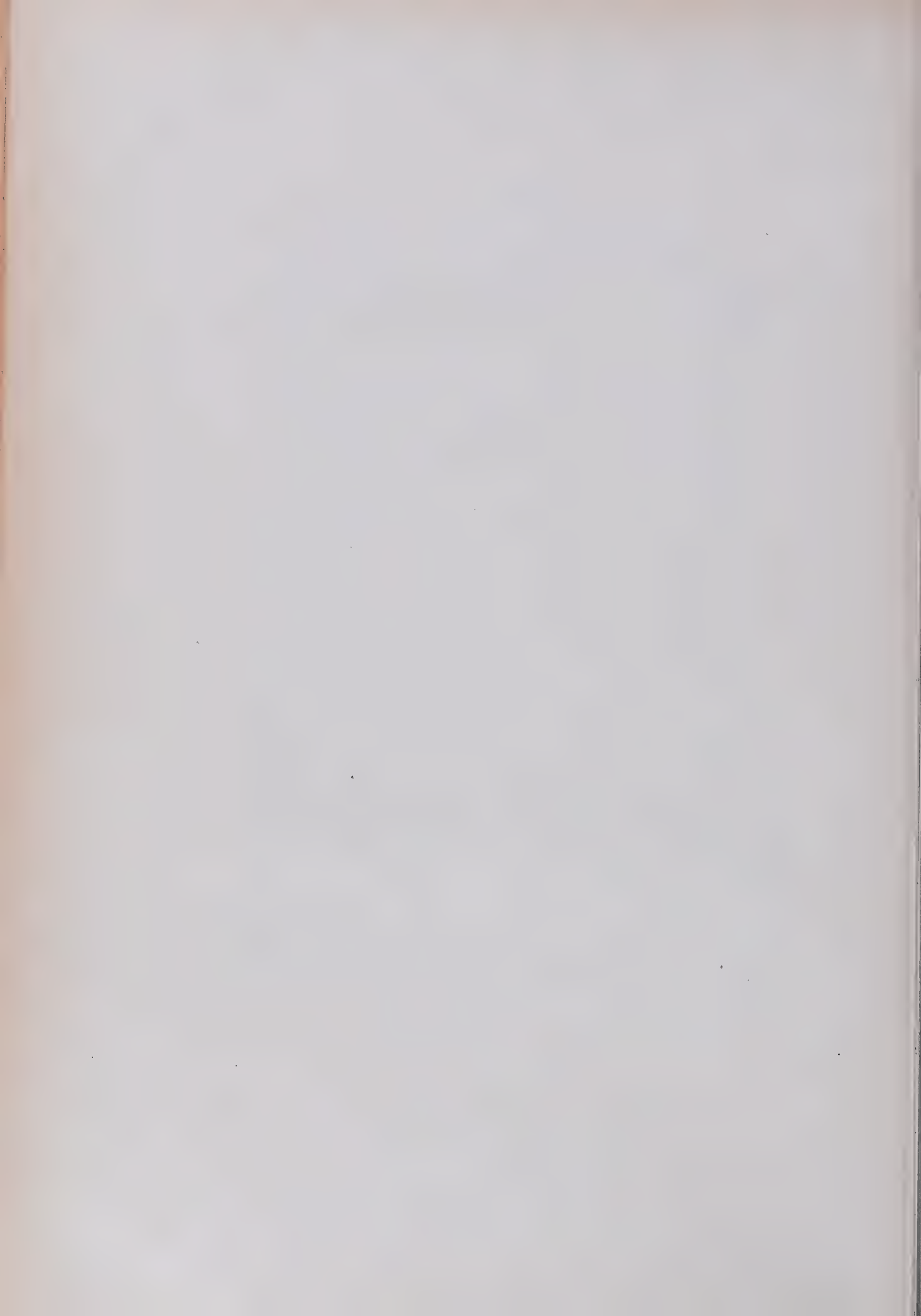


C. Monnet, del.

Aug. Saint-Aubin, effigiem.

Helman, sculp.

Présenté à S. M. Impériale par M. Vivant-Denon, directeur général du musée Napoléon.

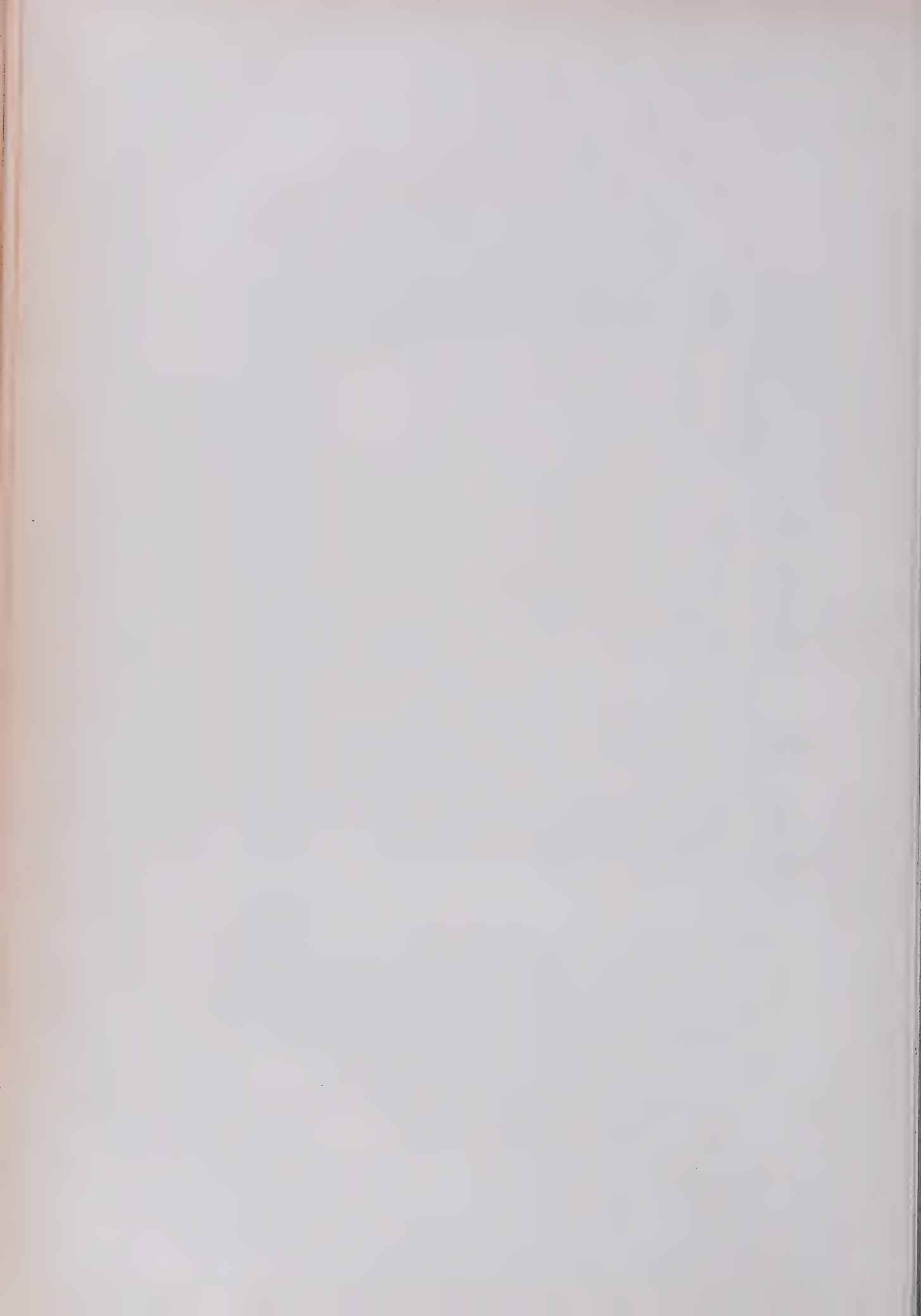


LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES, DESSINATEURS, GRAVEURS
dont les œuvres sont reproduites dans ce volume.

- | | | |
|------------------------------------|---|--|
| A | GÉRICAULT, peintre. | MONTHELLIER, dessin. lithogr. |
| ADAM (Albrecht), peintre. | GIRARD, dessinateur. | MULLER (Ch.-L.). |
| APPIANI, peintre. | GIRARDET, dessinateur. | N |
| ATHALIN (général), dessinat. | GIRARDET-TRIOSON, peintre. | NAUDET, dessinateur. |
| AUBERTIN, graveur. | GOSSE, peintre. | NOIRETERRE (M ^{re}), dessinat. |
| AUZOU (M ^{re}), peintre. | GOBAUD, peintre. | NORMANT (C.), graveur. |
| B | GOTA, peintre. | O |
| BACCARELLI (M.), peintre. | GROS, peintre. | ODIOT, orfèvre. |
| BACLER-DALBE, peintre. | GUILLEAUME (Eug.), sculpteur. | OPIZ (G.), peintre. |
| BARBIER-WALBONNE, peint. | H | ORANGE (Maurice), peintre. |
| BEILLANGE (Hippolyte), peint. | HEUDECK, peintre. | OWEN (W.), peintre. |
| BOILLY, peintre. | HEIM, dessinateur. | P |
| BOISPREMONT, peintre. | HOUDON, sculpteur. | PAGNËST, peintre. |
| BOLLINGER, graveur. | I | PERGIER, architecte. |
| BOILLINGER, graveur. | INGRES, peintre. | PHILIPPOTRAUX, peintre. |
| BONVALET, graveur. | ISABEY, peintre. | PRUD'HON, peintre. |
| BOSSELMANN, graveur. | J | Q |
| BOVINET, graveur. | JAZET, graveur. | QUENEDEY, graveur. |
| BROME (C.), graveur. | JACOMIN, dessinateur. | R |
| BURNEY, dessinateur. | K | RAFFET, dessinateur. |
| C | KLEIN, peintre. | RAUCH, sculpteur. |
| CAVELIER, dessinateur. | KRAFT, peintre. | REGNAULT, peintre. |
| CHARLET, peintre. | L | REHN, peintre. |
| COCHEREAU, peintre. | LA BORDE (de), dessinateur. | ROUGET, peintre. |
| COLTOT, sculpteur. | LAFFITE, peintre. | RUDE, sculpteur. |
| COUCHÉ fils, graveur. | LANGLOIS, peintre. | S |
| D | LARIVIÈRE, peintre. | SCHEFFER (Aug.), peintre. |
| DAHLING, peintre. | LAUGIER, graveur. | SCHIAVONI, peintre. |
| DAVID (Louis), peintre. | LAVAL (J. de), peintre. | SHUKOFFSKY, dessinateur. |
| DAVID D'ANGERS, sculpteur. | LAWRENCE, peintre. | SINGRY, peintre. |
| DAUZATS, architecte. | LECLERC, graveur. | STUBEN, peintre. |
| DEBRET, peintre. | LE CŒUR, dessinateur. | SWEBACH, dessinateur. |
| DEBUCCOURT, dessinat. et grav. | LEFÈVRE, peintre. | T |
| DELPECH, lithographe. | LEMOUD (de), lithographe. | THOMIRE, orfèvre. |
| DESEINE, sculpteur. | LEROUX, graveur. | TIRPENNE, dessinat.-lithogr. |
| DESMOULINS, peintre. | LE SUIRE (M ^{re}), dessinateur. | TURNER, peintre. |
| DOCHY, graveur. | LEVILLX, lithographe. | V |
| DOUIN (capitaine), dessinat. | LLANTA, lithographe. | VELYN, graveur. |
| DUBOIS, graveur. | LOILLLOT-HARTWIG, lithogr. | VERNET (Carle), peintre. |
| DUPLESSIS-BERTEUX, grav. | LONGHI, graveur. | VERNET (Horace), peintre. |
| DUPRÉ, graveur en médailles. | M | VIEN, peintre. |
| F | MAC-LISE, peintre. | VIGIER-DUVIGNEAUX, peintre. |
| FEROGIO, dessinateur. | MARTINET, dessinateur. | VIVANT-DENON, dessinateur. |
| FONTAINE, architecte. | MAYER (M ^{re} Constance), peint. | Y |
| FORT (Siméon), peintre. | MEISSONIER, peintre. | YVON, peintre. |
| FRILLEY, graveur. | MEUNIER, peintre. | |
| G | MEYNIER, peintre. | |
| GAUTHIEROT, peintre. | MONIN, graveur. | |
| GÉRARD, peintre. | | |

Gravures sur bois de J. HUYOT. — Photogravures de CH.-G. PETIT et J. MAUGE.





La France reconnaissante proclame Napoléon I^{er} empereur des Français. Par Charles Vernet.

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'EMPIRE ⁽¹⁾

LE SACRE. — LE CAMP DE BOULOGNE. — LA TROISIÈME COALITION.



Le Consulat avait été une période glorieuse et prospère entre toutes pour la France.

L'Empire, qui en semblait l'aboutissement, n'était pas cependant sans faire naître certaines appréhensions chez quelques esprits clairvoyants. Toutefois leurs prédictions n'étaient pas infaillibles; tout dépendait de la manière dont le nouveau souverain userait de son pouvoir. Ayant à lutter à l'extérieur contre des ambitions égales à la sienne, sa situation allait être difficile; mais Napoléon,

soutenu par la nation française, pouvait en venir à bout.

« Si mon frère, dit Lucien Bonaparte, put changer si facilement qu'il le fit sa glorieuse et invincible épée républicaine en sceptre souverain, c'est que

(1) Pas plus pour l'Empire que pour la période antérieure nous ne pouvons indiquer ici une bibliographie générale. Nous renverrons aux indications placées à la suite de l'article *Napoléon* dans la *Biographie générale* éditée chez Didot. Cet article est l'œuvre de Rapetti et a une grande valeur originale. Nous aurons occasion de citer dans les notes un bon nombre des ouvrages plus récents; nous indiquons

l'on dut croire et que l'on crut en effet qu'il ne pourrait point et que surtout il ne voudrait point s'écarter des idées vraiment libérales manifestées par le Premier Consul... Non, la couronne décernée au général Bonaparte, et qui alors constitua une véritable légitimité, ne fut point le signe de l'esclavage auquel avait voulu se soumettre un peuple régénéré aux cris de liberté de la Révolution de 1789 ; elle fut au contraire une révélation de la puissance de ce peuple, puisqu'elle émanait de sa volonté souveraine. »

Le Saint-Siège fit pour cette royauté nouvelle ce qu'il n'avait pas fait même pour Charlemagne. Le pape vint sacrer Napoléon à Paris. Napoléon avait montré sa bienveillance pour le clergé en confiant à Portalis le ministère des cultes, créé le 10 juillet, en rétablissant, le 6 août, les Missions étrangères, et en protégeant les séminaires. Le sacre eut lieu à Notre-Dame, le 2 décembre 1804, avec une splendeur inouïe (1), comme on peut s'en rendre compte d'après les gravures qui accompagnent ce chapitre. Mais, après les cérémonies d'usage, lorsque le Pape s'approcha pour prendre la couronne, Napoléon, qui observait ses mouvements, s'en saisit et la plaça lui-même sur sa tête. Comme il l'avait promis, pour couper court aux longues délibérations qui avaient eu lieu sur ce point, il avait terminé à sa manière « la difficulté sur les lieux mêmes ». Ce n'était pas la seule déception que le Pape éprouva ; il avait espéré amener l'Empereur à renoncer aux Articles organiques et se faire rendre les Légations, mais ses efforts furent vains. Il n'eut pas cependant que des désappointements dans son voyage. Il eut aussi d'heureuses surprises. Le Pape trouvait une France bien différente de la France révolutionnaire que les émigrés lui avaient dépeinte. Partout la masse de la population l'avait accueilli avec le plus profond respect, et l'empressement dont il avait été l'objet avait même failli amener des accidents.

Ce qui l'intéressait médiocrement, mais ne lui causait pas moins de surprise, c'était de voir dans cet Empire de quelques semaines une cour déjà constituée. Les anciennes grandes charges de la monarchie de Louis XIV avaient été rétablies. Il y avait un grand aumônier, Fesch, — un grand veneur, Berthier, —

seulement ici deux ouvrages particulièrement intéressants pour nous parce qu'ils ont été publiés à l'étranger : *Napoléon als Feldherr* (Napoléon considéré comme capitaine), par le comte York von Wartenbourg, capitaine de l'état-major général prussien, Berlin, in-8°, 1885, et *Napoléon I^{er}*, par le docteur Fournier, professeur à l'université de Prague (traduction française, par Jæglé, 1891 et suiv.). Pour la personne même de Napoléon, nous renverrons à Ch. Lévy, *Napoléon intime*, et aux publications de M. Frédéric Masson.

(1) Il avait été question du Champ de Mars, par réminiscence de la Fédération : « Mais, disait Napoléon au Conseil d'État, le peuple était alors souverain. Tout devait se faire devant lui ; gardons-nous de lui donner à penser qu'il en est toujours ainsi. Se représente-t-on l'effet que produirait l'Empereur et sa famille exposés dans leurs habits impériaux à l'injure du temps, à la boue, à la poussière ou à la pluie ? Quel sujet de plaisanterie pour les Parisiens, qui aiment tant à tout tourner en ridicule et qui sont accoutumés à voir Chéron, à l'Opéra, et Talma, au Théâtre-Français, faire l'empereur beaucoup mieux que je ne saurais le faire ! »

un grand chambellan, Talleyrand, — un grand maréchal du palais, Duroc, — un grand maître des cérémonies, Ségur, qui eut pour mission, sans y réussir toujours, « d'apprendre à la nouvelle cour les manières de l'ancienne ». D'ailleurs plusieurs familles de la noblesse, et des plus élevées, se rallièrent au nouveau gouvernement, les La Rochefoucauld, les Montmorency, les Noailles, les Choiseul, les Luynes (1), les Chevreuse. Si l'on trouvait de pareils noms autour de Napoléon, on comprend que ceux qui avaient de bien moins profondes attaches au passé n'eussent pas plus de scrupules. Le patriotisme et le bon sens



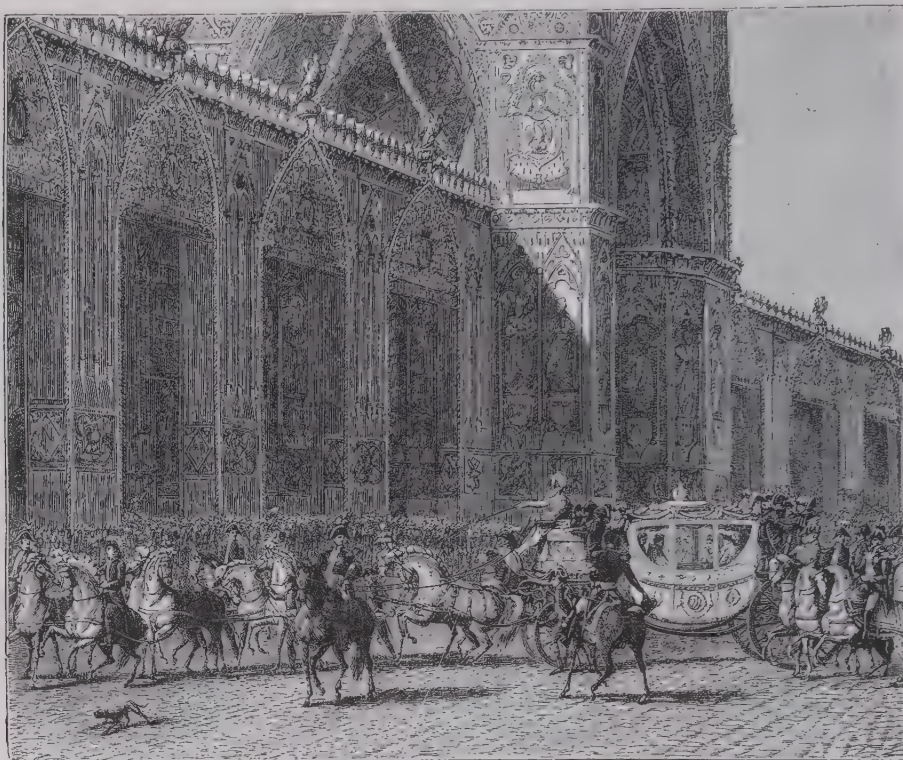
Napoléon reçoit à Saint-Cloud le sénatus-consulte qui le proclame empereur des Français (18 mai 1804).
Peint par Rouget. Musée de Versailles.

Cambacérès, président, et Lebrun remettent l'acte au Premier Consul. Auprès de lui sont : madame Bonaparte, sa fille Hortense et madame Murat (Caroline Bonaparte). Les aides de camp et officiers généraux de service sont présents.

suffisaient à expliquer la plupart de ces *conversions*. Mais il faut avouer aussi que ceux qui ont vécu de la vie des cours ne peuvent que bien difficilement y renoncer, et qu'ils y reviennent dès que l'occasion se présente. Hume fait cette remarque à propos de Cromwell, et on pourrait la faire aussi à propos de la Restauration de 1814, pour les plébéiens qu'avait anoblis Napoléon. Peu après le retour de Louis XVIII, Berthier, se trouvant dans le salon du roi avec le prince de Léon, lui parla de leur dévouement commun pour la famille royale. « Sans doute, répondit le prince de Léon. Il y a cependant une grande différence entre nous : vous êtes attaché, comme les chats, à la maison, et

(1) On avait insinué, dit-on, au duc de Luynes, qu'on pourrait bien reviser le procès du maréchal d'Ancre.

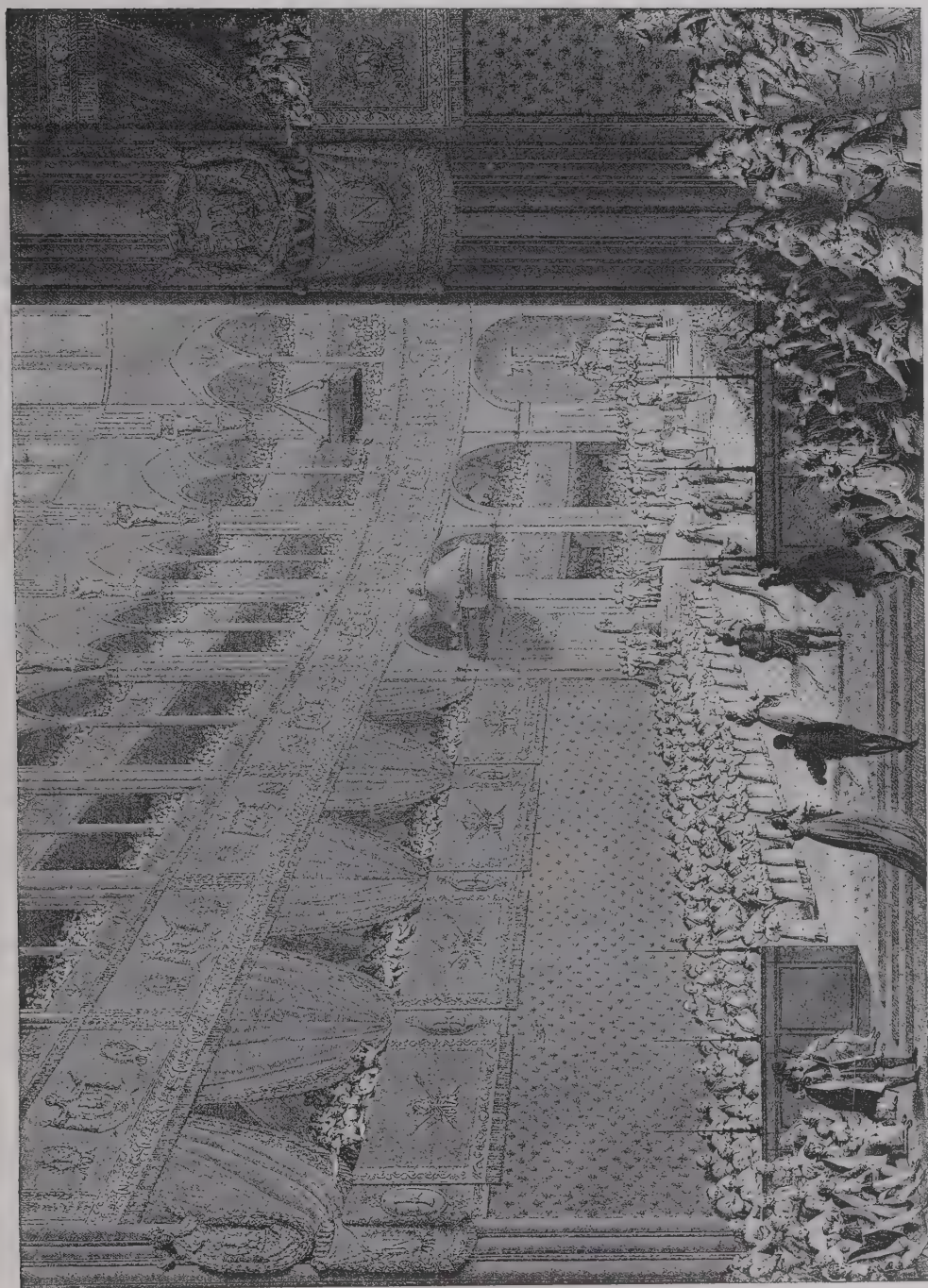
moi, comme les chiens, à la personne du maître. » Ces faiblesses sont trop naturelles à l'homme pour qu'on puisse se montrer bien sévère à leur égard. Napoléon eut donc une cour nombreuse et magnifique. Une cour moins brillante, « qui se fût ressentie davantage des changements que les révolutions avaient apportés dans les idées, eût moins satisfait la vanité peut-être, mais eût obtenu, comme le dit M^{me} de Rémusat, plus de véritable considération ».



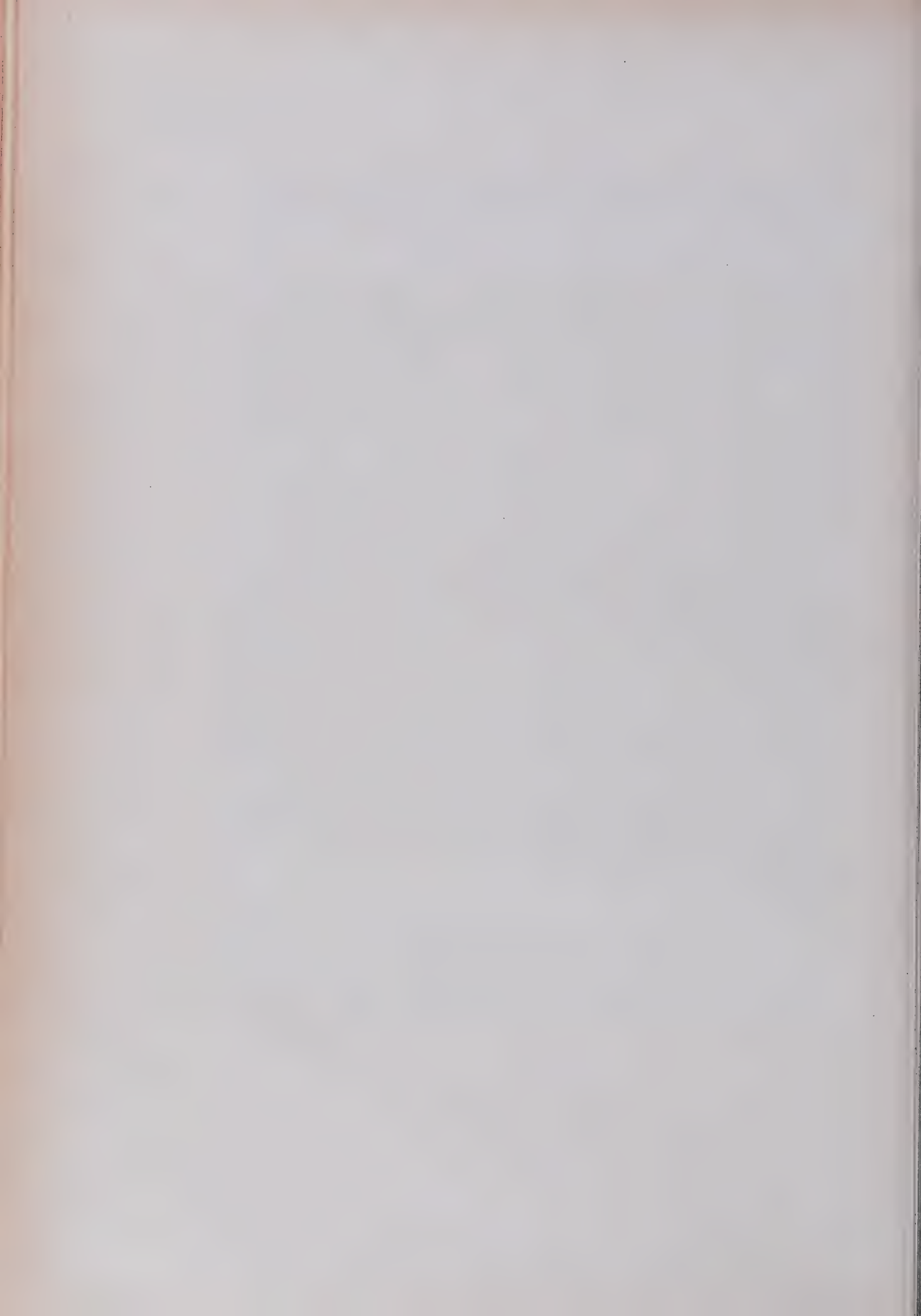
Sacre de Napoléon : Arrivée à Notre-Dame. Dessiné par Girardet.

Cependant, quoique le palais des Tuileries fût déjà rempli d'intrigues, de querelles puériles, de déceptions cruelles pour les bagatelles de l'étiquette, même entre les membres de la famille Bonaparte, l'attention de la nation était trop occupée des grandes choses que faisait ou préparait le gouvernement pour y prendre sérieusement garde en dehors des salons de Paris : les merveilles d'Ulm et d'Austerlitz allaient fonder l'Empire et consacrer ses aigles (1).

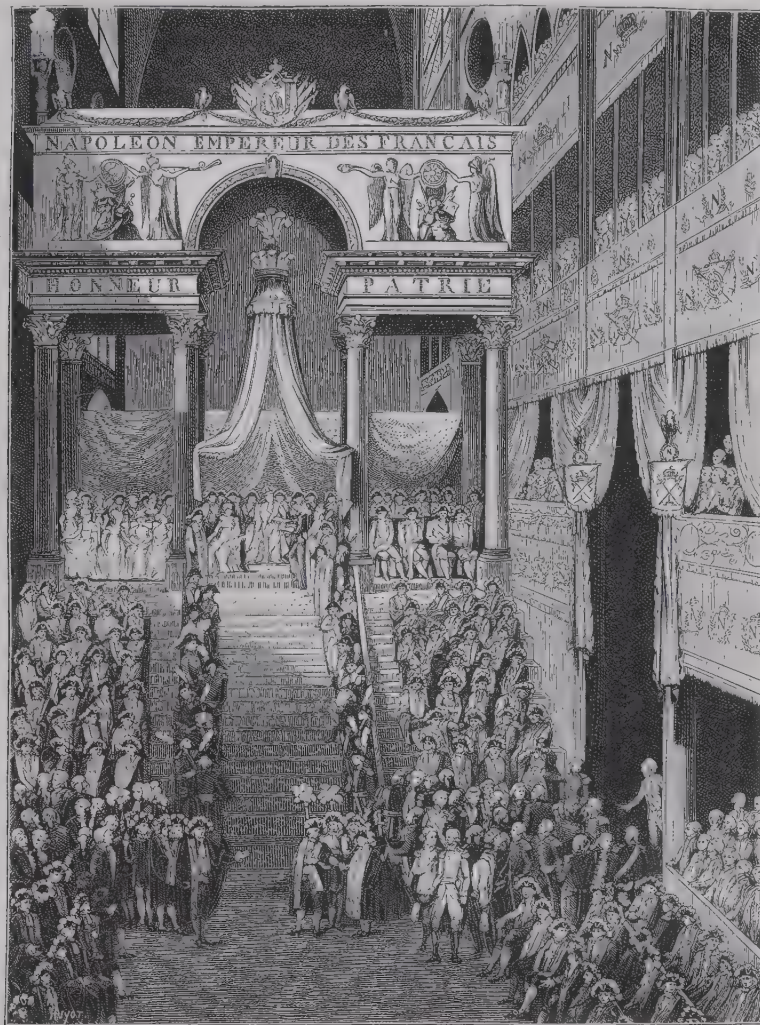
(1) La question de savoir quel emblème remplacerait le coq républicain fut agitée au Conseil d'État. Un membre proposa l'éléphant ; un autre, un lion accroupi avec cette devise : *Inoffensus quiescit*. Napoléon préféra l'aigle, proposé par le directeur du musée. L'aigle était déjà consacré dans l'imagination des hommes comme l'emblème de la puissance impériale (v. Pelet, p. 91). La distribution des aigles



Les offrandes à Notre-Dame le jour du sacre. D'après le dessin d'Isabey et de Fontaine.



La proclamation de l'Empire n'avait fait qu'exciter encore davantage la haine sauvage que l'aristocratie anglaise portait à la France de 1789. « Ainsi,



Fêtes du sacre et couronnement de Leurs Majestés Impériales. Vue du trône élevé dans la nef de la cathédrale de Paris, à l'instant où l'Empereur prononce le serment constitutionnel sur le livre des Évangiles. D'après un dessin et une gravure de Le Cœur.

disait-elle, la France avait osé mettre dans la personne de Bonaparte le jacobinisme sur le trône. C'était une insulte à toutes les royautés, et l'Angleterre se devait à elle-même de faire à l'usurpateur une guerre inexorable. »

impériales eut lieu au Champ de Mars le lendemain du sacre, 3 décembre. Les troupes, en les recevant, prêtèrent serment à l'Empereur.

C'est vainement que Napoléon écrivit une seconde fois au roi d'Angleterre pour lui demander « de mettre fin à une guerre sans utilité et sans but, où les deux nations usent leur prospérité ». On lui répondit « que la paix ne pouvait être atteinte que par des arrangements qui pussent prévenir le renouvellement des dangers et des malheurs dans lesquels l'Europe s'est trouvée enveloppée ». (2 janvier 1805.) Vainement Fox se plaignait dans le Parlement de voir son pays engagé dans la lutte « par un orgueil mal entendu et une avidité de domination que l'on devrait au moins dissimuler ». Il ne fut pas écouté. La guerre était donc inévitable. Avant de la commencer, Napoléon changea la constitution de la Hollande, afin d'être plus sûr de ce pays : il confia le pouvoir exécutif à un Grand-Pensionnaire à vie et réduisit le Corps législatif à une vingtaine de membres (mai 1805). La république Ligurienne fut réunie à la France et forma trois départements (juin 1805). Une Consulte extraordinaire érigea la République Italienne en royaume d'Italie en faveur de Napoléon (mars 1805). Il alla se faire couronner à Milan avec l'impératrice et, aux acclamations des assistants, posa sur sa tête la Couronne de fer (1) des rois lombards, qui n'avait pas été portée depuis Charles-Quint (26 mai). Napoléon confia la vice-royauté de l'Italie au prince Eugène, et il s'occupait à organiser le pays, lorsque, s'apercevant que l'Autriche concentrait ses forces sur l'Adige, et craignant qu'une coalition ne fût formée contre la France, il s'empressa de rentrer à Paris pour hâter les préparatifs de sa descente en Angleterre (juin 1805), dont on attendait en France l'issue avec anxiété. Cette guerre était alors aussi populaire que celles de la fin de l'Empire devaient l'être peu. La haine des Anglais était la plus haute expression du patriotisme. Un noble breton, enflammé par l'exemple de son compatriote Duguay-Trouin, aliéna ses propriétés et abandonna sa famille pour fréter un brick et donner la chasse aux Anglais. Les lettres et les arts tenaient à honneur de participer à ce mouvement. Lors de la réception de Parny à l'Académie française (28 décembre 1803), Fontanes avait terminé la séance par la lecture d'un chant de guerre contre les Anglais. La récitation était mêlée de chœurs et de dialogues chantés dont l'illustre Paisiello avait fait la musique. L'année suivante, Joseph Chénier publiait une ode qui exprimait sous une forme classique les sentiments dont la France était animée :

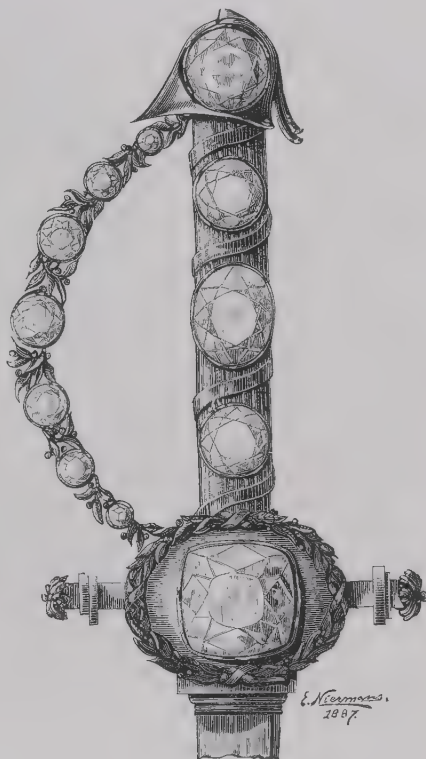
Ne posez point le glaive, enfants de la Victoire,
Des Alpes et du Rhin les rapides héros,
Tant qu'il reste à cueillir quelque moisson de gloire,
N'ont jamais besoin de repos.

(1) La *Couronne de fer* est un large cercle d'or massif orné de pierreries et garni à l'intérieur d'une bande de fer faite d'un clou de la vraie Croix que l'impératrice Hélène avait rapporté de Palestine. Cette couronne est conservée dans la cathédrale de Monza. Transportée par les Autrichiens à Mantoue en 1859, elle a été rendue à l'Italie en 1866.

La liberté vous luit : les deux mondes adorent
De ce soleil nouveau les rayons bienfaiteurs ;
Contre un peuple tyran tous les peuples implorent
Vos étendards libérateurs.

Sept camps avaient été formés sur les côtes de la Manche, dans le voisinage de Boulogne. Plus de 160.000 hommes y étaient rassemblés ; 1.800 bateaux plats étaient prêts pour les transporter au delà du détroit.

Napoléon aurait pu profiter d'une invention faite récemment par Fulton. Il ne s'agit pas des bateaux à vapeur qui ont rendu son nom célèbre, mais d'un appareil sous-marin qu'il appelait *torpedo*. C'est la première forme des torpilles. Fulton avait fait, dans le courant de 1801, des expériences très curieuses à Brest, restant jusqu'à quatre heures sous l'eau avec son appareil pour reparaître à cinq lieues du point où il s'était enfoncé. Il avait même fait sauter une chaloupe et menacé plus d'un vaisseau anglais. Bonaparte, alors Premier Consul, attendait qu'il en eût fait sauter un pour lui acheter son invention. Mais l'occasion échappa à Fulton et Napoléon se lassa d'attendre. Bonaparte et Fulton étaient cependant faits pour s'entendre. Ce que l'Américain Fulton, esprit élevé, quelque peu mystique même et passionné pour l'humanité, voyait surtout dans son invention, c'était un moyen d'affranchir les États faibles sur mer de la tyrannie britannique. « La liberté des mers, lui entendait-on dire souvent, fera la liberté du monde. » On a reproché à Napoléon de n'avoir pas encouragé l'invention autrement importante des bateaux à vapeur, que Fulton avait déjà expérimentée sur la Seine, à Paris, en 1802 et 1803. Avec ces nouveaux vaisseaux, a-t-on dit, le débarquement en Angleterre était assuré. Mais de longues années étaient nécessaires pour construire une flotte de bateaux à vapeur, pour former des mécaniciens, pour habituer les matelots aux nouvelles ma-



Épée du couronnement de Napoléon.

Le diamant enchâssé au milieu de la garde est le Régent. D'après un dessin original de la collection de M. Germain Bapst.

nœuvres. Il semble, à entendre ces critiques, que Fulton proposait à Napoléon une flotte à vapeur toute prête avec des équipages tout formés. D'ailleurs, Napoléon n'avait pas besoin de ces procédés nouveaux pour réussir. Les Anglais, qui harcelaient sans cesse notre flottille, n'arrivaient à aucun résultat et perdaient plus que nous dans ces attaques. Napoléon se plaisait à applaudir au succès de nos soldats et de nos marins dans ces escarmouches, et à prouver, en bravant de sa personne le feu des frégates anglaises, que les dangers maritimes auxquels il n'était pas habitué le laissaient aussi impassible que les combats sur terre.

Quelle que fût la supériorité des forces maritimes de l'Angleterre et l'expérience de ses marins, que commandaient un Nelson, un Calder, un Collingwood, Napoléon pouvait écrire à La Touche-Tréville : « Que nous soyons maîtres du détroit pendant six heures, et nous serons les maîtres du monde. » Il avait donc formé un plan de campagne maritime, qui n'est pas inférieur aux plus belles conceptions de ses guerres continentales, plan dans lequel rien n'était laissé à la fortune de ce qu'on pouvait lui enlever, pour lequel rien ne manquait, à l'exception d'un homme capable de le bien comprendre et de l'exécuter. En effet, La Touche-Tréville, qui commandait l'escadre de Toulon, venait de mourir dans le moment où il se préparait à passer dans l'Atlantique (20 août 1804). Ce funeste événement enlevait à la France son meilleur marin, et obligeait l'Empereur à retarder sa descente en Angleterre. Elle fut remise au printemps suivant. Villeneuve, sur le conseil de Decrès, avait été choisi pour succéder à La Touche-Tréville. Lorsque le camp et l'escadre eurent été réorganisés, Napoléon donna ses ordres précis pour la campagne maritime.

Trois flottes partirent de France : l'une, de Rochefort avec l'amiral Misssy ; la seconde, de Toulon avec l'amiral Villeneuve ; la troisième, de Brest avec l'amiral Ganteaume. Les trois flottes attireront à leur poursuite la flotte anglaise, ravitailleront divers points des Antilles et, réunies dans les eaux de la Guadeloupe sous le commandement de Villeneuve, rallieront, en passant devant la côte espagnole l'escadre de l'amiral espagnol Gravina et viendront de concert balayer la Manche et protéger le débarquement en Angleterre d'une armée de 100.000 hommes, pendant qu'une partie des flottes anglaises les chercheront encore dans les mers lointaines. Il ne s'agit pas de vaincre la flotte anglaise, mais de l'occuper pendant le passage du détroit.

Malgré le juste espoir de succès que ces belles combinaisons pouvaient lui donner, Napoléon comprenait parfaitement toute la gravité de l'entreprise et il songeait même, en mars 1805, à lui substituer un autre projet, aussi funeste peut-être à l'Angleterre qu'une descente dans ce pays, celui de soulever les Indes contre la domination anglaise et d'y rétablir la suprématie



Le Pape au sacre. Dessiné par Isabey et Percier.

trop éphémère des Français.

Dès 1802, il avait envoyé dans l'Hindoustan le général Decaen avec la mission d'étudier le pays, de manière toutefois à ne pas inquiéter les Anglais, de bien s'informer des ressources qu'il offrait et des chances qu'on pouvait avoir de l'insurger contre le joug britannique, si la paix d'Amiens ne durait point. Decaen se mit immédiatement en relation avec les Mah-rattes, le peuple le plus puissant de l'Hindoustan et le plus hos-

tile aux Anglais. Après des études sérieuses, il écrivait à Bonaparte que l'envoi de 6.000 Français avec un matériel de guerre convenable suffirait pour

renverser la puissance anglaise dans l'Inde. Mais Napoléon ne voulait pas d'une échauffourée. C'était une armée d'au moins 30.000 hommes qu'il comptait envoyer à Decaen. L'entreprise n'était pas chimérique. Ayant des troupes réunies et prêtes à embarquer partout où il avait des escadres, à Toulon, à Cadix, au Ferrol, à Rochefort, à Brest, au Texel, Napoléon était constamment en mesure de faire partir une armée sans que les Anglais fussent avertis, sans qu'ils pussent en deviner ni la force ni la destination. Le projet de descente avait cela d'utile qu'il attirait exclusivement leur attention. Une attaque contre l'Inde était quelque chose de tout à fait imprévu, et ils ne l'apprendraient que lorsque le débarquement aurait déjà eu lieu. Cette expédition extraordinaire avait donc de très grandes chances de succès. Mais pourquoi courir la chance, si favorable qu'elle fût, de cette aventure lointaine, lorsqu'à quelques kilomètres de nos côtes on pouvait aller frapper l'Angleterre chez elle? pourquoi menacer Calcutta, quand en quelques heures on pouvait porter l'effroi dans Londres même? Le coup était plus prompt, plus décisif. Le projet de descente en Angleterre l'emporta (mars 1805).

Dès la fin de 1804, les amiraux Villeneuve, Missiessy et Ganteaume avaient commencé à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus de Napoléon. L'Angleterre était dans la plus vive inquiétude. Ses flottes, il est vrai, semblaient paralyser nos forces de mer, mais il suffisait d'une seule occasion favorable pour que, la flotte française arrivant à l'improviste dans la Manche, le détroit fût franchi par l'armée du camp de Boulogne. L'aristocratie anglaise aurait alors à traverser une épreuve terrible. Aussi faisait-elle tous ses efforts pour troubler la paix sur le continent. Elle parvint à former contre nous une troisième coalition.

Malgré le traité du 11 octobre 1801, le Czar n'avait pas tardé à nous être hostile : il aurait voulu qu'on laissât une plus grande influence à son ambassadeur dans le règlement des indemnités germaniques ; il s'inquiétait des nouveaux accroissements de la France et avait, par une note violente à la diète de Ratisbonne, témoigné hautement de son indignation au sujet de l'exécution du duc d'Enghien. Le Czar était alors soumis à l'ascendant de jeunes gens qui avaient « la vanité, l'enthousiasme et l'inexpérience de leur âge ». Vainement Pahlen, qui avait bien prouvé, dans la nuit du 24 mars 1801, qu'il n'était pas précisément un esprit timoré, conseillait-il la neutralité, Alexandre envoya un délégué à Londres pour y porter un projet d'alliance. Le cabinet britannique s'empressa de conclure un traité (11 avril 1805) qui servit de base à toutes les coalitions formées contre la France jusqu'en 1814. Il fallait délivrer le Hanovre, Naples, la Lombardie, la Suisse, relever le royaume de Sardaigne, porter ses frontières jusqu'à Lyon, proclamer l'indépendance de la Belgique, donner la Lombardie à l'Autriche, l'empire des mers à l'Angleterre,



Sacre de l'empereur Napoléon et couronnement de l'impératrice Joséphine dans l'église Notre-Dame de Paris (2 déc. 1804). Point par David, d'après la grav. de Trilley.
Musée du Louvre.

Le roi de Naples.
MM. les Chambellans.
Le roi de Hollande.

La princesse Borghèse. L'archevêque de Paris.
La princesse Bacciocchi. Bessières.
Duroc. Junot. La reine de Naples. Monce

ghèse.	L'archevêque de Paris.	L'Im
Bacciochi.	Bessières.	M ^{me} mère.
Junot.	La reine de Naples.	Sérurier.

L'Impératrice.
M^{me} mère.
Sérurier.

L'Empereur.
Cardinal Braschi.

Le cardinal Caprara. Le prince
Le Pape.
L'archi-trésorier. L'archi-chancelier.

Neufchâtel. Le cardinal Fesch.
Le prince de Bénévent
Le vice-roi d'Italie.

V. B. — Quoique Madame mère soit représentée dans le tableau du Sacre, en réalité, elle n'assistait pas à la cérémonie.

la prépondérance sur le continent à la Russie et isoler la France du reste de l'Europe. L'Angleterre s'engageait à payer 200.000 livres sterling à la Russie pour l'entretien d'une armée de 100.000 hommes. Ce traité fut conclu à l'insu de Napoléon, qui avait rappelé son ambassadeur Hédouville après l'affaire du duc d'Enghien. L'empereur d'Autriche, François I^{er}, conclut avec l'Angleterre un traité d'alliance aux mêmes conditions que le Czar.

La coalition ainsi formée se fortifia de l'adhésion du roi de Suède, Gustave IV, qui avait refusé de reconnaître M. Buonaparte et voyait en lui la bête de l'Apocalypse : il s'engageait à envoyer 20.000 hommes en Poméranie. La cour de Naples, toujours aussi perfide, s'entendait en secret avec nos ennemis, en même temps qu'elle obtenait des Français l'évacuation de son territoire à la condition de garder la neutralité. La Prusse continuait à suivre la politique de neutralité qui lui avait si bien réussi. Elle déclinait l'offre que nous lui faisions de garder le Hanovre en dépôt, mais n'en refusait pas moins aux coalisés le concours d'une armée qui vivait toujours sur sa vieille réputation. La France n'avait pour alliés que les républiques qu'elle avait organisées et l'Espagne. Le brigandage des Anglais avait enfin contraint Godoï à se jeter dans l'alliance de Napoléon, après l'enlèvement par une escadre



L'Empereur en petit costume. Dessiné par Isabey et Percier.

anglaise de quatre galions chargés de 32 millions de piastres (5 octobre 1804). Le 12 décembre, l'Espagne mettait à notre disposition 32 vaisseaux de ligne.

L'Autriche, étant la première prête des puissances coalisées, concentra rapidement ses troupes sur l'Adige. Voici quel était le plan que l'état-major autrichien avait combiné avec le général russe Wintzingerode. Trois armées autrichiennes devaient prendre l'offensive sur l'Adige, dans le Tyrol et en Bavière. Les Russes devaient mettre également sur pied trois armées, la première pour appuyer l'armée autrichienne de Bavière, la seconde pour envahir avec les Anglais le royaume de Naples, la troisième pour descendre avec les Suédois en Poméranie. Une quatrième se concentrait en Pologne pour menacer la Prusse et la contraindre à adhérer à la coalition. Ces armées entrèrent en campagne au moment où, par un fatal concours de circonstances et par les fautes de l'amiral Villeneuve, les plans maritimes de Napoléon échouaient complètement.

L'amiral Missiessy, parti le premier, jeta des troupes et des approvisionnements dans les Antilles françaises, leva des contributions de guerre sur les îles anglaises, puis, ne trouvant aucun vaisseau des autres escadres, rentra en France. L'amiral Ganteaume, bloqué par les Anglais, ne put quitter Brest. Quant à Villeneuve, que Nelson guettait aux abords de la Sardaigne, il réussit à franchir le détroit de Gibraltar sans rencontrer l'ennemi ; il rallie l'escadre de l'amiral Gravina, ravitaille la Martinique, inquiète la Barbade et se décide à rentrer en France, pour aller prendre position dans la Manche. Nelson, qui avait d'abord été trompé sur sa direction, le suivit à quelques jours de distance, et, de son côté, ravitailla les Antilles anglaises.

Pendant ce temps, les bâtiments de la flottille se concentraient à Boulogne et dans les ports voisins, au nombre de plus de 2.000, sous les ordres des amiraux Lacrosse, Courand, Savary, Verhuell. Cent mille soldats, sous les maréchaux Lannes, Davout, Soult et Ney, appuyés par une réserve de 27.000 hommes, sont prêts à s'embarquer. Aux Pays-Bas, Marmont a 20.000 soldats que prendra l'escadre du Texel. La division navale de Villeneuve aurait sans doute suffi, à elle seule, pour rendre le débarquement possible : elle n'arriva pas, et l'Angleterre fut sauvée. Villeneuve, en effet, se trouvait à la hauteur du cap Finistère, lorsqu'il rencontra une flotte anglaise qui lui barrait le passage : c'étaient les vaisseaux de l'amiral Calder, qui avait levé précipitamment le blocus de Vigo et du Ferrol pour couper Villeneuve de ses communications avec les ports de France. A la faveur de la brume, les Anglais nous prennent deux vaisseaux, et Villeneuve, découragé de cet insuccès dont il s'exagère la portée, relâche à la Corogne, où il perd plusieurs jours et donne à Nelson le temps d'arriver des Antilles. Nelson, après avoir mouillé à Gibraltar, s'était dirigé vers le nord et avait rallié l'escadre de l'amiral Collingwood. Avec un



1 2 3 4 5 6 7 8 9

L'Impératrice Joséphine avant le sacre. D'après le tableau de M. Viger-Duvigneau.

1. Élixa Bonaparte (M^{me} Bacciocchi). — 2. Pauline Borghèse. — 3. Caroline Bonaparte (M^{me} Murat) future reine de Naples. — 4. Hortense de Beauharnais, femme de Louis Bonaparte.
5. Charles-Louis, fils d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte. — 6. Comtesse de Lavalette. — 7. Impératrice Joséphine. — 8. M^{lle} Avillon.
9. Julie Clary, femme de Joseph Bonaparte, future reine d'Espagne.

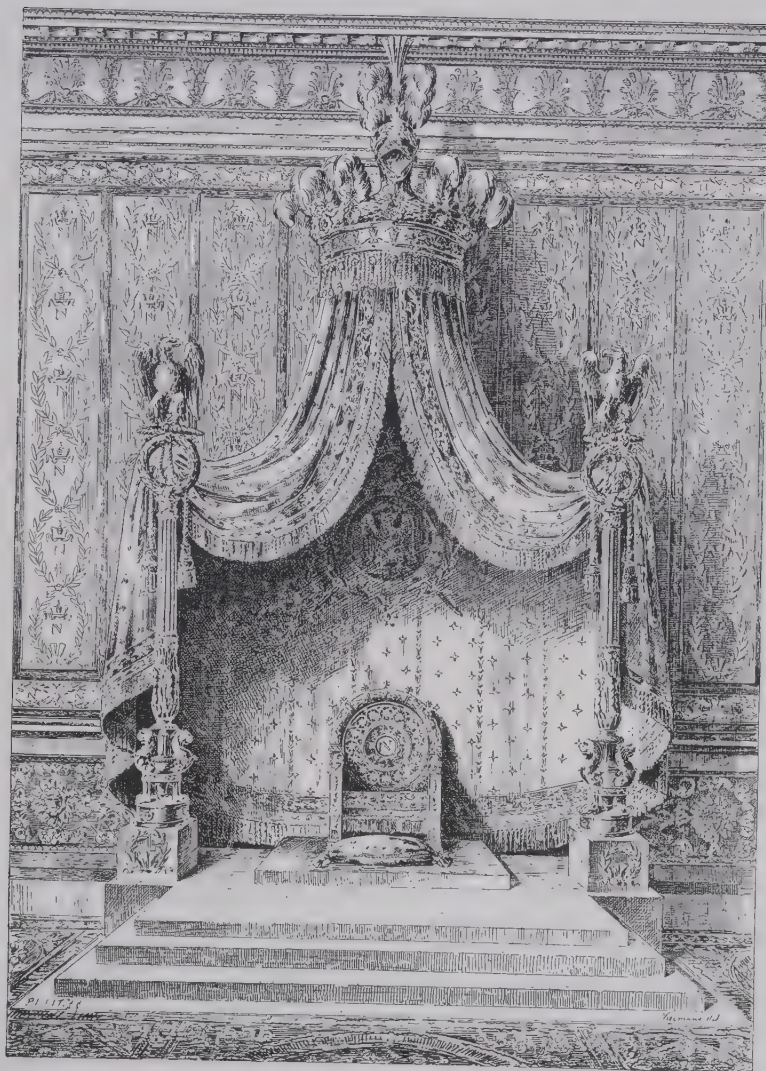
peu plus de décision et de promptitude, Villeneuve aurait pu certainement gagner Rochefort ou Brest ; mais il était mal renseigné sur les positions de l'ennemi, il se croyait menacé au nord par une flotte considérable et craignait, en obéissant aux ordres précis qu'il avait reçus, de marcher au-devant d'un désastre.

Napoléon ne perdait pas de vue ce qui se passait en Europe, mais il n'entendait pas pour cela se détourner de son grand projet si fortement conçu et si soigneusement préparé. Il sait que la guerre est au moment d'éclater sur le continent : l'offre hypocrite de médiation que lui fait l'Autriche en réponse à ses demandes d'explications sur ses armements ne lui laisse pas de doute à cet égard. Raison de plus pour exécuter au plus tôt sa descente en Angleterre. Tout a été prévu et calculé ; il ne demande pas même la victoire à ses marins, il ne demande que le combat. L'implacable ennemie de la France sera enfin frappée au cœur. Par là, la coalition sera à jamais dissoute. Il donne l'ordre à Villeneuve d'accourir coûte que coûte dans la Manche pour occuper pendant une journée la flotte anglaise, tandis que la flottille de Boulogne franchira le détroit. Mais tout à coup il apprend, le 13 août, à son quartier général du Pont-de-Briques, que Villeneuve est allé se réfugier à Cadix.

« Dès que cette nouvelle lui est apportée, raconte dans ses Mémoires le général de Ségur, il appelle Daru. Daru accourt et trouve l'Empereur agité, farouche, le chapeau sur les yeux, le regard foudroyant ; dès qu'il aperçoit Daru, il court à lui et l'apostrophant : « Savez-vous où est ce misérable de Villeneuve ? il est à Cadix. Comprenez-vous ? A Cadix ! il a été battu ! C'en est fait, il y sera bloqué. Quelle marine ! Quel amiral ! Que de sacrifices inutiles ! » Cette explosion dura près d'une heure, explosion de colère et de douleur, à la fois effrayante et déchirante, triviale et sublime. Enfin, quand il a déchargé son âme, il s'arrête tout à coup, et, montrant à Daru un bureau chargé de papiers : « Mettez-vous là, dit-il ; écrivez ! » Et aussitôt, sans transition, sans méditation apparente, se ressaisissant lui-même par un acte de volonté souveraine, il lui dicte le plan d'une campagne victorieuse jusqu'à Ulm, jusqu'à Vienne ! Son armée faisait face à la mer sur plus de deux cents lieues de front ; elle va faire volte-face et marcher au Danube. Là, plus d'incertitudes comme sur la mer, plus de retards misérables, plus d'obstacles, par conséquent plus de chefs irrésolus. Quand il règle tous les mouvements de ces grandes masses, on dirait qu'il les décrit. Ce qu'il ordonne de faire il le voit. Il voit l'armée se rompre, les colonnes se former, chaque corps, au jour dit, à l'heure dite, atteindre le rendez-vous prescrit. En tel endroit, on surprendra l'ennemi, en tel autre, on l'attaquera de vive force. Bien plus, il devine les mouvements de l'armée autrichienne qui seront déterminés par les siens, il aperçoit les fautes de ses adversaires et les fait entrer dans ses calculs. Deux

mois, 300 lieues et plus de 200.000 ennemis séparaient la pensée du résultat. Tout se trouva exact. »

Mais il ne fallut rien moins que le prodigieux succès de la campagne d'Ulm



Vue du trône de l'Empereur au palais des Tuileries. D'après Percier et Fontaine.

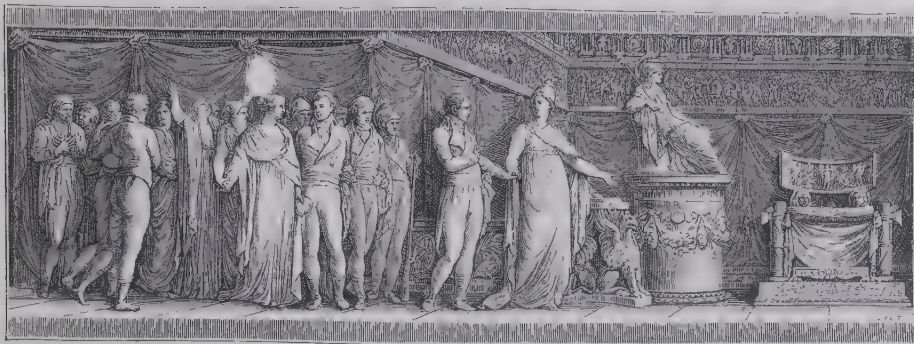
et d'Austerlitz pour adoucir l'amertume d'une déception si cruelle. Et plus d'une fois le vainqueur du continent regretta que la question ne se fût pas décidée en Angleterre même. Ce projet de descente d'une grande armée dans l'île de la Grande-Bretagne présentait de rares difficultés ; mais Napoléon les avait prévues et elles n'étaient pas insurmontables. Une fois la descente effec-

tuée, le succès n'était pas douteux. L'armée qui devait vaincre en moins de deux ans l'Autriche, la Prusse et la Russie, n'aurait pas trouvé en Angleterre de forces capables de l'arrêter. Si le gouvernement anglais ne signalait presque aussitôt la paix dans Londres, il ne lui restait qu'à se retirer en Écosse pour donner à Nelson le temps de fermer à Napoléon le retour en France. Qu'aurait fait alors Napoléon, bloqué dans une île comme dans une place forte? Aurait-il, faisant appel aux sentiments démocratiques que la Révolution française avait réveillés dans la population anglaise, réorganisé le pays et l'aurait-il gouverné comme le fit Guillaume le Conquérant? Ce sont là des questions qu'on peut longtemps discuter, sans arriver à conclure. Le plus probable d'ailleurs est que les Anglais auraient immédiatement traité. Quoi qu'il en soit, « la postérité, comme le dit Jomini (1), regrettera, pour l'exemple des siècles à venir, que cette immense entreprise n'ait pas été menée à bonne fin ou du moins tentée... Toutefois nos neveux trouveront dans les préparatifs qui furent faits pour cette descente une des plus importantes leçons que ce siècle mémorable ait fournies à l'étude des militaires et des hommes d'État. Les travaux de toute espèce faits sur les côtes de France de 1803 à 1805 seront un des monuments les plus extraordinaires de l'activité, de la prévoyance et de l'habileté de Napoléon. »

(1) *De l'Art de la guerre*, p. 274.



Vue de Vienne, prise du palais du Belvédère.



Napoléon nommé Empereur. D'après la peinture murale d'Appiani (Milan).

CHAPITRE DEUXIÈME

LA CAMPAGNE DE 1805

LA GRANDE ARMÉE. — ULM. — TRAFALGAR. — AUSTERLITZ. — PRESBOURG.
MORT DE PITT.



DU camp de Boulogne, qu'elle occupait depuis plusieurs mois, la Grande Armée fut donc dirigée sur l'Allemagne. Elle était composée de la masse la plus considérable des forces françaises, et c'est à cette supériorité numérique qu'elle dut d'abord d'être appelée la *Grande Armée*, pour la distinguer des armées secondaires, agissant séparément; mais ses merveilles victoires et l'union incomparable qu'on trouvait en elle de toutes les vertus militaires firent prendre un sens purement moral à cette dénomination. Jamais elle ne la mérita mieux qu'en 1805.

Aguerrie depuis longtemps déjà, elle avait acquis, dans les exercices du camp de Boulogne, cette souplesse, cette discipline, cette subordination parfaite qui allait la rendre la première armée du monde. « Dans les campagnes de 1802 et 1806, disait le maréchal Bugeaud, qui portait à Austerlitz le sac de grenadier, l'armée était magnifique et d'une rare solidité. Les éléments de force et d'action y abondaient. Quelques années de paix avaient été mises

à profit pour y introduire la discipline et la règle, qui succédaient aux habitudes de laisser-aller et de désordre des troupes de la République et du Directoire. L'effectif de cette armée ne dépassait pas une juste mesure. De vieux soldats, vieux bien plus par l'expérience de la guerre que par l'âge, formaient des corps d'élite très peu nombreux, rarement engagés, entourés par conséquent d'un haut prestige et portant avec eux dans l'action un effet moral considérable et toujours décisif (1). »

C'est à partir de cette date que le groupement des troupes en corps d'armée fut substitué aux anciennes divisions. La division était trop faible ; elle fut conservée, mais comme unité secondaire. Napoléon forma des corps composés de trois divisions et commandés le plus souvent par des maréchaux. Ces corps étaient autant de petites armées capables de supporter le choc des forces ennemies et de donner aux autres corps le temps d'arriver en ligne. Cette concentration simplifiait les ordres, car Napoléon lui-même, malgré l'étendue et la puissance de son esprit, pensait qu'il était à peu près impossible à un général de diriger avec précision plus de cinq à six unités distinctes. Enfin il forma des réserves puissantes de cavalerie, ne donnant à chaque chef de corps pour en disposer librement qu'une brigade de cavalerie légère. Quoiqu'il laissât à chaque corps d'armée une artillerie importante, il forma aussi des réserves complètes de cette arme (2).

Le plan de Napoléon était de lancer dans le bassin du Danube cette armée formidable, de marcher avec elle sur Vienne et de conserver seulement la défensive en Italie. L'Empereur occupait le Hanovre et avait des garnisons dans les principales places maritimes du royaume de Naples. Les alliés se proposent d'envoyer des troupes anglo-russes pour nous chasser de l'Italie et des corps anglais, russes et suédois pour nous expulser du Hanovre. Soixante mille hommes sont destinés à ces deux expéditions excentriques. Napoléon le sait mais ne s'en inquiète point. Il n'en ordonne pas moins l'évacuation de Naples et du Hanovre. Bientôt Saint-Cyr rejoindra Masséna dans le Frioul, Bernadotte viendra prendre une part active aux opérations du Danube et après les prodigieux succès d'Ulm et d'Austerlitz, on pourra reprendre aisément les positions qu'on a abandonnées. Ces diversions des alliés devaient donc être tout à fait inutiles (3).

Le 27 août, Napoléon expédia ses derniers ordres aux sept chefs de corps de la Grande Armée. Ils devaient se mettre en mouvement dès le lendemain de la réception de ces ordres ; l'armée de Bernadotte ne pouvait agir que le 2 septembre, mais pour le camp de Boulogne les ordres s'exécutèrent dès

(1) Bugeaud cité par Trochu, *L'Armée française en 1867*.

(2) Voir Thiers, tome V, et surtout Jomini, *Vie politique et militaire de Napoléon*, tome II.

(3) Jomini, *De l'Art de la guerre*, édition de 1838, p. 186.

le 29 au matin ; le secret le plus grand fut observé, il ne fut confié qu'à Berthier, chef d'état-major général, et à Daru, intendant général de la Grande Armée. Daru dut aller à Paris pour expédier lui-même les ordres, sans mettre aucun commis dans la confiance. Napoléon laissait croire qu'il envoyait seulement 30.000 hommes sur le Rhin. La rapidité n'était pas moins nécessaire que le secret pour le succès complet de ses grandes opérations.

« C'était un jeudi soir, dit Coignet, que nous devions mettre à la voile pour arriver sur les côtes d'Angleterre le vendredi ; mais à dix heures du



Vue du port et de la rade de Boulogne. Gravure du temps.

soir on nous fit débarquer, sac au dos, et partir pour le Pont-de-Briques pour déposer nos couvertures. C'étaient des cris de joie. Dans une heure toute l'artillerie était en marche pour la belle ville d'Arras. Jamais on n'a fait une marche aussi pénible. On ne nous a pas donné une heure de sommeil : jour et nuit en marche par pelotons. On se tenait par rang les uns aux autres pour ne pas tomber. Ceux qui tombaient, rien ne pouvait les réveiller. Il en tombait dans des fossés ; les coups de plat de sabre n'y faisaient rien du tout. La musique jouait, les tambours battaient la charge, rien n'était maître du sommeil. Les nuits étaient terribles pour nous. » On avait à lutter aussi contre le froid, contre une pluie pénétrante de neige fondue, même contre la faim et des privations de toute sorte. Car, pour aller plus vite, on n'avait pas organisé de convois que d'ailleurs on n'aurait pas pu attendre. Fesenzac affirme

que jamais l'armée ne souffrit autant, sinon pendant la campagne de Russie. Mais ici les souffrances durèrent peu et furent récompensées par des résultats qui pouvaient faire tout oublier.

Il fallait bien que Napoléon, au risque d'exténuer ses troupes, marchât à l'ennemi avec cette rapidité. S'il lui laissait le temps de s'avancer jusqu'au Rhin, il prévoyait que l'Allemagne entière se jetterait dans la coalition. L'électeur de Bavière Maximilien hésitait lui-même à s'allier avec nous. On le savait personnellement attaché à la France, dans les armées de laquelle il avait servi comme colonel avant d'être électeur (1). Il professait en outre une admiration et une amitié très sincères pour Napoléon. Son ministre, M. de Montgelas, partageait ses idées et ses projets de réforme. Tous deux avaient à se plaindre du clergé et de la noblesse se résignant mal aux sécularisations et à l'égalité des droits. Enfin, la Bavière devait déjà à la France un notable agrandissement. Tous ces motifs poussaient l'électeur à embrasser l'alliance française. Mais à la cour il y avait un parti favorable aux Autrichiens. Il était conduit par l'électrice, sœur de l'impératrice de Russie et de la reine de Suède, et élevée comme elles dans la haine de la France. Ses qualités d'épouse et de mère de famille lui donnaient sur son mari une influence considérable, et le pauvre électeur était bien embarrassé pour savoir s'il céderait à sa sympathie pour la France ou à son amour pour sa femme. Elle lui représentait son premier ministre comme un de ces révolutionnaires qui avaient renversé en France le pouvoir monarchique et l'engageait à le renvoyer. Dans cette incertitude, l'électeur offrit sa neutralité aux deux puissances belligérantes. Elles ne l'acceptèrent pas et leurs ambassadeurs luttèrent pour emporter d'assaut l'alliance de l'électeur, qui devait procurer au vainqueur une armée de 30.000 hommes. L'ambassadeur français, M. Otto, l'emporta. Les Autrichiens avaient ouvert les hostilités avant l'arrivée des Français en Bavière et s'étaient mis en marche sur Munich. L'électeur, dans les plus grandes perplexités, entra en négociations avec eux, et sans doute il aurait traité, tourmenté qu'il était par le souvenir des tribulations éprouvées par son ancêtre Charles VII, lors de son alliance avec la France contre Marie-Thérèse. Mais notre ambassadeur réussit à l'emmener à Wurtzbourg avec tout le corps diplomatique. Il fit venir en toute hâte Marmont et Bernadotte, qui étaient, le premier à Mayence, le second en Westphalie. Alors le prince Maximilien, se voyant en sûreté au milieu des troupes françaises, ordonna aux siennes de mêler leurs drapeaux aux drapeaux français et signa avec M. Otto un traité d'alliance formel, en le priant d'en retarder la publication

(1) Sur toutes ces négociations, voir Pelet de la Lozère, *Napoléon au Conseil d'État*, p. 96^e et suivantes, et Lefebvre, *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, tome II.

jusqu'à l'arrivée de Napoléon lui-même, afin de ménager la sensibilité de l'électrice.

Ainsi la Bavière et les États allemands du Rhin se trouvaient ramenés à leur ancienne politique d'alliance française contre la maison d'Autriche. On se serait cru revenu au temps de Mazarin ou de l'impératrice Marie-Thérèse. Pour les affaires étrangères, comme pour notre organisation intérieure, les événements de la Révolution française n'avaient pas rompu toutes les traditions et, le temps des troubles passé, on pouvait déjà s'apercevoir que c'était en grande partie avec les anciens matériaux que le nouvel édifice avait été construit.



Mack à bout. Caricature de l'époque.

Pendant ces négociations, les Autrichiens étaient arrivés sur l'Iller et les Russes, que commandait Kutusof, se dirigeaient, en remontant le Danube, vers la haute Autriche. Le gouvernement autrichien avait commis la faute, qui plus d'une fois lui a coûté si cher, de compromettre la sécurité même de l'empire en Allemagne pour envoyer en Italie des forces considérables. Son meilleur général, l'archiduc Charles, se trouvait avec 100.000 hommes dans le bassin du Pô. Napoléon ayant décidé qu'il se bornerait à la défensive en Italie, avait opposé à l'archiduc Charles le maréchal Masséna avec 50.000 hommes seulement, auxquels devait se joindre Gouvion Saint-Cyr, qui avait évacué le royaume de Naples. Toute la Grande Armée devait envahir la vallée du Danube. Les troupes qu'elle rencontra devant elle étaient, sur sa droite, dans le Tyrol, l'armée de l'archiduc Jean, forte de 40.000 hommes, et, dans le voisinage d'Ulm, celle de Mack et de l'archiduc Ferdinand.

Cependant l'armée française exécutait avec une admirable précision les ordres du 27 août. Le premier corps (Bernadotte) quitta le Hanovre, laissa garnison à Hameln et se joignit à l'armée bavaroise à Wurtzbourg. Le deuxième (Marmont) partit de Zeist, en Hollande, et se dirigea vers Mayence ; les troisième, quatrième, cinquième, sixième et la réserve de cavalerie (Davout, Soult, Lannes, Ney, Murat), qui formaient le camp de Boulogne, marchèrent également vers le Rhin pour le passer depuis Manheim jusqu'à Strasbourg. Le septième (Angereau), parti de Brest, devait servir de dernière réserve et arriver sur le fleuve à Huningue. Tandis que Murat et Lannes, qui ont passé à Kehl, menacent les défilés de la Forêt Noire centrale, et attirent de ce côté l'attention des Autrichiens, plus au nord ; derrière ce rideau qui les cache à l'ennemi, Ney, Soult, Davout passent à Lauterbourg, Spire, Manheim, pénètrent dans la vallée du Neckar et déterminent les souverains de Bade et de Wurtemberg à signer un traité d'alliance qui nous donne 16.000 hommes. En deux jours 180.000 hommes s'étaient échelonnés de Kehl à Wurtzbourg sur le flanc droit des Autrichiens. Lorsque le mouvement est achevé, Lannes et Murat filent à leur tour sur Stuttgart, et rejoignent le corps de Ney, laissant les Autrichiens les attendre au sud de la Forêt Noire. Une fois dans le bassin du Neckar, les affluents de droite de cette rivière, la Kocher, la Jaxt, et surtout la Fils, offraient par leurs vallées autant de directions naturelles pour tourner la position d'Ulm. C'est ainsi que Napoléon savait appliquer à la guerre et pour une opération unique les traits généraux de la géographie d'une grande région aussi bien que l'étude détaillée de la carte. L'Empereur restait à Strasbourg, poursuivant ses négociations, surveillant les mouvements de ses corps d'armée et trompant l'ennemi par son séjour même. Le 1^{er} octobre, il jugea, sur les derniers rapports de Murat, que ses prévisions étaient réalisées, que Mack était définitivement abusé et que le succès était certain. Ségur, qui était un des officiers de son état-major, avait reçu l'ordre de le précéder à Ettlingen puis à Ludwigsbourg. « Lorsque j'allai prendre congé de l'impératrice, raconte-t-il dans ses Mémoires : « Partez, emportez mes « vœux, me dit-elle, et soyez aussi heureux que vont l'être l'armée et la France. » Alors, sur mon étonnement d'une assertion aussi positive : « N'en « doutez pas, ajouta-t-elle, l'Empereur vient de m'annoncer que dans huit « jours l'armée ennemie entière serait faite prisonnière infailliblement. » C'était le 1^{er} octobre ; le 8, en effet, Mack était entièrement tourné. »

Mack ne comprenait rien encore aux manœuvres de la Grande Armée. Il crut que les Français avaient l'intention de déboucher sur le Danube par le haut Neckar. Aussitôt il fit face aux Alpes de Souabe, sa gauche à Ulm, son centre à Gunzburg, sa droite à Rain. C'était déjà une très grande faute que de laisser de si grands intervalles entre les diverses parties de son armée. Le

plan de Napoléon n'était cependant pas de couper immédiatement en trois tronçons l'armée de Mack ; car l'un d'eux au moins irait alors rejoindre Kutusof. Aussi voulut-il d'abord isoler complètement l'armée de Mack de l'armée russe en débouchant au delà de sa droite. Bernadotte, Marmont et Davout reçurent l'ordre de se porter à Ingolstadt et Neubourg ; puis, pour séparer du centre cette droite déjà tournée, il fit marcher Soult, Lannes et Murat sur Donauwerth, qui se trouve précisément entre Gunzbourg et Rain, les deux postes occupés par le centre et la droite autrichienne. Ney, qui était seul en



Napoléon rend hommage au courage malheureux. Tableau de Debret, Musée de Versailles.

Après la prise d'Ulm, Napoléon, suivi de son état-major, voyant passer un convoi d'Autrichiens blessés, se découvrit en disant : « *Hommage au courage malheureux !* »

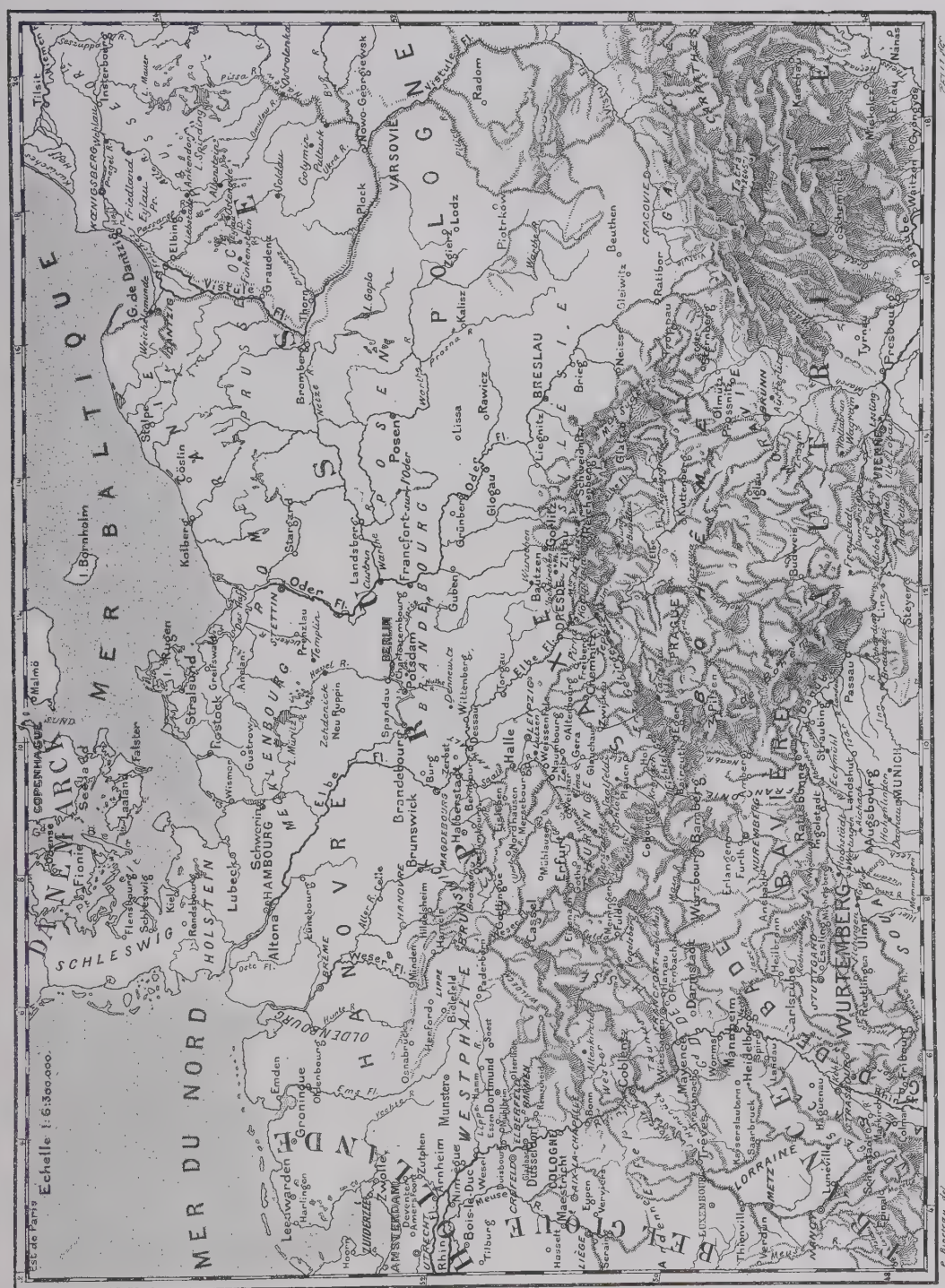
présence de l'ennemi, masquait les mouvements de tous ces corps en marchant lentement de Stuttgart par Heidenheim sur Albeck, où il prit position en face d'Ulm, sur la rive gauche du Danube, pendant que les autres corps d'armée auxquels il servait de pivot franchissaient le fleuve et occupaient Munich et Augsburg.

Kienmayer, qui commandait la droite autrichienne, se voyant isolé de Mack, perdit la tête et s'enfuit vers Munich. Lannes et Murat rencontrèrent à Wertingen un corps envoyé par le général en chef pour relier la droite au centre et l'écrasèrent (8 octobre 1805). Mack, épouvanté de se voir ainsi coupé, prit de nouvelles positions et fit face à Vienne, le dos au Rhin, la gauche à Ulm, le centre sur l'Iller, la droite à Memmingen. Les Français, au contraire, faisaient face au Rhin et tournaient le dos à Vienne.

Bernadotte et Davout furent détachés pour suivre Kienmayer et arrêter les

Russes arrivés à Linz. Soult fut chargé de déborder la droite ennemie pour chasser du Vorarlberg Jellachich, qui venait de quitter Mack avec 10.000 hommes, puis chasser du Tyrol l'archiduc Jean. Napoléon, avec Marmont, Lannes et Murat, resserra Ulm sur le côté droit du Danube tandis que Ney, avec 40.000 hommes, faisait l'investissement par la rive gauche et forçait peu à peu les divisions de Mack à se replier sur la ville. Ney, obligé de s'emparer de Gunzburg afin de pouvoir communiquer par le pont de cette ville avec Napoléon, n'avait laissé à Haslach que la division Dupont avec 6.000 hommes. Tout à coup cette petite troupe se trouve en présence de 25.000 Autrichiens. C'était l'archiduc Ferdinand, qui cherchait à échapper au blocus dont Ulm était menacé. Dupont, que l'histoire connaît surtout par la déplorable capitulation de Baylen, se montra alors ce qu'il avait été à Pozzolo, ce qu'il devait être à Dirnstein quelques semaines plus tard, et dans plus d'une circonstance des campagnes de 1806 et 1807, un général éminent. Saisi d'une inspiration qui, dit un bon juge, « honorerait les plus grands capitaines », il pensa que, s'il reculait, il allait déceler sa faiblesse et être bientôt enveloppé par les 10.000 chevaux lancés à sa poursuite. Au contraire, s'il faisait acte d'audace, il persuaderait aux Autrichiens qu'il était l'avant-garde de l'armée française de la rive gauche du Danube, les rendrait plus circonspects et pourrait se tirer du mauvais pas où il était engagé. Sûr de ses soldats, il accepta, il provoqua même la bataille. Après cinq heures d'une lutte acharnée, Dupont, resté maître de toutes ses positions, profitait de la nuit pour se retirer sur Albeck. Il y marche précédé de 4.000 prisonniers, presque autant qu'il lui restait de soldats. Ce combat vraiment extraordinaire assura le succès complet du plan de Napoléon. Les Autrichiens ne possédaient plus sur la rive gauche que les hauteurs d'Elchingen et le Michelsberg, c'était leur dernière ligne de retraite.

Napoléon donna l'ordre au maréchal Ney d'occuper les hauteurs d'Elchingen, défendues par 15.000 hommes et 40 canons. Mécontent de ce que, les jours précédents, quelques-uns de ses ordres avaient été interprétés sans intelligence ou exécutés avec mollesse, il voulut tout voir par lui-même. Dès que le pont du Danube eut été enlevé, il s'y fraya un chemin à travers les renforts qui arrivaient de tous côtés, au milieu des morts et des blessés. Les blessés interrompirent leurs plaintes pour l'acclamer. Napoléon s'arrêta. A côté de lui se trouvait un artilleur qui avait la cuisse emportée par un boulet. Il s'approcha, détacha la croix d'honneur qu'il portait, la lui donna en lui disant : « Prends-la, elle t'appartient ainsi que l'hôtel des Invalides, et console-toi, tu pourras y vivre heureux encore. — Non, non, répondit le soldat, la saignée est trop forte ; mais c'est égal, vive l'Empereur ! » Plus loin, il reconnut un ancien grenadier de l'armée d'Égypte. Il était couché sur le dos, le visage exposé à la pluie qui tombait à flots. Dans son exaltation guerrière, il continuait à crier



Carte pour l'histoire des campagnes d'Allemagne et de Pologne, 1800, 1805, 1806, 1807 1809, 1813.

à ses camarades : « En avant ! » Napoléon se dépouilla de son manteau, le jeta en passant sur lui et lui dit : « Tâche de me le rapporter, et en échange je te donnerai la décoration et la pension que tu mérites. » Au plus fort du combat, il se plaça, pour mieux voir, sur un tertre, mais si près de l'ennemi que les officiers mêmes de son entourage durent se mettre en tirailleurs et faire le coup de pistolet contre les dragons autrichiens pour les écarter de sa personne. Ce fut seulement à la tombée de la nuit, lorsque tout fut assuré, qu'il repassa sur la rive droite, dans le petit village d'Oberfalheim, et se logea



Le maréchal Ney force le pont d'Elchingen et enlève la position de l'Abbaye.
D'après l'un des bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme.

chez un curé, où le général Thiard lui fit son lit, un aide de camp une omelette, et où il ne put changer ses vêtements trempés de pluie.

Parmi ceux qui se distinguèrent particulièrement à Elchingen, le colonel Auguste Colbert, commandant la cavalerie légère du 6^e corps d'armée, signale dans son rapport au maréchal Ney « le jeune Louvat, seul descendant du chevalier Bayard, le modèle des preux ». N'est-ce pas un beau spectacle que de voir, dans les armées de la France nouvelle, le représentant de la famille du grand ministre de Louis XIV recommander au fils du tonnelier de Sarrelouis le descendant du héros de Marignan et de Mézières ?

Le lendemain, 15 octobre, à 3 heures du matin, Napoléon dictait ses ordres pour la journée. C'était là son heure habituelle, car à ce moment les rapports de la veille lui étaient en général tous parvenus. Il régla l'ordre d'attaque du Michelsberg, qui fut enlevé avec la même intrépidité qu'Elchingen par Ney et Lannes. Comme à Elchingen, Napoléon, afin de mieux voir l'action, s'était

trop avancé. Lannes, lui ayant fait des représentations qui ne furent pas écoutées, saisit brusquement les rênes de son cheval pour l'éloigner d'un feu trop meurtrier.

Par la prise du Michelsberg, Mack fut définitivement séparé de Ferdinand, qui s'était lancé sur la route de Bohême, poursuivi par le corps de Murat (15 octobre 1805). L'armée enfermée dans Ulm ne pouvait y tenir longtemps. Mack, averti que les Russes n'étaient encore qu'à Linz, que les Français avaient pris Munich, se décida à capituler, et comme il ne pouvait se croire aussi isolé qu'il l'était, il stipula qu'il livrerait la ville sous huit jours s'il n'avait pas reçu de secours. Il en attendait non seulement des Russes, mais de Kienmayer, de l'archiduc Jean et de Jellachich, qu'il croyait réunis. Il se faisait de singulières illusions, car tout ce qui avait échappé au désastre d'Ulm, moins l'archiduc Ferdinand et 2.000 cavaliers, était obligé de capituler, à Trochtelfingen (19 octobre). Sept mille Français avaient fait quarante-cinq lieues en cinq jours, pris ou tué 22.000 hommes, enlevé 130 canons et tous les bagages. Napoléon fit connaître ce résultat à Mack, qui, perdant tout espoir d'être secouru, capitula le 20 octobre, nous livrant 33.000 hommes, 40 drapeaux et 60 canons. Il n'y avait pas deux mois que la campagne était commencée, il n'y en avait pas un que le Rhin avait été franchi.

Deux nouvelles funestes vinrent troubler la joie de Napoléon. La première était celle d'une grande défaite navale, essuyée par l'amiral Villeneuve à Trafalgar, le lendemain de la capitulation d'Ulm. La seconde était une sorte de déclaration de guerre de la Prusse.

Après avoir quitté le Ferrol pour s'enfermer dans la rade de Cadix, la flotte franco-espagnole, occupée à s'y réorganiser, fut bientôt bloquée par Nelson. Ainsi la bataille devant laquelle Villeneuve avait fui s'annonçait pour une date prochaine. En effet, trente-trois vaisseaux ne pouvaient rester impuissants et inutiles dans un port où ils étaient enfermés ; il fallait forcer le passage. C'était une question d'honneur. Villeneuve, qui était brave, le pensait comme tous ses officiers. Aussi, malgré ses appréhensions et son découragement, il fixa, d'accord avec l'amiral espagnol Gravina, la tentative de sortie au 21 octobre 1805. Cette tentative, qui échoua complètement et se changea en désastre, a reçu le nom de bataille de Trafalgar, qui lui a été donné du cap voisin devant lequel la flotte alliée était postée.

Des deux côtés, on se battit avec un égal acharnement. Mais Villeneuve n'était pas de force à lutter contre Nelson. Le grand marin anglais, voulant prouver comment il comprenait pour lui-même son célèbre ordre du jour : *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir*, avait dirigé en personne les opérations, debout sur le gaillard d'arrière de son vaisseau amiral, le *Victory*. C'est là qu'il fut mortellement atteint par une balle partie des hunes du *Re-*

doutable; sa dernière recommandation fut adressée à l'amiral Collingwood : il lui fit observer qu'une tempête prochaine s'annonçait et qu'il était prudent de mouiller. Quelques instants après il expirait : il était quatre heures trente minutes. Or, à quatre heures trente minutes, — et la stricte exactitude de ce rapprochement résulte de la comparaison des documents officiels déposés dans les archives maritimes françaises et anglaises, — l'amiral Gravina envoyait à l'armée le signal du ralliement et de la retraite. Le principal lieutenant de Villeneuve, le contre-amiral Magon, était mort sur l'*Algésiras*. Son chef,



Prise d'Ulm par Napoléon (le 18 octobre 1805). Dessiné par Swebach, gravé par Couché fils.

moins heureux, était prisonnier ; conduit en Angleterre, puis relâché pour aller se justifier en France, il débarqua à Morlaix, et, désespérant de recouvrer les bonnes grâces de l'Empereur, se tua à Rennes, dans l'auberge où il était descendu (22 av. 1806). Villeneuve avait de l'esprit, de la bravoure personnelle, la connaissance pratique de son état ; mais il n'avait pas la portée d'intelligence nécessaire pour exercer avec succès un commandement supérieur, surtout lorsqu'il y a de grandes décisions à prendre et de grandes choses à faire. Il manquait surtout de fermeté dans le caractère. Il ne comprit pas ce que Napoléon attendait de lui et qu'il y a des circonstances où agir c'est déjà vaincre.

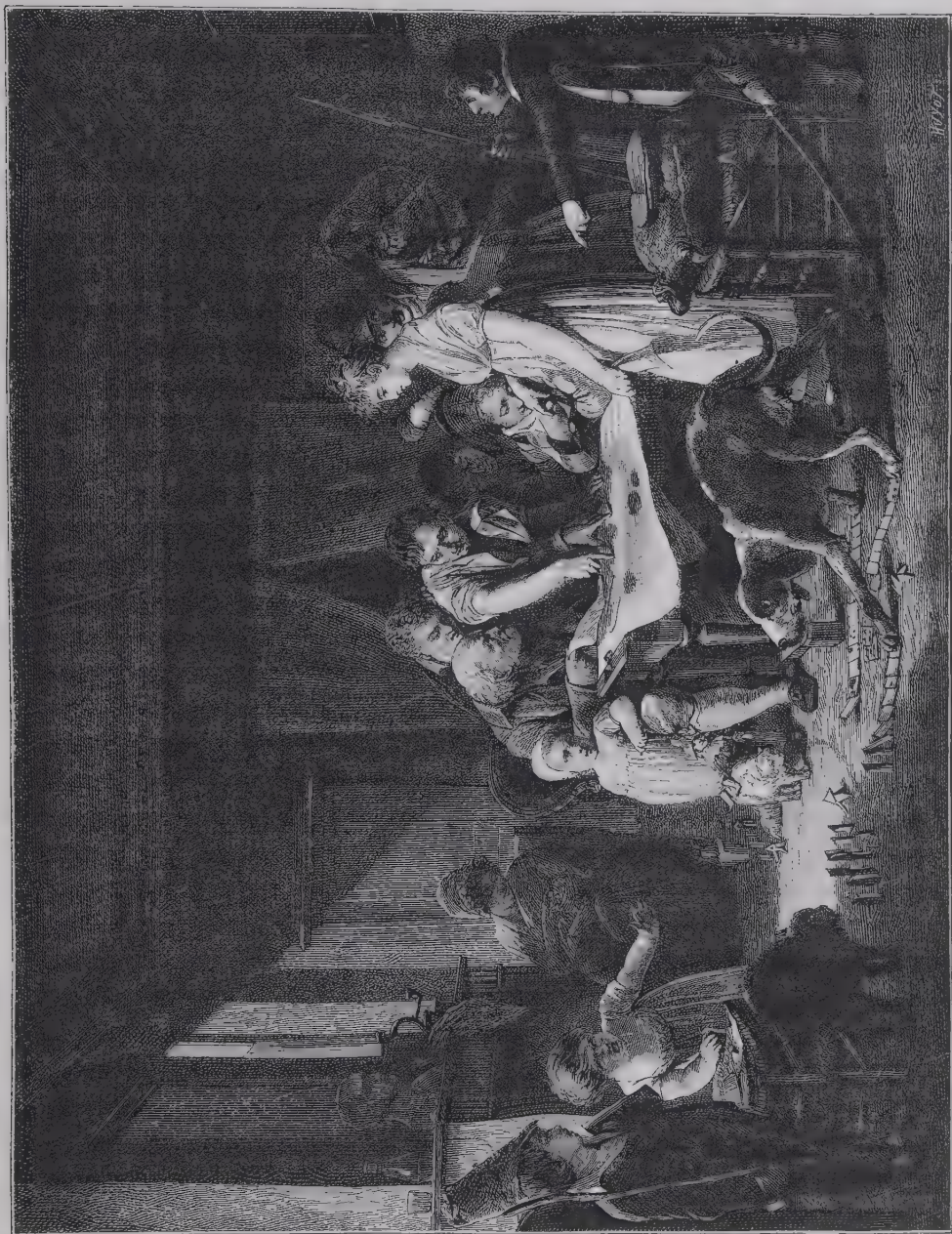
Pour ne pas décourager ses troupes, Napoléon empêcha de répandre le bruit de ce désastre. Il marcha au contraire sur Vienne avec plus de précipitation, afin de faire oublier au plus tôt ce revers par de nouveaux succès. Il

fallait d'ailleurs se hâter d'écraser les Russes et les Autrichiens avant que la Prusse ne se réunit à la coalition, ce qu'elle semblait alors prête à faire. Deux corps français, ceux de Bernadotte et de Marmont, allant de Hanovre et de Hollande à Wurtzbourg, avaient passé sur le territoire neutre d'Anspach, qui appartenait à la Prusse. Aussitôt elle avait protesté. Napoléon dans sa réponse avait trop affecté de traiter cette violation du territoire d'Anspach comme une chose de peu d'importance, mais notre ambassadeur, M. de Laforest, avait raison de faire remarquer que ce territoire avait été traversé en tous sens par les armées belligérantes dans la dernière campagne, et tout récemment encore par les Autrichiens, sans que la Prusse y eût vu le moins du monde une provocation. Le grief n'était donc pas grave ; mais la noblesse prussienne, guidée par la reine Louise, avait entraîné Frédéric-Guillaume à mobiliser l'armée et à occuper le Hanovre aux nom et bénéfice de l'électeur-roi. Brunswick avait déjà fait le plan d'une campagne contre l'armée française. Le généralissime projetait de menacer les communications des Français en se portant sur le Rhin et croyait contraindre l'adversaire à la retraite par la puissance de la manœuvre. C'était le même plan qu'on devait suivre en 1806 ; il était alors moins mauvais qu'il ne le fut l'année suivante, car Napoléon avait déjà affaire aux Autrichiens ; mais on voit qu'on se préparait déjà à commettre les fautes qui devaient amener l'année suivante une catastrophe (1). En attendant qu'on pût agir plus énergiquement, le gouvernement prussien, sous prétexte de maintenir l'égalité entre les belligérants, ouvrit la Silésie à la seconde armée russe. Le czar Alexandre se rendit de sa personne à Berlin, où il fit une entrée solennelle (5 oct.) ; il avait déjà eu à Memel, en juin 1802, une entrevue avec le roi et la reine de Prusse. Et depuis lors il semblait avoir voué à la reine Louise une sorte de culte respectueux et chevaleresque dont il lui apporta de nouveau le témoignage en 1805 (3 nov.). Un traité d'alliance était signé à Potsdam entre Alexandre et Frédéric-Guillaume, qui se juraient une amitié éternelle sur le tombeau du grand Frédéric. Mais le roi, qui était plus raisonnable que son entourage, décida qu'il ne jouerait que le rôle de médiateur armé et qu'il ne prendrait les armes que dans le cas où Napoléon refuserait d'accéder aux conditions qu'il allait proposer aux deux parties. Ces conditions étaient, il est vrai, exclusivement défavorables à la France ; on lui demandait de rendre l'indépendance à la Suisse et à la Hollande et de restituer le Piémont au roi de Sardaigne. Le comte d'Haugwitz fut envoyé porter un ultimatum à Napoléon.

Napoléon précipita sa marche sur Vienne. Kutusoff avec 45.000 hommes était arrivé à Braunau, où Kienmayer l'avait rejoint. Leur plan était de re-

(1) Publications du grand état-major général allemand, résumées dans la *Revue critique* du 21 décembre 1885.

culer pas à pas pour donner à l'armée du Tyrol et d'Italie le temps d'accourir



Lecture du septième Bulletin de la Grande Armée (capitulation d'Ulm). Tableau de Boilly. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}, Paris.)

à la défense de Vienne. Ney, détaché de la Grande Armée avec Augereau, fut dirigé vers le Tyrol pour achever d'en chasser l'archiduc Jean, puis dut mar-

cher aussi sur la capitale en servant d'aile droite à Napoléon et d'aile gauche à l'armée d'Italie. Braunau tomba aux mains des Français avec d'immenses approvisionnements (20 oct.), et bientôt Murat et Lannes, qui formaient l'avant-garde, eurent à se mesurer avec l'ennemi à Lambach, à Steyer, à Amstetten. A Steyer, dont le pont avait été brûlé, les carabiniers de Davout passèrent l'Ens un à un sur une poutre malgré une grêle de balles et de mitraille. A Amstetten, c'était la première fois de la campagne que les Français se trouvaient en présence des Russes. L'acharnement de ces nouveaux ennemis étonna nos soldats. Blessés, désarmés, renversés à terre, ils se défendaient, ils attaquaient même encore. Cependant, étant ainsi vivement pressé et voyant que l'armée d'Italie ne pourrait le rejoindre à temps, Kutusoff renonça à défendre Vienne et passa le Danube sur le pont de Mautern, qu'il fit sauter derrière lui. Il espérait rallier sans encombre l'archiduc Ferdinand et la seconde armée russe en Moravie, mais il fut bien surpris de rencontrer à Diernstein Mortier avec le huitième corps, chargé de surveiller la Bohême, et, s'il était possible, de couper aux Russes la route de Moravie (9 nov.).

Mortier fut presque aussi étonné que Kutusoff de se trouver en contact avec l'ennemi qui, pensait-il, ne devait passer le Danube qu'au pont de Vienne seulement. Sa surprise se changea bientôt en inquiétude. Car il s'était avancé trop précipitamment avec la moitié seulement de son corps, laissant l'autre moitié, avec Dupont, à une journée de marche en arrière. « Il poussa néanmoins vivement l'ennemi jusqu'à Stein. Alors, reconnaissant bientôt qu'il avait affaire à toute une armée, il se replia sur Diernstein. Mais il trouva ce point occupé par un second corps d'armée de 15.000 Russes qui l'avaient tourné. On recommence dans l'obscurité le combat livré le matin. Les cinq mille héros qui accompagnaient Mortier étaient entourés de toutes parts par des masses énormes. Il ne vint à personne l'idée de capituler. Quelques officiers conseillèrent à Mortier de s'embarquer seul et de traverser le fleuve afin de ne pas laisser à l'ennemi un aussi beau trophée qu'un maréchal de France : « Non, répond-il, on ne se sépare pas d'aussi braves gens ; on se sauve ou on périt avec eux. » Il était là, l'épée à la main, combattant à la tête de ses grenadiers, que sa haute taille dépassait encore. Nous n'avions conservé que deux canons. Mortier en oppose un vers Krems à Kutusoff ; l'autre, que dirige le Suisse Fabvier, devenu plus tard célèbre dans la guerre de l'indépendance grecque, il le fait tourner vers Diernstein, le place en tête de la colonne, et, tous les tambours étant brisés, c'est sur des bidons de fer qu'il fait battre la charge. Cependant les munitions s'épuisent, les baïonnettes, à force de frapper, ploient et s'émousent. Tout à coup, on entend un feu violent sur les derrières de Diernstein. C'était l'infatigable Dupont qui, apprenant la position de Mortier, avait doublé son étape pour le rejoindre et le sauver. Les Russes, pris à

leur tour entre les deux divisions, reprennent leur marche sur Hollabrunn.

Murat avait précipité sa marche en avant sur Vienne, sans s'étonner assez du peu de résistance qu'il rencontrait devant lui et sans s'inquiéter d'entretenir ses communications avec les troupes de la rive gauche. Napoléon lui écrivit de Mœlk une lettre sévère :

« Mon cousin, lui disait-il, je ne puis approuver votre manière de marcher ; vous allez comme un étourdi, et vous ne pesez pas les ordres que je vous fais donner. Les



Combat de Steyer (5 novembre 1805).

Russes, au lieu de couvrir Vienne, ont repassé le Danube à Krems. Cette circonstance extraordinaire aurait dû vous faire comprendre que vous ne pouviez agir sans de nouvelles instructions. Sans savoir quels projets peut avoir l'ennemi, ni connaître quelles étaient mes volontés dans ce nouvel ordre de choses, vous allez enfourner mon armée dans Vienne. Vous n'avez consulté que la gloriole d'entrer à Vienne. Il n'y a de gloire que là où il y a du danger, et il n'y en a pas à entrer dans une capitale sans défense. » (Mœlk, 11 novembre.)

L'empereur François avait quitté Vienne dès qu'il l'avait vue menacée. Il s'était retiré en Moravie, où le Czar venait d'arriver avec la seconde armée russe. Les deux souverains se réunirent tandis que l'avant-garde des Français, sous le commandement de Lannes et de Murat, entra dans la capitale de l'Autriche. Mais le Danube nous séparait de l'armée ennemie. Le passage de ce grand fleuve pouvait nous arrêter longtemps. Il fut surpris par une ruse

peu loyale, qu'excuse presque la hardiesse incroyable de ceux qui l'exécutèrent.

A peine maîtres de Vienne, Lannes et Murat cherchèrent à passer sur l'autre rive du Danube. Ce fleuve forme à Vienne plusieurs petites îles. Les Autrichiens nous avaient laissé occuper les ponts qui les reliaient. Mais le pont le plus important, celui du grand bras, était miné, et le comte d'Auersperg, avec de l'artillerie et 7 ou 8.000 hommes, se tenait à l'entrée sur la rive gauche. Murat et Lannes font avancer leurs grenadiers derrière les plantations touffues des bords du fleuve, et avec quelques aides de camp se dirigent vers la tête de pont. Un artilleur qui les aperçoit se présente une mèche à la main pour faire sauter la mine. Le colonel Dode l'arrête : un armistice va être signé, et avant de rien entreprendre, il faut que les généraux français obtiennent une entrevue avec le comte d'Auersperg. Les canonniers autrichiens

les conduisent vers leur chef et ils ont avec lui une conférence sous la bouche même des canons ennemis. Pendant ce temps-là une colonne de grenadiers s'avance à la faveur du rideau d'arbres qui la cache aux Autrichiens. Mais, parvenue à l'entrée du pont, elle est aperçue par eux. A ce moment, si l'on en croit Marmont, un sous-officier s'approche du général comte d'Auersperg pour lui signaler la manœuvre des Français que son entretien avec Lannes, Murat et Bertrand l'avait empêché d'apercevoir. Mais Lannes, se jetant devant le sous-officier avec indignation : « Comment, général, est-ce là cette discipline autrichienne



Mortier, duc de Trévise, peint par Larivière (1835).
Galerie historique de Versailles.

si vantée? permettez-vous que le premier soldat venu vous adresse ainsi la parole et interrompe notre entretien? » D'Auersperg fait signe de la main au sous-officier de s'éloigner et, quand son attention se porte enfin sur le pont, il était couvert de grenadiers français qui déjà désarmaient ses artilleurs. Il fut consterné, mais il n'y avait plus de remède et il dut battre en retraite au plus vite.

Napoléon s'était hâté de profiter de l'occupation des ponts du Danube pour



L'armée française marchant sur Vienne traverse le défilé de Moelk (10 nov. 1805). Musée de Versailles.

A droite se voient les bâtiments du monastère, qui passait pour le plus riche de l'Allemagne et qui nourrit pendant six jours l'armée de Napoléon en 1809.

porter au delà du fleuve Soult, Lannès et Murat, dans le dessein de couper la retraite à Kutusoff et d'arriver avant lui à Hollabrunn, où les Russes comptaient rejoindre la route de Moravie. Le plan faillit réussir. Murat, accourant à marches forcées, put barrer en effet cette route à Kutusoff. Il allait le couper de la seconde armée russe. Mais il se laissa tromper par ce général, comme il avait trompé lui-même ceux qui gardaient le pont de Vienne : Kutusoff lui fit dire qu'un armistice venait d'être signé entre les belligérants. Murat ne fut pas même étonné de n'en avoir point été averti par Napoléon et suspendit sa marche. Quand il connut la vérité, il se jeta avec fureur sur l'arrière-garde des Russes. Il n'était plus temps ; cette arrière-garde, composée seulement de 7 à 8.000 hommes, sous Bagration, combattit avec acharnement et se laissa écraser pour donner à Kutusoff le temps de rejoindre le quartier général

(18 novembre 1805). Les deux empereurs se trouvèrent alors à la tête de 60.000 hommes, sans compter l'armée de Ferdinand, qui insurgeait la Bohême, et celle de l'archiduc Charles, qui arrivait d'Italie par la Hongrie.

Masséna, chargé d'abord de garder la défensive sur l'Adige, avait bientôt reçu l'ordre d'attaquer l'archiduc Charles pour l'empêcher d'envoyer des renforts à l'armée de Mack. Masséna avait donc enlevé la ville de Vérone et forcé les Autrichiens à se replier sur la hauteur de Caldiero, où il leur avait tué 6.000 hommes sans toutefois les chasser de leur position (30 octobre). Mais l'archiduc, ayant reçu le lendemain la nouvelle de la capitulation d'Ulm, battit immédiatement en retraite jusqu'à Laybach, après avoir jeté garnison dans Venise. Masséna ne le poursuivit pas d'abord, parce qu'il était inquiet de l'arrivée dans le royaume de Naples d'une armée anglo-russe appelée par la reine Marie-Caroline. D'autre part, les affaires de Tyrol empêchaient Gouvion Saint-Cyr de se porter de nouveau dans l'Italie méridionale. Ney, combattant en plein hiver dans les montagnes du Tyrol contre l'archiduc Jean, s'était emparé de Scharnitz (7 nov.) et d'Innsbruck. L'archiduc Jean s'était alors rapidement dirigé sur Klagenfurth par le col du Brenner et le col de Toblach, pour y opérer sa jonction avec son frère Charles. Jellachich, qui, on l'a vu, s'était échappé d'Ulm dans la pensée de renforcer le corps d'armée du Tyrol, se trouva isolé. Augereau et le septième corps, qui étaient partis de Brest, arrivèrent juste à temps pour prendre Feldkirch, atteindre Jellachich à Füssen et obliger une moitié de ses troupes à mettre bas les armes. Le prince de Rohan, avec l'autre moitié, descendit vers le sud, cherchant à joindre l'archiduc Jean, mais il rencontra à Castelfranco l'armée de Saint-Cyr en marche sur Naples. Il fut contraint de capituler (25 nov. 1805). L'archiduc Jean eut bien de la peine à rejoindre, à Cilly, l'armée d'Italie. Les deux corps marchèrent alors sur Vienne, mais Marmont les battit dans le voisinage de Gratz. Davout s'emparait en même temps de Presbourg et s'avancait jusqu'à Nikolsbourg, afin de leur couper la route de Moravie. Par ses positions l'armée française isolait donc les uns des autres les principaux corps des armées austro-russes, et les empêchait de rejoindre en Moravie les troupes que commandaient en personne les empereurs alliés. Ceux-ci avaient adopté un plan de campagne, œuvre du général Weirother, qui consistait à couper les Français du Danube et à rejoindre l'archiduc sur le Raab. Leur confiance était encore augmentée par les négociations avec la Prusse. On comptait que 60.000 Prussiens venant par la Bohême couperaient à Napoléon la route de France.

Le comte d'Haugwitz, qui dirigeait les affaires étrangères de la Prusse depuis 1794 et l'avait toujours maintenue dans une politique de neutralité habile, plutôt favorable à l'alliance française, avait été remplacé, en 1804, par son disciple Hardenberg, qui, par une singulière illusion, crut suivre le même

système en penchant avec passion tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sans comprendre que la mobilité dans les alliances n'est pas plus la neutralité que des emportements en sens divers ne sont la modération. Il accueillit d'abord avec empressement les offres qui lui furent faites, en août 1805, par Duroc, en septembre par Laforest, relativement à la cession du Hanovre à la Prusse, cession par laquelle Napoléon voulait brouiller la Prusse avec l'Angleterre et l'empêcher, aussi bien pour le présent que pour l'avenir, de se



Napoléon reçoit les clefs de la ville de Vienne. Tableau de Girodet. Musée de Versailles.

réunir à une coalition contre la France. Lorsqu'il apprit la violation du territoire d'Anspach par les Français, trop Français d'abord, Hardenberg devint trop Russe. Haugwitz ne put empêcher le traité de Potsdam, mais il obtint du moins d'être chargé de porter à Napoléon l'ultimatum de la Prusse.

Ainsi encouragés par l'attitude de la Prusse, les alliés se mirent aussitôt à exécuter le plan par lequel ils pensaient fermer à Napoléon la route de France. Ils étaient campés à Olmutz avec 90.000 hommes. Les Français, qui n'étaient que 65.000 (car Mortier était resté à Vienne et quelques autres régiments sur le Danube pour protéger au besoin la retraite), avaient leurs avant-postes à Wischau, leur quartier général à Brunn. L'ennemi, opérant son mouvement pour couper les Français de la Morawa, chasse d'abord nos avant-postes de Wischau, puis file au sud, sur Austerlitz, au lieu d'avancer

vers Brunn. Son plan est donc démasqué. Napoléon, voulant l'attirer sur le champ de bataille qu'il désire, paraît à dessein montrer de la crainte. Il envoie Savary faire des propositions de paix. Le Czar envoie à Napoléon son aide de camp Dolgorouki avec un ultimatum portant comme suscription : « Au chef de la nation française. » Ce titre dispensait les alliés de reconnaître Napoléon pour empereur et ils se faisaient presque autant d'honneur de cette trouvaille que d'une victoire.

Napoléon, soit curiosité réelle, soit désir d'augmenter la confiance de l'ennemi par un feint empressement, s'avança au galop à la rencontre de Dolgorouki, jusqu'au delà de nos dernières vedettes. Dans son entretien avec Napoléon, Dolgorouki montra l'arrogance la plus ridicule et la plus déplacée. La France n'obtiendrait la paix qu'en abandonnant l'Italie, la rive gauche du Rhin, la Belgique. Napoléon se contenta d'abord ; mais lorsque le jeune officier, qui aurait bien pu du moins témoigner quelque déférence au premier général de l'Europe, lui offrit insolemment de le laisser se retirer sain et sauf derrière le Danube, s'il promettait d'évacuer immédiatement Vienne et les États héréditaires, Napoléon perdit patience : « Retirez-vous ; allez, Monsieur, allez dire à votre maître que je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter ainsi ; retirez-vous à l'instant même. » Dolgorouki rentre au camp des alliés, très fier de la noble attitude qu'il a tenue. Il ne manque pas de dire que l'ennemi est démoralisé, que Napoléon se croit perdu, qu'à n'en pas douter on est maître de cette armée, qu'il faut s'empressement de livrer bataille de peur qu'elle n'échappe, car elle est prête à battre en retraite. Dolgorouki va même jusqu'à recommander aux soldats qu'il rencontre de bien regarder de quel côté se retireront les Français.

La concentration qu'opère Napoléon en rappelant rapidement à lui Bernadotte et Davout, campés l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, le mouvement rétrograde par lequel il abandonne la forte position des hauteurs de Pratzen, achèvent de tourner la tête aux ennemis. C'étaient là des manœuvres par lesquelles Napoléon cherchait à les amener sur le terrain qu'il avait choisi. « Si je voulais les empêcher de passer, disait-il, c'est ici que je me placerais, mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire : si au contraire je resserre ma droite en la retirant vers Brunn et que les Russes abandonnent ces hauteurs, ils sont perdus sans ressources. » A la suite de ce changement de position, l'armée française était disposée dans l'ordre suivant. La gauche avait à dos le mont Bosenitz, le centre avait devant lui le cours du Goldbach et les hauteurs de Pratzen ; la droite, formée de deux divisions seulement, sous Davout, s'étendait en arrière de la ligne de bataille jusque vers Sokolnitz, Telnitz et les étangs de Menitz, mais en laissant un espace libre entre les étangs et les lignes françaises. Le plan de Napoléon était d'at-

tirer la gauche ennemie fort loin du centre et de l'écraser en forçant du même coup les troupes qui couronnaient le plateau de Pratzen à l'abandonner. Tout arriva comme il l'avait décidé. La bataille ressembla à une parade où il aurait commandé les deux armées. La veille, il avait adressé à ses soldats une proclamation où il n'hésitait pas à leur exposer le plan de la bataille, tant ce plan était simple et tant il était sûr de la fidélité de tous :



Le maréchal Ney remet aux soldats du 76^e de ligne leurs drapeaux retrouvés dans l'arsenal d'Innsbruck.
Tableau de Meynier, Musée de Versailles.

« Soldats,

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

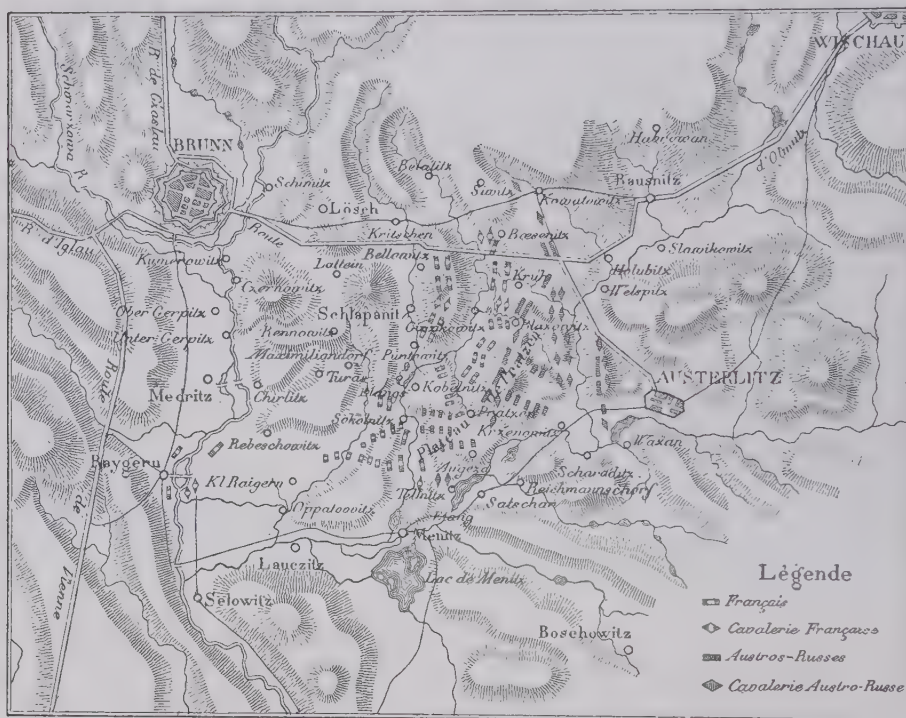
« Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs et que

chacun soit bien pénétré de cette pensée qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Le soir du 1^{er} décembre, Napoléon voulut parcourir le front de son armée



Plan de la bataille d'Austerlitz.

et se rendre compte de l'état moral dans lequel elle se trouvait. « Il sortit de sa tente, monta à cheval pour visiter les avant-postes avec son escorte. C'était la brune et les grenadiers à cheval portaient quatre torches allumées. Cela donna le signal d'un spectacle charmant : tous les soldats de la garde prirent des poignées de paille après leurs baraques et les allumèrent. On se les allumait les uns aux autres, une dans chaque main, et tout le monde de crier « Vive l'Empereur ! » et de sauter. Ce fut le signal de tous les corps d'armée. La musique jouait et les tambours battaient aux champs.

Les Russes pouvaient voir de leurs hauteurs, à plus de cent pieds, sept corps d'armée, sept lignes de feux qui leur faisaient face (1). »

Sur l'ordre de Napoléon, Davout avait reculé peu à peu, le 2 au matin, devant l'attaque de l'aile gauche des Russes et l'avait entraînée assez loin du centre, de manière à l'engager entre les étangs et la droite française. Au centre,



Bivouac de l'armée française la veille au soir de la bataille d'Austerlitz (1^{er} décembre 1805).
Peint par Bacler Dalbe.

Napoléon contenait le maréchal Soult, impatient d'attaquer le plateau de Pratzen. « Attendons, disait-il ; quand l'ennemi fait un faux mouvement, il faut se garder de le déranger. » Le moment venu, il lance le maréchal sur la position d'où dépend le sort de la bataille. A la gauche, en entendant le canon de Pratzen, Lannes et Murat prennent l'offensive. Ils avaient eu affaire à de grandes masses de cavalerie et à une artillerie formidable, qui leur avait fait éprouver de fortes pertes. « Une décharge enlève en entier le rang de tambours du premier régiment de Caffarelli (2). On répond à cette rude canonnade

(1) Mémoires de Coignet.

(2) Frère du général blessé mortellement à Saint-Jean d'Acre.

par le feu de toute notre artillerie. Dans ce combat à coups de canon, le général Valhubert a une cuisse fracassée par un boulet. Quelques soldats veulent l'emporter : « Restez à votre poste, dit-il, je saurai bien mourir tout seul. Il ne faut pas pour un homme en perdre six. » (THIERS.)

Cependant, de ce côté, les Russes avaient été obligés de reculer, nous laissant 4.000 prisonniers. Mais au centre, vers le plateau de Pratzen, le combat avait redoublé d'énergie. Les Russes comprenaient la faute qu'ils avaient faite et voulaient le conserver à tout prix. Il y eut un mémorable engagement entre



Napoléon donnant l'ordre avant la bataille d'Austerlitz. Tableau de Carle Vernet.

L'Empereur, accompagné du prince Murat, des maréchaux Berthier, Bessières, Bernadotte, donne ses ordres pour la bataille.

la cavalerie de la garde impériale russe et la cavalerie de la garde impériale française, les chasseurs à cheval avec les Mameloucks, sous le général Rapp, puis les grenadiers à cheval sous Bessières. Un Mamelouck revint à trois reprises apporter un étendard à l'Empereur ; à la troisième, l'Empereur voulut le retenir ; mais il s'élança de nouveau et ne revint plus ! Bientôt Rapp arrivait au galop auprès de l'Empereur : il était couvert de sang et amenait le prince Repnin qu'il avait fait prisonnier.

Pendant ce temps, trois régiments d'infanterie de ligne repoussaient l'infanterie de la garde russe. Le plateau de Pratzen nous est enfin abandonné. Il était une heure de l'après-midi. La victoire était certaine. L'attaque de Soult sur ce plateau avait coupé en trois l'armée ennemie. Lannes, Bernadotte et Murat écrasent la droite et la rejettent sur Austerlitz. La gauche, effrayée de se voir coupée et prise en queue par Soult, hésite et cherche une retraite. Mais

Davout, qui se tenait jusque-là sur la défensive, l'attaque à son tour. Elle tourbillonne et quelques régiments se précipitent dans leur aveuglement sur les étangs glacés de Menitz pour gagner la route de Brunn. Napoléon fait tirer à boulet sur les étangs, la glace est brisée et les fuyards sont engloutis. L'héroïque résistance de la division Doctoroff sauva tout ce qui pouvait être sauvé de l'aile gauche russe. 20.000 tués ou blessés, autant de prisonniers parmi lesquels 10 colonels et 18 généraux, 200 pièces de canon, telles furent les pertes



Alexandre I^{er}, empereur de Russie.

Cabinet des Estampes; Bibliothèque nationale.

de cette armée qui se croyait si sûre de la victoire et qui avait montré tant de courage. Nous avons perdu 7.000 hommes tués ou blessés. On comptait parmi les morts le général Valhubert, les colonels Morland et Mazas (1). « J'ai livré trente batailles comme celle-ci, disait Napoléon ; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée et les destins si peu balancés. » Austerlitz est en effet le nom le plus éclatant de l'histoire militaire. Les soldats avaient été dignes de leur chef. Napoléon leur adressa le jour même du combat la proclamation suivante :

(1) Leur nom est rappelé encore à la mémoire par des places ou des rues situées dans le voisinage du pont d'Austerlitz.

« Soldats,

« Je suis content de vous ; vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100.000 hommes, commandée par les empereurs d'Autriche et de Russie, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs ; 40 drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, 120 pièces de canon, 20 généraux, plus de 30.000 prisonniers sont le résultat de cette journée si célèbre (1). Cette infanterie tant vantée et en nombre supérieure n'a pu ré-



La bataille d'Austerlitz. Dessiné par Swebach, gravé par Duplessis-Bertaux.

sister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi en deux mois cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée. Mais, comme je l'ai promis à mon peuple, avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés. Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz », pour qu'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Napoléon savait parler aux ennemis comme à ses soldats. Au milieu de la bataille, Apraxin, jeune officier d'artillerie de la garde russe, que nos chasseurs

(1) On ignorait encore les chiffres exacts.



Le prince Reprin, prisonnier.

Le général Rapp.

Napoléon.

Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). Tableau de Gérard, au musée de Versailles. D'après la gravure de Couché fils et Bovinet.

avaient fait prisonnier, fut amené devant l'Empereur. Il se débattait, il pleurait, il se tordait les mains : « J'ai perdu mes pièces, disait-il, je suis déshonoré ; faites-moi fusiller, Sire. — Jeune homme, lui répondit l'Empereur, j'apprécie vos larmes ; mais on peut être battu par mon armée et avoir encore des titres à la gloire. » Napoléon fit insérer cette anecdote dans le trente et



Entrevue de François II et de Napoléon, à Austerlitz. Tableau de Prud'hon. Musée du Louvre.

unième Bulletin de la Grande Armée. C'était élever l'âme de nos soldats : c'était plaire d'ailleurs à leur générosité naturelle que de témoigner de l'estime et de la sympathie à un ennemi brave et malheureux (1).

(1) Puisqu'il est question de faire jouer un rôle aux chiens dans les opérations militaires, faisons une place parmi les modestes héros d'Austerlitz à l'historique ou légendaire caniche Moustache, qui, dans les opérations préliminaires, sut reconnaître un espion allemand sous l'uniforme français, et pendant le combat, sauva le drapeau du régiment en le saisissant avec ses dents au moment où le porteur drapeau était mortellement frappé ; ce qui valut à la noble bête d'être décorée par le maréchal

Cette bataille avait coupé les vaincus de la route d'Olmütz et de la Bohême. Ils s'enfuyaient en désordre sur la route de Hongrie, par où il leur restait un faible espoir de rejoindre l'archiduc Charles, arrêté sur le Raab. Mais Davout se lança à leur poursuite et les atteignit sur la Morava. Les débris d'Austerlitz étaient hors d'état de prolonger la lutte. L'empereur François convint d'une entrevue avec Napoléon pour mettre fin aux hostilités. Cette entrevue eut lieu entre Urschitz et Nosildovitz, à moitié chemin environ entre Austerlitz et Gœding, au milieu des avant-postes français et autrichiens.



Fac-similé d'une gravure bavaroise de 1806.

Napoléon avait eu la courtoisie d'arriver le premier. Il reçut l'empereur François au bas de sa voiture, et l'embrassa. L'empereur d'Autriche fut rassuré par cet accueil cordial. Napoléon s'excusant auprès de l'empereur de le recevoir en pareil lieu : « Ce sont là, dit-il, les palais que Votre Majesté me force d'habiter depuis trois mois. — Ce séjour vous réussit assez bien, répliqua l'empereur d'Autriche, pour que vous n'ayez pas le droit de m'en vouloir. » L'entretien se prolongea longtemps entre les deux souverains. Napoléon promit d'accorder un armistice à la Russie. Quant à la paix avec cette puissance, il dit que cela le regardait seul et il ajouta : « Croyez-moi, ne confondez pas

Lannes sur le champ de bataille. (Voyez *les Chiens militaires dans l'armée française*, par le lieutenant Jupin.)

votre cause avec celle de l'empereur Alexandre. La Russie peut seule aujourd'hui en Europe faire une guerre de fantaisie. Vaincue, elle se retire dans ses déserts, et vous, vous payez avec vos provinces. » Conseil plein de justesse, que celui qui le donnait devait si complètement méconnaître pour lui-même en 1812. Quoi qu'il en soit, l'Autriche allait en subir l'application immédiate. Pour la Russie, elle devait se retirer en Pologne par journées d'étapes, sous



François II, empereur d'Allemagne.

D'après Schiavoni : Longhi, sculpt. Cab. des Estampes. Bibl. nat., Paris.

la surveillance des troupes françaises. D'après les récits du bivouac, cet entretien des deux empereurs avait été plus court et plus simple. « Vous êtes l'empereur d'Autriche? — Un peu,... Sire... et... c'est sans doute à l'empereur Napoléon que j'ai l'honneur de parler. — Je ne sais pas, si vous le savez!! »

Alexandre n'avait pas même attendu que l'armistice fût signé pour en profiter. Davout avait atteint l'armée russe à Goeding et menaçait de la couper de la Pologne, lorsqu'Alexandre lui fit dire que la poursuite devait cesser, car il y avait armistice. « Je n'en sais rien, répondit le maréchal, mais j'en croirai la parole écrite de Sa Majesté l'empereur de Russie. » Alexandre donna cette parole sur un morceau de papier écrit en toute hâte au crayon.

Or le fait affirmé n'était pas encore vrai. Quoi qu'il en soit, l'affirmation au moins prématurée d'Alexandre avait sauvé l'armée russe.

Bientôt après, l'armistice était devenu une vérité. A peine Napoléon l'avait-il signé qu'il se demanda s'il n'aurait pas à s'en repentir. « On assure, raconte le trente et unième Bulletin de la Grande Armée (4 décembre 1805), on as-

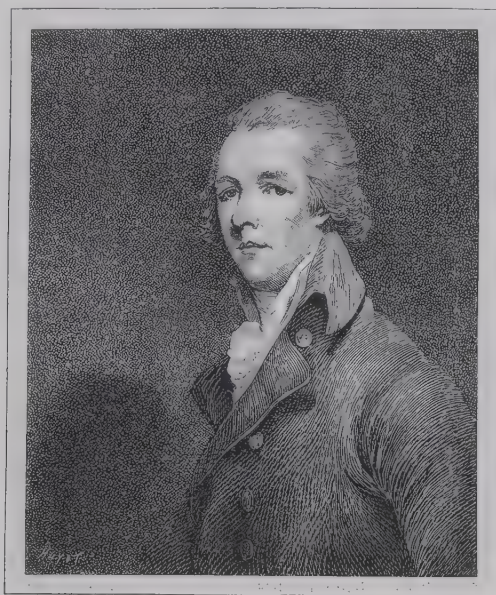


« Le VI nivôse an XIV, à IV heures du matin, la paix a été signée à Presbourg, entre M. de Talleyrand et MM. le prince de Lichtenstein et de Giulay. » Gravure de la collection Hennin.

sure que l'Empereur a dit après sa conférence avec l'empereur d'Allemagne : Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe et autrichienne. » Il n'aurait plus eu d'incertitude sur ce point, s'il avait su dès lors que, le jour même, le Czar écrivait au roi de Prusse de se hâter de le rejoindre, « car les Russes n'étaient pas compris dans le traité qui se préparait ».

Le roi de Prusse, loin de répondre aux exhortations d'Alexandre, défendit à ses troupes, précisément en marche sur la Moravie, d'aller plus loin, et

attendit le résultat de la négociation d'Haugwitz. Le lendemain de la bataille, celui-ci arriva au camp de Napoléon et lui fit des félicitations : « Voilà un compliment, lui dit Napoléon, dont la fortune a changé l'adresse. » L'Empereur adressa ensuite de violents reproches à l'ambassadeur prussien sur son gouvernement, qui avait entrepris contre la France une guerre absurde et sans motifs. « Cependant, ajouta-t-il, je serai indulgent pour cette folie si votre roi veut me donner de solides garanties de son alliance et accepter le



William Pitt, D'après la peinture de W. Owen et la gravure de C. Brome.

Hanovre, en échange du territoire d'Anspach, du duché de Berg, de Wesel, du duché de Clèves et de la principauté de Neufchâtel. »

La Prusse ne perdait certes pas à l'échange des petites principautés du Rhin pour les provinces de l'Ems et du Weser, qui étaient contiguës au reste de la monarchie. Mais, d'autre part, accepter le Hanovre, c'était une déclaration d'hostilité contre l'Angleterre, d'autant plus sensible qu'au fond du cœur le roi Georges III tenait plus à ses États patrimoniaux qu'aux trois Royaumes-Unis. Son esprit faible, vivement frappé des troubles passagers dont l'Angleterre avait été le théâtre sous son règne, voyait dans ces terres allemandes et fidèles un refuge assuré en cas de révolution. La question était donc des plus graves. M. d'Haugwitz n'avait pas de pouvoirs suffisants pour traiter. Mais les dangers que courait la Prusse étaient si pressants, sa situation si fausse, qu'il prit sur lui de signer ce traité d'alliance offensive et

défensive, malgré ce qu'il y avait d'humiliant et même de honteux pour la Prusse, à abandonner si brusquement ses alliés de la veille. Il est vrai que l'humiliation était bien payée. Le traité fut ratifié avec quelques changements, le 15 février suivant. La nouvelle du traité de Schoenbrunn atterra les Autrichiens et hâta la fin des négociations. C'était Talleyrand qui les dirigeait avec le prince de Lichtenstein et Giulay.

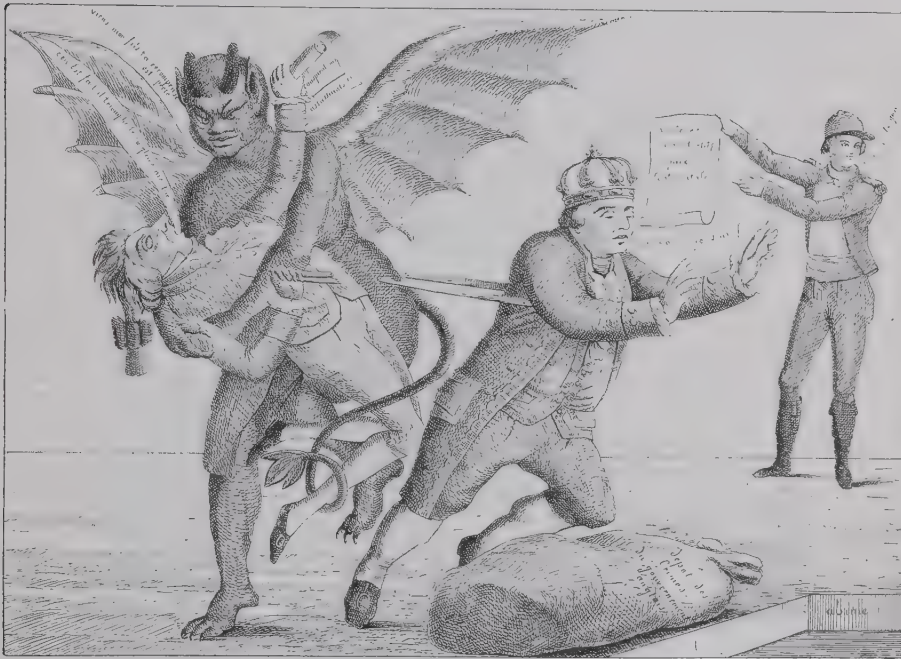
Dès le temps de la capitulation d'Ulm, Talleyrand avait adressé à Napoléon un mémoire qui dénotait une grande intelligence de l'ensemble de la politique européenne. L'importance que les questions qu'il soulève a prise dans la politique actuelle donne un intérêt particulier au résumé que M. Mignet a donné de ce mémoire, dans sa *Notice historique sur le prince de Talleyrand*.

« Talleyrand, dit-il, faisait remarquer à l'Empereur que l'Autriche et l'Angleterre étaient alors des ennemies naturelles de la France, et la Russie son ennemie indirecte par la sollicitation des deux autres et par ses projets sur l'empire ottoman ; que l'Autriche, tant qu'elle ne serait pas en rivalité avec la Russie, et la Russie, tant qu'elle resterait en contact avec la Porte, seraient facilement unies à l'Angleterre dans une alliance commune ; que du maintien d'un tel système de rapports entre les grands États de l'Europe naîtraient des causes permanentes de guerre ; que les paix ne seraient que des trêves et que l'effusion du sang humain ne serait jamais que suspendue. Il se demandait dès lors quel était le nouveau système de rapports qui, supprimant tout principe de mésintelligence entre la France et l'Autriche, séparerait les intérêts de l'Autriche et ceux de l'Angleterre, les mettrait en opposition avec ceux de la Russie, et par cette opposition garantirait l'empire ottoman et fonderait un nouvel équilibre européen. Telle était la position du problème. Voici quelle en était la solution. Il proposa d'éloigner l'Autriche de l'Italie en lui ôtant l'État vénitien, de la Suisse en lui ôtant le Tyrol, de l'Allemagne méridionale en lui ôtant ses possessions en Souabe. De cette manière, cette puissance cessait d'être en contact avec les États fondés ou protégés par la France, et elle ne restait plus en hostilité naturelle avec elle.

« Pour surcroît de précaution, l'État vénitien ne devait pas être incorporé au royaume d'Italie, mais être interposé comme État républicain et indépendant entre ce royaume et l'Autriche. Après avoir dépouillé celle-ci sur un point, il l'agrandissait sur un autre, et lui donnait des compensations territoriales proportionnées à ses pertes, afin que, n'éprouvant aucun regret, elle ne fit aucune tentative pour recouvrer ce qui lui aurait été enlevé. Où étaient placées ces compensations ? Dans la vallée même du Danube, qui est le grand fleuve autrichien. Elles consistaient dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie. Par là, disait-il en concluant, les Allemands seraient pour toujours exclus de l'Italie, et les guerres, que leurs prétentions sur ce beau pays avaient entretenues pendant tant de siècles, se trouveraient à jamais éteintes ; l'Autriche, possédant tout le cours du Danube et une partie des côtes de la mer Noire, serait voisine de la Russie et dès lors sa rivale, serait éloignée de la France et dès lors son alliée ; l'empire ottoman achèterait, par le sacrifice

utile de provinces que les Russes avaient déjà envahies, la sûreté d'un long avenir; l'Angleterre ne trouverait plus d'alliés sur le continent, ou n'en trouverait que d'inutiles; les Russes, comprimés dans leurs déserts, porteraient leur inquiétude et leurs efforts vers le midi de l'Asie, et le cours des événements les mettrait en présence des Anglais, transformant en futurs adversaires ces confédérés d'aujourd'hui. »

Pousser l'Autriche vers les annexions orientales et slaves pour l'éloigner de l'Allemagne, n'est-ce pas la politique que M. de Bismark a reprise au congrès



Mort de Pitt. Caricature du temps.

de Berlin? Y avait-il pour la France de 1805 quelque intérêt à agir de même? Talleyrand voyait peut-être les choses de trop loin; mais c'était là du moins une remarquable vue d'avenir.

Quoi qu'il en soit, Napoléon s'en tint à des avantages plus précis et plus immédiats dans le traité de Presbourg, signé le 26 décembre 1805.

L'Autriche payait une contribution de 40 millions de francs. L'Istrie, la Dalmatie, le Frioul et la partie des États vénitiens abandonnée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio étaient réunis au royaume d'Italie. On stipula sagement la séparation des couronnes de France et d'Italie, mais le vague des expressions permettait de la différer jusqu'à la paix générale ou jusqu'à la mort de Napoléon. La Bavière obtint Passau, le Vorarlberg, le Tyrol allemand

et italien. Le duc de Wurtemberg obtint la Souabe; le margrave de Bade, Constance, le Brisgau et l'Ortenau. L'Autriche reçut les principautés de Salzbourg et de Bertholsgaden enlevées à l'archiduc Ferdinand, qui conserva



Le prince Eugène, duc de Leuchtenberg.
D'après le portrait original conservé au château d'Arenenberg.

son titre électoral et à qui la Bavière donna en échange Wurtzbourg, qu'elle avait reçu en 1803. L'Autriche obtenait en outre la sécularisation à son profit des biens de l'ordre Teutonique, soit 120.000 habitants et 1.500.000 florins de revenu. Le Wurtemberg et la Bavière étaient érigés en royaumes, le margraviat de Bade en grand-duché. Dans ces trois États, la noblesse immédiate était supprimée. Le roi de Bavière affermissait son alliance avec la France par

des liens de famille, en donnant en mariage à Eugène de Beauharnais sa fille Augusta, une des princesses les plus accomplies de son temps (1).

Celui dont les soins avaient réussi à former cette coalition, qui venait de se rompre si rapidement au traité de Presbourg, Pitt, ne put survivre au triomphe de Napoléon.

La nouvelle de la capitulation d'Ulm l'avait affecté avec tant de violence que le succès de Trafalgar ne put lui rendre le calme et la santé. « Pitt ne voulut pas croire aux premières rumeurs flottantes sur le désastre d'Ulm, raconte Macaulay dans ses *Essais historiques*. Il était irrité des inquiétudes de ceux qui l'entouraient : « N'en croyez pas un mot, disait-il, ce n'est qu'une invention. » Le lendemain, il reçut un journal hollandais qui contenait le récit de la capitulation. C'était un dimanche et les bureaux du ministère étaient fermés. Il ne savait pas le hollandais et porta le journal à lord Malmesbury, qui avait été ministre en Hollande. Lord Malmesbury le lui traduisit. Pitt essaya de se raidir ; mais le coup était trop rude, et il sortit, la mort peinte sur le visage. Il mourut quelques semaines après, le 23 janvier 1806.

Napoléon a porté sur lui un jugement très rigoureux : « M. Pitt a été et demeure l'homme de l'aristocratie européenne ; c'est son système qui a ménagé l'asservissement de la cause populaire et le triomphe des patriciens... Il a été le maître de la politique européenne. Il a tenu dans ses mains le sort des peuples : il en a mal usé. Il a incendié l'univers. Cette conflagration universelle de vingt-cinq ans, ces nombreuses coalitions qui l'ont entretenue, ce bouleversement, la dévastation de l'Europe, les flots de sang des peuples qui en ont été la suite, la dette effrayante de l'Angleterre qui a payé toutes ces choses, le système pestilentiel des emprunts sous lesquels les peuples demeurent courbés, le malaise universel d'aujourd'hui, tout cela est de sa façon. La postérité le reconnaîtra ; elle le signalera comme le génie du mal (2). » Napoléon ne montrait pas plus d'impartialité et de justice envers Pitt, que Pitt lui-même n'en avait montré envers Napoléon (3). Quoi qu'il en soit, la mort du grand ministre anglais ne devait pas mettre fin à la guerre. Les intérêts et les passions qu'il avait personnifiés avec tant d'éclat lui survivaient.

(1) Ce mariage accompli par ordre, entre deux personnes qui ne se connaissaient pas, n'en fut pas moins parfaitement heureux. Les deux époux conçurent bientôt l'un pour l'autre une affection profonde, qui ne se démentit jamais. (Voy. A. Pulitzer, *le Roman du prince Eugène*.) Le mariage eut lieu le 14 janvier 1806. Le 4 mars suivant Stéphanie Tascher de la Pagerie, nièce de l'impératrice Joséphine, épousait le prince héritier de Bade.

(2) Las Cases, t. VII, p. 218.

(3) On trouvera un intéressant jugement sur Pitt dans une lettre de Joseph de Maistre écrite de Pétersbourg le 17/29 mars 1806.





D'après Applan.

CHAPITRE TROISIÈME

CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE

CONQUÊTE DE NAPLES. — CONFÉDÉRATION DU RHIN.

QUATRIÈME COALITION. — IÉNA ET AUERSTAEDT. — CONSTANTINOPLE. — EYLAU.
FRIEDLAND. — TILSIT.



Un traité de Presbourg devaient résulter, comme conséquences, de nouvelles conquêtes. Par un traité du 21 septembre 1805, la cour de Naples avait promis d'observer une exacte neutralité dans la lutte qui allait s'engager : avec les passions emportées et mobiles de la reine Caroline, on ne pouvait guère compter sur l'exécution sincère de cette promesse.

En 1804 elle adressait à notre représentant, M. Alquier, ces singulières paroles, dans le temps où elle était en coquetterie avec ce diplomate, qui avait un esprit vif et piquant joint à une verve parfois étincelante : « Assurément, il me serait pardonnable de ne pas aimer Bonaparte. Eh bien, je ferais volontiers quatre cents lieues pour le voir. Si j'osais me comparer à ce grand homme, je dirais que j'ai un sentiment commun avec lui, c'est l'amour de la gloire, mais il a poursuivi son objet en grand et il l'a obtenu, au lieu que moi j'ai cherché la gloire dans les buissons et je ne suis

(1) Voir principalement les travaux de M. Chuquet et de M. A. Michiels sur la Campagne de Prusse ; 1806-1807. *Rapports sur les opérations du 3^e corps* par le maréchal Davout, publiés par le général Davout ; le major von der Goltz, *Rosbach und Iena*.

parvenue qu'à me piquer le bout des doigts. Quand vous lui écrirez, dites-lui que je ne me lasse pas d'admirer l'adresse avec laquelle il a su profiter d'un temps où, Frédéric et Catherine ayant disparu du théâtre des affaires du monde, il n'y a plus sur les trônes de l'Europe que des imbéciles. » Mais, l'année suivante, elle repoussait les propositions officieuses qui lui avaient été faites d'unir une de ses filles (la princesse Amélie, qui épousa plus tard Louis-Phi-



La reine Hortense. D'après Regnault.

lippe) avec le prince Eugène, et Napoléon, dans la séance solennelle où l'ambassadeur de Naples venait le féliciter, après son couronnement en Italie, avait rappelé publiquement les crimes de la reine et l'avait flétrie du nom de moderne Athalie.

Aussi, lorsque les Russes et les Anglais, rassemblés à Malte et à Corfou, arrivèrent, le 20 novembre, dans le golfe de Naples, la cour ne simula pas même la résistance. Bientôt elle réunissait 60.000 hommes sous les ordres de Lascy et les envoyait vers le Nord. L'Empereur reçut la nouvelle quelques jours avant la bataille d'Austerlitz. Il contint sa colère jusqu'après la victoire. Mais

immédiatement après le traité de Presbourg, le lendemain même de la signature, il adressait à son armée une proclamation foudroyante, où il déclarait « que la dynastie de Naples a cessé de régner » (1). Une armée de 45.000 hommes, sous le commandement nominal de Joseph Bonaparte, mais dirigée par Masséna, traverse l'Italie (février 1806). La cour quitte Naples pour se réfugier en Sicile, en livrant la ville aux lazzaroni, qui commettent tant d'excès que les bourgeois accueillent les Français comme des libérateurs. Vainement une petite armée anglaise débarque à Sainte-Euphémie et bat Reynier à Maïda ; vainement les Calabres se soulèvent sous la direction de Fra Diavolo et de Scarpa, fameux chefs de brigands à qui la reine a confié le soin d'organiser l'insurrection, Gaëte capitule devant Masséna. A cette nouvelle, les Anglais se rembarquent. Fra Diavolo, pris à Sora, est décapité à Naples. Déjà Joseph Bonaparte avait été nommé roi de Naples par un simple décret impérial (30 mars).

Une autre annexion du même genre et moins justifiée eut lieu la même année. La Hollande contenait les places fortes qui garantissaient notre frontière septentrionale, et elle possède les embouchures de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin qui, surtout alors, étaient des fleuves français. Pour ces raisons de convenance et quoique la Hollande fût toujours restée fidèle, Napoléon voulut, contrairement aux vœux et à la tradition historique du pays, l'ériger en royaume. Une assemblée de notables, réunie à cette occasion par le Grand-Pensionnaire, fit entendre des plaintes aussi vives qu'inutiles, et « pour éviter de plus grands maux » demanda pour roi Louis Bonaparte, avec la garantie d'une charte constitutionnelle (1^{er} juin).

Lorsqu'on créait ainsi des rois, on pouvait créer plus facilement encore des princes ; à sa sœur Élisabeth Baciocchi, à laquelle il avait déjà donné Lucques, dont la vieille constitution républicaine avait été abolie, et Piombino, il octroya Massa et Carrare. A Pauline, qui, après la mort du général Leclerc, avait épousé le prince Borghèse, Guastalla ; à Murat, les duchés de Berg et de Clèves ; à Berthier, la principauté de Neuchâtel. Enfin, « pour mettre un terme aux difficultés qui divisaient la cour de Rome et la cour de Naples au sujet des principautés de Ponte-Corvo et de Bénévent, il les érigeait en fiefs immédiats de l'Empire, en faveur de Bernadotte et de Talleyrand. » C'était une application vraiment impériale de la fable de l'Huître et des Plaideurs ; il se réservait en même temps des terres considérables dans les États vénitiens pour en former d'autres grands fiefs.

Si le traité de Presbourg avait fait de Napoléon l'arbitre de l'Europe, il l'avait fait plus particulièrement l'arbitre de l'Allemagne ; mais là, son inter-

(1) C'est aussi dans cette journée que Napoléon eut une entrevue avec l'archiduc Charles.

vention était réclamée, et elle fut utile à la fois à l'Allemagne et à la France.

Comme après Lunéville, l'Allemagne se trouvait, après Presbourg, dans une véritable anarchie, et les États puissants, tels que la Bavière, Wurtemberg, Bade, profitaient des remaniements territoriaux qui étaient la suite du traité, pour opprimer et dépouiller, sans le moindre souci de la justice, les États plus faibles. Aussi, parmi une partie des Allemands, se faisait-on à l'idée du rétablissement d'un empire d'Occident en faveur du nouveau Char-



Pauline Bonaparte, princesse Borghèse.

D'après une lithographie de Delpech; Cabinet des Estampes. Bibl. nat.

lemagne, qui les aurait protégés comme l'ancien. Le prince de Dalberg entretenait surtout Napoléon de ces idées. Napoléon comprit ce qu'elles avaient de chimérique; mais il profita de ces sentiments pour former, sous la protection de la France, une *Confédération du Rhin*, qui établirait bien plus sûrement la suprématie de la France en Allemagne qu'un titre qui n'aurait d'autre résultat que d'augmenter les haines de nos rivaux et notre propre responsabilité.

La Confédération organisée par Napoléon, Talleyrand et La Besnardière, comprenait les pays compris entre la Sieg, la Lahn, le Mein, le Neckar, le haut Danube, l'Isar et l'Inn. Elle était gouvernée par une diète, sous la présidence de l'archichancelier Dalberg. La diète était composée de deux collègues, le col-

lège des rois : rois de Bavière et de Wurtemberg, grands-ducs de Berg, de Bade, de Hesse-Darmstadt, et le collège des princes : les deux ducs de Nassau, les deux princes de Hohenzollern, les deux princes de Salm, etc. La noblesse immédiate et les villes libres étaient supprimées dans les limites de la Confédération. Nuremberg et Ratisbonne étaient données à la Bavière. En échange de Ratisbonne, Dalberg recevait Francfort. Pour les contingents

militaires, la France devait fournir 200.000 hommes et la Confédération 60.000. Les confédérés notifèrent solennellement à la diète de Ratisbonne leur séparation de l'empire (1^{er} août 1806). La Confédération devait s'augmenter bientôt après des royaumes de Westphalie et de Saxe, des principautés d'Anhalt, de Reuss, de Schwartzbourg, de Lippe.

Ainsi la France semblait se retrouver à l'égard de l'Allemagne dans la magnifique situation qu'elle avait après le traité de Westphalie : la politique de Richelieu semblait renaître. On aurait tort de voir, dans cette ingérence si précise de la France en Allemagne, l'origine du grand mouvement antifrçais qui devait se ma-



Louise-Augustine-Wilhelmine-Amélie de Mecklenbourg-Strélitz, reine de Prusse. D'après un dessin de Swebach.

nifester quelques années plus tard. Alors cette ingérence était demandée, et fut acceptée en général avec reconnaissance. Confondre les sentiments de l'Allemagne occidentale en 1806 et 1813, c'est comme si l'on affirmait que les dispositions des Allemands à l'égard du gouvernement de Louis XIV étaient les mêmes au moment où Mazarin constituait sa Confédération du Rhin (1658) et alors que, après les violences des Chambres de réunion, se formait la ligue d'Augsbourg. On a dit aussi que cette Confédération du Rhin avait contribué à préparer l'unité de l'Allemagne qui nous a été si funeste : on l'a dit surtout depuis 1871. Mais c'est confondre encore les temps et les circonstances. L'intérêt de la France n'était pas de laisser subsister une multitude de petits États qui ne pouvaient avoir de politique indépendante, mais d'y

maintenir une division politique plus réelle, en formant des Etats assez puissants pour pouvoir suivre une politique plus personnelle, sans être pour cela en état de se suffire à eux-mêmes, offrir par leur alliance un appui important, et qui auraient tout intérêt à se rattacher à la France pour se défendre contre l'Autriche ou contre la Prusse.

C'était là la politique d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV (1).

Malgré tant d'accroissements réalisés en quelques mois, sans parler même de ceux que la campagne de 1805 nous avait donnés, on put croire un moment qu'une paix sincère allait être signée avec l'Angleterre. Fox était entré dans le ministère Granville, qui avait succédé au ministère Pitt, et occupait précisément le ministère des affaires étrangères. Fox profita de l'offre qu'un misérable vint lui faire d'assassiner Napoléon pour entrer en relations avec notre gouvernement. Non seulement Fox repoussa avec indignation la proposition qui lui était faite, mais il prévint le gouvernement français. Peu de temps après, des négociations officielles s'ouvrirent. Lord Yarmouth, envoyé



Frédéric-Guillaume III de Prusse. D'après un dessin de Swebach.

à Paris, les poursuivait depuis le mois d'avril, lorsque la mort de Fox, survenue en septembre, emporta tout espoir d'une alliance entre les deux peuples. Ce fut un malheur pour l'humanité : ce fut un malheur aussi pour l'Angleterre (2). La politique de la paix avec la France fut soutenue encore avec éloquence par lord Holland, fils du frère aîné de Fox ; mais sa parole ne trouvait plus d'écho. Vainement Napoléon offrit à l'Angleterre plus qu'elle ne devait obtenir aux traités de 1815, les négociations furent bientôt rompues.

(1) Nous sommes heureux de nous rencontrer sur ce point avec M. Alfred Baudrillart : *la Politique d'Henri IV en Allemagne*, dans la *Revue des questions historiques* (avril 1885).

(2) Voir l'Ode de Byron sur la mort de Fox.

Pendant ces négociations, il avait été question de la restitution du Hanovre à l'Angleterre. Le roi Georges y tenait, on l'a vu, tout particulièrement, et, pendant la campagne de 1805, lorsque la politique anglaise cherchait à entraîner la Prusse dans la coalition, Pitt avait été obligé d'offrir à la Prusse, au lieu du Hanovre qu'elle demandait, la Hollande, qui était cependant une



Davout, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl.
Peint par Gautherot.

possession bien plus importante. Napoléon pensait donc se concilier personnellement le roi par cette proposition. Mais ce n'étaient là que des pourparlers, et Napoléon n'avait pas cru devoir en prévenir la Prusse, qu'il se proposait d'ailleurs d'indemniser. Le cabinet anglais dévoila traîtreusement au gouvernement prussien ces projets relatifs à la cession du Hanovre. Cette nouvelle donna beau jeu, à Berlin, au parti militaire, qui avait failli réussir déjà en 1805. Vivement soutenu par la reine, il l'emporta enfin dans les conseils du roi, et la guerre avec la France fut décidée. Cette guerre, Napoléon ne la voulait point, mais l'attitude insolente de la Prusse la rendait inévitable; la Prusse allait être bientôt punie de son orgueil et de sa haine. Et Na-

poléon pouvait avec raison comparer la reine de Prusse « à la magicienne Armide mettant elle-même le feu à son palais ».

Un peuple n'est pas nécessairement dégénéré parce qu'il a cédé devant une nation précédemment vaincue par lui. Il suffit que le vaincu soit devenu plus puissant. Il n'est pas nécessaire qu'une armée ait perdu ses vertus militaires et qu'elle soit commandée par des chefs incapables pour expliquer ses défaites. L'armée romaine fut bien vaincue par Annibal. Frédéric II, avec l'armée de Rosbach et de Lützen, aurait été sans doute vaincu par Napoléon et l'armée d'Austerlitz. Mais ce qui doit étonner, c'est que la défaite de la Prusse ait été si prompte et qu'il ait suffi d'un seul jour de bataille pour

la ruiner. Frédéric II n'avait eu le temps que d'élever « une façade sur l'Europe » (1). Il n'avait pas formé de ministres capables de continuer son œuvre, car, suffisant à tout, il se contentait de donner des ordres sans les expliquer. La corruption était grande dans la nation, principalement à Berlin, que Mirabeau appelle un noble tripot et où la vénalité était commune. Son successeur, Frédéric-Guillaume II, y avait joint l'hypocrisie. La masse de la nation, la bourgeoisie surtout, où avaient pénétré les idées françaises, était mécontente de son abaissement social et de l'insolence de la noblesse. L'armée avait conservé ses vertus militaires, mais elle se laissait aller à la routine ; ses officiers se montraient trop souvent « présomptueux et indécis, pédants et irrésolus ». Le soldat, fort durement traité, n'avait aucun espoir de passer officier. D'ailleurs l'armée, recrutée dans les divers pays de l'Allemagne et même à l'étranger, n'avait pas le sentiment national ; la Prusse elle-même ressemblait à son armée et formait moins une nation « qu'une mosaïque savamment composée ». C'est ainsi que « les lettres écrites par des Prussiens retracèrent les opérations militaires de 1806 comme s'il s'agissait de guerres de l'Angleterre dans les Indes ». La Prusse n'était pas l'Allemagne.



Le général Friant.

Frédéric-Guillaume III, qui régnait depuis 1797, aurait pu arrêter la décadence de son pays à laquelle son père avait tant contribué. Il était économe, austère. Quoiqu'il se fût signalé par sa bravoure sur le Rhin et en Pologne, lorsqu'il n'était que prince royal, il aimait la paix, mais il n'avait pas le caractère assez ferme pour résister à son entourage. La reine Louise et le parti militaire allaient l'entraîner dans une politique aventureuse qui conduisait aux abîmes. Ils comptaient sur les Russes, qui n'avaient pas signé le traité de Presbourg et qui, par la connivence du gouverneur autrichien, avaient occupé les bouches de Cattaro, que ce traité nous avait attribuées. Les négociations entreprises à Paris par M. d'Oubril n'avaient pas eu de résultat. On était donc sûr que l'armée d'Alexandre viendrait se joindre à l'armée prussienne. Mais l'aveuglement et l'orgueil étaient tels à Berlin qu'on ne voulut

(1) Voir dans *l'Europe et la Révolution*, de M. Sorel, les chapitres où sont magistralement exposées les causes de la décadence prussienne. — Voir aussi l'article de M. Chuquet dans la *Revue critique* (n° 51 de l'année 1885), sur le livre du major von der Goltz : *Rosbach und Iena*.

attendre ni l'appui des Russes ni l'or des Anglais. Les Prussiens prétendaient conserver pour eux seuls l'honneur de la victoire. Fiers de la réputation qu'ils avaient acquise sous Frédéric II, ils se croyaient invincibles, ils n'avaient que du mépris pour ces soldats du Czar ou de l'Empereur d'Autriche, qui s'étaient laissé battre par les Français.

La Prusse cherchait à organiser, sous sa présidence, une confédération dans l'Allemagne du Nord. Napoléon s'y opposa en déclarant que l'occupation de la Saxe par les Prussiens serait le signal de la guerre. La Saxe fut envahie et les troupes saxonnes incorporées dans l'armée prussienne. L'électeur de Hesse envoya spontanément au roi de Prusse un contingent de 12.000 hommes.

La guerre était certaine. Cependant, elle n'était pas encore déclarée. Napoléon se trouvait déjà à Bamberg, lorsque, le 7 octobre 1806, il reçut l'ultimatum de la Prusse. C'était le duc de Brunswick qui avait rédigé ce nouveau manifeste, aussi ridicule en son genre que celui de 1792 : « Que les troupes françaises, y était-il dit, qu'aucun titre fondé n'appelle en Allemagne, repassent incessamment le Rhin, toutes sans exception, en commençant leur marche le jour même où le roi se promet une réponse de l'Empereur et en la poursuivant sans s'arrêter. Car, au point où en sont les choses, c'est le seul gage de sûreté que le roi puisse admettre. »

L'Empereur ayant à dessein laissé passer le 8 octobre, date fixée par le roi de Prusse, lui envoya par un officier d'ordonnance une lettre bien différente de celle qu'il avait écrite à l'empereur d'Autriche, et qui indiquait bien son irritation. On y remarquait surtout les passages suivants :

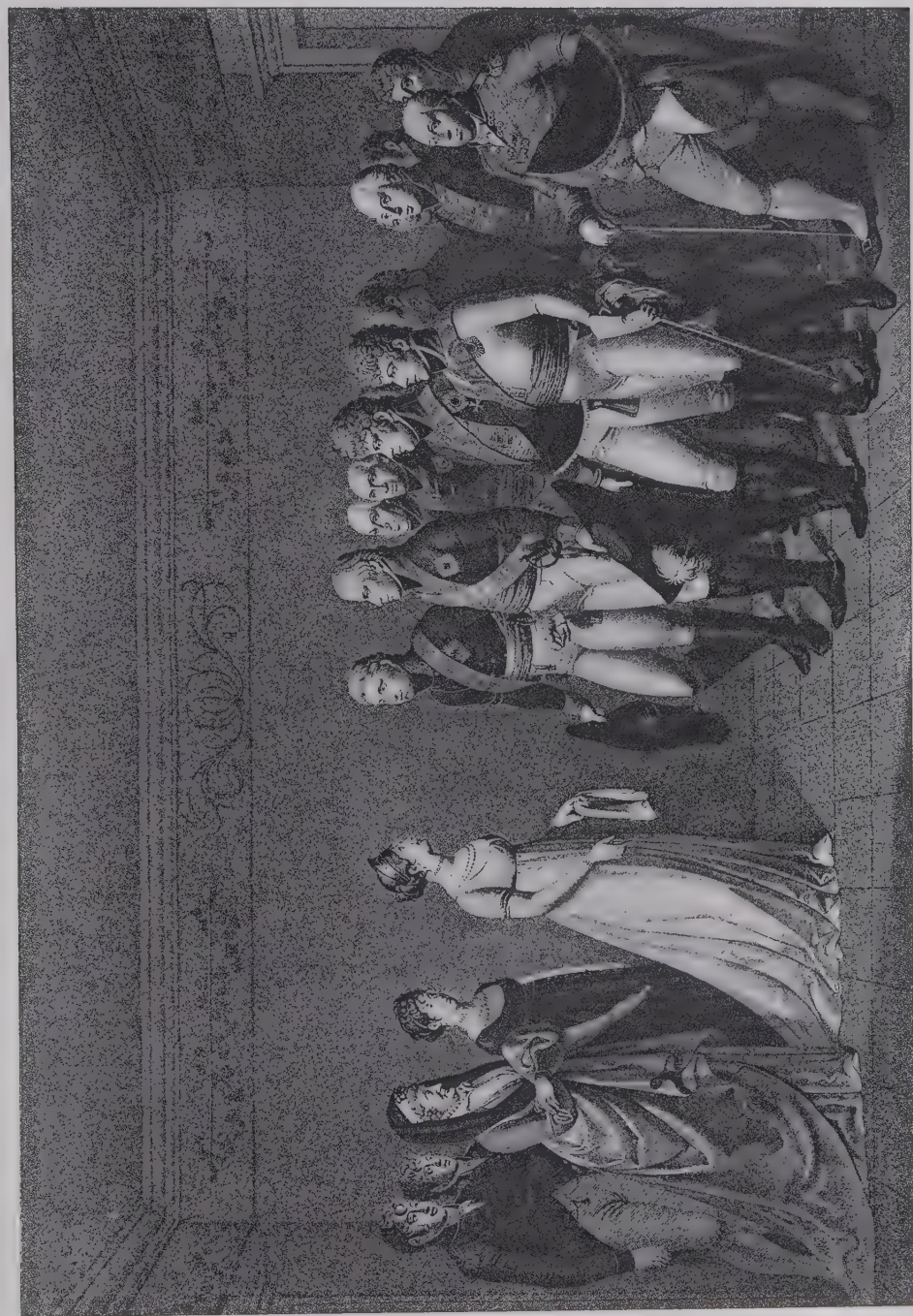
« Monsieur mon Frère, — Je n'ai reçu que le 7 la lettre de Votre Majesté du 25 septembre. Je suis fâché qu'on lui ait fait signer cette espèce de pamphlet...

« J'ai reçu immédiatement après la note de son ministre du 1^{er} octobre. Elle m'a donné rendez-vous le 8. En bon chevalier, je lui ai tenu parole; je suis au milieu de la Saxe. Qu'elle m'en croie : j'ai des forces telles que toutes ses forces ne peuvent balancer longtemps la victoire. Mais pourquoi répandre tant de sang...

« Je ne prise point une victoire qui sera achetée par la vie d'un bon nombre de nos enfants. Si j'étais à mon début dans la carrière militaire, et si je pouvais craindre les hasards des combats, ce langage serait tout à fait déplacé ! Sire, Votre Majesté sera vaincue ; elle aura compromis le repos de ses jours, l'existence de ses sujets sans l'ombre d'un prétexte. Elle est aujourd'hui intacte et peut traiter avec moi d'une manière conforme à son rang. Elle traitera avant un mois dans une situation différente.

« ... Sire, je n'ai rien à gagner contre Votre Majesté ; je ne veux rien et n'ai rien voulu d'Elle. La guerre actuelle est une guerre impolitique. »

Cependant l'armée prussienne était déjà arrivée en Thuringe et occu-



L'empereur Alexandre reçu par LL. MM. Frédéric-Guillaume et Louise de Prusse à Memel (10 juin 1802). D'après un tableau de Dähling fait à Berlin en 1805. On peut, à l'occasion de ce tableau, remarquer avec quelle rapidité les nouvelles modes françaises étaient imposées aux cours européennes, quoique la France, en 1802, fût encore en république.

pait une ligne allant d'Eisenach à Iéna par Gotha et Erfurt. Elle comptait 160.000 hommes sans le corps de Blücher, qui était dans la Hesse, et celui de Tauenzien qui occupait Plauen. Des réserves importantes devaient lui arriver par Halle. Le plan du duc de Brunswick était de s'avancer rapidement sur le Mein et de couper les routes du Rhin à l'armée française concentrée à Bamberg.

Pendant que l'armée prussienne manœuvrait méthodiquement dans la

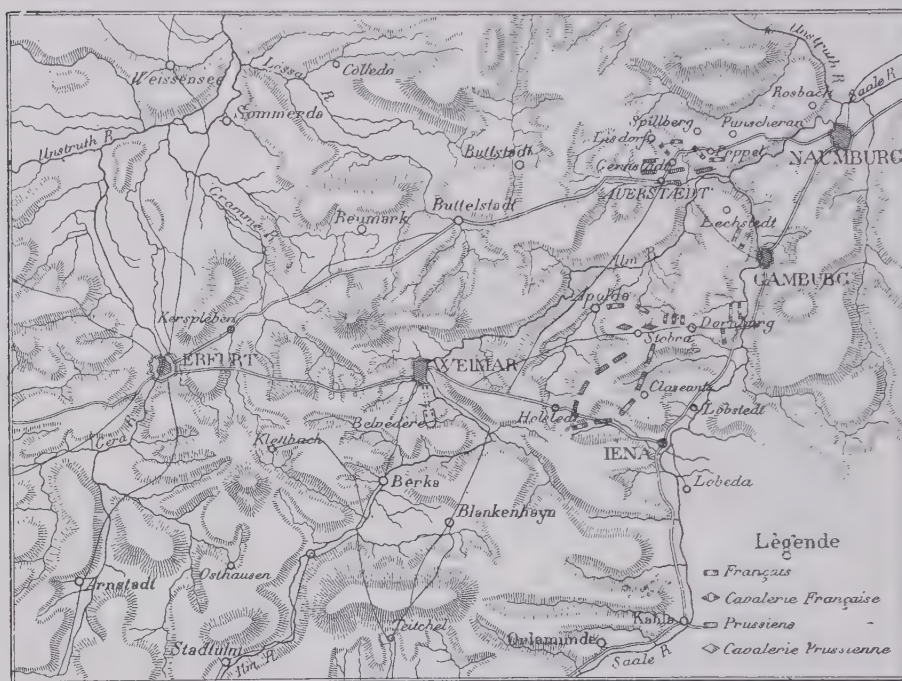


Mort du prince Louis de Prusse au combat de Saalfeld (10 octobre 1806).
Tableau de Desmoulins. (Musée de Versailles.)

Thuringe, Napoléon concentrait ses troupes dans le bassin supérieur du Mein, autour de Bamberg, le long de la chaîne du Frankenwald, qu'il suffit de franchir pour passer de la région du Rhin à celle de l'Elbe, sans avoir à s'inquiéter du Wésér et du massif de la Thuringe qui se trouve ainsi tourné.

L'armée française, composée de 160.000 fantassins et de 40.000 cavaliers, fut divisée en trois colonnes pour déboucher par les trois défilés du Frankenwald dans la vallée de Saale, et se placer entre l'Elbe et l'armée ennemie. Le point de concentration était Géra. Mais tandis que l'armée prussienne allait ainsi être coupée de sa base d'opérations, Napoléon, en ayant l'air de faire un mouvement analogue au sien, assurait ses communications, en laissant les contingents de la Bavière et du Wurtemberg à Bayreuth, le corps de Mortier à Mayence et celui de Louis Bonaparte à Wesel. Le mouvement fut exé-

cuté avec la même précision qu'à Ulm et avec le même succès. La droite (Soult et Ney) se dirigea par Bayreuth sur Hof et Plauen, le centre (Bernadotte, Davout, Murat) se dirigea par Cronach sur Schleitz, où le corps de Tannenzon fut mis en déroute. La gauche (Lannes et Augereau) se dirigea par Cobourg sur Saalfeld, où elle rencontra l'avant-garde de Hohenlohe. Le prince Louis de Prusse, qui la commandait, fut tué (1). C'était un de ceux qui avaient



Carte générale des affaires d'Iéna et d'Auerstaedt.

le plus contribué à la guerre. Son corps d'armée fut dispersé et nous laissa 33 canons et 1.200 prisonniers (10 octobre).

Le duc de Brunswick comprit alors la faute qu'il avait commise ; craignant d'être tout à fait tourné, il se hâta de regagner l'Elbe. Il était trop tard. L'armée prussienne était divisée en deux masses. La première, que le duc commandait en personne et où se trouvait le roi, se dirigea aussitôt sur Naumbourg et Halle. Le prince de Hohenlohe, avec le reste de l'armée et l'aile droite qui se trouvait à Weimar, était chargé de couvrir la retraite. Cette seconde masse

(1) Par un maréchal des logis du 10^e hussards nommé Gainé. (V. Parquin, *Souvenirs et Campagnes*, in-8°, 1892.)

se tenait alors sur la rive gauche de la Saale : elle occupait le plateau très étroit d'Iéna, clef de la position, qui était escarpé, surtout du côté vers lequel arrivaient les Français. Nos troupes occupaient, en face, la rive droite. Elles étaient arrivées à Géra le 12 octobre, assez à temps pour voir les Prussiens de Hohenlohe battre en retraite. L'Empereur crut avoir devant lui toute l'armée prussienne. Il envoya rapidement Davout avec les trois divisions Friant,



Napoléon à Iéna (14 octobre 1806). Peint par Horace Vernet. Musée de Versailles.

Gudin et Morand sur Naumbourg, pour leur barrer le chemin, s'ils persistaient à descendre la Saale, ou fondre sur eux par derrière, s'ils s'arrêtaient pour livrer bataille. Pour lui, il se disposa à les attaquer dans la forte position qu'ils occupaient près d'Iéna. « L'armée traversa la ville d'Iéna sans la voir, raconte le capitaine Coignet. Pas une seule lumière ne nous éclairait. Silence absolu. Arrivés contre la ville, au pied d'une montagne rapide comme le toit d'une maison (1), il fallait grimper et nous mettre en bataille de suite

(1) Cette colline s'appelle de Landgrefenberg. Le sentier par lequel on pouvait l'aborder, et que Hohenlohe avait jugé inutile de garder, fut indiqué aux Français par un curé saxon d'Iéna qui considérait avec raison les Prussiens comme les ennemis de son pays. (V. Marbot, vol. I, ch. xxx.)

sur le plateau. Il fallait faire le plus grand silence, l'ennemi était près de nous... Notre artillerie arrivait au pied de cette terrible montagne, et, ne pouvant pas la franchir, il fallait élargir le chemin et couper les roches. L'Empereur lui-même, une torche à la main, comme un simple soldat, éclairait les troupes du génie qu'il faisait travailler. Il ne quitta que lorsque le chemin fut terminé et que la première pièce de canon eut passé devant lui attelée de douze chevaux, sans parler ni faire le moindre bruit. »

A l'approche des premiers régiments français, Hohenlohe évacua le plateau



Bataille d'Iéna (14 octobre 1806). Gravé par Duplessis-Bertaux.

qui domine la Saale et se disposa à filer sur Freybourg le long de cette rivière, afin de rejoindre Brunswick. Mais Napoléon rangea promptement son armée en bataille, confia la gauche à Augereau, le centre à Lannes, qui avait occupé le plateau d'Iéna avec la garde, et la droite au maréchal Ney. Au bout de quelques heures de combat, l'armée prussienne, moins nombreuse d'ailleurs que l'armée française, était en déroute. L'arrivée de l'aile droite sur le champ de bataille ne rétablit pas le combat, et ne put même rallier les régiments qui fuyaient vers Weimar (14 octobre).

Pendant que ces événements se passaient à Iéna, Davout était aux prises avec l'autre armée prussienne, qui était la plus importante. Sur l'ordre de Napoléon, il avait suivi la Saale par la rive droite afin de la franchir à Naumbourg et d'occuper le défilé de Koesen, par lequel devait passer l'armée prus-



Combat d'Austerlitz (14 octobre 1806). Dessiné par Naudet, gravé par Lerouge jeune. Cabinet des estampes; Bibl. nat.

sienne, qui se rapprochait de l'Elbe. Hâtant sa marche pour arriver avant elle, il avait pris les devants avec la seule division Gudin et, depuis le 13 octobre au soir, occupait le défilé. Ce grand homme de guerre, le premier peut-être des guerriers de son temps après Napoléon, était très myope ; mais il avait su tirer d'un défaut physique une qualité morale. Observant tout de très près par lui-même, il faisait ensuite observer par d'autres et ne se lassait pas d'interroger jusqu'à ce qu'il fût suffisamment informé. Sans prendre de repos, il avait été voir ce qui se passait au défilé, interrogé quelques personnes et appris que la grande armée prussienne approchait, conduite par le roi, les princes, le duc de Brunswick. Bernadotte était à Naumbourg avec l'ordre de se porter là où sa présence serait nécessaire. Davout va le trouver, lui expose la situation, offre même de servir sous ses ordres ; mais Bernadotte, poussé par un détestable sentiment de jalousie, heureux de voir Davout, pour lequel il avait une aversion fondée sur les motifs les plus frivoles, dans une situation difficile, refuse de se rendre à Koesen et se retire au contraire sur Dornbourg. Réduit à ses seules forces, Davout n'en exécute pas moins les ordres de l'Empereur et marche par Auerstaedt sur Apolda. Le 14 au matin, il gravissait les pentes qui dominent la rive gauche de la Saale lorsqu'il se trouva en contact avec l'armée royale, forte de 56.000 hommes dont 12.000 cavaliers. Il n'avait en tout sous ses ordres que trois divisions ; mais c'étaient les divisions Gudin, Friant et Morand.

Il n'avait même sous la main tout d'abord que la division Gudin ; les deux autres divisions étaient en arrière, sur la rive droite de la Saale. L'action s'engagea avec l'avant-garde prussienne, composée de l'infanterie du général Schmettau, des 25 escadrons de Blücher et d'une batterie. Davout fait former les régiments en carrés ; puis, d'une voix qui retentissait comme la trompette, le visage illuminé, il s'écrie : « Le grand Frédéric dit que c'étaient les gros bataillons qui remportaient la victoire : il en a menti, ce sont les plus entêtés. Faites comme votre maréchal, mes enfants. » Trois charges dirigées par Blücher en personne ne peuvent même arriver jusqu'à nos lignes. Nos soldats, avec un merveilleux sang-froid, réservent leur feu jusqu'au moment où les cavaliers qui accourent au galop sont à bonne portée, les visent comme à la cible et en jonchent le sol. Nos quelques escadrons de chasseurs gardés en réserve sous la protection d'un bois se lancent sur cette cavalerie désorganisée et hâtent sa fuite. La division Friant paraît alors sur le lieu du combat, au moment où les Prussiens eux-mêmes recevaient d'importants renforts ; un furieux combat s'engage autour de Hassenhausen. Brunswick cherche à tourner la position par la gauche et à couper de la Saale l'infanterie qui la défend. Schmettau, qui conduit d'abord l'attaque, est blessé et obligé de quitter le feu. Brunswick, qui se met alors à la tête des grenadiers pour les conduire

à l'assaut, est frappé à mort. Le vieux Mollendorf qui le remplace est aussi mortellement atteint. Le roi a un cheval tué sous lui.

Mais la lutte est encore bien inégale. La division d'Orange vient de rejoindre l'armée prussienne, lorsque les régiments de la division Morand arrivent à leur tour et se forment, au moment même où ils entrent en ligne, sous les décharges répétées de l'artillerie prussienne. Une masse formidable de plus de dix mille chevaux est lancée contre cette seule division. Elle n'a pas même à recevoir ce choc. Ses décharges sont si justes qu'elle abat devant elle des centaines d'hommes et de chevaux qui lui font un rempart. Une audacieuse manœuvre d'artillerie conçue et exécutée avec précision et rapidité par le capitaine (depuis le colonel) Sérurier achève de décourager la cavalerie prussienne qui se retire derrière son infanterie (1). Les Français prennent à leur tour l'offensive. Friant et Morand cherchent à déborder l'ennemi. Au centre, Gudin frappe un coup décisif en s'emparant des hauteurs qui commandent la route de Freybourg. Les Prussiens battent en retraite sur toute la ligne.



Le comte Charles-Étienne Gudin. D'après un dessin de M^{me} Le Suire.

Ainsi se terminait ce mémorable combat; non seulement, ce qui aurait été déjà une grande gloire, la petite armée française avait conservé ses positions, mais elle avait remporté une victoire complète. On comprend que l'on ait appelé depuis ce jour les divisions Morand, Gudin et Friant, les « Immortelles », et que leurs chefs soient restés dans les souvenirs de l'armée comme les types achevés des divisionnaires.

Un de leurs compagnons d'armes, le colonel Michel, a tracé du général Friant un portrait qui donne également l'idée de ce qu'étaient ses deux collègues aussi braves, et aussi célèbres que lui : « Le général Friant se distinguait par son bon naturel, son excellent cœur, ses sentiments généreux, l'humanité qui le dominait. Il aimait ses soldats, les soignait comme ses propres enfants, vivant de leur vie, se mêlant avec eux, tout en conservant sa dignité; il en était chéri et estimé au point que pas un d'eux n'eût balancé à sacrifier sa vie pour celui qu'ils appelaient « notre bon, notre brave père ». Tombant mortellement blessé près de lui à la Moskowa, un voltigeur lui disait : « Mon

(1) Voyez les *Mémoires* du colonel Sérurier. Ce mouvement annonce celui que Sénamont exécutera à Friedland.

général, voilà quatorze ans que je suis sous vos ordres : votre main et je meurs content. » Il avait un talent particulier pour s'attirer l'affection, même des troupes étrangères qui servaient sous lui. Il était d'une grande taille, portant la tête haute, surtout devant l'ennemi ; d'une tenue irréprochable, doué d'un esprit fin et juste, d'un courage et d'une bravoure incontestables et incontestés, il aurait figuré dans le nombre de ces nobles et vaillants chevaliers, cités dans l'histoire et dans les poèmes épiques, qui ne comptaient leurs ennemis que quand ils avaient mordu la poussière. »



Entrée de S. M. l'Empereur à Berlin (28 octobre 1806). D'après un croquis lavé de Debret.

Cependant l'armée royale se retirait sur la route de Weimar lorsqu'en chemin elle rencontra les fuyards d'Iéna. Le désordre s'augmente et la poursuite de Murat change la déroute en désastre. D'ailleurs les troupes prussiennes manquaient de chefs et de point de ralliement. La cour de Berlin avait considéré un échec comme impossible et n'avait pris aucune précaution pour en prévenir les conséquences. Dans ces deux batailles, les Prussiens perdirent 70.000 hommes, dont 40.000 prisonniers. Les Français n'en avaient pas perdu plus de 12.000 dont le tiers au moins appartenait à la division Gudin, qui avait résisté à toutes les forces du duc de Brunswick en attendant les deux autres divisions du corps de Davout. Deux jours après la bataille, Mollendorf mourant capitulait encore dans Erfurt, avec 15.000 hommes. Hohenlohe s'enfuyait jusqu'à Sondershausen et le roi de Prusse

jusqu'à Stettin. La rapidité prodigieuse de ces succès, que Napoléon lui-même



Les Prussiens capitulent à Prenzlau (18 octobre 1806). Aquarelle de Simon Fort. (*Galerie historique de Versailles*.)
Cabinet des Estampes ; Bibl. nat.

ne pouvait pas prévoir, ne l'éblouit cependant point. Il marcha immédiatement sur l'Elbe ; mais, avant de pénétrer au cœur de cette monarchie dont il

venait cependant de briser toutes les forces, il prit toutes ses précautions pour assurer sa retraite dans le cas où une défaite, si impossible qu'elle fût, l'obligerait à se replier sur le Rhin.

Murat, Ney et Soult furent chargés de poursuivre Hohenlohe, qui avait l'ordre de rallier à Magdebourg tous les débris de l'armée prussienne. Le prince Eugène de Wurtemberg, qui arrivait de Berlin avec un renfort de 18.000 hommes, avait occupé une forte position près de la ville de Halle en apprenant la défaite d'Iéna. Le général Dupont, sans attendre Bernadotte dont il formait l'avant-garde, enleva les ponts et les hauteurs occupés par les Prussiens et les força à se jeter dans Magdebourg. Hohenlohe y était arrivé, pressé par Murat, Ney et Soult. Sachant que la route de Berlin était déjà fermée par la marche rapide de Napoléon sur cette capitale, il sortit de Magdebourg avec 22.000 hommes. Son plan était de gagner Stettin par Prentzlow. Mais Murat franchit l'Elbe et courut sur Zehdenick pour lui barrer le chemin. Hohenlohe chercha à gagner Prentzlow par Boitzenbourg ; ce fut inutile. Attaqué par Lannes et Murat à Templin, il se vit contraint de capituler à Prentzlow avec 15.000 hommes et 60 canons (28 octobre). Un de ses lieutenants, Blücher, s'était séparé de lui et rabattu sur Neu-Strélitz. Là, il fut rejoint par un corps qui n'avait pas pris part à la bataille d'Iéna, celui de Weimar. Avec ce renfort, qui portait ses forces à 25.000 hommes, il se dirigea sur Rostock, mais il fut arrêté par Murat ; il revint vers l'Elbe, il rencontra Soult ; vers le Havel, il rencontra Bernadotte. Alors il pénétra de force dans Lubeck, qui aurait voulu garder la neutralité, et chercha à s'y défendre. Il en fut chassé par Murat et Bernadotte qui enfoncèrent les portes de la ville et lui firent subir toutes les horreurs d'un assaut. Blücher, qui avait communiqué à ses soldats son indomptable énergie, réunit encore 10.000 hommes et gagna la Trave. Mais, à la frontière danoise, il trouva une armée prête à lui barrer le passage. Il se résigna alors à capituler. Pendant ce temps, Ney s'était emparé de Magdebourg (8 novembre) ; Murat, de Stettin. Pendant que Davout occupait Leipsig (18 octobre), puis Berlin (15 octobre), Napoléon s'arrêtait à Potsdam (24 octobre), visitait avec respect le tombeau du grand Frédéric, mais enlevait son épée et l'envoyait à Paris. Le 28 octobre, il faisait une entrée solennelle dans la capitale de la Prusse. La population bourgeoise témoignait, sur le passage de nos troupes, de la curiosité et de la tristesse, mais conservait sa dignité. Quant à Napoléon, il ne semblait pas joyeux de son éclatant triomphe.

« C'est avec un sentiment de sombre douleur, écrit M. Armand Lefebvre, c'est pour obéir à une nécessité inflexible que Napoléon a dirigé ses armes contre la Prusse. Il l'a vaincue, terrassée, mais sa victoire est sans joie, sans ivresse. Au lieu de le calmer, elle l'enflamme, elle l'irrite contre les instigateurs

de cette guerre fatale. » Il n'avait que des menaces contre les Prussiens, surtout contre la noblesse, qui avait réclamé la guerre avec plus d'ardeur. « Je la rendrai si petite, disait-il, qu'elle sera obligée de mendier son pain. » Cependant Napoléon continuait à se montrer, comme il le fut presque toujours, bon, généreux, humain, en dehors du champ de bataille et de la politique.

Le prince d'Hatzfeld, que Napoléon avait maintenu dans sa charge de



Napoléon accorde à la princesse de Hatzfeld la grâce de son mari (28 octobre 1806). Peint par Boisfremont.

gouverneur civil de Berlin, très pacifique dans les proclamations qu'il adressait aux habitants, usait de sa position pour surveiller les mouvements des armées françaises et en avertir le roi. Dans la situation qu'il avait acceptée de l'Empereur, c'était une trahison formelle, que les codes militaires de tous les pays punissent de mort. Il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort. Mais la princesse, guidée par le maréchal Duroc, se présenta devant Napoléon. Elle se jette à ses genoux, et, les yeux pleins de larmes, lui demande la grâce de son mari. Napoléon la relève avec bonté. « Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, écrivit-il à Joséphine, elle me dit en sanglotant avec une profonde sensibilité et naïvement : *Ah ! c'est bien là son écriture !*

Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme ; elle me fit peine. Je lui dis : « Eh bien, Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire condamner votre mari. » Elle brûla la lettre et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille. Deux heures plus tard il était perdu (1). »

De Berlin, il surveillait la suite des hostilités, qui ne s'étaient pas arrêtées malgré la ruine de la Prusse. L'ancien stathouder de Hollande, le prince de Fulde-Orange, avait été, avec le duc de Brunswick et l'électeur de Hesse-Cassel, l'instigateur de la quatrième coalition. Napoléon déclara que ces trois princes avaient cessé de régner. Mortier fut chargé d'exécuter la sentence. Il envahit leurs États, licencia leurs troupes, occupa leurs forteresses. Le roi Louis de Hollande se réunit à Mortier et tous deux envahirent le Hanovre puis occupèrent Hambourg et tout le Mecklembourg. L'électeur de Saxe s'était hâté de faire la paix avec Napoléon, qui lui assura le titre de roi (11 nov. 1806). Les troupes de Bavière et de Wurtemberg, sous le commandement de Jérôme Bonaparte, se dirigeant sur Dresde et de là sur l'Oder, firent la conquête de la Silésie pendant que Davout s'emparait de Custrin et Augereau de Francfort. La Pologne prussienne fut envahie et Frédéric-Guillaume s'enfuit à Königsberg avec 15.000 hommes, seuls débris de sa célèbre et orgueilleuse armée.

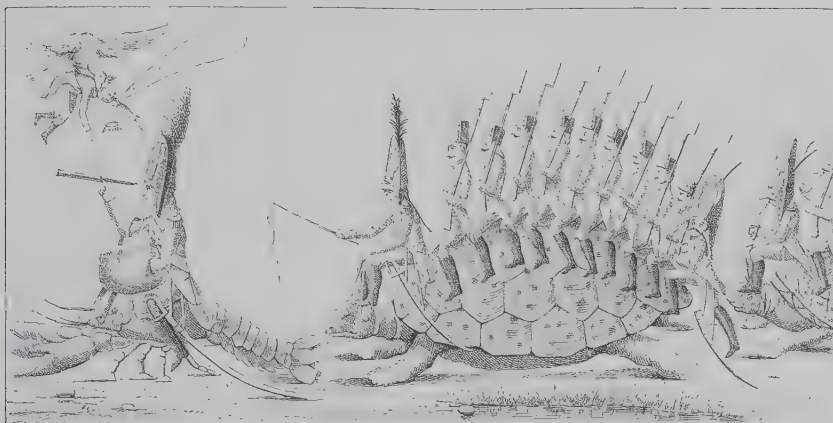
Que 160.000 Français parvenus à la perfection militaire aient battu 160.000 Prussiens, ce n'était pas merveille. « Mais, dit M. Thiers, c'est un événement étonnant que cette marche oblique de l'armée française, combinée de telle manière que l'armée prussienne, constamment débordée pendant une retraite de deux cents lieues de Hof à Stettin, n'arrivât à l'Oder que le jour même où le fleuve était occupé, fût détruite ou prise en entier et qu'en un mois le roi d'une grande monarchie, le second successeur du grand Frédéric, se vît sans soldats et sans État. Et, ajoute l'historien, il ne s'agissait pas de Macédoniens battant les Perses, mais d'une armée européenne battant une autre armée européenne, toutes deux instruites et braves. »

Sans parler du génie de Napoléon, les officiers nobles de l'armée prussienne étaient enfin obligés de reconnaître que le soldat français tirait, non seulement de la nature, mais de la situation sociale, une force que le soldat prussien, si brave et si discipliné qu'il fût, ne connaissait pas. On en voyait le curieux témoignage dans les lettres trouvées au milieu des bagages ennemis tombés entre nos mains. « S'il ne fallait que se servir de ses bras contre les Français, écrivait alors à sa famille un officier prussien, nous serions bientôt vainqueurs. Ils sont petits, chétifs. Un seul de nos Allemands en battrait quatre. Mais ils deviennent, au feu, des êtres surnaturels. Ils sont emportés par une ardeur inexprimable, dont on ne voit aucune trace chez nos soldats. Que voulez-vous

(1) Cette lettre est datée du 6 novembre, 7 heures du soir, 1806. Elle est adressée à Mayence, où se trouvait alors l'Impératrice.

faire avec des paysans menés au feu par des nobles dont ils partagent les dangers, sans partager jamais ni leurs passions ni leurs récompenses (1) ? »

Avant de quitter Berlin pour se rendre sur le nouveau théâtre de la guerre, Napoléon répondit aux nouvelles vexations de l'Angleterre contre les marines de l'Europe par le décret qui ordonnait le *Blocus continental* et fermait aux vaisseaux et aux marchandises anglaises tous les ports du continent (21 novembre 1806) (2). On le voit, même après des succès sans exemple sur les Allemands et lorsqu'il se prépare à attaquer la grande puissance du Nord, au fond Napoléon ne pense qu'à frapper l'Angleterre, et à rendre à la France sa situation maritime. Cette idée l'obsède, il l'exprime presque malgré lui,



Marche précipitée de l'armée russe volant au secours des Prussiens. (Caricature de l'époque.)

dans les occasions où on s'y attendrait le moins. C'est ainsi qu'il la rappelle en quelques mots dans la proclamation du 2 décembre 1806, où il annonce à ses soldats qu'on va marcher à la rencontre des Russes « qui se vantent de venir à nous et leur épargner la moitié du chemin ».

« Soldats, dit-il, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, *n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles.* Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins ? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? Eux et nous ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ? »

(1) Le maréchal de France Augereau retrouvait parmi les prisonniers, toujours avec le même grade, le capitaine et le sergent-major de la compagnie où il avait été simple soldat, dans le régiment du prince Henri de Prusse, quelques années avant la Révolution : on juge de leur étonnement à cette rencontre.

(2) Voir plus bas, chapitre X.

Les Russes avaient occupé Varsovie, alors possession prussienne, puis en avaient été chassés par Murat, Davout et Lannes. Ils avaient pour chef l'Allemand Benningsen, officier instruit et doué d'une énergie à toute épreuve. Benningsen avait 60.000 hommes sous ses ordres. Devant le progrès de la Grande Armée et l'insurrection imminente de la Pologne, il se replia en livrant plusieurs combats, dont les plus importants sont ceux de Czarnowo, Pultusk (24 et 26 décembre 1806) et se retira par Ostrolenka, avec une perte de 10.000 hommes et de 80 canons, sur l'Alle, pour couvrir Kœnigsberg.



Benningsen.

La mauvaise saison et l'état des chemins et des plaines, transformées en immenses bourbiers, empêchèrent l'Empereur de le poursuivre. Le sable cédait sous les pieds des soldats et l'eau surnageait sur le sable mouvant. « Nous enfoncions jusqu'aux genoux, raconte le capitaine Coignet. Il fallait prendre des cordes pour attacher nos souliers sur le cou-de-pied et quand nous arrachions nos jambes de ce sable mouvant, les cordes cassaient et les souliers restaient dans la boue détrempée. Parfois il fallait prendre la jambe de derrière, l'arracher comme une carotte et la porter en avant, puis aller rechercher l'autre avec ses deux mains et la rejeter aussi en avant, avec nos fusils en bandoulière pour pouvoir nous servir de nos mains. Et toujours la même manœuvre pendant deux jours. Le découragement commençait à se faire sentir dans les rangs des vieux soldats ; il y en eut qui se suicidèrent dans le transport des souffrances. Nous en perdîmes bien soixante dans le trajet de deux jours pour arriver à Pultusk. C'est là qu'il nous traita de grognards, nom qui est resté et qui nous fait honneur aujourd'hui. »

La Grande Armée prit donc ses quartiers d'hiver. Ney et Bernadotte se cantonnèrent dans le voisinage d'Elbing et couvrirent Lefebvre, qui faisait le siège de Dantzig ; Soult et Angereau, au centre, étaient établis de Varsovie à Pultusk ; Murat, Davoust et Lannes, sur le Bug, formaient la droite. Les troupes eurent bien de la peine à vivre dans des villages au milieu d'un pays naturellement pauvre. L'Empereur partageait les misères de l'armée. « Il avait le ventre serré comme les autres, » dit Coignet. Au témoignage de Talleyrand, rapporté par le prince de Ligne, jamais Napoléon n'a été aussi grand qu'à Osterode, son quartier général, « où, ne mangeant que de mauvaises écrevisses, dans une maison affreuse, entourée de cadavres d'hommes et de chevaux, ayant tout contre lui, jusqu'à son armée, il avait juré de tout souffrir pour humilier la Russie. » Si l'on en croit les Mémoires de Rovigo, un jour qu'il faisait un

temps affreux, l'un de ses grognards lui dit : « Il faut que vous ayez un fameux coup dans la tête, pour nous mener sans pain par des chemins comme ça. — Je ne vous demande plus que quatre jours de patience, repartit Napoléon, et vous serez cantonnés. — Allons, quatre jours encore ; eh bien, ce n'est pas trop, mais souvenez-vous-en, parce que nous nous cantonnerons tout seuls après. »

L'ennemi ne les laissa pas longtemps dans ces quartiers d'hiver. Benningsen conçut, en effet, le projet audacieux d'enlever l'aile gauche de la Grande Armée,



Après vous, Sire ! D'après Charlet.

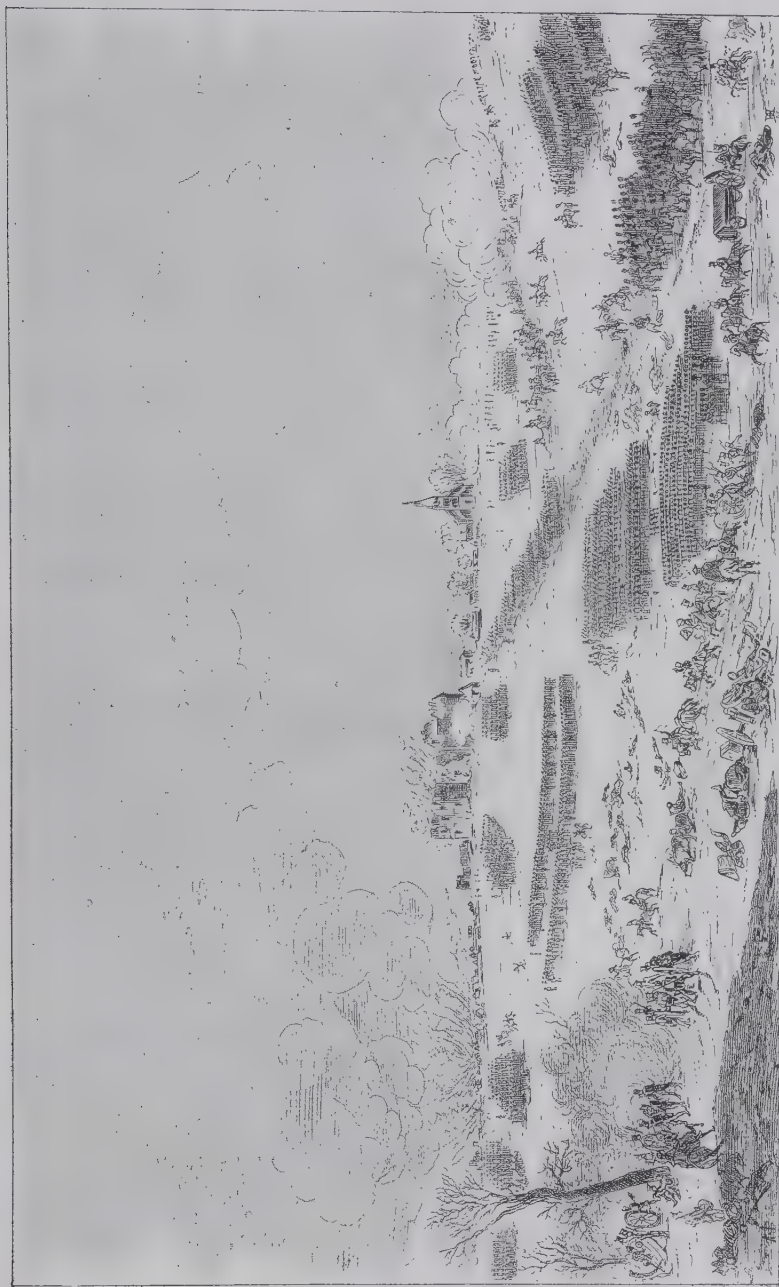
de passer entre les deux corps de Bernadotte et de Ney, de les écraser l'un après l'autre, et, après avoir débloqué Dantzig, de porter la guerre dans le Brandebourg, sur les derrières de Napoléon. Bernadotte fit à Osterode et à Mohrungen une résistance opiniâtre, qui donna à Napoléon le temps d'accourir. Napoléon veut alors, comme il l'a fait pour Wurmser en Italie, tourner contre Benningsen son propre plan. Une partie de l'armée, tout en faisant une bonne résistance, entraînera Benningsen à sa suite, pendant qu'avec le reste de ses forces, il le prendra à revers et le coupera de sa base d'opération. Benningsen allait être pris dans le piège qu'il nous avait tendu, tourné lui-même et écrasé, lorsqu'il fut averti du péril qu'il courait par une dépêche française tombée entre ses mains. Il se hâta de battre en retraite, couvert par Bagration, qui se fit écraser avec toute l'arrière-garde. Benningsen alla prendre position sur une

hauteur voisine de Preussich-Eylau et couvrit de 250 pièces de canon le front de son armée.

Napoléon le rejoignit le 7 février, avec Soult, Augereau, Murat et la garde ; Ney s'était jeté à la poursuite de Lestocq, séparé de Benningsen, et Davout était à une marche en arrière. La bataille fut une des plus terribles du siècle. Au moment où elle commença, il tombait une neige épaisse. Elle empêcha longtemps les deux adversaires de se rendre compte de leur position respective. Lorsque le ciel s'éclaircit, Augereau se trouva à cent pas du centre russe et d'une batterie de 70 pièces qui le couvrait. En moins d'un quart d'heure il fut foudroyé et perdit 5.200 hommes. L'infanterie russe pénétra jusqu'au cimetière d'Eylau, où se tenait Napoléon. Il fit aussitôt appeler Murat : « Eh bien, lui dit-il, nous laisseras-tu manger par ces gens-là ? » Murat rassemble 80 escadrons, et dans une charge de cavalerie qui resta la plus célèbre de ces longues guerres, il écrasa entièrement les deux premières lignes du centre russe. Mais il perdit les généraux d'Hautpoul et Corbineau. La bataille continua par une canonnade et ne tourna à l'avantage des Français que par l'arrivée de Davout, qui tomba vers midi sur la gauche des Russes et la refoula sur le centre. Les Prussiens de Lestocq s'étaient dérobés à la poursuite de Ney et étaient arrivés au nombre de 10.000 sur le champ de bataille pour appuyer la droite des Russes. Mais Ney les suivit de près et chargea cette aile avec la même vigueur que Davout. Il était neuf heures et demie du soir et il faisait nuit noire lorsque Ney commença à attaquer l'aile droite. Benningsen avait 26.000 hommes hors de combat. Sept généraux, parmi lesquels Doctoroff et Barclay de Tolly, étaient blessés. Il se décida à battre en retraite, nous laissant 4.000 blessés, 54 canons, 16 drapeaux. Nous avions 3.000 morts et 7.000 blessés. La perte était bien inférieure à celle de l'armée russe ; mais ce n'était pas là un succès comme ceux dont Napoléon avait l'habitude, et la victoire avait failli lui échapper jusqu'au dernier moment. « La fortune, dit M. Rambaud, prenait soin de l'avertir qu'elle ne serait pas toujours exacte à ses rendez-vous. » Le champ de bataille était horrible. Napoléon en fut lui-même épouvanté. Des milliers de cadavres étaient entassés les uns sur les autres et recouverts de neige tachée de sang. Le général Pelleport fut arraché par un de ses soldats d'un amas de morts sous lequel il était enseveli. L'Empereur fit recueillir les blessés et débayer le champ de bataille. Une circonstance curieuse put lui montrer à quel point on avait exploité la crédulité des Russes pour exciter leur fanatisme. Des prisonniers amenés au général Colbert l'avaient supplié de ne pas les donner à dévorer à ses soldats. On leur avait fait croire que les Français étaient des anthropophages (1) !

(1) Dans le tableau de Gros, on voit un blessé russe essayant d'échapper à un Français qui s'efforce en vain de le rassurer.

Pendant que Benningsen se retirait sur Königsberg, Napoléon restait huit



Eylau : attaque du cimetière (7 février 1807). Aquarelle de Siméon Fort. (*Galeries historiques de Versailles.*)

jours à Eylau pour bien faire constater sa victoire, puis il reprit de nouveau ses quartiers d'hiver. Bernadotte et Soult s'établirent sur la Passarge, à la gauche de la Grande Armée ; Ney, au centre, de Guttstadt à Allenstein ; Da-

vout, à la droite, sur l'Omulew. Le quartier général fut fixé à Finkenstein. De là Napoléon essaya d'ouvrir des négociations soit avec la Russie, soit avec la Prusse. Mais ce fut en vain; les deux nations renouvelèrent leur alliance à Bartenstein et y signèrent le 25 avril 1807 une convention, dont les clauses sont fort remarquables, en ce que ce furent à peu près les mêmes que le congrès de Prague voulut imposer à Napoléon en 1813.

La Prusse et la Russie cherchèrent à faire entrer les autres puissances euro-



On ne passe pas ! D'après Charlet.

péennes dans la coalition. Mais l'empereur François se contenta d'offrir sa médiation. Le roi de Suède, battu à Anklam et chassé de la Poméranie par le maréchal Mortier, avait été obligé de signer un armistice (18 avril). Enfin le ministère anglais refusa même de garantir un emprunt de 150 millions que faisait la Russie à ce moment.

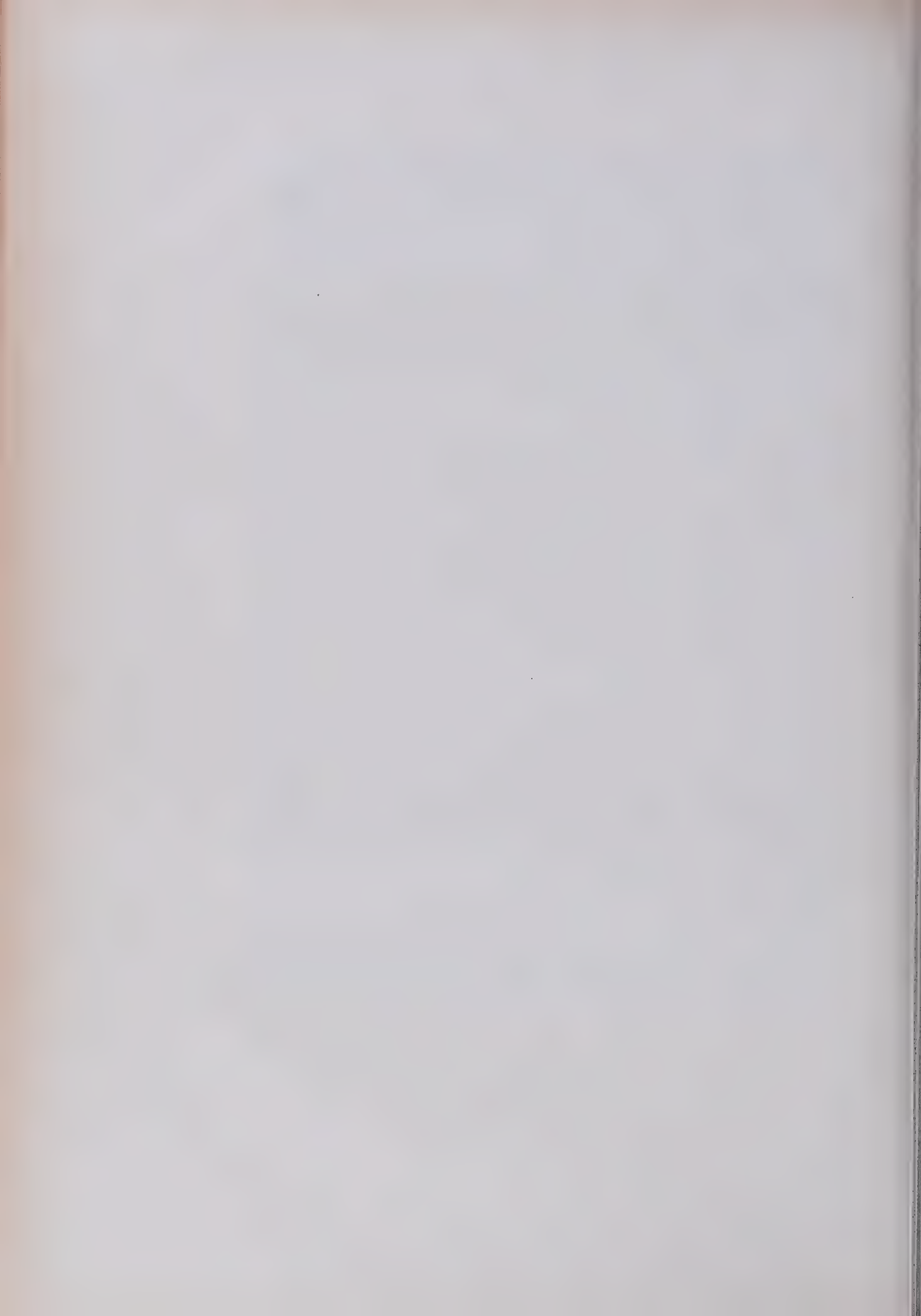
Pendant que les puissances continentales étaient aux prises, l'Angleterre poursuivait de tous côtés ses accroissements maritimes; elle envoyait une flotte dans la Méditerranée et intervenait aussi dans les hostilités qui avaient éclaté l'année précédente entre la Porte et la Russie.

Le sultan Sélim III et son vizir Barayctar, après s'être rapprochés de la France par crainte du Czar, avaient bien accueilli le général Sébastiani, ambassadeur de Napoléon. Ils avaient entrepris de replacer sous la domination ottomane la Moldavie et la Valachie. Alexandre avait alors envoyé Michelson



Bataille d'Eylau. Tableau de Gros, Musée du Louvre.

1. Napoléon, Lithuanien agenouillé devant lui. — 2. Soult. — 3. Davout. — 4. Murat. — 5. Berthier. — 6. Bessières. — 7. Caulaincourt. — 8. Le baron Percy, chirurgien en chef de l'armée, dirige un aide-chirurgien qui pansé un blessé lithuanien prêtant serment de fidélité à l'Empereur.



avec 80.000 hommes occuper ces deux contrées. Les généraux russes firent peu de progrès de ce côté. L'effort de la guerre s'était concentré sur le Niémen. L'amiral anglais Duckworth parut sur ces entrefaites à l'entrée des Dardanelles et somma Sélim de faire la paix avec la Russie et d'entrer dans la coalition contre la France. Le Sultan refusa, mais, malgré les avis pressants de Sébastiani, il ne fit aucun préparatif de défense. Un Français établi à Constantinople, M. Ruffin, fut d'un grand secours à Sébastiani dans ces circonstances. Il ne croyait pas sincères les menaces des Anglais contre Constantinople, il comptait sur leur rivalité avec les Russes et était persuadé que l'amiral anglais n'était pas disposé à donner un assaut à la ville, à la ruiner pour permettre aux Russes de s'emparer bientôt de cette position. Il pensait que le meilleur moyen de braver leurs menaces était de les mettre au défi de les exécuter. Le Sultan, gagné enfin par Sébastiani, lui laissa diriger la défense. La population turque, réveillée de sa torpeur par l'attitude de l'ambassadeur français, montra une activité inattendue. Pendant qu'on amusait Duckworth par des négociations, l'Hellespont fut couvert de batteries turques et l'escadre anglaise fut menacée de ne pouvoir sortir de la mer de Marmara. Duckworth se hâta donc de s'éloigner. Au passage, le feu des forts lui tua quelques hommes et lui coula deux frégates. Au sortir des Dardanelles, il trouva l'amiral russe Siniawin, « qui lui proposa d'y rentrer ensemble et d'aller, de concert, dicter la loi au Divan. L'Anglais se garda bien d'accepter une telle proposition, non, comme on l'a dit, par timidité, mais pour ne pas donner aux Russes la joie d'humilier le Croissant et de réduire Constantinople en cendres. Il abandonna ces parages et cingla vers l'Égypte (1). »

L'Angleterre chercha à se venger de l'échec des Dardanelles par des expéditions particulières. Deux fois, les flottes anglaises essayèrent de s'emparer de Buénos-Ayres (2), soulevée contre l'Espagne. Une petite armée passa de



De Chasseloup-Laubat.

(1) Lefebvre, ouvrage cité, t. III, p. 57. Un contingent de canonniers français, empruntés à la garnison de Raguse, ville qui avait été occupée par les Français en 1806, fut envoyé à Janina sur la demande d'Ali Pacha. Ils faillirent être victimes en chemin du fanatisme des Turcs, qui tentèrent de les massacrer. (Pouqueville, *Voyage en Grèce*, 2^e éd., t. III, p. 178.)

(2) Sur Buénos-Ayres à cette époque, le beau rôle du contre-amiral espagnol Liniers, français d'origine, et celui de M. de Sassenay, voir : de Sassenay, *Napoléon et la fondation de la République Argentine* in-8°, 1892.

Sicile en Calabre pour surveiller et soutenir la révolte de cette province contre les Français ; elle fut battue par Reynier à Mileto. Une expédition que l'Angleterre tenta contre l'Égypte ne fut pas plus heureuse, car si les Anglais s'emparèrent d'Alexandrie, ils en furent presque aussitôt chassés par Méhémet-Ali (19 avril 1807), qui commence alors son rôle historique.

Napoléon cherchait aussi à provoquer dans les pays les plus lointains des diversions inquiétantes pour ses ennemis. Au mois de mai on vit arriver à Finkenstein une ambassade du shah de Perse, Feth-Ali, dirigée par Mirza-Riza Khan.

Feth-Ali, attaqué par les Russes, qui, depuis 1803, élevaient des forts sur les bords du Phase, avait d'abord demandé l'alliance anglaise. La jugeant bientôt trop onéreuse, il s'était tourné, en 1805, du côté de la France. Dans la lettre que Napoléon lui répondit alors, il lui rappelait le glorieux souvenir de Nadir et lui montrait l'utilité de l'alliance de la Perse et de l'Occident : « Tous les peuples ont besoin les uns des autres. Les hommes de l'Orient ont du courage et du génie, mais l'ignorance de certains arts et la négligence d'une certaine discipline qui multiplie la force et l'activité des armées leur donnent un grand désavantage dans la guerre contre les hommes du Nord et de l'Occident. » Il vent l'opposer à la fois aux Anglais et aux Russes : « Tu te défieras, lui dit-il, d'une nation de marchands qui, dans l'Inde, trafique de la vie et de la couronne des souverains, et tu opposeras la valeur de ton peuple aux incursions de la Russie. » Romieu, envoyé par Napoléon à Téhéran, était mort à son arrivée (1805). A Romieu succéda le célèbre orientaliste Jaubert, qui arriva auprès de Feth-Ali, à son camp de Soultanieh, le 5 juillet 1806, après un voyage plein de péripéties romanesques et tragiques (1). C'est alors que Mirza-Riza Khan fut envoyé en Europe pour conclure une alliance avec Napoléon. Un traité signé le 4 mai 1807 stipulait que l'Empereur reconnaîtrait à la Perse la possession de la Géorgie, occupée par les Russes en vertu du testament du dernier prince, et procurerait au Shah des officiers français et des fusils. De son côté, le Shah devait déclarer la guerre à l'Angleterre et s'entendre avec les Afghans pour soulever l'Inde. Mais la Perse n'avait ni finances, ni armée, ni commerce pour remplir ces promesses. Le général Gardane fut envoyé dans ce pays avec mission de tout organiser et d'empêcher les Russes de s'étendre de ce côté.

L'activité de la diplomatie n'empêchait pas Napoléon de s'occuper de l'administration. Il faisait assembler un sanhédrin des Juifs pour interpréter

(1) Voir les *Souvenirs* de Max. Du Camp. Le succès de la mission de Jaubert à la cour de Perse fut préparé par Xavier Rousseau (1738-1808), cousin du philosophe, à la fin du dix-huitième siècle, qui jouissait auprès du gouvernement persan d'une grande influence et avait déjà, du temps de Louis XV, conclu un traité avec le régent de Perse qui nous cédait l'île de Karak, à l'entrée du golfe Persique.

la loi de Moïse de manière à faire entrer cette race dans la société française. Il secondait les manufactures, le commerce, leur prêtait des fonds, leur accordait des primes, s'inquiétait de ce que disaient les journaux de Paris, de ce qui se passait à l'Opéra, à l'Académie, faisait donner 150.000 francs à Ber-



Le maréchal Lefebvre. D'après le tableau de Lefèvre.

thollet dont il avait appris les embarras d'argent, mais, en même temps, faisait expulser M^{me} de Staël, qui était revenue à Paris.

En même temps, il se préparait à reprendre les hostilités avec de nouvelles forces. Un sénatus-consulte avait déjà ordonné la levée de la conscription de 1807. Les troupes de Mortier, rendues libres par l'armistice qui neutralisait la Poméranie suédoise, vinrent compléter l'investissement de Dantzic, que le maréchal Lefebvre assiégeait. Le siège de Dantzic fut un des plus mémorables du temps. Il fit honneur au général du génie Chasseloup-Laubat comme

à la défense énergique de Kalkreuth et de l'ingénieur Bousmard (1). Mais, malgré la diversion que tenta le Czar en envoyant 28.000 hommes à la délivrance de la place, Dantzig capitulait le 24 mars 1807. Les 40.000 hommes qui l'assiégeaient se joignirent à la Grande Armée. Napoléon fait venir de nombreux régiments d'Italie. Avec des contingents allemands, italiens, hollandais, espagnols, joints à 40.000 Français, il forme sur l'Elbe une armée de seconde



Plan de la bataille de Friedland.

ligne de 100.000 hommes. Enfin Vandamme, ayant achevé la conquête de la Silésie, allait servir de réserve. Napoléon, accru de toutes ces forces et maître de la ligne de la Vistule par la prise de Dantzig, se prépara à prendre l'offensive, mais il fut prévenu par Benningsen qui se trouvait, grâce à de nouveaux renforts, à la tête de 100.000 hommes. Ayant à sa droite Gortschakoff, à sa gauche Bagration, il essaya d'enlever le corps de Ney. Il fut battu à Guttstadt et à Ankenhof, et de crainte d'être tourné, il se replia promptement.

(1) C'était un émigré français d'origine; nous en retrouverons plus d'un combattant avec acharnement contre les troupes françaises, à peu près partout où nous porterons nos armes.

ment sur Heilsberg. Il y fut attaqué par Napoléon et tout le centre de la Grande Armée, pendant que Murat et Soult se dirigeaient sur Königsberg, qui n'était plus couvert que par Lestocq. Benningesen résista avec énergie dans ses retranchements d'Heilsberg ; puis, dans la crainte d'être coupé de Königsberg, il descendit rapidement l'Alle par la rive droite. Lannes et Mortier s'avançaient parallèlement par la rive gauche. Benningesen les devança à



Un général russe tué dans la batterie. Ney. Napoléon. Nansouty. Oudinot.

Bataille de Friedland (14 juin 1807). Peint par Horace Vernet, qui s'est inspiré d'un croquis fait d'après nature par le grenadier Pils, père du peintre militaire bien connu.

Friedland, s'empara des ponts de cette ville et commença à passer sur la rive droite. Lannes et Mortier avertissent l'Empereur et, avec leurs seules forces, contiennent l'ennemi pendant plus de douze heures. Lannes était arrivé à la hauteur de Friedland à une heure du matin : il était encore, à trois heures de l'après-midi, là où avait paru l'avant-garde russe.

Cependant Ney et Victor, précipitant leur marche, arrivèrent avec l'Empereur sur le champ de bataille à quatre heures du soir (14 juin 1807). L'ennemi avait cherché une bataille sans nécessité et se trouvait dans une position

critique. Il occupait le fond d'un entonnoir formé par le village de Friedland et entouré par une boucle de l'Alle. Son artillerie était restée sur la rive droite. Arrivé sur le champ de bataille, Napoléon demanda aussitôt : « Où sont donc cachés les Russes ? » Puis ayant reconnu la position : « Non, dit-il, on ne surprend pas souvent l'ennemi dans une pareille faute. » Il charge alors Mortier de former la gauche en occupant le village d'Heinrichsdorf. Ce maréchal reçoit l'ordre de ne pas avancer et de se tenir sur la défensive. Lannes est placé au centre, Ney à droite, au village de Posthenen. C'est de ce côté que Napoléon dirigera l'attaque décisive. Les Russes, au contraire, concentrent tous leurs efforts contre la gauche de l'armée française, qui leur ferme directement la route de Königsberg. Pendant qu'ils sont occupés de ce côté, Ney pousse devant lui leur aile gauche et marche dans la direction du clocher de Friedland. Napoléon, à pied sur une hauteur, vit tout d'un coup un mouvement que les Russes voulaient faire ; il dit : « Ah ! je crois qu'ils veulent manœuvrer ! je vais leur donner de la tactique. » Et dans l'instant, il commande de profiter de l'ouverture que ce faux mouvement avait faite dans leur ligne. Cependant, le maréchal Ney continuait ses progrès, lorsque l'artillerie russe, tirant par-dessus l'Alle, fit éprouver à l'aile droite des pertes énormes. Le général Sénarmont fait avancer une batterie, qui ne produit pas d'effet suffisant. Alors, par une des plus belles manœuvres dont l'histoire de l'artillerie fasse mention, « il réunit, malgré l'opposition des généraux, les 36 bouches à feu des divisions, en forme deux batteries, avec 6 pièces en réserve ; il prend position à 400 mètres de l'ennemi, tire cinq ou six salves, s'avance de 200 mètres et recommence un feu roulant. Les Russes tentent une charge de cavalerie. Sénarmont la broie en concentrant sur elle le feu d'une batterie. Sous cet ouragan de projectiles, les Russes sont enfin rejetés sur Friedland et leur artillerie réduite au silence (1). » Bientôt ils sont même refoulés sur les ponts. Le maréchal Ney s'était engagé à leur suite dans l'étroit couloir qui conduisait à Friedland. La garde russe essaya inutilement contre ses divisions une attaque de flanc, elle fut écrasée par une charge de la division Dupont.

Au milieu des horreurs de ce massacre, les soldats furent témoins d'un spectacle bien singulier et qui ne laissa pas de toucher ceux qui venaient cependant d'être témoins de tant d'effroyables scènes. « Une ferme voisine de la ville de Friedland, raconte Bory de Saint-Vincent, avait pris feu par la chute d'un obus ; un nid de cigogne y dominait un vieil arbre sec au milieu de l'une des cours : la mère ne quitta ce nid que lorsque les flammes l'environnèrent de toutes parts. S'élevant alors perpendiculairement au-dessus pour tourner, quand elle était parvenue à une grande hauteur, elle replongeait

(1) Dubail, *Précis d'histoire militaire*.

aussitôt à travers les tourbillons de fumée, comme pour tenter d'enlever le précieux dépôt qui s'y trouvait contenu. Enfin, dans l'une de ces descentes, enveloppée par l'incendie, elle ne reparut plus à nos yeux. »

L'aile droite des Russes, attirée sur la route de Königsberg par la retraite calculée de Lannes et de Mortier, se hâta de revenir à Friedland dès qu'elle eut appris le sort du centre et de la gauche ; mais Benningsen avait fait sauter les ponts pour protéger sa fuite. Pressée entre les corps de Mortier, de Lannes et du maréchal Ney, cette brave troupe, plutôt que de se rendre, passa la rivière à la



Ney (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moskowa (1769-1815). Peint par J.-M. Langlois, gravé par Ruhierre. *Galeries historiques de Versailles.*

nage sous les balles françaises qui lui firent perdre la moitié de son effectif. Les Russes s'enfuirent en désordre sur le Niémen avec une perte de 40.000 hommes. Ils laissaient sur le champ de bataille toute leur artillerie. Les Français n'avaient pas perdu 6.000 hommes. Soult, Davout et Murat étaient arrivés devant Königsberg. Lestocq s'y était réfugié avec 25.000 hommes ; en apprenant la défaite de Friedland, il évacua cette place pour rejoindre Benningsen. Murat entra dans Tilsit. Mais les Russes étaient déjà maîtres du passage du Niémen et il était impossible de le forcer et de continuer la poursuite.

On entra en négociations. Alexandre fit les premières démarches. Il était irrité du refus que les Anglais avaient fait de couvrir l'emprunt russe, de la mauvaise volonté qu'ils avaient mise à le soutenir dans sa lutte contre Napoléon en faisant des expéditions uniquement pour leur profit et non pour l'a-

vantage de la coalition. D'autre part, la Pologne russe allait être envahie par les Français si l'on n'arrêtait promptement les hostilités ; enfin le Czar « voulait, dit Butturlin, gagner le temps nécessaire pour se préparer à soutenir convenablement la lutte qu'on savait devoir se renouveler un jour. »

Malgré sa victoire, Napoléon ne désirait pas moins vivement la paix que l'empereur de Russie. Il était inquiet des desseins de l'Autriche, qui pouvait choisir l'occasion favorable de se déclarer contre lui et de couper ses communications avec la France ; de l'Autriche qui engageait secrètement Alexandre à fuir devant Napoléon et à l'entraîner pour le perdre au milieu de la Russie, indiquant ainsi le plan qui devait réussir en 1812. Napoléon pouvait, il est vrai, poursuivre ses conquêtes et rétablir le royaume de Pologne : les patriotes polonais, accourus en foule à son camp, le suppliaient de réparer l'iniquité qui avait déchiré leur malheureux pays. Cette question jetait l'Empereur dans de profondes perplexités. Proclamer l'indépendance de la Pologne, c'était armer contre soi la Prusse, l'Autriche et la Russie, combler les vœux de l'Angleterre, susciter une guerre dont on ne pouvait prévoir la fin. Depuis six ans, il poursuivait le projet d'une grande alliance continentale qui aurait établi en Europe une paix générale et enlevé à l'Angleterre toute espèce d'appui. D'abord il avait espéré y parvenir avec le concours de la Russie. Après la mort de Paul I^{er}, il avait compté sur la Prusse. L'occasion se présentait de renouer avec la Russie. Il était heureux d'en profiter. « Si la France et la Russie venaient à s'unir étroitement, les conséquences d'une telle alliance seraient incalculables ; toute la face du monde en serait changée (1). »

Aussi, dès que le prince de Labanoff fut venu proposer au nom du Czar un armistice qui devait être suivi de négociations, l'Empereur envoya-t-il au quartier général russe le prince de Talleyrand. La ville de Tilsit fut partagée entre les deux souverains. Ils se rencontrèrent sur un grand radeau établi au milieu du Niémen. « Je hais les Anglais autant que vous, dit Alexandre en embrassant Napoléon ; je serai votre second dans tout ce que vous ferez contre eux. — En ce cas, répondit Napoléon, la paix est faite. » Le roi de Prusse n'assista pas à l'entrevue. Il vint seulement le lendemain prendre connaissance des dispositions convenues entre les deux empereurs. « Heureusement, raconte le capitaine Coignet, que le grand Alexandre était là pour prendre sa défense, il avait l'air d'une victime. Dieu ! qu'il était maigre ! le vilain souverain ! Mais aussi il avait une bien belle reine !... » Coignet revit la reine de Prusse lors de l'entrevue qu'elle eut à Königsberg avec Napoléon. « Dieu ! qu'elle était belle ! dit-il ; on pouvait dire que c'était

(1) Déjà, au commencement du dix-huitième siècle, Catherine I^{re} avait cherché à fonder sur des bases solides l'alliance franco-russe, en proposant de faire épouser à Louis XV Élisabeth, fille de Pierre le Grand, qui fut plus tard czarine.

une belle reine pour un vilain roi ; mais je crois qu'elle était roi et reine en même temps. L'Empereur vint la recevoir au bas du grand perron et lui présenta la main ; mais elle ne put le faire plier. J'eus le bonheur de me trouver le soir de faction au pied du perron pour la voir de près, et le lendemain à midi, je me trouvais à mon même poste ; je la contemplai. Quelle belle figure, avec un port de reine ! A trente-trois ans, j'aurais donné une de mes oreilles pour rester avec elle aussi longtemps que l'Empereur. » Les grâces de la reine Louise ne touchèrent pas aussi vivement Napoléon que le capitaine,



Bataille de Friedland. D'après une aquarelle de Siméon Fort.

et ses prières ne purent rien obtenir. Mais l'insolence et la brutalité que l'Empereur aurait montrées à l'égard de cette princesse sont une pure légende, entretenue par la haine prussienne. Les témoins oculaires des faits, Allemands ou Anglais, les moins favorables à Napoléon, confirment sur ce point le *Mémoire de Sainte-Hélène* (1).

Trois traités furent signés à la suite des négociations de Tilsit. Le premier réglait le sort de la Prusse et des princes allemands qui avaient pris part à la guerre.

Le roi de Prusse obtenait seulement la restitution de la vieille Prusse, de la Poméranie, du Brandebourg et de la Silésie. Encore était-il déclaré dans le traité que l'Empereur consentait à ces restitutions uniquement « par égard pour

(1) V. le *Correspondant* du 10 décembre 1895 : *Un diplomate anglais au commencement du siècle*, par le marquis de Nadaillac. L'auteur analyse la correspondance de Georges Jackson.

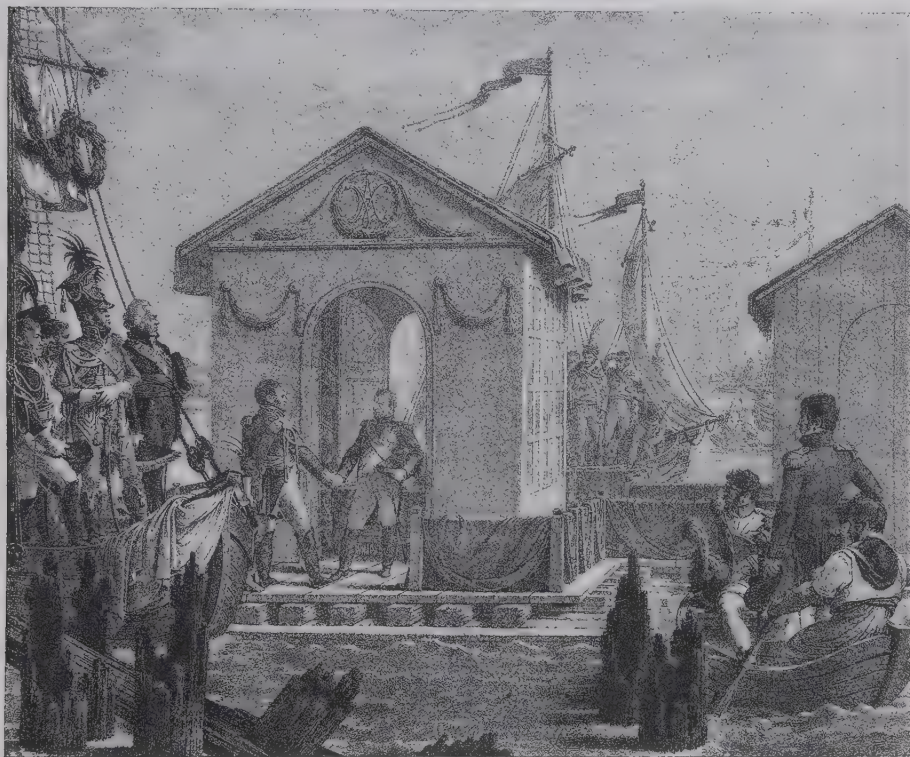
l'empereur Alexandre et dans son désir d'unir les deux nations par un lien d'amitié perpétuel ». La Prusse abandonnait à la France toutes les provinces à la gauche de l'Elbe pour en composer, avec le grand-duché de Hesse et le duché de Brunswick, un royaume de Westphalie pour le plus jeune des frères de Napoléon, Jérôme Bonaparte. Les duchés de Posen et de Varsovie formeraient un État polonais, qui, sous le titre de grand-duché de Varsovie, serait attribué au roi de Saxe, avec une route militaire à travers la Silésie qui donnât passage d'Allemagne en Pologne. Dantzig, déclarée ville libre, recevait une garnison française. La Prusse était en outre frappée d'une contribution militaire de quatre-vingts millions jusqu'au paiement de laquelle les États prussiens resteraient occupés par les Français. L'empereur de Russie prenait même une part des dépouilles de son allié, le palatinat de Bélostock. Le Czar et le roi de Prusse reconnaissaient pour rois les trois frères de Napoléon, Louis en Hollande, Jérôme en Westphalie et Joseph à Naples. Les ducs de Brunswick et de Hesse-Cassel perdaient leurs États, sans autre compensation qu'une rente viagère. Les ducs d'Oldenbourg et de Mecklembourg recouvraient les leurs, mais devaient recevoir des garnisons françaises pour veiller à l'exécution du blocus continental et entrer ainsi que la Saxe et les autres petits princes allemands dans la Confédération du Rhin.

Par un second traité une alliance offensive et défensive était conclue entre l'empereur des Français et le Czar. Napoléon devait intervenir entre la Russie et la Turquie, et Alexandre entre la France et l'Angleterre. Si cette puissance n'avait pas approuvé, au 1^{er} décembre 1807, les conditions fixées à Tilsit, la Russie lui déclarerait la guerre. Le roi de Suède venait de rompre l'armistice conclu avec Mortier, juste à temps pour se voir enlever ses dernières possessions en Poméranie. Il fut stipulé qu'il serait contraint à entrer dans la ligue contre l'Angleterre et qu'Alexandre lui enlèverait la Finlande. Les deux souverains devaient s'entendre pour soustraire toutes les provinces de l'empire ottoman en Europe, la ville de Constantinople et la Roumélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs. L'Autriche serait invitée à accéder au blocus continental ainsi que le Danemark, la Suède et le Portugal. Enfin, un troisième traité, les *articles secrets*, stipulait que Cattaro serait restitué à la France, que les îles Ioniennes lui appartiendraient, etc. Dans les négociations de Tilsit, on s'occupa même de l'Afrique; l'article 5 du traité secret porte : Les villes de l'Afrique telles que Tunis et Alger seront occupées par les Français, et, à la paix générale, les conquêtes que les Français auront pu y faire seront données en indemnité aux rois de Sicile et de Sardaigne (1).

Telles étaient les conditions de ce traité d'union intime entre deux adver-

(1) Le général anglais Robert Wilson trouva moyen, lors de l'entrevue de Tilsit, de s'introduire, sous le déguisement d'un Cosaque de l'escorte, dans la salle même où délibéraient les deux souverains.

saires de la veille, qui ne se rapprochaient que pour se partager la domination de l'Europe, et abandonnaient avec une si parfaite indifférence leurs alliés. L'abandon de la Turquie par Napoléon était cependant plus excusable qu'on ne le croirait tout d'abord. Le Sultan ami de la France, Sélim III, avait été renversé (29 mai) par une révolution de palais et son successeur, Mustapha V, non seulement ne conservait pas pour notre nation les senti-



Entrevue de Napoléon I^{er} et de l'empereur Alexandre, à Tilsit. Tableau de Gautherot.
D'après une lithographie de Levilly.

ments d'amitié de son prédécesseur, mais même se montrait tout à fait hostile.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que tout l'avantage était pour Alexandre, qui traitait comme s'il n'avait pas été vaincu et qui restait libre d'agir sur la Baltique comme sur le bas Danube. On ne voit souvent dans le traité de Tilsit que la ruine de la Prusse et l'alliance brillante mais peu solide de deux grands souverains pour une politique chimérique et nécessairement temporaire. Le traité de Tilsit, si inutile pour nous, et qui n'a pas empêché la Prusse de redevenir en moins de dix ans plus puissante qu'elle n'avait jamais été, marque au contraire une date importante dans l'histoire de la Prusse et de la question d'Orient.



CHAPITRE QUATRIÈME

L'EMPIRE APRÈS TILSIT

ADMINISTRATION ET POLITIQUE INTÉRIEURE. — ABOLITION DU TRIBUNAT.
 NOBLESSE IMPÉRIALE. — UNIVERSITÉ. — LÉGISLATION. — FINANCES:
 INFLUENCE FRANÇAISE.



Le traité de Tilsit marque nettement le point où la politique de Napoléon devient chimérique, où, ébloui par les projets gigantesques que lui présente sa propre imagination, il renonce inutilement à une partie du prix de ses victoires sans rendre pour cela sa situation plus solide. Il sacrifie un présent certain à un avenir fantastique, sans que ce sacrifice du moment puisse être interprété comme une preuve de modération, une marque du désir de donner à l'Europe une tranquillité quelconque. Les princes effarés comprennent qu'il n'y a plus de limites fixes à leur abaissement, parce que Napoléon n'en pose plus à son ambition. Le souverain jusqu'alors politique commence à se faire considérer par les autres rois comme une sorte de Tamerlan, civilisé sans doute, mais qui, ainsi que le devastateur de l'Asie, cherche la conquête pour la conquête.

Tout en faisant la part de la juste irritation d'adversaires si malheureux, il est certain qu'une transformation s'était faite dans l'esprit et le caractère de

Napoléon pendant la guerre de Prusse. Cette guerre, il ne la voulait pas, il avait été obligé à la faire par d'insolentes provocations. Il sentait qu'il s'engageait dans des aventures qui n'auraient point de fin. Des projets excessifs commencèrent à hanter sa pensée.

Ils s'affirmèrent après Tilsit. Il sera « le roi des rois » (1), et tous les autres souverains ne seront que ses subordonnés dans une vaste fédération dont il sera le chef. Sa famille, à laquelle il a déjà donné trois trônes aux dépens des anciens souverains, en recevra de nouveaux. « Sa dynastie, le mot est de lui, sera bientôt la plus ancienne de l'Europe. » Que ces idées se soient présentées dès cette date à son esprit, sous la forme d'un plan qu'il fallait méthodiquement poursuivre, on ne peut l'affirmer. Mais ce rêve a frappé son imagination, et malheureusement, avec un génie si puissant pour l'action et si apte à concevoir aussitôt dans l'ensemble et les détails les moyens pratiques de réaliser la pensée, il n'y a pas loin du rêve à l'exécution (2).

Le vieux prince de Ligne écrivait au prince d'Arenberg, le 20 juillet, quelques jours après Tilsit : « Napoléon, qui aime mieux se grandir que s'agrandir et conquérir qu'acquérir, a mieux aimé l'entrevue que de marcher à Riga d'un côté, à Grodno de l'autre. Je ne trouve pas, au reste, cette marqueterie de l'Europe bien dangereuse et pouvant durer plus longtemps que son auteur. »

La France avait peut-être plus de confiance dans son chef ; mais elle sentit aussi que ce traité n'était probablement encore qu'une trêve ; et elle ne voyait pas de fin à ces guerres incessantes et au despotisme croissant qui en était la suite ; elle craignait de n'être plus qu'un instrument entre les mains d'un homme qui la sacrifierait aux projets d'une ambition sans mesure. La paix, si souvent attendue et jamais durable, était, plus encore qu'en 1803, le désir de tous.

En 1805, au moment où la Grande Armée se mettait en marche sur l'Allemagne, M^{me} de Rémusat écrivait, à la date du 24 septembre : « Chacun vit chez soi, inquiet, incertain ; les spectacles sont déserts ; tout le monde gémit et attend dans le silence l'ouverture des grands événements. » On comprend

(1) Seeley, *Courte Histoire de Napoléon I^{er}*, ch. II, § 3.

(2) Napoléon a reconnu officiellement dans une circonstance solennelle qu'il avait cherché à former une Confédération européenne continentale sous l'hégémonie française, qu'il avait voulu, comme on le dirait aujourd'hui, constituer les *États-Unis d'Europe*. On lit en effet dans le préambule de l'*Acte additionnel* de 1815 : « Nous avons alors pour but d'organiser un grand système fédératif européen que nous avons adopté comme conforme à l'esprit du siècle et favorable aux progrès de la civilisation. Pour parvenir à le compléter et lui donner toute l'étendue et toute la stabilité dont il était susceptible, nous avons ajourné l'établissement de plusieurs institutions intérieures plus spécialement destinées à protéger la liberté des citoyens. » Il est probable que Napoléon donnait après coup à ses conceptions et à ses projets une précision un peu trop grande, d'autant plus que c'était là un motif qu'il invoquait pour expliquer son ajournement des institutions libérales.

quel mécontentement dut produire le renouvellement de la guerre en 1806. « La paix ! écrivait encore M^{me} de Rémusat au 12 octobre de cette année, la paix, on ne l'espère plus guère ici. Il y a un découragement et un mécontentement général ; on souffre et on se plaint hautement. Nulle admiration, pas même d'étonnement, parce qu'on est blasé sur les miracles (1).

On voit que Napoléon aurait dû, dans son intérêt même, tenir compte dès lors des sentiments de la France. Il avait exprimé la pensée qu'il fallait l'étonner sans cesse, si l'on voulait y assurer son pouvoir. Or l'étonnement même était épuisé. C'est alors cependant, au moment où la France désire avant tout un régime normal, que le despotisme de Napoléon croît et s'affirme hautement.

« J'étais absent, dit Beugnot, depuis trois ans, et, quand j'avais quitté Paris, l'Empereur gardait quelque retenue dans le déploiement de l'autorité. Il suppliait encore M. de Fontanes de nous conserver au moins la République des lettres. J'avais donc porté en Allemagne des idées assez libérales, auxquelles je ne pouvais pas croire que l'Empereur fût devenu si complètement étranger. J'avais conservé ces idées, parce qu'elles étaient miennes et ensuite assez du goût de la partie de l'Allemagne à laquelle j'avais été envoyé. Je ne laissai pas de m'étonner à Paris de rencontrer le despotisme partout et jusque dans des détails qui supposaient à l'Empereur une parfaite confiance dans la patience des Français, tels qu'il les avait façonnés. Alors me fut expliqué l'étonnement de M. Röederer qui, à sa première visite chez moi, ne concevait pas qu'on y parlât de l'Empereur avec tant de liberté, et qu'on se permit, en louant hautement ceux de ses actes qui étaient dignes d'éloges, d'en censurer quelques autres. Je reconnais maintenant que mon salon à Dusseldorf n'était pas du tout à l'ordre du jour. »

En moins de quatre ans, la France avait parcouru l'évolution qui avait mis plus de trois siècles à s'accomplir à Rome ; elle avait passé du principat d'Auguste à la monarchie de Dioclétien (2).

Le décret du 1^{er} mars 1808, complétant les sénatus-consultes du 30 mars et 14 août 1806, rétablissait les titres féodaux et organisait une nouvelle noblesse avec une précision de hiérarchie que l'ancienne noblesse n'avait pas connue.

Le véritable but de l'établissement de cette noblesse fut la création d'une classe intermédiaire, imprégnée de l'esprit du gouvernement, avec laquelle il pourrait agir sur la nation. Ce n'était pas une simple institution d'apparat destinée à rehausser l'éclat du trône. « C'était, dit Thibaudeau, une idée fixe de

(1) Voir aussi *Souvenirs du général Collet*, t. II, p. 93 ; *Mémoires de Ségur*, t. II, p. 460, etc.

(2) Napoléon aimait à rapprocher son nom, non pas tant de celui d'Auguste que de celui de Dioclétien, dont il a plus d'une fois comparé l'œuvre de réorganisation à la sienne.

Napoléon, qu'il avait essayé plus d'une fois de mettre en pratique. » De plus, cette nouvelle noblesse aurait l'avantage d'absorber l'ancienne noblesse et d'enlever ce dernier prestige au souvenir de l'ancienne royauté. Napoléon avait attaché à plusieurs de ces nouveaux titres des biens considérables, transmissibles de mâle en mâle, par droit de primogéniture. Pour les autres, la transmission des titres avait lieu dans les mêmes conditions, si ceux qui en étaient revêtus constituaient des majorats (1), dont le chiffre minimum était déterminé suivant le titre.

Malgré les modifications apportées en faveur de cette nouvelle noblesse aux règles établies par le Code civil pour les successions, elle ne formait pas une aristocratie et ne jouissait que d'une prééminence purement honorifique. La présence, parmi ces nobles nouveaux, de jacobins et de régicides rassurait les révolutionnaires. D'autre part, celle d'illustres soldats de fortune lui donnait un prestige particu-



Le Triomphe. Sculpture de Cortot. Bas-relief de l'arc de triomphe de l'Étoile.

lier que l'ancienne noblesse même, malgré toutes ses épigrammes, ne se refusait pas, au fond, à reconnaître. Ce n'en était pas moins un contresens que d'aller exhumer toutes les règles les plus compliquées d'une étiquette surannée qui n'avait plus l'excuse de la tradition. Ce qui étonne encore davantage, c'est l'importance que Napoléon y attachait. En 1806, avait paru un règlement complet sur l'étiquette de la maison impériale. C'était un véritable code.

(1) Le mot majorat ne se trouve pas dans la loi. C'était une concession telle quelle à l'opinion.

Si l'on jugeait d'après le volume, on serait tenté d'y voir une des œuvres législatives les plus importantes du siècle. Ce décret, où se lisent de nombreux articles dignes de la cour des anciens rois d'Espagne, est daté de *germinal an XII de la République* ! L'obligation d'observer gravement tant de dispositions frivoles et l'encouragement qu'y trouvaient les conflits de la vanité mettaient partout la gêne. On comprend que les fêtes impériales, malgré leur magnificence, aient été bien froides, et qu'elles fussent loin d'avoir l'agrément des réunions plus simples du Consulat, à la Malmaison. Plus d'un pensait sans doute comme le sergent Coignet, résumant son opinion sur les fêtes données à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise : « Si c'est imposant, ce n'est pas gai. » L'importance que prenait l'étiquette eut une autre conséquence : Napoléon aimait à s'entourer de plus en plus de personnages ayant appartenu à l'ancienne cour. Il aimait leurs manières à la fois respectueuses et faciles, il trouvait que l'obéissance était ennoblie en eux par un tour de liberté (1). Cette préférence ainsi motivée et restreinte offrait peu de dangers.

Cependant, à partir de 1806, on remarque que Napoléon cherche à s'entourer de gens médiocres auxquels il ne demande que des qualités professionnelles. Napoléon ne veut trouver dans ses serviteurs que les instruments de sa volonté. Ce fut là, lorsque sa santé s'affaiblit, lorsque le poids des affaires qu'il eut à soutenir devint lourd, même pour un génie comme le sien, une des principales causes de sa chute. Non seulement il exigeait une obéissance aveugle aux ordres qu'il donnait, mais il défendait toute espèce d'initiative, aussi bien aux militaires qu'aux fonctionnaires civils. « Le monde périrait, écrivait-il au ministre du Trésor, Barbé-Marbois, vous n'avez pas le droit de sortir de vos attributions. » Mais ici se montre un des traits qui ont fait porter sur Napoléon, avec une égale apparence de raison, les jugements les plus contradictoires, je veux parler de l'écart qui existait entre ses idées et son caractère. Il avait l'âme assez haute pour comprendre que la liberté politique, justement modérée par de bonnes lois, est une condition nécessaire de la grandeur d'une nation ; qu'il faut que le citoyen puisse se défendre contre le gouvernement, et que l'opinion puisse se faire entendre. Il lui répugnait de passer pour avoir asservi le

(1) Il y eut même des règlements sur les tabourets et ils furent exécutés avec une rigueur qui aurait rempli Saint-Simon de joie. (Voir Imbert de Saint-Amand, *les Beaux Jours de Marie-Louise*, et *la Cour de l'impératrice Joséphine*, et les *Mémoires* de M^{me} Durand ; Grand-Carteret, *le XIX^e Siècle*, p. 100.) Il s'était bientôt formé à la cour nouvelle des coteries et des partis par lesquels elle rappelait bien celle de l'ancien régime. *L'ancienne noblesse* avait à sa tête M. de Montesquiou et sa femme, gouvernante du roi de Rome ; la *nouvelle noblesse*, M^{me} de Montebello, veuve du maréchal Lannes, dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise ; un troisième parti, le *parti militaire*, avait pour chef le Maréchal du palais, Duroc. Napoléon se servait de chacun des trois partis rivaux pour surveiller de près les deux autres et « par ce moyen, il se trouvait instruit de tout ce qu'il avait intérêt à savoir ». Quelles qu'aient été les puérités et les intrigues de la cour impériale, il faut aussi, pour être juste, signaler l'ordre admirable, l'intégrité et la probité générale qui dominaient dans l'administration de la maison de l'Empereur. Napoléon détestait l'indélicatesse, et surveillait parfois lui-même les plus petits détails sur ce point.

peuple qui l'avait élevé au pouvoir. Le même souverain, qui écrivait à Barbé-Marbois dès le 15 décembre 1805 les lignes que nous venons de citer, disait à Champagny dans la lettre du 26 avril 1806 : « La subordination



Colonne de la Grande Armée. Gravure de Duplessis-Bertaux.

civile n'est point aveugle et absolue ; elle admet des raisonnements et des observations, quelle que puisse être la hiérarchie des autorités... Je n'exige d'obéissance aveugle que dans le militaire. Les préfets ne sont que trop enclins à un gouvernement tranchant contraire à mes principes et à l'esprit de l'organisation administrative. » « J'ai longtemps calculé, écrivait-il un jour

confidentiellement à son ministre de la police, Fouché, j'ai longtemps calculé et veillé pour parvenir à rétablir l'édifice social. Aujourd'hui, je suis obligé de veiller pour maintenir la liberté publique ; je n'entends pas que les Français deviennent des serfs. » Partout où il avait passé il avait cherché à établir non pas le gouvernement parlementaire, si l'on veut, mais le gouvernement représentatif. Il l'avait tenté en Égypte. Il le voulut aussi en Italie, en Espagne, dans le grand-duché de Varsovie, dans le royaume de Westphalie. Il écrivit à ce sujet à son frère Jérôme des lettres que l'on croirait parfois écrites par un de ces « idéologues » qui lui déplaisaient si profondément.

Malheureusement le caractère de Napoléon prenait trop souvent le dessus et lui faisait oublier les principes qu'il avait émis sincèrement (1). « Dans sa conception du gouvernement, dit M. Rapetti, il ne séparait pas l'autorité de la liberté, mais il ne semblait avoir dans la pratique que les emportements d'une volonté absolue et sans frein. Une grande place a été faite à toutes les garanties essentielles de la liberté dans l'organisation napoléonienne. Mais si l'Empire n'a pas été le despotisme, il en a eu les procédés et on était porté à croire que c'était là le dernier mot de la théorie gouvernementale de Napoléon. »

Dès 1807, il abolissait le Tribunat, qui, quelque affaibli qu'il fût, lui portait encore ombrage, et se contentait de transporter quelques-unes de ses attributions au Corps législatif. C'était un véritable coup d'État contre la Constitution de l'an XII. Le Tribunat aboli, le Corps législatif semble trop puissant encore à Napoléon, et si un hasard semble lui donner quelque importance, il se hâte de le rabaisser, fût-ce d'une façon presque injurieuse.

Lors de la campagne que Napoléon dirigea en Espagne, il avait envoyé au Corps législatif une douzaine de drapeaux ennemis, comme gage de son estime. Fontanes étant allé, avec l'Assemblée, remercier l'Impératrice, celle-ci avait en répondant exprimé sa satisfaction de voir que le premier sentiment de l'Empereur, dans son triomphe, eût été pour le Corps *qui représentait la Nation*. Là-dessus, une note adressée aussitôt (numéro du 15 décembre 1808) d'Espagne au *Moniteur*, releva avec violence les expressions dont l'Impératrice s'était servie : « S. M. l'Impératrice n'a point dit cela ; elle connaît trop bien nos constitutions, elle sait trop bien que le premier représentant de la Nation c'est l'Empereur ; car tout pouvoir vient de Dieu et de la Nation... Dans l'ordre de nos constitutions, après l'Empereur vient le Sénat ; après le Sénat est le Conseil d'État ; après le Conseil d'État est le Corps législatif ; après le Corps législatif viennent chaque tribunal et fonctionnaire public dans l'ordre de ses attributions... Le Corps législatif, improprement appelé de ce nom, devrait être appelé Conseil législatif, puisqu'il n'a pas la faculté de faire les lois, n'en

(1) Le caractère des lettres citées et les personnages à qui elles sont adressées nous paraissent le démontrer, et on pourrait citer beaucoup d'autres passages analogues.

ayant pas la proposition. Le Conseil législatif est donc la réunion des mandataires des collèges électoraux. On les appelle députés des départements, parce qu'ils sont nommés par les départements. »

La même surveillance jalouse s'attache aux affaires religieuses : sans parler de l'aigreur croissante de ses relations avec le Saint-Siège, Napoléon, par un décret du 4 avril 1807, ordonne l'adoption d'un catéchisme uniforme dans toutes les paroisses de l'Empire. Les évêques hésitèrent d'abord, puis, sur



Napoléon visite les orphelines de la Légion d'honneur. D'après une lithographie anonyme.

« Elles se précipitent sur lui, s'emparent de ses mains, et en un instant les couvrent de bagues, gages innocents de reconnaissance et d'amour. »

l'exemple de l'archevêque de Paris, se conformèrent à ces ordres (1). Dans ce catéchisme administratif on parlait non seulement des devoirs d'obéissance absolue due au souverain, mais des devoirs particuliers dus à Napoléon, « à celui que Dieu a suscité dans des circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion de nos pères, l'oint du Seigneur à la sagesse profonde et active, etc. » Bientôt le peuple espagnol allait répondre à ce catéchisme politique par un catéchisme du même genre, mais conçu dans d'autres sentiments (2).

Il faut reconnaître cependant que Napoléon ne crut jamais que le gouver-

(1) L'année suivante, Napoléon invitait le prince Eugène, par une lettre du 7 août, à adopter ce même catéchisme pour le royaume d'Italie.

(2) Voyez ci-dessous, fin du chapitre v.

nement despotique dût être le régime normal de la France. Il a exprimé plus d'une fois cette idée : « Je ne veux pas que ce pouvoir reste à mes successeurs, parce qu'ils en abuseraient. »

Il ne faut pas oublier non plus, — et c'est un témoignage frappant que Napoléon n'était pas le despote prémédité qu'on a souvent représenté, — que s'il l'avait voulu, il aurait pu fonder en France le régime militaire, en constituant l'armée en dehors de la nation. Loin de là, il s'attacha à maintenir les institutions (conscription, vote du budget de la guerre) qui tendaient à contenir l'immense danger d'une force militaire formée en dehors de l'esprit national. Tous ses efforts tendent à fonder l'ordre civil prépondérant, distinct à la fois de l'ordre religieux et de l'ordre militaire. « Si le militaire avait de l'importance et de la considération, dit Thibaudeau, son autorité était rigoureusement circonscrite dans ses attributions naturelles. Ses moindres écarts étaient de suite sévèrement réprimés. Le Premier Consul soutenait les tribunaux et les préfets contre les généraux ; le citoyen n'était soumis qu'à l'autorité civile. Dire le contraire, c'est nier l'évidence. »

La création d'un corps enseignant constitué, non pas en opposition, mais en dehors du clergé, était aux yeux de Napoléon un des moyens les plus puissants pour fortifier l'ordre civil. Le conseiller d'État Fourcroy fut chargé de présenter un projet pour l'établissement d'une Université de France. Une loi fort courte, adoptée par le Corps législatif le 10 mai 1806, se contentait de poser les principes et fut complétée par les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811. « Point d'État, disait Napoléon, sans un corps de doctrines... Il n'y aura pas d'État politique fixe, s'il n'y a pas un corps enseignant avec des principes politiques fixes. » On n'établit pas un ministre de l'Instruction publique, mais un « Grand maître de l'Université », qui fut Fontanes. Ce grand maître surveillait les établissements d'instruction au moyen d'inspecteurs généraux. Il était assisté d'un conseil. Mais Napoléon, contrairement à l'opinion de Fontanes, ne voulut pas qu'on se hâtât de nommer ces conseillers, ni qu'ils fussent trop nombreux.

« Dans une première formation, disait-il, tous les esprits diffèrent. Chacun apporte sa théorie et non son expérience, trente conseillers dans une première formation ne produiraient que désordre et anarchie. Les premiers choix sont en quelque sorte faits comme on prend des numéros à la loterie. On ne peut être bon conseiller qu'après une carrière faite. Vos inspecteurs généraux doivent être d'abord vos ouvriers les plus essentiels. Ils apporteront au conseil beaucoup de faits et d'expérience. C'est là l'essentiel. Les bons jugements ne sont que la suite d'examens répétés. » Napoléon se plaignait déjà que les programmes fussent trop vastes. Il voulait que l'enseignement fût plus spécial aux carrières que l'on devait embrasser et trouvait abusif même qu'on demandât quel-

que connaissance des sciences exactes aux futurs médecins (1). « Exiger d'un jeune homme, disait-il, des connaissances si diverses pour l'admettre dans une carrière, c'est risquer de priver l'État des grands hommes que cette carrière pourrait produire un jour. » Ces paroles peuvent surprendre dans la bouche de Napoléon Bonaparte, qui savait tant de choses en dehors de son métier de soldat et à qui cette variété de connaissances n'avait pas nui. On a

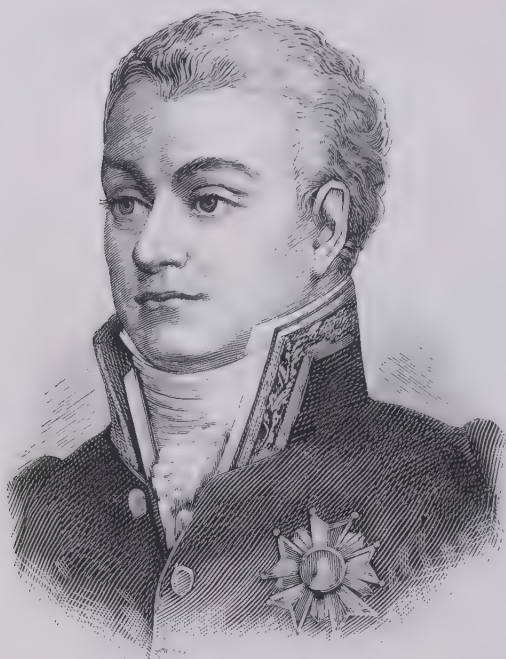


Nicolas, baron de Corvisart, premier médecin de l'empereur Napoléon.
Peint par Gérard, Musée de Versailles.

d'ailleurs exagéré sa pensée sur ce point. Par un des premiers décrets qui aient été promulgués sous l'Empire, il établissait au centre même des études scientifiques, à l'École polytechnique, une chaire de belles-lettres dont Andrieux fut le premier titulaire. « Les sciences, disait Napoléon, sont une heureuse application de l'esprit humain ; les lettres sont l'esprit humain tout entier. »

L'Université centralisait l'enseignement public divisé en trois branches,

(1) Il est vrai que pour Napoléon la médecine n'était qu'une science de conjectures et d'observations. « J'ai préféré M. Corvisart à M. Hallé, disait-il, parce que M. Hallé est de l'Institut. M. Corvisart ne sait pas ce que c'est que deux triangles égaux. »



Fontanes (marquis J.-L. de), grand maître de l'Université.
D'après Delpech.

enseignement supérieur, secondaire et primaire. Ce fut surtout de l'enseignement secondaire que l'Empire s'occupa. L'organisation des lycées datait du Consulat. Ils étaient au nombre de trente. Il y eut aussi des écoles secondaires ou collèges établies sur le même plan au nombre de trois cent dix. Les institutions privées n'étaient pas supprimées, mais leurs élèves devaient suivre les cours des lycées. Le régime y était fort sévère. On y donnait l'enseignement militaire et religieux (1). Il devait y

avoir une école primaire par commune, mais les malheurs qui survinrent ne permirent pas à cet enseignement de s'organiser. L'éducation des femmes fut l'objet de l'attention particulière de Napoléon ; on peut ne pas partager ses idées sur ce point, mais on ne peut nier sa sollicitude à cet égard. La veille d'Austerlitz, il faisait un règlement pour les maisons de la Légion d'honneur, dont il avait confié la direction à M^{me} Campan. En 1807, de son camp de Finkenstein, au milieu des marécages glacés de la Pologne, il écrivait au grand chancelier une lettre des plus intéressantes sur le même sujet. L'influence de Napoléon s'est fait sentir également sur les pays étrangers récemment unis à la France, en Italie notamment, où elle a été heureuse de tout point (2).

(1) Compayré, *Histoire critique des doctrines d'éducation en France*. Gréard, *Rapport sur l'éducation des filles*. A. Duruy, *l'Instruction publique et la Révolution*. Dupuy, *l'École normale supérieure*. G. Pinet, *Histoire de l'École polytechnique*. Un ancien Saint-Cyrien, *Histoire de l'École de Saint-Cyr*. L'abbé Allain, *l'Œuvre scolaire de la Révolution*. Le docteur Rochard, *l'Éducation des filles*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1888). On a publié dans la *Revue de l'Enseignement secondaire* (1^{er} juillet 1887) des documents intéressants pour faire connaître la vie des lycées sous l'Empire. Dans certains d'entre eux on décernait des espèces de prix de vertu, dont le titulaire était désigné par une élection à deux ou trois degrés, résultat de l'action commune du corps des professeurs et des élèves. Un des élèves était chargé de faire l'éloge de son camarade.

(2) Le livre de M. Dejob, *l'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle* contient entre autres une étude fort curieuse sur Napoléon et les lycées de jeunes filles en Italie.

Ce n'était pas seulement pour l'Instruction publique que l'Empire poursuivait l'œuvre du Consulat. Le Code de procédure civile était promulgué en 1806 et complété par le décret du 16 février 1807, qui fixait le tarif des frais de justice (1). La même année, le Code de commerce était promulgué. Il avait été préparé par une commission formée en 1801, composée de Bourcier, Coulomb, Gorneau, Legras, Mourgue, Vital-Roux, Vignon, qui avait soumis son travail à l'examen des tribunaux et des conseils de commerce. On avait pris pour base les belles ordonnances de Colbert, et on avait tenu compte à la fois des coutumes nationales et des législations étrangères. Les conditions du commerce français ont beaucoup changé depuis 1807 ; ces changements ont provoqué de nombreuses modifications dans notre législation sur ce point. Le Code de commerce de 1807 n'en reste pas moins une des œuvres législatives les plus remarquables des temps modernes (2).

Le Code d'instruction criminelle de 1808 a été l'objet de bien des critiques. Cependant les principales garanties, notamment celle du jury, étaient reconnues à l'accusé. Le Code civil reçut quelques modifications. Une loi du 3 septembre 1807, qui lui donna le nom de Code Napoléon, mit sa rédaction en rapport avec la constitution impériale et le calendrier grégorien, rétabli officiellement par le sénatus-consulte du 22 fructidor an XIII (1805). Une



Tronchet. D'après la statue commandée à Roland pour le Conseil d'État en 1812 et destinée à faire pendant à la statue de Portalis, exécutée par Deseine la même année. Ces deux statues sont aujourd'hui à Versailles.

(1) Ce règlement, appliqué depuis sans contestation, n'a cependant jamais reçu la sanction du pouvoir législatif. Tronchet, devenu sénateur, eut une grande influence sur tous ces travaux législatifs.

(2) Signalons aussi les efforts persistants du Conseil d'État pendant l'Empire, comme pendant le Consulat, pour assurer la destruction du régime féodal. Décrets du 13 messidor an XIII (2 juillet 1805), du 7 mars 1808, du 2 février 1809 sur la qualification des rentes et redevances, confirmant le décret du 17 juillet 1793. Voyez E. Garsonnet, *Histoire des locations perpétuelles et des baux à longue durée*

modification plus importante résulta d'une loi du même jour qui, abolissant l'article 1905 du Code civil, mettait fin à la liberté des transactions pour le prêt à intérêt, et fixait un maximum au taux (5 p. % en matière civile, 6 p. % en matière commerciale).

Cette loi avait été provoquée par l'irritation que l'usure des Juifs avait produite en Alsace. On put craindre un moment de voir se renouveler contre eux dans ce pays les scènes odieuses du moyen âge. Déjà, le 30 mai 1806, un décret prononça un sursis à l'exécution des jugements rendus en faveur des Juifs, à raison des créances contre *les cultivateurs non négociants*, dans plusieurs départements. Napoléon, qui n'avait guère connu les Juifs que par ceux qui trafiquaient à la suite des armées, n'avait pas pour eux une grande estime. Il voulut cependant entendre leur justification ; il convoqua à Paris (1808) un grand sanhédrin, qui adopta un règlement de police auquel l'Empereur donna sa sanction. Les Juifs rentrèrent dans la loi commune. Napoléon d'ailleurs montra toujours quelque méfiance au sujet du mouvement des capitaux mobiliers, et il a cherché plus d'une fois à mettre le mouvement économique sous la direction de l'État. Si l'on en croit l'auteur des *Idées napoléoniennes*, cette méfiance avait surtout pour origine dans l'esprit de Napoléon une vue d'avenir. « La Révolution avait affranchi la terre ; mais la nouvelle propriété de l'industrie, s'agrandissant journellement, tendait, pensait-il, à passer par les mêmes phases que la première et à avoir comme elle ses vassaux et ses serfs. Napoléon aurait prévu cette tendance, inhérente à tout système dont les progrès sont des conquêtes, et aurait voulu le prévenir. » En ce cas les prévisions de Napoléon auraient été conformes, par une singulière coïncidence, avec celles du réformateur Fourier, qui publiait justement en 1808 sa *Théorie des quatre mouvements*, premier programme de son système, et prédisait que le système de la concurrence illimitée amènerait la formation d'une *féodalité industrielle*.

Mais une condition nécessaire pour que l'État puisse agir d'une façon utile sur le mouvement économique, c'est que les finances publiques soient bien administrées ; la Cour des Comptes fut constituée par le décret du 16 septembre 1807. A la chute de Barbé-Marbois, provoquée par sa conduite maladroite dans ses rapports avec la Compagnie des négociants réunis (1), M. Mollien, qui lui succéda au ministère du Trésor, reconnut qu'au lieu de 73 millions, que M. Barbé-Marbois croyait dus seulement à l'État, par les spéculateurs qui s'étaient engagés à avancer l'argent au Trésor en se chargeant de recouvrer le montant des obligations des receveurs généraux, la créance de l'État se montait en réalité à 142 millions. L'intégrité de M. Barbé-Marbois était au-dessus du soupçon. Cette erreur était donc une preuve éclatante que le sys-

(1) Cette Compagnie s'était formée sous la protection du gouvernement, pour l'escompte des valeurs du Trésor.

tème de comptabilité employé pour le Trésor était défectueux. Aussi put-il faire taire des préjugés persistants et établir pour tous les comptables publics le système qu'il avait expérimenté avec un plein succès pour la Caisse des dépôts et consignations dont il était directeur. Ce système de comptabilité en partie double, emprunté à la comptabilité commerciale, aussi simple qu'ingénieux, devait être successivement imité à peu près par toute l'Europe ; elle ne



Le roi Jérôme. D'après Philippoteaux.

nous l'envie plus parce qu'elle le possède. Lorsque M. Gladstone vint en France étudier notre comptabilité, pour l'appliquer au besoin à l'Angleterre, il admira d'abord notre système de garanties ; mais il fallait que l'orgueil britannique prit sa revanche : « Vous n'êtes pas volés en France, c'est vrai ; mais ça vous coûte bien cher ! — Vous êtes volés en Angleterre, c'est vrai aussi, répartit le conseiller d'État, M. de Lavenay, qui l'accompagnait ; mais vous ne savez même pas combien ça vous coûte ! » Au point de vue des impôts, Napoléon, continuant à marcher dans la voie où il était entré pendant le Consulat, demanda de plus en plus des ressources à l'impôt indirect. L'impôt foncier devait être surtout la ressource des mauvais jours.

Partout l'administration impériale poursuivait avec une rare activité l'exécution des travaux publics vraiment utiles, aussi bien sur le territoire français que dans les pays feudataires, Confédération du Rhin, Italie, Naples, Westphalie. Il est certain que cette administration, souvent attaquée aujourd'hui, parut un immense bienfait à tous les peuples auxquels la conquête l'imposa, parce qu'elle apportait, avec une probité et une régularité en général supérieures à celles des fonctionnaires qu'elle remplaçait, les principes civils de la Révolution (1). Elle y apportait l'égalité entre les citoyens, la tolérance religieuse, l'affranchissement du travailleur des champs aussi bien que des villes, la protection de l'accusé, la publicité de la justice. Or, devenues allemandes, les provinces du Rhin ont voulu conserver la législation française, et des jurisconsultes allemands tels que Zachariæ comptent parmi les meilleurs commentateurs de notre Code civil. La France apportait ainsi au delà de ses frontières le principe que le gouvernement doit être contrôlé. Quelques jours à peine après que le grand-duché de Varsovie avait été donné à la Saxe, Napoléon chargeait une commission polonaise de rédiger une constitution pour le pays. Elle fut promulguée le 22 juillet 1807. Le roi était assisté d'un conseil de ministres responsables ; il partageait le pouvoir législatif avec un sénat comprenant six évêques, six palatins, six castillans, et un corps législatif de soixante députés élus dans les districts de la noblesse et de quarante députés des villes. Le corps législatif votait l'impôt et faisait les lois. Napoléon « pouvait donc se vanter d'avoir élu une tribune au milieu de l'atmosphère silencieuse des gouvernements voisins (2) ». Dès le 7 juillet 1807, Napoléon écrivait à son frère Jérôme en lui annonçant qu'il allait être reconnu roi de Westphalie : « Mon intention est de vous donner une constitution régulière qui efface dans toutes les classes de vos peuples de vaines et ridicules distinctions (3). »

Le roi de Prusse comprit que son pays ne pouvait dorénavant jouer un rôle et se préparer aux luttes futures qu'en faisant appel aux idées françaises, en reconnaissant les droits du peuple, et, soutenant la noble politique de Stein, malgré la haine du parti nobiliaire, il avait signé le décret de Memel, qui fut le 89 de la Prusse. Ce décret abolit le servage, autorisa la vente et le mor-

(1) Voir Rambaud, *les Français en Allemagne*. En 1890, le conseil municipal de Mayence a voté à l'unanimité et sans discussion une somme de trois cents marks pour la réfection de la tombe du préfet du département du Mont-Tonnerre, Jean-Bon-Saint-André. Sur la part que Napoléon a pu prendre dans le réveil des nationalités du bas Danube, voir la *Mission du commandant Mériage à Viddin* publiée par Boppe.

(2) A. Rambaud, *Histoire de Russie*, p. 565.

(3) Jérôme, roi de Westphalie, avait épousé Catherine de Wurtemberg (1807). Sur cette princesse, non moins digne d'estime que la princesse Auguste de Bavière, voir sa *Correspondance* et les fragments de ses *Mémoires* publiés dans la *Revue historique*. Voir aussi l'article de M. Gabriel Monod dans la *Revue Critique* du 16 janvier 1888.

cellement des diverses espèces de biens même nobles et permit que l'on passât, comme on l'entendait, de la classe de citadin (habitant des villes) à



Napoléon à Dresde, donnant la constitution du grand-duché de Varsovie (22 juillet 1807).

D'après le tableau de Marcellin Bacciarelli, lithographié à Dresde en 1811.

(A la droite de l'Empereur se tiennent les ministres prince de Talleyrand et comte Maret. La Pologne est représentée par son gouvernement provisoire, ayant à sa tête Stanislas Malachowski, président, et dont les autres membres sont : Gutakowski, Stan. Potocki, Wybicki, Działynski, Bielinski, Sobolewski et Luszczewski.)

celle de paysan. Cet acte, qui excita tant de colères chez une grande partie de privilégiés, fut l'origine de la régénération de la Prusse et de l'Allemagne.

Napoléon pensait, comme il l'a dit, que toute guerre européenne était une

guerre civile, et il disait, le 10 février 1805, au Corps législatif : « Je veux, autant que je pourrai y influer, que le règne des idées philanthropiques et généreuses soit le caractère du siècle. C'est à moi à qui de tels sentiments ne peuvent pas être imputés à faiblesse, c'est à nous, c'est au peuple le plus doux, le plus éclairé, le plus humain, de rappeler aux nations civilisées de l'Europe qu'elles ne forment qu'une seule famille. »

Malheureusement il se laissait emporter à croire que cette famille devait être sous la domination d'un seul, et cependant il aurait dû voir, après Tilsit, combien il lui était difficile de jouer à la fois le rôle de général d'armée et de chef d'empire, de se préoccuper non seulement de remporter un succès décisif, mais de savoir quel effet tel ou tel mouvement militaire produirait sur l'opinion, à Paris, en France, et en Europe. Nous verrons qu'il lui arrivera de sacrifier dans une certaine mesure le général au souverain et de préparer ainsi son échec militaire et sa chute du trône. L'état de son armée elle-même aurait dû aussi être pour lui un avertissement.

Elle ne valait plus l'armée de 1801 à 1807. A l'extérieur, les réfractaires étaient de plus en plus nombreux ; à l'intérieur, la conscription commençait à devenir un véritable effroi dans tous les départements. Dans les troupes en campagne, il y avait aussi des symptômes de décadence.

De plus, comme l'a dit Bugeaud (1), « dès 1807-1809, en raison des besoins toujours croissants de la guerre, dont le théâtre s'étendait incessamment, la composition de l'armée s'affaiblit, sa constitution s'altéra. Dans l'esprit du gouvernement et devant les nécessités pressantes de la situation, les préoccupations de quantité, pour la formation des effectifs, durent l'emporter sur les préoccupations de qualité. On fit de grands efforts pour retenir sous les drapeaux les vieux soldats, qui devinrent trop vieux, et pour multiplier les jeunes soldats, qui furent trop jeunes, et, à peine formés, acheminés vers les armées actives. On vit alors se produire de graves désordres donnant lieu, le jour du combat, aux plus douloureux mécomptes. Toute armée de cent mille hommes, lancée en ligne et disponible pour l'action, laissait derrière elle, en cheminant, une deuxième armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, formée de vieux soldats usés et indisciplinés, de conscrits affaiblis qui ne se rejoignaient plus, vivaient sur l'habitant et constituaient ce que nous appelions l'armée des fricoteurs, mal désormais inévitable et incurable, et qui allait s'aggravant chaque jour. » C'était encore cependant une admirable armée, et on ne pouvait lui trouver d'infériorité sérieuse qu'en la comparant à elle-même.

Le prestige de Napoléon était intact pour les soldats. A vrai dire, c'était plus qu'un général et un souverain pour eux, c'était un dieu. Lorsqu'on le voyait

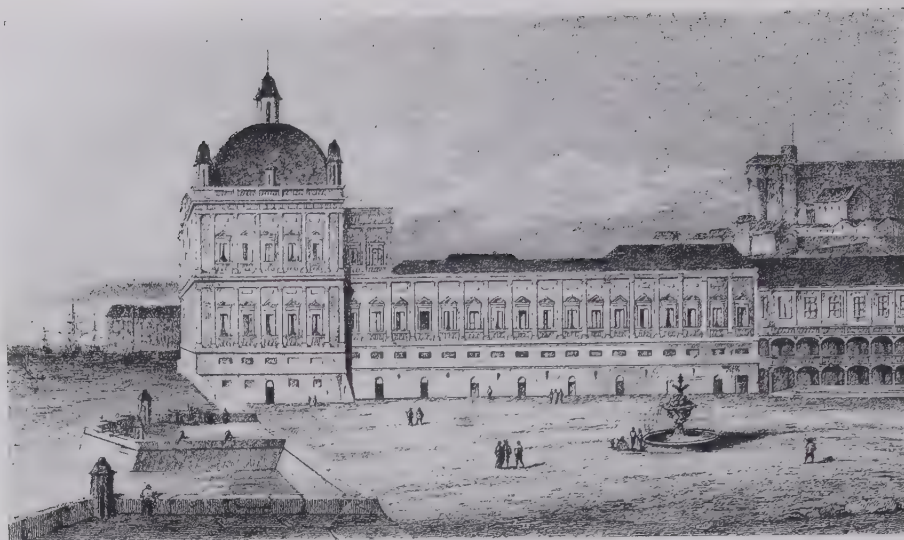
(1) Cité dans *l'Armée Française en 1867*, du général Trochu, p. 82 et suiv.

passer et que de rang en rang couraient ces mots : « Le voilà ! » tout était oublié et la mort la plus cruelle semblait douce. Coignet, entendant des officiers faire quelques critiques sur l'Empereur, dit qu'ils « blasphèment ». Ces sentiments devaient résister à toutes leurs souffrances et à toutes les fautes de leur chef. « Personne peut-être, dit Joseph de Maistre en 1813, n'a été plus à même que moi de faire des observations directes ou indirectes sur l'esprit français. Jamais je n'ai pu découvrir un seul signe de révolte contre Bonaparte : « Il est trop ambitieux ou *ambitionnaire*, comme disait un soldat ; s'il veut que nous nous battions, il faut bien qu'il nous nourrisse. » Voilà ce que j'ai pu connaître de plus fort ; mais jamais un mot ni un geste contre sa souveraineté. L'impression que cet homme fait sur les esprits est inconcevable. Un Piémontais prisonnier, qui était présent à la revue qui se fit avant de sortir de Moscou, m'a fait peur à moi-même en me disant : « Lorsque je le voyais passer devant le front, mon cœur battait comme lorsqu'on a couru de toutes ses forces, et mon front se couvrait de sueur, quoiqu'il fit très froid. » Avec de pareils soldats, Napoléon crut tout possible.

C'est au moment où il avait tant de raisons de se modérer, qu'il se lança dans les affaires d'Espagne, où son ambition allait éclater dans tout son jour et où il allait joindre la perfidie à la violence.



Serment de l'armée fait à l'Empereur après la distribution des aigles au Champ de Mars. Tableau de David.
Musée de Versailles.



Vue de Lisbonne.

CHAPITRE CINQUIÈME

AFFAIRES D'ESPAGNE

FONTAINEBLEAU. — BAYONNE. — BAYLEN. — ERFURTH. — SOMO-SIERRA.
— MADRID. — LES ANGLAIS DANS LA PÉNINSULE. — LA COROGNE. — SARRAGOSSE. — COMMENCEMENT DU SOULÈVEMENT DES PEUPLES.



Les hostilités n'avaient pas cessé sur le continent à la paix de Tilsit. Pendant que le Czar se disposait à abandonner ses alliés et négociait avec Napoléon, le roi de Suède avait rompu tout à coup l'armistice (3 juillet 1807).

Gustave IV était, comme on l'a dit, une caricature de Charles XII. « Livré à des visions d'illuminé et fasciné par l'évêque de Lundén, non moins insensé que lui, dit M. de Barante, il enrégimenta quelques émigrés français sous d'Aumont et appela à Stralsund Louis XVIII, qui ne pouvait rester à Mittau depuis qu'Alexandre était en paix avec la France. Il croyait qu'à l'arrivée de ce prince, l'armée française, touchée de repentir et saisie d'enthousiasme pour son souverain légitime, s'empresserait d'abandonner Napoléon. Il déclara la guerre. » Elle ne fut pas longue. Le maréchal Brune vint assiéger Stralsund. Les opérations, conduites avec une

grande énergie et un talent supérieur par Chasseloup-Laubat, furent un modèle de précision, de vigueur et de promptitude. La ville capitula le 21 août 1807. Louis XVIII, qui avait failli se faire prendre en se dirigeant sur Stralsund où les Français venaient d'entrer, débarqua à Carlscrona le même jour que Gustave IV. Les Suédois avaient perdu toute la Poméranie et l'île de Rugen (1).

En ce moment l'Angleterre compensait le désastre de ses alliés par une victoire plus honteuse qu'une défaite. Le Danemark avait toujours gardé la neutralité, mais le ministère anglais, sous prétexte qu'il pourrait être obligé



L'Inspection. D'après une lithographie de Raffet.

d'entrer dans la ligne maritime que Napoléon avait organisée contre l'Angleterre, envoya dans la Baltique, sous lord Cathcart, une expédition pour détruire ou capturer la flotte danoise. Le prince royal, Frédéric, qui gouvernait au nom de son père Christian VII, tombé en enfance, repoussa les conditions qu'on voulait lui imposer et résista six jours à un bombardement épouvantable. La moitié de la ville avait été brûlée et 2.000 hommes, femmes et enfants, avaient péri, lorsque le général Peymann, trouvant enfin que « l'humanité pouvait faire taire la voix de l'honneur militaire », consentit à signer une ca-

(1) Déjà, peu de jours après l'armistice, le roi de Suède avait appelé le maréchal Brune à une entrevue où il lui avait sérieusement proposé d'abandonner Napoléon et de réunir ses troupes à l'armée suédoise pour servir la cause du roi légitime, promettant que Louis XVIII saurait récompenser comme il convenait une pareille conduite. (V. les *Mémoires du général Lejeune*.)

pitulation. Pendant six semaines, les arsenaux, livrés aux Anglais, ne cessèrent de travailler à réparer la flotte danoise pour la mettre en état d'être emmenée en Angleterre. Cette agression sauvage souleva contre l'Angleterre l'indignation de la Russie, de la Prusse et même de l'Autriche. Chacune de ces trois puissances fit exécuter le blocus continental et adhéra au décret de Milan, par lequel Napoléon venait de répondre aux vexations de plus en plus violentes de l'Angleterre.

Le Portugal n'imita pas leur exemple, et l'Empereur le somma d'adhérer au blocus. Le prince régent de Portugal (1), tout dévoué à la politique de Londres, s'engagea, pour gagner du temps, à fermer ses ports aux Anglais, mais resserra son alliance avec l'Angleterre et se disposa à s'enfuir au Brésil. Napoléon, résolu alors à détrôner la maison de Bragance, signe avec le gouvernement espagnol le traité de Fontainebleau, aux termes duquel la France devait envoyer en Portugal 25.000 hommes et l'Espagne 24.000. Ce royaume serait partagé en trois parties : le roi d'Étrurie, gendre de Charles IV, recevrait celle du nord en échange de la Toscane ; Godoï, celle du sud, et le centre resterait sous le séquestre de la France. Junot fut envoyé en Portugal avec 25.000 conscrits sans aucune expérience de la guerre. Mais, protégés par la gloire des vainqueurs de Friedland, ils ne trouvèrent sur leur route aucun obstacle et arrivèrent à Lisbonne, exténués par la rapidité de leur marche, quelques heures seulement après le départ de la cour et de la noblesse portugaise pour le Brésil (octobre-novembre 1807). Junot organisa militairement la contrée, tandis que 24.000 Espagnols pénétraient dans les Algarves.

Malgré l'appui que le gouvernement espagnol venait de prêter à ses desseins sur le Portugal, Napoléon n'était pas sûr de la cour de Madrid. Le roi Charles IV, vieux et sans caractère, abandonnait la conduite des affaires à un aventurier, Emmanuel Godoï, qu'il avait créé successivement premier ministre, généralissime et grand amiral, enfin prince de la Paix. Quoiqu'il n'eût d'autres mérites que d'être protégé par la reine Louise-Marie de Parme, qui lui sacrifiait son pays et sa famille, il jouissait de la confiance illimitée et de l'amitié la plus vive du roi Charles IV, qui ne pouvait se passer de lui. La décrépitude et l'abaissement moral de la cour d'Espagne dépassaient alors toute idée (2).

(1) Il fut roi à partir de 1816, sous le nom de Jean VI ; il gouvernait le Portugal depuis 1793 pour sa mère Maria I^{re}, frappée d'aliénation mentale, et avait pris le titre de régent depuis 1799.

(2) Lors de l'entrevue de Bayonne, Napoléon avait reçu Charles IV à sa table avec la reine. L'huissier de service n'ayant pas laissé entrer Godoï dans la salle à manger, le roi, au moment de s'asseoir à table, s'écria : « Sire, où est Emmanuel ? » L'Empereur ordonna en souriant de faire entrer le favori. Pendant le dîner, le roi, qui souffrait de la goutte et des rhumatismes, parla beaucoup de sa passion pour la chasse, à laquelle il attribua ses douleurs. « Tous les jours, disait-il, quelque temps qu'il fit, hiver comme été, je partais, après avoir entendu la messe et avoir déjeuné, je chassais jusqu'à une heure, je dinais et je retournais immédiatement à la chasse jusqu'à la chute du jour. Le soir, Emmanuel

Le favori auquel Charles IV avait livré les intérêts de sa monarchie était odieux à toute la nation. On lui reprochait d'avilir l'Espagne et d'exécuter, avec une complaisance indigne, les volontés de la France. L'alliance de Napoléon était très onéreuse. Elle avait amené la ruine de la marine espagnole et partout on réclamait au moins une neutralité absolue. Inquiet des progrès de l'opposition et des désastres de l'Espagne, Godoï s'était secrètement entendu avec la coalition, et lorsque la Prusse nous avait déclaré la guerre,



Pièce relative au séjour des Français à Nuremberg. D'après une gravure allemande.

le ministre avait, dans une proclamation, appelé les Espagnols aux armes contre un ennemi qu'il ne nommait pas (5 octobre 1806). La victoire de Napoléon lui causa une frayeur terrible. Il s'humilia devant lui, mais n'obtint sa grâce qu'en livrant un corps de 14.000 hommes, qui servit sous Bernadotte dans la campagne de Pologne. Cette tentative de Godoï, si misérablement qu'elle eût échoué, était un avertissement pour Napoléon.

Napoléon se trouvait à l'égard de l'Espagne exactement dans la même position que les Bourbons, avant que l'un d'eux fût devenu roi d'Espagne. Louis XIV avait assuré à la France la sécurité de sa frontière des Pyrénées en établissant dans la Péninsule son petit-fils, sur l'alliance duquel il espérait que ses successeurs pourraient compter. Napoléon pensait aussi qu'il ne

avait soin de me dire si les affaires allaient bien ou mal et j'allais me coucher, pour recommencer le lendemain, à moins qu'il n'y eût quelque cérémonie importante. »

devait laisser la couronne d'Espagne qu'à un prince soumis à son influence et tout disposé à partager ses desseins. Il avait d'abord songé à introduire dans ce pays une constitution démocratique et des institutions politiques qui l'eussent rendu entièrement français. Mais il comprit bientôt qu'il n'était pas permis de compter sur la race dégénérée des Bourbons pour opérer de pareils changements. Napoléon s'arrêta alors pendant quelque temps à l'idée de prendre à Charles IV les provinces du nord de l'Espagne en lui laissant en échange le Portugal. Ainsi rapprochés du cœur de la Péninsule, les Français y auraient fait peu à peu et sans efforts pénétrer leur influence. Mais dans ces deux projets, l'exécution rigoureuse du blocus continental en Espagne n'était pas encore garantie. C'est ainsi qu'il en vint à concevoir un troisième projet qui lui paraissait plus sûr : c'était de dépouiller les Bourbons de leurs États et de les faire occuper par des troupes françaises.

La discorde qui régnait dans la famille royale offrait à Napoléon une occasion d'intervenir dans les affaires de l'Espagne. Le fils aîné de Charles IV, Ferdinand, était éloigné du pouvoir par Godoï et détestait les Français. Le peuple l'aimait à cause de sa haine pour le favori. Fort de cette popularité, Ferdinand résolut de renverser Godoï et de s'emparer de la direction des affaires. Il écrivit à Napoléon pour lui demander son appui ; Charles IV, averti de ses desseins, le fit arrêter et écrivit de son côté à l'Empereur pour lui demander en quelque sorte la permission de déshériter son fils. A la prière de Godoï et sur l'aveu que son fils lui fit du complot, Charles IV lui rendit cependant la liberté. La médiation de l'Empereur, invoquée par le père et par le fils, l'était aussi par une grande partie de la nation espagnole, qui espérait recouvrer sa splendeur passée des mains de l'homme qui avait régénéré la Hollande et l'Italie. Mais elle ne comptait pas sur une intervention armée et changea bientôt de sentiment à l'égard de Napoléon, lorsqu'elle comprit le but où il tendait.

En effet, sous prétexte d'appuyer Junot en Portugal, il fit bientôt occuper la vallée du Douro et les provinces basques par 60.000 hommes. Godoï n'osa pas donner l'ordre de résister aux troupes françaises. Enhardies par cette lâcheté, elles occupèrent la Catalogne et l'Aragon et s'emparèrent de la plupart des places fortes de la Bidassoa au Tage. Murat fut nommé généralissime des troupes envoyées en Espagne. Napoléon, qui n'était pas encore décidé à dépouiller les Bourbons, leur déclara qu'il allait réunir à la France les provinces de l'Èbre et leur offrit en compensation le Portugal, sans égard pour la reine d'Étrurie qui, déjà privée de la Toscane en vertu du traité de Fontainebleau, allait l'être aussi de la principauté qu'on lui avait promise sur le Douro en échange de son royaume. La cour d'Espagne, consternée, ne fit pas de réponse et se prépara à passer en Amérique, à l'instigation secrète, dit-



Emmanuel Godó, prince de la Paix. D'après Goya. (Académie San-Fernando à Madrid.)

on, de Napoléon lui-même. Mais les partisans de Ferdinand s'opposèrent à ce départ, investirent le château d'Aranjuez où le vieux roi faisait ses préparatifs et le contraignirent à destituer son favori, qui vit sa maison saccagée et fut lui-même maltraité, puis jeté en prison. Pour le sauver, Charles IV abdiqua



Dragons d'Espagne. Peint par Raffet, lithographié par Llanta.

en faveur de Ferdinand VII (18 mars 1808). A la nouvelle des événements d'Aranjuez, Murat marcha sur Madrid et y entra le 23 mars.

On croyait qu'il se prononcerait pour Ferdinand, mais il garda la neutralité entre ce prince, qui suppliait l'Empereur de le reconnaître roi d'Espagne, et Charles IV, qui avait de son côté écrit à Napoléon pour protester contre son abdication et demander pour lui, sa femme et son cher Godoï, une retraite au delà des Pyrénées. Napoléon comprit qu'il était impossible de faire accepter à l'Espagne le gouvernement de Charles IV et de son favori. D'autre part, il

connaissait la haine de Ferdinand et de son parti pour la France ; ratifier son avènement, c'était ruiner d'avance l'exécution de ses desseins d'étendre le blocus continental à la Péninsule et d'assurer notre frontière des Pyrénées. Il ne voulait pas avoir l'air de dépouiller de force les Bourbons, et, sans former encore de plan bien arrêté, il conçut l'idée d'obtenir l'abdication du fils aussi bien que du père. En attendant, il recommanda à Murat de faire en sorte que les



Carte du bassin de l'Ebre.

Espagnols ne pussent pas soupçonner le parti qu'il prendrait : « Cela ne sera pas difficile, disait-il, je n'en sais rien moi-même. »

Cependant Napoléon s'était rendu à Bayonne, et Ferdinand, persuadé qu'il ne pourrait régner sans avoir été reconnu par l'Empereur, s'était mis aussitôt en chemin pour aller le trouver et prévenir son père, qui avait la même intention. A son arrivée à Bayonne, le prince renouvela sa demande près de Napoléon et lui offrit d'assurer l'alliance intime de la France et de l'Espagne en épousant une princesse de la famille Bonaparte. Dès que l'Empereur eut sous les yeux le triste rejeton de Louis XIV, il perdit tout espoir de régénérer la Péninsule à l'aide des Bourbons. Il fit demander à Ferdinand sa renonciation au trône d'Espagne moyennant l'indemnité de la Toscane. « Il faut vous décider avant l'arrivée du roi votre père, lui dit-il, car je suis sûr d'ob-

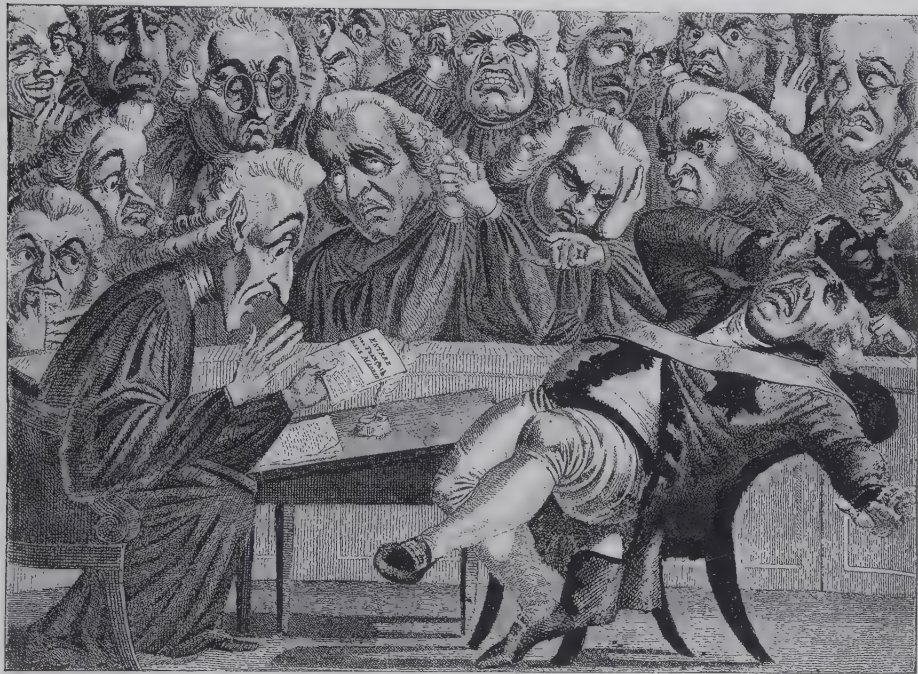


Le roi d'Espagne Charles IV et sa famille. D'après le tableau de Goya. (Musée de Madrid.)

1. Le roi d'Espagne Charles IV (1768-1819), roi de 1788 à 1808. — 2. Marie-Louise de Parme (1751-1819), reine d'Espagne par suite de son mariage avec Charles IV (1765). — 3. Le prince des Asturies Ferdinand (1784-1833), roi sous le nom de Ferdinand VII (1814). — 4. Marie-Antoinette, fille de Ferdinand I^{er}, roi des Deux-Siciles (1784-1806), épouse du prince des Asturies (1802). — 5. L'enfant don Carlos, prétendant au trône à la mort de son frère aîné Ferdinand VII (1788-1845). — 6. L'enfant (1789-1848) Marie-Isabelle, fille de Charles IV, qui épousa en 1802 le prince de Naples François I^{er}, roi de Naples de 1825 à 1830. — 7. L'enfant don Antonio, frère de Charles IV (1782-1824), fille de Charles IV, reine d'Etrurie, mariée en 1795 à Louis de Parme. — 8. Louis de Parme (1773-1803), roi d'Etrurie, 1801. — 9. L'enfant don Antonio, frère de Charles IV (1755-1817). — 10. L'enfant don Antonio, frère de Charles IV (1755-1817). — 11. Carlotta Joachina, fille aînée de Charles IV (1775-1830), femme (1790) de Jean VI de Portugal. — 12. Maria Joséfa, sœur aînée de Charles IV.
- N. B. — Le prince des Asturies Ferdinand ne s'étant marié qu'en 1802, et le roi d'Etrurie étant mort en 1803, c'est dans l'année 1802 ou 1803 que Goya dut peindre cette toile. Cette indication est confirmée par le caractère de la peinture qui se rapporte certainement à la période la meilleure du talent de l'auteur.



tenir de lui tout ce que je voudrai. » Il avait fait délivrer par Murat et envoyer près de lui le ministre Godoï, sur l'influence duquel il comptait pour obtenir la renonciation de Charles IV. Le vieux roi arriva, en effet, bientôt après, et, enchanté de la réception toute royale que lui fit Napoléon et de la délivrance de son favori, voulut contraindre son fils à abdiquer. Ferdinand demandait à consulter les cortès lorsque l'indignation soulevée par l'invasion perfide des Français et par le départ de la famille royale fit éclater à Madrid une insur-



Lecture de la nouvelle de l'entrée des Français dans Madrid par le premier ministre d'Angleterre au roi Georges et à son conseil.

rection, que Murat fut obligé de réprimer par la force et par l'exécution des plus compromis d'entre les conjurés (2 mai 1808). La date du 2 mai, *El dos de Mayo*, anniversaire du premier signal de la résistance à l'envahisseur, est chère à tout Espagnol ; c'est la fête nationale de l'Espagne. Les grandes villes imitèrent l'exemple de la capitale et massacrèrent les Français qui se trouvaient dans leurs murs. Napoléon et Charles IV attribuèrent au parti de Ferdinand cette sanglante révolte, et le vieux roi voulut contraindre le prince à renoncer sans condition à ses droits au trône d'Espagne. Napoléon lui-même assista à une scène révoltante, dans laquelle le roi et la reine s'emportèrent au point de lever la main contre leur fils.

« Nous ne perdîmes pas un mot de tout ce qui fut dit à cette occasion, ra-

conte un témoin caché de cette scène (le duc de Rovigo). Le prince de la Paix écoutait avec nous à la porte du salon, qui était en bois de sapin très léger. Le roi Charles IV demanda d'un ton très sévère au prince des Asturies : — As-tu des nouvelles de Madrid? — Nous n'entendîmes pas la réponse du prince, mais le roi repartit vivement : — Eh bien, je vais t'en donner, moi. — Et il lui raconta ce qui s'était passé : — Crois-tu, lui dit-il, me persuader que tu n'as là aucune part à ce *saccage*, toi ou les misérables qui te dirigent? Était-ce pour faire égorger mes sujets que tu t'es empressé de me faire descendre du trône?



Bessières, duc d'Istrie.

Dis-moi, crois-tu régner longtemps par de tels moyens? Qui est celui qui t'a conseillé cette monstruosité? N'as-tu de gloire à acquérir que celle d'un assassin? Parle donc. — Le prince se taisait ou du moins on ne l'entendait presque point. Mais nous entendions distinctement la reine qui lui disait : — Eh bien, je te l'avais bien dit que tu te perdrais! Voilà où tu te mets et nous aussi! Tu nous aurais donc fait périr aussi si nous avions encore été à Madrid? Comment aurais-tu pu l'empêcher? — Probablement le prince des Asturies se taisait toujours, car

nous entendions la reine lui crier : — Eh bien, parleras-tu? voilà comme tu faisais, à chacune de tes sottises; tu n'en savais jamais rien.

« La position de Ferdinand devait être affreuse. La présence de Napoléon le gênait horriblement et ce fut l'Empereur que nous entendîmes lui dire d'une voix assurée : — Prince, jusqu'à ce moment, je ne m'étais arrêté à aucun parti sur les événements qui m'ont amené ici, mais le sang répandu à Madrid fixe mes résolutions. Ce massacre ne peut être que l'œuvre d'un parti que vous ne pouvez pas désavouer, et je ne reconnaitrai jamais pour roi d'Espagne celui qui le premier a rompu l'alliance qui l'unissait depuis si longtemps à la France en ordonnant le meurtre des soldats français, lorsque lui-même venait me demander de sanctionner l'action impie par laquelle il voulait monter au trône. Voilà le résultat des mauvais conseils auxquels vous avez été entraîné. Vous ne devez vous en prendre qu'à eux. Je n'ai d'engagement qu'avec le roi votre père. C'est lui que je reconnais et je vais le reconduire à Madrid, s'il le désire. — Charles IV répliqua vivement : — Moi? je ne veux pas. Et qu'irai-je faire dans un pays dont il a armé toutes les passions contre moi? Après avoir été assez heureux pour traverser sans perte un bouleversement de l'Europe,



4

1

3

2

Caroline Murat, reine de Naples, et ses enfants. Tableau de Gérard. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}, Paris.)

1. Achille Murat. — 2. Lætitia-Josèphe, devenue comtesse Pepoli. — 3. Lucien Murat. — 4. Louise-Julie, devenue comtesse Rasponi.

irai-je déshonorer ma vieillesse en faisant la guerre aux provinces que j'ai eu le bonheur de conserver? Non, je ne le veux pas. Il s'en chargera mieux que moi. » Enfin le prince fut contraint de signer son abdication et d'adhérer à l'acte par lequel Charles IV, pour lui-même et toute sa famille, renonçait en faveur de Napoléon à la couronne d'Espagne. Les Bourbons rédigèrent ensuite une proclamation pour inviter le peuple espagnol à se soumettre de bon cœur à Napoléon et à attendre tout son bonheur des sages dispositions et de la puissance de son nouveau maître. Puis ils se retirèrent, Charles IV à Compiègne, Ferdinand et les autres princes à Valençay. D'après le vœu d'une junta réunie par Ferdinand lui-même avant son départ pour Bayonne, Joseph Bonaparte fut proclamé roi d'Espagne (1).

Mais les Espagnols n'étaient pas disposés à prêter à l'Empereur le concours au prix duquel il promettait de les régénérer. Ils avaient le droit de se méfier d'un allié qui s'introduisait chez eux par trahison. Presque tous ceux qui avaient accueilli d'abord avec faveur le nouveau souverain ne tardèrent pas à l'abandonner, lorsqu'ils virent qu'il n'était en réalité qu'un fonctionnaire de Napoléon et que l'Espagne ne serait plus qu'une province française. L'Europe s'indigna du guet-apens de Bayonne et la France condamna, dès le premier jour, une politique contraire à sa dignité comme à ses intérêts (2). Il fallait porter en Espagne, non pas nos armes, mais nos idées ; c'était une grande erreur que de vouloir détruire l'indépendance de tout un peuple et de soulever contre soi une guerre nationale, au lieu de s'en tenir à une guerre politique et par conséquent limitée. Napo-



Moncey, duc de Conegliano. Peint par Barbier Walbonne.

(1) Charles IV, trouvant le climat de Compiègne trop dur, se retira à Marseille (17 sept. 1808), puis à Rome (1811). La reine étant morte en 1818, il mourut de chagrin quelques mois plus tard (1819). C'était vraiment un bien brave homme. Quant à Ferdinand, il poussait la bassesse jusqu'à féliciter par écrit Joseph Bonaparte de son avènement au trône d'Espagne, et priait Napoléon de daigner transmettre cette lettre, « une médiation si respectueuse lui garantissant que sa lettre sera reçue avec toute la cordialité que lui, ses frères et son oncle désirent ».

(2) La rente 5 %, qui, après Tilsit, était à 93 francs, descendit rapidement à 70. Ce symptôme d'impopularité ne fut qu'une cause d'irritation pour Napoléon. Il ordonna de faire la guerre aux boursiers, en achetant des rentes avec les fonds disponibles du Trésor et en obligeant la Banque de France à faire de même. La Rente remonta donc. Napoléon décida qu'on agirait de même chaque fois que la Rente tomberait au-dessous de 80 francs.

l'éon le reconnut lui-même. A Sainte-Hélène, il écrivait : « Ma plus grande faute est d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons. Charles IV était usé. J'aurais pu donner une constitution libérale à la nation espagnole et charger Ferdinand de la mettre en pratique. S'il l'exécutait de bonne foi, l'Espagne prospérait et se mettait en harmonie avec nos mœurs nouvelles. S'il manquait à ses engagements, les Espagnols eux-mêmes l'auraient renvoyé ... La guerre d'Espagne a été une véritable plaie et la cause première des malheurs de la France. C'est ce qui m'a perdu. »

Tant qu'il n'avait eu affaire qu'à des souverains, il avait vaincu ; mais maintenant il allait avoir à lutter contre les peuples eux-mêmes, faisant de tout cœur cause commune avec leur gouvernement. Les Espagnols n'étaient pas des ennemis à dédaigner malgré leur décadence : « Il ne faut pas croire, disait Napoléon lui-même, qu'on attaque une nation désarmée et qu'on n'a que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne. On a affaire à un peuple neuf. Il a tout le courage et il aura tout le courage qu'on rencontre chez les hommes que n'ont point usé les passions politiques. » Le clergé espagnol, tout-puissant sur l'esprit du peuple et craignant particulièrement les idées françaises, souleva le fanatisme contre ceux qui avaient pillé les églises et persécuté la religion pendant la Révolution. La guerre contre les Français fut une guerre sainte. Tandis qu'une junte réunie à Madrid reconnaissait Joseph comme roi d'Espagne et prêtait serment à la constitution imposée par l'Empereur (9 juillet 1808), une junte nationale réunie à Séville déclarait une guerre à mort à la France jusqu'à ce que les Bourbons fussent rétablis et l'Espagne évacuée. C'est elle qui organisa la résistance et relia les insurrections locales. L'Angleterre, qui n'intervenait plus directement sur le continent depuis près de dix ans, comprit que le moment était venu de changer de conduite. Elle se hâta de faire alliance avec la junte de Séville ; elle lui envoya 200.000 fusils, 200 canons, 76 millions, beaucoup d'officiers : elle formait déjà le dessein de diriger de ce côté toutes ses forces.

Napoléon n'avait en Espagne que 8.000 conscrits, trop jeunes pour résister à l'âpreté du climat et aux difficultés du terrain, trop peu formés aux cruautés de la guerre pour ne pas s'effrayer des fureurs des Espagnols. Murat eut le tort de disséminer ses forces tandis que l'ennemi concentrait les siennes. Cependant nous eûmes d'abord des succès. Le corps espagnol (35.000 hommes) envoyé dans le nord du Portugal en vertu du traité de Fontainebleau s'était déclaré contre les Français : il s'avancait sur le Douro et menaçait de couper la route de Madrid. Bessières marcha avec 14.000 hommes contre les insurgés, que commandait la Cuesta, les atteignit à Medina del Rio Seco et leur en tua ou prit 12.000. Le reste s'enfuit en Galice (14 juillet 1808). Cette victoire permit à Joseph d'entrer à Madrid. Mais on put bientôt se rendre

rendre compte que dans cette guerre les victoires ne décideraient de rien. Quoique Saragosse n'eût pas de fortifications régulières, il fallut plus d'un mois d'efforts (29 juin - 4 août) aux généraux Lefebvre-Desnouettes et Verdier pour pénétrer dans la ville. Et une fois l'enceinte franchie, lorsqu'on proposa à Palafox de capituler, il répondit : « Guerre au couteau ! » Alors commença une effroyable guerre de rues ; au bout de dix jours, les Français n'étaient encore maîtres que de la moitié de la ville, lorsque des événements qui se passaient sur d'autres points de la Péninsule les décidèrent à l'abandonner.



Combat de Roliça, le 17 août 1808. Composé et gravé par Duplessis-Bertaux.

De Madrid, deux corps d'armée avaient été dirigés sur Valence et sur Cadix. Le maréchal Moncey, qui commandait le premier, s'avança sans difficulté jusqu'à Valence, mais échoua au siège de cette ville et dut se retirer dans la Manche. Dupont, qui commandait le second, passa le Guadalquivir à Andujar et prit Cordoue, qui fut saccagée autant par les paysans des environs que par nos soldats, et où Dupont eut le tort de s'arrêter dix jours (7 juin 1808). La junte de Séville profita de l'indignation qu'avait provoquée ce pillage, dans lequel les églises mêmes et les vases sacrés n'avaient pas été épargnés : elle eut le temps de ramasser 15.000 hommes de troupes de ligne et 30.000 insurgés, dont le commandement fut confié à Castaños. Dupont, qui avait reçu la division Vedel, avec l'ordre de se maintenir sur le Guadalquivir, craignit de voir couper ses communications et battit en retraite sur

Madrid. Vedel, envoyé en avant pour ouvrir la route et occuper Baylen, ayant vu Reding, lieutenant de Castaños, accourir par la rive droite de fleuve, crut qu'il cherchait à s'emparer du défilé de Despena-Perros et y courut aussitôt. Reding prit alors sa place et tint tête à Dupont, qui arrivait en ce moment à Baylen avec 10.000 hommes seulement. Les Français se battirent pendant huit heures. Ils étaient épuisés par la fatigue, la chaleur, la soif et la faim, lorsqu'ils furent attaqués à revers par Castaños qui arrivait d'Andujar. Dupont demanda une suspension d'armes et négocia une capitulation. Cependant Vedel, averti par le bruit du canon, avait attaqué et culbuté la première ligne de Reding. Lorsqu'il apprit que le général en chef avait capitulé, il voulut se retirer; Dupont céda aux menaces des Espagnols et lui commanda de se rendre avec lui. Les divisions Vedel et Dufour, qui devaient être ramenées en France, furent traitées, au mépris de la capitulation, comme la division Barbon, et allèrent périr sur les pontons de Cadix ou dans l'îlot de Cabrera (1). Toutefois, un jeune sous-lieutenant, qui devait être plus tard maréchal de France, Bugeaud, décida les officiers de son régiment, compris comme les autres dans la capitulation, mais éloigné d'une demi-journée de marche du général Dupont, à ne pas rejoindre le corps principal. « Il soutint qu'une troupe sous les armes n'était tenue par une capitulation faite en dehors d'elle qu'autant qu'elle n'avait aucun moyen de s'y soustraire. Il dit qu'on pouvait par une marche rapide gagner la montagne puis Madrid, et qu'il s'offrait pour former l'arrière-garde avec ses grenadiers. Son langage enflammé releva les âmes abattues; on chemina suivant les indications de routes qu'il avait fournies en chasseur expert et qui avait fouillé le pays. Les trente lieues à parcourir devant les détachements ennemis qui couvraient la campagne furent heureusement franchies et le régiment sauvé (2). »

La nouvelle de ce désastre remplit Napoléon de douleur et d'indignation. « Depuis près de trois heures, dit Champagny, la fatale nouvelle était entre ses mains. Il avait exhalé seul son désespoir. Il me fit appeler. Des cris plaintifs sortaient involontairement de sa poitrine. » Un membre du Conseil d'État a aussi raconté que l'Empereur était venu, après cette malheureuse affaire, apporter au Conseil un projet de décret pour régler le mode de mise en jugement des chefs d'armée. « Avant de discuter ce projet, dit-il, Napoléon a parlé de l'événement, et son cœur n'a pu retenir les sentiments qui l'oppressaient. C'était la première fois que la victoire abandonnait ses drapeaux et que ses aigles étaient humiliées. Le prestige était détruit. Il s'est livré à l'épanchement de sa douleur jusqu'à laisser voir des larmes dans ses yeux, et, après

(1) C'est à Baylen que périt le général Gobert, dont on voit le beau tombeau, par David d'Angers, au Père-Lachaise.

(2) *L'Armée française en 1867*, p. V de l'Introduction, à la note.

avoir parlé des ressources que le général aurait pu trouver dans son désespoir, il s'est écrié : « Oh ! que le vieil Horace a bien raison, après avoir dit : « Qu'il « mourût ! » d'ajouter : « Ou qu'un beau désespoir alors le secourût ! » et « qu'ils connaissent mal le cœur humain ceux qui blâment Corneille et l'accusent d'avoir sans nécessité affaibli par le second vers l'effet du « qu'il « mourût » ! C'était une chose curieuse d'entendre ainsi Corneille commenté



Le maréchal Soult. Peint par J. de Laval. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}, Paris.)

par Napoléon. » La colère de l'Empereur n'était que trop légitime. Cette capitulation eut en effet des conséquences funestes. C'était, depuis la Révolution, la première honte infligée à nos armes. L'Europe apprenait enfin que nous n'étions pas invincibles, et c'étaient des bandes en désordre, incapables de jamais tenir en ligne, qui avaient les premières eu la gloire de nous vaincre ! L'Europe reprit courage et l'Autriche songea alors à organiser contre nous une nouvelle coalition. Le succès exalta le fanatisme de l'Espagne entière. A Cadix, les malheureux débris de la flotte qui avait combattu à Trafalgar, perdant tout espoir d'être secourus, furent obligés de se rendre.

Joseph dut abandonner Madrid et se retirer derrière l'Èbre. On évacua même Saragosse (1^{er} août 1808). Enfin cette capitulation en amena une seconde.

Castaños avait dit à Dupont, à Baylen : « De la Cuesta, Blake et moi nous n'étions pas d'avis de l'insurrection. Nous avons cédé à un mouvement national. Or ce mouvement est si unanime qu'il acquiert des chances de succès. Que Napoléon n'insiste pas sur une conquête impossible : qu'il nous rende notre roi, en exigeant des conditions qui le satisfassent, et les deux nations seront à jamais réconciliées. Qu'il ne nous oblige pas à nous jeter dans les bras des Anglais, qui nous sont odieux et dont nous avons jusqu'ici repoussé le secours. »

Mais déjà une armée anglaise avait débarqué en Portugal. C'était un grand événement dans l'histoire de l'Europe, et gros de conséquences, que ce nouvel envoi de forces anglaises considérables sur le continent. Bientôt une seconde armée anglaise devait arriver en Galice, sous le commandement de John Moore. L'armée de Portugal avait pour chef sir Arthur Wellesley, qui s'était distingué dans les Indes et qui allait devenir célèbre sous le nom de Wellington. Les 3.000 Français de la division Delaborde, « manœuvrant avec un art et une précision rares », soutinrent pendant quatre heures l'effort de 15.000 Anglais, au brillant combat de Roliça (17 août 1808). Mais Junot fut battu à Vimeiro (21 août 1808) et, ne trouvant plus de retraite du côté de l'Espagne, fut obligé de capituler. En vertu de la convention de Cintra (30 août 1808), ses troupes furent ramenées en France sur des vaisseaux anglais.

Pendant l'Empereur, jugeant nécessaire de passer lui-même en Espagne avec la Grande Armée, voulait faire évacuer la Prusse aux troupes françaises qui l'occupaient depuis 1806. Par la convention du 8 septembre 1808, la contribution de la Prusse était fixée à cent vingt millions, et jusqu'à son complet acquittement Stettin, Custrin et Glogau seulement devaient rester entre nos mains. En outre, Frédéric-Guillaume s'engageait pendant dix ans à n'avoir pas plus de 42.000 hommes sous les armes. Mais, pour être sûr de la paix de l'Europe centrale pendant qu'il combattait au delà des Pyrénées, Napoléon voulut renouveler d'une manière solennelle l'alliance de Tilsit. Cette manifestation n'était pas inutile.

En Russie, le Czar était, avec le chancelier Roumantzoff et le président du conseil Spéranski, à peu près le seul partisan de l'alliance française, et encore était-il bien moins sincère sur ce point que ses deux ministres. L'aristocratie russe, y compris la famille impériale, était animée pour la Révolution de la même haine que l'aristocratie anglaise. La vie même du Czar était menacée : « Est-ce que vous n'avez plus chez vous de Pahlen, de Zubow, de Benningsen ? » demandait une lettre venue d'Allemagne et saisie par la police. Les derniers actes de Napoléon donnaient à l'aristocratie russe plus d'un prétexte pour attaquer la politique de Tilsit. Napoléon venait d'occuper

les États de l'Église, de dépouiller les Bourbons d'Espagne et la maison de Bragance de leurs États, d'annexer à l'Empire français Flessingue, Wesel, Parme, Plaisance et la Toscane : le Mecklembourg et Lubeck étaient entrés dans la Confédération du Rhin, et l'influence française avait pénétré jusqu'à la Baltique. On oubliait que c'était à l'alliance française qu'Alexandre devait la conquête de la Finlande, qui allait être cédée définitivement à la Russie l'année suivante par le traité de Frederiksham (1809).

Alexandre aurait plus voulu encore ; il aurait voulu profiter des troubles qui avaient suivi la révolution par laquelle Sélim III avait été renversé pour s'emparer de Constantinople. « C'est la clef de ma maison », disait-il à Caulaincourt, et, pour obtenir carte blanche de ce côté, il se montrait des plus empressés à soutenir partout la politique de Napoléon, blâmait les armements de l'Autriche, consentait à la déchéance des Bourbons, à la réunion de Rome. « Si nous nous entendons, l'Empereur et moi, disait-il, il faudra bien que tout le monde s'entende » ; mais Napoléon, quelle que fût sa condescendance pour Alexandre, ne pouvait consentir à ce que les Russes s'établissent dans une ville dont on a dit que « si le monde devait avoir une capitale, c'est là qu'elle serait placée ». Cependant les relations des deux souverains restaient toujours fort cordiales. Le 20 août 1808, on avait exposé aux Tuileries de magnifiques présents que l'empereur Alexandre avait envoyés à l'empereur Napoléon par le comte de Tolstoï, son ambassadeur.

Aussi, lorsque Napoléon offrit au Czar une entrevue dans laquelle, disait-il, « les affaires du monde se régleraient de manière qu'il pût être quatre ans tranquille, sans même une explication, » le Czar accepta avec empressement, et pendant huit jours les deux empereurs, entourés de princes et de rois, purent s'entretenir à Erfurt des intérêts de leurs empires et régler le sort de l'Europe. Ni le roi de Prusse ni l'empereur d'Autriche n'y parurent. Le premier se fit représenter par son frère Guillaume. Le second envoya le baron de Vincent porter en son nom aux deux empereurs l'assurance de ses sentiments pacifiques. C'était là certainement un rôle délicat pour un ambassadeur.

La réunion des deux plus puissants souverains (27 sept. - 14 oct.) de l'Europe fut l'occasion de fêtes splendides. Le grand-duc de Saxe-Weimar, Charles-Auguste, qui avait choisi Goethe pour premier ministre, avait fait de sa petite capitale l'Athènes de l'Allemagne. Les deux empereurs s'y rendirent. Le soir, pendant le bal, Napoléon abandonna la société des princes pour aller causer longuement dans un coin du salon avec Goethe et Wieland ; Goethe a raconté cette conversation célèbre (1). Napoléon avait fait venir à Erfurth la Comédie française et Talma représenta « devant un parterre de

(1) Dans ses *Annalen oder Tag-und-Jahres-Hefte*, sous l'année 1808. A la suite de l'entrevue d'Erfurth, Goethe et Wieland furent décorés de la Légion d'honneur.

rois » les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire. Napoléon défendit de donner aucune comédie de Molière : « Il ne serait pas compris en Allemagne, » disait-il ; le critique Schlegel ne devait pas tarder à lui donner raison en préférant Scribe à Molière. On joua donc des tragédies. Lorsque, dans l'*Œdipe* de Voltaire, l'acteur chargé du rôle de Philoctète récita ce vers (acte I, scène 1) :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

le Czar se leva et serra ostensiblement la main de Napoléon qui était assis à côté de lui. Ce ne fut pas la seule allusion à laquelle donnèrent lieu les spectacles d'Erfurth. Napoléon, malgré les protestations de Talma, fit jouer aussi la *Mort de César*. Sûr de sa puissance, il parut s'amuser beaucoup de la surprise et de l'embarras de tous ces maîtres des nations. Mais cette bizarrerie ne fut du goût ni des acteurs ni des spectateurs. Personne n'osait regarder son voisin dans la crainte de paraître faire une application. « Jamais, disait Talma, représentation ne fut plus extraordinaire. Les acteurs eux-mêmes étaient gênés sur la scène, nos gestes étaient rétrécis, nous n'osions nous abandonner à aucun mouvement. M^{me} Talma (1), qui était au milieu des spectateurs, partageant notre inquiétude, faillit se trouver mal au milieu de la pièce. » Le jeu était dangereux, en effet, et le poignard de Staps n'était pas loin.

Au milieu de ces fêtes, les intérêts politiques les plus sérieux se discutaient entre les princes et leurs ministres. Napoléon ne se faisait pas d'illusion sur les sentiments de l'Autriche. Il savait qu'elle ne cherchait que l'occasion de réparer ses défaites. La guerre de Prusse avait éclaté trop tôt. Elle ne se sentait pas encore assez forte. Mais, comme on l'a vu plus haut, au moment de la campagne de Pologne elle se tint prête. « Elle avait, dit A. Lefebvre, blâmé le plan militaire des Russes et exprimé son étonnement qu'au lieu de disputer pied à pied le territoire de la vieille Prusse, ils ne cherchassent pas plutôt à nous attirer au delà du Niémen. Elle avait insinué que ses armées pourraient alors se jeter dans l'intervalle qui nous séparait du Rhin, briser les fers de la Prusse, soulever la population et nous fermer toute retraite (2). » Stadion, qui, étant ambassadeur de François II à Pétersbourg, avait été un des principaux promoteurs de la troisième coalition, était entré dans le ministère autrichien dès 1806, et, devenu chancelier d'État, dirigeait la politique étrangère de son gouvernement dans le sens le plus hostile à la France. Le coup de théâtre de Tilsit arrêta l'exécution des projets de l'Autriche, mais ne changea pas ses sentiments à notre égard. Soutenue par les subsides de l'Angleterre, elle avait

(1) Il s'agit de la seconde femme de Talma, Charlotte Van Hove, qu'il avait épousée en 1802, après avoir divorcé avec Julie Carreau.

(2) A. Lefebvre, *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, tome III.

continué ses armements, attendant une circonstance favorable, et Baylen lui avait fait croire que cette circonstance était arrivée.

Napoléon ne pouvait donc se rendre en Espagne, sans qu'une puissance lui garantît la tranquillité de l'Europe centrale. Il voulait être sûr du Czar. Il voulait lui faire jouer le rôle que M. de Bismark a fait jouer à son successeur Alexandre II contre l'Autriche en 1870-71, lorsqu'il y avait à craindre que cette puissance voulût profiter de la guerre franco-allemande pour prendre sa revanche de Sadowa, comme en 1808 elle cherchait la revanche d'Austerlitz (1). Napoléon pensait avec raison qu'il lui serait facile d'obtenir du czar Alexandre ce qu'il désirait, c'est-à-dire une attitude franchement et immédiatement comminatoire contre l'Autriche. A sa grande surprise, il ne réussit pas, et l'une des principales causes de cet échec, cause que M. Vandal met en pleine lumière (2), ce furent les intrigues de Talleyrand.

Talleyrand n'était plus ministre des affaires étrangères. Il trouvait trop pénible de suivre Napoléon à travers l'Europe. Ce grand seigneur, qui aimait avant tout ses aises, avait gardé un souvenir plein de rancune de son hivernage en Pologne; la cuisine principalement, et avec raison, lui avait paru détestable. Il avait été remplacé dans ses anciennes fonctions par de Champagne (1807); mais il s'était fait nommer vice-grand-électeur avec un traitement de 500.000 francs : c'était une compensation. Quoique sans portefeuille, il n'en restait pas moins, auprès de Napoléon, le conseiller le plus influent et le plus autorisé pour les affaires diplomatiques. Il accompagna l'Empereur à Erfurth, et eut l'habileté de contrecarrer la politique de son souverain, sous ses yeux mêmes, pour faire prévaloir sa politique propre qui était pleine de sympathie pour l'Autriche, dont il connaissait cependant les projets hostiles. C'était, en somme, une manière de trahison. Mais pour qu'elle pût réussir, il fallait mettre dès l'abord le Czar en défiance contre son allié de Tilsit. Talleyrand sut persuader à Napoléon qu'il valait mieux que ce fût lui, Talleyrand, qui vît le Czar le premier, et, avec l'assentiment du maître qu'il trompait, il eut en effet une première entrevue avec Alexandre avant même que les deux empereurs se fussent rencontrés. Il en profita pour lui dire : « Sire, que venez-vous faire ici? Vous seul pouvez tenir tête à Napoléon et vous venez vous livrer à lui. Le peuple français est civilisé; son souverain ne l'est pas. Le souverain de la Russie est civilisé, son peuple ne l'est pas. C'est au souverain de la Russie de s'allier au peuple français pour le sauver et sauver l'Europe. » L'Autriche était pour Talleyrand, comme on l'a dit, une cliente personnelle.

(1) Comparer aussi de Bernis lors du premier traité de Versailles (Guerre de Sept ans, 1757); c'était alors l'Autriche qui devait nous garantir la tranquillité du Continent.

(2) *Napoléon et Alexandre*, I^{er} vol. Voir aussi, sur la grande intrigue d'Erfurth, le témoignage de Vitrolles (*Mémoires*, III, 445), qui entendit dire plus d'une fois à Talleyrand : « Voyez-vous, à Erfurth, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement ».

Talleyrand tenait Metternich au courant de ses vues. Aussi l'Autriche demanda avec insistance d'être admise à l'entrevue d'Erfurth et y envoya M. de Vincent. Pour arriver à ses fins, Talleyrand trompa non seulement Napoléon, mais Alexandre lui-même. Il lui persuada que l'Autriche n'oserait jamais prendre l'offensive et que par conséquent il était au moins inutile sinon compromettant pour le Czar de la menacer d'une action commune de la Russie et de la France. En cela Talleyrand, tout en cherchant à faire illusion au Czar, se faisait peut-être aussi illusion à lui-même, mais la vérité était que les dépenses militaires excessives que s'était imposées l'Autriche ne pouvaient durer davantage sans conduire l'État à sa ruine, et l'on se trouvait acculé à cette alternative : désarmer ou combattre. Napoléon voyant donc plus juste que Talleyrand lorsqu'il affirmait que le seul moyen d'empêcher l'Autriche d'agir c'était la manifestation éclatante d'une union complète entre la Russie et la France, une menace très nette de la Russie faisant savoir à l'Autriche qu'elle lui déclarerait la guerre dès sa première tentative d'hostilité contre la France. Mais le Czar, prévenu et circonvenu par Talleyrand, résista à toutes les instances, à toutes les séductions de Napoléon.

Alexandre hésitait à sacrifier complètement l'Autriche, seul appui solide sur lequel il pût compter, pour le cas où l'alliance de Tilsit serait rompue. De plus, il ne croyait pas plus que les autres souverains au désir de Napoléon, de donner la paix à l'Europe. Ce désir, à Erfurth, était cependant tout à fait sincère, passionné même ; mais les événements d'Espagne étaient là et l'affaire de Bayonne était trop récente pour que cette sincérité parût vraisemblable. Napoléon quitta Erfurth persuadé que la guerre était inévitable. Ce fut la Prusse qui paya une fois de plus pour la Russie. Les Français continuèrent à occuper les places de l'Oder, dont Napoléon aurait volontiers consenti à l'évacuation si Alexandre était franchement entré dans ses vues.

Quoi qu'il en soit, le 12 octobre 1808, Champagny et Roumantzoff signèrent la convention suivante, qui devait rester secrète. Napoléon et le Czar renouvelaient leur alliance, s'engageaient à avoir les mêmes ennemis et les mêmes alliés et à se communiquer les propositions diplomatiques qu'on leur ferait séparément. Ils adresseraient en commun au roi d'Angleterre une lettre publique pour l'inviter à la paix et ne traiteraient avec lui que s'il consentait à laisser à la Russie la Finlande et les principautés Danubiennes, à Joseph Bonaparte l'Espagne. Le Czar pouvait chercher à obtenir de la Porte, par les armes ou les négociations, la Moldavie et la Valachie ; si la France était obligée de l'appuyer, elle le ferait en termes tels que l'amitié qui l'unissait à la Turquie n'en pût être blessée. En cas de rupture avec l'Autriche, les deux alliés devaient faire la guerre en commun. A la demande du Czar, l'Empereur accordait au roi de Prusse une remise de 20 millions sur la con-

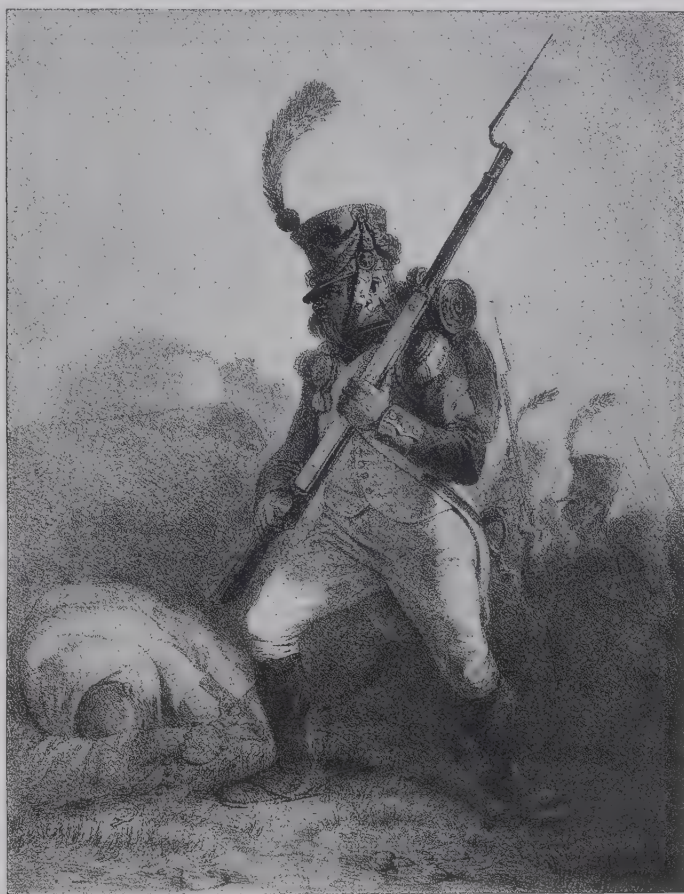


ENTREVUE D'ERFURT.

Napoléon recevant M. de Vincent, ministre d'Autriche. D'après la peinture de Gosse (Musée de Versailles), gravée par Monin.

tribution de guerre qui lui était imposée : enfin, Talleyrand aborda la question d'un mariage russe pour Napoléon.

Si Napoléon croyait le Czar disposé à observer sincèrement ces nouvelles conventions, son illusion était grande. Au lendemain de cette entrevue, le Czar faisait savoir confidentiellement au roi d'Angleterre « la secrète satisfac-



En Espagne, 1809. Peint par Raffet, lithographié par Llanta.

tion qu'il éprouvait de l'habileté qu'avait déployée la Grande-Bretagne en devançant et prévenant les projets de la France par son attaque contre Copenhague ». Les ministres anglais étaient même invités à communiquer franchement avec le Czar comme avec un prince « qui, bien qu'obligé de céder aux circonstances, n'en était pas moins attaché plus que jamais à la cause de l'indépendance européenne ». Bientôt après, il envoyait à la cour de Vienne son aide de camp Pozzo di Borgo, un Corse appartenant à une famille dont on connaissait la haine pour la famille Bonaparte, pour assurer secrètement l'em-

pereur François que si ses premiers efforts étaient heureux contre la France, il le seconderait pour la délivrance de l'Europe. Le Czar agissait même auprès de la cour de Perse pour la détacher de notre alliance et lui faire accepter celle de l'Angleterre. Le général Gardane, envoyé de Napoléon, avait été reçu par le Schah avec empressement, et d'abord, aidé du colonel Fabvier, avait organisé une armée, ouvert des routes et préparé une expédition dans l'Inde. Mais après Tilsit, Napoléon avait changé le caractère de sa mission et l'avait chargé d'opérer un rapprochement entre la Perse et la Russie. Malheureusement ses efforts n'avaient pas eu de succès, aucune des deux puissances n'ayant consenti à abandonner ses prétentions sur la Géorgie. Le Schah reprochait à Napoléon de ne l'avoir pas compris dans le traité de Tilsit, et le Czar lui faisait entendre secrètement que la paix n'était pas sincère et que les vrais alliés de la Perse étaient les Anglais. Une flotte anglaise ayant paru dans le golfe Persique, le Schah consentit à recevoir l'ambassade qu'elle amenait avec elle. Le général Gardane, pensant que sa mission n'avait plus d'objet, retourna immédiatement en France (février 1809).

Se croyant assuré, du moins pour quelque temps, de la tranquillité du centre de l'Europe, Napoléon n'avait laissé au delà du Rhin que 80.000 hommes ; 50.000 avec Davout sur l'Oder, 30.000 avec Oudinot sur le Mein. Puis se mettant à la tête du reste de la Grande Armée, il était entré en Espagne et avait rejoint Joseph à Vittoria (18 nov. 1808), après avoir obtenu du Sénat de nouvelles levées sur la conscription de 1810 et les conscriptions antérieures. Napoléon commence aussitôt les hostilités. Sur ce terrain, nouveau pour lui, du bassin de l'Èbre, où les opérations étendues semblent si difficiles, il ne se trouva pas plus embarrassé qu'il ne l'avait été dans le bassin du Pô, et là encore il donna des modèles de la grande guerre. Lannes commandait la gauche ; Soult, le centre ; Lefebvre et Victor, la droite. Les Espagnols avaient quatre armées formant en tout 130.000 hommes : à droite, celle d'Aragon, sous Palafox, et celle d'Andalousie, sous Castaños ; au centre, l'armée d'Estramadure, sous Galuzzo et le marquis de Belvédér ; à gauche, celle de Galice, commandée par Blake et Gregorio de la Cuesta. Une armée anglaise, commandée par le général Moore devait se porter de Lisbonne sur la Vieille-Castille et donner la main à l'armée de Galice, qui venait de s'accroître d'un nouveau contingent : c'étaient les soldats espagnols du marquis de la Romana que Godoï avait été obligé d'envoyer à Napoléon. Avec une audace rare, ils s'étaient échappés des divers points des rivages de la mer Baltique où Napoléon les avait cantonnés, et s'étaient mis sous la protection des vaisseaux anglais, qui les avaient débarqués en Espagne, où leur arrivée avait excité l'enthousiasme (1). Lefebvre commença par repousser Blake, qui fut battu à

(1) Une pièce de théâtre de Mérimée a pour sujet l'évasion du marquis de la Romana.



Napoléon prescrit aux députés de la ville de Madrid de lui apporter la soumission du peuple (4 déc. 1808). Peint par Carl Veret, au Musée de Versailles.

« Si dans une heure, à cette montre (le duc de Frioul, Duros, tenait la sienne à la main), vous ne m'apportez pas la soumission du peuple, vous serez tous passés par les armes. »

Gros a fait sur le même sujet un tableau exposé au Salon de 1810 et qui aujourd'hui est également à Versailles.

Durango (9 nov.). Napoléon franchit le défilé de Pancorbo et battit l'armée d'Estramadure, qui perdit Burgos (10 nov.). Lefebvre, poursuivant ses succès, culbuta encore l'armée de Galice à Espinosa et la rejeta sur le corps de Soult, qui la prit à revers et lui fit éprouver un véritable désastre à Reynosa (11 nov.). En même temps Lannes battait à Tudela les armées de Castaños et de Palafox (23 nov.). Les Espagnols essayèrent de défendre encore la route de Madrid au défilé de Somo-Sierra (29 nov.), mais en vain (1); Napoléon arrivait aux portes de Madrid le 1^{er} décembre 1808. La ville était en pleine insurrection : le peuple avait dépavé les rues, élevé des barricades, et le tocsin ne cessait de sonner. Napoléon s'empara des hauteurs du Retiro et menaça les autorités d'un bombardement. Au bout de deux jours elles consentirent à signer une capitulation (4 déc.). L'Empereur accordait une amnistie générale. Il publia des décrets pour abolir l'inquisition, les droits féodaux, les douanes provinciales, supprimer les deux tiers des couvents tout en assurant les traitements des curés et décider que les indemnités seraient accordées pour l'occupation des provinces par les Français. Ces mesures, excellentes pour la plupart, n'en étaient pas moins en horreur à la partie la moins éclairée, mais la plus nombreuse, de la nation. Elles ne réussirent pas plus que nos succès militaires à calmer l'insurrection.

Le second siège de Saragosse commença sous Moncey et continua sous la direction de Junot, puis de Lannes. Palafox et ses 22.000 soldats étaient décidés à une résistance désespérée. Cinquante mille paysans des environs s'étaient réfugiés dans la ville : ils devaient montrer une énergie et un mépris de la mort dont il y a peu d'exemples ; mais il faut reconnaître qu'il leur était facile de se résigner à la ruine de Saragosse. Ils remplirent la malheureuse cité de scènes sanglantes, et des chefs militaires d'une bravoure et d'un patriotisme éprouvé furent victimes des soupçons de ces fanatiques. Malgré les efforts de Palafox, la junte, qui dirigeait les affaires de la ville, dominait par la terreur. Ni l'âge ni le rang ne pouvait sauver les suspects. « La même heure voyait l'accusation, le jugement et le supplice, et chaque matin les gibets rangés en ligne sur le Cosso montraient au peuple de nouvelles victimes. » Ce n'était pas assez du feu de l'ennemi et de ces violences intérieures : la famine ne tarda pas à se faire sentir, et bientôt l'air vicié par la multitude de cadavres laissés sans sépulture, agissant plus fortement sur les hommes affaiblis, amena une épidémie qui causa plus de ravages que la guerre. En quarante jours la ville avait reçu plus de 40.000 bombes. Mais l'énergie des Espagnols

(1) Dans cette affaire les lanciers polonais firent une charge célèbre contre l'infanterie et l'artillerie. Un grand nombre y périt ; Philippe de Ségur fut très gravement blessé. Lorsqu'il put se mettre sur pied, il fut chargé de porter solennellement au Corps législatif les drapeaux pris sur l'ennemi. On sculpta un bas-relief représentant cette scène sur la façade du Corps législatif. Il fut détruit à la fin de la Restauration.

n'en était pas ébranlée. Les femmes, les religieux allaient chercher les blessés au milieu des balles, et se mêlaient partout aux combattants. Tel moine se vantait d'avoir dans une seule affaire égorgé dix-sept Français de sa main. Parmi les plus acharnés et les plus braves se trouvait le carme Santiago Saas, qui, déjà au premier siège, « s'était montré aussi vaillant capitaine que fougueux prédicateur ». De nouveau le sabre au poing, les bras nus et la manche retournée sur l'épaule, la robe relevée et de la tête aux pieds tout souillé de sang, il parcourait les rangs et disait à chacun : « Imite mon exemple, il n'en restera pas un. » Dona Burida, qui joignait des sentiments généreux à l'héroïsme le plus viril, distribuait partout des secours aux malheureux, et en même temps organisait les femmes de Saragosse en compagnies de combat. L'une de ces compagnies était commandée par Augustina Sarzella, « la vierge de Saragosse ». Nos soldats, qui n'avaient jamais vu de guerre pareille, se demandaient tristement quand ils en auraient fini avec cette maudite, cette infernale Saragosse. Le 27 janvier, après un assaut meurtrier, ils pénétraient enfin dans la ville.

Mais alors une nouvelle guerre, plus terrible encore que la première, commença. Chaque couvent, chaque maison faisait la même résistance qu'une citadelle, et exigeait un siège particulier. Souvent un étage appartenait aux Français tandis que l'étage voisin était encore occupé par les Espagnols : on se fusillait alors à travers le plancher. Tout se disputait pied à pied de la cave au grenier. Ce n'était que quand on avait tout tué à coups de baïonnette ou tout jeté par les fenêtres qu'on pouvait se dire maître de la maison.

A peine était-on vainqueur que la maison prochaine nous lançait par des trous faits exprès des grenades, des obus et une grêle de coups de fusil. Il fallait se barricader bien vite jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures pour attaquer ce nouveau fort, et on ne s'en approchait qu'en perçant les murs intérieurs : passer par la rue était impossible. Les Espagnols venaient faire à leur tour le siège des édifices que nous occupions. Ne réussissant pas dans leur tentative, ils enduisaient leurs maisons de résine, ils y mettaient le feu et cherchaient à arrêter nos progrès en nous opposant l'incendie. Ce n'était pas assez de faire la guerre dans les maisons, on la faisait sous terre. Nos mineurs, parvenus sous un édifice occupé par l'ennemi, y plaçaient une grande quantité de poudre ; à un signal donné le coup part, les malheureux volent dans les airs ou sont ensevelis sous des ruines que les survivants défendent encore. Cependant l'explosion fait évacuer par l'ennemi les maisons pour lesquelles on craint le même sort, nos troupes s'y précipitent aussitôt. Les ingénieurs espagnols, qui rivalisaient avec les nôtres de courage et de talent, répondaient à nos galeries souterraines par des travaux semblables. Dans ces luttes étranges, on épiait et on interprétait les moindres bruits et l'on se dirigeait à la boussole. Parfois

« assiégeants et assiégés débouchaient en même temps dans la même cave, et là, dans une obscurité que leurs lampes éclairaient à peine, ils se précipitaient les uns sur les autres avec leurs outils, leurs couteaux, leurs sabres, sans se donner le temps de prendre d'autres armes. Les coups qu'il se portaient avec fureur brisaient ou renversaient autour d'eux quantité de ces énormes cruches de grès dont les Espagnols se servent pour conserver la récolte de leurs vignes et de leurs oliviers. Ceux que frappaient la pioche et le hoyau tombaient et expiraient dans cette cave noyés dans des flots de vin, d'huile et de sang. »

Que de scènes effroyables, que de spectacles terribles et extraordinaires surtout lorsque les combats avaient lieu dans les couvents ! Les vitraux, à demi brisés, jetant sur les combattants et les nuages de fumée qui les entouraient des lueurs fantastiques, enveloppaient ces groupes tragiques d'une sorte de gloire. « Parfois l'on combattait au milieu des cercueils, des ossements et des marbres brisés. De l'un de ces cercueils antiques et fracassés on voyait sortir la tête mitrée et la moitié du corps d'un évêque enseveli dans ses habits pontificaux. « Ses bras osseux et desséchés dirigés vers nous, dit Lejeune, ses orbites sombres et profondes, sa bouche effrayante nous apparaissaient comme un fantôme semblable à l'ombre de Samuel nous criant dans le vacarme du combat : « Saül, Saül ? pourquoi viens-tu troubler ma tombe. » Dans le couvent de Filles de Jérusalem on rencontra partout des chapelets, des instruments de flagellation, des martinets en fer à pointes acérées et des travaux à l'aiguille inachevés, entrepris pour vêtir des pauvres. « A notre approche, dit encore Lejeune, ces saintes filles, n'obéissant qu'au sentiment de leur piété, n'emportaient dans leurs bras que les crucifix et les images du Sauveur enfant. » Ailleurs nos soldats exposant leur vie pour sauver une religieuse qui risquait d'être atteinte par les balles espagnoles aussi bien que par les nôtres, s'entendent remercier en français. Cette religieuse était la sœur du célèbre comédien Grandménil !

Après l'explosion et la prise d'assaut du monastère de Saint-François, les jardins et toutes les surfaces des environs, les toits même étaient horribles à voir par la quantité des débris humains dont ils étaient jonchés. On ne pouvait faire un pas sans se heurter à des membres déchirés et palpitants ; des fragments de bras séparés du tronc, un grand nombre de mains, noires encore de poudre, gisaient pêle-mêle. Un soldat, en écartant du pied ces débris afin de ne pas les écraser, étend la main « pour soulever avec curiosité une épaisse chevelure remarquable par son éclat luisant et sa longueur. Il croyait ramasser la coiffure artificielle d'une femme, mais ces beaux cheveux d'ébène étaient encore attachés aux lambeaux de la figure pâle et déchirée d'une jeune fille ! » Pendant que l'on parcourait les bâtiments et les cours du couvent, pour y chercher les ennemis cachés ou les blessés à secourir, les gouttières



LES DÉFENSEURS DE SARAGOSSE.
D'après le tableau de Maurice Orange ; gravure de Dochy.

gothiques élancées en dehors de l'édifice versaient sur les assaillants des flots de sang humain. Pour achever le tableau, les tireurs d'élite que l'on avait établis dans le clocher voyaient dans les rues les barricades préparées pour la défense ultérieure et les gibets chargés de cadavres. Cette guerre était à proportion beaucoup plus meurtrière pour les officiers que pour les soldats, car l'ennemi, à l'affût et tirant à coup sûr, choisissait ses victimes. Le général du génie Lacoste, qui, sorti des écoles depuis quelques années seulement, était déjà aide de camp de l'Empereur, fut tué. Le colonel Rognat et le chef de bataillon Haxo furent blessés. Le colonel Dode de la Brunerie, depuis maréchal de France, eut bientôt à lui seul le souci de la haute direction du service du génie avec l'aide du chef de bataillon Valazé. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines de cette lutte effroyable que Palafox mourant se décida enfin à capituler. Sur 100.000 habitants qui se trouvaient à Saragosse au milieu de décembre 1808, plus de 50.000 avaient péri ; des 22.000 soldats de Palafox, il en restait 10.000 à peine, exténués par la maladie, la fatigue et la faim. Nous avons 3.000 morts ou blessés ; sur 40 officiers du génie, 27 étaient tués ou blessés. Mais nous n'avions jamais eu plus de 14.000 hommes occupés activement au siège, et il était extraordinaire « que, sans fanatisme, sans férocité, combattant pour l'idéal de grandeur qui était attaché à leur drapeau, » ils eussent eu raison de plus de 40.000 ennemis protégés par des murailles et animés des sentiments les plus exaltés (20 fév. 1809). La garnison devait être prisonnière, mais obtenait les honneurs de la guerre. « La colonne espagnole sortit d'abord en ordre avec ses drapeaux et ses armes. Jamais peut-être un spectacle plus triste et plus touchant ne vint affliger nos regards : treize mille hommes malades, portant dans le sang le germe de la contagion et tous d'une maigreur hideuse, la barbe longue, noire et négligée et ayant à peine la force de soutenir leurs armes, se traînant lentement au son du tambour. Leurs vêtements étaient sales et en désordre. Enfin tout en eux retraçait la plus affreuse misère. Un sentiment d'orgueil et de fierté indéfinissable perçait encore à travers les traits de leurs visages livides, tout noircis par la fumée de la poudre et sombres de colère et de tristesse. La ceinture espagnole de couleur vive dessinait leur taille, le large chapeau rond surmonté de quelques plumes de coq noir ou de vautour ombrageait leur front et le manteau brun ou la couverture de mulet, jeté négligemment sur tous ces costumes variés d'Aragonais, de Catalans, de Valenciens, donnaient encore de la grâce et presque de l'élégance à leurs vêtements déchirés dans de si nobles fatigues et aux haillons rembrunis dont ces spectres vivants étaient couverts. Leurs femmes et leurs enfants en pleurs, qui encombraient les rangs, se tournaient fréquemment vers la madone qu'ils imploraient encore. Au moment où ces braves déposèrent les armes et nous livrèrent leurs drapeaux, beaucoup d'entre eux, exprimèrent un

violet sentiment de désespoir. Leurs yeux étincelaient de colère et leurs regards farouches semblaient nous dire qu'ils comptaient nos rangs et qu'ils regrettaient vivement d'avoir faibli devant un si petit nombre d'ennemis (1). »

Le maréchal Lefebvre avait battu l'armée d'Estramadure à Almaraz et Victor celle d'Andalousie à Uclès (13 janvier 1809). En Catalogne, 70.000 hommes investissaient Duhesme dans Barcelone. L'arrivée de Gouvion Saint-



Madrid. Le pont de Tolède.

Cyr avec 30.000 Italiens le délivra. Il fit en Catalogne, d'une manière indépendante, une admirable campagne. La victoire de Llinas (4 décembre 1808)

(1) Cette citation ainsi que la plupart de celles qui précèdent sont empruntées aux *Mémoires du général Lejeune*. Il y a peu de récits aussi dramatiques et aussi vivants que son chapitre sur le siège de Saragosse. Ne pouvant tout citer, renvoyons cependant à ce qu'il dit du rôle des contingents étrangers, et principalement des Polonais soutenus dans ces terribles épreuves par le sentiment de la résignation chrétienne et par la foi profonde qui trouvait un aliment dans les statues et les tableaux religieux que l'on rencontrait au milieu des ruines. Rappelons aussi la mort du marquis de Pignatelli, un *Joséfino* qui avait failli être écharpé par la foule, et que Palafox avait sauvé par une condamnation à l'emprisonnement. Le malheureux, s'attendant chaque jour à une fin horrible, mourut de joie, lorsque les Français vinrent le délivrer. Faisons aussi une place parmi les défenseurs les plus utiles de Saragosse au chien Mira dont son maître, le contrebandier Juan Perez, se servait pour procurer des renseignements à Palafox. On lui entourait le cou « d'une bande de peau velue du même poil que la bête, et, sous ce collier bien cousu, était caché l'avis : « *Llega noticias* : fais parvenir des nouvelles ». La nuit, le chien traversait les lignes françaises et « allait à la maison », jusqu'à Barbastro où se trouvait la femme de Perez. Mira fut assez habile pour ne jamais se laisser prendre, et les Français ne connurent son manège qu'après la prise de la ville. Voir aussi les fragments de la Correspondance de Bugeaud, un des combattants du siège, dans le volume III de l'ouvrage de M. d'Ideville sur le maréchal. Une collection de tableaux représentant *los hechos mas notables de Zaragoza en la guerra de la independencia* a été placée dans le *Centro Mercantil, Industrial y Agrícola* de la ville de Saragosse.

sur Valdès nous livre Barcelone (16 déc.), celles de Molins del Rey et de Vals rejettent les Espagnols en désordre sur Tarragone.

Les armes françaises étaient aussi heureuses en Galice. L'armée anglaise de Moore n'y était arrivée que pour recueillir les débris des vaincus. Le général anglais, trouvant le maréchal Soult occupé à soumettre les Asturies avec 14.000 hommes, avait entrepris de le couper de Napoléon. L'Empereur, qui n'avait pas voulu entrer à Madrid, s'était logé dans les environs, à Charmartin. Apprenant le mouvement des Anglais, il quitte Charmartin le 22 décembre, franchit rapidement la Sierra de Guadarrama malgré les neiges, puis traversa le Douro à Tordésillas, pour fermer aux Anglais la route de Galice. En apprenant la marche des Français sur ses derrières, Moore s'empessa de regagner la Corogne, poursuivi par l'Empereur et par Soult, qui avaient fait leur jonction à Astorga (1^{er} janvier 1809). Pour leur échapper, il sacrifia ses blessés, ses malades, ses bagages et une partie de ses chevaux à qui il fit couper les jarrets. A Calcabellos (3 janvier), il voulut s'arrêter pour donner à ses colonnes dispersées le temps de se reformer. Un combat fort vif s'engagea et coûta la vie au jeune général Auguste Colbert, un de nos meilleurs officiers de cavalerie (1). « Sa belle et martiale figure, a dit un Anglais, le colonel Napier, sa voix, son geste, et par-dessus tout sa grande valeur, avaient excité l'admiration des Anglais, et un sentiment général de tristesse se répandit dans l'armée quand le vaillant soldat tomba (2). » Depuis le grand ministre de Louis XIV, c'était le vingt-septième de cette famille qui embrassait la carrière militaire, le quatorzième qui tombait sur le champ de bataille.

Moore était enfin arrivé à la Corogne après avoir perdu 10.000 hommes ; il n'y trouva point la flotte anglaise. En l'attendant, il se rangea en bataille devant la ville et y fut vaincu et tué (16 janv.). « J'avais toujours souhaité de finir ainsi, dit Moore au moment de mourir. J'espère que le peuple anglais sera content. » Il avait donné aux vaisseaux le temps d'arriver : l'armée anglaise était sauvée. Cependant Soult s'emparait de la Corogne et du Ferrol. Il avait conduit seul depuis le 6 janvier la fin de cette campagne, Napoléon ayant été obligé de retourner à Valladolid pour s'occuper des armements de l'Autriche et des bruits d'une cinquième coalition. En quelques

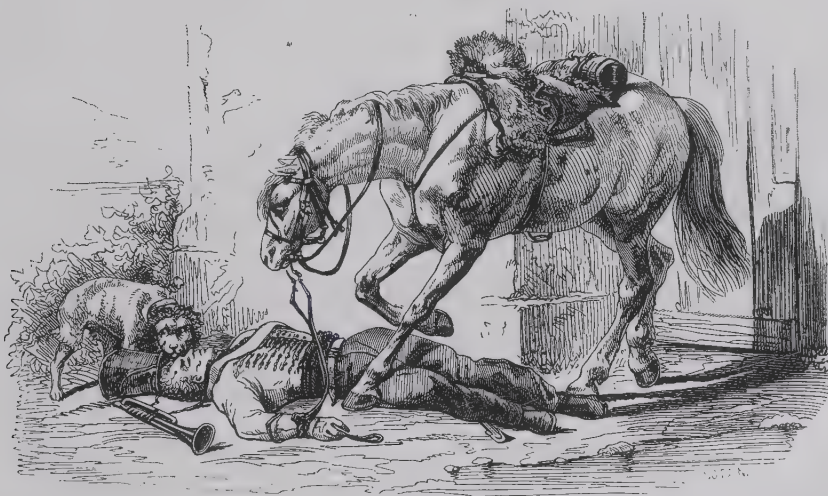
(1) Ses deux autres frères, Édouard et Alphonse, qui s'étaient engagés le même jour que lui en 1793, dans le bataillon de Guillaume Tell (section de Brutus), parvinrent également au grade de général, le premier en 1809, le second en 1814. Un décret impérial du 9 février 1810 ordonna que la statue du général Colbert serait placée sur le pont de la Concorde, avec celles de ses collègues tués à l'ennemi. Ces généraux étaient : Saint-Hilaire, Espagne, Lassalle, Lapisse, Cervoni, Lacour et Hervé. Un tableau commandé à Schnetz sur la mort de Colbert est au musée de Douai.

(2) Les paroles que l'Empereur lui prêta dans le bulletin de la Grande Armée sont apocryphes. Mais Napoléon ne laissait pas échapper cette occasion d'entretenir le patriotisme et l'énergie de ses troupes.

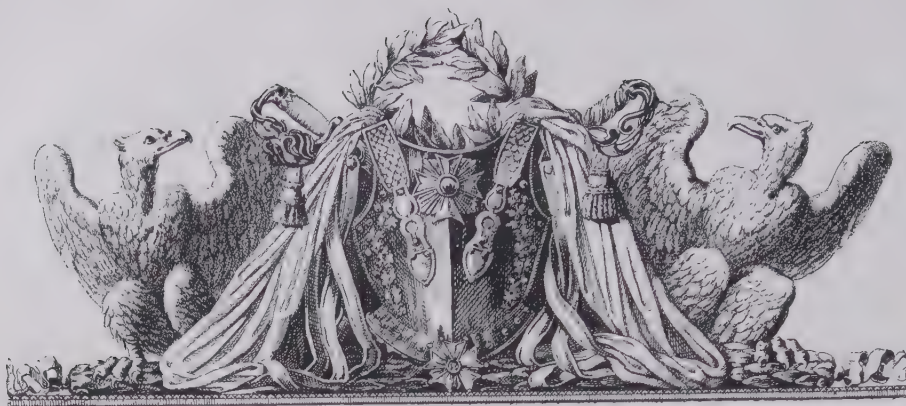
mois Napoléon allait vaincre encore cette coalition. Mais pendant que le reste de l'Europe retentissait des noms d'Eckmühl, de Ratisbonne, de Wagram, voici le catéchisme qu'apprenaient les Espagnols :

Dis-moi, mon enfant, qui es-tu? — Espagnol, par la grâce de Dieu. — Quel est l'ennemi de notre félicité? — L'Empereur des Français. — Combien a-t-il de natures? — Deux : la nature humaine et la nature diabolique. — Combien y a-t-il d'Empereurs des Français? — Un véritable en trois personnes. — Comment les nomme-t-on? — Napoléon, Murat et Godoï. — Lequel des trois est le plus méchant? — Ils le sont tous trois également. — De qui dérive Napoléon? — Du péché. — Murat? — De Napoléon. — Et Godoï? — Des deux. — Quel est l'esprit du premier? — L'orgueil et le despotisme. — Du second? — La rapine et la cruauté. — Du troisième? — La cupidité, la trahison, l'ignorance. — Que sont les Français? — D'anciens chrétiens devenus hérétiques. — Est-ce un péché de mettre un Français à mort? — Non, mon père, on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. — Quel supplice mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs? — La mort et l'infamie des traîtres. — Qui nous délivrera de nos ennemis? — La confiance entre nous et les armes (1).

(1) *Catéchisme civil et petit abrégé des obligations de tout Espagnol*, traduit de l'original en français; on le trouve dans les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, t. X, p. 505.



Le Cheval du Trompette. Par Horace Vernet.



CHÂPITRE SIXIÈME

LA CINQUIÈME COALITION

L'EUROPE EN 1809. — RATISBONNE. — ESSLING. — WAGRAM.
WALCHEREN. — TRAITÉ DE VIENNE.



DÉJÀ les victoires de Napoléon avaient chassé d'Espagne les armées anglaises ; encore deux mois d'efforts, et ce pays allait être soumis, les derniers ports de l'Europe fermés au commerce britannique, le blocus continental observé de Saint-Pétersbourg à Cadix. Il ne restait plus aux ennemis de Napoléon qu'un moyen de l'arrêter : c'était de faire éclater de nouveau la guerre sur le Rhin ou le Danube. Ainsi on diviserait ses forces, on l'obligerait à quitter l'Espagne avec une partie de son armée : alors ses lieutenants, affaiblis et rivaux, seraient plus faciles à vaincre. Le ministère anglais eut encore recours à l'Autriche.

En dépit des défaites passées et du génie de Napoléon, la situation de l'Europe et de la France semblait favorable pour tenter de nouveau la chance des combats. Les difficultés au milieu desquelles Napoléon s'était engagé par la guerre d'Espagne étaient pour sa puissance une cause d'affaiblissement de plus en plus grave. « Tous les yeux sont ouverts en Europe, écrivait en 1809 Joseph de Maistre, sur la sainte insurrection d'Espagne... Nous allons

voir, si l'Espagne se soutient, un des plus grands et des plus singuliers spectacles qu'on ait jamais vus : une grande nation accoutumée à la monarchie, constituée par la force invincible des circonstances en république, et agissant toujours au nom d'un roi nominal, sans qu'il soit possible de prévoir la fin d'un tel état... D'ailleurs Bonaparte va voir un nouveau jeu, une guerre à ses dépens... Enfin il y a une considération qui les passe toutes, c'est que l'insurrection espagnole suspend sur la tête de Bonaparte une épée de Damoclès, et qu'il n'y a pas de moment où le crin ne puisse être coupé. » Sans doute Napoléon était l'allié du Czar ; mais l'Autriche n'ignorait pas le peu de fond qu'il fallait faire sur cette alliance. La création du grand-duché de Varsovie et la constitution que Napoléon lui avait donnée était pour le reste de la Pologne un regret et une espérance, par conséquent une cause d'inquiétude pour la Russie. Le peuple allemand, qui jusque-là avait assisté à la lutte avec assez d'indifférence, commençait à voir dans la France un ennemi national et dans ses princes héréditaires, qui l'avaient opprimé, les représentants de la vieille Germanie dont l'existence était menacée. Le mouvement avait pour centre les Universités : de là se répandaient dans toute l'Allemagne des brochures, des odes, des chansons surtout, qui allaient réveiller sous les plus humbles toits l'amour du pays et la haine de l'étranger. C'était un professeur et un poète, Maurice Arndt, qui organisait en 1807 une société secrète à laquelle il donnait le nom de *Tugend-Bund*, Association de la vertu.

On était loin du temps où les survivants de l'ancienne école littéraire, comme les chefs de la nouvelle, où les littérateurs et les philosophes, Kant, Fichte, Hegel, Klopstock, Schelling, Goethe, Schiller, saluaient l'élan de 1789, qui voulait « organiser la société suivant la pensée » ; et cependant l'Association de la vertu avait pour but non seulement de préparer la délivrance de l'Allemagne, mais d'obliger les princes à des réformes politiques et sociales qui n'étaient autres que l'application des principes de notre Révolution. Le gouvernement prussien avait, par le Décret de Memel (1807), donné le signal de cette émancipation. Quoique ces réformes eussent été mal vues en général de l'aristocratie allemande, le Tugend-Bund compta parmi ses membres la plupart de ceux, nobles ou roturiers, qui devaient contribuer entre tous à chasser l'envahisseur : Stein, Blücher, les anciens ministres Hardenberg et Scharnhorst, le duc de Brunswick-Cels, le major Schill. L'Association de la vertu n'était pas, du reste, la seule. Une de ces sociétés s'était placée sous l'invocation de la reine Louise de Prusse. Les Allemands oubliaient qu'elle était une des principales causes de leur abaissement, pour ne se rappeler que ses sentiments nobles, pour ne voir que la douleur patriotique qui devait la conduire au tombeau en 1810, à l'âge de trente-quatre ans, et faire d'elle, comme le dira Körner, « l'ange de la patrie et de la vengeance ». Un des chefs de ce mouvement

patriotique, Justus Grener, fut appelé à la direction de la police à Berlin. Les princes commençaient à comprendre la force qu'il y avait dans les idées qu'ils avaient d'abord repoussées avec crainte et mépris, et les réformes de Stein produisaient déjà leur résultat. Partout on se prépare aux grands événements par un travail de régénération morale, qui, dans la jeunesse des universités, s'appuie sur la haute morale de Kant. C'est en 1808 que Fichte, son disciple, adresse ses *Discours à la nation allemande*. Il ne fait pas un appel aux armes ; mais il dit : « Sans doute, il faut reformer l'armée, réorganiser les finances, mais ce qu'il faut refaire avant tout, c'est le peuple allemand... Ce n'est ni la force des bras, ni l'excellente qualité des armes qui doit remporter la victoire, c'est la vigueur d'âme. Si vous continuez à marcher dans votre présomption et dans votre mollesse, tous les maux de la servitude vous attendent ; vous finirez par anéantir la nation elle-même. Mais si vous voulez être des hommes, vous verrez encore fleurir une génération qui rétablira votre peuple ». Avant lui Gentz écrivait en 1805 dans ses *Fragments d'une histoire de l'équilibre politique de l'Europe* : « Désunis nous avons été terrassés, unis nous nous relèverons ; mais, pour que les forces politiques de l'Allemagne soient unies, il faut qu'il y ait une volonté nationale. Vous tous, habitants de l'Allemagne, qui portez le cœur haut, vous tous dispersés à travers le monde, mais alliés par l'unité de tendance, représentants légitime des notre nation, ouvrez les yeux. Devant vous s'étend une glorieuse carrière. Donnez vos forces à la la patrie. Ne demandez pas quel sera le succès immédiat : songez qu'une seule parole prononcée en temps opportun peut ressusciter des peuples et rallumer dans des races entières le feu sacré qui couve sous la cendre. Il est impossible qu'un peuple tel que le nôtre ne se relève pas d'une ruine honteuse. »

Nos alliés allemands, écrasés par la conscription et les contributions de guerre, étaient aussi malheureux que nos ennemis. Le major Dornberg, capitaine des gardes du roi de Westphalie Jérôme, était affilié au Tugend-Bund. Il avait formé un complot avec le duc de Brunswick et le major Schill. Aux premières hostilités, Dornberg soulèverait la garde de Jérôme, le retiendrait prisonnier et chasserait les garnisons françaises de la Confédération du Rhin. De son côté, le major Schill entraînerait la garnison de Berlin et se jetterait dans Magdebourg, pendant que le duc de Brunswick insurgerait la Bohême et la Saxe et organiserait les guérillas germaniques. Le comte Philippe Stadion, qui était toujours à la tête du ministère autrichien, employait toute son intelligence et son énergique activité à nous chercher des ennemis.

Les Tyroliens frémissaient sous la domination bavaroise : ils s'indignaient des réformes administratives et religieuses qui portaient atteinte à leurs habitudes. Ce petit peuple de montagnards et de chasseurs, brave, fier, dur à la fatigue, ayant dès l'enfance l'habitude des armes, n'attendait qu'une occasion

pour se soulever, au nom de son véritable souverain, l'empereur François, le chef de la maison de Hapsbourg, à laquelle le rattachaient les liens séculaires d'une loyauté chevaleresque. Hormayr représentait leurs intérêts à Vienne. Le poète autrichien Collin excitait jusqu'à l'enthousiasme ces sentiments par ses chants patriotiques, qui de lui font un rival de Arndt et de Kœrner. L'Italie elle-même était inquiète.

D'autre part, l'Autriche était militairement plus forte qu'en 1805. L'archiduc Charles, ministre de la guerre depuis le 10 février 1801, avait réorganisé et porté à 300.000 hommes l'armée active, formé une landwehr qui pouvait donner 200.000 hommes, établi des milices territoriales. On avait fondu un millier de canons et fabriqué un immense matériel qui permettait à l'Autriche de se croire la mieux armée de toutes les puissances de l'Europe. La confraternité des armes avait donné aux divers peuples qui composent la monarchie autrichienne des sentiments communs qui tendaient à en faire une nation unique.

L'attitude de la Russie, les sentiments de l'Allemagne, l'état de l'Espagne, les subsides de l'Angleterre, la confiance en ses forces, n'étaient pas les seules raisons qui engageaient l'Autriche à reprendre les armes. Des rapports détaillés, échappant à la vigilance de la police, étaient envoyés de Paris par des Français à Vienne, à Pétersbourg, à Berlin, et montraient les restes du parti jacobin et du parti royaliste prêts à s'unir et à profiter du moindre échec de Napoléon pour le renverser. Les chefs audacieux ne manquaient pas à ces conspirateurs en expectative. Avec une audace vraiment extraordinaire d'Andigné, Suzannet, Bourmont, Hugant de Saint-Mars, Charles de Frotté, d'Auteroche, Girod, Michelet-Moulin avaient réussi, en janvier 1805, à s'échapper du fort de Joux (1). Le général Malet poursuivait l'idée fixe qu'il devait réaliser en 1812. D'autres, plus impatients ou moins prudents, Arnaud de Châteaubriand, le comte de Goyon et le fidèle domestique Quintal, saisis par la police impériale, devaient être fusillés dans la plaine de Grenelle le vendredi saint 1809. L'opposition légale s'était fait sentir dans la discussion du Code d'instruction criminelle, où l'on avait vu jusqu'à cent opposants sur deux cent quatre-vingts votants, au lieu de dix à quinze qu'on comptait d'habitude. Enfin



De Champagny, duc de Cadore.

(1) Voyez dans le *Monde moderne*, juin 1895, *Les évasions de Chouan*, par Ernest Daudet.
L'EMPIRE.

Talleyrand s'était réconcilié avec Fouché. C'était là un symptôme inquiétant, car peu d'hommes semblaient naturellement moins faits pour se convenir, et jusqu'à ce moment leur inimitié avait été manifeste. Talleyrand, comme on l'a dit, méprisait la vulgarité de Fouché autant que Fouché la frivolité de Talleyrand. Talleyrand, voyant que les affaires d'Espagne tournaient mal, Talleyrand qui avait contribué plus que personne à y engager Napoléon malgré les efforts des personnes plus sages de son entourage, telles que Cambacérès, Talleyrand n'hésitait pas à laisser entendre qu'il blâmait et qu'il avait toujours blâmé cette politique. Averti de leurs intrigues par Savary, et des armements de l'Autriche par le comte de Champagny, Napoléon fit, à son retour d'Espagne, une scène violente à Talleyrand et lui enleva la charge de grand chambellan pour la donner à M. de Montesquiou. Il fit venir Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris depuis 1806, et lui demanda avec colère des explications sur les préparatifs militaires de son gouvernement : « Qu'est-ce que cela signifie ? lui dit-il. Voulez-vous encore mettre le monde en combustion ? Comment, lorsque j'avais mon armée en Allemagne, vous ne trouviez pas votre existence menacée, et c'est à présent qu'elle est en Espagne que vous la trouvez compromise ? » Metternich fit des protestations d'amitié et nia effrontément tous les préparatifs de la cour de Vienne.

Cette nouvelle coalition causait à l'Empereur la plus violente contrariété. « Il faut, disait-il, qu'il y ait quelques projets que je n'aperçois pas, car il y a de la folie à me faire la guerre. Et puis, ils diront que c'est moi qui ne puis rester en repos, que j'ai de l'ambition, lorsque ce sont leurs bêtises qui me forcent d'en avoir. » Les intrigues de Talleyrand avaient fait craindre à Napoléon des complots royalistes. Il voulut prendre des otages aux familles nobles afin d'être sûr de leur fidélité, et il incorpora dans ses régiments un grand nombre de jeunes gens de l'aristocratie française. Cette mesure lui rendit la tranquillité pour ce qui regardait l'intérieur, et, sans s'inquiéter davantage des menées des partis, il prit aussitôt la route de Bavière où Berthier, chargé de concentrer vers Ratisbonne les troupes françaises, avait déjà, par une fausse interprétation des ordres de Napoléon, compromis le début de la campagne.

Napoléon avait ordonné à Davout, qui surveillait, avec 45.000 hommes, la ligne de l'Elbe, de se porter sur Bamberg, et à Masséna de se rendre, avec 40.000 hommes et les contingents de Hesse et de Bade, à Augsbourg ; enfin Lefebvre et Vandamme, à la tête des Bavares et des Wurtembergeois, devaient défendre la ligne de l'Inn. En attendant l'arrivée de l'Empereur, Berthier avait été chargé de concentrer ces trois corps entre Augsbourg et Donauwerth, dans le cas où les Autrichiens attaqueraient à l'improviste. L'archiduc Charles, qui avait pour plan de marcher sur Strasbourg en remontant le Danube, avait divisé en trois corps son armée, qui comptait 175.000 hommes :

50.000, sous Bellegarde, devaient passer en Bohême et jeter des détachements en Saxe ; 75.000, conduits par l'archiduc en personne, envahiraient la Bavière par Scharding et Landau (sur l'Isar), et 50.000, avec Hiller, marcheraient sur Braunau et Landshut. L'archiduc avait désigné Ratisbonne comme point de ralliement à ces trois corps. Dès le 16 avril, les Autrichiens avaient franchi l'Inn à Passau, l'Isar à Landshut. Ils continuèrent à marcher sur Ratisbonne, où était arrivé Davout, tandis que Berthier laissait les corps français dispersés



Napoléon harangue les troupes bavaïroises et wurtembergeoises à Abensberg (20 avril 1809). Peint par Debret.

en Bavière, Vandamme à Donauwerth, Masséna à Augsbourg, Lefebvre sur l'Abens. Isolé, dans Ratisbonne, du reste de l'armée, Davout allait être pris entre Bellegarde, qui arrivait par Cham et Pilsen, et l'archiduc Charles. Les trois colonnes autrichiennes allaient se réunir, et alors il semblait que rien ne pourrait les arrêter jusqu'au Rhin. Ratisbonne était déjà attaquée du côté du nord par Bellegarde, lorsque Napoléon arriva au camp de Berthier.

Descendu de voiture, son premier mot fut, en entrant dans son cabinet et en jetant précipitamment les yeux sur la carte que lui tendait Monthyon : Où est l'ennemi ? La réponse fut : L'archiduc a passé l'Inn, l'Isar, puis il a tourné à droite et il est en pleine marche sur Ratisbonne. A ces mots, on voit Napoléon se grandir et l'éclair jaillir de ses yeux. Étendant son bras du côté de Ratisbonne, il s'écrie : Que dites-vous ? Non, cela est impossible. Alors, sur

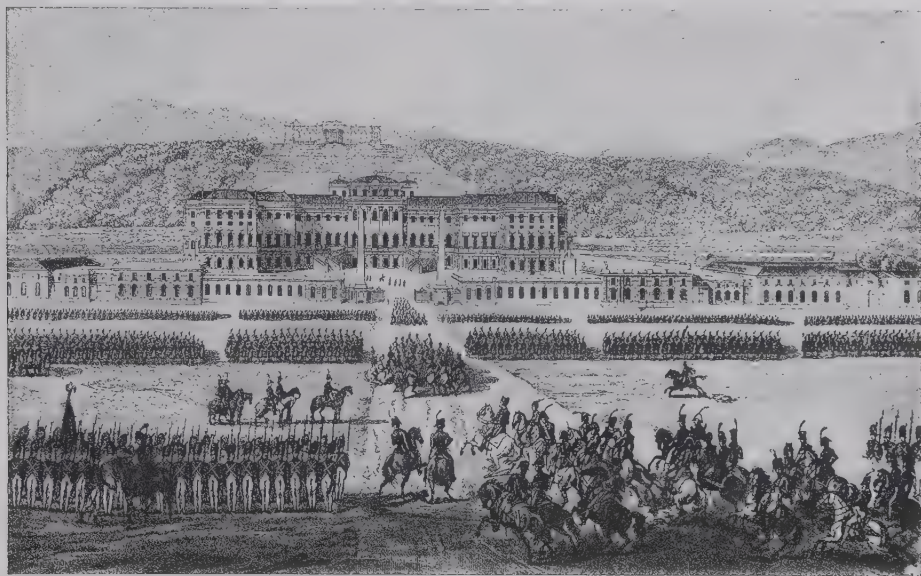
une nouvelle affirmation : « Je les tiens donc, s'écrie-t-il encore avec une joie qu'indiquaient son geste, l'éclat de sa voix et de son regard : c'est une armée perdue. Dans un mois, nous serons à Vienne. » Il avait en effet reconnu aussitôt le seul vice du plan de campagne de l'archiduc, qui s'était écarté de son aile gauche vers Landshut et qui n'était pas encore rejoint par sa droite, dont le séparait le Danube. Toutefois, il n'était pas sage de s'obstiner à défendre Ratisbonne, place ouverte de toutes parts, en risquant de se laisser forcer par l'armée de l'archiduc et de Bellegarde. Aussitôt Napoléon prescrivit à Davout de quitter la ville et de marcher sur Neustadt, parallèlement au Danube. Davout avait prévenu les ordres de l'Empereur : il avait évacué Ratisbonne en n'y laissant qu'un régiment et était déjà en marche vers le défilé d'Abach. Il était temps : l'avant-garde d'Hiller s'était avancée jusqu'à Than ou Tengen. Davout la culbute (19 avril), et opère à Abensberg sa jonction avec Napoléon. Sur les ordres de l'Empereur, Masséna s'était porté d'Augsbourg sur Pfaffenhofen.

Napoléon avait donc concentré en trois jours 120.000 hommes dans l'intervalle qui existait entre Hiller et l'archiduc. Davout restera à Thann pour contenir l'archiduc ; Masséna, passant l'Isar, débouchera sur la rive droite et débordera Hiller pendant que Napoléon l'attaquera de front. Napoléon se met à la tête des troupes allemandes, sans avoir même une escorte française, excite leur enthousiasme par une proclamation, où il les appelle à défendre une fois de plus la liberté de l'Allemagne contre son implacable ennemie, la maison d'Autriche. Hiller, accablé dans une série de combats qu'on appelle bataille d'Abensberg, se replie sur Landshut, après avoir perdu 7.000 hommes. Mais Masséna accourt par la droite de l'Isar ; pour ne pas être coupé, Hiller nous abandonne encore des prisonniers, ainsi qu'un équipage de pont avec lequel les Autrichiens espéraient passer le Rhin, et s'enfuit sur l'Inn (21 avril). Napoléon donne à Bessièrès trois divisions pour le poursuivre, et, accompagné du corps de Masséna, il rejoint Davout par la route d'Eckmühl. L'archiduc, après avoir fait capituler le 65^e de ligne dans Ratisbonne, reçu 20.000 hommes de Bellegarde, attendu deux jours Hiller sur l'Abens, avait fini par s'apercevoir qu'il n'avait devant lui que le corps de Davout. Il commençait à l'attaquer, lorsque survint Napoléon. L'issue de la bataille ne fut pas longtemps douteuse, les Autrichiens y perdirent 10.000 hommes (1). Si les Français avaient encore été maîtres de Ratisbonne, l'archiduc, acculé au Danube, était perdu ; mais il se retrancha comme il put dans

(1) A Eckmühl, un des plus anciens compagnons d'armes de Napoléon, le général Cervoni, fut emporté par un boulet, au moment où il déployait une carte sous les yeux de Napoléon, de Lannes et de Masséna. « Pauvre Cervoni ! dit l'Empereur, il y avait trop longtemps qu'il n'avait revu les boulets ; ils ne l'auront pas reconnu ! » Signalons aussi l'héroïsme des hussards autrichiens qui, pour protéger la retraite, osèrent charger contre les cuirassiers français.

la ville, et, quand il se vit au moment d'y être forcé par Napoléon (1), il fit sauter les ponts et alla rejoindre Bellegarde sur la rive gauche (23 avril). Cette merveilleuse bataille de cinq jours avait fait perdre à l'archiduc 40.000 hommes et plus de 100 canons et sa ligne d'opérations. Elle avait mis Vienne à découvert.

Hiller dut retarder par tous les moyens la marche des Français par la rive droite, pour donner à l'archiduc, obligé de suivre la rive gauche, le temps de les devancer à Vienne. Il tenta audacieusement un retour offensif contre l'a-



Arrivée de S. M. l'empereur Napoléon au château de Schönbrunn (1809). Dessiné par Al, de La Borde, gravé par Aubertin.

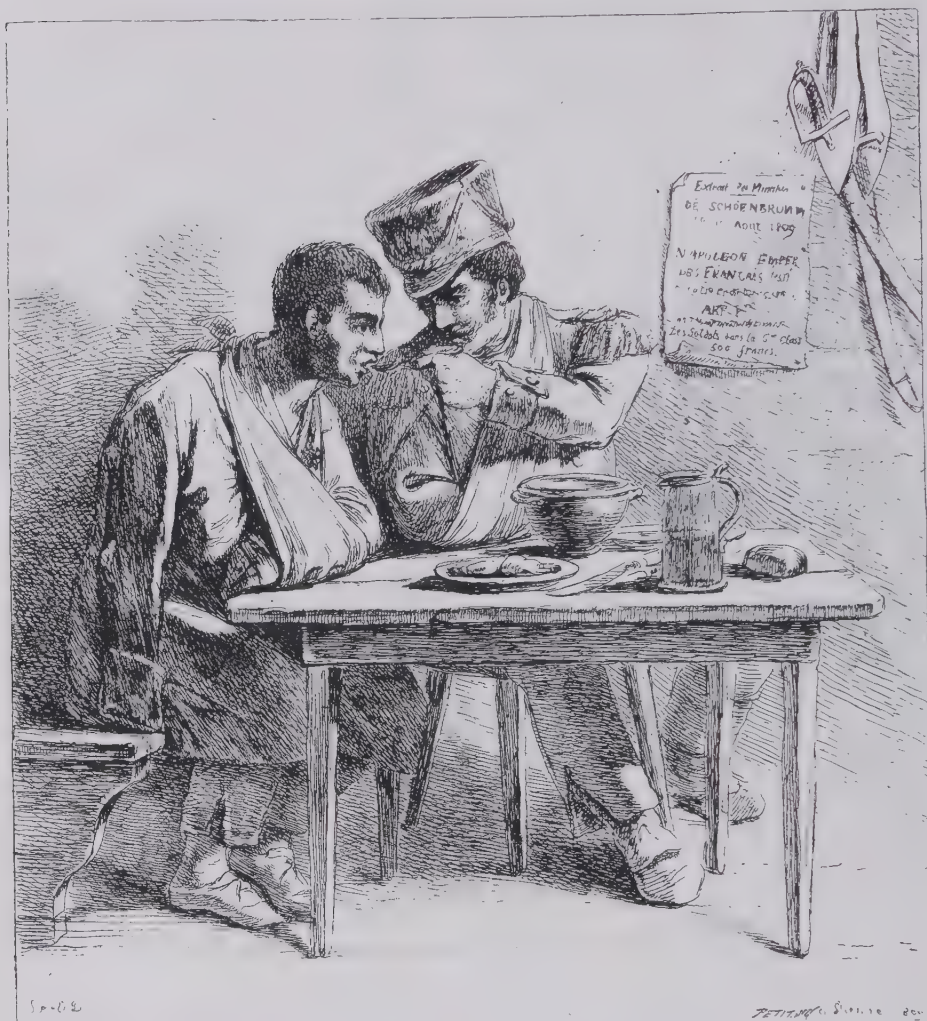
vant-garde de Bessières ; mais il est arrêté à Neumarkt par la fermeté de Molitor. Après un nouveau combat désespéré au passage de la Traun, à Ebersberg, il fut obligé d'aller rejoindre l'archiduc par le pont de Krems, qu'il fit sauter derrière lui. Napoléon continua sans obstacle sa route sur Vienne. Le 7 mai il était à Mœlk (2) ; le 10, en face de Vienne ; le 11, il s'emparait du Prater ; le 13, la ville, dont la population était disposée à se défendre, mais qui était mal fortifiée, capitulait au bout de quelques heures de bombardement.

C'est ainsi qu'en moins d'un mois l'Empereur avait battu et chassé devant lui jusqu'à Vienne plus de 150.000 hommes. Les débris des armées

(1) C'est à l'attaque de Ratisbonne que Napoléon reçut une blessure légère au talon.

(2) C'est à Mœlk que le capitaine Marbot accomplit cet exploit qu'il raconte avec tant de verve dans ses mémoires, fait de guerre dont il a exagéré les conséquences militaires, mais dont il n'a pas surfait la hardiesse. Marbot est confirmé sur ce point par Ségur, quoique Ségur, trop fidèle ici à sa recherche du « style noble », qu'il confond souvent avec le style grave, ne cite pas le nom de l'officier.

successivement rompues par ses victoires l'attendaient au nord du Danube. Il n'était pas facile d'aller les y chercher ; car les Autrichiens, profitant de la leçon qu'ils avaient reçue en 1805, s'étaient hâtés de faire sauter les ponts de Vienne. Tandis que Napoléon cherchait un point favorable pour franchir le



Deux soldats blessés ; l'un d'eux fait manger la soupe à l'autre. Dessin de Vivant Denon, à Vienne (1809).

Danube au-dessus ou au-dessous de la ville, il put donner plus d'attention à ce qui se passait sur les autres théâtres de la guerre. Il attendait surtout avec impatience des nouvelles d'Italie.

L'archiduc Jean avait forcé le prince Eugène à abandonner la Vénétie et l'avait battu sur la Livenza, à Sacile. Le général Macdonald, jusque-là

écarté, malgré ses talents, des commandements supérieurs, à cause sans doute de ses sentiments républicains (il gardait toujours le costume des généraux de la Révolution), fut chargé par Napoléon de diriger cette campagne d'Italie si compromise. Sur ses conseils, le prince Eugène continua de reculer, mais en bon ordre, vers l'Adige. Cette retraite était d'autant plus nécessaire qu'il pouvait être pris entre l'archiduc et l'insurrection des Tyroliens victorieux, prêts à descendre sur Mantoue par la vallée de l'Adige.

A la tête des paysans soulevés s'était placé Andreas Hœfer. C'était un aubergiste de Passeyer qui, en 1796, avait conduit contre les Français les tireurs de son pays. Quoique père de sept enfants, il n'hésita pas à prendre les armes pour cette lutte nationale et religieuse. Il était secondé surtout par Pierre Huber, par Speckbacher, un laboureur, mais qui avait fait les campagnes de 1797, 1800, 1805, et montra des talents militaires remarquables, enfin par le capucin Haspinger, qui ne versait pas le sang, mais enflammait les courages par son éloquence. Secondés par les troupes régulières de Chasteller, un ancien émigré français, et de Jellachich, ils avaient chassé les Français et les Bavares de leur pays. Une division de



Comte Molitor. Peint par H. Vernet.

3.000 hommes avait été réduite à capituler et le général Baraguey-d'Hilliers, campé près de Rivoli, avait dû se replier sur Vérone. Après Eckmühl, il avait fallu envoyer dans le Tyrol le maréchal Lefebvre, qui sembla d'abord apaiser l'insurrection ; mais cette tranquillité ne devait pas durer plus de quinze jours.

L'archiduc Ferdinand luttait, en Galicie, contre nos auxiliaires, les Russes de Galitzin et les Polonais de Poniatowski. Ce fut une comédie : à Oulanowka, il y eut deux Russes tués et un blessé. Le major autrichien, l'ayant appris, envoya des excuses au général russe : il croyait attaquer

des Polonais. En revanche, les Russes faillirent plus d'une fois en venir aux mains avec les Polonais qui combattaient à leurs côtés.

Cependant Napoléon avait mis en réquisition les bateaux de la Bavière, les avait fait charger de provisions et diriger sur Vienne, puis il en avait renvoyé une grande partie avec des malades et des blessés. Les autres devaient servir à construire des ponts sur le Danube. Napoléon avait choisi son point de passage au-dessous de Vienne, à un endroit où le fleuve est divisé par l'île de Lobau en deux bras, celui de gauche, large de soixante toises, celui de droite, de cent quarante. Lobau avait au moins une lieue de long et une lieue et demie de large : il n'était donc pas impossible d'y faire camper 150.000 hommes. Six jours après l'entrée des Français à Vienne, toutes les mesures étaient prises, et l'armée se mit à occuper l'île de Lobau, le 19 mai. Environ 25.000 hommes franchirent même le petit bras sous la protection des batteries et s'avancèrent jusqu'aux villages d'Essling et d'Aspern. Malheureusement, l'armée ne put passer tout entière, car, dans la nuit du 19 au 20 mai, le grand pont qui joignait l'île de Lobau à la rive droite du Danube se rompit à la suite d'une crue subite du fleuve dont les riverains avaient profité pour abandonner au courant des poutres, des troncs d'arbres et jusqu'aux moulins flottants des environs de Vienne. En même temps, l'archiduc Charles, averti du passage des Français, paraissait le 20 au matin, avec 90.000 hommes, sur la rive gauche du fleuve. Les troupes retranchées dans Aspern et Essling se trouvaient donc compromises : Napoléon ordonna d'évacuer les deux villages. Molitor refusa de les abandonner, mais l'incertitude des généraux ne leur permit pas de repousser avec ensemble l'attaque des Autrichiens, qui parvinrent à occuper Aspern le matin du 21 mai.

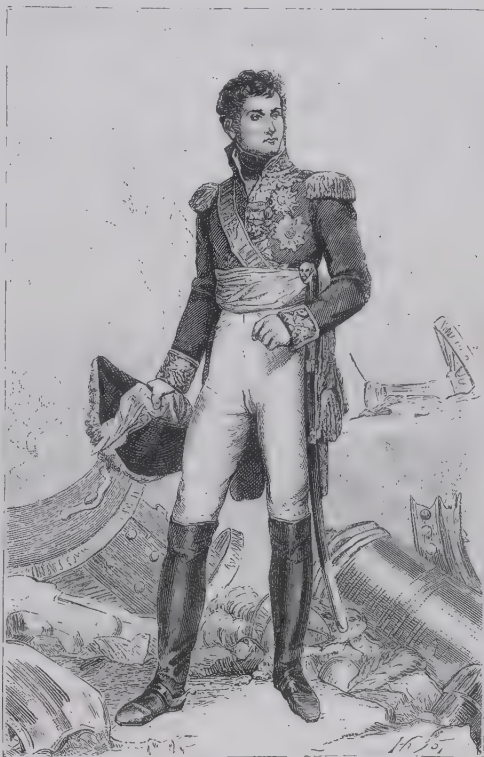
Hiller et Bellegarde, qui avaient remporté ce succès, ne purent pas se maintenir dans leur position. Le grand pont avait été rétabli et le reste de l'armée avait recommencé à passer dans l'île de Lobau. Des ordres de Napoléon pour engager la bataille étaient venus confirmer Molitor dans sa résolution. L'Empereur avait lui-même passé le petit pont et s'était tellement avancé qu'un boulet vint frapper la cuisse de son cheval. Tout le monde crie : « A bas les armes, si l'Empereur ne se retire pas sur le champ ! » Les grenadiers de la garde, qui se trouvaient à quelques centaines de mètres en arrière, avaient eu 300 hommes abattus par les boulets ennemis. Ils étaient là en grand uniforme. En passant le grand pont, ils s'étaient défait les uns aux autres les étuis posés sur leur sac, qui renfermaient leur bonnet à poil, et avaient jeté leurs chapeaux dans le Danube. « Ce fut, dit Coignet, la fin des chapeaux pour la garde. » Cependant l'Empereur, reconnaissant qu'il s'était trop exposé pour un général en chef, s'éloigna et se fit établir

une échelle de cordes attachée en haut d'un sapin, d'où il observait toutes les péripéties de la bataille.

Le général Lasalle fit plus de dix charges contre la cavalerie autrichienne, pendant que Lannes, avec la division Boudet, résistait héroïquement à l'infanterie. L'arrivée des cuirassiers de Saint-Germain permit enfin à Lasalle et à Bessières d'enfoncer les escadrons ennemis, et, à la fin du jour, les Français restaient maîtres des deux villages. Mais, pendant la nuit, une nouvelle crue du Danube emporta une seconde fois le grand pont, que les généraux Bertrand et Pernetti eurent bien de la peine à rétablir pour le matin du 22. Le corps de Davout se mit à passer à son tour.

Cependant l'artillerie autrichienne, nombreuse et bien servie, faisait de terribles ravages dans les rangs français, tandis que nous n'avions pu faire passer que quelques pièces de calibre médiocre. « Les boulets, dit Coignet, tombaient dans nos rangs et enlevaient des files de trois hommes à la fois ; les obus faisaient sauter les bonnets à poil à vingt pieds de haut. Sitôt une file emportée, on entendait crier : « Appuyez à droite ! ser-
« rez les rangs ! » Et ces braves

soldats appuyaient sans sourciller et disaient en voyant mettre le feu : C'est pour moi. »... Deux pièces n'avaient plus de canonniers pour les servir. Le général Dorsenne les remplaça par douze grenadiers et leur donna la croix, mais tous ces braves périrent près de leurs pièces. » Un plus grand malheur arrive encore aux grenadiers. Le corps du maréchal Lannes battait en retraite. Une partie de ce corps vient se jeter sur eux, tout épouvantée, et couvre la ligne de bataille. « Comme les grenadiers étaient sur un rang, ils prenaient par le collet les nouveaux venus et les mettaient derrière eux en disant : « Vous n'aurez plus peur. » Heureusement ils avaient tous leurs armes et des cartouches. Le village d'Essling était en notre pouvoir, quoique



Lannes, duc de Montebello. Peint par le baron Gérard.

pris, repris et incendié. Les fusiliers en restèrent les maîtres toute la journée. Le calme étant un peu rétabli chez les soldats qui étaient derrière la ligne de grenadiers, le maréchal Bessières vint les prendre et, les rassurant, leur dit : « Je vais vous mener en tirailleurs, et je serai comme vous à pied. » Tous ces soldats partent avec ce bon général. Il les fait mettre sur un rang, à portée de fusil des 50 pièces qui faisaient feu sur nous depuis onze heures du matin. Voilà une ligne de tirailleurs qui protégeait le feu de file commencé sur l'artillerie autrichienne. Le brave maréchal, les mains derrière le dos, n'arrêtant pas d'un



Bataille d'Essling. D'après une aquarelle du musée de Versailles.

bout à l'autre, fit taire pour un moment leur furie contre nous. Cela donne aux grenadiers un peu de répit, mais le temps est bien long quand on attend la mort sans pouvoir se défendre. Les heures sont des siècles. Un quart de nos vieux soldats périrent sans avoir brûlé une amorce. Le brave maréchal resta derrière ses tirailleurs plus de quatre heures. Le champ de bataille ne fut ni perdu ni gagné. »

Cette intrépidité allait bientôt triompher de l'opiniâtre résistance des Autrichiens, et déjà le maréchal Lannes avait percé, entre Aspern et Essling, le centre ennemi, lorsque Napoléon lui fit dire que le pont était de nouveau rompu et si complètement ruiné qu'il était impossible de le rétablir et d'envoyer des secours. Il fallut battre en retraite ; l'ennemi, presque défait, s'en aperçoit avec étonnement et se ranime ; les deux villages sont encore le théâtre

d'un sanglant combat ; on se prend corps à corps. Les Français ne se servent plus que de la baïonnette, car leurs munitions sont épuisées et il est impossible de les renouveler. Enfin, après avoir perdu et repris six fois les villages, ils en restent les maîtres. Le général Mouton, avec les fusiliers de la garde, a arrêté les dernières tentatives de l'ennemi. Les Autrichiens épuisés ne répondent plus que par une canonnade insignifiante.

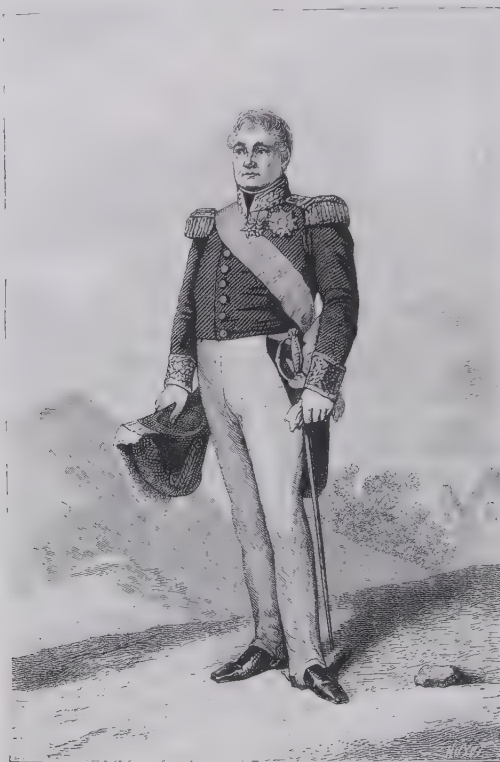
« Mais, en ce moment, un affreux malheur vient frapper l'armée. Tandis que Lannes galope d'un corps à l'autre pour soutenir le courage de ses soldats, un officier, effrayé de le voir en butte à tant de périls, le supplie de mettre pied à terre pour demeurer moins exposé aux coups. Il suit ce conseil, quoique bien peu habitué à ménager sa vie, et, comme si le destin était un maître auquel on ne saurait échapper, il est à l'instant même atteint d'un boulet qui lui fracasse les deux jambes. Le maréchal Bessières et le chef d'escadron César de Laville le recueillirent noyé dans son sang et presque évanoui. Bessières, qu'il avait fort maltraité la veille, serre sa main défaillante, mais en détournant la tête, de peur de l'offenser par sa présence. On l'étend sur le manteau d'un cuirassier et on le transporte pendant une demi-lieue jusqu'au petit pont, où se trouvait une ambulance. Cette nouvelle, connue bientôt dans toute l'armée, y répand une profonde tristesse. » (THIERS.)

Cependant un grand conseil de guerre fut tenu dans l'île de Lobau, le soir même du 22 mai. Les généraux furent d'avis qu'il fallait aussitôt évacuer l'île et repasser sur la rive droite du Danube. Napoléon leur fit voir quelles seraient les conséquences de cette retraite : on abandonnerait donc sous le feu de l'ennemi notre artillerie et nos blessés ; on montrerait que l'on était complètement vaincu, et l'on exécuterait bénévolement un mouvement que l'archiduc n'avait même pas essayé de leur imposer. Cette marque de découragement, si impatiemment attendue, exalterait singulièrement le moral de l'ennemi, amènerait très probablement la défection de la Russie et un soulèvement en Allemagne. Si l'on repassait le Danube, on serait bientôt obligé de reculer jusqu'au Rhin. Si l'on conservait au contraire ses positions, rien n'était perdu et l'on pouvait



L'archiduc Charles-Louis d'Autriche. D'après un dessin de M^{lle} de Noireterre.

recommencer bientôt une tentative qui déjà avait failli réussir. « Nous attendrons l'armée d'Italie, dit Napoléon en terminant. Nous avons fait de grandes pertes ; mais, Bessières, Masséna, vous vivez et vous vous montrerez dignes de ce que vous avez déjà fait. Toi, Masséna, tu achèveras ce que tu as glorieusement commencé ; il n'y a que toi qui puisses en imposer à l'archiduc. » Alors Masséna saisit la main de Napoléon et lui dit : « Vous êtes, Sire, un homme de

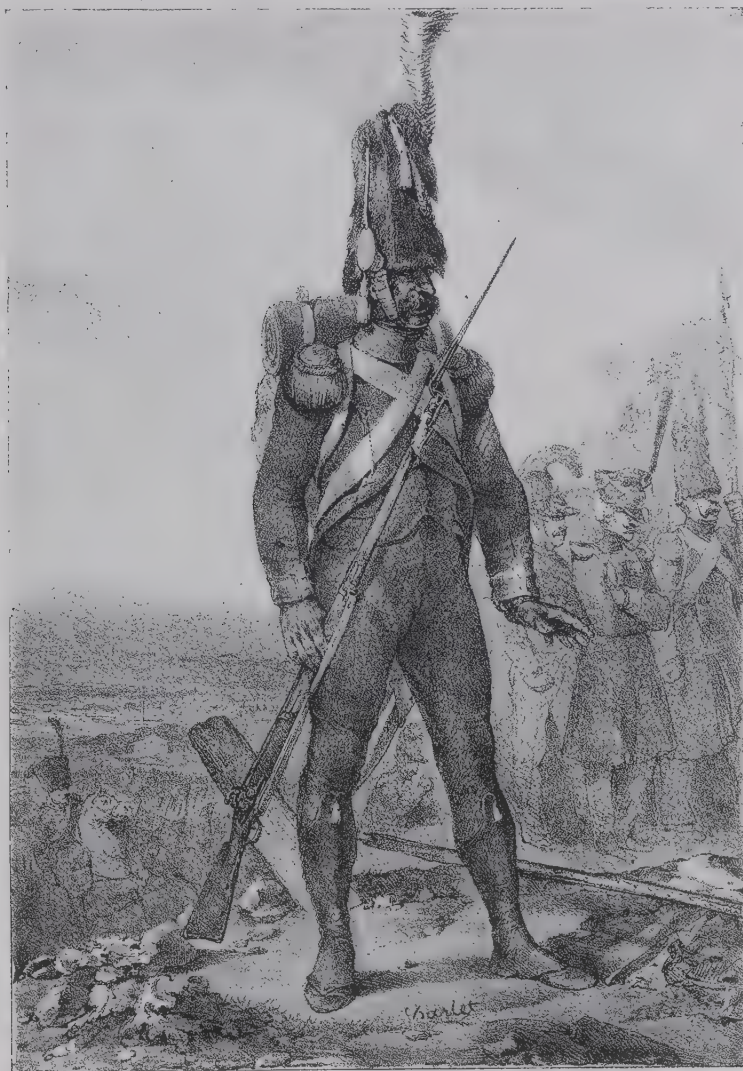


Le maréchal Mouton, comte de Lobau. Peint par Ary Scheffer.

cœur et digne de nous commander. Non, il ne faut pas fuir comme des lâches qui auraient été vaincus. La fortune nous a mal servis, mais nous sommes victorieux néanmoins, car l'ennemi, qui aurait dû nous précipiter dans le Danube, a mordu la poussière devant nos positions. Ne perdons pas notre attitude de vainqueurs. Bornons-nous à repasser le petit bras du Danube et je vous jure de noyer tout Autrichien qui voudrait le franchir à notre suite. »

Masséna tint parole. Il fit évacuer le village et repasser le petit pont en tenant fièrement tête aux ennemis, qui n'osèrent pas le suivre de trop près. Il ne franchit le pont que le dernier et après s'être bien assuré qu'il ne restait au delà du fleuve ni un canon, ni un caisson, ni un blessé ! Quoique notre retraite

fût due en partie à un accident indépendant de toute manœuvre militaire, nous n'en avons pas moins éprouvé un échec grave. L'archiduc Charles est encore



Infanterie légère française ; carabinier. D'après une lithographie de Charlet.

appelé en Allemagne le « héros d'Aspern », et Napoléon lui-même a dit : « Qui n'a pas vu les Autrichiens à Essling n'a rien vu. »

Cependant l'archiduc Jean avait reçu l'ordre d'abandonner l'Italie et de venir rejoindre son frère au nord du Danube. Eugène et Macdonald l'avaient suivi, l'avaient battu sur le Raab (14 juin) et repoussé vers le sud. Déjà

l'admirable résistance du 84^e de ligne dans Gratz, contre Giulay, avait assuré la jonction d'Eugène et de Marmont.

Napoléon, après son échec d'Essling, semblant vouloir braver l'Europe, avait fait enlever le pape de Rome. Dès le 17 mai, par le décret de Schœnbrunn, il avait déclaré la réunion des États romains à l'Empire français. Mais c'était surtout les préparatifs d'un nouveau passage du Danube qui occupaient son esprit.

Pour assurer absolument ses communications avec la rive droite, l'Empereur avait fait construire, à côté du nouveau pont de bateaux, un pont sur pilotis. Afin de le protéger contre les corps flottants, il avait d'abord songé à se servir d'une chaîne de fer gigantesque, laissée à Vienne par les Turcs en 1683. Mais on n'avait pas de machines pour la tendre. Il eut recours alors à une estacade formée d'une suite de gros pilotis profondément enfoncés et coupant obliquement le cours du fleuve. Prenant toutes les précautions pour l'hypothèse d'une défaite, il fit protéger ces ouvrages par une solide tête de pont élevée dans l'île de Lobau et permettant de couvrir le passage, si par malheur on était contraint de battre en retraite. Les Autrichiens avaient aussi fortifié la position qu'ils occupaient. L'archiduc avait sa droite à Aspern, son centre à Essling, sa gauche à Enzersdorf. En arrière de ces positions, il avait protégé le plateau de Wagram par des redoutes armées de 150 canons. Napoléon le trompa sur le point du passage. Il lui fit croire qu'il s'effectuait encore par le nord de l'île : pour cela, il laissa deux ponts à Aspern et à Essling. Au commencement de juillet, l'armée fut réunie tout entière soit dans l'île de Lobau, soit sur la rive droite, en face de l'île. Napoléon avait imaginé de jeter d'une rive à l'autre un pont d'une seule pièce, composé de bateaux liés d'avance entre eux avec de fortes poutrelles. On devait attacher ce système à une des rives et le livrer au courant qui le porterait à la rive opposée, puis jeter quelques ancres pour servir à ce pont de points d'appui dans sa longueur. On avait eu soin de le tenir caché dans un des faux bras du Danube qui parcourent l'île de Lobau, et, pour que le transport de ce faux bras au fleuve fût plus facile, le pont avait reçu des articulations permettant de le plier selon les courbes et les sinuosités du cours d'eau.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, Napoléon dirige sur Enzersdorf le feu de 100 pièces de canon, et, pendant que l'attention de l'ennemi est attirée de ce côté, il fait jeter un pont à l'extrémité est de l'île. Cette opération ne dura pas dix minutes. Immédiatement quatre autres ponts furent établis avec la même promptitude. On aurait cru à une manœuvre d'exercice. L'armée se mit à passer sur la rive gauche pendant un orage épouvantable, auquel se mêlaient les décharges de l'artillerie, et, le 5 juillet au matin, elle se trouvait à la gauche de l'armée autrichienne, avait tourné ses positions et

rendu ses redoutes inutilles. L'archiduc Charles change sa ligne de bataille et prend position sur le Russbach. Après quelques combats de reconnaissance, Napoléon remit alors au lendemain la bataille.



Infanterie légère française ; voltigeur. D'après une lithographie de Charlet.

Il attendait que les mouvements de l'archiduc eussent dévoilé ses projets. L'archiduc prit l'offensive, dirigea sa droite (Klenau) sur le Danube pour couper l'armée française de l'île, pendant que sa gauche attaquait la droite française commandée par Davout. C'est de ce côté que Napoléon porte l'effort

décisif. Davout reçoit l'ordre d'attaquer Neusiedel et de s'emparer du plateau qui domine ce village. Au centre, Bellegarde avait enlevé Aderklaa sur Bernadotte et les Saxons. A notre extrême gauche, la division Boudet avait été refoulée jusqu'au pont entre Essling et Wagram. Napoléon se décide alors à dégarnir son centre : Masséna se porte vers la gauche de l'armée et exécute une marche de flanc sous le feu de l'ennemi, en bataillons serrés. Cela semble au premier abord une faute, puisque les coups des Autrichiens



Bataille de Wagram.

frappaient toujours sûrement dans cette masse. Mais Masséna agissait ainsi à dessein, car il n'avait pas assez de confiance dans la solidité de ses jeunes troupes. Le grand vide fait au centre est rempli momentanément par toute l'artillerie de la garde, commandée par Lauriston et Drouot, et composée de 100 pièces (1). Les Autrichiens soutiennent ce feu terrible avec un admirable courage. Cependant Napoléon avait l'œil fixé sur les hauteurs de Neusiedel. Masséna le fait supplier d'envoyer de nouveaux secours à la gauche toujours menacée : « La division Boudet a dû battre en retraite et abandonner son artillerie. Les Autrichiens vont enlever le pont. » Napoléon ne

(1) Parmi les officiers qui se distinguèrent dans cette manœuvre, célèbre dans les annales de l'artillerie, il faut citer le lieutenant-colonel Marin Dubuard, surnommé par ses soldats « le père La Mitraille ».

s'émeut pas de ces nouvelles et ne semble pas faire attention à l'inquiétude de l'aide de camp de Masséna. Bientôt il reconnaît à la lueur des feux de l'artillerie que Davout est au delà du bourg de Neusiedel. Il se tourne alors vers l'aide de camp éperdu et lui dit : « Si l'artillerie de Boudet est prise, c'est qu'elle était là pour cela. Allez dire à Masséna que la bataille est gagnée. » En effet, Davout, formant ses divisions en colonnes sur le plateau, attaquait en flanc le corps de Rosenberg et le rejetait sur le centre. Une énorme colonne



Bataille de Wagram. Tableau d'Horace Vernet. Musée de Versailles.

de trois divisions de l'armée d'Italie se forme sous le commandement de Macdonald. Ces troupes, avides de se distinguer devant la Grande Armée, refoulent tout devant elles et enfoncent le centre autrichien. « Le brave homme ! » s'écrie l'Empereur en voyant l'attitude de Macdonald et de ses divisions. L'archiduc, débordé, recule. Masséna rentre à Essling, Davout occupe Wagram. Les Autrichiens prennent la route de Bohême, mais en bon ordre.

Napoléon avait songé à un autre plan de bataille. Dès qu'il eut compris le projet des Autrichiens de couper les Français du Danube, il aurait voulu les laisser s'engager complètement dans ce mouvement, puis les tourner eux-mêmes avec sa droite et les jeter dans le fleuve. Il aurait eu un nouvel Austerlitz. Mais, malgré la puissance de son génie et le prestige qu'il savait

exercer sur les troupes, Napoléon était prudent dans l'exécution. Il tenait toujours compte des éléments qu'il avait sous la main et modifiait ses plans en conséquence. Il craignit que des troupes jeunes n'eussent pas assez de sang-froid pour se laisser tourner sans trouble : « Nos soldats étaient toujours braves, disait le maréchal Macdonald, à qui l'on reprochait d'avoir formé ses divisions en masses profondes, comme s'il eût douté du courage de ses



Bivouac de Napoléon sur le champ de bataille de Wagram. Tableau de Roehn. Musée de Versailles.

hommes ; mais, ajoutait-il, ils étaient mal cousus ensemble ». Trois généraux gagnèrent à cette bataille la dignité de maréchal de France : ce furent Macdonald, Oudinot et Marmont. Le général Lasalle, tué à la fin du combat, l'aurait sans doute également obtenue.

L'armée française atteignit de nouveau les Autrichiens à Znaïm. La bataille s'engageait déjà, lorsque l'archiduc proposa un armistice (12 juillet). Les négociations, immédiatement commencées, amenèrent le traité de Vienne dont voici les principales conditions (14 octobre 1809) : 1° la frontière de la Bavière était portée jusqu'à la Traun ; 2° du côté de la Bohême, l'Autriche cédait au roi de Saxe quelques districts qu'elle possédait au nord du défilé

de Schandau; 3° en Pologne, l'Autriche abandonnait la portion de la Galicie comprise entre la Pilica et le Bug, qu'elle avait acquise en 1793, plus le cercle de Zamosc, les mines de Wieliczka, qui étaient annexés au grand-duché de Varsovie, et les districts de Zolkiew et de Zlocszow, qui passaient à la Russie; 4° Goritz, Trieste, Villach, le reste de l'Istrie, la Carniole, le littoral hongrois, une partie de la Croatie étaient abandonnées à la France pour former les provinces illyriennes. L'Autriche était ainsi coupée de la mer Adriatique; 5° De plus, elle payait 85 millions pour les frais de la guerre, et permettait de ne pas entretenir plus de 150.000 hommes sous les drapeaux.

Les tentatives de Dornberg et de Schill étaient déjà étouffées (1). Le duc de Brunswick lui-même, chassé de la Saxe, avait vu disperser ses 8.000 hommes, et avait dû se réfugier à Helgoland. Mais, deux jours avant la signature du traité, un étudiant nommé Staps, Saxon, par conséquent sujet d'un prince allié de Napoléon, avait tenté de délivrer seul la Germanie par le meurtre de son oppresseur. Il s'était rendu à Schoenbrunn : arrêté peu après, et trouvé armé d'un poignard, il ne nia pas ses projets et fut conduit devant Napoléon, qui voulut l'interroger lui-même. Napoléon lui demanda avec douceur : « Qui vous a poussé à ce crime? — Personne; c'est l'entière conviction qu'en vous tuant je rendrai le plus grand service à mon pays et à l'Europe, que vous foulez aux pieds. » Napoléon lui fit observer que, pour être juste, il aurait dû s'attaquer à l'empereur d'Autriche, qui lui avait déclaré la guerre sans motif, puis il ajouta : « Si je vous fais grâce, m'en saurez-vous gré? — Je n'en chercherai pas moins à vous tuer, à moins que vous n'assuriez la paix de mon pays. »

Napoléon fut vivement ému de la vue de ce fanatisme patriotique et de cette haine, qui ne s'adressait plus aux principes de la Révolution française mais à sa personne. Il dit à M. de Champagny : « Il faut faire la paix. Les points essentiels sont conservés. Négociez et transigez. » Le 13 octobre, Frédéric Staps était fusillé. Au moment de l'exécution, des coups de canon se firent entendre. « Qu'est-ce? » demanda-t-il. — La paix qui est conclue, que



Le maréchal Marmont, duc de Raguse.

(1) Schill surprit Stralsund, mais ne put s'y maintenir; il périt dans un combat contre un corps de troupes composé de Danois et de Hollandais, après avoir tué de sa main leur général, Carteret.

l'on annonce. » Staps tomba à genoux et remercia Dieu : il regardait cette paix comme le prix de son sacrifice (1).

La conduite de Staps avait pour mobile l'amour de la grande patrie allemande et la liberté. Hoefer, dont on a voulu le rapprocher, aurait eu peine à

comprendre les sentiments de l'étudiant saxon. Il défendait ses montagnes contre le maître qu'on voulait lui imposer et combattait pour son souverain traditionnel, pour sa religion ; son patriotisme était moins étendu, plus simple, et ne l'aurait jamais conduit au crime.

A l'arrivée des troupes du vice-roi d'Italie, il avait compris que toute résistance était impossible et était revenu dans son auberge de Passeyer, pendant que Lefebvre entra à Innsbruck (19 mai). Tout à coup la nouvelle se répand que les Autrichiens sont vainqueurs à Aspern.

Il se remet à la tête

des insurgés. En quelques jours les Alpes, depuis Laybach jusqu'à Constance, sont en pleine révolte ; les Tyroliens occupent les routes d'Alle-



Le maréchal Oudinot. Peint par Robert Lefèvre.
Galerie de Versailles.

(1) Le grand musicien Haydn mourut à Vienne pendant l'occupation française. Il était déjà fort âgé, et l'arrivée des Français dans son pays l'avait profondément ému. Le vieillard sentant croître son affaiblissement « se fait porter à son clavecin et de sa voix cassée chante avec une ferveur patriotique l'hymne national « Dieu, sauvez François », choral superbe dont il avait fait un chef-d'œuvre. Après cette prière, il s'affaissa sur un fauteuil, tombe dans une sorte d'assoupissement et meurt le 28 mai 1809. » (A. Lavoix, *Histoire de la Musique*.)

magne, d'Italie, menacent la Suisse, la France, la Valteline, occupent même, en Italie, Bellune, Feltre, etc. Pourtant la lutte était trop inégale : les bandes insurgées furent dispersées. Lefebvre mit à prix la tête de Höfer. Les lieutenants du proscrit, Speckbacher et Haspinger, réussirent à passer la frontière. Höfer se cacha dans les montagnes et refusa de quitter sa terre natale. Lorsqu'on lui disait que sa cachette pouvait être révélée aux Français : « Je veux voir, répondait-il, s'il y aura un traître dans le Tyrol. » Il finit par se livrer lui-même lorsqu'il se vit cerné dans sa retraite. Le commandant de la forteresse de Mantoue, devant lequel il fut amené, essaya de l'attacher au service de la France : « Je reste fidèle à mon empereur François, » répondit le montagnard. La commission militaire qui le jugea fut plus d'une fois émue de pitié et d'admiration par sa simplicité héroïque. Il ne fut pas moins condamné à mort, et fusillé le 20 février 1810. On l'enterra dans un jardin. En 1823, quelques officiers tyroliens déterrèrent ses ossements, qui furent rapportés à Inspruck, où ils furent réunis à ceux de Speckbacher et de Haspinger dans l'église des Franciscains. Le monument qui les couvre s'élève non loin du splendide mausolée de l'empereur Maximilien. Mais cette merveille de l'art allemand ne fait pas oublier la tombe de l'humble paysan dans lequel le Tyrol voit avec raison son héros national. Le parti national allemand a voulu étendre la gloire d'Höfer au risque de la compromettre. Il a cherché à faire de l'aubergiste de Passeyer un des héros de l'unité germanique. C'est faire bon marché de l'histoire, dit avec raison M. Léger. Höfer détestait les Bava-rois, pour le moins autant que les Français. Quant aux Prussiens hérétiques, il est probable qu'il en connaissait tout au plus l'existence. Il n'en est pas moins vrai que la vie et la mort d'Höfer devaient contribuer à entretenir ou à préparer



Le comte Lasalle. Peint par Gros, gravé par Leclerc.

le réveil national, et toute l'Allemagne pouvait répéter la chanson, devenue bientôt populaire, de Mosen : « A Mantoue, le fidèle Hœfer est captif, à Mantoue le conduit pour le tuer la troupe ennemie. Le cœur de ses frères saigne, toute l'Allemagne est dans le chagrin et la douleur, et avec elle le Tyrol » (1).

Pour empêcher une nouvelle révolte, Napoléon réunit au royaume d'Italie une partie du Tyrol italien. La Bavière reçut en échange Ratisbonne. Le Pusterthal, c'est-à-dire les vallées supérieures du Rienz, de l'Eisack et de la Drave avec le col de Toblach, fut rattaché à l'Illyrie.



La charge.

La retraite.

Caricature sur l'expédition anglaise en 1809.

Les Anglais, pour venir en aide aux Autrichiens, avaient redoublé d'activité. Sans parler de leur progrès aux colonies, ils avaient cherché à agir sur le continent européen, partout où une attaque était possible. En Espagne, une nouvelle armée anglaise, sous le commandement de sir Arthur Wellesley, rendit inutile notre seconde invasion du Portugal et remporta la victoire de Talavera (28 juillet). Dans la Méditerranée, à la fin de l'année 1809, les Anglais étaient maîtres des îles Ioniennes sauf Corfou et Sainte-Maure. Dans l'Océan, ils faisaient des tentatives sur les côtes de France. L'amiral Thomas Cochrane fut chargé de surprendre notre escadre de l'île d'Aix; il lança

(1) Sur les événements du Tyrol, voir Léger, *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, p. 420 et suiv., qui renvoie à Hormayr, *Le Tyrol et la guerre de 1809* (en allemand), 2 vol., 1845, et à Wendinger, *André Hœfer et ses compagnons d'armes*, 1 vol., 1861.

contre elle une machine infernale de quinze cents barils de poudre avec des fusées à la Congrève (1), et brûla six vaisseaux et deux frégates. Mais les Anglais comptaient avant tout sur une expédition formidable qu'ils destinaient à détruire Anvers et à combler les bouches de l'Escaut (2). Ils se flattaient que leur approche insurgerait la Hollande exaspérée par le blocus continental. 70 vaisseaux de transport portant 44.000 hommes, sous le commandement de lord Chatam, frère aîné de William Pitt, et accompagnés de nombreux vaisseaux de guerre, se dirigèrent vers les bouches de l'Escaut. Mais ils ne purent même pas lancer un boulet sur Anvers, mis rapidement en état de défense (3). Ils s'acharnèrent, il est vrai, sur Flessingue, qui fut ruinée. Ce modeste succès leur coûta cher, l'armée anglaise, par suite de son séjour dans l'île marécageuse de Walcheren, y fut ravagée par les fièvres, et Chatam dut se retirer honteusement après avoir perdu la moitié de ses soldats, sans avoir obtenu d'autre résultat que de faire constater par toute l'Europe l'importance des travaux que Napoléon avait déjà réalisés à Anvers et grâce auxquels ils n'avaient même pu attaquer la ville. Cependant l'émotion avait été très vive à Paris. Fouché et Bernadotte, tout en prenant avec décision des mesures propres à parer à tout événement, n'avaient rien fait pour calmer cette émotion, au contraire, afin d'augmenter leur importance et la valeur de leurs services. Napoléon, laissant à Berthier le soin de ramener la Grande Armée d'Allemagne, s'était hâté de revenir aux Tuileries pour surveiller de plus près la guerre d'Espagne et calmer les inquiétudes causées par les derniers événements.

(1) Ainsi appelées du nom de leur inventeur. C'est la première fois qu'on en fit usage.

(2) Ils tenaient d'autant plus à obtenir un succès de ce côté, qu'un ennemi bien imprévu menaçait alors très sérieusement leur commerce dans l'extrême Orient. Une secte religieuse et guerrière, les Wahabites, s'était formée au centre de l'Arabie vers le commencement du siècle. Maîtres de la Mecque et de Médine, ils avaient envahi l'Égypte (1803). Repoussés des bords du Nil, ils se dirigèrent vers le nord-est et s'emparèrent de Damas (1808), d'où ils entravaient le commerce anglais dans le golfe Persique et la vallée de l'Euphrate. Ce danger devait être de courte durée et en 1812 Ibrahim, fils de Mehemet Ali, les refoulait dans l'Arabie centrale. Mais en 1809, ils étaient à l'apogée de leur puissance.

(3) La flotte se composait de 280 voiles. Ce chiffre est établi par M. Martel dans *les Historiens fantaisistes*, M. Thiers.





Figures allégoriques placées sur les colonnes de la place de l'Hôtel-de-Ville à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Composition de Prud'hon.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'EMPIRE EN 1810-1812

LE DIVORCE. — ALLIANCE AUTRICHIENNE. — DERNIERS ACCROISSEMENTS DE L'EMPIRE. — AFFAIRES RELIGIEUSES. — SUITE DE LA GUERRE D'ESPAGNE. TORRÈS-VÉDRAS.



ARRIVÉ à l'apogée de sa puissance, Napoléon, en 1810, ne voyait plus contester sa suprématie politique et militaire par aucun des souverains du continent ; bien plus, il allait par un second mariage prendre sa place au milieu d'eux. Quelques mois après la signature du traité de Vienne, il épousait l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, François I^{er}, et descendante de la plus ancienne et de la plus fière des dynasties alors régnantes de l'Europe (1). Depuis longtemps déjà, on s'entretenait du divorce de Napoléon avec Joséphine.

Au moment où se négociait le traité de Badajoz, Lucien Bonaparte, qui était alors ambassadeur en Espagne, parla du mariage possible du Premier Consul avec une infante. Le projet n'eut pas de suite ; mais Napoléon n'ayant pas

(1) H. Welschinger, *Le Divorce de Napoléon*. — Mémoires de M^{me} de Rémusat. — *Mémorial*, tome I. — Imbert de Saint-Amand, *Les Beaux Jours de Marie-Louise*. — *La Cour de l'Impératrice Joséphine*. — *Les Dernières Années de Joséphine*.

d'enfants de Joséphine, la question se posa avec plus de précision lorsque le principe de l'hérédité eut pris place dans notre constitution. Au commencement de 1805, Napoléon avait dit un jour à Joséphine que sa famille, son conseil, ses ministres, enfin *tout le monde*, lui représentaient la nécessité d'un mariage qui lui donnât des héritiers, et il avait répété plusieurs fois en se promenant avec agitation : « Qu'en dis-tu? cela sera-t-il? qu'en dis-tu? » Joséphine, qui avait écouté en silence, et qui savait l'hostilité de la famille Bonaparte pour elle et la famille de Beauharnais, répondit : « Que veux-tu que je te dise? si tes frères, tes ministres, *tout le monde*, sont contre moi, et si je n'ai que toi pour me défendre? — Tu n'as que moi pour te défendre! s'écria Napoléon avec impétuosité; eh bien, tu l'emporteras. »

Joséphine eut tout lieu de se rassurer, lorsque le statut du 30 mars 1806 interdit spécialement le divorce aux membres de la famille impériale. Mais, à Erfurth, Talleyrand avait été chargé d'amener le czar Alexandre à faire la première ouverture relative au mariage de Napoléon avec une princesse de la maison des Romanoff. Le 15 décembre 1809, Joséphine, dans un conseil de famille, dut lire elle-même une déclaration dans laquelle on lui faisait dire qu'elle se sacrifiait volontairement aux convenances dynastiques de son époux; mais elle n'eut pas la force d'achever cette lecture. Le prince Eugène alla le lendemain au Sénat pour déclarer qu'il s'associait au sacrifice de sa mère, et consentait à la perte de ses droits éventuels comme fils adoptif de l'Empereur. Le même jour (16 déc.) un sénatus-consulte déclarait la dissolution de l'union



Napoléon; statue d'Eugène Guillaume. Ancienne collection du prince Jérôme Bonaparte. Cette statue a paru à l'Exposition universelle de 1867.

de Joséphine et de Napoléon. La question civile était réglée, restait la question religieuse : là, les difficultés étaient bien plus grandes et l'on a peine à comprendre que la catholique Autriche ait pu accepter une pareille situation. On ne pouvait s'adresser au Pape, qui était prisonnier de Napoléon et l'avait excommunié. On s'adressa à l'officialité de Paris. Une commission où se trouvait l'abbé Maury, devenu cardinal en Italie pendant la Révolution, s'appuya sur le défaut de publicité, sur le défaut de consentement parfait de Napoléon (1) pour annuler le mariage religieux que l'Empereur avait contracté avec Joséphine la veille du sacre. Des négociations furent reprises aussitôt avec la Russie. Le Czar, tout en tenant à garder « l'indépendance du cœur » à l'égard de son allié politique, chercha à tirer de ces avances de nouveaux avantages. Il demanda à Napoléon une déclaration solennelle que le royaume de Pologne ne serait jamais rétabli, et encore, en échange de cette manifestation compromettante, Napoléon n'aurait-il rien obtenu. Alexandre aurait, au dernier moment, rompu les négociations matrimoniales, en alléguant, comme il l'avait déjà fait, les sentiments de sa mère. Mais Napoléon ne voulut pas, comme il le dit dans sa belle lettre du 1^{er} juillet 1810 au duc de Cadore, « se déshonorer et flétrir sa mémoire en mettant le sceau à cet acte d'une politique machiavélique. Car, ajoute-t-il, c'est plus qu'avouer le partage de la Pologne que de déclarer qu'elle ne sera pas rétablie. Non, je ne puis prendre l'engagement de m'armer contre des gens qui m'ont bien servi, qui m'ont témoigné une bonne volonté constante et un grand dévouement. Je ne dirai pas aux Français : « Il faut que votre sang coule pour mettre la Pologne sous le joug de la Russie. » Il fut aussi question de la sœur du roi de Saxe. Enfin Napoléon, fatigué des lenteurs de la Russie, porta son choix sur une archiduchesse d'Autriche (6 février). Il savait que la cour de Vienne était favorable à ce projet : elle l'était encore beaucoup plus qu'il ne le croyait.

Dès le 7 février, le contrat était signé avec Schwartzemberg, l'ambassadeur d'Autriche à Paris. On prit modèle, pour la rédaction de cet acte, sur le contrat de Marie-Antoinette ; seulement Napoléon ne voulut aucune mention d'une dot pour la princesse, aucune précaution pour en assurer la remise. Il fit choix de son illustre adversaire, l'archiduc Charles, pour épouser en son nom, à Vienne, l'archiduchesse Marie-Louise. Il fut décidé que l'on reproduirait dans tous ses détails le cérémonial du mariage de Louis XVI. Ces points réglés, un courrier partit pour Vienne le jour même, et y parvint le 14 février. La cour autrichienne répondait avec le plus grand empressement au message de Napoléon. Berthier arrivait à Vienne le 5 mars ; le mariage avait

(1) Le sénatus-consulte du 16 déc. pouvait-il se justifier ? Voir la communication de M. Colmet de Santerre à l'Ac. des Sciences morales (8 mars 1894). Il conclut négativement. La dissolution du mariage de Napoléon fut une *annulation* et non un *divorce*. Maury devint archevêque de Paris (avril 1810).



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

D'après Prud'hon. Musée du Louvre. Photographie de Braun, Clément et C^{ie}; Paris.

lieu le 11. La nouvelle impératrice se mettait en voyage dès le 13. Elle fut remise entre les mains françaises à Braunau et continua son voyage sous la conduite de Caroline Murat, reine de Naples.

Marie-Louise, fort effrayée de son union avec ce terrible révolutionnaire sur lequel jusque-là elle n'avait entendu prononcer que des paroles de haine, se croyait d'abord une victime sacrifiée aux nécessités de la politique ; mais à mesure qu'elle approchait, les lettres journalières qu'elle recevait de Napoléon et auxquelles elle répondait commençaient à changer ses sentiments. D'autre part, l'attitude de Napoléon, que la nouvelle du mariage avait déjà



Cérémonie de la remise à Braunau. Esquissé par Alex. de La Borde, retouché par Moreau.

rempli de joie et d'orgueil, laissait voir à son entourage qu'un sentiment plus tendre entraînait dans son âme à mesure qu'il recevait les réponses écrites en français et de plus en plus longues de l'Impératrice. Il avait été décidé que LL. MM. se rencontreraient pour la première fois à Compiègne, dans une magnifique tente, où elles devaient entrer en même temps par deux côtés opposés, que l'Impératrice s'inclinerait pour se mettre à genoux, et que l'Empereur la relèverait et l'embrasserait.

L'impatience de Napoléon simplifia singulièrement ce cérémonial. « Il s'échappa furtivement du palais de Compiègne, accompagné seulement par Murat, sortit du parc, par une petite porte, et monta dans une calèche sans armoiries conduite par des gens sans livrée. Napoléon avait dépassé Soissons et était arrivé à Courcelles au moment où les courriers de l'Impératrice faisaient dis-

poser le relai pour sa voiture qui allait arriver. Pour se garantir de la pluie, qui tombait à torrents, il s'abrita sous le porche de l'église avec Murat. On ne se serait guère douté que ces deux inconnus étaient l'Empereur et le roi de Naples. Lorsque la voiture de l'Impératrice parut, Napoléon se précipita à la portière, pendant qu'on changeait les chevaux. L'écuyer de service le reconnaît et s'écrie : « L'Empereur ! » Napoléon, qui voulait garder l'incognito, lui dit d'un air contrarié : « N'avez-vous pas vu que je vous faisais signe de vous taire ? »



L'Impératrice Marie-Louise. D'après Prud'hon. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}, Paris.)

Mais ce petit moment d'humeur passe comme un éclair. L'Empereur se jette au cou de l'Impératrice, qui tenait à la main le portrait de son époux à qui elle dit avec un aimable sourire : « Vous êtes bien mieux que votre portrait. »

Le mariage civil fut célébré à Saint-Cloud, le 1^{er} avril, le mariage religieux à Paris, le lendemain, avec une pompe extraordinaire (1).

On remarqua l'absence, à Notre-Dame, des cardinaux de la cour romaine alors retenus en France. Quoique l'officialité de Paris eût déclaré nulle la précédente union de Napoléon (7 janvier 1810), les cardinaux romains ne voulurent pas paraître autoriser de leur présence un divorce que le chef de l'Eglise n'avait pas ratifié. Cette conduite fut généralement approuvée. Joséphine

(1) Voir l'ouvrage de l'architecte Fontaine : *Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de S. M. Napoléon I^{er} avec l'archiduchesse Marie-Louise*, gr. in-fol., Paris, 1810.

d'ailleurs, était populaire, et on la plaignait ; toute alliance autrichienne était encore mal vue en France. Quelques mois après, le 1^{er} juillet 1810, un incendie éclata au bal que donnait l'ambassade d'Autriche en l'honneur de la nouvelle Impératrice. Il y eut des morts et des blessés ; ni l'Empereur ni l'Impératrice ne furent atteints, mais la belle-sœur de l'ambassadeur périt en cherchant sa fille dans les flammes. Le peuple se rappela les malheurs survenus lors d'un



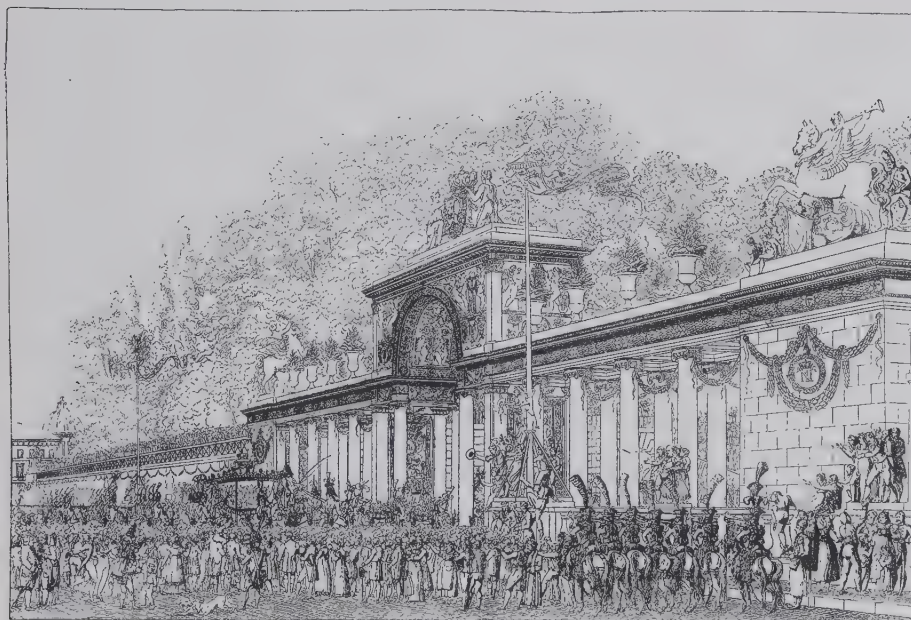
Arrivée de Marie-Louise à Compiègne. Tableau de M^{me} Auzou, Musée de Versailles.

mariage de Louis XVI avec une autre archiduchesse, et Napoléon fut lui-même vivement frappé de ce présage.

Mais, le 20 mars 1811, entre neuf et dix heures du matin, le vingt-deuxième coup de canon des Invalides apprenait à Paris que l'immense Empire avait un héritier. Napoléon semblait pouvoir dire : « L'avenir est à moi (1). » Le mariage de l'Empereur avec une archiduchesse d'Autriche, s'il n'ôteignait pas le foyer des haines, en tempérerait du moins l'ardeur. Bengnot le constate pour le grand-duché de Berg, qu'il administrait, et il en était de

(1) En 1811 on donna pour sujet du prix de Rome (peinture), *Lycurgue présentant aux Lacédémoniens l'héritier de leurs rois*. Abel de Pujol obtint le prix. — Zingarelli, qui était avec Paisiello un des compositeurs dont Napoléon aimait le plus la musique et qui était maître de chapelle à Rome, reçut l'ordre de composer un *Te Deum* pour la naissance du roi de Rome. Zingarelli répondit « qu'il ne connaissait d'autre roi de Rome que Pie VII ». Il fut enfermé dans la prison de Civita Vecchia, mais bientôt après Napoléon le fit mettre en liberté, lui envoya une somme d'argent considérable et l'appela à Paris.

même dans les autres gouvernements de l'Allemagne. « On s'aperçut à l'instant, dit-il, de changements considérables dans les dispositions du grand-duché. Les familles qui avaient des enfants au service de l'Autriche les appelèrent à Dusseldorf comme pour y passer, en pays ami, leur temps de congé. Les jeunes gens fraternisaient de la manière la plus cordiale avec les officiers français ou allemands de notre petite armée. Si on parlait encore de guerre, c'était avec l'espérance de se battre à l'avenir les uns à côté des autres. Le ministre de l'intérieur me déclara pour lui et pour les anciens partisans de la



Entrée de l'Empereur et de l'Impératrice dans le Jardin des Tuileries le jour de la cérémonie de leur mariage, 2 avril 1810. — Dessin de Percier et Fontaine, gravure de C. Normant pour la publication officielle sur le mariage de Leurs Majestés.

maison d'Autriche que désormais la paix avec la France n'était plus seulement sur les lèvres, mais au fond du cœur; qu'elle avait cessé d'être une nécessité pour devenir un sentiment. Chaque jour, je m'en apercevais en voyant se multiplier autour de moi ces relations de confiance et d'avenir qu'on n'entretient qu'avec un gouvernement dont la durée n'est pas une question. » Les mêmes sentiments se manifestaient dans la partie de l'aristocratie française qui ne s'était pas encore ralliée à Napoléon.

La splendeur du gouvernement se montrait dans les travaux publics. En douze ans on y consacra un milliard, 138 millions en 1810, 154 millions en 1812 (1). L'Empereur avait raison d'être fier « de ce que au milieu des

(1) Palais impériaux, 62 millions; fortifications, 144; postes, 117; routes, 227; ponts, 37; canaux et dessèchements, 123; travaux de Paris 1102; édifices publics de départements, 149.

guerres, des dépenses que nécessitaient des armées immenses, de la création et de l'organisation de flottes nombreuses, ce qui se dépensait en travaux d'utilité publique était tel que cela dépassait dans une année tout ce que l'ancienne monarchie avait fait dans une génération ».

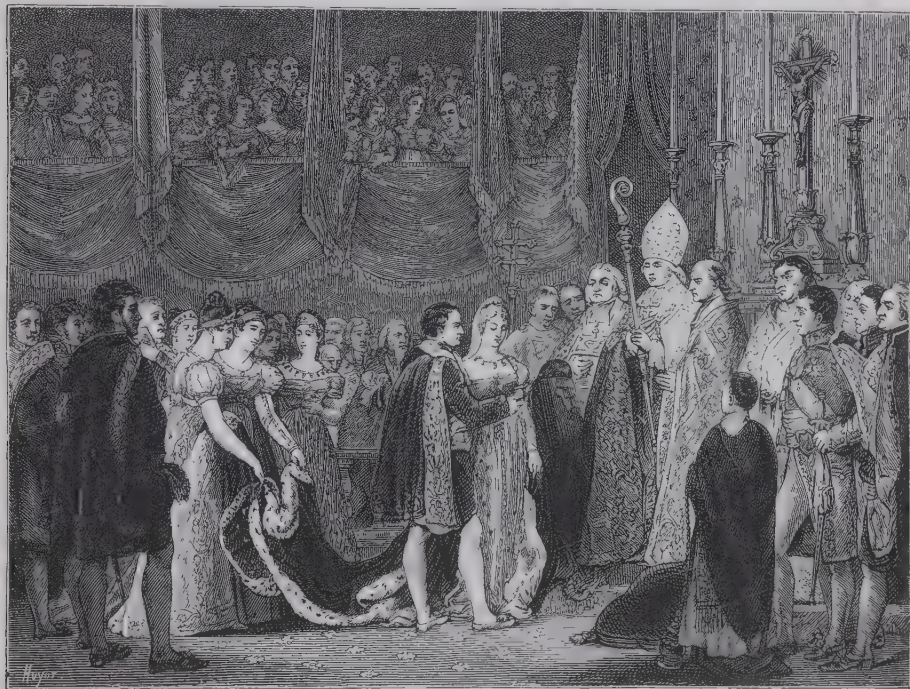
Les travaux commencés sous le Consulat sont poursuivis avec activité. A Paris, on construit des greniers de réserve, de nombreux marchés, entre autres le marché Saint-Germain. Un décret du 9 février 1810 ordonne la fondation de cinq abattoirs qui étaient presque terminés en 1815. Le pont d'Iéna (1809-1813) relie le Champ-de-Mars aux hauteurs de Chaillot, sur lesquelles doit s'élever un magnifique palais pour le roi de Rome. On construit ou reconstruit les quais d'Orsai (1808-1809), des Invalides (1802-1814), de la Cité (1803-1813), Catinat (1809-1813), Montebello, Morland; l'ancien quai de Chaillot, refait à nouveau, reçoit le nom du général Debilly, tué à Iéna. Au bassin de la Villette (1806-1809) se réunissent les canaux Saint-Denis et Saint-Martin. La place du Carrousel est agrandie à la suite de l'ébranlement produit dans le quartier par la machine infernale. On commence en 1808 la galerie du Nord pour joindre les Tuileries au Louvre. Elle arrivait jusqu'à la rue Saint-Nicaise en 1814 : les travaux furent alors arrêtés. Il en fut de même des travaux de l'arc de l'Étoile; mais la colonne de la Grande Armée et l'arc du Carrousel consacraient déjà le souvenir de nos récentes victoires. La Bourse et le Temple de la Gloire (depuis église de la Madeleine) furent continués sans interruption par les gouvernements qui suivirent. Des fontaines nombreuses, dont quelques-unes monumentales, le Château-d'Eau, la fontaine du Palmier (1), etc., furent placées dans les divers quartiers de Paris. De grands travaux furent entrepris pour les égouts et les Catacombes. Dans toutes les grandes villes de l'Empire, soit dans les limites de l'ancienne France, soit dans les pays récemment conquis, l'activité était la même. Dans le département de l'Isère, le préfet, qui n'est autre que le célèbre mathématicien Fourier, fait dessécher les marais de Bourgoin. A Lyon, sous l'administration du vicomte de Bondy, les ruines de la Révolution sont réparées, la place Bellecour est reconstruite. A Milan, à Venise, à Turin, à Florence, à Rome, à Naples, à Amsterdam, à Anvers, des constructions utiles ou des monuments rappellent encore les services de l'administration française (2). Partout des

(1) La plus considérable de ces fontaines devait s'élever sur la place de la Bastille. Une voûte construite au-dessus du canal Saint-Martin devait supporter un éléphant de bronze de 24 mètres de haut, lançant de l'eau par sa trompe. Un décret impérial annonça que le métal nécessaire serait fourni par les canons pris dans la campagne de Friedland. Le monument, commencé en 1810, ne fut jamais achevé. Pendant quelques années, un grand éléphant de plâtre fut mis à la place que devait occuper l'éléphant de bronze, qui ne fut jamais exécuté.

(2) A Venise, le Jardin public, la Grande-Rue, la seule, à vrai dire, qui fut construite sur un canal par ordre du prince Eugène et qui a quitté le nom de *Via Eugenia* pour prendre le nom de *Via Garibaldi*, surtout les belles constructions qui terminèrent enfin la place Saint-Marc; à Rome, la restauration

routes, des ponts, des canaux établis ou améliorés. Gianella (de Milan) et Céard de Paris, terminent en 1807 la route du Simplon. L'assainissement méthodique et d'ensemble des Marais Pontins est repris par Prony.

Parmi les travaux publics, rien n'intéressait plus vivement Napoléon que ceux qui se poursuivaient dans nos ports de mer avec une activité sans égale, à Amsterdam, à Flessingue, à Venise, à Ancône, au Helder, au Texel, à la Spezzia, à Gênes, à Dieppe où il voulait faire creuser un bassin profond,



Mariage de Napoléon et de Marie-Louise au salon carré du Louvre. Tableau de Rouget. (Musée de Versailles.)

capable de recevoir les vaisseaux de guerre, surtout à Cherbourg et à Anvers. A Cherbourg, les grands ouvrages commencés par Louis XVI, et à peu près abandonnés depuis 1793, avaient été repris dès 1802, sous la direction de l'ingénieur Cochin. On s'occupa surtout de la digue. Napoléon visita Cherbourg en 1811 et ordonna qu'on changeât le système de construction employé jusque-là. Ce nouveau travail, dont la direction fut confiée à Lamblardie

ou le déblaiement des monuments antiques, les travaux au Quirinal, etc.; à Milan, les arènes, l'arc du Simplon, la continuation de la cathédrale. Dans le royaume de Naples, les fouilles de Pompéi sont poussées avec une activité inconnue jusque-là. « L'État réalisa l'idée de l'ingénieur Francesco Vega et acheta tous les terrains qui couvraient Pompéi; ils furent revendus sous les Bourbons ! La reine Caroline prit goût aux fouilles. Elle y accourait souvent de Naples à travers six lieues de poussière. » (Marc Monnier, *Pompéi et les Pompéiens*.)

le fils, résista à toutes les tempêtes depuis 1813 jusqu'à 1853, date de l'achèvement de la digue. De plus, un port pour les vaisseaux de guerre fut creusé en moins de huit ans dans le roc vif et ouvert en 1813. De tous nos établissements maritimes, celui auquel Napoléon attachait le plus de prix, était Anvers ; là, « c'était comme un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre ». L'Angleterre ne s'y trompait pas et l'on a vu les efforts qu'elle fit en 1809 pour s'emparer des bouches de l'Escaut. Que de projets indiqués à l'avenir et dont plus d'une fois nos ennemis ont profité ! Lorsque les *Bouches*



Venise.

du Weser formaient un département français, Napoléon songeait à établir un port militaire dans cette baie de la Jahde où se trouve depuis 1869-1870 le grand port militaire de la Prusse, sur la mer du Nord.

Le matériel naval n'occupait pas moins Napoléon que les établissements maritimes. Il nous suffira de donner quelques chiffres : en 1801, la France avait 55 vaisseaux et 43 frégates ; de 1801 à 1814, elle perdit 38 vaisseaux et 63 frégates, et en 1814 nous avions une flotte de 103 vaisseaux et 53 frégates, sans compter un grand nombre de vaisseaux de moindre importance. En dépit du préjugé (1), on peut dire que le temps de Napoléon est pour notre marine une période aussi importante, sinon que l'administration de Colbert, du moins que celle de Machault ou de Choiseul. Il est vrai que l'Empereur tomba avant d'avoir pu profiter de ce qu'il avait préparé.

(1) Il est vrai que Napoléon faisait lui-même le silence autour de tout ce qui intéressait la marine, car c'était de ce côté seulement que lui venaient des échecs.

Il songeait même au rétablissement de notre puissance coloniale. Mais c'est là une entreprise qui ne peut réussir qu'avec le temps.

Il ne négligea pas cependant de préparer cet avenir. Pour l'Inde, il songe à reprendre à l'occasion les projets que le Français René Madec, devenu nabab dans l'Inde, avait conçus à la fin du règne de Louis XVI pour établir notre prépondérance dans le bassin inférieur de l'Indus. Ces idées se retrouvent en effet sous la



Incendie de l'hôtel du prince Schwartzemberg. Fac-similé d'une gravure du temps.

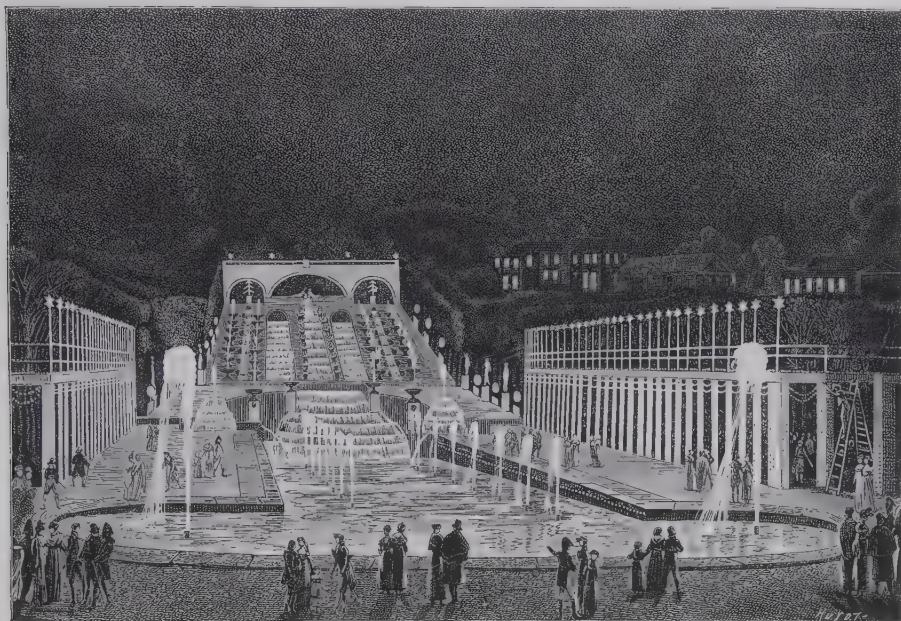
plume du général Decaen et de Xavier Rousseau dans des Mémoires destinés à l'Empereur et conservés, le premier aux Archives nationales, le second aux Archives des affaires étrangères. Napoléon pensa même à renouer nos relations avec la Cochinchine pour la mise à exécution du traité du 28 novembre 1787, par lequel le souverain du pays avait cédé à Louis XVI la baie de Tourane. On trouve, en effet, dans les Archives des colonies, un *Mémoire sur la Cochinchine* portant en marge cette note autographe : *Renvoyé au ministre de la marine pour me faire connaître son opinion sur ce mémoire.* — Paris,

le 29 frimaire an X. — *Le Premier Consul*, BONAPARTE (1). Ces projets sur l'extrême Orient inquiétèrent la puissance britannique, au point qu'en 1802 et en 1808 une partie des forces anglaises destinées à protéger la Compagnie des Indes débarqua à Macao, pour défendre au besoin cet avant-poste contre un coup de main des Français. Macao était une colonie portugaise ; mais l'Angleterre avait le droit de venir au secours de son allié le Portugal, alors en guerre avec la France. Les mandarins chinois des provinces voisines, effrayés de la présence des Anglais sur leurs frontières, intervinrent énergiquement et forcèrent les Portugais à chasser des défenseurs justement suspects. Il est assez piquant de voir les Chinois devenus ainsi les alliés indirects mais utiles de l'empereur Napoléon. Les intrigues de l'Angleterre n'étaient pas moins actives dans l'Atlantique. Lorsque l'Espagne était encore alliée de la France, Wellesley forma un plan pour mettre le Mexique, qui commençait à s'agiter, sous la dépendance (au moins sous la dépendance économique) de la Grande-Bretagne. Dans l'Amérique du Sud, l'Angleterre intervint à Buénos-Ayres et soutint les efforts insurrectionnels de Miranda dans le Vénézuéla. Les réformes libérales du roi Charles III, qui établit la liberté du commerce avec les deux Indes pour les sujets espagnols, avaient donné un tel essor au commerce de l'Espagne que de 1708 à 1788 il avait presque décuplé. Ces progrès avaient si vivement préoccupé l'Angleterre que, dès la fin du dix-huitième siècle, on la trouve secrètement mêlée à toutes les agitations de l'Amérique espagnole. La rupture de l'Espagne avec la France et son alliance intime avec l'Angleterre obligèrent le cabinet britannique à plus de réserve. Cependant la guerre d'Espagne contribua d'une autre manière à préparer la séparation entre la métropole et ses colonies. En effet, lorsque Joseph Bonaparte fut devenu roi d'Espagne, les colonies, en se soulevant, semblaient s'attaquer non à leur roi légitime, mais à l'usurpateur. Aussi les colons américains qui avaient déjà songé à s'insurger contre les Bourbons, se déclarèrent néanmoins pour Ferdinand VII, et envoyèrent des subsides considérables aux cortès pour la guerre d'indépendance. Mais lorsqu'on apprit que les cortès, en 1810, n'avaient accordé que vingt-six représentants pour toutes les colonies, soit un environ pour un million d'habitants, tandis que, en Espagne, chaque circonscription de cinquante mille âmes avait un député, la fermentation qui régnait du golfe du Mexique à la Plata se changea en une insurrection et prit un caractère plus nettement séparatiste.

L'invasion des Français en Espagne eut aussi son contre-coup sur les affaires de Saint-Domingue. — Si depuis le 4 décembre 1803 tout le territoire

(1) Émile Barbé, *le Nabab René Madec*. Conférence de M. H. Cordier à la *Société historique* (Cercle Saint-Simon), publiée dans le *Bulletin de la Société*, 1^{re} année, p. 88. Sur l'affaire de Macao, voir le *Moniteur* de 1808, et le *Voyage autour du monde* de M. de Beauvoir, p. 426 de l'édition in-4^o.

de l'ancienne partie française était évacué par nos troupes, l'ancienne partie espagnole nous restait. Les colons de Santo-Domingo avaient été heureux de se mettre sous la protection du général Ferrand, dont l'activité intelligente, animée du plus noble dévouement au bien public, avait obtenu en quelques années d'admirables résultats : routes nouvelles, abolition des dîmes et redevances ecclésiastiques, diminution des impôts pesant sur l'agriculture, ordre et sécurité partout. Dessalines avait complètement échoué dans une invasion tentée de ce côté. Mais lorsqu'on apprit les événements d'Espagne, des



Illumination de la grande cascade de Saint-Cloud, le 2 avril 1810, jour du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Dessiné et gravé par Debucourt.

patriotes exaltés, se mêlant à des brouillons et à des ambitieux, se soulevèrent sous la direction de Don Juan Sanchez de Ramirez et trouvèrent aussitôt un appui dans les Anglais. Les Français furent d'abord refoulés dans Santo-Domingo. Le général Ferrand en sortit pour aller au-devant de l'armée insurgée, qui se disposait à bloquer la ville. On le suppliait de rester et d'envoyer à sa place un autre officier, dont la vie était moins précieuse que la sienne. « Un autre, dit-il, saurait vaincre sans doute ; mais il ne saurait pas pardonner. » Obligé de lutter avec cinq cents hommes contre près de trois mille, il vit sa petite troupe écrasée, réduite à quarante combattants et se brûla la cervelle de désespoir sur le champ de bataille même. Le général Barquier, qui lui succéda, fut un véritable héros. La France a trop oublié ceux de ces servi-

teurs qui ont ainsi soutenu son honneur dans les pays lointains. Après avoir livré onze batailles, soutenu onze assauts, avec des forces disproportionnées et affaiblies par des privations de toutes sortes, il se décida à capituler, le 15 juillet 1809. Dans son admiration, l'amiral anglais Hugh Lyle Carmichael, disait à ses propres soldats : « Vous n'avez pas été vainqueurs de la garnison ; mais pour vous illustrer vous n'avez qu'à suivre son exemple. » Le général Barquier et ses compagnons furent ramenés en France avec armes et bagages (1).

Napoléon s'occupa très sérieusement d'amener la domination de la France sur les États Barbaresques. Il savait qu'avec de pareils gouvernements les traités étaient inutiles. Depuis la destruction de la flotte française et de la flotte espagnole à Trafalgar, les beys de Tunis et d'Alger avaient repris leurs courses plus audacieusement que jamais. C'était un danger permanent pour notre commerce, c'était une honte pour la civilisation. Aussi l'Empereur, ne voulant plus qu'on s'en tint à leur égard à de simples mesures d'intimidation ou de représailles, était décidé à détruire complètement ces repaires de pirates. Le capitaine Boutin fut chargé d'explorer le littoral de l'Algérie et de choisir un lieu de débarquement (2). « A force d'esprit et de fermeté, de courage et de finesse, dit M. Camille Rousset, malgré les obstacles de tout genre qu'il rencontra, Boutin réussit au delà de tout ce que les plus audacieux auraient cru possible. « J'ai parcouru, écrivait-il au ministre « de la marine, Decrès, ces parties de la ville où les chapeaux ne paraissent « pas, et, tout autour d'Alger, j'ai dépassé de trois à quatre lieues les « limites assignées aux Européens. » Riche de dessins, de croquis et de notes de toute espèce, il s'embarqua pour Toulon, le 12 juillet 1808 ; mais le 28, le brick qui le ramenait fut attaqué, à la hauteur de la Spezia, par une frégate anglaise. Boutin n'eut que le temps de jeter à la mer ses dessins et ses papiers les plus importants. Fait prisonnier et conduit à Malte, il s'en échappa un mois après, déguisé en matelot, prit passage pour Constantinople, et revint par terre en France. Telles étaient la netteté de ses souvenirs et la justesse de son esprit que, grâce aux notes qu'il avait pu sauver, il réussit à faire seize grands dessins et à rédiger un mémoire dont le prix n'a été vraiment connu qu'en 1830. » Il fut, en effet, très utile à notre armée, qui opéra son débarquement précisément dans la baie de Sidi Ferruch, que le capitaine Boutin avait indiquée.

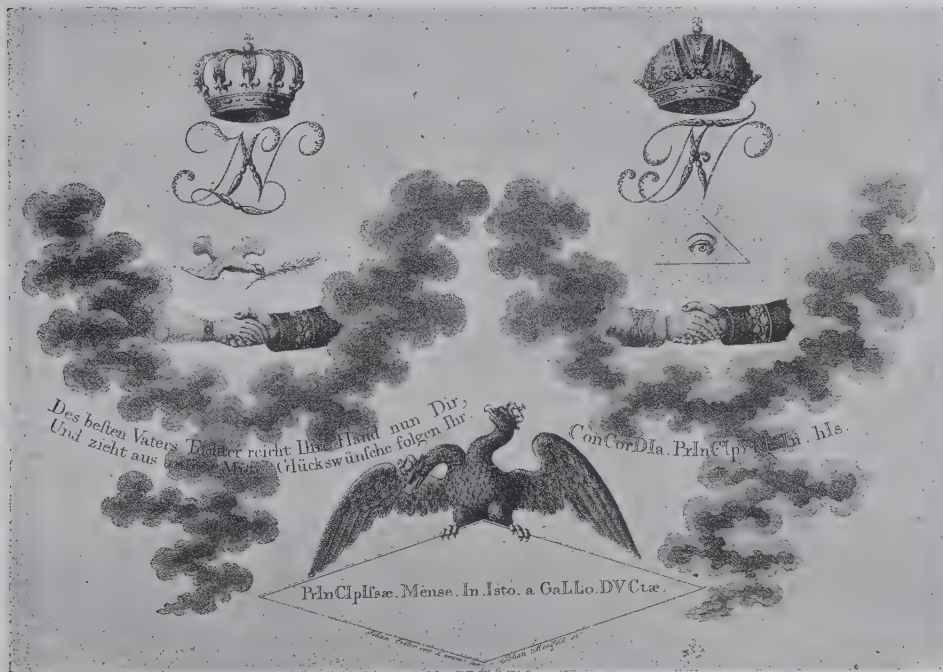
Dans toutes les branches du gouvernement, des œuvres importantes sont à signaler : telles que le Code pénal (1810) et la fin de la liquidation,

(1) Voy. Gilbert Guillermin, *Précis historique des derniers événements de la partie de l'Est de Saint-Domingue*; Paris, 1811, in-8°; et A. Castonnet des Fosses, *la Révolution de Saint-Domingue*, in-12, 1893. Pour Madagascar et l'Ile de France, voir plus loin, p. 203-204.

(2) Voir la lettre à l'amiral Decrès, 18 avril 1808, au tome XXII de la Correspondance.

qui durait depuis vingt ans, des créances arriérées de la Révolution (1).

Ainsi, à l'extérieur comme à l'intérieur, Napoléon paraissait plus puissant que jamais. Mais il avait encore l'Angleterre à combattre et la Russie à craindre, et son caractère avait plus que jamais oublié la modération. Depuis le traité de Vienne, l'Empire avait encore été agrandi; mais ces agrandissements ne l'avaient pas fortifié. Le Pape, qui, s'appuyant sur le caractère essentiellement pacifique de sa mission, prétendait rester neutre à l'égard des



Pièce allégorique sur le mariage de l'Empereur des Français avec l'archiduchesse d'Autriche.
D'après une gravure allemande.

amis et des ennemis de l'Empire, tout en consentant à fermer ses ports aux marchandises de tel ou tel peuple, avait vu Rome occupée dès le 2 février 1808, par le général Miollis. Un décret du 2 avril de la même année avait détaché de l'État ecclésiastique les provinces d'Ancône, Urbin, Macerata, Camerino, et les avait annexées au royaume d'Italie. Le décret de Schœnbrunn (17 mai 1809) annexait, non plus au royaume d'Italie, mais à l'Empire français, Rome et ce qui restait des États du Saint-Siège. Le Pape répondit en lançant une bulle d'excommunication contre Napoléon et ses adhérents pour la

(1) Il y avait à liquider près de cinq cent mille créances, montant à environ trois milliards, y compris, il est vrai, les dettes de la Belgique, du Piémont et autres pays réunis. Sur l'histoire des finances pendant l'Empire voir principalement *Notice historique sur les finances de France de l'an VIII (1800) au 1^{er} avril 1814*, par M. le duc de Gaète, membre de la Chambre des députés; Paris, 1818.

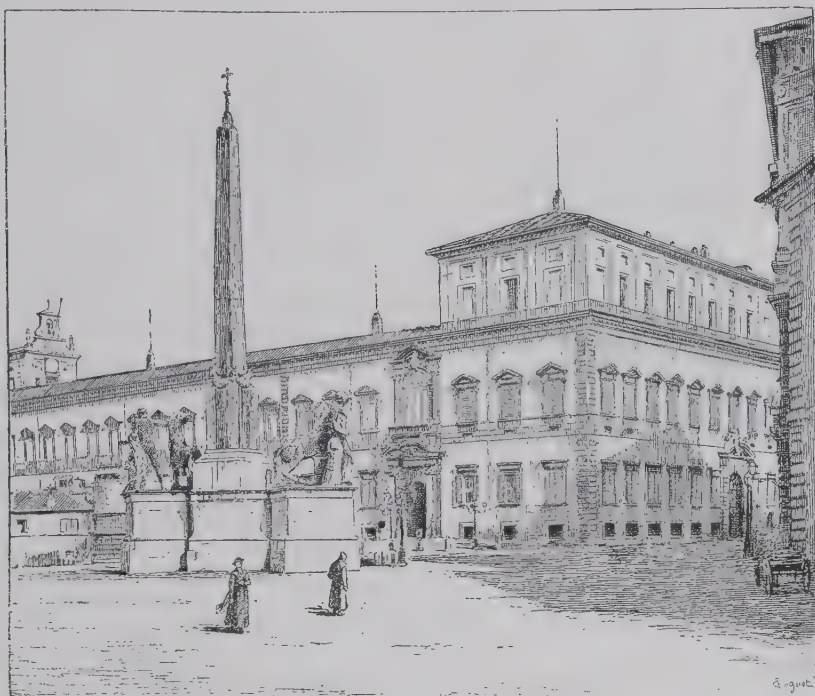
spoliation de l'Église. Le 6 juillet, le jour même de la bataille de Wagram, le colonel de gendarmerie Radet forçait le Quirinal, où le pape s'était renfermé depuis l'occupation de Rome par nos troupes, et se saisissait de la personne de Pie VII, ainsi que des cardinaux les plus hostiles à la France.

Il y avait eu toujours autour du Pape un parti antifrançais qui avait à sa tête le cardinal Pacca. Ce parti, très actif, reprochait vivement à Pie VII toutes ses concessions à la France et à la Révolution et considérait même le Concordat comme une mesure des plus malheureuses. La conduite de Napoléon leur donnait beau jeu. Il est à peu près certain que les ordres de Napoléon furent dépassés, soit qu'on voulût le compromettre, soit que ceux qui les exécutèrent voulussent satisfaire leurs sentiments hostiles au catholicisme. Napoléon écrivait, le 18 juillet, de Schœnbrunn, au ministre de la police : « Je suis fâché qu'on ait arrêté le Pape ; c'est une grande faute. Il fallait arrêter le cardinal Pacca et laisser le Pape tranquille à Rome ; mais enfin il n'y a point de remède, ce qui est fait est fait. Je ne m'oppose pas, si sa *démence* finit, à ce qu'il soit renvoyé à Rome... » Mais cette *démence* ne devait pas finir. Le Pape, après avoir traversé les Alpes et passé par Grenoble, Avignon, Aix et Nice, fut interné à Savone. Un sénatus-consulte forme les deux nouveaux départements de Trasimène et de Rome (17 février 1810). L'héritier de l'Empire reçoit, en 1811, le nom de « roi de Rome », comme pour bien indiquer qu'on ne reviendra jamais sur la réunion de la ville sainte à l'Empire. Mais comment donner l'investiture aux évêques en dehors du Saint-Siège ? Un Concile national fut réuni à Paris à cet effet (1811) et aucune obsession ne fut épargnée pour amener le Pape à reconnaître ses décisions. Pie VII perdit le sommeil et tomba dans un état d'esprit qui touchait à l'égarément. On surprit ainsi sa signature pour une déclaration (1811) qu'il s'empressa de désavouer hautement dès qu'il revint à lui. Napoléon espéra avoir plus d'influence par une action directe et ordonna de transporter le Pape à Fontainebleau. Le 18 janvier, l'Empereur pénètre dans le salon où se trouvait le Souverain Pontife (1). Après cinq jours de résistance, le Pape donnait son adhésion au Concordat de Fontainebleau (1813) ; mais il se rétractait par une lettre adressée à Napoléon. Le Pape fut presque séquestré ; des prêtres furent emprisonnés ou déportés en Corse, des séminaristes incorporés dans les régiments, le béguinage de Gand dispersé.

Ainsi Napoléon, détruisant une partie de son œuvre, réveillait ces passions religieuses qu'il avait apaisées. M. d'Haussonville a dit avec raison : « Contre le vicaire du Christ, invoquant les devoirs de sa mission religieuse, le recours

(1) A. de Vigny, dans sa belle scène de *Grandeur et servitude militaires*, nous donne la légende. On peut lire le résumé historique de cet entretien célèbre dans Thiers (XVI, 293-302). Napoléon offrit au Pape Avignon, à défaut de Rome.

à la force brutale risquait de devenir une mesure aussi inutile que dangereuse. En persécutant de malheureux prêtres pour leur foi, il donnait à ses ennemis une arme nouvelle, et amenait à se réunir, avec plus ou moins de sincérité, dans un sentiment plus puissant que la sympathie politique, tous ceux qui faisaient opposition au gouvernement impérial. « Il s'était établi entre Savone et Rome, dit M. Sclopis, une correspondance secrète fort active qui allait plus vite que le télégraphe... Le gouvernement en connaissait l'existence ; mais il ne parvint jamais à l'interrompre (1). »



Rome. Le Quirinal.

Quoi qu'il en soit, Napoléon s'applaudissait de voir l'Italie entière fermée au commerce anglais. Le roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont les États étaient ruinés par le blocus continental, se montrait indulgent pour les infractions qui y étaient faites. Napoléon se fait céder, comme garantie que le blocus sera désormais observé, le Brabant hollandais et la Zélande (16 mars 1810), et bientôt (27 avril et 15 mai) les réunit à la France (2). Louis Bonaparte abdique (le

(1) *La Domination française en Italie de 1800 à 1814.*

(2) Napoléon avait imaginé de tirer de la menace de la réunion de la Hollande une occasion de négocier avec l'Angleterre, en proposant de ne pas opérer cette réunion, si l'Angleterre consentait à traiter. M. Labouchère, chef de la première maison de banque de la Hollande, associé et gendre de M. Baring, qui dirigeait la première maison de banque de l'Angleterre, consentit à se charger de ces négociations secrètes ; mais elles n'aboutirent pas. L'organisation de la Hollande en départements français n'eut lieu que le 13 décembre 1810.

3 juil.), s'échappe de son royaume, et proteste à la face de l'Europe contre l'insupportable despotisme de son frère. La Hollande est réunie à l'Empire (9 juil.). Lebrun, l'ancien Consul, est chargé de son administration. Jérôme Bonaparte voit son royaume de Westphalie dépouillé, toujours pour assurer l'exécution du blocus, de ses provinces maritimes, par un sénatus-consulte du 13 décembre 1810 qui réunit à l'Empire toutes les côtes, depuis l'Ems jusqu'à l'Elbe, avec les villes hanséatiques y compris Lübeck, et le bassin de la Trave, ce qui nous donnait une position importante sur la Baltique. Le même sénatus-consulte prononçait la réunion du Valais, en raison



Maret, duc de Bassano.

des grands travaux faits pour les routes des Alpes. Enfin, une partie de la Westphalie formait, le 27 avril 1811, le département de la Lippe avec Munster comme chef-lieu. On put croire le blocus continental définitivement appliqué aussi à la Baltique, car la Suède elle-même semblait complètement rattachée à la politique impériale. Gustave IV avait jugé à propos de continuer à lui seul la guerre contre Napoléon et contre Alexandre. Il avait même ajouté le Danemark à ses ennemis en attaquant la Norvège où le général Armfeldt lutta contre Bernadotte et 30.000 hommes

que Napoléon avait envoyés au secours de son allié. Deux autres armées suédoises agissaient en Scanie et en Finlande. Les Suédois étaient toujours braves; mais que faire contre des forces si disproportionnées. Le Suédois Klingspor, malgré son héroïque valeur et deux victoires sur Buxhovden, dut abandonner la Finlande. Il fit à travers la Bothnie une retraite glorieuse; mais pendant l'hiver les Russes, qui s'étaient fortifiés aux îles d'Aland dont ils venaient de s'emparer, se divisèrent en trois corps, Kulner, Bagration, Barclay de Tolly, franchirent le golfe de Bothnie sur la glace et portèrent la guerre dans la Suède propre.

Par la révolution du 13 mars 1809, dont le signal avait été donné par Georges Adlesparre, nom resté justement populaire en Suède, les conseils, l'armée, le peuple, d'accord pour sauver le pays de la ruine où l'entraînait la politique, désastreuse pour la Suède, de l'alliance anglaise, détrônèrent Gustave IV et le remplacèrent par son oncle, le duc de Sudermanie, proclamé roi par la diète sous le nom de Charles XIII (5 juin). Mais malgré l'activité prodigieuse que déploya le vieux roi, la Suède dut signer le traité de Frederiksham

(17 septembre 1809) qui laissait à la Russie les îles d'Aland, la Bothnie orientale jusqu'à la Tornea et la Finlande. La Suède accédait au blocus continental (6 janvier 1810) et Napoléon lui rendait la Poméranie.

Charles XIII, d'accord avec les États, avait désigné pour lui succéder le prince Charles-Auguste de Holstein-Augustenburg ; mais ce prince mourut au mois de juin 1810. Un parti national se forme en Suède, comme on l'avait vu en Espagne à la fin du règne de Charles II, pour régénérer le pays par l'appui de la France. Le roi choisira pour héritier présomptif un de ces généraux français qui ont rempli l'Europe de leur nom et qui sont bien dignes de fonder une dynastie. Un hasard singulier fit que Bernadotte avait été déjà en relation avec les Suédois ; c'était, il est vrai, pour les combattre ; mais il avait bien traité les prisonniers qu'il leur avait faits. C'est à lui qu'on songea. Bernadotte eut l'art de faire croire aux Suédois que Napoléon désirait particulièrement que le choix se portât sur celui de ses maréchaux qui était uni aux Bonaparte par une alliance de famille, et que c'était seulement par un juste sentiment de sa dignité que l'Empereur gardait le silence. Napoléon, prévenu de ces intrigues, voulut faire connaître ses véritables sentiments, mais il était trop tard : Bernadotte venait d'être, sur la proposition du roi, proclamé prince royal par les États d'Ërebro, qui se félicitaient d'avoir si bien compris les intentions de Napoléon (21 août). Charles XIII adopte pour fils Bernadotte, qui se fait protestant et prête serment à la constitution suédoise (1^{er} nov.). Le 17 novembre, la Suède déclarait la guerre à l'Angleterre.

Les Anglais se vengeaient sur nos colonies de l'extension du blocus continental et des exploits de nos corsaires, parmi lesquels Surcouf a laissé un nom presque légendaire. Ils occupaient le Sénégal (14 juillet 1809), la Guadeloupe, la seule Antille que nous eussions conservée (6 février 1810), l'île de la Réunion (juillet). A l'Île de France, Decaen résista jusqu'au 2 décembre 1810, avec 4.000 hommes contre 10.000. Il quittait l'île, mais avec les honneurs de la guerre, et tous les équipages, des corsaires comme des navires de l'État, furent rapatriés aux frais du gouvernement britannique. Decaen obtint encore que les Anglais conservassent dans l'île les lois françaises, dont l'ensemble reçut,



Bernadotte.

de la reconnaissance des habitants, le nom de *Code Decaen*. Comme Dupleix, auquel il est digne d'être comparé, Decaen mourut pauvre (1832), quoiqu'il eût été dans l'Inde en situation de faire une rapide fortune ; pour un gouverneur anglais, l'éloge ne serait pas banal. Sylvain Roux, que Decaen avait placé à la tête de nos établissements de Madagascar avec le titre d'agent communal, ne capitula dans Tamatave que l'année suivante, 18 février 1811 (1).

En Europe, les Anglais, dans une seconde tentative sur le royaume de Naples, avaient été battus à Sainte-Euphémie. Mais cet échec était pour eux de peu d'importance ; ils comptaient surtout sur l'Espagne. En 1809, bien que la plus grande partie des forces françaises fût en Allemagne, la campagne avait été, en définitive, assez heureuse pour nous. Soult, qui se trouvait en Galice, envahit le Portugal par le nord, pendant que l'armée du roi Joseph se prépare à y pénétrer par la vallée du Tage. Il entre dans Oporto, après avoir livré bataille devant la ville (27-29 mars), pendant que Sébastiani battait l'armée de la Manche à Ciudad-Real (27 mars) et que Victor, avec 12.000 hommes contre 36.000, remportait sur la Cuesta et l'armée de l'Estramadure la brillante victoire de Medellin, qui coûtait aux Espagnols 10.000 tués ou blessés et 4.000 prisonniers (28 mars).

Mais ces armées battues se reforment comme par miracle et Victor n'ose s'aventurer dans le Portugal pour coopérer au plan de campagne de Soult. Wellington remonte le Tage, occupe près de Talavera de la Reyna une excellente position. Profitant des incertitudes du roi Joseph et de son chef d'état-major, le maréchal Jourdan, qui rendirent inutiles l'énergie de Victor et de ses troupes, Wellington non seulement résista pendant deux jours à toutes les attaques, mais nous rejeta derrière l'Alberche (27-28 juillet). Sans se laisser éblouir par ce succès, il abandonna de lui-même la ligne de l'Alberche, en apprenant que Soult, arrivant du nord par Plasencia, allait lui couper la retraite. Il put rentrer à temps en Portugal : malgré toute son activité, Soult n'atteignit que l'arrière-garde, qu'il battit sur le Tage, à Ponte del Arzobispo. En Catalogne, Gouvion Saint-Cyr s'emparait de Girone défendue par Alvarez Castro : la ville avait supporté six mois de tranchée ouverte et perdu les deux tiers de sa population (11 déc.). Suchet continuait à montrer les talents d'un administrateur et d'un général de premier ordre dans l'Aragon. Il battit Blake à Maria et

(1) Tandis que la Révolution devait amener l'abandon de la plupart de nos colonies, c'est de cette période au contraire que date notre troisième tentative d'établissement dans la grande île de l'Océan Indien. En 1792, un commissaire de la marine nommé Lescallier y fut envoyé par l'Assemblée législative. Il en revint en 1796 sans avoir obtenu aucun résultat. Mais Lescallier n'en continua pas moins, principalement devant l'Institut dont il était membre, de s'élever contre la réputation d'insalubrité qu'on faisait à tout le pays. En 1802, le gouverneur de l'Île de France chargea Bory de Saint-Vincent d'explorer la contrée. En 1804, Decaen, gouverneur général de nos possessions de la mer des Indes, jugea nos établissements de Madagascar assez importants pour en former un sous-gouvernement dont il confia la direction à Sylvain Roux.

à Belchite et le força à se réfugier dans Tortose (nov.). En somme, malgré nos succès, la campagne était loin d'être décisive. Aussi ni l'Angleterre ni l'Espagne ne se décourageaient. Elles comptaient sur l'ambition et les discordes des généraux (1), sur le peu d'autorité du roi Joseph, sur l'absence d'unité dans le commandement militaire, avant tout, sur l'énergie des Espagnols et sur la nature du pays, opposant tant de difficultés pour les approvisionnements et les transports et d'autre part si propre à la *guérilla*.

C'était, en dehors même du champ de bataille, une lutte d'homme à homme de tous les instants. Une armée invisible s'étendit sur presque toute l'Espagne



Passage du Douro, le 11 mai 1809. Composé et gravé par Couché fils.

comme un réseau auquel ne pouvait échapper aucun soldat français qui s'écarterait un moment de sa colonne et de sa garnison. Sans uniforme et sans armes apparentes, les guérilleros dépistaient facilement les colonnes qui les poursuivaient, et souvent la troupe marchant pour les combattre passait au milieu d'elles sans s'en douter. Les hommes, occupés à des travaux rustiques, saisissaient leur fusil par terre, s'ils apercevaient un Français isolé, et, pour le détachement qui traversait le champ qu'ils labouraient, n'étaient que de paisibles paysans. C'était un

(1) Si l'on en croit les Mémoires du général Bigarré, aide de camp de Joseph, et Marbot est d'accord avec lui sur ce point, Soult aurait songé à se faire nommer roi de Portugal et aurait fait distribuer de l'argent à la populace pour qu'elle criât sur son passage : *Viva el rey Nicolas!* Napoléon aurait eu connaissance de ces intrigues et, sans les autoriser, ne s'y serait pas absolument opposé. L'irritation était telle qu'un capitaine, nommé Argenton, alla jusqu'à nouer des relations avec les Anglais et leur proposer de traiter avec eux au nom d'un grand nombre de colonels et généraux de l'armée française.

passer-temps pour les ouvriers des villes de venir se placer derrière les rochers, entre les oliviers, dans les faubourgs, et de tirer sur nos vedettes en fumant leur cigarette. Souvent, dans ces pays accidentés et presque sans routes, les soldats ne pouvaient s'avancer qu'en s'aidant de leurs mains et même de leurs armes

comme point d'appui, le moindre faux pas pouvant les faire rouler dans un abîme. Dès lors, il n'y avait plus d'ordre dans la colonne. Malheur à elle, si elle était surprise dans cet état de dispersion par l'ennemi embusqué au passage d'un défilé. Posté d'avance et sûr de son tir, l'Espagnol désignait à haute voix, avec un raffinement de cruauté, la victime qu'il voulait atteindre : « A l'officier ! au sergent ! » et l'officier ou le sergent tombaient frappés à mort. Les prisonniers étaient souvent pendus ou brûlés vifs. Il n'était pas rare que les privations vinssent s'ajouter à ces périls et à ces fatigues : celle de



Jourdan (Jean-Baptiste, comte), maréchal de France ; 1762-1833.
Peint par Vien ; Galeries de Versailles.

l'eau était la plus cruelle. Après plusieurs heures de marche par une température brûlante, une source était signalée par le guide de la colonne, mais encore à une distance éloignée ; quelques soldats, hors d'espoir de l'atteindre, s'arrêtaient, sentant leurs forces défaillir. Ils périssaient, sous les yeux de leurs camarades, de chaleur, de fatigue et de soif. Les femmes, les vieillards, les enfants mêmes prenaient part, comme ils le pouvaient, à cette guerre sans merci. « J'ai vu, dit M. de Rocca, j'ai vu (près de Ronda) un garçon de huit ans venir jouer entre les jambes de nos chevaux et s'offrir à nous servir de guide. Il conduisit

pités avant d'avoir rendu le dernier soupir et pouvaient encore sentir l'at-teinte des oiseaux de proie qui accouraient pour les dévorer. « Des femmes mêmes et on aura peine à le croire, des femmes de la classe la plus distinguée de Cadix, venaient dans des embarcations élégantes voguer au milieu des nombreux cadavres qui couvraient la baie, se promener autour de nos pontons pour jouir du spectacle de notre misère et nous annoncer avec les démon-strations de la joie la plus atroce que bientôt nous serions tous égorgés. Comme la multiplicité des cadavres, qui flottaient près des quais de Cadix pouvaient compromettre la santé des habitants, on vint nous signifier au nom de la Junte, sous peine d'être décimés, de garder les cadavres à bord jusqu'à ce qu'une barque vint les chercher. Quatre ou cinq jours se passaient quelque-fois sans qu'on vint les enlever et j'en ai compté, sur le gaillard d'avant de notre vaisseau jusqu'à quatre-vingt-dix-huit, sans compter une vingtaine au moins qui étaient attachés à la traîne (1). »

Les Français ne pouvaient, à supposer que la chose soit possible hors de son pays, se disperser en petites colonnes pour répondre à la guérilla par la guérilla ; ils avaient à lutter aussi contre des armées régulières et surtout contre les troupes anglaises commandées par sir Arthur Wellesley, qui, après la bataille de Tala-vera, avait reçu les titres de baron de Douro et de vicomte de Wellington.

Wellington montra dans cette guerre des talents supérieurs, qui lui méritent de la part des hommes compétents une estime que la bataille de Waterloo, qui a fait sa renommée, ne justifierait pas. Il mettait au service d'un grand bon sens une rare fermeté de caractère. S'il n'avait qu'un petit nombre d'idées, elles étaient d'une grande justesse. Il se rendait très bien compte des difficultés diverses au milieu desquelles Napoléon s'était jeté en s'attaquant à l'Espagne. Il pensait qu'il était possible sans doute que Napoléon complétât par la conquête de la Péninsule sa domination sur le continent, mais qu'il y aurait toujours quelque réduit, tel que Gibraltar, Cadix, les montagnes au nord de Lisbonne, où l'on pourrait se retirer, se rendre inexpugnable et attendre l'écroulement du gigantesque échafaudage élevé par l'Empereur. On reprendrait l'offensive lorsque Napoléon ne pourrait plus opposer à ses ennemis que des armées à moitié dé-truites. En attendant, il fallait faire jouer, dans les opérations militaires, un grand rôle aux fortifications de campagne. Wellington avait les soldats les plus propres à ce genre de guerre, sans initiative, sans entrain, il est vrai, mais d'un imper-turbable sang-froid et excellents tireurs. En 1810, il put faire la guerre comme il la comprenait. Retiré en Portugal, il s'occupait de fortifier d'une manière formidable les lignes de Torrès-Védras, dans la Sierra de Cintra (v. la carte).

(1) *Mémoires d'un conscrit* de 1808, recueillis et publiés par M. Philippe Gille. Comparer, pour la vie des prisonniers français si malheureux aussi sur les pontons anglais, *Mes pontons*, par Louis Gar-neray.

La junte espagnole, quoique abandonnée par Wellington, reforma une armée qui devait marcher sur Madrid. Elle fut mise en pleine déroute par Sébastiani, lieutenant de Soult, à Ocaña (19 novembre). Cette victoire fut complétée par le brillant succès de Kellermann à Alba de Tormès. Mais le plus important était d'abord de chasser les Anglais. Napoléon résolut une troisième invasion du Portugal. Soult dut aborder le pays par la route de Badajoz, tandis qu'une autre armée, confiée à Masséna, entrerait par la vallée du Douro et la route de Ciudad Rodrigo. Malheureusement, Soult ne



Bataille d'Ocaña (19 nov. 1809). Tableau de Roehn.

s'occupa que de conquérir l'Andalousie. Joseph entra triomphalement à Séville (31 janvier) ; mais la junte s'était retirée à Cadix, et lorsque les troupes françaises arrivèrent devant l'île de Léon, le pont de Suazo était coupé. Wellington était resté immobile dans ses lignes et Masséna, retardé par Soult, ne commença ses opérations sérieuses qu'en juillet.

Après la prise de Ciudad Rodrigo par Ney, Masséna marcha sur Almeida, qu'il força à capituler. Wellington, qui avait refusé de secourir ces deux villes, était venu cependant s'établir sur le plateau de Busaco (27 sept. 1810), où il espérait arrêter notre marche en avant. Il repoussa en effet une attaque de front, où nous perdîmes 4.000 hommes, mais les Français, par une habile manœuvre, ayant tourné sa position, il s'enfuit précipitamment, en nous abandonnant Coïmbre, et se retira dans ses lignes. Là, il reprit tous ses avantages. Ce n'est pas que sa situation fût exempte de difficultés ou d'appréhen-

sions graves. L'armée anglaise, exposée sous l'abri insuffisant des tentes aux vents de l'Océan et à des pluies continuelles, condamnée à une inaction qui lui pesait, commençait à murmurer. Wellington avait aussi d'autres inquiétudes. Il craignait qu'un vote du Parlement britannique, où l'on était fort divisé sur la question du Portugal, n'amenât son rappel et ne rendit sa longue persévérance inutile. Il craignait surtout que les Français ne réunissent toutes leurs forces pour une attaque à fond contre Lisbonne. Enfin, il avait à comp-



Suchet, duc d'Albufera.

ter avec le mécontentement des Portugais, fort irrités que ce général anglais eût ruiné et ravagé leur territoire, brûlant leurs moissons, coupant leurs oliviers, sous prétexte d'affamer les Français, pour se dispenser de les combattre. Au milieu de ces préoccupations diverses, Wellington sut conserver toute sa lucidité d'esprit et tout son sang-froid. Persistant dans le plan qu'il savait le meilleur, il laissa l'armée française s'user devant ses retranchements pendant cinq mois. Il savait que si ses soldats souffraient, les ennemis souffraient bien davantage. Les Français envoyaient des

détachements jusqu'à cinquante lieues pour chercher des vivres. Ce fut une des situations les plus singulières de l'histoire militaire. Souvent maraudeurs français et anglais, abandonnant leurs armées respectives, se réunissaient pour former des bandes (presque toujours commandées par des Français) et vivre librement et largement en pillant le pays. Le chef de l'une d'elles était devenu en quelque sorte populaire sous le nom de général Chaudron. Ce surnom n'a pas besoin de commentaire. Quelque terrible et inexorable que fût la lutte, les soldats anglais et français avaient conçu de l'estime, et même de la sympathie les uns pour les autres. Sans se comprendre ils se donnaient des poignées de main dans l'intervalle de deux combats, même entre blessés. Campés des deux côtés du Douro, Anglais et Français se baignaient et se rencontraient au milieu du fleuve. « Ils apportaient du rhum et nous du biscuit, dit un officier qui fit partie de cette expédition, et au milieu de la rivière, nous faisions échange de politesses (1). » En revanche, les Anglais estimaient

(1) Ce détail est emprunté aux mémoires manuscrits du marquis de Rabar : *Souvenirs du 101^e régiment*. Voir le récit de Thiers, les Mémoires de Marbot, et surtout le résumé fait par Arsène Barine de l'autobiographie d'un simple soldat anglais qui fut un des modestes acteurs de cette guerre (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1889).

peu les guerilleros, ils ne voyaient en eux que des brigands qui tuaient et pillaient « de préférence » des Français. Cependant la maladie, la désertion, diminuaient chaque jour l'armée de Masséna. D'autre part, Soult, sans prendre souci de ce qui se passait en Portugal, s'emparait d'Olivenza et battait sur le Gebora une armée venue au secours de Badajoz, qui ne se rendit que le 10 mai 1811. Quant à Victor, il se contentait d'assiéger Cadix (1). Masséna, manquant de vivres et perdant l'espoir d'être secouru à temps, s'était décidé à décamper secrètement et à prendre la route de Coïmbre (4 mars). Alors Wellington se met en mouvement et poursuit dans sa retraite une armée qui, composée de 60.000 soldats au début de la campagne, a été réduite, presque sans combat, à 28.000 hommes. Il atteint l'arrière-garde à Pombal, à Redinha (11 et 12 mars). Ney, oubliant son dépit d'être placé sous les ordres de Masséna, se montre dans cette lutte défensive ce qu'il avait été dans la guerre de Pologne. Masséna ne s'arrête qu'à Ciudad Rodrigo, et laisse les Anglais investir Almeida. Ayant reçu des renforts, il veut reprendre l'offensive, et se trouve, le 5 mai 1811, en présence de Wellington, qui occupait une belle position sur le plateau de Fuentès de Onoro. Ce fut une nouvelle bataille de Talavera ou de Busaco. Elle aurait pu se changer en une victoire éclatante, si Masséna, dont les dispositions générales avaient été d'un grand homme de guerre, ne s'était pas heurté aux hésitations et au mauvais vouloir de ses lieutenants, surtout de Bessières. Masséna fut obligé de continuer sa retraite en abandonnant Almeida. Mais le gouverneur Bernier fit sauter les remparts pendant la nuit et, profitant de la confusion causée par un acte aussi extraordinaire, parvint à franchir avec sa garnison les lignes anglaises et à rejoindre le gros de l'armée.

Wellington, tranquille de ce côté, vint au secours de Beresford, qui, avec 30.000 Portugais, s'était dirigé sur l'Andalousie, au moment où l'armée de Masséna s'était mise en retraite, et il reprit Badajoz (20 janvier 1812), malgré l'intelligente et énergique résistance de Philippon. Suchet avait seul soutenu complètement l'honneur de nos armes.

Suchet acheva d'abord la soumission de la région de l'Èbre par la prise



Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

(1) C'est au siège de Cadix que périt le général Sénarmont, « le Condé et le Bayard de l'artillerie ».

de Lérida, de Mequinenza, de Morella (mai-juin 1810), puis de Tortose (2 janvier 1812) et de Tarragone (28 juin). Le siège de Tarragone fut en réalité un combat de cinquante-quatre jours ; il y eut trois sièges ; il fallut conquérir successivement la forteresse d'Olivo et les deux enceintes de la ville. Dans les sièges des villes d'Espagne, les Français déployaient, les soldats comme les chefs, une patience, une bravoure, des ressources d'activité et d'intelligence qui font de l'attaque ou de la défense des places de la Péninsule la partie la plus glorieuse, pour nous, de cette longue guerre,



Retraite des Français vers la frontière espagnole. D'après une gravure anglaise du temps.

et une des pages les plus dignes d'attention de notre histoire militaire. Car si l'on a, avec raison, une grande admiration pour les défenseurs de Girone, de Saragosse et de Tarragone, que faut-il penser de ceux qui les ont prises ? Suchet, maître de Tarragone, s'empara du Montserrat, et, lorsque Macdonald eut occupé Figuières, passa au sud de l'Èbre. Il battit Blake sur les ruines de Sagonte (30 octobre), et le rejeta dans Valence où il le força à capituler avec son armée après douze jours de siège (26 décembre). Suchet, nommé maréchal de France après Tarragone, reçut alors le titre de duc d'Albufera. Mais les talents militaires qu'il venait de montrer étaient peut-être ses moindres titres à la reconnaissance de la France. Par la fermeté, la justice et l'humanité de son caractère, par la discipline et la probité qu'il exigeait de tous, par l'activité incessante d'un esprit qui suffisait aux divers devoirs d'un

chef d'État, il fit de l'Aragon, dont les habitants passaient cependant pour les plus opiniâtres de l'Espagne, le seul pays de la Péninsule où le gouvernement français fut régulièrement établi et presque définitivement accepté. Lorsqu'il fut obligé de le quitter, les habitants, dans plusieurs endroits, témoignèrent au maréchal leurs regrets de son départ ; à Castelhon de la Plana même, on exprima l'espoir qu'il ne tarderait pas à revenir. Mais c'était là une rare exception en Espagne (1).

Partout ailleurs, les diverses classes de la nation étaient unies contre Napoléon ; la bourgeoisie libérale détestait en lui le despote ; les nobles, le clergé et le peuple, le représentant de la Révolution ; tous haïssaient l'envahisseur. Ce fut au début de 1812 que les cortès de Cadix promulguèrent une constitution imitée de notre constitution de 1791, et qui établit même la liberté de la presse, excepté pour tout ce qui a rapport à la religion.

Pendant que Masséna se trouvait arrêté devant les lignes de Torrès-Védras, il avait envoyé le général Foy à Paris pour exposer à l'Empereur les difficultés de la situation. Foy avait fait entendre que le succès n'était pas impossible en Espagne, mais qu'il y fallait « la massue d'Hercule ». Or c'est à ce moment que s'aggravaient, entre la France et la Russie, les différends qui allaient entraîner Napoléon à cette expédition désastreuse où devait périr la Grande Armée, qui seule aurait pu dompter l'Espagne. Lorsque la joie se manifestait de toutes parts autour de Napoléon, à l'occasion de l'union de l'Empereur des Français avec Marie-Louise, Cambacérès, qui n'était pas cependant un médiocre courtisan, semblait préoccupé. Il avait fait tous ses efforts, dans le conseil tenu au sujet du mariage impérial, en faveur d'une alliance russe. Il n'avait pas réussi. « Quand on n'a qu'une bonne raison à donner, disait-il à un ami, et qu'il est impossible de la dire, il est simple qu'on soit battu. Vous allez voir qu'elle est si bonne qu'il suffit d'une phrase pour en faire comprendre toute la force. Je suis moralement sûr qu'avant deux ans nous aurons la guerre avec celle des deux puissances avec laquelle l'Empereur n'aura pas contracté d'union matrimoniale. Or une guerre avec l'Autriche ne me cause aucune inquiétude, et je tremble d'une guerre avec la Russie ; les conséquences en sont incalculables. »

Mais, avant d'entrer dans le récit des événements qui amèneront la chute de Napoléon, le moment est venu de jeter un coup d'œil sur l'état intellectuel de la France, dans cette période où les armes ont occupé tant de place, mais qui mérite aussi l'attention pour les lettres, les arts et les sciences.

(1) M. François Rousseau prépare un travail sur Suchet.





NAPOLÉON DANS SON CABINET.
Peint par L. David; gravure de Laugier



Frise d'une chambre à coucher de la Malmaison. Dessins de Percier et Fontaine.

CHAPITRE HUITIÈME

LES LETTRES AU TEMPS DE NAPOLEON

ÉRUDITION. — ARCHÉOLOGIE. — HISTOIRE. — PHILOSOPHIE. — ÉCONOMIE SOCIALE.
— JURISPRUDENCE. — CRITIQUE. — POÉSIE. — THÉÂTRE. — ROMAN. — LE
ROMANTISME SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE.



COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT INTELLECTUEL AU TEMPS DE NAPOLEON. — La période qui s'étend de 1789 à 1815 semble être remplie tout entière par les violences des partis politiques et les sanglantes luttes de la guerre civile ou étrangère, *ferrea jura, insanumque forum*. Il en est peu, cependant, qui méritent d'occuper une place plus importante dans l'histoire de l'esprit humain. Pour les sciences, c'est alors qu'apparaissent la plupart des inventions de génie et des théories générales que le reste du siècle réalisera dans leurs applications pratiques, sans y ajouter beaucoup de principes nouveaux : la géométrie des-

criptive de Monge, la mécanique analytique de Lagrange, la mécanique céleste de Laplace, la géométrie nouvelle avec Poincaré et Carnot; les travaux de Cuvier, de Jussieu et de Geoffroy Saint-Hilaire, de Lamarck, dans l'histoire naturelle; la pile de Volta, la locomotive, l'éclairage au gaz, le bateau à vapeur, les premières tentatives du télégraphe électrique, la découverte de la polarisation par Malus, la découverte des interférences par Thomas Young; dans la chimie, l'invention de la soude artificielle par Leblanc, les travaux de Berzélius, Davy, Berthollet. Pour l'histoire des arts, se présentent aussi des faits de la plus grande importance : c'est alors que commence à se constituer, avec Carstens et ses disciples, cette seconde école allemande qui rend à la patrie d'Albert Dürer, de Lucas Cranach et d'Holbein une gloire à laquelle

elle semblait avoir renoncé depuis la Réforme. Les écoles de Dresde, de Munich, de Dusseldorf, de Berlin se préparent avec les peintres Cornélius et Begas, les architectes Léon de Klenze et Schinckel. La sculpture n'avait eu jusque-là, en Allemagne, que peu de noms dont la postérité se soit occupée. Mais alors cet art, qui semblait le privilège des races latines, y prend un développement imprévu avec Dannecker, Schadow, Tieck, Rauch, Thordvaldsen, et d'autres qui ne tardèrent pas à devenir célèbres.

C'est alors que la peinture anglaise, continuant les traditions de Reynolds et de Gainsborough, justifie avec West, Lawrence, Opie, Wilkie, Romney, surtout avec ses paysagistes Crome, Constable, Turner, etc., ses prétentions à constituer une véritable école. Elle va même agir à son tour sur le continent et y répandre le sentiment de la nature, aimée dans sa simplicité et pour elle-même. Elle a aussi un grand sculpteur dont la renommée devient européenne, Flaxmann. L'Italie adopte les principes artistiques de la France; Pompeo Battoni, en mourant, a légué sa palette au jeune David. Camuccini, Appiani suivent les exemples donnés par celui que Battoni leur a désigné comme le maître de l'art; mais l'Italie cite surtout avec orgueil des sculpteurs comme Canova et Bartolini. Tenerani a trente ans en 1815. L'Espagne, malgré sa décadence, peut être fière du peintre Goya et du sculpteur Alvarès.

Cependant, la France occupe sans conteste le premier rang avec David et son école; mais l'art français n'est pas aussi exclusif que la domination de David pourrait le faire croire, domination moins impérieuse d'ailleurs que celle de Lebrun, sous Louis XIV. Il suffit de rappeler les grands succès obtenus par Gros et Prudhon; de plus, la peinture de genre, la peinture d'animaux, de paysages et de fleurs tient dans notre école une place honorable; d'ailleurs, c'est avant 1815 que commence à se montrer dans les arts une école nouvelle qui pourra produire des œuvres plus considérables, mais ne donnera rien de supérieur au *Hussard chargeant* de Géricault.

Pour la musique, si Mozart est mort au moment où Bonaparte fixe les regards du monde, Haydn poursuit sa glorieuse vieillesse et Beethoven a produit avant la chute de Napoléon des œuvres qui lui donnent le premier rang parmi les musiciens, et que lui-même ne dépassera pas (1). Autour d'eux se presse une génération digne de pareils modèles, Kozeluch, Wranitsky, Weigl, Neukomm l'élève préféré d'Haydn, l'abbé Vogler et ses élèves: Weber, Pierre de Winter et Meyerbeer (2), Steibelt, etc. Ce n'est pas trop de ces génies supérieurs ou de tous ces talents distingués pour enlever à l'Italie sa prépondérance musicale, car elle possède encore Cimarosa (mort en 1805), et Paisiello (mort en 1816), Salieri (m. en 1825), sans compter Zingarelli, Guglielmi (m. en 1804), etc. Cherubini, Spontini sont dans toute la force de leur inspiration; Rossini, à l'âge de vingt et un ans, fait représenter, en 1813, son dixième opéra, *Tancrède*, qui affirme des tendances nouvelles

(1) *Symphonies héroïques* (1805) en ut dièse mineur (1808), *pastorale* (1809), *Léonore* (1803), devenue *Fidélité* (1814). Ditters de Didersdorf était mort en 1796, Naumann en 1801.

(2) Meyerbeer (1794-1864), nommé à dix-sept ans compositeur de la cour de Hesse-Darmstadt, avait déjà écrit beaucoup de musique religieuse et un oratorio intitulé : *Dieu et la Nature*, lorsqu'il aborda le théâtre avec *la Fille de Jephté* (1812) et *Abimelech* (1813).

et marque déjà très nettement la première manière de ce génie prodigieusement flexible qui, en passant par *Otello*, *Sémiramis* et *Moïse*, devait arriver à *Guillaume Tell*. Cherubini et Spontini, comme Rossini, sont des gloires à moitié françaises. Les musiciens français de ce temps, trop oubliés, on peut même dire surtout oubliés par leurs compatriotes, n'ont d'ailleurs rien à leur envier.

Dans la littérature proprement dite, la France, qui a Chateaubriand, J. de Maistre et M^{me} de Staël, ne peut lutter cependant avec l'Allemagne et l'Angleterre. En Angleterre, pour ne citer que les traits dominants, l'éloquence politique



Monument de la reine Louise de Prusse, à Berlin. Sculpture de Rauch.

est à son apogée, avec Fox, Shéridan, Pitt, Burke; d'autre part, la poésie, suivant la voie que vient d'ouvrir Cowper ou reprenant en partie la tradition shakespearienne, se renouvelle avec Wordsworth, Crabbe, Southey, et surtout Byron, que son *Pèlerinage de Child Harold* (1811) place déjà au premier rang des poètes de son temps. En Allemagne, jamais la littérature n'avait jeté tant d'éclat; le commencement du dix-neuvième siècle est sa période classique. Klopstock et quelques autres survivants des premières luttes qui ont fondé la littérature nouvelle, assistent aux triomphes incontestés de la génération qui les suit et que dominent les noms de deux rivaux de gloire, qui n'en sont pas moins deux amis fidèles, Goethe et Schiller.

C'est aussi l'Allemagne qui occupe alors le premier rang pour la philosophie : Kant, le nouveau Descartes, a relevé le drapeau de la métaphysique et du spiritualisme, qui n'avait jamais été complètement abandonné, même en France, au dix-huitième siècle, quoiqu'il eût semblé reculer devant des doctrines plus bruyantes. Il peut

mourir avec la consolation de voir la grande tradition philosophique renouée. Schelling, Hegel, Fichte sont déjà célèbres dans les universités. Bientôt, ces doctrines vont se répandre en Europe et faire paraître bien pâles les travaux honorables, mais un peu vulgaires, de l'école psychologique des philosophes écossais, qu'il y aurait cependant injustice à oublier dans une revue, si sommaire qu'elle soit, du mouvement philosophique à cette date. Pour l'érudition, l'Allemagne et la France se disputent encore le premier rang, que l'Allemagne va plus tard occuper seule, mais sans laisser sa rivale à une aussi grande distance qu'elle l'a proclamé. Le gouvernement français protège les talents partout où il les rencontre. Napoléon fait Goethe et Wieland membres de la Légion d'honneur, commande à Canova sa statue (1), à Thorwaldsen son buste et la fameuse frise du *Triomphe d'Alexandre*, aujourd'hui à la villa Sommariva sur le lac de Côme et donne des travaux à tous les artistes italiens de quelque mérite. Le roi Jérôme, à Cassel, traite avec la plus grande considération Jean de Muller et cherche à attirer Beethoven auprès de lui. A Florence la princesse Élisa protège, entre autres, l'historien Micali. Bilderdijk, le plus grand nom de la littérature hollandaise, fut très en faveur auprès du roi Louis.

Après avoir jeté ce rapide coup d'œil sur l'état intellectuel de l'Europe, pendant la période napoléonienne, nous nous bornerons désormais à la France.

NAPOLÉON ET LES LETTRES. — PRIX DÉCENNAUX. — Jamais, au reste, le public n'avait semblé prendre plus de goût aux institutions scientifiques et littéraires, et la liste serait longue des établissements qui, sous le nom de lycées, athénées, etc., offraient au public, moyennant une rétribution variable, des cours, conférences ou concerts.

Napoléon aimait la grandeur sous toutes ses formes et savait quel lustre donne la gloire scientifique, littéraire et artistique à un empire, quelque glorieux qu'il soit déjà par les armes. Il aimait d'ailleurs les lettres et surtout les arts pour eux-mêmes. Quant aux sciences, il les avait étudiées comme un homme qui en a besoin pour son métier. C'est à ce titre qu'il était entré à l'Institut. A Sainte-Hélène, il cherchait et trouvait quelque distraction dans la résolution de problèmes de mathématiques supérieures. Il voulut non seulement protéger, mais encore diriger les arts, les lettres et les sciences, et fut trop porté parfois à les considérer comme un département de son administration. Une censure ombrageuse qui faisait mettre au pilon l'Allemagne de M^{me} de Staël, quoique l'auteur eût retranché ou modifié les passages que l'administration lui avait signalés, était faite pour décourager d'avance les écrivains supérieurs, qui ont en général d'autant plus d'indépendance qu'ils ont plus de génie.

Cependant, Napoléon, qui favorisa plus d'une fois de pensions et de secours importants les savants, les artistes et les écrivains, en accorda même parfois à ceux qu'il savait hostiles; mais ils n'avaient pas l'autorité de M^{me} de Staël, et, si la suppression de l'Allemagne fut une injustice, elle ne fut pas une inconséquence.

Joseph Chénier, qui avait écrit des pièces très violentes contre l'Empereur et les faisait courir en manuscrit, s'adressa cependant à lui, lorsqu'il fut tombé dans l'indi-

(1) Cette statue où Napoléon est représenté en héros grec, fut donnée à Wellington par Louis XVIII.

gence, et lui écrivit une lettre pour lui exposer sa situation. Napoléon lui fit donner une pension de 8.000 fr. Plus tard, ayant appris que Chénier était malade et qu'il n'avait pas tous les soins que réclamait son état, il lui envoya 6.000 fr. sur sa cassette. On pouvait redouter M^{me} de Staël et ne pas craindre Joseph Chénier.

Le sentiment du mérite littéraire faisait taire parfois chez Napoléon les plus vives antipathies. Au moment où parurent *les Martyrs* (1809), Chateaubriand était déjà l'adversaire déclaré de l'Empire. La publication intégrale de l'ouvrage avait été permise avec peine. Il avait fallu, pour l'obtenir, la bienveillance personnelle du ministre de la police, de Fouché, très bien disposé pour M^{me} de Custine, amie passionnée



Figures allégoriques placées sur les colonnes de la place de l'Hôtel-de-Ville à l'occasion des fêtes du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Composition de Prud'hon.

de « René ». C'est ainsi que, par une association singulière, Fouché se trouva le protecteur de Chateaubriand qui va jusqu'à l'appeler dans ses lettres « le grand ami ». Le gouvernement, pour retirer en partie d'une main ce qu'il accordait de l'autre, avait imposé aux journaux, qui tous étaient dans sa dépendance, l'obligation de critiquer sévèrement, de ridiculiser même au besoin le nouvel ouvrage. Cependant après le succès de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) ouvrage qui, d'ailleurs plus simple et moins chimérique, était de nature à plaire davantage à Napoléon, l'empereur dit tout haut en se promenant dans les galeries du Louvre : « Pourquoi Chateaubriand n'est-il pas de l'Institut ? » Il fut nommé l'année même en remplacement de Chénier. Il voulut profiter de l'occasion qui lui était donnée de parler en public dans son discours de réception pour attaquer à mots couverts, mais avec âpreté, le gouvernement qu'avait alors la France ainsi que l'homme qui était à sa tête et auquel il devait, en partie, son élection. Napoléon défendit que le discours fût prononcé et la réception n'eut pas lieu.

Un décret du 24 fructidor an XII, remontant par conséquent aux premiers mois du gouvernement impérial institua *les prix décennaux* : neuf prix de 10.000 francs,

onze prix de 5.000 francs à décerner tous les dix ans à l'anniversaire du 18 brumaire. Le nombre en fut augmenté en 1809, date du premier concours. Ces prix s'adressaient aux sciences, aux arts et à la littérature dans toutes ses branches, histoire, érudition, philosophie, poésie ; il y avait même un prix spécial de poésie épique. On y remarquait aussi un prix de premier ordre pour la fondation d'un établissement agricole et industriel, dix prix de second ordre pour les traductions de textes anciens ou orientaux, trois de second ordre pour de petits poèmes anecdotiques sur les gloires nationales. Les rapports qui furent présentés à l'Empereur, en 1808, à cette occasion, au nom des diverses classes de l'Institut, sont, malgré ce que le caractère officiel peut leur enlever de liberté dans l'appréciation et de vivacité dans l'expression des idées, les documents les plus précieux sur le mouvement intellectuel du temps (1). Ils furent rédigés par les secrétaires perpétuels de l'Institut : pour les sciences mathématiques, par Delambre ; pour les sciences naturelles, par Cuvier ; pour la littérature proprement dite, par Joseph Chénier ; pour l'histoire et la littérature ancienne, par Dacier.

ÉRUDITION. — FOUILLES. — ARCHÉOLOGIE ET PHILOGIE ÉGYPTIENNES, ORIENTALES, GRECQUES, LATINES. — Le rapport de Dacier correspond aux diverses matières dont s'occupe l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

C'est l'étude des antiquités égyptiennes qu'on s'attendrait à y voir prendre, sinon la plus considérable, du moins la première place. Il n'en est rien : il y avait trop peu de temps que cette étude était commencée, pour qu'elle eût donné de grands résultats. Elle n'y occupe que quelques pages. Et pourtant l'expédition de Bonaparte marque une date dans l'histoire de la science. C'est elle qui a créé l'Égyptologie. Cette branche de l'érudition, spécialement française à l'origine, l'est encore restée aujourd'hui. Le gouvernement impérial publia un ouvrage sur l'expédition d'Égypte ; c'est une des œuvres les plus magnifiques sorties des presses de l'Imprimerie impériale, mais qui malheureusement a été écourtée, un grand nombre des documents qui devaient être publiés ayant été égarés par une négligence vraiment inexplicable. Cependant, CHAMPOLLION, nommé à dix-neuf ans (1809) professeur au lycée de Grenoble, puisait dans les conversations du préfet de l'Isère, Fourier, ancien membre de l'Institut d'Égypte, le goût des antiquités égyptiennes. Il concevait déjà le projet, qui paraissait chimérique, malgré les travaux récents de Zoega, d'expliquer les hiéroglyphes, et, dès 1814, il préludait à ses immortelles découvertes par son ouvrage : *l'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue et les écritures de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*.

L'étude du sanscrit, quoique très récente aussi, était plus avancée, grâce à la *Société Asiatique* fondée à Calcutta, en 1784, par W. JONES. La langue sanscrite, étudiée par quelques Européens dans l'Inde, était signalée à l'Académie des inscriptions, dès 1784, par le jésuite *Cœurdoux*, qui appelait surtout l'attention sur ses analogies nombreuses et imprévues avec le grec, le latin et les langues qui en dérivent. Toutefois l'étude n'en fut introduite en France qu'au commencement du dix-neuvième siècle, notamment par A.-L. de CHÉZY (1773-1832). On peut citer aussi parmi ceux qui s'oc-

(1) A l'occasion de l'Exposition de 1867, des mémoires analogues furent rédigés par ordre de Napoléon III.

cupèrent de l'Inde antique le célèbre conventionnel Lanjuinais, qui entra en 1808 à l'Académie des Inscriptions. ANQUETIL-DUPERRON (1751-1801) avait déjà fait connaître en partie les plus anciennes doctrines religieuses de l'Inde, par sa traduction latine d'une version persane abrégée des Védas. Anquetil-Duperron, par ses études sur les anciens textes persans, compte parmi les premiers philologues de son temps et fut le précurseur d'Eugène Burnouf, qui reconstitua la langue zend. L'étude des antiquités et de la langue phéniciennes avait été fondée par l'abbé Barthélemy, mort en 1795. Celle des autres langues sémitiques (arabe, chaldaïque, syriaque, hébraïque, etc.) était



Motifs décoratifs. (Même provenance que la figure précédente.)

aussi poussée avec activité. SYLVESTRE DE SACY (1758-1838) publiait sur la plupart de ces langues des travaux qui auraient suffi à sa gloire, sans parler de ses ouvrages sur la langue turque et la littérature persane. Il connaissait vingt langues (1). Nul n'était plus en état de traiter de grammaire générale ; en 1799, il publia ses *Principes de grammaire universelle*, un des ouvrages les plus remarquables qu'on eût jusque-là sur ce sujet. Le grand nombre d'idiomes sur lesquels se portait l'attention des savants allait amener le développement d'une science qui existait à peine alors, la Philologie comparée.

La grammaire, en Europe, avait été surtout philosophique, s'occupant du sens intime des mots (2). Les grammairiens indiens nous apprirent la grammaire étymologique, la grammaire qui s'occupe de la composition des mots et les analyse dans leurs éléments phonétiques. L'érudit de génie Fréret et le grand ministre Turgot, dans son article :

(1) Il avait déjà pour rival son élève ÉTIENNE QUATREMÈRE (1782-1857) qui, dès 1815, à l'âge de trente-trois ans, faisait partie de l'Académie des inscriptions.

(2) A cette école appartiennent encore les *Éléments de Grammaire générale*, de l'abbé SICARD, l'instituteur des sourds-muets, ouvrage qui le fit entrer à l'Académie française.

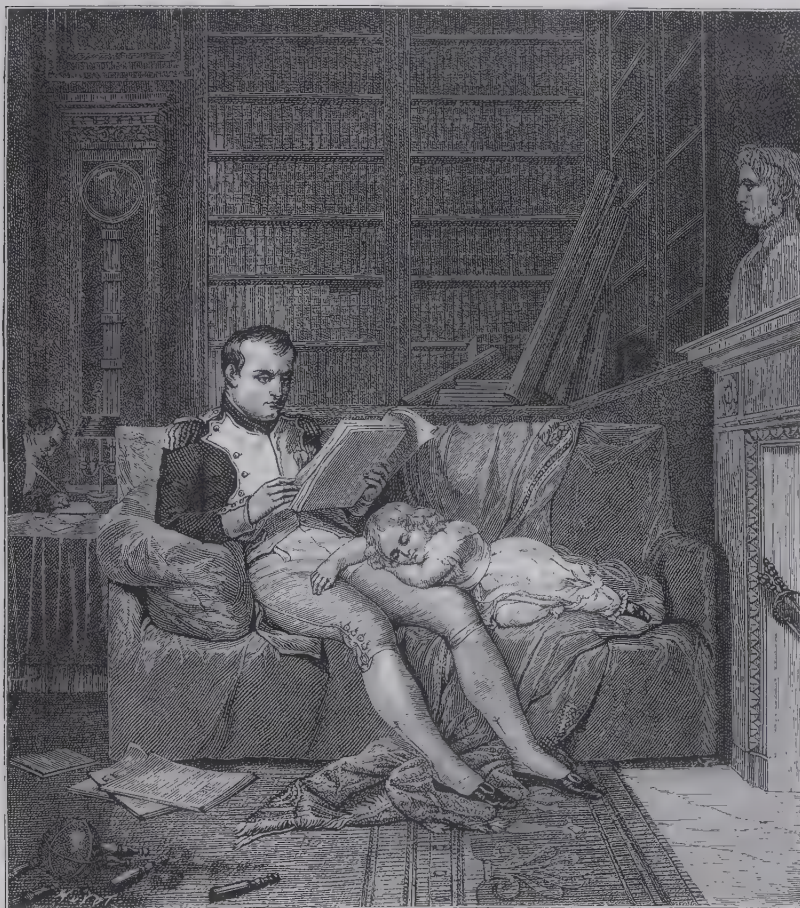
Étymologie (dans l'*Encyclopédie*), avaient déjà indiqué l'importance de ce genre d'études. Mais la philologie comparée moderne remonte véritablement à l'Allemand BOPP, qui publiait, en 1816, sa *Comparaison de la conjugaison dans les langues indo-européennes*, vers le temps où RAYNOUARD préparait sa grammaire comparée des langues romanes. L'Imprimerie impériale était un établissement unique en Europe pour les caractères orientaux; Fourmont et DE GUIGNES le père (1721-1800) avaient fait graver déjà 118.000 caractères chinois; DE GUIGNES le fils (1759-1845) compléta les travaux de son père, et l'Imprimerie impériale ne mit pas plus de quatre ans (de 1809 à 1813) pour terminer le *Dictionnaire chinois-latin-français* (1). Les études celtiques se recommandaient entre autres de CAMBON († 1807), un des fondateurs de l'Académie celtique et de LA TOUR-D'Auvergne, le *premier grenadier de France*.

Les nouveaux horizons qui s'ouvraient devant les philologues ne nuisaient en rien à l'ancienne philologie classique : les antiquités grecques et latines étaient plus que jamais en honneur. L'armée elle-même était toute pleine des souvenirs d'Athènes, de Sparte et de Rome. Il suffit de rappeler la fête donnée à Mantoue, en l'honneur de Virgile (26 vend. an VI, 15 oct. 1797). Partout où s'étendait la suprématie française, les *monuments antiques* étaient réparés et des fouilles étaient faites. A Tivoli, le général Miollis consolidait le fameux Temple de la Sibylle et faisait établir la promenade qui conduit du temple jusqu'au bord du torrent; à Rome, le Forum de Trajan commençait à être déblayé ainsi que le Campo Vaccino (l'ancien Forum). Les fouilles de Pompéï, qui, sous le gouvernement français, prenaient un développement considérable, auraient seules suffi à appeler l'attention de tous les esprits cultivés sur cette civilisation gréco-romaine d'où la nôtre est issue (2). Elles inspiraient à M^{me} de Staël des pages éloquentes dans sa *Corinne*, et MAZOIS (1783-1827) commençait, en 1813, la publication de ses *Ruines de Pompéï* (4 vol. in-fol.). Ce magnifique ouvrage, ainsi que la publication plus magnifique encore de l'*Expédition d'Égypte*, sortaient des ateliers de Pierre et Firmin DIDOT. Les Didot, qu'on pourrait appeler les Estienne du dix-neuvième siècle, et dont le nom se trouve justement réuni à celui de ces grands imprimeurs de la Renaissance française sur les murs du Cercle de la Librairie, se trouvent mêlés au mouvement scientifique et artistique de leur temps, comme au mouvement littéraire. Nous les y retrouverons. Firmin Didot cultivait même les lettres pour son propre compte, et donnait, en 1806, une traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile. CH. PETIT-RADEL (1756-1836) étudiait les monuments pélasgiques de la Grèce et de l'Italie et commençait sa précieuse collection de modèles représentant les principaux d'entre eux (1). QUATREMÈRE DE QUINCY (1755-1840), étudiait le *Jupiter Olympien*,

(1) On sait que les Chinois ne connaissent pas les caractères que nous appelons les lettres; la langue chinoise est syllabique, et l'écriture chinoise a presque autant de caractères différents que de mots.

(2) A Rome, les grands travaux de fouilles furent faits en 1812 et 1813. On détruisit les constructions qui couvraient le centre du Forum de Trajan. A Pompéï, le gouvernement de Joseph Bonaparte, puis de Murat, mit fin au système suivi sous les Bourbons. Charles III et son successeur ne faisaient travailler que pour trouver des statues ou des objets de prix; on laissait les constructions tomber en ruine, si même on ne comblait les fouilles déjà faites. Le gouvernement français comprit que la ville de Pompéï était surtout ce qu'il fallait dégager et conserver. La fameuse *table de bronze de Velleia* fut transportée de Parme à Paris. — Sur les cinq cents manuscrits livrés à la France en vertu du traité de Tolentino, voir Léopold Delisle, le *Cabinet des manuscrits*, tome II, p. 34.

D'ANSE DE VILLOISON (1750-1805) avait publié, en 1788, d'après un manuscrit qu'il avait découvert à Venise (1785), une édition de l'*Iliade*, qui renouvelait les études homériques. Les scholies de ce manuscrit de Venise, publiées et interprétées par Villoison, donnaient à FRÉD.-AUG. WOLF (1759-1824) des armes précieuses pour défendre ses théories sur les poèmes homériques, où, reprenant, sans s'en douter, les vues profondes



Napoléon et son fils. Peint par Steuben.

indiquées par Vico dans sa *Science nouvelle*, il soulevait une controverse passionnée qui n'est pas encore terminée aujourd'hui. Wolf avait publié ses *Prolegomènes sur Homère* en 1795. Villoison, effrayé de cette critique révolutionnaire, assimilant dans son indignation les attaques de Wolf contre la personnalité d'Homère aux attaques des terroristes contre les principes fondamentaux de la société, déplorait, dans les dernières années de sa vie, la découverte de ce manuscrit de Venise, qui avait fait

(1) Cette collection se trouve à la bibliothèque Mazarine, à laquelle il l'a léguée.

sa gloire mais avait permis d'appuyer de raisons spécieuses de pareils blasphèmes.

Lorsque Villoison mourait, en 1805, avec la réputation du plus savant helléniste français de son temps, il ne pensait pas que, parmi ceux qui pourraient prétendre à lui succéder, se trouvait le fils d'un pauvre tisserand d'Harville, qui, après avoir fait ses études comme boursier au collège d'Harcourt, avait été obligé, pour vivre, d'occuper une place de commis chez un marchand à la halle. Nous voulons parler de Louis BURNOUF (1775-1844), l'auteur de la *Méthode pour étudier la langue grecque*, ouvrage qui laissait bien loin derrière lui tous les ouvrages analogues publiés jusqu'alors (1). Cet ouvrage parut à Paris en 1813. Cette année même, l'Académie des inscriptions recevait BOISSONADE (1774-1857) qui, depuis 1809, faisait apprécier, dans son cours de littérature grecque à la Faculté, une profonde érudition jointe à la sagacité de l'esprit et à l'élégance du goût. GOSSELIN (1751-1830) et WALCKENAER (1771-1852) publiaient de savants travaux sur la géographie ancienne. SAINTE-CROIX (1746-1809) rééditait, en 1804, son *Examen critique des historiens d'Alexandre*. Mais Strasbourg l'emportait alors sur Paris pour la philologie grecque et latine, avec JACQUES OBERLIN (1735-1806) (2), BRUNCK (1729-1803), JEAN SCHWEIGHŒUSER (1742-1830), son fils GEOFFROY (1776-1844), et SCHŒLL (1766-1833), dont les consciencieuses histoires de la littérature grecque et de la littérature latine peuvent être encore consultées avec fruit. Un Allemand, AUG. DE SCHLEGEL (1767-1845), déjà célèbre dans son pays, prenait rang parmi les écrivains français en publiant en notre langue une comparaison de la *Phèdre* d'Euripide et de la *Phèdre* de Racine, où l'auteur français était sacrifié à son modèle grec. Son *Cours de littérature dramatique* (1809-1811) fut traduit en français dès 1814, et les discussions que ce livre souleva contribuèrent à donner une vive impulsion à la critique littéraire en France, surtout à la critique de l'antiquité (3).

HISTOIRE. — Le gouvernement faisait continuer les grands recueils de documents dont les troubles de la Révolution avaient arrêté la publication, le *Recueil des historiens de la France*, le *Recueil des ordonnances des rois de France*, l'*Histoire littéraire de la France*. Quelques autres grandes collections étaient entreprises sans l'appui du gouvernement; par exemple, la *Biographie universelle*, rédigée par les premiers écrivains du temps, sous la direction de Michaud, avait déjà 18 volumes en 1814. Napoléon attachait une grande importance à ce que l'histoire fût enseignée dans un sens conforme à l'esprit du gouvernement. Sainte-Beuve, dans son étude sur Fontanes, cite une curieuse note dictée par l'Empereur à Bordeaux, le 12 avril 1808, et adressée au ministre de l'Intérieur. Il s'agissait de la demande faite par M. Halma, bibliothécaire de l'Impératrice, d'être nommé continuateur de Velly, Villaret et Garnier, ainsi que du président Hénault pour l'*Abrégé chronologique*. Le ministre Cré-

(1) La *Grammaire* de Matthiæ n'est que de 1825-27.

(2) Il est le frère de Frédéric Oberlin (1740-1826) qui, pasteur du Ban-de-la-Roche (vallée supérieure de la Schirmek), civilisa sa paroisse et fut le bienfaiteur de la contrée.

(3) Rappelons que ce fut un Français, Paul Dubrux, ancien soldat de l'armée de Condé qui, fixé en Russie et venu à Kertch comme directeur de la douane, commença avec une activité et un désintéressement admirables dans les *tumuli* de la région, les fouilles qui ont donné de si grands résultats. V. L. Purgaud, *Les Français en Russie*, p. 343 et 425.

tet avait pensé qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à cette demande, par la raison que ce n'était pas au gouvernement à intervenir en pareille occasion. Ce ne fut pas l'opinion de l'Empereur. « Je n'approuve pas, dit-il, les principes énoncés par le ministre de l'intérieur. *Il est de la plus grande importance* de s'assurer de l'esprit dans lequel écriront les continuateurs. La jeunesse ne peut bien juger les faits que d'après la manière dont ils lui seront présentés. La tromper en lui retraçant des



Le roi de Rome. D'après Lawrence. (Phot. de Braun, Clément et Cie.)

souvenirs, c'est lui préparer des erreurs pour l'avenir. J'ai chargé le ministre de la police de veiller à la continuation de Millot, et je désire que les deux ministres se concertent pour faire continuer Velly et le président Hénault. » Suit un large tableau de la manière dont doivent être présentées les diverses époques de l'histoire de notre pays jusqu'en l'an VIII, terme de l'ouvrage. « Il faut, dit-il, faire sentir à chaque ligne l'influence de la cour de Rome (1)... On doit peindre les massacres de septembre et les horreurs de la Révolution du même pinceau que l'Inquisition et le massacre des Seize. Mais il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la Révolution ;

(1) On reconnaît que l'on est au temps des démêlés de Napoléon avec le Saint-Siège.

aucun homme ne pouvait s'y opposer... Il faut faire remarquer le désordre perpétuel des finances, le chaos des assemblées provinciales, les prétentions des parlements, le défaut de règle et de ressorts dans l'administration..., de sorte qu'on respire en arrivant à l'époque où l'on a joui des bienfaits dus à l'unité de lois, d'administration et de territoire. Lorsque cet ouvrage bien fait, et écrit dans une bonne direction, aura paru, personne n'aura la volonté et la patience d'en faire un autre, *surtout quand, loin d'être encouragé par la police, on sera découragé par elle.* »

« Ce qu'il y a de profondément vrai et de radicalement faux dans cette note mémorable, ajoute Sainte-Beuve, serait matière à longue méditation. » Napoléon, qui décréait ainsi l'esprit de l'histoire, était le même qui disait, quelques mois plus tard, à Saint-Cloud (19 sept. 1809), en s'adressant à Fontanes : « Savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ? c'est l'impuissance de la force à organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit. J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Les hommes de talent ne manquaient pas pour réaliser les projets historiques de Napoléon. Mais, par cela même qu'ils avaient du talent, il leur aurait été bien difficile de le plier si exactement aux exigences du pouvoir. DE MONTLOSIER, revenu de l'émigration, avait entrepris, sur l'invitation de l'Empereur, un grand travail sur *la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours*, dont la publication fut interdite par la police impériale, à cause de ses tendances féodales et de sa fierté nobiliaire. GAILLARD, arrivé à soixante-quatorze ans, ajoutait à ses nombreux travaux une *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, dont la publication (1801-1807) ne fut terminée qu'un an après sa mort. ANQUETIL (1723-1806), non moins âgé, publiait, en 1805, son *Histoire de France*. DAUNOU (1761-1840), se consolait des déceptions de sa vie politique par ses leçons du Collège de France, publiées après sa mort sous le titre de *Cours d'études historiques*, ouvrage considérable et encore utile (20 volumes in-8°, 1842-1849) (1). A. DE BEAUCHAMP publiait, en 1806, une intéressante et impartiale *Histoire de la Vendée*. SIMONDE DE SISMONDI (1773-1842) commençait, en 1807, la publication de son *Histoire des républiques italiennes*, qui reste son titre le plus remarquable, et donnait, en 1813, son *Histoire des littératures du midi de l'Europe*, ouvrages qui annoncent dignement ce renouvellement des études historiques et critiques qui doit être une des gloires de notre siècle (2). CHARLES LACRETTELLE (1766-1855) continuait plutôt la tradition de Voltaire dans son *Précis historique de la Révolution française* et son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*. MICHAUD (1767-1839) faisait paraître en 1811 les premiers volumes de son *Histoire*

(1) Napoléon l'avait chargé, en 1807, au moment où l'on pouvait considérer comme possible la reconstitution de la nationalité polonaise, de publier l'*Histoire de l'anarchie de la Pologne*, œuvre de Rulhière, mort en 1791. Cet ouvrage posthume est resté le principal titre de son auteur.

(2) Alors commençaient aussi à se faire connaître des hommes qui devaient être l'honneur de la période suivante dans les études historiques et disputer à Sismondi la place qu'il continuait à occuper : DE BARANTE (1782-1866), qui publiait en 1809 son *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*; AUGUSTIN THIERRY (1794-1856), à peine âgé de dix-huit ans s'associait aux travaux de Saint-Simon qui le considérait comme son fils adoptif; GUIZOT (1787-1874), qui préludait comme Barante par des travaux de critique (*Dictionnaire des synonymes français*, 1808; *De l'état des beaux-arts en France*, 1810; *Vie des poètes français du siècle de Louis XIV*) à ses grands travaux historiques.

des Croisades. A côté de ces trois noms qui ont conservé, surtout le premier, une juste notoriété, on doit placer celui de KOCH (1737-1813), qui a rendu à l'histoire des services trop oubliés, par son *Histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie* et surtout son *Tableau des révolutions de l'Europe*. Koch était professeur à Strasbourg, dont l'université servait comme de lien entre la civilisation française et la civilisation allemande.

PHILOSOPHIE. — C'est par Strasbourg surtout, que les idées nouvelles de l'Allemagne se répandaient dans notre pays. On est surpris de voir Kant aussi bien connu et apprécié, dès 1807, dans le rapport de Dacier quoiqu'il eût alors peu d'influence sur notre école philosophique, qui se traînait assez péniblement à la suite de Locke et de Condillac. Napoléon se montrait de plus en plus défiant pour les idées philosophiques, qui conduisaient, pensait-il, aux idées révolutionnaires. Or il était bien près de considérer comme révolutionnaire toute tentative d'opposition libérale. Un « idéologue » était toujours pour lui, sinon un ennemi, du moins un homme à surveiller.

Toutefois, c'est pendant le Consulat et l'Empire que se prépara le renouvellement de la philosophie française. Sous le Consulat, le vieux SAINT-LAMBERT (1716-1803), l'auteur du poème des *Saisons*, obtenait de l'Institut le grand prix de morale, pour son *Catéchisme universel, ou principes des mœurs chez toutes les nations* (1798-1801), quoique cet ouvrage soutienne au fond des doctrines matérialistes et ne s'élève pas au-dessus de la morale de l'intérêt (1). A la fin de l'Empire, les idées n'étaient plus les mêmes, et cette transformation se manifestait dans les cours publics faits sous le patronage du gouvernement. LAROMIGUIÈRE (1756-1837), élève de GARAT (1749-1833), faisait, à la Faculté des lettres, de 1811 à 1813, un cours auquel la facilité de la parole, la clarté et l'élégance de l'exposition donnaient un grand succès, et où le professeur, sans rompre avec l'école officielle, s'en détachait déjà par plus d'un point (2).

Vers le même temps, débutait, dans la chaire d'histoire de la philosophie, un ancien proscrit de fructidor, ROYER-COLLARD (1763-1845). Son enseignement était tout le contraire de celui de Laromiguière; ses leçons étaient lues; le style en était serré, concis, mais la forme grave et belle rappelait les écrivains du dix-septième siècle. Il y exposait des doctrines qui, ayant été longtemps négligées, paraissaient nouvelles. C'est en 1811, devant une cinquantaine d'auditeurs, qu'il commença un cours qui ne devait être continué que deux ans et demi, mais laisser une trace durable. Royer-Collard ne dépassait guère cependant l'enseignement de l'école écossaise. La France possédait alors un philosophe autrement original et profond, MAINE DE BIRAN (1766-1824), proscrit de fructidor comme Royer-Collard. En 1802, l'Institut le couronnait pour son mémoire traitant de *l'Influence de l'habitude sur la faculté de penser*. Ce succès était remporté sous les auspices de l'école de Condillac. Mais il était

(1) Vers le même temps, il est vrai, LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN, le « philosophe inconnu », complétait l'exposition de ses doctrines mystiques ou *spiritualisme pur*, dans son *Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres* (1800) et dans le *Ministère de l'homme-esprit* (1802). Mais ces ouvrages ne s'adressaient qu'à un petit nombre d'adeptes.

(2) Voir F. Picavet, *les Idéologues*; Paris, 1890, in-8°. L'ancienne école avait encore ses partisans obstinément fidèles, tels que DESTUTT DE TRACY (1754-1836), qui, d'abord militaire comme Saint-Lambert, était maréchal de camp en 1792 et avait été nommé sénateur en 1799.

facile d'y voir d'autres inspirations. En 1805, dans sa *Décomposition de la pensée*, il entre dans une voie nouvelle, et montre les lacunes du sensualisme. Cette tendance s'affirme dans son étude sur l'*Aperception interne immédiate*, qui obtint un accessit de l'Académie de Berlin (1807), et surtout dans ses *Rapports du physique et du moral*, couronnés, en 1811, par la Société Royale de Copenhague. Il y avait là une manière de comprendre et de traiter les sujets philosophiques que la langue française ne connaissait plus guère depuis les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibnitz. Cet ouvrage est comme la contre-partie des douze mémoires que le célèbre médecin CABANIS (1757-1808) avait réunis sous le même titre (1). Avec de Biran, c'est parmi les savants qu'on trouverait les idées philosophiques les plus originales. Les noms de CUVIER, de GEOFFROY SAINT-HILAIRE, surtout de LAMARCK, pour sa *Philosophie des sciences naturelles*, et même du docteur GALL, l'inventeur de la phrénologie, doivent avoir leur place dans l'histoire de la philosophie.

THÉORIES POLITIQUES. — ECONOMIE SOCIALE. — Il était bien difficile, malgré la surveillance du pouvoir impérial, que la philosophie ne touchât pas à la politique, après un siècle où les philosophes s'étaient presque exclusivement bornés, en France, à jouer le rôle de réformateurs. Mais ce furent surtout des adversaires de l'école philosophique proprement dite qui attirèrent alors l'attention. Le vicomte DE BONALD (1754-1840), émigré en 1790, et rentré seulement en 1806, avait publié à l'étranger sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796) et sa *Législation primitive*, où, attaché aux idées religieuses et monarchiques, souvent les plus étroites, attribuant à une révélation primitive l'origine du langage et de nos connaissances, il assimile le pouvoir social à l'autorité du père de famille. Son style sévère, ses déductions souvent pénibles, son désintéressement des faits et des idées de son temps, l'absence de tout souci de plaire, sa répugnance pour l'esprit où il trouve « quelque chose de satanique » étaient peu faits pour le rendre populaire en dehors de son parti. Il n'en est pas ainsi de JOSEPH DE MAISTRE (1753-1821), qui défendait des doctrines analogues avec un éclat et une verve qui forçaient l'indifférence de ses adversaires et excitaient leur curiosité autant que leur colère. Il recherchait volontiers le paradoxe, l'extraordinaire, s'attachant particulièrement à présenter de la manière la plus agressive les idées qu'il savait de nature à choquer l'opinion commune. Quand ses amis eux-mêmes lui conseillaient d'adoucir certains passages, pour ne pas soulever inutilement des protestations : « Bah ! disait-il, laissons-leur encore cet os à ronger. » Il attirait peu les âmes, mais il montrait que le catholicisme était une grande force, qu'on pouvait sans doute le combattre, mais qu'on ne pouvait plus le dédaigner. Il rendit à peu près impossible un nouveau Voltaire. C'est surtout en ce sens qu'il a été utile à la cause religieuse. Les *Considérations sur la France* sont de 1799. *Le Pape* fut publié en 1809. Les lettres qu'il écrivait alors de Saint-Petersbourg, où il représentait le roi de Sardaigne depuis 1803, et qui sont un de ses meilleurs titres littéraires, ne furent publiées que beaucoup plus tard.

A coté de ces prophètes du passé, M^{me} DE STAEL, avec un esprit aussi élevé, mais

(1) L'abbé ÉMERY, qui avait obtenu du Premier Consul le rétablissement du séminaire de Saint-Sulpice, réimprimait, en 1803, son *Esprit de Leibnitz*, sous le titre : *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*. Là, comme dans ses *Pensées de Descartes* (1811), il appuie la religion par la philosophie.

plus large, défendait les principes du gouvernement parlementaire, et représentait l'esprit moderne de la France, l'esprit de 1789, plutôt, il est vrai, dans ses tendances libérales que dans sa susceptibilité démocratique (1). M^{me} de Staël devait payer cher son opposition au gouvernement impérial; et cependant des attaques autrement graves, portées vers le même temps par Saint-Simon et Fourier aux bases de la société, même



Chateaubriand. D'après le portrait peint par Girodet. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}.)

telle qu'elle était constituée depuis 1789 et 1800, ne devaient provoquer aucune persécution. Il est vrai que les premiers écrits de ces réformateurs passèrent à peu près inaperçus. D'ailleurs l'un et l'autre faisaient appel, pour l'application de leurs théories, à la protection de l'État. Les bouleversements accomplis depuis quelques années par la Révolution et par Napoléon lui-même pouvaient leur faire croire qu'aucun changement n'était impossible. Il était naturel qu'après le mouvement révolutionnaire qui

(1) Sur M^{me} de Staël, voir : *Madame de Staël et son temps*, par la comtesse de Leyden (Lady Blennerhasselt), trad. de l'allemand par A. Dietrich; Paris, 3 vol. in-8°, 1890; Dejob, *M^{me} de Staël et l'Italie*.

avait placé au premier rang des réformateurs improvisés, n'ayant souvent d'autres titres à l'influence que la violence et la grossièreté, on vit apparaître d'autres réformateurs scientifiques ayant plus réfléchi, mais n'en étant pas moins absolus et chimériques. Le marquis de SAINT-SIMON (1760-1825), qui se rattachait à la famille de l'auteur des *Mémoires*, et s'était distingué dans la guerre d'Amérique, à côté de Lafayette, publiait, en 1802, son premier écrit : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, qui contient déjà en germe les idées développées dans son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* (1808) et dans son ouvrage plus considérable intitulé : *De la réorganisation de la société européenne*, paru en 1814.

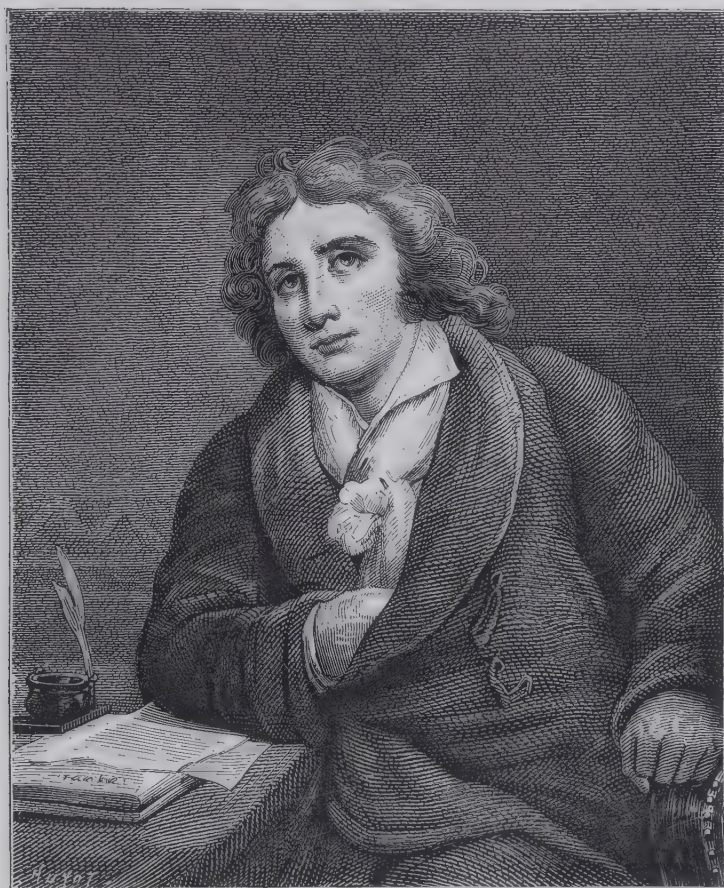
Le socialisme, complètement autoritaire chez Saint-Simon, est plus libéral chez CHARLES FOURIER (1772-1837). L'année même où Saint-Simon publiait son premier ouvrage important, Fourier faisait paraître sa *Théorie des quatre mouvements* (1808), qui contient le programme de toute sa doctrine. Le titre complet est *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Prospectus et annonce de la découverte*, à Leipzig, 1808. En réalité, l'ouvrage fut imprimé à Lyon. Un seul journal, la *Gazette de France*, en rendit compte dans les numéros des 1, 4, 9 et 14 décembre 1808. Fourier faisait appel, pour réaliser l'harmonie universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation (1), au nouvel Hercule dont le nom retentit de l'un à l'autre pôle ; l'humanité, accoutumée au spectacle de ses faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera le sort du monde : « Peuples, vos pressentiments vont se réaliser, la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros. »

Au milieu de chimères qui rappellent la *République* de Platon et celle d'*Utopia* de Th. Morus, avec la circonstance aggravante que la réalisation en est considérée comme possible, et possible immédiatement, se trouve plus d'une idée ingénieuse et féconde pour l'organisation du travail et l'harmonie sociale. Nul n'a su mieux mettre en lumière la puissance de l'association, chose particulièrement utile en France, surtout après les transformations de 1789. Il a donné entre autres cette formule que : « Dans une association, les produits doivent être distribués en raison composée du capital, du travail et du talent. » L. Reybaud, qui n'était certes pas un partisan de Fourier, a dit à cette occasion : « Ne dût-on à Ch. Fourier que cette définition simple et précise, il aurait encore la gloire d'avoir fourni le premier mot concluant pour l'organisation du travail industriel, car l'avenir, on peut l'espérer du moins, appartient à l'association. » Mais, comme le dit M. Fouillée, « la vraie association est celle des libertés qui s'unissent pour accomplir leurs devoirs et protéger leurs droits, non celle des passions qui se rapprochent pour chercher en commun la jouissance. » Quoi qu'il en soit, ces doctrines ne devaient agir sur la société française qu'après 1830 (2). Les travaux

(1) Le mot civilisation est pris par les fouriéristes en mauvaise part : la civilisation, c'est le type social des *économistes*, fondée sur la concurrence. Les phalanstériens lui opposent l'*harmonie* et ne voient dans la civilisation qu'une seconde forme de la barbarie.

(2) A côté de ces esprits superbes qui veulent reconstruire une société et créer comme un monde nouveau, d'autres réformateurs plus modestes et plus utiles, quoique donnant parfois aussi dans la chimère, s'occupent de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. La popularité qui accueillit les noms de l'Allemand CAMPE (1746-1818), du Suisse PESTALOZZI (1746-1827), des Français JACOTOT (1770-1840) et J.-B. GIRARD (1765-1850) atteste la faveur dont jouissait la Pédagogie, depuis que l'*Émile* de Rousseau avait mis ces questions à la mode.

des économistes qui, à la différence des Saint-Simoniens et des Fourieristes ou Phalanstériens, cherchent surtout à faire triompher les principes de la libre concurrence, les doctrines d'Adam Smith, plus compréhensives que celles de néophysiocrates, sont surtout répandues chez nous par J.-B. SAY (1767-1832), le chef de l'école économique moderne en France qui perfectionne et éclaircit plusieurs parties du système de son



Joseph Chénier. Portrait peint par H. Vernet.

illustre devancier (*Traité d'économie politique*, 1803). Mais les principes qu'il défendait ne pouvaient trouver d'application au temps du blocus continental (1).

JURISCONSULTES. — Aussi les hommes représentant le mieux la philosophie appliquée de ce temps sont-ils les législateurs, conseillers d'État ou tribuns, qui ont préparé et discuté nos codes, TRONCHET, BIGOT DE PRÉAMENEU, PORTALIS, BENJAMIN CONSTANT, etc., et ceux qui en ont été les premiers commentateurs : PIGEAU (*Cours*

(1) François Véron de Forbonnais publiait en 1800, l'année de sa mort, son *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*.

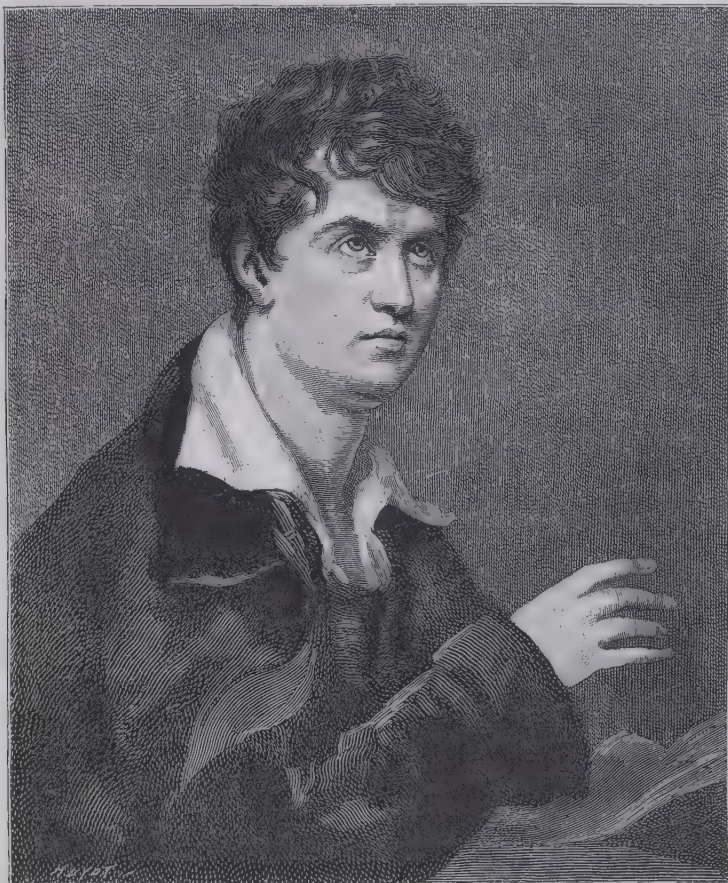
de procédure civile); DELVINCOURT (*Institutes du droit français*, 1807); TOULLIER (*Droit civil français suivant l'ordre du Code*, 1811-20); Jacques BERRYAT SAINT-PRIX (*Cours de législation*, 1803-4; *Cours de procédure*, 1808-10); MERLIN (DE DOUAI), qui, malgré son triste rôle dans la Révolution, mérita, par la sagacité supérieure dont il fit preuve dans l'étude du droit, d'être appelé le nouveau Papinien, etc. Un tableau du mouvement intellectuel du temps serait très incomplet, si on n'y faisait pas une place aux jurisconsultes. Il n'y a pas de doute sur ce point. Mais il est bon de remarquer que quelques-uns même manqueraient à l'histoire de la littérature. Toullier joint à la lucidité de Pothier, qu'il semble avoir pris pour modèle, un style précis, élégant, varié, chaleureux au besoin, qui le rapproche des grands jurisconsultes romains. Les discours préliminaires de Portalis sur le Code civil, les divers discours qu'il prononça au sujet du Concordat, nous semblent devoir être placés parmi les œuvres les plus importantes du siècle, même en ne les considérant que comme des ouvrages littéraires.

LITTÉRATURE. — Si la philosophie était entravée dans son développement par un pouvoir ombrageux, cette gêne était bien plus nuisible encore à la littérature. Cependant il ne faut rien exagérer. Il ne s'agit en somme que d'une période de quinze ans; et on détacherait des siècles les plus brillants de notre littérature, du dix-septième siècle même, telle période d'égale durée ou rien de saillant n'a été produit (1). Or dans le temps qui nous occupe nous voyons au contraire un grand mouvement d'idées, beaucoup de nouveautés se préparent et, à côté de beaucoup de talents recommandables, la France peut s'enorgueillir de deux noms qui suffiraient à illustrer une génération : Chateaubriand et M^{me} de Staël. Il est vrai qu'ils étaient les adversaires de Napoléon, et semblent en opposition avec le goût et la méthode des littérateurs contemporains; ils étaient les précurseurs et furent bientôt les chefs d'une littérature nouvelle. Mais cette nouveauté plaisait au public, fatigué de voir passer indéfiniment devant lui les pâles copies d'un faux classique, et leur succès si prompt et si décisif prouve qu'ils n'étaient pas aussi éloignés qu'on l'a dit de l'esprit de leur temps.

Lorsque CHATEAUBRIAND publia son roman d'*Atala*, en 1801, cet ouvrage excita une admiration presque universelle. Le succès de *René* (1802) fut plus grand encore. Cette courte nouvelle peignait, avec talent, la maladie morale qui commençait à être la maladie du siècle, cette mélancolie plus ou moins justifiée qui détend tous les ressorts de l'âme et se complaît en elle-même. *René* aurait obtenu moins d'admiration, si l'on eût plus généralement connu en France le *Werther* de Goethe, dont *René* n'est, en somme, qu'une répétition affaiblie et parfois prétentieuse. La publication du *Génie du christianisme* dont *Atala* et *René* n'étaient, dans l'esprit de l'auteur, que des épisodes détachés, fut un véritable événement. En présence de ce succès, Chateaubriand, voulant mettre en œuvre, plus complètement que dans *Atala* et *René*, les théories littéraires exposées dans le *Génie du christianisme*, publia, en 1809, son poème épique en prose des *Martyrs*. Malgré de grandes beautés, malgré le talent avec lequel l'auteur

(1) Napoléon s'intéressait cependant aux travaux de l'Académie française; il voulait qu'on achevât les travaux du *Dictionnaire*, dont, à la Révolution, l'abbé Morellet avait sauvé chez lui les archives, les titres et le manuscrit qu'il conserva jusqu'en 1808.

sentait à des esprits trop habitués à s'en tenir à leur milieu habituel, a eu une influence des plus grandes et des plus heureuses sur la littérature et l'art de son temps. Il ne nous appartient pas de suivre, au delà de 1814, la carrière littéraire ou politique de l'homme qui devait mourir en 1848, à quatre-vingts ans, assistant déjà, sans s'en rendre compte, à l'affaiblissement de sa gloire (1).



Talma. Portrait peint par Gérard.

M^{me} de STAEL (1766-1817), écrivain moins original pour la forme que Chateaubriand, avec un style moins brillant et moins riche, mais plus ferme, devait avoir une influence plus durable. Dans les œuvres d'imagination, malgré *Delphine*, et même malgré *Corinne*, elle reste peut-être inférieure à l'auteur de *René*. Mais elle a répandu et provoqué un bien plus grand nombre d'idées, et ici, c'est la femme qui a certainement le plus de puissance d'esprit. Si l'on voulait indiquer la qualité maîtresse d'un talent qui a touché à tant de sujets divers, on s'arrêterait à l'éloquence. C'est là ce qui

(1) Voir dans les *Souvenirs* de Maxime Ducamp (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} novembre 1881), une intéressante mais bien extraordinaire anecdote sur les rapports de Napoléon et de Chateaubriand.

brille surtout, même dans ses romans. C'est à cette éloquence jointe à une sensibilité généreuse qui s'émeut devant tout ce qui est grand, comme devant tout ce qui mérite de la pitié, qu'elle doit cet enthousiasme communicatif qui anime tant de belles pages. Elle nous avait fait connaître l'Italie par *Corinne*; son livre *De l'Allemagne* ouvrait à notre littérature une nouvelle source d'inspiration; c'était assez pour sa gloire, mais ce ne sont pas là ses seuls titres. On a pu relever des erreurs de détails dans l'ouvrage intitulé *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, mais nous n'avions jusque-là aucun livre de cette portée sur la critique littéraire. Elle y montre une liberté d'esprit capable d'analyser et de juger des faits contemporains comme le ferait la postérité. On y sent presque partout le regret de ne pouvoir, à cause de son sexe, agir plus directement sur les événements de son temps. Mais si la tribune politique lui est interdite, la plume lui reste. Sans parler de ses nombreux opuscules de circonstance, ses *Considérations sur la Révolution française*, malgré leur partialité, sont un des ouvrages politiques les plus profonds et les plus fermement écrits qui aient été consacrés à cette période de notre histoire.

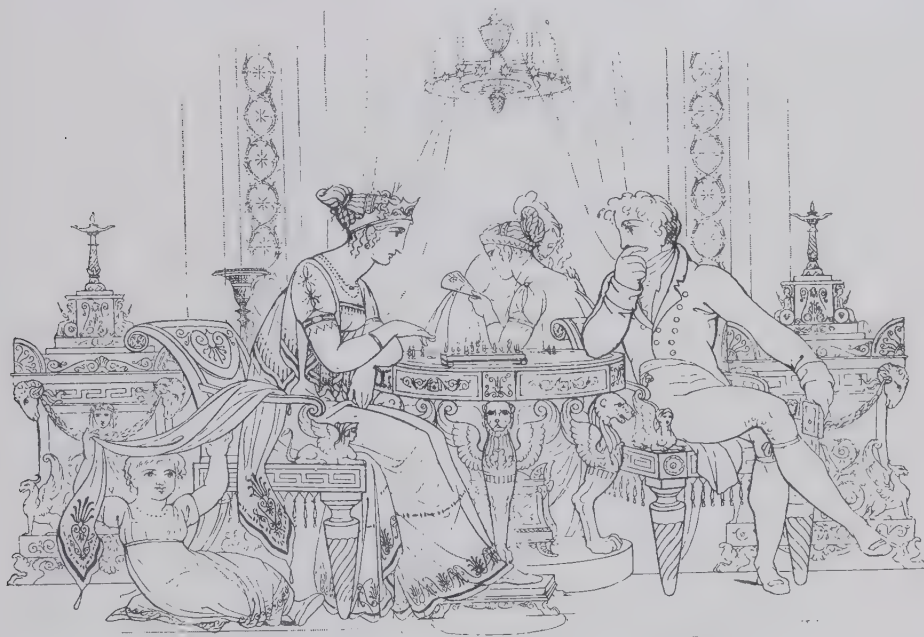
Chateaubriand et M^{me} de Staël, divisés sur bien des points, ont, comme on l'a remarqué, deux caractères communs qui expliquent que la postérité les ait réunis dans son admiration, pour les placer tous deux à l'entrée d'une nouvelle période de notre littérature : d'une part le sentiment religieux et la conviction de son influence régénératrice sur les âmes; d'autre part l'indépendance littéraire.

Nous passerons rapidement sur leurs contemporains. Les plus dignes d'attention avaient déjà donné, avant 1800, la mesure de leur talent. Nous ne parlons pas de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, qui vécut jusqu'en 1814, mais sans rien publier. DELILLE (1738-1813) ajoutait peu à la gloire trop éphémère du traducteur des *Géorgiques*, par ses poèmes de *la Pitié* (1803), de *l'Imagination*, de *l'Immortalité de l'âme* (1802), des *Trois règnes de la nature* (1809), de *la Conversation* (1812), ses traductions de *l'Énéide* et du *Paradis perdu*. Il conservait cependant, jusqu'à la fin de sa vie, cette habileté de versification et cette souplesse de style qui firent illusion à ses contemporains et pour lesquels on est trop dédaigneux aujourd'hui. Lorsqu'il mourut (1813), quoique la France fût au milieu d'angoisses bien vives, quoique l'écrivain fidèle à ses convictions royalistes fût resté très réservé à l'égard du pouvoir impérial qui lui avait rendu cependant sa chaire de poésie latine au collège de France, on lui fit des funérailles nationales. Le *Journal de l'Empire* l'appela « l'homme le plus spirituel, le plus grand poète et l'un des caractères les plus honorables du siècle ». Son corps demeura trois jours exposé sur un lit de parade, la tête ceinte d'une couronne de lauriers (1). ÉCOUCHARD-LEBRUN (1779-1807), qui se rendait ridicule en se comparant à Pindare, a cependant de la force et de l'éclat (2). Après avoir chanté la monarchie et la république, il avait encore le temps, avant sa mort, de recevoir une pension de 6,000 francs de l'Empereur Napoléon. Si ses odes sont peu lues, il n'en est pas de même de ses épigrammes, dont plusieurs sont de petits

(1) F. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*, tome I, p. 97.

(2) Son homonyme PIERRE LEBRUN (1785-1873) s'était fait connaître avant 1814 par diverses pièces de circonstance, telles que une *Ode à la grande armée* (1805).

chefs-d'œuvre. Cette union du talent ou des prétentions lyriques à la précision d'un style mordant n'est pas rare, et le rival de Lebrun, dans l'épigramme, est un poète qui a aussi montré du talent dans l'ode et l'épigramme : JOSEPH CHÉNIER (1764-1811). Peu de ses contemporains ont été épargnés par le satirique. On y voit passer, mais sous un jour bien différent, la plupart de ceux dont Chénier lui-même parlera avec une rare impartialité dans son *Tableau de la littérature*. Il s'attaque, comme Lebrun, à ce malheureux BAOUR-LORMIAN (1770-1854), qui donnait trop de prise à ses



La partie d'échecs.

(Cette gravure et les suivantes sont tirées de l'album : *Dessins de costume moderne*, publié à Londres par Henri Moses.)

ennemis par ses ridicules, mais qui a souvent autant de talent que ceux qui l'attaquent et sut plus d'une fois rendre coup pour coup (1).

Organe du public, la censure inflexible,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Punira Lormian du malheur d'être un sot.
Un défaut naturel veut quelque tolérance ;
Il sait ennuyer, soit : on sait bâiller en France.

(1) Par exemple, Lebrun lui écrivait :

Sottise entretient la santé ;
Baour s'est toujours bien porté.

La réponse ne se fit pas attendre :

Lebrun de gloire se nourrit ;
Aussi voyez comme il maigrit.

Les principales œuvres de Baour-Lormian sont une tragédie de *Joseph en Égypte*, une *Traduction d'Ossian* (1805), des *Satires*, des *Odes*.

Les vétérans de la littérature ne sont pas plus épargnés : Morellet, dit-il en parlant du vieil abbé, mort seulement en 1819,

Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose.

Mais c'est surtout contre LAHARPE, mort en 1803, qu'il exerce sa verve. Dans sa satire des *Nouveaux Saints*, il le fait parler ainsi :

Pour mes contemporains sans user d'artifice
J'ai dit du mal de tous, car j'aime la justice.
L'indulgence est un crime et je suis sans remords ;
Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts.

Puis le poète reprend la parole :

Il vous en adviendra quelque mésaventure,
O grand Perrin-Dandin de la littérature, etc.

La satire des *Nouveaux Saints* est certainement une des pièces de vers les plus piquantes de notre langue. C'est cependant le même poète qui a traduit le *Cimetière de campagne* de Gray, qui a fait le *Chant du départ*, l'*Hymne à l'Être suprême*, l'*Élégie sur la mort de Hoche*, et surtout cette *Épître à la calomnie* qui, par l'éloquence et l'émotion, l'emporte sur la plupart des poésies de ce temps.

Le nom de Joseph Chénier nous amène à parler du théâtre. Chénier ne retrouva pas sous l'Empire les succès qui avaient marqué ses débuts ; *Cyrus* (1804) n'eut que quelques représentations. Les pièces qu'il fit depuis ne furent pas représentées ; elles indiquent la louable préoccupation de faire passer dans la littérature française les beautés des théâtres étrangers, et, à ce point de vue, Joseph Chénier, défenseur des doctrines classiques et adversaire méprisant de Chateaubriand, se rattache au mouvement nouveau. Après Alfieri, il fait un *Philippe II*, il écrit un *Œdipe à Colonne*, et un *Œdipe roi* en y conservant les chœurs ; il imite le *Nathan le Sage* de Lessing. Son chef-d'œuvre est *Tibère*, tragédie sévère, sans amour, qui se soutiendrait peut-être mal à la scène, mais qui mérite de vivre par l'éloquence et la force du style.

Cependant, parmi les poètes tragiques de son temps, Chénier n'occupe pas la première place. Elle appartient à DUCIS,

Qui de l'Eschyle anglais évoquait la grande ombre
Et sut tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

Ducis (1733-1816) fit passer sur notre théâtre des imitations de Shakespeare, qui nous semblent presque timides aujourd'hui et qui parurent des plus hardies aux contemporains. Il ne fit représenter aucune œuvre dramatique nouvelle entre 1800 et 1815, mais publia, en 1814, des épîtres et poésies diverses. Il refusa d'entrer au

Sénat et continua à mener une vie retirée et modeste, faisant estimer de tous en lui,

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

On ne peut que partager les sentiments des contemporains, lorsqu'on lit ses lettres, publiées après sa mort par Campenon, quoique cet ami maladroit ait cru malheureusement devoir en adoucir certains passages qui lui paraissaient trop naïfs ou trop négligés. « La solitude, y lisait-on, est pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle. Oui, mon ami, j'ai épousé le désert, comme le doge de Venise



La loge au théâtre.

épousait la mer Adriatique ; j'ai jeté mon anneau dans les forêts. » Et ailleurs : « Mon père était un homme rare et digne du temps des patriarches. C'est lui qui, par son sang et ses exemples, a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi, je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour où je ne pense à lui, et, quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de me dire : « Es-tu content, mon père ? » Il me semble alors qu'un signe de sa vénérable tête me répond et me sert de prix. » De pareils passages ne valent-ils pas les plus beaux vers de l'auteur d'*Abufar* ?

Après Ducis et Chénier nous pouvons citer NÉPOMUCÈNE LEMERCIER (1771-1840) pour son *Agamemnon* (1797), ARNAULT (1766-1834) pour *Blanche et Montcassin ou les Vénitiens* (1795). Le *Tippo-Sahib*, de JOUY (1769-1846), mérite d'être rappelé, du moins à cause du sujet. Mais le plus grand succès tragique de ce temps fut obtenu (1805) par les *Templiers* (1) de RAYNOUARD (1761-1836).

(1) La dernière scène des *Templiers* a servi de modèle à Scribe, dans le dernier acte des *Huguenots*, dont

Napoléon aurait voulu que son règne vît paraître de belles tragédies. « La haute tragédie, disait-il un jour à Saint-Cloud, est l'école des grands hommes. C'est le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre. La tragédie échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, Messieurs, s'il avait vécu de mon temps, je l'aurais fait prince. » Mais le génie ne se décrète pas. Non seulement dans les tristes loisirs de Sainte-Hélène, mais au milieu même de son règne, il aimait à parler de théâtre, à discuter la composition, le style des pièces et le jeu des acteurs. Il avait dit à Goethe, dans la conversation qu'il eut avec lui à Weimar : « Je m'étonne qu'un homme comme vous n'aime pas les genres tranchés. » Cependant il trouvait qu'il y avait souvent un grand vide dans la tragédie française. « Aussi, disait-il, la tragédie sur notre théâtre, sauf quelques rares essais, est demeurée grecque et romaine. Ce vide, d'où vient-il ? de l'absence complète d'une pensée supérieure à l'action dramatique, ou, si vous aimez mieux, d'un ressort caché qui fasse tout mouvoir. Les anciens avaient la fatalité. Chez nous, au contraire, il y a une séparation complète entre le théâtre et la religion. Il faut donc chercher ailleurs ; à défaut de la religion, qu'on ait recours à la politique. Oui, dans le drame moderne la politique doit remplacer la fatalité. »

Cette esthétique théâtrale, il l'appliquait de la façon la plus curieuse aux pièces dont il s'occupait. Son jugement sur les *Templiers* en est un exemple caractéristique que nous allons résumer. « Cette pièce, disait-il, m'a paru très froide parce que rien ne vient du cœur et n'y va. L'auteur, oubliant que le véritable objet d'une tragédie était d'émouvoir, s'est trop occupé d'avoir une opinion sur un fait qui sera toujours enveloppé de ténèbres. L'entière innocence et l'entière perversité des *Templiers* est également incroyable. Le caractère de Philippe le Bel, prince insolent, emporté dans toutes ses passions, absolu dans toutes ses volontés, implacable dans ses ressentiments et jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, pouvait être théâtral, et ce caractère eût été conforme à l'histoire. Au lieu de cela, M. Raynouard, auteur d'un grand talent, nous le représente comme un homme froid, impassible, ami de la justice, qui n'a aucune raison d'aimer ou de haïr les *Templiers*, et qui tremble devant un inquisiteur. » Puis, passant en revue les autres personnages de la pièce : « L'histoire offrait également à l'auteur des couleurs assez tranchées pour donner une physionomie forte et prononcée à deux ministres, tels que Nogaret et Enguerrand ; mais il a mieux aimé en faire deux membres subalternes des comités. » C'était du rôle que la politique devait jouer dans le théâtre et de la pièce des *Templiers*, qu'il s'entretenait, la veille d'Austerlitz, avec son état-major.

Quelque discutables que soient certains de ces jugements, on voit que Napoléon aurait pu être un rival redoutable pour les critiques de profession, pour HOFFMANN (1760-1828), pour SUARD (1732-1817), pour DE FÉLETZ (1767-1850), pour GEOFROY (1743-1814) lui-même, qui, malgré bien des préventions injustes, n'en exerça pas moins une sorte de souveraineté sur les littérateurs et les acteurs de son temps

Meyerbeer a tiré une de ses plus dramatiques inspirations. Rappelons que dans le même opéra la célèbre scène de la bénédiction des poignards est imitée du *Charles IX* de Joseph Chénier.

par les articles qu'il fit paraître, depuis 1799 jusqu'à sa mort, dans le *Journal des Débats*, alors journal de l'Empire, où écrivaient également Hoffmann et de Féletz (1).

Mais comment Napoléon espérait-il que la tragédie politique pût se développer sous son règne, lorsque le moindre passage donnant prise à une allusion, à laquelle l'auteur lui-même était loin de penser, suffisait pour faire interdire une pièce ? Un fait montrera à quel point, je ne dis pas la police impériale, mais Napoléon lui-même, poussait la susceptibilité à cet égard. Après avoir fait représenter au théâtre de la



Le thé.

cour la tragédie *les États de Blois* de Raynouard, qui lui avait paru inoffensive à la lecture, il en interdit la représentation à Paris, se plaignant à la fois des éloges prodigués aux Bourbons et des diatribes contre les révolutionnaires. « Raynouard a été faire du chef des Seize le capucin Chabot de la Convention. Il y a dans cette pièce pour tous les partis, pour toutes les passions ; si je la laissais donner à Paris, on pourrait venir m'apprendre que cinquante personnes se sont égorgées dans le parterre. De plus l'auteur a fait de Henri IV un vrai Philinte et du duc de Guise un Figaro, ce qui est trop choquant en histoire. Le duc de Guise était un des plus grands personnages de son temps, avec des qualités et des talents supérieurs et

(1) Nous avons rappelé plus haut les deux ouvrages de M^{me} de Staël : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, et *De l'Allemagne*. Ce sont là deux monuments dans l'histoire de la critique moderne. M^{me} de Staël introduisait de plain pied dans la critique, l'histoire, la philosophie morale et sociale, la passion et l'enthousiasme. Dans un ordre de travaux moins éloquentes, mais plus précis, l'*Histoire de la littérature italienne* de GINGUENÉ (1748-1816) est un excellent ouvrage, qui fait encore autorité et qui n'avait pas de modèle dans notre langue. On peut rattacher à la critique littéraire l'éloquence académique. VICTORIEN FABRE (1748-1831) obtint, par ses éloges de Boileau, Corneille, La Bruyère, Montaigne, des succès retentissants que la postérité n'a pas confirmés. Un jeune professeur de 22 ans, dont la renommée devait être autrement durable, VILLEMMAIN, inaugurait, en 1812, ses victoires académiques en obtenant le prix de l'Académie française pour son éloge de Montaigne.

auquel il ne manqua que d'oser pour commencer dès lors la quatrième dynastie. De plus, c'est *un parent de l'Impératrice*, un prince de la maison d'Autriche avec qui nous sommes en amitié, dont l'ambassadeur était présent ce soir à la représentation. L'auteur a plus d'une fois étrangement méconnu toutes les convenances (1). »

Pendant que la tragédie classique, malgré la protection du pouvoir, se soutenait péniblement, la comédie larmoyante de La Chaussée et la tragédie bourgeoise de Diderot étaient devenues le drame puis le mélodrame, et, sous cette dernière forme, obtenaient auprès du peuple un succès croissant. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT (1773-1844) déployait, dans ses trois cents pièces, une puissance et une fécondité d'imagination, une habileté scénique qui suffiraient à rendre illustre un auteur espagnol (2). Mais on est plus difficile en France, et ces qualités n'ont pu lui faire pardonner son absence de goût, sa faiblesse dans la peinture des caractères et la déclamation trop souvent plate et incorrecte de son style. Il n'en mérita pas moins d'être appelé le Corneille et le Shakespeare des boulevards. Il n'était pas seul à cultiver ce genre ; parmi les grands succès du temps, il faut citer, en 1805, *l'Abbé de l'Épée*, et *Fanchon la Vielleuse*, de BOUILLY (1763-1842) et en 1815 la *Pie voleuse* de CAIGNEZ (1762-1842).

Le vaudeville était le rival du drame dans la faveur populaire. L'on se pressait pour entendre les œuvres légères de MOREAU, de ROCHELLE, de ROUGEMONT, de BRAZIER (1783-1838), de DÉSAUGIERS (1772-1827) surtout, dont les féeries les *Petites Danaïdes* et la *Chatte merveilleuse* avaient la première six cents, la seconde quatre cents représentations. Sans parler de ces pièces à spectacles, Désaugiers, soit seul, soit en collaboration, a composé plus de cent petites pièces, telles que *M. Vautour*, *le Dîner de Madelon*, etc., où il put déployer la verve aimable et la bonhomie railleuse qui faisaient de lui le meilleur de nos chansonniers. Mais déjà, à la fin de l'Empire, et par l'appui généreux de Désaugiers lui-même, commençait à se faire connaître le poète dont la réputation devait bientôt éclipser celle de tous les autres chansonniers, y compris son protecteur.

BÉRANGER (1780-1857) composait, en 1813, *le Roi d'Yvetot*. Chose singulière, ce chanteur attitré des gloires impériales, celui qui a, plus que personne, contribué à créer et à entretenir dans l'esprit du peuple la légende napoléonienne, débutait par une satire contre ce régime qu'il devait glorifier. Cette attaque était bien détournée sans doute, et il fallait qu'elle fût délicate et subtile pour que la censure l'eût laissée passer. Mais les allusions par contraste n'échappaient à personne. Certes, c'était un souverain bien différent du grand empereur que ce bonhomme de roi

Qui n'agrandit pas ses états,
Fut un voisin commode,

(1) On sait que la maison de Guise était une branche cadette de la maison de Lorraine, dont la branche aînée était devenue souveraine dans les États autrichiens par le mariage de François de Lorraine avec Marie-Thérèse, en 1736. Le scrupule était poussé un peu loin. Il est douteux que l'ambassadeur d'Autriche eût été aussi susceptible.

(2) Les titres seuls sont suggestifs : *Calina ou l'enfant du mystère* (1800), *Le Pèlerin blanc* (1801), *Les Mines de Pologne* (1802), *Tékéli* (1803), *Les Ruines de Babylone* (1810), *Le Chien de montagne* (1814).

et qui, tandis que la France était accablée de contributions,

Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.

On comprend que Louis XVIII qui d'ailleurs ne détestait pas les chansons légères n'ait pas été très sévère pour Béranger, malgré ses attaques contre le gouvernement de la Restauration et qu'il ait répondu à ses ministres qui demandaient des poursuites contre lui : « Il faut pardonner beaucoup à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. » Béranger devait se contenter de la gloire de chansonnier (1). Mais elle ne suffit pas à Désaugiers qui, outre ses vaudevilles, voulut aborder le genre plus noble de la comédie, où il n'obtint pas les mêmes succès.

La comédie de son temps, qui s'était d'ailleurs toujours soutenue chez nous depuis Molière, a laissé des œuvres plus intéressantes, plus vivantes que la tragédie. PICARD (1769-1828) montre une gaieté franche et naturelle, une entente de la scène, une bonhomie spirituelle, un talent d'observation dans la peinture des mœurs bourgeoises, qui permettent de le compter parmi nos premiers auteurs comiques de second ordre. Il a laissé plus de quatre-vingts pièces de valeur inégale : comédies, vaudevilles, opéras-comiques ; ses chefs-d'œuvre sont : *la Petite Ville* (1801), les *Ricochets* (1807), les *Deux Philibert* (1816). Aussi fécond ALEXANDRE DUVAL (1767-1842) un des créateurs du drame et de la comédie historiques avec *Édouard en Écosse*, *Guillaume le Conquérant*, *le Menuisier de Livonie*, les *Hussites*, *la Princesse des Ursins*, est plus connu par ses comédies *le Tyran domestique*, *le Chevalier d'Industrie*. A côté de lui, il faut citer CHARLES DUPATY (1775-1851), frère du sculpteur, pour sa *Prison militaire* (1803) et son vaudeville de *Ninon chez madame de Sévigné* ; HOFFMANN, pour son *Roman d'une heure* (1803) ; ÉTIENNE (1778-1845), qui, après avoir donné, en 1803, les *Maris en bonne fortune*, en 1807, *Brueys et Palaprat*, se surpassa dans les *Deux Gendres*, comédie en cinq actes et en vers qui parut en 1810. *L'Intrigante* (1813) fut interdite par la censure. — Le public accueillait toujours avec faveur les œuvres de COLLIN D'HARLEVILLE : *l'Inconstant*, *l'Optimiste*, *le Vieux Célibataire*, représenté pour la première fois en 1792 ; mais, depuis cette date jusqu'à sa mort (1806), il n'avait fait que décliner. ANDRIEUX (1759-1833) n'avait pas retrouvé pour *la Suite du menteur* (1803), *le Vieux Fat* (1810), et même *la Soirée d'Auteuil* (1804), le succès qui avait accueilli les *Étourdis* (1787). Mais il faisait paraître des contes en vers, des épigrammes, qui ne seront pas oubliés ; car, s'ils ne montrent qu'un petit côté de l'esprit français, ils le représentent à merveille. Tout le monde connaît le récit du *Meunier sans souci*, *Glaucôn et Socrate*, *Cécile et Tèrence*, la fable *le Rat de ville et le Rat des champs*, imitée d'Horace, peuvent lui être comparés.

Ces petites compositions ont pour nous bien plus de prix que les longues œuvres

(1) Il serait intéressant d'étudier les chansons populaires du temps et surtout les chansons militaires, et de faire voir comment ces ébauches naïves, ces petites épopées se transforment, à mesure qu'on les chante, et finissent quelquefois par devenir, — en perdant, il est vrai, de leur simplicité et même de leur sincérité, lorsqu'on veut leur faire servir l'esprit de parti — de véritables œuvres d'art. Il est facile de reconnaître l'origine du *Vieux Caporal* de Béranger dans la complainte :

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.

épiques ou descriptives que recommandent aux seuls curieux les noms de LUCE DE LAN-CIVAL (*Achille à Scyros*), d'ESMÉNARD (*la Navigation*), PARSEVAL DE GRANDMAISON (*Philippe-Auguste*), etc. Il y a plus à retenir dans les *Plantes* de CASTEL (1758-1832) qui furent récompensées par un des prix décennaux, dans le *Génie de l'homme* de CHENEDOLLÉ (1769-1833), où l'on sent quelque chose de l'élévation qui paraîtra chez Lamartine, dans la *Table ronde* de CREUZÉ DE LESSER (1771-1839), œuvre qui annonce le moyen âge romantique et sur laquelle nous reviendrons plus loin. Quelques petits poèmes, parfois une seule pièce, ont suffi à sauver de l'oubli PARNY (1753-1814), le rival de Bertin, LEGOUVÉ (1764-1812) (*le Mérite des femmes*), MICHAUD (1767-1839) (*le Printemps d'un proscrit*) (1), SOUMET (1788-1845) (*la Pauvre Fille*, couronnée par l'Académie en 1814), FONTANES (1757-1821) (*le Pêcheur*, *Sur un buste de Vénus*) et surtout MILLEVOYE (1782-1816). Sa *Chute des feuilles* parut la plus parfaite des élégies qu'eût encore produites la littérature française. On s'étonne d'un pareil jugement lorsqu'on songe aux élégies d'ANDRÉ CHÉNIER. Cet écrivain de génie, qui marque une époque dans l'histoire de notre poésie et contribua plus que personne à en renouveler la forme aussi bien que l'inspiration, n'était connu alors que par son rôle politique, et l'on pourrait raconter toute l'histoire du mouvement littéraire du commencement du siècle, sans même avoir à citer son nom. Sauf deux pièces de circonstance, ses poésies ne furent publiées, et encore d'une manière bien incomplète, qu'en 1819. On va plutôt chercher des inspirations nouvelles dans les nuageux poèmes d'Ossian, que la prédilection de Bonaparte a surtout mis à la mode. Ossian est traduit en prose, en vers; on en tire des pièces de théâtre, comme l'*Oscar* d'Arnault, des opéras, comme l'*Uthal* de Méhul, et les *Bardes* de Lesueur, des sujets de peintures ou de dessins, comme l'*Ossian* d'Ingres, de Gérard, de Belloc, le *Fingal* de Girodet. On unit les brumes de l'Écosse aux inspirations mélancoliques de la jeune Allemagne. Peu de gravures étaient alors aussi répandues que *Charlotte au tombeau de Werther* un *Ossian à la main* : c'était là aussi le sujet de plus d'une romance sur les paroles d'Andrieux (2).

La littérature d'imagination en prose, si on laisse de côté Chateaubriand et M^{me} de Staël, n'offre pas non plus d'œuvres supérieures. Ce n'est pas cependant la quantité qui fait défaut, depuis les romans gais jusqu'à la grossièreté et à la farce de PIGAULT-LEBRUN (1753-1835) et de ses imitateurs, parmi lesquels il faut citer l'illustre général Lasalle, jusqu'aux œuvres sentimentales de M^{me} DE GENLIS (1746-1830) (*la Duchesse de la Vallière*, *M^{lle} de Clermont*, etc.) et de M^{me} COTTIN (1770-1807), dont les récits, trempés de larmes, rendirent populaires les noms d'*Amélie de Mansfeld*, *Élisabeth* (dans ses *Exilés de Sibérie*) et surtout de la tendre et vertueuse *Mathilde*, l'amante infortunée du vaillant et généreux Malek-Adel. Le genre terrible, inauguré en An-

(1) Joseph François Michaud est plus connu comme historien (V. ci-dessus p. 226). Son frère Louis Gabriel, dit MICHAUD JEUNE (1772-1858), commença en 1812 la publication de la *Biographie universelle*.

(2) Sur l'impression qu'avaient faite d'abord en France *Les Souffrances du jeune Werther*, voir le jugement de Laharpe à la suite de son cours de littérature. — Casimir Delavigne, après avoir débuté, en 1811, par une ode sur la naissance du roi de Rome, se signalait avant 1815 dans les concours académiques, et Lamartine avait déjà écrit ses *Adieux au collège de Belley*.

gleterre par Anne Radcliffe, partage avec Pigault-Lebrun, la faveur du gros public : on ne se lasse pas de lire les œuvres de DUCRAY-DUMINIL (1761-1819) et de ses émules dont les titres sont pleins de promesses : *Victor ou l'enfant de la forêt*, *Cœlina ou l'enfant du mystère*, *la Roche du Diable*, etc. Toutes ces histoires longues et compliquées sont justement oubliées. La postérité s'est montrée moins sévère pour des œuvres plus délicates et de moins longue haleine : *Eugène de Rothelin* (1808), de M^{me} DE FLAHAUT, depuis baronne de SOUZA (1761-1836); *la Dot de Suzette*, de FIÉVÉE (1767-1839); *Valérie* où M^{me} DE KRUDENER (1766-1824) a raconté sa propre histoire. Nous devons réserver une place à part à deux auteurs dont l'un, à la fois érudit et poète, grammairien et publiciste, bibliophile et romancier, même écrivain scientifique, peut être considéré comme le type achevé du littérateur, tandis que l'autre ne consacra à la littérature que les loisirs que lui laissaient ses fonctions d'officier dans l'armée russe. Nous voulons parler de Charles Nodier et de Xavier de Maistre (1).

XAVIER DE MAISTRE (1764-1852) publiait, en 1811, plus de quinze ans après son *Voyage autour de ma chambre*, une seconde nouvelle, *le Lépreux de la cité d'Aoste*, qui montrait son talent sous un jour différent. Il a suffi de ces quelques pages pour faire certainement de X. de Maistre le plus lu de tous les romanciers du commencement de ce siècle.

CHARLES NODIER (1781-1844), qui débutait alors, publiait, en 1802, sa première nouvelle, *Stella ou les Proscrits*. L'année suivante, son *Peintre de Salzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant* rivalisait avec *René*. La mélancolie, le pessimisme n'avaient pas attendu le succès éclatant de Chateaubriand pour se développer dans les âmes et provoquer des œuvres littéraires. Dès 1799, M. DE SENANCOUR (1770-1846), publiait ses *Rêveries sur la nature de l'homme* et son roman d'*Obermann* édité en 1804 était déjà préparé lorsque parut *René*. Chateaubriand n'a pu avoir d'action sensible non plus sur GRAINVILLE auteur d'une des œuvres les plus désespérées de la première moitié du dix-neuvième siècle qui a cependant produit tant d'œuvres de ce genre, je veux parler du poème en prose le *Dernier homme*, resté inachevé par suite du suicide de l'auteur en 1805 et publié l'année même. Un pessimisme, plus tranquille et plus décevant peut-être en dépit des apparences, se retrouve jusque dans les romans de M^{me} DE CHARRIÈRE (1746-1806).

Charles Nodier devait être compté plus tard parmi les romantiques et en grande partie à raison de ses ouvrages antérieurs à 1815. En effet c'est justement dans cette période napoléonienne où le classique le plus étroit semble dominer, que le



La table de travail.

(1) Xavier de Maistre parvint jusqu'au grade de général major. Il s'est aussi distingué comme peintre de paysage et par ses recherches chimiques, notamment sur l'oxydation de l'or.

romantisme s'est véritablement formé, non seulement par M^{me} de Staël et Chateaubriand qui en sont devenus les initiateurs, pour ainsi dire, officiels, mais par bon nombre d'auteurs dont plusieurs appartiennent même au camp opposé. C'est alors que les écrivains commencent à puiser régulièrement et avec une intention soutenue aux sources où se rajeunira notre poésie et notre prose. C'est alors qu'ils commencent à s'inspirer des sentiments que le romantisme cultivera de préférence et exaltera par la suite (1). On se figure trop souvent qu'un monument date du jour de son inauguration et l'honneur de l'avoir construit tout entier est attribué à ceux qui n'ont fait qu'élever et décorer la façade. Les écrivains de ce temps auraient pu assurément tirer meilleur parti des éléments qu'ils mettaient en œuvre et ce n'est pas leur talent que nous prétendons réhabiliter ici. Les romantiques auront beau jeu à railler le style terne et sans précision, qui redoute le mot juste et s'attache aux fausses élégances, comme aux déclamations vagues ; mais ne feront que reprendre souvent eux-mêmes les thèmes de leurs prédécesseurs si méprisés.

La violence des agitations politiques, les dangers et les souffrances de la guerre étrangère jointe à la guerre civile, la gloire et les exploits héroïques, les grands espoirs se mêlant aux grandes catastrophes ont remué les esprits jusqu'au fond et leur donnent quelque chose de l'agitation qui tourmentera, souvent à vide, la génération, moins sanguine et plus nerveuse, des *enfants du siècle* (2). Tout cela tend à apporter à la littérature plus de vivacité et plus d'action, à la faire vivre des émotions contemporaines. De l'éloquence passionnée au lyrisme, la distance n'est pas grande. Est-il besoin de rappeler l'influence profonde qu'a déjà exercée sur les esprits non seulement en France, mais en Allemagne, Jean-Jacques Rousseau ? Est-il nécessaire de montrer en lui le précurseur de Chateaubriand, par la place qu'il fait à la nature à côté de l'homme dans les œuvres littéraires, et par la manière dont il l'associe à toutes les émotions de l'âme humaine ? Or, Rousseau est encore représenté dans la littérature des premières années du dix-neuvième siècle par Bernardin de Saint-Pierre son disciple le plus direct.

Au fond Delille fait-il autre chose que de donner droit de cité dans la poésie, aux *trois règnes de la nature* ? Sans doute le chou et le navet peuvent se plaindre d'avoir été oubliés ; mais en revanche combien d'autres modestes créatures pourraient être reconnaissantes au poète de l'honneur imprévu qu'il leur a accordé. Ne fût-ce que par son souci constant de faire entrer dans ses vers une foule d'objets du caractère le plus varié, Delille a une action qui nous paraît certaine, — qui peut-être même a été importante, quoique dissimulée — sur le romantisme. Delille s'en tient à la description superficielle par détails successifs, ingénieuse assurément, mais froide et manquant de vie ; il ne pénètre pas l'âme des choses, tout ce qu'il cherche à peindre a l'air de grisailles : il fait ce qu'il peut. Victor Hugo viendra : il saura

(1) Une preuve qu'une grande partie du public est avec les novateurs, c'est la rapidité vraiment extraordinaire du succès de Chateaubriand. Il devient du premier coup un classique, dans le sens scolaire du mot. Dans les *Leçons de littérature de Noël et Laplace*, recueil officiel de morceaux choisis, fait par deux hauts fonctionnaires de l'Université impériale (édition de 1811), Chateaubriand, quoique alors adversaire déclaré du pouvoir, occupe autant de place que Bossuet.

(2) Voir le début de la *Confession d'un enfant du siècle* d'A. de Musset.

évoquer devant nous des images et associer à ces images des émotions morales. Mais de la description à l'image il y a surtout différence de génie. L'image est aussi de la description, de la description condensée et lumineuse : le romantisme aura son Delille dans Théophile Gautier dont les œuvres montreraient justement et ce que le romantisme a pu devoir à la poésie de Delille et en quoi il en diffère (1).

Victor Hugo lui-même a fait plus d'une fois du Delille, lorsque pour désigner par exemple une horloge qu'on entend dans la nuit, il nous montre Paris

*Laissant, sans les compter, passer les heures noires
Qui, douze fois semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux.*

Que Delille ait été radicalement incapable d'écrire des vers pareils, ce n'est pas de cela qu'il s'agit (2). Mais n'est-il pas piquant de constater, avec M. Brunetière, que V. Hugo dans sa jeunesse faisait le plus grand cas de Delille et que dans le *Conservateur littéraire*, il ne lui reprochait que de trop aimer l'antithèse. Oui, Hugo a reproché à Delille l'abus de ce procédé qui, entre tous, devait être cher aux romantiques et à l'auteur des *Orientales* plus qu'à tout autre.

Delille dans ses poèmes promène ses lecteurs dans des pays divers, que, pour la plupart, il n'a pas visités. Mais les guerres de la Révolution et de l'Empire allaient rendre familières à la France entière bien des régions auxquelles jusque-là elle s'intéressait peu. Plusieurs les ont vues et chacun en entend parler par quelque parent ou quelque ami qui raconte les exploits que lui et ses camarades y ont accomplis. L'expédition d'Égypte frappa surtout les imaginations et contribua, autant que les descriptions de l'Amérique par Chateaubriand, à répandre dans notre littérature le goût de l'exotisme, de la couleur et de la lumière (3).

Ce sentiment est d'accord avec la tendance qui pousse de plus en plus nos écrivains vers l'étude des littératures étrangères. Les imitations de Shakespeare par Ducis, le succès des romans de Richardson, de Fielding, de Sterne, que non seulement on

(1) Ce n'est pas ici le lieu de traiter d'ensemble la question de l'influence de Delille sur le romantisme, question que nous sommes heureux d'avoir vu poser par M. F. Brunetière (*l'Évolution de la poésie lyrique en France*, t. I^{er}, p. 98) avec l'autorité qui s'attache à tout ce qu'il écrit.

(2) On pourrait rapprocher de ce passage de Victor Hugo, d'autres passages de poètes qui ont également traité le lieu commun de l'horloge : Par exemple André Chénier.

Peut-être avant que l'heure en cercle proménée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau fermera ma paupière.

Cette image semble avoir à son tour inspiré Alfred de Vigny dans *Dolorida*.

Mais ses yeux sont ouverts et bien du temps a fui
Depuis que sur l'émail dans ses douze demeures
Ils suivent le compas qui tourne avec les heures.

(3) Delille a célébré la lumière dans des vers qui comptent parmi les meilleurs qu'il ait écrits. La lumière, dit-il,

Inonde incessamment des régions sans nombre
Et, traversant d'un trait le royaume de l'ombre,
Du trône ardent du jour prend un essor pareil
Au coup d'œil de ce Dieu qui créa le soleil.

traduit, mais qu'on « adapte » pour nos théâtres prouve que l'Angleterre a cause gagnée. L'Allemagne commence à son tour à attirer notre attention. Le livre de M^{me} de Staël veut nous engager à l'étudier davantage. Mais déjà Joseph Chénier, le railleur impitoyable d'*Atala*, le classique endurci, imite le *Nathan le sage*, de Lessing, et Werther, comme on l'a vu, est mis en romance. Il n'est pas jusqu'à M^{me} Cottin qui n'aille chercher ses héroïnes jusque « dans les plaines glacées de la Sibérie » ou les « sables brûlants du désert syrien ». Passons maintenant à ce qu'on pourrait appeler les éléments historiques du romantisme.

Ce qui parut être, au premier abord, le principal, sinon le tout, du romantisme, c'est la substitution du moyen âge à l'antiquité comme source de l'inspiration artistique ou littéraire. Or, c'est bien dans la période napoléonienne que le moyen âge si longtemps oublié ou méprisé commence à inspirer des sympathies et même à devenir en vogue dans plus d'un cercle littéraire et dans les sociétés mondaines (1). Si on ne l'a pas assez remarqué cela tient surtout à ce que dans les arts du dessin les chefs d'école restent obstinément classiques, dans le sens le plus étroit du mot, que nos architectes continuent à considérer tous les monuments du moyen âge, les cathédrales gothiques elles-mêmes comme des œuvres barbares. Or c'est surtout par son architecture que le moyen âge a su reconquérir et conserver l'admiration qu'il mérite (2). Mais ce que l'on chante de préférence alors dans les salons de Paris et de la province, romances détachées ou airs extraits d'opéras dont les titres certes n'ont rien de mythologique ni de bourgeois, *Ariodant*, *Sargines*, *Roland*, sont tout pleins de chevalerie, de panaches et de boucliers, de violes et de mandores. On connaît encore, du moins par leur phrase de début : *Partant pour la Syrie*, — *Un jeune troubadour qui chante et fait la guerre*, — *Hélas c'est près de toi, ô ma tant douce amie*, — *Femme sensible*, — *Fleuve du Tage*. Les scènes que rappellent ces couplets ou d'autres analogues deviennent des sujets de pendules ; signe incontestable de popularité, et disputent de plus en plus la place, dans cette honnête industrie, aux allégories mythologiques. C'est un moyen âge affadi conforme à la tradition qui a pu se maintenir à travers les générations par les récits de la *Bibliothèque bleue* (3). Mais le moyen âge truculent de 1830 est-il toujours si vrai ? D'ailleurs les poèmes d'Ossian, que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de rappeler, ne font-ils pas alors admirer du public des scènes aussi artistement sauvages que les plus terribles pièces de la *Légende des siècles* ou des *Poèmes barbares* ? Certes aucune héroïne de V. Hugo n'a été aussi populaire que Malvina. Cependant, quoique les casques dont Ingres a coiffé ses guerriers dans le *Sommeil d'Ossian* soient assez extraordinaires pour satisfaire les fanatiques d'*Hernani*, il faut reconnaître que les romantiques avaient une préoccupation plus

(1) Il faudrait ici remonter jusqu'à Voltaire, et rappeler *Zaïre*, *Tancrède*, *Adélaïde Duguesclin*.

(2) Cependant, même dans l'art, on commence à revenir à l'étude sérieuse et suffisamment laudative du moyen âge, comme le montrent les œuvres de SEROUX D'AGINCOURT en certaines parties et surtout d'EMERIC DAVID. Voir plus loin chapitre X. Ajoutons que dès 1807, Napoléon projetait d'établir une école des Chartes destinée à l'étude des monuments de notre histoire nationale.

(3) Nous ne pouvons que signaler ici le rôle discret, mais plus important qu'on ne pense, de cette publication restée toujours en possession d'une certaine popularité et grâce à laquelle le public a accueilli avec moins d'étonnement les nouveautés littéraires de la Restauration.

grande de la couleur locale. Mais à qui l'avaient-ils empruntée? Aux classiques de l'école de l'Empire qui dans la peinture et au théâtre avaient cherché à reproduire jusque dans le détail érudit l'antiquité gréco-romaine (1). Les romantiques ont seulement étendu cette préoccupation à d'autres époques.

La littérature, dans le théâtre surtout, et cela depuis Voltaire, emprunte souvent ses sujets à notre histoire nationale. Le genre littéraire pour lequel la nouvelle école afficha le plus de prétentions à la nouveauté, le drame romantique, ne sort-il pas du drame populaire de Guilbert de Pixérécourt et de ses émules. N'est-ce pas pendant que la tragédie domine officiellement au théâtre français, que se constitue sur d'autres scènes sous sa forme soit historique soit bourgeoise, une sorte de pièces de théâtre inconnue dans notre littérature (2). Nous ne parlons pas de la valeur même des œuvres. Mais, en somme, ces dramaturges oubliés ont établi le cadre que Victor Hugo et Alexandre Dumas ont rempli, d'une façon d'ailleurs insuffisante.

Si, laissant de côté leur aspect extérieur, nous pénétrons les choses, si nous allons jusqu'aux passions et aux idées vraiment humaines qui seront le fond et feront la force durable du romantisme, n'est-ce pas alors que, par Chateaubriand, le sentiment religieux et l'inspiration chrétienne s'affirment dans les œuvres d'imagination comme dans la critique, et savent défendre leur droit à côté des formules mythologiques. N'est-ce pas alors que la mélancolie poussée même jusqu'au désespoir ou au pessimisme commence à envahir notre littérature (3). N'est-ce pas alors que l'amour se transforme et au milieu des épreuves qui l'obligent à se juger et à se connaître, cesse d'être l'échange de deux fantaisies ou le témoignage de succès mondains pour devenir un sentiment sérieux, mettant en jeu toutes les puissances de l'être. Bertin et Parny n'auraient plus obtenu vers 1810, le succès qui les accueillait à la fin du siècle précédent. J.-J. Rousseau et la *Nouvelle Héloïse* triomphent. Déjà, sous le Directoire, Bonaparte exprimait dans ses lettres à Joséphine une passion violente et délicate à la fois, pénétrant l'âme entière. Elle ne laissait pas de surprendre quelque peu l'agréable créole, que son premier époux n'avait pas habituée à un pareil langage. Bonaparte lui paraissait « singulier ». Ce qui étonnait Joséphine, cesse bientôt de paraître étrange. Les correspondances privées du Consulat et de l'Empire nous font entendre, dit avec raison M. Bertin (4), des accents que le dix-huitième siècle n'avait pas connus, et il ajoute : « L'esprit sceptique, léger et sensuel de l'âge précédent n'a pas impunément traversé les crises qui ont bouleversé l'ancien monde. M^{me} de Beaumont et M^{me} de Custine vivent et meurent d'une façon d'aimer qui aurait excité la surprise et peut-être la gaieté de leurs aïeules. »

Enfin constatons que la personne de Napoléon lui-même qui agit si vivement sur les imaginations et en qui se résument les gloires et les malheurs de la patrie, a été une des inspirations principales du romantisme.

(1) La réforme de Talma ne rencontre plus de contradicteurs, et il l'étend également aux pièces dont le sujet est moderne (voir le portrait du grand tragédien dans le rôle de Bayard, par Picot, au foyer des artistes du Théâtre-Français).

(2) Ce n'est pas le lieu de rechercher ici les origines du drame dans Lachaussee et Diderot.

(3) Delille lui-même n'a-t-il pas dit :

Loin du monde léger, venez donc, à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

(4) *La Société du Consulat et de l'Empire*.

Toujours lui, lui partout, ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée (1).

En somme, la littérature française est alors dans une période de transition. Il est cependant un point où elle atteint un éclat qu'elle n'avait jamais connu et où aucune autre nation n'a pu lui disputer le premier rang, c'est l'éloquence militaire.

« NAPOLEON, dit Cormenin (2), a été le premier orateur militaire des temps modernes, comme il en a été le premier capitaine. On trouve dans ses proclamations, bulletins, ordres du jour, la vertu militaire, l'art de l'orateur et le sens profond et délié du politique. Ce n'est pas seulement un général qui parle, ce n'est pas un roi, ce n'est pas un homme d'État, c'est tout à la fois. » Napoléon devait, dans son exil, raconter une partie de ses campagnes ainsi que celles des grands capitaines qui l'avaient précédé, César, Turenne, Frédéric, et ses œuvres historiques suffiraient à le rendre célèbre. Mais, même pendant qu'il est au pouvoir, il prend une place dans la littérature de son temps, et, là encore, cette place est la première.

(1) On pourrait insister plus particulièrement sur Népomucène Lemercier et Creuzé de Lesser. Le premier prépare pendant la fin de l'empire sa singulière *Panhypocrisiade*, poème historique et fantastique, tragique et burlesque, sur l'époque de François I^{er}, œuvre qui, par le caractère du sujet, par les défauts et les qualités, les défauts surtout, annonce la *Légende des siècles*. La *Panhypocrisiade* ne fut publiée qu'en 1819, l'année où était exposé le *Radeau de la Méduse* de Géricault et où paraissait la première édition des poésies d'André Chénier. C'est dès le temps du Consulat et de l'Empire que Creuzé de Lesser célèbre la *Table ronde* avec Tristan et Yseult, Lancelot du Lac, le Saint Graal, etc. La forme n'a rien d'original; son petit vers facile et sautillant se recommande bien plus de l'Arioste ou des contes de Voltaire que des chansons de geste; nulle grandeur et peu d'émotion. Mais Creuzé de Lesser a bien l'intention formelle de réhabiliter le moyen âge et ce n'est pas une simple fantaisie de poète qui l'a poussé à se consacrer à de tels sujets. Si le style était plus prétentieux, si les idées étaient exprimées d'une façon plus agressive et plus lourde, si les jugements étaient formulés d'un ton plus cassant, et plus dédaigneux, sa préface de l'édition de 1811 serait un véritable manifeste. « Les traditions populaires, dit-il, sont le trésor des poètes. » Il reconnaît que la mythologie des Grecs a, comme presque tous ses dieux, une jeunesse éternelle et qu'elle offrira toujours à la poésie ses plus riches couleurs. Mais, ajoute-t-il, il me semble que la chevalerie avec la féerie qui s'y rattache et surtout la religion qui l'embellit est un peu la mythologie et qu'aussi variée que celle des anciens elle n'est pas toujours moins séduisante; ces chevaliers redresseurs de torts, ces dames protégées, ces retraites asiles du malheur et quelquefois du plaisir, ces preux aux genoux d'un ermite, ce mélange de religion et de tendresse, de raison et de folie, ces miracles de l'héroïsme avec les faiblesses de l'humanité, tout enfin dans ces idées plaît à l'esprit, sourit à l'imagination et, comme les temps chevaleresques, malgré leurs désordres, valaient en effet un peu mieux que les temps dits héroïques, leur peinture offre quelquefois des sentiments plus nobles et plus délicats. » Puis il montre combien l'amour antique était inférieur à l'amour tel que le concevait le moyen âge. « Sous ce rapport, la chevalerie, ce chef-d'œuvre du moyen âge, est le point de départ d'une époque meilleure pour le genre humain. » Sans doute, un vrai romantique pourra reprocher à Creuzé de Lesser, les concessions qu'il fait à la mythologie, mais qu'on lui pardonne en faveur de la manière dont il apprécie et met en lumière, dans le moyen âge, ces antithèses de sentiment sur lesquelles Victor Hugo échafaudera son système théâtral.

(2) *Le Livre des Orateurs*, publié sous le pseudonyme de Timon (12^e édition, p. 255 et suivantes).





Exposition des produits de l'Industrie en 1806. Portique de l'Exposition. Gravure de Bonvalet.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES SCIENCES

LA CLASSE DES SCIENCES DE L'INSTITUT. — MATHÉMATIQUES : ASTRONOMIE, GÉOMÉTRIE, ANALYSE, MÉCANIQUE. — GÉNIE CIVIL, MARITIME, MILITAIRE. — PHYSIQUE : OPTIQUE, ÉLECTRICITÉ. — CHIMIE. — ZOOLOGIE. — BOTANIQUE. — MINÉRALOGIE. — GÉOLOGIE. — MÉDECINE ET CHIRURGIE. — APPLICATION DES SCIENCES AUX ARTS (1).



DANS la réorganisation qui fut faite de l'Institut, en 1805, Napoléon donna le pas à la classe des sciences sur la classe de littérature, l'ancienne Académie française, qui avait jusque-là occupé le premier rang. Les sciences l'emportaient alors tellement sur les lettres, que cette décision parut parfaitement justifiée.

On trouverait difficilement à aucune époque de l'histoire une réunion de savants comparable à celle qui composait la première classe de l'Institut de France.

Nous en donnons, ci-après, une liste assez complète, d'après l'*Almanach impérial* de 1811 :

(1) Les *Rapports* de Delambre et Cuvier. — L'*Histoire de l'astronomie, de la zoologie, de la chimie, etc.*, par Hofer. — La *Biographie universelle* et la *Nouvelle Biographie générale*. — Le *Dictionnaire philosophique* de Franck. — Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*. — Le même, *Essai sur l'histoire des sciences depuis la Révolution française* (1803). — Les *Éloges* de Cuvier, Arago, Delambre, Flourens, Bertrand, Dumas. — Ch. Sainte-Claire Deville, *Étude historique sur la géologie*. — De Lapparent,

PREMIÈRE CLASSE

SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

S. M. L'EMPEREUR.

MATHÉMATIQUES. — 1^{re} SECTION. *Géométrie* : le comte Lagrange, le comte Laplace, Boscuit, Legendre, Lacroix, Biot. — 2^e SECTION. *Mécanique* : le comte de Péluse (Monge), de Prony, Périer, Carnot, Sané. — 3^e SECTION. *Astronomie* : Messier, Cassini, Lalande, Bouvard, Burkhardt, Arago. — 4^e SECTION. *Géographie et Navigation* : le comte de Bougainville, Buache, Beaumont-Baupré. — 5^e SECTION. *Physique générale* : Charles, Rochon, Lefèvre-Gineau, Lévêque, Gay-Lussac, Malus.

SCIENCES PHYSIQUES. — 6^e SECTION. *Chimie* : le comte Berthollet, Guyton-Morveau, Vauquelin, Deyeux, le comte Chaptal, Thénard. — 7^e SECTION. *Minéralogie* : Haüy, Desmarest, Duhamel, Lelièvre, Sage, Ramond. — 8^e SECTION. *Botanique* : Lamarck, Desfontaines, Jussieu, Labillardière, Palissot-Bauvois, de Mirbel. — 9^e SECTION. *Économie rurale et Art vétérinaire* : Thouin, Tessier, Parmentier, Huzard, Silvestre, Bosc. — 10^e SECTION. *Anatomie, Zoologie* : le comte Lacépède, Tenon, Richard, Olivier, Pinel, le chevalier Geoffroy Saint-Hilaire. — 11^e SECTION. *Médecine et Chirurgie* : Des Essarts, Sabatier, le chevalier Portal, le chevalier Hallé, Pelletan, le baron Percy.

Secrétaires perpétuels : Delambre, Cuvier.

Associés étrangers : Banks, Maskelyne, Herschell, Rumford, Pallas, Volta, Klaproth, Alex. de Humboldt, qui venait de succéder à Cavendish.

La liste des membres étrangers, si restreinte qu'elle soit, suffit à montrer que les autres pays de l'Europe étaient dignes de la France ; et cependant, il faudrait y ajouter, rien que pour rappeler des savants de premier ordre, Berzélius, Davy, Scarpa, Ørsted, Bessel, Gauss.

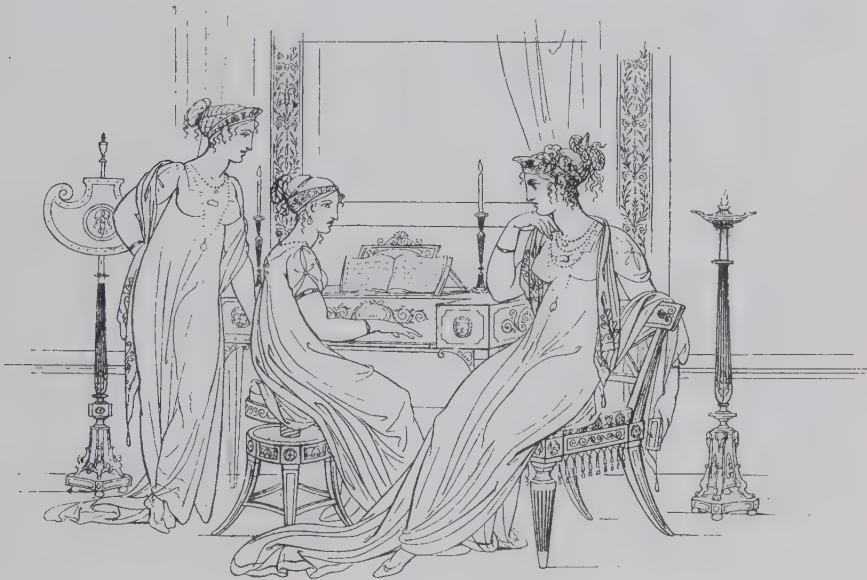
Au commencement de l'Empire, le doyen des astronomes français était LALANDE (1732-1807), qui compromettait une renommée européenne en employant, en dehors de la science, tous les moyens pour faire parler de lui ; il mangeait, dit-on, des chenilles et se faisait gloire d'être athée. Cette profession publique d'athéisme, de la part d'un homme auquel sa situation scientifique donnait de l'autorité, déplaisait fort à Napoléon, et, le 13 décembre 1805, quelques jours après Austerlitz, il écrivait à Paris, pour qu'on enjoignît à Lalande de ne plus affecter cette attitude. Cette injonction n'eut pas grand succès d'ailleurs, comme Napoléon lui-même le constatait en riant, l'année suivante. L'illustre collègue de Lalande, Laplace, était plus circonspect. Napoléon lui parlant, au Conseil d'État, de ses études, qui devaient entre toutes démontrer l'existence de Dieu et faire sentir sa puissance : « Dieu, répondit Laplace, est une hypothèse dont je n'ai pas eu besoin dans mes calculs (1). » Il n'était pas sur ce point de l'avis de Copernic, de Kepler, de Galilée et de Newton.

LAPLACE (1749-1827), fils d'un simple cultivateur de Beaumont-en-Auge, jouissait

Traité de géologie, t. I, p. 12 et suiv. — Faye, *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, — Ernest Maindron, *l'Académie des sciences*. — Jules Gay, *Lectures scientifiques*. — Rambaud, *Histoire de la civilisation contemporaine en France*, ch. XII.

(1) Il aurait, suivant d'autres, répondu simplement : « Jolie hypothèse, Sire, qui explique bien des choses. »

à la fin du siècle d'une telle autorité, qu'après le 18 brumaire, le Premier Consul le choisit pour ministre de l'intérieur ; mais, comme le disait Napoléon à Sainte-Hélène, « géomètre de premier rang, Laplace ne tarda pas à se montrer administrateur plus que médiocre ; dès son premier travail, nous reconnûmes que nous nous étions trompés ». Laplace ne saisissait aucune question sous son véritable point de vue ; il cherchait des subtilités partout, n'avait que des idées problématiques et portait enfin l'esprit des infiniment petits jusque dans l'administration. Laplace n'en a pas moins eu la gloire de compléter et de perfectionner le système de Newton ; il reprit, souvent sans les connaître, des théories oubliées et parfois même tournées en ridicule de Descartes.



Le piano.

Il montra que le principe de la gravitation universelle était bien la loi des phénomènes cosmiques. « Préférez, disait-il, les méthodes générales ; attachez-vous à les présenter de la manière la plus simple, et vous verrez en même temps qu'elles sont presque toujours les plus faciles. » Son *Traité de la mécanique céleste* (5 vol. in-4°, 1799-1825), qui développe son *Exposition du système du monde*, publiée en 1796, ne s'adresse qu'à ceux qui sont familiarisés avec les plus hautes théories des mathématiques. Il n'en est pas de même de son *Essai philosophique sur les probabilités* (1814), qui est une sorte de résumé de sa *Théorie analytique des probabilités* dégagé de toute analyse mathématique. Les ouvrages de Laplace se distinguent, en dehors de l'éminent mérite scientifique, par la précision et l'élégance du style. On peut en juger par le passage suivant :

« Presque toutes nos connaissances ne sont que probables, et, même en mathématique, les principaux moyens de parvenir à la vérité, l'induction et l'analogie, se fondent sur des probabilités. Dans l'ordre moral, on est heureux de voir que les meilleures

chances sont attachées à la pratique des principes éternels de la raison et de la conscience; qu'il y a par conséquent un grand avantage à suivre ces principes et de graves inconvénients à s'en écarter. Leurs chances, comme celles qui sont favorables aux loteries, finissent toujours par l'emporter au milieu des oscillations de l'inconnu et de ce qu'on appelle le hasard. »

La même union du génie scientifique et du talent littéraire, qui semble d'ailleurs de tradition en France, se montre dans LAGRANGE (1736-1816). Né à Turin, de parents français, il fonda, à vingt-deux ans, dans sa ville natale, une société scientifique qui devint, en 1784, l'Académie royale des sciences. Il fut pendant vingt et un ans (1766-1787) président de l'Académie des sciences de Berlin. Il avait été attiré en France par Louis XVI. Napoléon disait de lui qu'il était la haute pyramide des sciences mathématiques. Il le fit, comme Laplace, sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire. De tels honneurs ne pouvaient être mieux placés. Pour ne parler que de ses principales découvertes, il perfectionna le calcul différentiel par son calcul des variations; il appliqua cette nouvelle théorie dans son œuvre capitale, la *Mécanique analytique*, où il créait une science nouvelle. La première édition de cet ouvrage est de 1787, la seconde, de 1811-1815. On admire aussi ses recherches sur les cordes vibrantes et sa démonstration de la variation périodique des axes du système solaire, qui lui assure un rang éminent parmi les astronomes.

À côté de Lagrange et de Laplace, il faut citer DELAMBRE (1744-1805), MÉCHAIN (1749-1822) et JACQUES-DOMINIQUE CASSINI (1747-1845). Cassini termina les travaux de la grande carte de France commencée par son père, et dont la première feuille fut présentée à l'Assemblée Constituante en 1789. Delambre et Méchain furent chargés de mesurer un arc de méridien : le premier, de Dunkerque à Rodez; le second, de Rodez à Barcelone. Delambre termina son travail en 1798; Méchain mourut victime de la fièvre jaune, en 1805, à Castellon de la Plana (1). Cette mort ne découragea pas les savants. BIOT (1774-1862) et FRANÇOIS ARAGO (1786-1853) poursuivirent son œuvre à travers les Baléares. Mais leurs travaux furent interrompus par la guerre d'Espagne. Ils eurent grand-peine à échapper à la fureur des Espagnols, qui s'attaquaient à tous les Français. Arago, en fuyant l'Espagne, fut pris par les Barbaresques et obligé de servir d'interprète sur un bateau pirate. Il ne put rentrer en France qu'en 1809, où il fut, l'année même, nommé membre de l'Institut, à vingt-trois ans. Vers le même temps, un autre grand travail de géographie astronomique, la réunion trigonométrique des observatoires de Paris et de Greenwich (1805), avait été accompli par les astronomes Méchain et Cassini, auxquels on adjoignit le géomètre Legendre (2).

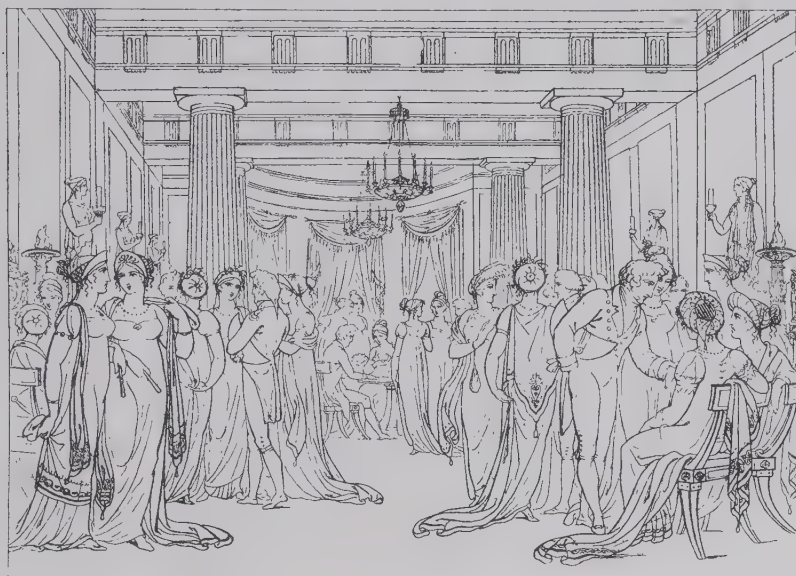
LEGENDRE (1752-1833), que l'on connaît surtout par ses *Éléments de géométrie* qui sont restés classiques, pénétrait dans les théories les plus profondes de la géométrie et

(1) Parmi les collaborateurs de Delambre et de Laplace, il serait injuste d'oublier SÉDILLOT (1777-1832), qui, au sortir de l'École polytechnique, se livra avec le plus grand succès à l'étude des langues de l'Orient, et fut à la fois professeur à l'École des langues orientales et astronome du Bureau des longitudes. Il rendit de grands services à l'érudition comme aux sciences mathématiques en traduisant les ouvrages de divers astronomes arabes.

(2) De son côté, Eugène de Beauharnais chargeait ORIANI (1752-1832) de mesurer l'arc de méridien compris entre Rimini et Rome.

de l'arithmétique. Il établissait, le premier, la plupart des propriétés des fonctions elliptiques, et publiait, en l'an VI, son *Essai sur la théorie des nombres*, qui précédait de trois ans les *Disquisitiones arithmeticae* de l'Allemand Gauss.

La géométrie pure avait été moins pratiquée par les mathématiciens depuis la merveilleuse invention de la géométrie analytique de Descartes, qui avait amené Newton et Leibnitz à la découverte du calcul différentiel et intégral. Mais elle se relève au commencement du siècle. C'est alors que se constitua cette géométrie qui, renouant la tradition des grands mathématiciens de l'antiquité et marchant sur les traces de Desargues et de Pascal, devait recevoir de nouveaux développements de nos jours et mé-



La réception.

riter, à la suite des travaux de Poncelet (1) et Chasles, le nom de géométrie récente. Cette géométrie a la généralité de la géométrie analytique, tout en étant exempte des calculs algébriques proprement dits, quoiqu'elle fasse un aussi heureux usage des relations métriques des figures que de leurs relations descriptives ou de situation.

C'est à cette manière de concevoir la géométrie que se rattachent les travaux de Monge et de Carnot. MONGE (1746-1818) avait vingt ans, et n'était que répétiteur à l'École du génie de Mézières, lorsqu'il conçut l'idée de coordonner en un système scientifique les procédés plus ou moins empiriques que les tailleurs de pierre et les maîtres charpentiers se transmettaient traditionnellement depuis un temps immémorial. Il avait ainsi créé la science nouvelle qu'on appelle la Géométrie descriptive. Mais les autorités de l'École de Mézières l'empêchèrent d'exposer sa découverte, ne

(1) Le général Poncelet (1788-1867), alors lieutenant du génie, fait prisonnier en 1812 et envoyé à Saratof, sur le Volga, occupa les ennuis de sa captivité en se livrant, sans livres, à des recherches de géométrie qui devaient l'amener à ses découvertes.

voulant pas que l'étranger pût en profiter. Ce ne fut que quinze ans après, qu'il put divulguer son secret dans son enseignement à l'École normale. Le premier *Traité de Géométrie descriptive* ne fut publié qu'en l'an VII. La reconnaissance nationale aime surtout à voir dans CARNOT (1754-1823) le patriote infatigable et le grand stratège qui a repoussé la coalition de notre territoire. Mais ses ouvrages mathématiques, *Essai sur les machines* (1787), *Réflexions métaphysiques sur le calcul infinitésimal* (1797), sa *Géométrie de position* (1803), son *Essai sur les transversales* lui assurent une place éminente dans l'histoire des sciences. En mécanique, un théorème porte son nom.

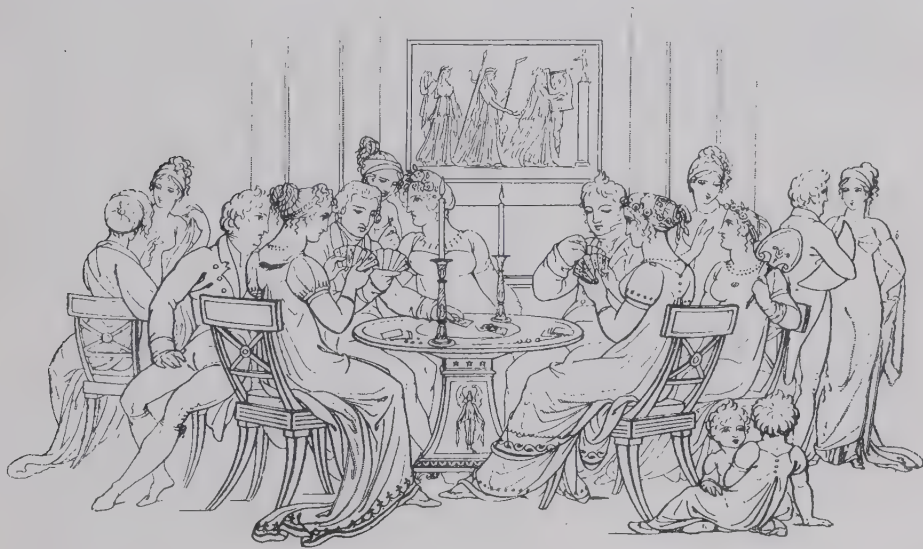
La mécanique, qui est, avec l'astronomie, la plus importante des applications de la géométrie aussi bien que de l'analyse, avait eu son théoricien général dans Lagrange. Mais son successeur à l'Institut, POINOT (1777-1859), peut être mis sur le même rang que lui. En effet, on peut donner le nom d'homme de génie à celui qui, dès 1804, dans ses *Éléments de statique*, exposait le premier la théorie des couples, et élucidait de même, par des méthodes de la simplicité la plus imprévue, les problèmes jusque-là les plus obscurs de l'application des forces, dans sa *Théorie générale de l'équilibre et du Mouvement des systèmes* (1806). Poinot ne faisait que se rendre justice, lorsqu'il disait dans la préface de la seconde édition de sa *Statique* : « On aura lieu de se convaincre que la considération des couples n'est pas celle d'un cas singulier, mais d'un élément essentiel qui manquait à la mécanique. » Aussi la postérité le place-t-elle au-dessus de POISSON (1782-1840), que son *Traité de mécanique* (1811) fit cependant entrer à l'Institut à l'âge de vingt-deux ans, en 1812.

CONSTRUCTIONS NAVALES. — Les grands progrès que nous venons de signaler dans les mathématiques eurent la plus heureuse influence sur les diverses branches de l'art des ingénieurs. SANÉ, le *Vauban de la marine* (1740-1831), continuait à créer les divers types des bâtiments de guerre français, supérieurs à tout ce qu'on avait fait avant lui, tant pour la marche que pour la facilité de la manœuvre. Les étrangers reconurent cette supériorité en adoptant les modèles de Sané, qui prévalurent partout jusqu'au temps où la marine à vapeur fut substituée à la marine à voile. Déjà HUBERT (1781-1845) se montrait son émule, et avait commencé la série de ses nombreuses inventions pour simplifier et perfectionner le travail des ateliers (1).

GÉNIE MILITAIRE. — A la fin du dix-huitième siècle, le marquis Marc-René de MONTALEMBERT (1714-1800) avait dépensé presque toute sa fortune à l'impression et à la gravure de son ouvrage : *la Fortification perpendiculaire, ou l'Art défensif supérieur à l'offensif* (1776-96, onze vol. in-4°). Il y proposait des tracés nouveaux, fort différents des tracés de Vauban. Carnot l'appela auprès de lui pendant la Révolution, ainsi que le chevalier d'Arçon (1733-1800), pour s'éclairer de leurs lumières. Lorsque Carnot lui-même composa, sur l'invitation de l'Empereur, un *Traité de la défense des places* (1809, 3^e éd. 1812), il reprit plusieurs des idées de Montalembert. Il soutient comme lui que la défense a des ressources plus grandes qu'on ne l'avait cru jusque-là, attache une grande importance à l'emploi des feux verticaux casematés pour écraser l'ennemi, sans

(1) Les deux frères Ozanne, tous deux ingénieurs et dessinateurs de la marine fort distingués, morts l'un en 1811 l'autre en 1813, appartiennent plutôt au règne de Louis XVI.

danger, lorsqu'il se présente en masse, ou à des coups de mains audacieux, pour le culbuter lorsqu'il n'est pas en force (1). Le système polygonal et casematé de Montalembert, joint à plusieurs idées de Carnot, fut d'abord appliqué par les ingénieurs allemands, principalement au fort de Coblentz. Il s'est répandu depuis dans toute l'Europe, non qu'on l'ait appliqué complètement, mais on en a tenu un compte sérieux. Un autre Français, qui émigra après le dix août et qui, devenu le plus savant ingénieur de l'armée prussienne, mourut à la défense de Dantzig, BOUSMARD, publiait, de 1797 à 1803, un remarquable *Traité de fortification* dont se sont inspirés les plus célèbres officiers du génie de son temps, ROGNIAT (1777-1840), HAXO (1774-1838),



Le jeu.

et surtout CHASSELOUP-LAUBAT (1754-1833), dont les *fortifications d'Alexandrie*, admirées de toute l'Europe, furent détruites en 1815, sur la demande de l'Autriche. On reproche au système de Bousmard d'être trop compliqué et trop coûteux. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ces nouveautés aient en rien diminué la gloire de Vauban. On applique à des conditions de guerre différentes les principes qu'il avait posés.

GÉNIE CIVIL. — Dans le génie civil, CACHIN puis LAMBLARDIE fils continuaient, à Cherbourg, les travaux de CESSART. BRÉMONTIER (1738-1809), devenu inspecteur général des ponts et chaussées, poursuivait, jusqu'à sa mort, mais sans opposition alors, les admirables plantations destinées à fixer les dunes de l'embouchure de la Gironde. La coupole en charpente de la Halle au blé, élevée par Roubo, ayant été brûlée en 1802, BELLANGER proposa de la remplacer par une coupole en fer, et exécuta, en 1812, cette construction, qui parut, comme celle qu'elle remplaçait, un chef-d'œuvre d'ha-

(1) Ce ne fut qu'en 1806, qu'on publia les œuvres de Cormontaigne (1695-1752), 3 vol. in-12.

bileté technique et de hardiesse. Simon GIRARD, qui a laissé de nombreux écrits sur son art, était chargé en 1802 des travaux du canal de l'Ourcq. La même année MATHIEU proposait au Premier Consul un projet de tunnel sous la Manche. BOURDON DE VATRY a sa statue à Gênes pour les travaux qu'il y fit exécuter. BERNARD, qui se fit aussi un nom dans l'astronomie, dirigea les travaux de canalisation de la Durance (1). PRONY (1755-1839) s'occupait, de 1810 à 1814, de l'assainissement des Marais Pontins et écrivait à ce sujet un ouvrage qui est resté un modèle, où il prouvait que la plus grande partie de ces marécages pestilentiels pouvait être rendue à la salubrité et à la culture.

PHYSIQUE. — La physique était dès lors si intimement unie aux mathématiques, que la section de physique générale à l'Institut fut comprise, non dans la subdivision des sciences physiques, mais dans celle des sciences mathématiques, les phénomènes de la chaleur et de la lumière étant surtout étendus par la géométrie et le calcul. Joseph FOURIER (1768-1830), qui fut, comme Laplace, Lagrange, Biot, et bien d'autres, comme aurait pu l'être Arago, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, trouvait le temps, au milieu de ses fonctions de conseiller d'État, puis de préfet de l'Isère, qu'il remplissait avec le zèle le plus éclairé, de composer deux mémoires (1807) qui servirent de base à sa *Théorie analytique de la chaleur* (1822). RUMFORD (1753-1814), né aux États-Unis mais depuis 1802 fixé en France, où il épousa la veuve de Lavoisier (1805), démontra par des expériences irréfutables que la théorie qui considère la chaleur comme mode de mouvement (théorie déjà entrevue par Mariotte et nettement posée par Lavoisier) était la vraie. Il démontra avant Fresnel que la chaleur n'est pas une matière impondérable comme on disait alors, mais un mouvement vibratoire excité parmi les particules dont les corps sont formés (2). Dans la théorie de la lumière, l'officier du génie MALUS (1775-1812) publiait son *Traité d'optique analytique*, sa *Théorie de la double diffraction* (1808), et s'immortalisait par sa découverte de la polarisation de la lumière. Ses travaux ont préparé ceux de Fresnel, (1788-1827) qui publiait son premier mémoire en 1815.

Mais le grand fait du siècle fut la découverte de l'électricité dynamique, qui a produit tant de merveilles et qui en produira encore bien d'autres. Ce fut dans les premiers jours de janvier 1800, date à jamais mémorable dans l'histoire des sciences et même dans l'histoire de l'humanité, que VOLTA (1745-1827) constitua définitivement sa pile (3), machine qui permettait d'accumuler l'électricité et de créer à volonté les courants électriques.

Pour Volta, l'électricité ne se développait que par le contact, et il ne tenait pas compte de l'altération des divers éléments de son appareil. Il adressa sa découverte au président de l'Académie de Londres, Joseph Banks, et dès l'année même, Nicholson, Carlisle, Humphry Davy appliquaient la nouvelle invention à la décomposition chimique des corps. A la fin de cette année, Volta se rendit à Paris et fut accueilli avec les

(1) Rappelons comme curiosité le projet indiqué au moment du camp de Boulogne d'un canal à travers l'isthme de Panama, par le fleuve Saint-Jean et le lac Nicaragua. Le projet, qui n'était alors qu'une fantaisie, fut présenté au public par Martin de la Bastide, sous la forme d'un éventail où il résumait ce qu'il avait eu occasion d'écrire en 1791, lorsqu'il avait publié l'histoire abrégée de la mer du Sud, de Laborde. (Voyez A. Bouchot, *L'histoire par les éventails populaires*.)

(2) Dumas, *Journal des savants* (1881-2).

(3) L'appareil de Volta reçut le nom de pile, à cause de sa forme.

témoignages de la plus haute estime par le Premier Consul. L'Institut consacra deux de ses séances à examiner l'appareil. Napoléon, qui assistait avec ses collègues à la seconde de ces séances, fut saisi d'admiration, suggéra des expériences nouvelles et proposa, en qualité de membre de l'Institut, que la section des sciences décernât à l'illustre savant une médaille d'or. Cette médaille portait pour inscription : « A Volta. Séance du 11 frimaire an IX. » Le même jour, Volta recevait 6.000 francs pour ses frais de route.

Le professeur de Pavie, nous dit Arago dans son éloge de Volta, était devenu pour Napoléon le type du génie. Aussi le vit-on, coup sur coup, décoré des croix de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, nommé membre de la Consulte italienne, élevé à



La mère.

la dignité de comte et à celle de sénateur du royaume lombard. Quand l'Institut italien se présentait au palais, si Volta par hasard ne se trouvait pas sur les premiers rangs, les brusques questions : « Où est Volta ? Serait-il malade ? Pourquoi n'est-il pas venu ? » montraient avec trop d'évidence, peut-être, qu'aux yeux du souverain, les autres membres, malgré tout leur savoir, n'étaient que de simples satellites de l'inventeur de la pile. « Je ne saurais consentir, disait Napoléon en 1804, à la retraite de Volta. Si ses fonctions de professeur le fatiguent, il faut les réduire. Qu'il n'ait, si l'on veut, qu'une leçon à faire par an ; mais l'université de Pavie serait frappée au cœur, le jour où je permettrais qu'un nom aussi illustre disparût de la liste de ses membres ; d'ailleurs, ajoutait-il, un bon général doit mourir au champ d'honneur (1). »

Après le départ de Volta, il fit renouveler devant lui les expériences de décomposition chimique qui venaient d'être faites en Angleterre. Frappé d'étonnement en voyant le transport des éléments des sels aux deux pôles de la pile, il garda un instant le silence, puis, se tournant vers Corvisart, son médecin : « Docteur, dit-il, voilà l'image de la vie :

(1) Arago, *Notices biographiques*, t. I, p. 234.

la colonne vertébrale est la pile ; le foie, le pôle négatif ; la veine, le pôle positif. »

Napoléon semble avoir prévu dès lors la diversité et l'importance des applications de cette découverte. Cette pensée le poursuivait au milieu de sa campagne d'Italie. Il écrivait de Marengo au ministre Chaptal, pour instituer deux prix : un prix de 3.000 francs « pour la meilleure expérience qui sera faite, dans le cours de chaque année, sur le fluide galvanique, » et un prix extraordinaire de 60.000 francs « pour celui qui fera faire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui qu'ont fait faire à ces sciences Franklin et Volta ». Les étrangers de toutes les nations devaient être également admis au concours. Le prix de 3.000 francs ne fut décerné pour la première fois qu'en 1807 ; et, malgré la guerre acharnée qui nous séparait de l'Angleterre, il fut accordé à l'illustre Humphry Davy. La Société Royale de Londres ne voulut pas être en reste de générosité, et décerna à Malus, en 1811, sa grande médaille d'or. A cette date l'attention des savants anglais était particulièrement appelée sur les questions relatives à la lumière par les travaux de leur compatriote Thomas Young, qui découvrit les interférences en même temps qu'il s'occupait de déchiffrer les hiéroglyphes.

CHIMIE. — La pile électrique avait donné à la chimie un puissant instrument d'investigation. Les chimistes français se montraient les dignes continuateurs de Lavoisier.

BERTHOLLET (1748-1822), le plus illustre peut-être, établissait les lois de décomposition des sels, dans sa *Statique chimique* (1802) et imprimait dans le *Journal de l'École polytechnique* son *Cours de chimie des substances animales*, qui commençait à poser les bases de la chimie organique. Ses recherches sur la teinture et le blanchiment des étoffes (*Éléments de l'art de la teinture*, 1791-1804) transformaient l'industrie européenne sur ce point (1). FOURCROY (1755-1809) devait sa grande renommée moins à ses découvertes (2) qu'à son incomparable talent d'exposition, qui réunissait autour de sa chaire un auditoire étonné de se passionner pour des sujets si abstraits et si sévères. « Vous eussiez vu, dit Cuvier, des centaines d'auditeurs de toutes les classes, de toutes les nations, passer des heures entières pressés les uns contre les autres, craignant presque de respirer, les yeux fixés sur les siens, suspendus à sa bouche. Son regard de feu parcourait cette foule ; il savait distinguer, dans le rang le plus éloigné, l'esprit difficile qui doutait encore, l'esprit lent qui ne comprenait pas ; il redoublait pour eux d'arguments et d'images : il variait ses expressions, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles qui pouvaient les frapper ; la langue semblait multiplier pour lui ses richesses. Il ne quittait une matière que lorsqu'il voyait tout ce nombreux auditoire également satisfait. » On retrouvait une partie de ce talent, mais avec plus d'apprêt et moins de verve, dans son élève THÉNARD (1777-1857), dont le *Traité élémentaire de chimie théorique et pratique* eut six éditions et fut traduit dans toutes les langues (3). Dans la chimie appliquée, on lui doit la

(1) Un des premiers à employer ces méthodes fut Jean-Michel HAUSSMANN, fabricant d'indiennes à Logelbach, grand-oncle du préfet de la Seine, G. Haussmann. Il fixa le premier sur le lin, le coton et la laine le prussiate de fer de manière à produire, sans indigo, toutes les nuances de bleu.

(2) Les plus importantes sont relatives aux composés détonants par percussion, et à l'analyse des eaux sulfureuses.

(3) C'est au moyen d'une traduction hollandaise du *Traité de chimie* de Thénard, qui s'était égaré jusqu'à l'île Kiou Siou, et d'un dictionnaire hollandais-français qu'un Japonais, qui avait conçu pour notre

méthode perfectionnée pour l'épuration des huiles. En 1811, il publiait, dans ses *Recherches physico-chimiques*, le résultat des travaux qu'il avait faits en commun avec GAY-LUSSAC (1778-1850). Celui-ci, qui doit la place qu'il occupe dans la chimie moins à la force de son esprit scientifique qu'à son habileté d'expérimentateur, a laissé cependant son nom aux lois de composition en volume des gaz. Il avait fait, en 1804, deux ascensions aérostatiques à une hauteur de 7.000 mètres, l'une avec Biot, l'autre seul, pour étudier le magnétisme, l'électricité et la composition de l'air dans les hautes régions.

Il serait trop long d'indiquer les travaux de tous les chimistes qui mériteraient ce-



Georges Cuvier.

pendant une mention, ne fût-ce que par reconnaissance, pour les applications utiles de leurs découvertes, GUYTON DE MORVEAU (1737-1816), JEAN DARCET (1725-1801) et JOSEPH DARCET fils (1777-1844), VAUQUELIN (1763-1829), DULONG (1785-1838), CURAUDEAU (1765-1813), etc. Nous parlerons des plus illustres, de Chaptal et de Leblanc, à propos de l'industrie, mais nous ne pouvons oublier de rappeler ici le nom de CHEVREUL, qui, né le 31 août 1786, mort le 9 avril 1889, s'était déjà fait connaître dans le monde savant, avant 1815, par sa découverte des acides stéarique et oléique, découverte qui devait amener plus tard, entre autres applications, l'invention de la bougie stéarique.

SCIENCES NATURELLES. — ZOOLOGIE. — Quel que fût alors l'éclat des sciences

pays une vive sympathie, arriva, le premier de ses compatriotes, à savoir quelque chose de notre langue dont il parvint à reconstituer en partie la grammaire. (*Annales de l'Association française.*)

mathématiques et physiques, les sciences naturelles ne leur cédaient en rien ; il suffit de citer Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu, Haüy.

GEORGES CUVIER, né en 1769, à Montbéliard, qui appartenait alors au Wurtemberg, mort en 1832, vint à Paris en 1794. Il posait dès 1795 les bases de la classification zoologique en se fondant sur la loi de la subordination des organes.

Il faisait faire un pas immense à l'anatomie comparée ; on peut même dire qu'il opérât une révolution dans cette science, en établissant la loi de la corrélation des formes, qui permet, avec un seul fragment, de reconstituer l'être tout entier. Il en fait à la paléontologie des applications vraiment merveilleuses. Il crée comme un monde nouveau, il rend, pour ainsi dire, l'existence aux végétaux et aux animaux disparus et transforme l'étude de la géologie en permettant de déterminer l'antiquité successive des couches terrestres, par l'examen des débris fossiles qui s'y trouvent. Ses *Leçons d'anatomie comparée* furent rédigées et publiées, de 1800 à 1805, par DUMÉRIL (1774-1860) et DUVERNOY (1777-1855), qui se faisaient déjà connaître par des travaux personnels remarquables. Parmi ses autres collaborateurs, il faut citer son frère FRÉDÉRIC CUVIER (1773-1838). Mais un seul pouvait être considéré comme son rival.

ÉTIENNE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (1772-1844), déjà professeur au Muséum en 1793, avait contribué, deux ans après, à y appeler Cuvier, alors précepteur en province. En 1798, il avait suivi Bonaparte en Égypte, et, après la perte de notre conquête, il nous avait conservé, par son énergie, les collections scientifiques que les Anglais voulaient nous enlever. « C'est à de la célébrité que vous visez, dit-il à Hamilton ; eh bien, comptez sur les souvenirs de l'histoire, vous aurez aussi brûlé une bibliothèque à Alexandrie. » Envoyé en Portugal, en 1807, pour explorer, au profit de la France, les riches collections de ce pays, il enrichit, par de judicieux échanges, les deux pays à la fois, et mérita la reconnaissance des Portugais. En 1815, il travaillait encore avec Cuvier ; mais déjà on pouvait apercevoir dans ses divers *Mémoires* les idées qui devaient se développer plus tard et amener une éclatante rupture scientifique entre les deux savants. Tandis que Cuvier, sans nier l'unité du plan primitif des choses, cherchait surtout, pour établir ses classifications, à déterminer les différences des êtres, Geoffroy Saint-Hilaire, poursuivant l'idée de l'unité de composition de la nature, appuyait sur les analogies entre les animaux et étudiait les types de transition d'une classe à l'autre (1).

Des idées autrement hardies étaient émises, vers le même temps, par Lamarck (1774-1829), dans la *Philosophie zoologique* (1809), un des ouvrages les plus originaux et les plus profonds de ce siècle, mais dont l'importance n'a été comprise que plus tard. Lamarck y abordait de front, avec une rare vigueur d'esprit, mais une imagination parfois chimérique, tous les problèmes généraux de la science. Poussant plus loin que Geoffroy Saint-Hilaire les notions d'unité et de coordination des êtres, il exposait déjà plusieurs des idées qui ont fait la célébrité de Darwin. Lamarck s'était fait un nom parmi les botanistes par sa *Flore française*, lorsqu'il fut chargé, en 1793, à la réorganisation du Muséum, de la chaire des vers et insectes. Ce genre d'études lui était complètement étranger. Mais, en quelques années, il devenait un zoologiste éminent, et son *Système*

(1) Notre Muséum s'enrichit ainsi de nombreuses pièces enlevées à la Hollande, que le médecin Bergmanns fut chargé de nous réclamer en 1815.

des animaux sans vertèbres (1801), première esquisse de son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (1805-1808), ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants* (1802), le rendaient bientôt illustre. Lamarck, qui avait la vue affaiblie, dès 1796, fut, sur la fin de sa vie, complètement aveugle. Cette infirmité n'interrompit pas ses travaux scientifiques, mais l'empêcha de participer à l'organisation des collections du Muséum, travail qui fait autant d'honneur à Geoffroy Saint-Hilaire et à Cuvier, et leur mérite autant de reconnaissance que leurs découvertes.

Après ces grands noms, d'autres encore ne doivent pas être oubliés. DUTROCHET (1776-1847) commençait à se faire connaître, mais ne devait publier qu'après 1815 ses plus ingénieuses découvertes sur ce qu'il appelle l'endosmose. LEVAILLANT (1753-1824) continuait ses publications sur les oiseaux de l'Afrique et de l'Amérique. LATREILLE (1762-1833), dans sa trop grande modestie, consacra une bonne partie de son temps à servir de collaborateur à Cuvier, à Lamarck, à Alexandre Humboldt; mais il s'est placé cependant au premier rang par ses travaux sur l'histoire naturelle des insectes. Ce n'était pas par la modestie que se distinguait LACÉPÈDE (1756-1825), et son style, qui reste déclamatoire jusque dans les descriptions anatomiques d'animaux secondaires, suffirait à le prouver. Il eut de son vivant une renommée supérieure à son mérite; mais on l'a trop abaissé depuis. Il s'était fait connaître comme musicien et romancier, en même temps qu'il poursuivait ses études de naturaliste; sur la fin de sa vie, il écrivait une *Histoire générale de l'Europe*. Ces aptitudes variées ne sont pas rares chez ceux qui s'adonnent à l'étude de la nature. CHARLES NODIER débutait dans les lettres, à l'âge de dix-huit ans, par la publication d'une *Bibliothèque entomologique* et d'un *Mémoire sur l'usage des antennes et de l'ouïe chez les insectes*. WALCKENAER (1771-1852), ancien élève de l'École polytechnique, devait entrer, dès 1813, à l'Académie des inscriptions pour ses savantes études sur la géographie de la Gaule, et s'est fait un nom plus tard dans la critique, par ses monographies littéraires. En 1802, il publiait une *Faune parisienne ou Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, puis, en 1805, un *Tableau des aranéides*, qui fait époque dans la science, et il se délassait de ces travaux scientifiques par la publication de deux romans.



Le comte Chaptal.

BOTANIQUE. — Dans la botanique, ADANSON, qui vécut jusqu'en 1806, préparait par ses travaux une nouvelle classification botanique. Mais elle ne fut réalisée que par ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU (1748-1836), le savant de génie qui vint encore augmenter la gloire de cette illustre famille en qui peut se résumer l'histoire de la botanique pendant près d'un siècle. Dans son livre intitulé *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, A. de Jussieu, appliquant les idées et complétant

les travaux de son oncle Bernard de Jussieu, établissait cette *méthode naturelle* qui, mettant fin au système de Linné, fonde la classification des plantes sur l'ensemble de leurs caractères. Bernard et Laurent de Jussieu ont fait, pour la botanique, ce que Lavoisier avait fait pour la chimie (1). Après Laurent de Jussieu, nous citerons DE CANDOLLE (1776-1854), qui compléta ses travaux; DE MIRBEL (1778-1841), pour son *Histoire naturelle des plantes*; THÉODORE DE SAUSSURE (1767-1845), pour ses *Recherches chimiques sur la végétation*, ouvrage original et plein d'idées; enfin les botanistes voyageurs, PALISSOT DE BEAUVAIS (1752-1820), LABILLARDIÈRE (1775-1834), BONPLAND (1773-1858), qui eurent souvent à déployer non moins d'énergie et de courage que de talent scientifique pour étudier sur place les plantes des pays les plus lointains, l'Australie, l'Amérique et l'Afrique équinoxiales.

MINÉRALOGIE ET GÉOLOGIE. — La France avait alors le premier minéralogiste de l'Europe, comme elle en avait le premier botaniste, l'abbé René-Just Haüy. JUST HAÜY (1743-1822), frère de Valentin Haüy, l'instituteur des jeunes aveugles, fut le créateur de la Cristallographie; son *Traité de minéralogie* (1808) est longtemps resté classique. Napoléon, qui avait pour lui la plus haute estime, le nomma chanoine honoraire de Notre-Dame, lors du rétablissement du culte. La réputation d'Haüy était européenne. En 1814, les souverains étrangers vinrent le visiter. Des princes de la famille impériale russe et un prince de Danemark suivirent ses cours, qu'il faisait avec une clarté et une élégance remarquables. La minéralogie, comme la paléontologie, préparèrent les progrès si rapides que devait faire la géologie, après 1815. Les deux principaux systèmes géologiques, le Vulcanisme ou Plutonisme et le Neptunisme, l'un qui attribue toutes les formations terrestres à l'action du feu, l'autre à l'action de l'eau, avaient été constitués, le premier, par Hutton (1726-1797); le second, par Werner (1775-1817); il appartenait aux savants modernes de les concilier. Les études de RAMOND (1755-1827) sur les Pyrénées, de DOLOMIEU (1750-1801) sur les Alpes, devaient contribuer à amener ce résultat.

GÉOGRAPHIE. — L'ouvrage le plus considérable est la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, que MALTE-BRUN (1775-1826), Danois réfugié en France, composa avec son maître MENTELLE (1803-1805), 16 vol. in-8° et atlas. RAMOND était moins populaire, mais faisait des travaux plus originaux et donnait des modèles, dans ses *Études sur les Pyrénées*, qui contiennent, à côté des observations scientifiques, des descriptions qui ont mérité les éloges de Michelet.

(1) A côté des botanistes théoriques, les agronomes ou horticulteurs THOUIN, TESSIER, PARMENTIER, SILVESTRE, Philippe de VILMORIN (1746-1804) et son fils (1776-1862), GAVARD, ADAM qui rendit de grands services à l'industrie vinicole et mourut dans la misère; BOSC, professeur de culture au Jardin des Plantes, qui profita de sa situation de consul aux États-Unis pour en rapporter des collections d'insectes, de reptiles, de coquilles, qu'il livra généreusement aux savants; ce qui ne l'empêcha pas de faire lui-même des ouvrages estimés sur ces diverses parties de la zoologie. La pépinière des Char treux, dispersée par la Révolution, fut reconstituée en 1809 sur les indications de Chaptal par CHRISTOPHE HERVY fils (1776-1829). GUICHENOT rapporta en 1804 l'Eucalyptus en France. Le Marronnier à fleur rouge fut importé de l'Amérique du Nord en 1812 (v. Ch. Baltet, *l'Horticulture française, ses progrès, ses conquêtes depuis 1789*, conférence faite à l'exposition de 1889). Nous nous reprocherions également d'oublier le peintre REDOUTÉ, le Raphaël des fleurs, qui devint professeur d'Iconographie végétale au Muséum, et qui, dans ses admirables recueils, les *Liliacées* (8 vol. in-fol., 486 planches), les *Roses* (228 planches), sut unir le charme de l'art à la précision scientifique.

VOLNEY (1757-1820) publiait, en 1803, son *Tableau du climat et du sol des États-Unis*.

Les explorations lointaines furent rares, surtout de la part des Français, dans les quinze premières années du siècle ; on le conçoit sans peine. Nous citerons cependant les voyages de JAUBERT en Perse, et de NIC. BAUDIN (1750-1803) en Océanie (1800-1803), et surtout les travaux de l'Institut d'Égypte. On peut presque rattacher à la France, quoiqu'il soit né à Berlin, l'illustre A. DE HUMBOLDT (1769-1859) qui, en appliquant aux explorations géographiques sa science universelle et la rare étendue de son esprit, marque une époque dans l'histoire de la géographie. Il s'était lié intimement avec Desaix, lorsque, en qualité de secrétaire, il avait accompagné Hardenberg au camp de Moreau. Il avait cherché à faire partie de l'expédition d'Égypte, et ce n'était qu'après avoir échoué dans sa tentative, qu'il s'était tourné du côté de l'Amérique. D'ailleurs, le Français BONPLAND partage avec Humboldt le mérite de ce célèbre voyage ; les deux savants firent ensemble l'ascension du Chimborazo, où ils s'élevèrent (23 juin 1802) jusqu'à une hauteur d'environ 5.300 mètres. Ils revinrent ensemble en France. Bonpland apportait 6.000 plantes inconnues en Europe, dont il fit don au Muséum. Napoléon le récompensa par une pension de 6.000 francs, et bientôt après par la place de surintendant des cultures de la Malmaison. Humboldt se fixa à Paris en 1805, et y resta jusqu'en 1827, sauf de courtes absences, malgré les guerres que la France soutint contre son pays. Nos plus illustres savants lui servirent de collaborateurs pour ses vastes et brillantes publications. Quelle que soit la gloire de Humboldt, il est certain que la géographie d'exploration subit un temps d'arrêt au commencement du dix-neuvième siècle. Mais une branche des sciences géographiques qui est dans tout son développement, c'est la géographie militaire. Aucun général, en effet, n'a tiré un plus grand parti de l'étude de la carte que NAPOLEON. Aussi, un de ses premiers soins, lorsqu'il avait occupé militairement un pays, était-il d'en faire exécuter le levé avec le plus d'exactitude possible. C'est ainsi que nous avons, aux Invalides, les plans en relief de la plupart des places fortes de l'Europe. Le corps des ingénieurs-géographes, qui devait se confondre avec l'état-major, prend une importance croissante. JACOTIN (1763-1827), chef de la section topographique au ministère de la guerre, dirigea l'exécution de l'atlas de l'Égypte et de la Syrie, de la carte de Corse, etc. L'officier d'artillerie BACLER D'ALBE (1762-1824), que nous retrouverons en parlant de la peinture (car il n'abandonna jamais sa première vocation), dressa, après le traité de Campo-Formio, le théâtre de la campagne. Devenu général, puis directeur du Dépôt de la guerre, en 1813, il rendit les plus grands services en formant des artistes géographes et en sauvant les cuivres de la carte de Cassini, que les alliés voulaient nous enlever. Le colonel d'état-major BORY-SAINT-VINCENT (1780-1846) prenait une place honorable non seulement parmi les géographes militaires, mais parmi les naturalistes et les érudits, par de savants mémoires qui devaient le faire entrer à l'Académie des sciences. La construction des cartes marines reçut aussi des perfectionnements notables. BEAUTEUPS-BEAUPRÉ (1766-1854), tout en travaillant jusqu'en 1807 à l'atlas du Voyage de d'Entrecasteaux, donna un très beau plan de l'Escaut, releva les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, puis, en 1811, celles de l'Allemagne septentrionale. Biot et Arago furent chargés en 1806 d'une mission en Espagne, pour achever de mesurer, de

concert avec les commissaires espagnols Chaix et Rodriguez, l'arc du méridien de Dunkerque à Barcelone. Les beaux travaux du colonel PUISSANT (1769-1843) (*Traité de Géodésie*, 1805, *Traité de Topographie*, 1807, etc.), constituaient véritablement la géodésie moderne et faisaient prévaloir le système des courbes de niveau.

MÉDECINE ET CHIRURGIE (1). — La médecine et la chirurgie cherchent à profiter des découvertes scientifiques contemporaines. BARTHEZ (1734-1806) représentait encore d'une façon éminente l'école du dix-huitième siècle. BROUSSAIS (1772-1838) publia, en 1808, son *Traité des phlegmasies chroniques*, ouvrage capital, mais auquel on ne fit une sérieuse attention que plus tard, lorsque l'auteur fut devenu célèbre non seulement par d'autres ouvrages, mais par son système thérapeutique, qui devait amener tant de désastres et compromettre peut-être la santé de plusieurs générations.

Il reste, en somme, bien loin de BICHAT (1771-1802), élève d'Antoine Petit et de Corvisart, un des plus beaux génies de la France. Son ouvrage capital est son *Anatomie générale*. Borden avait affirmé que dans chacun de nos organes les propriétés vitales se spécialisent, qu'ils ont une vie propre à côté de leur vie commune ; Bichat déterminait par l'expérimentation directe, les différences que présentent les propriétés vitales dans les divers tissus relativement à leur nature, à leur mode, à leur intensité. En harmonie avec leurs fonctions, elles sont la source de leurs actes physiologiques, de leurs sympathies, de leurs lésions pathologiques, des symptômes par lesquels elles les manifestent. Il eut pour continuateur son cousin BUISSON (1776-1805), qui ne lui survécut que de trois ans et mourut encore plus jeune que lui. Bichat fut le véritable créateur de l'anatomie et de la *physiologie des tissus*. Mort à trente-trois ans, il avait eu le temps de prendre une place éminente dans l'histoire de la médecine.

CORVISART (1755-1821), clinicien de premier ordre, vulgarisa et perfectionna la méthode de la percussion thoracique, qu'un modeste praticien allemand, Avenbruger, avait déjà indiquée avec précision dans un ouvrage écrit en latin, que Corvisart traduisit. Il cultiva l'anatomie pathologique avec grand succès, mais il disait avec raison : « Le but désirable, le but unique même de la médecine pratique doit être non pas de rechercher, par une stérile curiosité, ce que les cadavres peuvent offrir de singulier, mais de s'efforcer de reconnaître les maladies à des signes certains, à des symptômes constants. » (*Essai sur les maladies de cœur*.) On oublie peut-être un peu aujourd'hui que la science n'est pas tout dans un médecin, il lui faut surtout le coup d'œil et l'expérience. Le médecin au lit d'un malade est comme un général devant l'ennemi. On peut être un harmoniste mathématique de première force et incapable de jouer bien un morceau de musique.

LAENNEC (1781-1826) porta presque à la perfection la méthode de l'auscultation ; son traité sur ce sujet, où il coordonne ses leçons et ses travaux antérieurs, est de 1819 ;

(1) *Histoire de la médecine et histoire de la chirurgie*, par Boyer, dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, publié sous la direction des docteurs Dechambre et Lereboullet (Asselin et Houzeau, éditeurs). Article *Anatomie*, par Dechambre et Lereboullet, dans le même Dictionnaire. Ces trois articles mériteraient d'être développés, pour former des ouvrages distincts. — Guardia, *Histoire de la médecine*. — On peut voir les portraits des plus célèbres médecins que nous citons ici dans la belle peinture monumentale exécutée récemment par M. U. Bourgeois à l'amphithéâtre de l'École de médecine de Paris.

c'est un ouvrage qui fait époque dans la science médicale aussi bien par la nouveauté et la justesse du fond que par la valeur littéraire de la composition et de la forme. Il succéda, au Collège de France, au célèbre JEAN-NOËL HALLÉ (1754-1822), fils du peintre Noël Hallé et petit-fils du peintre Claude-Guy Hallé. Hallé, médecin d'un savoir étendu, d'un caractère élevé et aimable, fut professeur d'hygiène à la Faculté dès 1794, et propagea la vaccine (1). GUÉNEAU DE MUSSY fut un de ses élèves. Il avait été exclu de l'École polytechnique pour avoir refusé de prêter le serment de haine à la royauté. Il continua la tradition d'une famille déjà connue dans la médecine au temps de Louis XIV et qui y maintient encore aujourd'hui sa réputation. PORTAL (1742-1832), avec un véritable talent et une grande science, comme le prouve son *Cours d'anatomie médicale*, eut le tort, dans sa jeunesse, de chercher le succès par des moyens plus dignes d'un charlatan que d'un médecin et de vouloir, comme on l'a dit, « attacher des ailes à la Fortune ». MAGENDIE (1783-1855), un des plus grands physiologistes du siècle, l'adversaire de Broussais, publiait en 1809 et 1811 des mémoires relatifs à la transpiration pulmonaire et à l'action de plusieurs poisons végétaux sur la moelle épinière où il se montre un précurseur de Claude Bernard. Citons encore, parmi les praticiens célèbres de ce temps, FODÉRÉ (1764-1835), un des plus célèbres professeurs de la faculté de Strasbourg, CHAUSSIER (1746-1828), un des premiers anatomistes du siècle, l'audacieux RÉCAMIER (1774-1852), FOUQUIER (1776-1850) et TENON (1724-1816), qui a donné son nom à un des hôpitaux de Paris.

En 1807 venait s'établir à Paris un médecin allemand qui avait été persécuté dans son pays à cause de ses doctrines, FRANÇOIS-JOSEPH GALL (1758-1828). Bientôt il attirait beaucoup de monde à ses cours de l'Athénée, où il exposait son système de la phrénologie (2). Sans juger ici sa doctrine, on ne peut nier que Gall ait fait faire des progrès remarquables à l'anatomie et à la physiologie du cerveau, aussi bien par les discussions qu'il souleva que par ses propres travaux. Son ouvrage fondamental a pour titre : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les dispositions intellectuelles et morales par la configuration de la tête*; 1820; 4 vol. in-4°, et atlas in-fol.

La médecine française continuait les traditions de haute philanthropie qui l'avaient honorée pendant le dix-huitième siècle. PINEL (1745-1826), voyait prévaloir de plus en plus les principes qu'il avait exposés pour le traitement des fous : les malheureux aliénés étaient traités non plus comme des criminels, mais comme des malades. L'étude des maladies mentales allait dès lors attirer davantage l'attention des médecins comme des philosophes. ATHANASE ROYER-COLLARD (1768-1825), frère du philosophe, ESQUIROL (1772-1840) qui fut en 1811 le successeur de Pinel à la Salpêtrière, VIGNE (1771-1842), médecin en chef de l'hôpital de Rouen, s'en occupèrent particulièrement.

Le ministre CHAPTAL trouva un appui dévoué dans le corps médical comme dans les chirurgiens pour la réorganisation des hôpitaux, où il rappela les sœurs de Charité.

(1) Sa correspondance avec la princesse de Lucques (Élisa Bonaparte) est conservée dans la famille Hallé, où la pratique des arts et des sciences semble à la fois héréditaire.

(2) Vers le même temps, son compatriote HAHNEMANN (1755-1845) constituait l'homœopathie.

La chirurgie, que les médecins daignaient à peine considérer comme une science, au commencement du dix-huitième siècle, était alors l'égale de la médecine, de l'avis des médecins eux-mêmes, qui suivaient d'ailleurs le même cours d'études. DESAULT (1744-

1795) avait constitué par ses ouvrages l'anatomie chirurgicale, et créé à l'Hôtel-Dieu la première école de clinique chirurgicale qu'ait eue la France. En théorie, le dynamisme prenait la place du mécanisme qui avait dominé au siècle précédent. On tient désormais grand compte, dans les affections chirurgicales, non seulement des modes mécaniques (resserrement, obstructions, etc.), mais des causes inhérentes au sujet (âge, sexe, constitution et tempérament, etc.), aussi bien que des circonstances extérieures (climat, topographie). C'est à l'école de Montpellier que ce progrès est dû pour la plus grande part.

Avec les grandes guerres du temps, le champ d'expérience ne manque malheureusement pas aux chirurgiens. La chirurgie militaire est d'ailleurs à la hauteur de sa tâche, avec DESGENETTES (1762-1837), PERCY (1754-1825), HEURTELOUP (1750-1812), LARREY (1766-1842). Larrey inventa, renouvela ou vulgarisa plusieurs procédés chirurgicaux, par exemple, l'usage des appareils inamovibles pour les blessures, méthode connue des Arabes, mais oubliée en Europe jusqu'à Moscati. La renommée militaire et héroïque de Larrey a trop rejeté dans l'ombre ses mérites scientifiques. Dès 1793, il faisait des expériences tendant à l'application de l'électricité à



La Victoire et la Renommée. Peint par F. Gérard.
Musée du Louvre.

la médecine. A défaut de la pile, qui ne devait être inventée que six ans plus tard, il put, à l'aide d'un arc métallique composé de deux métaux, provoquer des contractions musculaires dans une jambe récemment amputée. Avec le même appareil Bichat, en 1798, galvanisa des cadavres de suppliciés. Plusieurs des chirurgiens qui se placèrent au premier rang dans l'enseignement ou la pratique de leur art sortaient du service

médical des armées, comme LISFRANC (1772-1832) (1), J.-M. DELPECH (1790-1847), ROUX (1780-1854), qui malgré sa grande jeunesse, termina l'*Anatomie descriptive* de son maître Bichat et lui succéda dans son cours (1802) (2). Depuis la mort de Desault, la chirurgie française, outre les noms que nous avons cités, s'honorait de RICHERAND (1779-1840), de SABATIER (1731-1811), d'ANTOINE DUBOIS (1756-1837) qui avait fait partie de l'expédition d'Égypte, de BOUCHET (1785-1839) qui, pour ne pas quitter Lyon, sa ville natale, refusa d'être médecin de Napoléon. LUCAS, ancien médecin de l'armée des Indes, introduisit en 1800 en Europe ces opérations plastiques qui étaient depuis longtemps en usage en Orient. C'est ainsi qu'il refit un nez avec de la peau empruntée au front. Après lui CHOPART fit de nouvelles applications de ce procédé. BOYER (1757-1833), premier chirurgien de l'Empereur, et PELLETAN (1747-1829), montraient par leurs ouvrages qu'ils étaient aussi bons théoriciens qu'habiles praticiens. Mais, dès la fin de l'Empire, ils avaient un rival dans DUPUYTREN (1777-1835), qui, à l'âge de dix-huit ans, était nommé prosecteur à l'École de santé, et en 1801 chef des travaux anatomiques de la Faculté de médecine. L'art vétérinaire était représenté par PHILIBERT CHABERT (1737-1814), directeur de l'école d'Alfort, et par HUZARD (1755-1839), membre de l'Institut depuis 1795.

La pharmacie avait profité des progrès de la chimie avec DEYEUX (1744-1837) et PARMENTIER (1737-1813), tous deux membres de l'Institut, avec CADET DE GASSICOURT (1769-1821), également



L'Histoire et la Poésie. Peint par F. Gérard.
Musée du Louvre.

(1) Le tombeau de Lisfranc, au cimetière Montparnasse, est un des plus beaux de Paris.

(2) Il en est de même des médecins, comme le montre la carrière de Laennec, Fodéré, Récamier, Piorry, Broussais. Ce dernier n'abandonna jamais la médecine militaire et fut, en 1832, inspecteur général du service de santé des armées. Dutrochet fut aussi, dans sa jeunesse, médecin militaire.

de l'Institut, et son frère CADET DE VAUX (1753-1828), fils de Louis-Claude Cadet de Gassicourt (1731-1799) qui s'était déjà fait un nom dans la science, avec LABARRAQUE (1777-1850), avec Jean-Pierre BOUDET (1748-1828) et son neveu (1778-1849) qui portait le même nom, avec ASTIER (1771-1836). La découverte du protoxyde d'azote et de ses propriétés anesthésiques par Humphry Davy (1) allait donner à la chirurgie les moyens de réaliser de nouveaux progrès.

INVENTIONS. — APPLICATIONS DES SCIENCES AUX ARTS. — Dans cette trop rapide revue du mouvement scientifique de la France, réduit cependant à une quinzaine d'années, nous avons dû laisser de côté bien des noms qui auraient attiré davantage l'attention dans une période moins heureuse. Mais il nous reste à rappeler des inventions et des perfectionnements industriels dont nous profitons encore.

Le Français LEBON était mort assassiné (1800), trop tôt pour avoir le temps de perfectionner et de faire adopter en France sa découverte de l'éclairage au gaz. Déjà, en 1798, Murdoch éclairait au gaz l'usine de James Watt et c'est de l'étranger que ce procédé devait nous revenir (2).

Il en fut de même des bateaux à vapeur, dont deux Français, Papin puis Jouffroy, avaient d'abord eu l'idée, et pour lesquels Fulton fit en France ses premières expériences (9 août 1803). L'année même où l'Américain Fulton expérimentait son bateau à aubes, devant l'Académie des sciences, un Français de génie, CHARLES DALLERY (1754-1835), mort dans la misère et l'oubli en 1835, prenait un brevet pour un *Mobile perfectionné appliqué aux voies de transport par terre et par mer*. Ce moteur est l'hélice. Il pensait avec raison que l'hélice était pour les bateaux à vapeur un moyen de propulsion bien supérieur aux roues à aubes. Il proposa, mais sans plus de succès, l'usage des mâts rentrants et l'emploi des chaudières à bouilleurs tubulaires verticaux communiquant avec le réservoir de vapeur. Il perfectionna aussi les procédés de la bijouterie et de l'horlogerie (3).

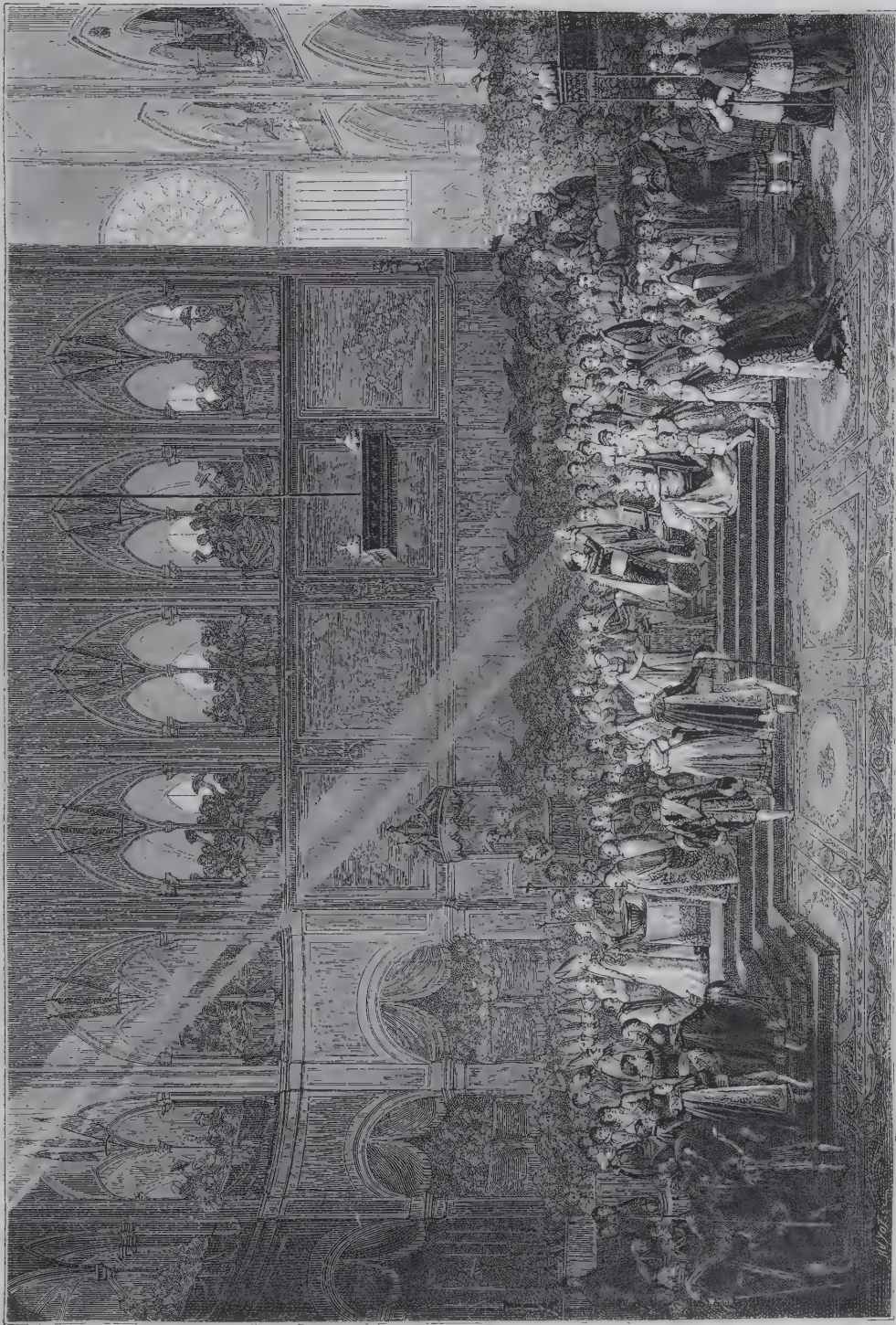
Dallery s'était d'abord occupé de la construction d'instruments de musique et avait travaillé dans la maison Érard. SÉBASTIEN ÉRARD, né à Strasbourg en 1752, mort à Paris en 1831, aidé de son frère Jean-Baptiste et de son neveu Pierre, fit de la fabrication des pianos récemment inventés, et que nous devons demander jusque-là à l'Allemagne et à l'Angleterre, une branche importante du commerce français. Les perfectionnements qu'il y apporta amenèrent l'abandon définitif du clavecin. Sébastien Érard inventa aussi l'orgue expressif. Vers la fin de l'Empire, IGNACE PLEYEL (1757-1831), originaire de Vienne en Autriche, était venu s'établir à Paris, et joignait à son commerce de musique une fabrique de pianos. La France avait ainsi les plus célèbres facteurs de l'Europe.

Elle tenait aussi le premier rang pour la fabrication des instruments de précision et des appareils scientifiques avec ROCHON (1741-1817), LENOIR (1744-1832), VINCENT et AUGUSTE CHEVALIER (1770-1840, 1778-1848) et surtout BRÉGUET (1747-1823).

(1) C'est le 11 avril 1799 que Humphry Davy constata l'action particulière de ce gaz sur la sensibilité. Il publia l'année même les résultats de ses expériences, sous le titre *Recherches chimiques sur l'oxyde nitreux et les effets de sa respiration*.

(2) L'ancien mode d'éclairage à l'huile reçut alors de grands perfectionnements de CARCEL.

(3) Charles Dallery mourut à Jouy-en-Josas, dans la maison où l'on a depuis établi un hospice.



Baptême du roi de Rome dans l'église Notre-Dame, 10 juin 1811. D'après un dessin de J. Goubaud. Musée de Versailles.

Le parrain du jeune prince était le grand-duc de Wurtemberg et le marraine M^{me} Letitia, mère de l'Empereur. Les rois d'Espagne et de Westphalie, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le duc de Parme et le prince archi-chancelier de l'Empire assistaient à cette cérémonie.

Bréguet, entre autres inventions, apporta les perfectionnements les plus ingénieux aux télégraphes de Claude Chappe. Il voulut revendiquer l'invention même, et CLAUDE CHAPPE fut si affecté de se voir contester sa découverte, qu'il se donna la mort en 1805. Bréguet est resté le nom le plus célèbre de l'horlogerie française ; et cependant l'horlogerie était portée alors à sa perfection par les BERTHOUD et les LEPAUTE (1). Pour la fabrication usuelle des montres, l'usine de Beaucour, fondée en



Firmin Didot. D'après Girodet ; Musée du Louvre.

1780, par FRÉDÉRIC JAPY, simple ouvrier, fils d'un maréchal ferrant de village, avait déjà pris avant sa mort une telle importance et continuait à apprendre, sous la direction de son fils Frédéric-Guillaume (depuis 1806), de tels développements que l'on pouvait prévoir que la France ne tarderait pas à l'emporter, pour l'importance de la fabrication comme pour la perfection des produits, sur la Suisse elle-même. Peu de noms méritent plus de reconnaissance de la part de l'industrie française, surtout si l'on

songe que depuis plus de cent ans la famille Japy a continué ses traditions d'activité et de philanthropie. Cependant s'il fallait assigner des rangs, la première place parmi les ingénieurs mécaniciens français de cette période, devrait appartenir à CONTÉ (1755-1805), sur lequel nous n'avons pas à revenir (2). Ajoutons seulement que, chargé de diriger la publication du grand ouvrage de *l'Expédition d'Égypte*, il inventa une machine à graver, qui simplifiait d'une manière considérable l'exécution des fonds de ciels et des masses des monuments et rendit ainsi plus facile l'œuvre qu'avait entreprise l'imprimerie des Didot.

(1) La famille des Lepaute était représentée alors par J.-B. Lepaute mort en 1802, et Pierre-Basile Lepaute mort en 1845. — Ferdinand Berthoud, originaire de Neuchâtel comme Bréguet, mourut en 1807, son neveu Louis en 1813.

(2) Voir I^{er} vol. 2^e partie, chapitre IV.

L'imprimerie des Didot était déjà une des premières imprimeries privées de l'Europe à la fin du dix-huitième siècle. Elle n'avait alors pour rivale que l'imprimerie de BODONI, à Parme (1740-1813) (1). Pendant la période impériale elle n'en eut plus. Les DIDOT étaient à la fois imprimeurs, éditeurs et fabricants de papier. A la fin du dix-huitième siècle, le chef de la maison était François-Ambroise (1730-1804). Son frère, Pierre-François Didot (1732-1793), possédait, à Essonne, une papeterie où l'un de ses fils (qui se sont tous trois distingués dans l'industrie du Livre), Didot Saint-Léger, mit en pratique l'idée de la fabrication mécanique du papier sans fin. Tandis que le fils aîné de François-Ambroise, Pierre Didot (1761-1853), s'occupait surtout de l'imprimerie proprement dite, Firmin Didot (1764-1836), son frère cadet, se plaçait au premier rang des graveurs et des fondeurs en caractères et perfectionnait la stéréotypie (2) au point d'en faire un procédé usuel de la typographie, qui, par son progrès même, en revenait ainsi à son point de départ des caractères fixes.

Il s'occupa particulièrement de perfectionner et de rendre moins coûteuse la gravure des caractères d'écriture et des cartes géographiques. Il trouvait le moyen d'exécuter typographiquement les caractères d'écriture sans aucune interruption dans les liaisons. Il commençait en 1797 la publication de ses petites éditions stéréotypées des classiques, si rapidement populaires, et de ses *Tables de Callet*, dont le nouveau procédé avait seul rendu possible l'impression avec une correction absolue et durable. D'autre part, jamais une industrie privée n'avait publié des ouvrages plus magnifiques et plus parfaits, que l'*Iconographie* de Visconti, les *Ruines de Pompéi*, de Mazois, l'édition in-4° de Camoëns, et surtout les éditions dites du Louvre, parce que Pierre Didot avait été autorisé à placer ses presses dans ce palais à titre de récompense nationale ; ce sont : le *Virgile*, l'*Horace* et le *Racine* in-folio, pour lesquels les plus grands artistes du temps firent des dessins, le *Racine* surtout, qu'un jury proclamait « le plus beau monument typographique de tous les lieux et de tous les âges ». De pareilles œuvres appartiennent moins peut-être à l'histoire de l'industrie qu'à l'histoire des beaux-arts, dont nous allons maintenant nous occuper (3).

(1) Parme fut, de 1803 à 1814, le chef-lieu d'un département français.

(2) HERHAN (1768-1854) perfectionnait aussi par d'autres moyens (1802) le procédé de la stéréotypie. Le double souci de la beauté artistique et de l'intérêt populaire se montre avec une noble simplicité dans la lettre que Firmin Didot écrivait à son fils Ambroise Firmin-Didot (1790-1876), voyageant alors dans la Troade et la Grèce : « J'attends ton retour avec assez d'impatience : je veux que tu contribues à l'exécution d'un travail qui doit faciliter l'instruction des jeunes gens, et pour un prix très modique. Car il ne faut pas borner nos travaux à perfectionner l'art sous le rapport du luxe ; il faut surtout le faire servir à l'utilité générale. J'ai gravé et fondu avec soin les caractères des éditions du Virgile (suit une énumération) ; mais je crois avoir été plus utile au public quand je lui ai donné une collection de tables de logarithmes, qui offrent dès à présent et offriront toujours et en tel nombre qu'on voudra des exemplaires exempts de fautes, quand j'ai imaginé le procédé des éditions stéréotypes pour entretenir et propager le goût des bonnes études dans tous les genres, quand j'ai exécuté ces modèles d'écriture qui tomberont nécessairement et sans frais entre les mains des enfants pauvres. » Il continue en disant à son fils qu'il l'attend pour commencer à exécuter, par un nouveau procédé économique, les cartes de géographie.

(3) Pour les inventions manufacturières, voir chapitre onzième.



L'Empereur, en voiture, accompagné d'une nombreuse escorte, passe sur le quai des Tuileries, devant le pont de la Concorde orné de statues. Dessin lavé. (Coll. Hennin.)

CHAPITRE DIXIÈME

BEAUX-ARTS

LES MUSÉES. — LES ÉCOLES. — LES PRIX DÉCENNAUX. — PEINTURE. — SCULPTURE.
GRAVURE. — ARCHITECTURE. — ART INDUSTRIEL. — MUSIQUE.
ART DRAMATIQUE (1).



LES MUSÉES. — Jamais ville au monde n'eut une splendeur artistique comparable à celle de Paris au temps de l'Empire. Les premiers envois faits par le général Bonaparte n'avaient cessé de se renouveler. Chacune de nos conquêtes marque un accroissement de nos musées. Le 18 pluviôse an VI (6 février 1798), les peintures de Parme, Plaisance, Milan, Crémone, Modène, Cento, patrie du Guerchin, de Bologne, cédées à la France par les armistices de Parme, de Bologne et le traité de Tolentino, venaient décorer le grand salon du Louvre. L'année suivante, le 18 brumaire an VIII, elles y étaient remplacées par les tableaux tirés de Venise, Vérone, Mantoue, Pesaro,

(1) Les Catalogues du Louvre de 1798 à 1810. — Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*. — Siret, *Dictionnaire des peintres*. — Bellier de la Chavignerie et L. Auvray, *Dictionnaire des artistes français*. — Delescluze, *David et son temps*. — L'Introduction du *Catalogue du Louvre* (1858), de Frédéric Villot. — Les ouvrages d'Émeric David. — Les catalogues des Salons de 1800 à 1819. — Les ouvrages ou articles de Delestre et de Delacroix sur Gros, de Delacroix sur Prudhon, etc. — H. Delaborde, *l'Académie des beaux-arts depuis l'organisation de l'Institut*, (*Revue des Deux-Mondes* 1889-90). — E. Chesneau, *les Chefs d'école et le Mouvement moderne en peinture*. — A. Michel, *De David à Delacroix*. — Bouchot, *la Toilette sous Napoléon*.

Pérouse, Fano, Lorette et Rome. Le 28 ventôse an VIII (19 mars 1800), la collection italienne s'augmente des envois de Florence et de Turin. La place manquait pourtant d'œuvres d'art s'ajoutant à celles que nous possédions déjà avant 1789, quoique les travaux d'aménagement du Louvre fussent poussés avec une grande activité.



Portrait de David. Peint par Langlois. Musée du Louvre.

Ce ne fut que le 15 messidor an IX (14 juillet 1801), anniversaire de la prise de la Bastille, que la deuxième partie de la grande galerie fut ouverte au public.

Les conquêtes de 1806, 1807, nous amenèrent de nouveaux chefs-d'œuvre, qui furent solennellement installés au Louvre, le 14 juillet 1807, premier anniversaire de la bataille d'Iéna : 50 statues, 80 bustes, 193 bronzes, une foule de tableaux de maîtres déjà représentés dans la galerie, et des peintures de quarante artistes au moins, pour la plupart allemands, flamands, hollandais, inconnus en France. Le Musée, fondé

depuis quelques années seulement, est à l'apogée de sa gloire, et la notice de 1810 nous apprend que nous n'avons plus de chefs-d'œuvre à envier l'Europe. La galerie, d'après l'ordre de Napoléon, fut pour la première fois livrée aux visiteurs dans son ensemble : elle était partagée en neuf travées. Les écoles sont classées séparément, et le Grand Salon, peu de temps après (1814-1815), reçoit les ouvrages des maîtres primitifs allemands et italiens. Nous indiquerons les principales de ces œuvres que la victoire nous avait données, et qui, jointes à celles que les rois de France avaient déjà rassemblées, faisaient de notre Musée une collection telle qu'on n'en reverra probablement jamais de semblable dans aucun temps ni dans aucun pays.

VENUS DU PALAIS PITTI. — Van Dyck, *Portrait de Bentivoglio*. — Titien, *le Martyre de saint Pierre*; *le Portrait d'Hippolyte de Médicis* et d'autres *Portraits*. — Pérugin, *la Mère de Pitié*. — Raphaël, *le Portrait de Jules II*; *le Cardinal Inghirami*; *Portrait de Léon X*; *Portrait de Bibbiena*; *la Vierge à la Chaise*; *Vision d'Ézéchiel*. — Michel-Ange, *les Parques*. — Jules Romain, trois tableaux dont *le Chœur des Muses*; *Sainte Famille*. — Bartholomeo, *Saint Marc*. — André del Sarto, *Déposition de croix*, deux tableaux de *l'Histoire de Joseph* et *le Portrait de l'artiste*. — Allori, *Judith*; *Saint Julien l'Hospitalier*. — Giorgione, *la Leçon de chant*. — Bordone, *Portrait de femme*. — Cigoli, *l'Ecce Homo*. — Guerchin, *le Sauveur*. — Carlo Dolci, *le Sommeil du petit saint Jean*; *le Christ au jardin des Oliviers*. — Moroni, deux *Portraits*. — Le Parmesan, *Vierge aux Anges*. — Sébastien del Piombo, *le Martyre de sainte Agathe*.

— DE ROME. — Raphaël, *la Transfiguration* (1). — Dominiquin, *la Communion de saint Jérôme*. — Caravage, *Christ au tombeau*; *Christ mort sur les genoux de la Vierge*. — Garofalo, *la Vierge et sainte Catherine*. — Guerchin, *l'Incrédulité de saint Thomas*; *la Sainte Pétronille* du Musée du Capitole. — Guide, *Crucifiement de saint Pierre*; *la Fortune*. — Sacchi, *Miracle de saint Romuald*.

— DE VENISE. — Bassan, *la Résurrection de Lazare*. — Véronèse, *Noces de Cana*; *Repas chez Simon*; *Repas chez Lévi*; *la Chute des Titans* (plafond du palais ducal); *Une Allégorie sur Venise*. — Pordenone, *Saint Laurent Justinien et d'autres Saints*. — Tintoret, *Saint Marc*; *Sainte Agnès*. — Bordone, *l'Anneau de saint Marc*. — Titien, *l'Assomption*; *Martyre de saint Pierre de Vérone*; *Martyre de saint Laurent*.

— DE VÉRONE. — Paul Véronèse, *le Martyre de saint Georges*.

— DE TURIN. — Sabbattini, *Vierge et enfant*. — Dix-huit tableaux hollandais, dont trois Holbein, parmi lesquels un *Érasme*.

— DE MILAN. — Le Carton de *l'École d'Athènes*, de la bibliothèque Ambrosienne.

— DE PÉROUSE. — Raphaël, *Une Assomption*. — Pérugin, *Isaïe*; *Jérémie*. — Baroque, *Descente de croix*.

— DE BOLOGNE. — Aug. Carrache, *la Communion de saint Jérôme*. — Raphaël, *Sainte Cécile*. — Dominiquin, *la Vierge du Rosaire*; *le Martyre de sainte Agnès*.

— DE MODÈNE. — Le Guerchin, *Mariage de sainte Catherine*; *Hérodiade*.

(1) La *Transfiguration* devait primitivement appartenir à la France. Elle avait été commandée à Raphaël pour la cathédrale de Narbonne, dont Médicis était archevêque. Mais, Raphaël étant mort, lorsqu'il venait à peine d'achever son tableau, le Pape s'opposa à ce que ce chef-d'œuvre quittât Rome.

VENUS DE LORETTE. — Annibal Carrache, *Naissance de la Vierge*.



Vivant-Denon entouré d'objets d'art. D'après une aquarelle de la collection Hennin. (Bibl. nat.)

— DE PESARO. — Baroque, *Vocation de saint Pierre et de saint André; Sainte Michelina*. — Tableaux du Guide.

— DE FANO. — Guide, *Jésus-Christ remettant les clefs à saint Pierre*.

— DE PARME. — Corrège, *la Vierge et saint Jérôme; la Descente de croix; le Martyre de saint Placide et de sainte Flavie; le Repos en Égypte*.

En dehors de l'Italie, les collections du stathouder, les musées ou les monuments

de l'Allemagne, principalement la célèbre galerie de Cassel, furent dépouillés de leurs œuvres les plus précieuses. Cassel perdit ses Rembrandt et ses Ruysdaël les plus beaux : *le Torrent* de Ruysdaël, deux *Paysages*, le *Portrait* de Saskia, le *Portrait* de Coppenol, *Jacob bénissant les enfants de Joseph* de Rembrandt. Les Musées de Hollande nous donnent *la Présentation au temple*, *la Famille du Bûcheron*, un *Portrait de jeune homme*, de Rembrandt ; *l'Hôtellerie* et *le Taureau* de Paul Potter ; *la Maladie d'Antio-*



Combat de Minerve contre Mars. Tableau de David qui obtint le second prix de Rome en 1771. Musée du Louvre.

chus (la *Stratonice*), de Gérard de Lairesse ; *le Camouflet* de Kalf, un *Intérieur* de Gonzalès Coquès, etc., etc. On allait même chercher, dans les pays du Nord, des tableaux de l'école italienne, tels que *le Sacrifice d'Abraham* d'André del Sarto (de la Haye). En 1809 Vienne nous livra deux portraits de Charles IX : l'un, de très petite dimension, est encore au Louvre ; l'autre, de grandeur naturelle et la seule peut-être des œuvres de François Clouet qui soit signée, a été rendu en 1815. La Belgique, quoiqu'elle fit partie de la France, fut dépouillée. Anvers dut envoyer à Paris *la Descente de Croix* et *l'Élévation de la croix* de Rubens, dont on voyait aussi, au musée Napoléon, *Saint Roch*, *l'Assomption*, la *Vénus et Adonis* de la galerie du Stathouder. On alla enlever, dans un petit village des Pays-Bas, à Saventhem, le *Saint Martin* de Van Dyck. Enfin, le monument le plus précieux de la première école

flamande, *l'Adoration de l'Agneau* des frères Van Eyck, quitta l'église Saint-Bavon de Gand. Madrid perdit le *Spasimo* et la *Vierge au Poisson* de Raphaël, tableaux qui furent rendus le premier en 1819, le second en 1822.

Le 18 brumaire an IX, fut ouvert le musée des Antiques. Au-dessus de la porte on avait placé un buste colossal de Bonaparte. Là, se voyaient aussi des trophées glorieux. Entre autres chefs-d'œuvre, Florence avait dû nous envoyer la *Vénus de*



Léonidas aux Thermopyles. D'après le dessin de David. Musée du Louvre.

Médicis ; Rome, toute la collection de la Villa Borghèse (1), la *Melpomène*, le *Tièbre* ; le *Gaulois blessé* connu sous le nom de *Gladiateur mourant* et le *Ménandre* du Capitole, le *Laocoon* et surtout l'*Apollon du Belvédère*, que l'on considérait, depuis Winckelmann, comme le chef-d'œuvre de l'art. Les Romains placèrent au Vatican, sur le piédestal dépouillé, une statue de Canova, le *Persée*, qu'ils appelèrent la *Consolatrice*. Les *Chevaux de bronze* de Venise furent placés sur l'arc de triomphe du Carrousel. Le *Lion ailé de Saint-Marc* orna une de nos fontaines.

Malgré tout ce que la conquête nous donnait, le gouvernement enrichit le Louvre

(1) Camille Borghèse, époux de Pauline Bonaparte, céda à son beau-frère Napoléon pour huit millions (prix d'estimation) les trésors de la Villa Borghèse à Rome. Une partie de cette somme était payable en domaines dans le Piémont. Mais ces domaines furent revendiqués par le roi de Sardaigne après la chute de l'Empire. Louis XVIII accéda à une transaction en vertu de laquelle nous ne conservons que 196 morceaux de sculptures parmi lesquels le *Gladiateur combattant*, *Marsyas*, le *Faune aux castagnettes*, le *Centaure dompté par un Génie*, *Cupidon essayant son arc*, le *Silène* et l'*Enfant* et le fameux vase Borghèse trouvé, ainsi que le *Silène* sur l'emplacement des jardins de Salluste.

par des acquisitions, telles que, les deux *Intérieurs* de Pierre de Hooghe, le *Banquier et sa Femme* de Quentin Matzys, le *Portrait de Tromp* par Metz, le *Marché aux poissons* d'Adrien van Ostade, *Pilate se lavant les mains*, de Honthorst, des œuvres de David de Heem, d'Ommeganck, de Weenix, etc. On avait aussi recours à des échanges. Le musée Brera, de Milan, reçut en 1812 cinq tableaux de l'école flamande, et nous envoya les deux Bonvicino, le Carpaccio, et le Beltraffio qu'on voit encore dans notre galerie.

On ne saurait trop louer pour le sentiment artistique, la liberté d'esprit et l'intelligence, les hommes qui administraient nos musées à cette date, aussi bien que les commissaires chargés de choisir dans les collections étrangères les œuvres qui devaient nous être livrées. Dans un temps où dominaient les idées néo-classiques, idées qu'ils partageaient eux-mêmes, ils surent conserver un goût large et éclairé qu'on trouverait bien rarement chez les artistes et les amateurs du temps, qui considéraient comme des œuvres barbares tout ce qui était antérieur au seizième siècle et dont l'admiration ne remontait pas plus loin que Raphaël, s'arrêtant même souvent aux Carraches (1). C'est grâce à leur absence de préjugés que nous avons au Louvre une importante série de primitifs italiens d'une rare valeur. C'est grâce à eux aussi que notre collection s'est enrichie de bon nombre de tableaux hollandais, dans un temps où on ne les estimait guère. Mais ces administrateurs avaient le grand mérite de ne pas se laisser troubler par la modicité du prix et de savoir acheter une belle œuvre, même lorsqu'elle ne coûtait pas cher ; c'est ainsi que le plus beau des Pierre de Hooghe du Louvre, qui vaudrait certainement plus de 100.000 francs aujourd'hui, fut payé 1.350 fr.

« Paris n'était pas seul à profiter de nos conquêtes artistiques. Dès le 6 frimaire an VII, Heurtant de Laneuville, dans une séance du Conseil des Cinq-Cents, avait demandé, au nom des commissions d'instruction publique, la fondation dans les provinces d'écoles de peinture, de sculpture et d'architecture, ainsi que l'établissement de collections d'objets d'art près de ces écoles. Ce projet avait été ajourné, et il était réservé à celui qui avait doté la France de tant de richesses d'en faire la répartition. Pendant les dernières années du Consulat, vingt-deux musées départementaux furent créés et reçurent, de 1803 à 1805, de nombreuses toiles provenant de l'ancien Cabinet du roi, des églises de Paris et des conquêtes. Plus tard, un décret de l'Empereur du 15 février 1811, suivi d'une décision du ministre de l'intérieur du 21 mars suivant, accorda une nouvelle livraison de tableaux à six villes de l'Empire. C'est pourquoi neuf cent cinquante tableaux sortirent du Louvre. » (VILLOT.) La ville de Lyon reçut une des plus célèbres *Vierges* du Pérugin (2), et Caen, le *Mariage de la Vierge* du même

(1) Il semble, en effet, que David et ses contemporains, ses successeurs même jusqu'au moment où Ingres fait sentir son influence, aient plutôt admiré de confiance que vraiment senti Raphaël et les grands artistes de son temps. Au fond, la plupart ne les trouvent pas assez académiques et leur préférèrent les Bolonais du dix-septième siècle. Le vieil Hersent disait encore peu avant sa mort à un amateur de ses amis : « Entre nous... Raphaël... c'est bien surfait ! » Schelling lui-même, qui publiait en 1807 son *Discours sur les rapports de l'art avec la nature*, n'est pas loin de considérer le Guide comme le plus grand des peintres. Depuis, les Carraches et leur école ont été et sont encore l'objet d'une réaction des plus injustes.

(2) La partie supérieure du tableau se trouve, on ne sait pourquoi, à l'église Saint-Gervais de Paris.

peintre ; Rouen, une *Vierge entourée de donateurs*, œuvre du Flamand Gérard David, qui est un des plus beaux tableaux de son musée. Les départements nouveaux formés par la conquête n'étaient pas oubliés ; c'est ainsi que l'on envoya au musée de Mayence, qui le possède encore, une *Descente de Croix* attribuée à Jean Cousin.

Les villes dépouillées pouvaient justement se plaindre qu'on leur prît ce qui faisait leur honneur et y attirait les étrangers ; mais plusieurs chefs-d'œuvre ne durent leur conservation qu'à leur transport en France, car la négligence était souvent bien grande de la part de ceux qui possédaient ces trésors. On avait notamment laissé détruire par les vers la *Vierge de Foligno*, de Raphaël, et le *Martyre de saint Pierre de Vérone*, du Titien (1). Ces panneaux supportaient à peine la peinture prête à tomber par écaille, lorsque à force de soin et d'habileté on parvint à les transporter sur toile et à leur assurer une nouvelle vie. Ce ne furent pas les seuls qui furent ainsi sauvés. Les procédés de rentoilage de Picault, qui venaient d'être perfectionnés par Hacquin, procédés jusque-là tenus cachés, furent généreusement livrés au public et minutieusement décrits dans la notice du 18 ventôse an X (9 mars 1802) (2). On doit rapporter une grande partie de l'honneur des mesures que nous venons de rappeler à DENON (1747-1825), l'administrateur des musées, qui lui-même était un artiste de talent.

Toutes nos conquêtes artistiques nous avaient été laissées par le traité de Paris, qui nous enlevait tant de territoires. Elles étaient comme le témoignage permanent de nos exploits, et Louis XVIII pouvait dire, dans le premier discours qu'il prononça, dans cette séance mémorable du 4 juin 1814, où la charte fut promulguée : « La gloire des armées françaises n'a reçu aucune atteinte ; les monuments de leur valeur subsistent, et les chefs-d'œuvre des arts nous appartiennent désormais par des droits plus stables et plus sacrés que ceux de la victoire. »

Il en fut autrement après les Cent-Jours. Le traité de 1815, en garantissant toutes nos propriétés tant publiques que privées, nous assurait la possession entière de nos collections artistiques. Mais chaque nation voulut reprendre, par un abus de la force, ce qui lui avait appartenu. Le roi, invoquant ces conventions solennelles, refusa de livrer aucun des objets d'art, dépendant alors de sa liste civile, M. de Richelieu fit entendre les protestations les plus fermes. Le directeur du Musée, Denon, menacé d'être envoyé dans une forteresse prussienne, n'en résista pas moins avec une indomptable énergie, faisant constater par les commissaires étrangers eux-mêmes, à chaque page du procès-verbal, qu'il ne cédait qu'à la violence. Parmi ces commissaires, se trouvait le sculpteur Canova. Mécontent de la manière dont Denon lui parlait, il lui disait : « On ne traite pas ainsi un ambassadeur. — Ambassadeur, allons donc ! vous voulez dire emballer, sans doute (3) ! » La négligence qui présida à l'enlèvement de ces œuvres si précieuses montra que ceux qui les revendiquaient n'étaient pas toujours dignes de les recon-

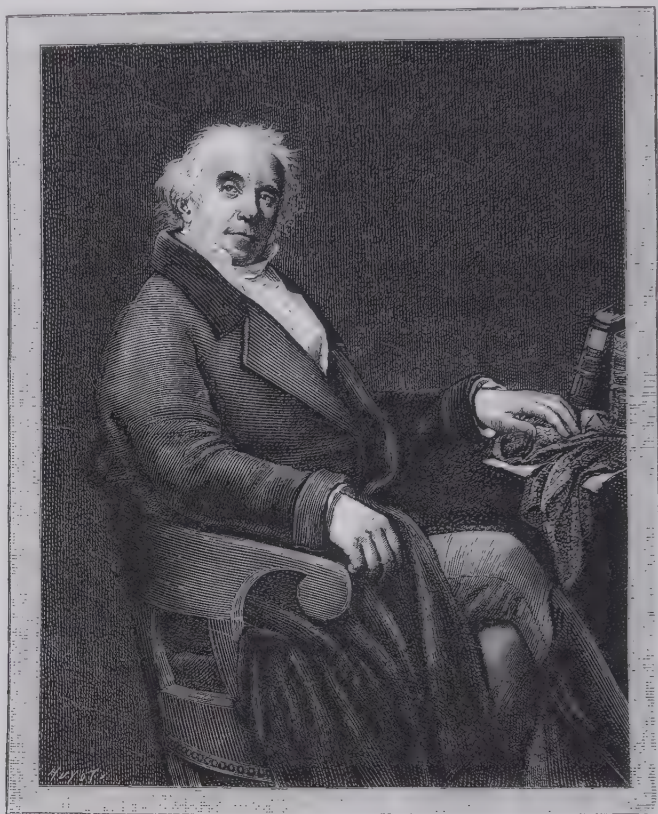
(1) *Le Martyre de saint Pierre* n'existe plus aujourd'hui. Ce tableau, qui passait pour le plus beau de son auteur, a été brûlé à Venise, pendant la nuit du 15 au 16 août 1867, dans l'incendie de la chapelle du Rosaire, attenante à l'église San Zanipolo (Giovanni et Paolo).

(2) La protection de la France s'étend également sur les œuvres d'art des pays annexés. Les Loges de Raphaël laissées jusque-là exposées à l'air, sont fermées par un vitrage en 1818.

(3) Il est intéressant de comparer la *Messénienne* de C. Delavigne sur la spoliation du Musée avec l'*Épître à Vien*, de Ducis.

quérir. Croirait-on, par exemple, que les volets du tableau de l'*Agneau* de Van Eyck, l'œuvre monumentale de la première école flamande, purent disparaître avant de revenir à Gand, et furent plus tard vendus au musée de Berlin où ils sont aujourd'hui !

Tout ne nous fut pas enlevé cependant ; la liste serait encore longue des accroissements que nos collections actuelles doivent à la période de la Révolution et de l'Empire. Quelques toiles furent protégées par leur éloignement, telles que *le Mariage de*



Portrait de M. de Nanteuil-Lanorville. Tableau de Pagnest. Musée du Louvre.

la Vierge du Pérugin, à Caen, et les deux plafonds du palais ducal de Venise, œuvres de Paul Véronèse, qui se trouvaient alors à Versailles et qui sont aujourd'hui au Louvre. Les *Noces de Cana* nous restèrent, à cause des difficultés du transport, et en échange d'une peinture de Lebrun représentant *le Repas chez Simon le Pharisien*, de telle sorte qu'après Venise, c'est à Paris qu'on peut le mieux juger cet incomparable coloriste. Le tableau du Pérugin, qui se trouvait à Lyon, fut laissé à son musée par le pape Pie VII, lorsqu'il quitta la France, en 1814, en reconnaissance de l'accueil qu'il avait reçu dans la ville. *La Femme hydropique* de Gérard Dow, de la galerie de Turin, que l'adjudant général (depuis maréchal) Clausel avait reçue du roi de Sardaigne, en souvenir de la délicatesse et de la loyauté qu'il avait montrées dans



Les Sabines. Tableau de David. Musée du Louvre.

ses rapports avec lui, fut donné par lui à la nation. Nous conservions aussi soixante-huit tableaux de l'ancienne collection du Stathouder, quelques Guerchin enlevés aux églises de Cento, *le Christ entre les Larrons*, et *la Vierge de la Victoire*, de Mantegna, *l'Apparition de la Vierge à sainte Catherine et à saint Luc* (provenant de la cathédrale de Reggio), *le Christ mort sur les genoux de la Vierge*, d'Annibal Carrache.

L'énergie et l'intelligence de M. Lavallée, secrétaire général des musées, décidait les commissaires du grand-duc de Toscane à nous laisser une vingtaine de tableaux précieux du quinzième siècle et des temps antérieurs. Faisant appel à la loyauté des Florentins, M. Lavallée leur fit remarquer que la ville de Florence possédait déjà des tableaux des anciens peintres supérieurs ou égaux en mérite à ceux qu'ils venaient réclamer (1).

PEINTURE. — LES ÉCOLES; LES EXPOSITIONS; LES PRIX DÉCENNAUX; LES PRINCIPAUX ARTISTES. — Les artistes français étaient dignes d'avoir de pareils modèles, et il est peu d'époques dans l'histoire de l'art où l'on ait à citer un plus grand nombre d'hommes de talent. Les peintres de l'ancienne école, les deux LAGRENÉE, FRANÇOIS (1724-1805) (2) et son frère JEAN-JACQUES (1740-1827), FRAGONARD (1732-1806), GREUZE (1725-1805), assistent au début de l'Empire; mais ils ont perdu la vogue. Les principes plus sévères que VIEN (1716-1809) a cherché à faire prévaloir, son élève préféré, David, les a déjà fait triompher et son succès rejailit sur son vieux maître, qui devient membre du Sénat dès 1799, puis commandeur de la Légion d'honneur, et comte de l'Empire. L'école de David règne alors sans conteste; sa rivale, l'école de Regnault, s'inspire des mêmes doctrines. Le goût public penche de ce côté, c'est là une suprématie volontairement acceptée et n'ayant rien de tyrannique. D'ailleurs, au moment même où Boucher triomphait, le maintien de l'École de France à Rome avait toujours dans une certaine mesure entretenu le goût de la peinture sérieuse.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur l'œuvre de JACQUES-LOUIS DAVID (1748-1825), il a eu le mérite de rendre à la peinture française trois qualités qu'elle semblait abandonner, le sentiment du style élevé, la conscience dans l'exécution, l'étude patiente des formes. Si, par haine de l'à-peu-près, il tombe dans la sécheresse, si la recherche parfois artificielle de la grandeur le porte à négliger les sujets modernes et fait trop sou-

(1) Les principales œuvres ainsi conservées sont : Cimabué, *la Vierge aux Anges*; Giotto, *Saint François d'Assise*; Taddeo Gaddi, *le Calvaire*; Giovanni da Fiesole, *le Couronnement de la Vierge*; Gentile da Fabriano, *la Présentation au Temple*; Filippo Lippi, *la Nativité de N.-S. J.-C. et la Vierge et l'enfant Jésus adorés par deux saints abbés*; Benozzo Gozzoli, *le Triomphe de saint Thomas d'Aquin*; Pesellino, *Saint François d'Assise avec Saint Come et saint Damien*; Cosimo Roselli, *Vierge glorieuse*, que M. Gruyer attribue plutôt à l'école de Verrochio; Sandro Botticelli, *le Magnificat*; Lorenzo di Credi, *la Vierge et l'enfant Jésus adorés par saint Julien et saint Nicolas*; Mariotto Albertinelli, *Saint Jérôme et saint Zanobio adorant l'Enfant Jésus dans les bras de la Vierge*; Rafaellino del Garbo, *le Couronnement de la Vierge*; Domenico Ghirlandajo, *la Visitation*; Ridolfo Ghirlandajo, *le Couronnement de la Vierge*; Benedetto Ghirlandajo, *Jésus sur le chemin du Calvaire*. Cette liste suffit pour nous montrer quelle reconnaissance est due à M. Lavallée. (V. la Notice de M. Eudoxe Marcille sur Lavallée et le Salon Carré de M. Gruyer.) Les portefeuilles de Léonard de Vinci, enlevés pour la plupart à Milan, 1796, ne furent rendus qu'en partie en 1815. Le manuscrit du procès de Galilée ne fut rendu au Saint-Siège, malgré de nombreuses réclamations, que par le ministre Guizot en 1846 ou 1847, au moment où il y avait des difficultés au sujet des Jésuites.

(2) F. Lagrenée, qu'on a appelé l'Albane français, fut chevalier de la Légion d'honneur en 1804.

vent de ses tableaux des bas-reliefs et de ses personnages des statues peintes, il n'en a pas moins rendu à notre école des services qu'on ne reconnaît pas assez aujourd'hui. Les grandes œuvres de Géricault et de Delacroix lui-même seraient difficilement explicables au sortir de Boucher si la peinture française n'avait été soumise à la sévère discipline de David. Rappelons-nous que Paul Véronèse passa une partie de sa jeunesse à copier les estampes d'Albert Durer et de Lucas de Leyde, et n'oublions pas, d'autre part, que ce n'est pas en face de l'antique, mais devant la grâce souveraine du Corrège, à Parme, que David fut comme illuminé, comprit tout ce qu'avaient de faux les grâces maniérées de Boucher et résolut de ramener l'art à une méthode plus sévère et plus digne de son rôle. David avait l'habitude de dire : « Soyons vrais d'abord, beaux ensuite. » C'est, en somme, ce maître qu'on a voulu représenter, à la suite de trop de plates imitations, comme le coryphée de la convention académique, c'est lui qui a ramené nos peintres à l'étude de la nature et à la simplicité. On n'osa plus « casser une jambe avec grâce », on se borna à « l'antique tout cru », et on ne le mit plus « à la sauce » (1). Le vif sentiment de la nature se retrouvait presque toujours chez David, lorsque, n'ayant pas à s'occuper du sujet, il se bornait à rendre et à interpréter un modèle, et il reste un de nos plus grands portraitistes.

Sans examiner plus longuement ce que la peinture française a perdu et ce qu'elle gagné à la réforme de David, on peut remarquer que sur bien des points le mouvement « classique » qui se personnifie surtout dans l'auteur des *Sabines*, ressemble au mouvement romantique qui plus tard le combattit avec tant d'animosité : David veut introduire dans la peinture plus de passion, plus de caractère individuel, plus d'expression, plus d'énergie dans le geste. Il ne se préoccupe pas autant que ses prédécesseurs de la pondération des attitudes et des groupes ou, en tout cas, est décidé à lui faire moins de sacrifices. A côté des œuvres de Fragonard et de Greuze, les tableaux de l'école nouvelle font un contraste analogue à celui qui nous frappe lorsque nous comparons un tableau de Guérin ou de Girodet à une toile de Delacroix. On pourrait même dire qu'en un certain sens ce contraste est plus marqué. Dans la réforme de David, comme dans le mouvement romantique, des soucis qui n'ont rien de pittoresque, la préoccupation littéraire et l'érudition jouent également un grand rôle. Les contemporains de David songent à faire de la peinture *éloquente*, comme les romantiques chercheront à faire de la peinture *lyrique*. Les uns s'adressent à l'antiquité, les autres au moyen âge; mais les uns et les autres estiment fort dans leur domaine respectif la couleur locale.

D'autre part, on peut constater, dans l'école au commencement du siècle, la persistance partielle des principes de l'ancienne académie, malgré l'influence prépondérante de David. Cependant, on ne peut nier qu'une révolution ait été accomplie dans l'art, quelles que soient les transitions qui relient l'école impériale au passé ou à l'avenir.

Pour se rendre compte de la transformation qu'avait subie en quelques années l'école française, il suffit de comparer le tableau qui valut à David le second prix de

(1) « Tu vas à Rome, disait Boucher à son neveu David, lorsqu'il eut obtenu le prix de l'Académie : tu vas étudier l'antique; mais à ton retour, je t'apprendrai à casser une jambe avec grâce. » David raconte que dans les ateliers de son temps, lorsqu'on avait aussi exactement que possible copié un antique tout n'était pas fini; il fallait forcer ses muscles, relever les sourcils, etc., donner en un mot de l'*expression*.

peinture au concours de l'Académie, avec les prix de Rome décernés à ses élèves ou à leurs contemporains, et cela dès les douze dernières années du dix-huitième siècle (1).

Lorsque l'Empire eut été proclamé, Napoléon, qui avait déjà fait entrer au Sénat le peintre Vien, maître de David, Napoléon, qui avait voulu emmener David en Égypte, nomma l'auteur des *Sabines* son premier peintre et lui offrit les places de sénateur et de conseiller d'État que l'artiste refusa. Il lui commanda quatre grands



Officier de chasseurs de la garde impériale chargeant. Tableau de Géricault, au musée du Louvre.

tableaux : *le Couronnement*, *la Distribution des aigles*, tous deux à Versailles, *l'Entrée de Napoléon à l'Hôtel de ville* et son *Intronisation dans l'église Notre-Dame*, qui ne furent pas exécutés.

Ce n'était pas la première fois que David avait à peindre Bonaparte. A son retour

(1) Voir Müntz, *Gazette des Beaux-Arts*, Mars 1892. — E. Guillaume, *Un Directeur de l'Académie de France à Rome : Jean Alaux*, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1890.)

de la première campagne d'Italie, se trouvant un jour dans un dîner avec l'artiste, il avait engagé la conversation : « Je vous peindrai, l'épée à la main, sur le champ de bataille, dit David. — Non, dit Bonaparte, ce n'est pas avec l'épée que l'on gagne des batailles, peignez-moi calme sur un cheval fougueux. » C'est ce tableau, en réalité allégorique, qui, exécuté plus tard, a été mal à propos appelé *Bonaparte au Saint-Bernard*. Cette œuvre est des plus populaires, mais non des meilleures du peintre.



Cuirassier blessé quittant le feu. D'après le tableau de Géricault, au musée du Louvre.

Le *Couronnement* est un de ses chefs-d'œuvre. Napoléon vint voir le tableau, suivi d'un nombreux cortège. Il l'examina quelque temps en silence, puis dit : « Cela est beau, cela est grand, l'Impératrice est bien ; son attitude est à la fois simple et pleine de noblesse, cela sent toute la grandeur d'un pareil moment... » Puis faisant deux pas en arrière : « Monsieur David, dit-il en se découvrant, je vous salue. — Sire, répondit David, visiblement ému, j'accepte, au nom de tous les artistes français, le témoignage que vous venez de rendre aux arts en ma personne. » L'impératrice Joséphine avait lieu de se féliciter de la manière dont David l'avait représentée. On reprochait avec raison à l'artiste de l'avoir faite trop jeune : « Allez-le-lui dire », ré-

pondit-il. Le personnage qui le premier attire le regard est bien celui de Napoléon, qui a une grandeur souveraine. Mais la figure qui mérite le plus d'admiration et est certainement une des plus belles inspirations de l'école française est celle du Pape, qui assiste comme un spectateur à la scène. Cependant David fut obligé, sur une observation de l'Empereur, de modifier d'une manière malheureuse la figure primitive. Dans le premier projet de David, pendant que Napoléon, qui venait de se couronner lui-même, couronnait Joséphine, David avait pensé que l'attitude qui convenait le mieux à Pie VII, qui n'avait rien à faire dans la cérémonie, était d'avoir les mains sur ses genoux. « Pourquoi donc serait-il venu ? » dit Napoléon avec humeur. Dans l'exécution définitive, le Pape leva le bras en signe de bénédiction, mais David eut soin de donner au geste le moins d'importance possible. Pendant son séjour à Paris, le pape Pie VII avait bien voulu venir poser dans l'atelier du peintre. Il racontait plus tard, avec une bonhomie charmante, qu'il n'était pas du tout rassuré d'abord de ce tête-à-tête avec l'ancien régicide. « Il me mettait sous clef avec lui, j'avais peur : il avait *toué* son roi. Qu'aurait-il fait d'un pauvre moine de papier mâché (*di canavaccio*) comme moi ? »

La dernière œuvre que David exécuta en France fut le *Léonidas*, qui rappelait sans affectation les héroïques et inutiles efforts de la campagne de 1814. David regardait la tête de Léonidas comme une de ses plus heureuses inspirations. Après 1815, dans son exil à Bruxelles, il allait contribuer au réveil de l'école belge, quoique cette école dût bientôt entrer dans une voie très différente de celle que lui indiquait le peintre français. Que l'influence de David ait été bonne ou mauvaise, il reste un chef d'école, et les élèves qu'il a formés suffiraient à sauver son nom de l'oubli : GIRODET, FABRE (1766-1837), PAILLOT DE MONTABERT (1771-1841), WICAR (1762-1834), JÉRÔME, MARTIN LANGLOIS (1788-1854), GROS, GÉRARD, ISABEY, INGRES, HENNEQUIN, LÉOPOLD ROBERT, GRANET, ROUGET (1784-1869), SCHNETZ, DELESCLUZE (1781-1863), MICHEL DROLLING (1786-1851), DUBOIS, DUBUFE (1785-1864), le Lyonnais RÉVOIL (1776-1842), sans parler de GERMAIN DROUAIS (1763-1788), COCHEREAU (1793-1817), PAGNEST (1790-1819), morts trop jeunes pour avoir pu donner la mesure de leur talent.

L'école de REGNAULT, malgré GUÉRIN, ROBERT LEFÈVRE, BOISSELIER (1776-1811) et BLONDEL (1781-1853), encore moins celle de VINCENT (1746-1816), malgré THÉVENIN, MEYNIER (1768-1832), PICOT, ne pouvaient entrer en rivalité sérieuse avec celle de David. Mais déjà, au début de l'Empire, un élève de Regnault, GUÉRIN, avait ouvert un atelier d'où allaient sortir la plupart des peintres célèbres de la génération suivante. En 1799, à l'âge où l'on débute à peine, il avait obtenu par son tableau du *Retour de Marcus Sextus* un succès prodigieux auquel la politique n'était pas étrangère (1). C'est dans son atelier, qui était déjà très florissant en 1808, que se ren-

(1) Il s'agissait d'un soi-disant proscrit, échappé aux proscriptions de Sylla « qui trouve à son retour sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée ». On y vit une allusion au retour des émigrés. Lorsque l'amnistie eut été proclamée, l'artiste n'étant encore qu'élève reçut la croix de la Légion d'honneur, dans un temps où cette distinction était fort rarement donnée à des artistes. Le tableau avait dû représenter d'abord le retour de Bélisaire. Le roman de Marmontel avait mis à la mode le général de Justinien et les malheurs de Bélisaire étaient devenus pour les arts un véritable lieu commun.

contraient GÉRICAULT, LÉON COGNIET, CHAMPMARTIN, EUGÈNE DELACROIX, DREUX-DORCY, le paysagiste PAUL HUET, HENRIQUEL-DUPONT, ARY SCHEFFER (1795-1858) et son frère HENRI SCHEFFER. Les ateliers de GROS avec PAUL DELAROCHE, de CARLE VERNET (1758-1836), avec HORACE VERNET (1789-1863), son fils, étaient également en faveur.

En même temps, VALENCIENNES (1750-1819) avec C. BOURGEOIS, faisait dans la peinture de paysage une réforme analogue à celle de David, mais, ici, bien moins



Un carabinier. Tableau de Géricault. Musée du Louvre.

heureuse. Cependant il remettait en grand honneur ce genre de peinture que le goût dominant du classique aurait pu faire abandonner, et il forma de nombreux élèves, parmi lesquels FRANÇOIS-VICTOR BERTIN (1775-1842). C'est de l'atelier de Bertin que sont sortis MICHALLON (1796-1822), COROT, et un grand nombre des artistes qui ont renouvelé la peinture de paysage en France, dans une tout autre manière que celle de Valenciennes et de Bertin lui-même. Ainsi, non seulement nous avons des artistes éminents, mais l'avenir nous en promettait d'autres qui tiendraient dignement leur place.

On pourrait considérer comme les trois grandes époques de la période de l'histoire des beaux-arts que nous étudions, le salon de 1785, où parurent *les Horaces* de David, le Salon de 1808, où l'art impérial brilla dans tout son éclat, et le Salon de 1819, où

le *Radeau de la Méduse* de GÉRICAULT indique un art nouveau, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici. L'énumération des principales œuvres du Salon de 1808 suffit à donner une haute idée de l'école française au début du siècle.

On y remarquait : David, *le Couronnement*; *les Sabines*. — Gros, *le Champ de bataille d'Eylau*; *Portrait du Général Lasalle* et *du Pianiste Zimmermann*; *Portrait équestre du Roi de Westphalie*. — Prud'hon, *la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*; *Psyché enlevée par les Zéphyr*s; un *Portrait*. — Guérin, *Napoléon pardonnant*



Première idée de « la Vengeance et la Justice divines poursuivant le Crime ».
Dessin de Prud'hon, au musée du Louvre.

aux révoltés du Caire; *Amyntas*. — Gérard, *Austerlitz*; *les Trois Ages*; onze *Portraits* : *l'Impératrice*; *la Reine de Hollande*; *la Reine de Naples et ses quatre enfants*; *la Comtesse Zamoïska et ses enfants*; *le Prince de Bénévent*; *le Comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely*; *le Prince Guillaume de Prusse*; *le Général Sébastiani*; *Corvisart*; *Ducis*; *Canova*. — Meynier, *les Soldats du 76^e retrouvant leur drapeau*. — Gautherot, *Napoléon parlant aux soldats*. — Debret, *Napoléon saluant les blessés ennemis*. — Peyron, *Mort du général Walhubert*. — Ingres, *Œdipe et le Sphinx*. — Carle Vernet, *Napoléon donnant des ordres avant la bataille d'Austerlitz*; *Deux scènes de chasse*; *Une Course*. — Delescluze, *la Mort d'Astyanax*. — Paillot de Montabert, *Geneviève de Brabant*. — Quinze *Portraits* de Robert Lefebvre. — Plusieurs *Portraits* officiels de Kinson. — Le Jeune, *Un Bivouac avant Austerlitz*. — Taunay (l'aîné), *Entrée des*

Français à Munich; Cimabué et Giotto, etc. — Des œuvres diverses de Schnetz, Swebach, Callet. — Des tableaux de genre de Martin Drolling. — Boilly, *Lecture du bulletin de la Grande Armée; Jeu de billard, etc.* — *Des fleurs*, de Van Daël et de Van Spaendonck. — Moreau (le jeune) envoyait *Soixante-huit dessins pour Molière, Gresset, Ovide, le Werther de Goethe, etc.* — Bertin obtenait une médaille d'or pour ses *Paysages*, qui ne valaient pas les *neuf Paysages et animaux* qu'exposait Demarne. — Granet avait envoyé trois vues de Rome. On remarquait aussi une *Sainte-Marie l'Égyptienne* de feu Greuze. La plupart des œuvres importantes du Salon de 1808,



Deux Amours, de Prud'hon.

à la suite duquel on décora Gros et Prud'hon, furent admises au concours décennal.

L'on réserva exclusivement le nom de *Tableaux d'histoire* aux sujets empruntés à l'antiquité sacrée ou profane, tant le préjugé de l'antique était alors dominant ! On daigna bien admettre les sujets modernes, mais on les fit concourir à part en les réunissant sous ce titre : *Tableaux représentant un sujet honorable pour le caractère national*. Les faits empruntés à l'histoire de France étaient seuls acceptés, comme s'il était nécessaire que le sentiment patriotique vînt relever une sorte de peinture inférieure par elle-même. Quant au genre, et au paysage, il n'en était même pas question. Heureusement les faits contemporains ne manquaient pas d'offrir de beaux sujets aux artistes, et Napoléon a eu sur les arts de son temps une influence des plus grandes, rien que par les inspirations qu'il leur donnait. Cette influence, il devait l'avoir également sur la littérature, mais plus tard, alors qu'il ne serait plus là pour

la tyranniser. Voici la liste des tableaux qui concoururent pour le prix décennal :

TABLEAUX D'HISTOIRE : *Les Sabines*, de David. — *La Famille de Priam*, de Garnier. — *Les Trois Âges*, de Gérard. — *Le Déluge* et *Atala*, de Girodet. — *Marcus Sextus* et *Phèdre* et *Hippolyte*, de Guérin. — *Les Remords d'Oreste*, d'Hennequin. — *Télémaque dans l'île de Calypso*, de Meynier. — *La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime*, de Prud'hon. — Deux plafonds allégoriques, au Louvre, par Berthelemi (1).

TABLEAUX REPRÉSENTANT UN SUJET HONORABLE POUR LE CARACTÈRE NATIONAL : *Couronnement de Napoléon*, de David. — *L'Empereur saluant les blessés ennemis*, de Debrét. — *Allocution de l'Empereur à ses troupes* le 12 octobre 1805, de Gautherot. — *L'Empereur recevant les clefs de Vienne*, de Girodet. — *Jaffa*, *Eylau*, *Aboukir*, par Gros. — *Les Soldats du 76^e retrouvant leurs drapeaux à Inspruck*, par Meynier. — *Révolte du Caire*, par Guérin. — *Pas-sage du Saint-Bernard*, par Thévenin. — *Matin de la bataille d'Austerlitz*, par Carle Vernet.

Pour la première série de tableaux, le prix fut donné à Girodet, et David n'eut que la première mention. Dans la seconde section, le prix fut donné à David.

Deux ans après ce concours où triomphait le classique, la foule s'arrêtait au Salon de 1812, avec plus d'étonnement que d'admiration, devant l'*Officier des guides chargeant*, qui était la première manifestation du talent d'un peintre de vingt ans, THÉODORE GÉRICAULT (1791-1824). « D'où cela sort-il ? » s'écria David. Je ne reconnais pas cette touche. » Il avait raison de ne pas la reconnaître. Il ne faudrait pas croire que le talent de Géricault ait été aussi méconnu que l'ont dit certains critiques. Mais David, Gros, Gérard surent apprécier toute la valeur de cette toile, et si, chez d'autres artistes, l'œuvre souleva de nombreuses objections, le jury du Salon, composé cependant des chefs de l'école officielle, plus équitable que le public, lui accorda une médaille d'or (1). Deux ans après, Géricault exposait son *Cuirassier blessé quittant le feu*, admirable pendant, mais dans un sentiment bien différent du brillant officier de 1812. C'est vers le même temps que fut peinte l'expressive figure du *Carabinier*, dont nous donnons également la gravure. Géricault ne devait prendre rang parmi les chefs de l'école française qu'après la chute de Napoléon. Les trois grands noms de la peinture en France sont alors : David, Gros et Prud'hon (2).

GROS (1771-1835) a été l'Homère de l'épopée impériale ; E. Delacroix le compare au poète grec pour ses peintures de la vie si étonnantes dans leur crudité et leur simplicité, et il rappelle dans la *Bataille d'Eylau* le fusil tordu où pendent des glaçons sanglants, les jambes du cheval de l'Empereur, mouillées par la neige fondue ; dans les *Pestiférés*, tant de détails profondément tragiques ; dans la *Bataille d'Aboukir*, l'incomparable cheval de Murat, qui réunit en lui toutes les perfections de la peinture. Chez Gros le sentiment le plus vif de la réalité n'enlève rien à l'élévation de l'œuvre.

(1) Au même Salon de 1812, débutait ARY SCHEFFER (*Abel et Thirza chantant les louanges du Seigneur*) ; STEUBEN (1791-1854) exposait son *Pierre le Grand sur le lac Ladoga* ; HEIM (1787-1865), dont le prix de Rome (1807) avait vivement attiré l'attention, *L'Arrivée de Jacob en Mésopotamie* ; PAILLON DE MONTABERT (1783-1862), des portraits peints à la cire ; CAMINADE, six portraits ; et HORACE VERNET, déjà remarqué en 1810, par sa *Prise du camp retranché de Glatz*, obtenait une médaille de 1^{re} classe pour son portrait équestre de Jérôme Bonaparte et d'autres tableaux. DEDREUX-DORCY (1789-1873), *Bajazet et le Berger* (Musée de Bordeaux). On remarqua surtout *Brutus condamnant ses fils*, de LETHIÈRE, dont l'esquisse avait paru au Salon de 1808, et les débuts du paysagiste ACHILLE-ETNA MICHAËLON.

(2) Nous ne citerons, sauf de rares exceptions, que des œuvres faites entre 1799 et 1814.

Il n'a pas besoin du prestige de l'allégorie comme Rubens dans la galerie de Médicis : « Il a vu ses héros à travers son enthousiasme ; la grandeur de leur action les élève suffisamment, et de ces hommes il a fait des demi-dieux. » Le nom de Gros est inséparable de celui de Napoléon. Il nous a montré le jeune général d'Arcole, vivante image de l'héroïsme, le conquérant de l'Égypte, qui semble porter déjà au front, au milieu des pestiférés, le signe de ses incomparables destinées, et l'Empereur, qui, malgré le brillant état-major dont il est entouré, attire seul le regard, au-dessus du champ de bataille d'Eylau, où les morts et les blessés sont à moitié recouverts



Le Fleuve de la vie, Tableau de M^{lle} Constance Mayer.

d'un linceul de neige (1). Gros devait peindre aussi son apothéose, en le plaçant dans l'immense composition dont il devait décorer la coupole du Panthéon. Le travail était loin d'être achevé, lorsque l'Empire tomba ; la composition fut modifiée, au grand détriment de l'œuvre, et la figure de Louis XVIII remplaça celle de Napoléon.

PRUD'HON (1758-1823), si différent de lui, mérite dans notre école une place non moins haute. Il a, avant tout, la qualité qui manque le plus à ses contemporains, la naïveté de l'inspiration, et il est peut-être de tous les peintres celui qui évoque le mieux, et cela, sans que cette redoutable comparaison l'écrase, le grand nom du Corrège. C'était une originalité bien grande dans un temps où trop d'artistes affectaient le pédantisme du contour, la haine des moyens pittoresques, substituaient le goût de l'ar-

(1) Le tableau d'Eylau fut commandé à Gros à la suite d'un concours dont le programme fut tracé par Denon et auquel prirent part 25 concurrents. Meynier eut le 1^{er} accessit, Thévenin le 2^e. L'Empereur fit remettre à Gros, pour les reproduire, la pelisse et le chapeau qu'il portait le jour de la bataille.

chaïsme à celui de l'antique. Mais sa sincérité d'exécution était telle, que Prud'hon fut apprécié de ses contemporains comme il devait l'être. Il fut décoré avant Gros lui-même. Le véritable génie de Prud'hon, son domaine, son empire, c'est l'allégorie. On peut dire qu'il y est incomparable. Une vie malheureuse avait encore avivé la sensibilité naturelle de son âme, et lorsqu'il le veut, il sait émouvoir comme il sait charmer. Il suffit de citer son *Christ en croix*, sa dernière œuvre, qu'il laissa inachevée. La puissance d'émotion et le talent pour l'allégorie se réunissent dans son chef-d'œuvre, *la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*. La première idée du peintre nous a été conservée par un dessin du Louvre. Quelque belle que soit la composition qui a été exécutée, on peut regretter peut-être que cette première inspiration où l'ange de la Vengeance traîne le Crime épouvanté devant la Justice qui garde une gravité sereine, n'ait pas prévalu. Ce dessin semble avoir inspiré M. Bonnat, dans son plafond du Palais de Justice (1). Prud'hon a d'ailleurs traité toutes sortes de sujets : portraits (*l'Impératrice Joséphine*, *le Roi de Rome*, *M^{me} Jarre*), tableaux de genre (*la Famille malheureuse*), sujets mythologiques (*Psyché enlevée par les Zéphyr*, *Zéphyr se balançant dans un bocage*, *Vénus et Adonis*), et même scènes militaires (*Entrevue de Napoléon avec l'empereur d'Autriche après Austerlitz*). Au fond, les contemporains de Périclès et d'Alexandre reconnaîtraient bien plutôt un des leurs dans Prud'hon que dans David. Prud'hon a eu pour imitateurs un ancien chevalier de Malte, Boisfremont (mort en 1838) et surtout M^{lle} CONSTANCE MAYER (1778-1821) qui est à Prud'hon ce que Luini est à Léonard de Vinci. Elle s'est tellement identifiée sa manière qu'on peut confondre leurs tableaux, le *Fleuve de la vie*, entre autres, est tout à fait digne de son maître.

Après David, Gros et Prud'hon, nous nous contenterons d'indiquer les principaux noms et les œuvres principales de leurs contemporains les plus célèbres.

REGNAULT (1754-1829) n'ajoutait rien aux succès qui lui avaient justement valu *l'Éducation d'Achille* et *la Descente de Croix*, mais se maintenait à son rang par ses portraits, tels que celui de la reine Hortense, et par des tableaux d'histoire empruntés surtout à la mythologie. Il aimait l'allégorie ; pendant la Révolution il avait peint *la Liberté ou la Mort*. Pendant l'Empire il avait commencé un tableau représentant *la Marche triomphale de Napoléon vers le temple de l'Immortalité*. Survint 1814. L'artiste, voulant utiliser ce qu'il avait déjà fait, changea la figure principale, et le tableau devint : *la France marchant vers le temple de la Paix*. PIERRE GUÉRIN (1771-1835) montrait la variété de son talent et l'heureuse union d'un dessin correct et d'une couleur harmonieuse dans *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire* et *Andromaque aux pieds de Pyrrhus*. Il savait être au besoin profondément dramatique, comme le prouve la figure de Phèdre dans son tableau de *Phèdre et Hippolyte*. GIRODET (1767-1824), talent élevé, poétique, consciencieux, mais souvent bien pénible et bien tourmenté, obtenait le grand prix décennal pour son *Déluge*, mais nous touche davantage par son tableau plus simple de la *Mort d'Atala*. Il a traité aussi quelques sujets modernes, par exemple : *Napoléon recevant les clefs de Vienne* et la *Révolte du Caire*. *Atala* inspi-

(1) Prud'hon a repris une troisième fois cette allégorie, sous une forme toute différente et non moins expressive, dans un admirable dessin qui est à Chantilly.

rait plus heureusement GAUTHEROT (1769-1825) que les sujets militaires (*Entrevue de Tilsit, Napoléon blessé à Ratisbonne, le Serment au Drapeau*). *La Mort d'Atala* servait aussi de sujet à HERSENT (1777-1860), plus connu par son *Passage du pont de Landshut*, son *Abdication de Gustave Wasa*. LETHIÈRE (1760-1832), qui a peint *Bonaparte*



Le Déluge. Peint par Girodet-Trioson. Musée du Louvre.

à *Léoben*, se distinguait par le sentiment tragique qu'il déployait dans les vastes toiles de *Virginie* et de *Brutus*, qui font non moins d'honneur à son talent qu'à son désintéressement artistique. Il avait pour rival dans ce genre de composition HENNEQUIN (1763-1833), dont la grande toile des *Remords d'Oreste* eut un succès retentissant. Autant qu'on en peut juger par son tableau de *Quiberon* au musée de Toulouse, il est regrettable que l'*Oreste* ait été oublié dans les combles du Louvre au lieu d'être mis sous les yeux du public. Hennequin se compromit par son jacobinisme exalté. Il

en fut de même de CHÉRY (1759-1838) qui fut le condisciple de David chez Vien et qui, comme lui, fut membre de la Convention nationale et fit partie du premier comité de salut public. GARNIER (1759-1849) montrait un véritable talent de composition dans sa grande toile sur la *Famille de Priam*. PEYRON (1744-1820), qui aurait pu être le rival de David et qui, l'ayant précédé de quelques années, disait qu'il « lui avait ouvert les yeux », voulut comme lui, remonter à l'antique, mais par la tradition même de notre ancienne école. Ce n'était pas une idée banale alors que de prendre Poussin pour modèle ; seulement, lorsque Peyron exposait en 1785 son *Alceste*, les *Horaces* de David détournèrent tout le succès ; son esquisse de la *Mort de Socrate*, en 1787, paraissait en même temps que la *Mort de Socrate* de David, où le peintre se surpassait lui-même et où il s'inspirait aussi du Poussin. La Révolution acheva de le décourager, mais la postérité aurait pu être plus juste à son égard que ses contemporains. On trouve aussi quelque souvenir du Poussin dans les œuvres de LEMONNIER (1743-1824), qui fut directeur des Gobelins.

Un peintre qui devait être une des gloires de notre école, INGRES (1780-1867), n'était pas encore arrivé à forcer complètement l'indifférence du public (1). Cependant, son prix de Rome (1800) avait obtenu de Flaxmann de telles louanges qu'elles avaient excité la jalousie de David. Il avait fait aussi d'admirables portraits, *Bartolini*, *M^{me} de Vançay*, sans parler de ses sujets antiques, *Œdipe et le Sphinx* (1808), *Jupiter et Thétis* (1811). Il se détachait déjà de l'école dominante et, sans en répudier tous les principes, il allait chercher directement une inspiration plus belle et plus pure dans Raphaël et les contemporains de Phidias. Il ne faut pas oublier qu'Ingres fut un réformateur et parut surtout tel à ses condisciples de l'école de David. On appréciait plutôt en lui, chose remarquable, la recherche de la couleur locale, dont témoignent en effet *Raphaël et la Fornarina*, *Don Pedro de Tolède*, le *Duc d'Albe*, *Virgile*. Celui de ses tableaux qui eut le plus de succès fut la *Chapelle Sixtine*, dont on loua surtout le coloris. C'est pendant cette période, qu'il faisait pour vivre, moyennant quelques écus, ces portraits à la mine de plomb qui ne sont pas un des moindres titres de gloire du peintre de *l'Apothéose d'Homère*. Il était plus heureux auprès des gouvernements qu'auprès du public ; Caroline Murat, reine de Naples, le protégea. On lui commanda des peintures pour le Quirinal, où Napoléon avait eu le projet de venir faire un séjour. Il y peignit *Romulus vainqueur d'Acron* et *Ossian*. Il obtint de remporter ses deux tableaux en France, lorsqu'il était dans toute sa gloire. Ayant voulu retoucher le *Sommeil d'Ossian*, il le laissa inachevé. C'est un tableau perdu, mais on peut juger au moins de l'étendue de la perte par le dessin en couleur qui est au Louvre. Le *Romulus* a été placé dans la salle de l'hémicycle de l'École des beaux-arts. Ce tableau est peint à la détrempe, procédé pour lequel Ingres témoignait alors un grand enthousiasme, quoiqu'il ne l'ait jamais employé depuis (2). Déjà il avait été chargé de faire un *Portrait du Premier Consul* pour la ville de Liège et un *Napoléon en costume impérial* pour les Invalides. Sur la fin de sa carrière, il devait encore s'occuper

(1) Voir Henri Delaborde, *Ingres*, et le *Recueil des Œuvres de J. Ingres*, gravées au trait par Réveil, avec notices par M. Magimel.

(2) C'est le temps où l'élève de David, Paillot de Montabert, réhabilitait le procédé de l'encaustique.

du grand Empereur. Il peignit pour un plafond de l'Hôtel de ville l'*Apothéose de Napoléon* (détruit en 1871).

GÉRARD (1770-1837) était alors le roi des portraitistes français et n'avait de rival en Europe que l'Anglais Lawrence. Il tenait une place honorable parmi les peintres d'histoire, par *Bélisaire*, *Ossian*, *les Trois Âges*, *Austerlitz*; cette vaste peinture, aujour-



La chapelle Sixtine. Tableau de Ingres. Musée du Louvre.

d'hui à Versailles, était placée au plafond de la salle du Conseil d'État et accompagnée de quatre belles figures allégoriques qu'on voit au Louvre. Ses portraits, quelque brillants qu'ils soient, ne valent peut-être pas ceux de Gros, de David ou de Prud'hon. Certains tableaux de Gérard sont à la fois des compositions et des portraits. Dans *Corinne au cap Misène*, chacun reconnut dans Oswald, Chateaubriand et dans la poétesse, M^{me} de Staël. Avec Gérard les portraitistes à la mode sont : ROBERT LEFÈVRE (1756-1830), RIESENER (1767-1828), qui ont conservé en partie leur réputation, et KINSON, justement oublié. Les femmes se distinguaient dans ce genre de

peinture à la suite de M^{lle} MAYER, M^{me} LEBRUN (1755-1842), qui, revenue de l'émigration, retrouvait sa vogue et se montrait par son talent la rivale de Gérard. Audessous d'elle, on pouvait citer : M^{me} BENOIST (1768-1826), M^{me} VINCENT (1749-1803), M^{me} AUZOU, M^{me} HERSENT (1784-1862). On doit réserver une place à part à PAGNEST, qui, mort à 29 ans et passionné pour la perfection a pu très peu produire, mais dont le *Portrait de M. Nanteuil-Lanorville* est un des meilleurs du siècle.

DUBOST, officier du génie, trouvait aussi le temps de se faire une place honorable dans la peinture, où le distinguait un coloris ferme et brillant, peu commun alors. On



Intérieur de famille en 1806. Dessin de Ingres. Musée du Louvre.

a pu voir pendant quelque temps, au musée de Périgueux, un tableau de lui, *Diane et Vénus*, dont nous ignorons la destination actuelle. Il aimait surtout à peindre des chevaux. Ce n'était pas le seul officier qui s'occupait alors de beaux-arts. Il suffit de rappeler le général BACLER D'ALBE (1762-1824), le général LEJEUNE (1775-1832) (1); mais ils traitaient seulement des sujets militaires. Presque tous les peintres de ce temps en ont traité. Quelques-uns, comme SWEBACH (1769-1823), ANT. TAUNAY, THÉVENIN et CARLE VERNET, et leurs émules plus jeunes, HIPPOLYTE LECOMTE, ADOLPHE ROHEN, HORACE VERNET, s'y adonnent plus spécialement. CARLE VERNET peint la *Bataille de Marengo* et *Napoléon devant Madrid* et montre dans ses diverses batailles une habileté peu commune pour réunir l'agrément pittoresque et l'exactitude historique : on en peut juger amplement par les nombreux dessins de cet ouvrage (2) ;

(1) Gouvion Saint-Cyr avait été peintre ; le général Franceschi Delonne, sculpteur.

(2) On peut rattacher à nos peintres militaires le Hollandais LANGENDIJK (1748-1805), qui repré-

mais il est plus estimé par ses chasses, ses tableaux et dessins où il représente les Merveilleuses et les Incroyables, les scènes de la société mondaine. Aussi bien dans ces derniers sujets que dans ses batailles, il a l'occasion d'affermir son goût pour les chevaux. Il a contribué plus que personne à faire abandonner, dans la représentation de « la plus noble conquête que l'homme ait faite », ces formes lourdes et convention-



Le Sommeil d'Ossian. Dessin rehaussé de couleur, par Ingres, reproduisant sa peinture du Quirinal.
Musée du Louvre.

nelles, que le talent de Raphaël avait consacrées et qu'on retrouve encore dans Van der Meulen. A ce titre son nom doit être rapproché de Gros et de Géricault.

BOILLY (1761-1845) est plutôt le peintre de la petite bourgeoisie et du peuple. Les autres peintres de genre les plus remarquables de ce temps sont : MARTIN DROLLING (1752-1817), DEBUCOURT (1752-1817), M^{lle} MARG. GÉRARD (le meilleur élève de

senta plusieurs scènes de la conquête de la Hollande par les Français, et ALBRECHT ADAM, qui prit part aux campagnes de 1809 et de 1812, et dont, par conséquent, les dessins ou tableaux exécutés d'après ces événements ont une importance historique très grande.

Fragonard), M^{me} HERSENT, M^{me} AUZOU, M^{me} HAUDEBOURG-LESCOT (1784-1845), qui se distingue par la vigueur de son coloris, LEMONNIER, COCHEREAU, mort à vingt-quatre ans, dont on a, au Louvre, un intéressant tableau représentant l'atelier de David.

TAUNAY (1755-1830) place en général ses figures en plein air et mérite d'être compté parmi les bons paysagistes aussi bien que parmi nos peintres de genre et de sujets militaires. Parmi les paysagistes de profession, nous avons déjà parlé de Valenciennes et de Bertin ; dans un genre plus simple, BIDAULT (1758-1846), qui fut membre de l'Institut, WATELET lui-même (1780-1866), quoique ses paysages montagneux et ses chalets témoignent de plus de solidité, ne s'élèvent pas en général au-dessus du médiocre. MICHALLON à l'âge de dix-sept ans obtenait une médaille d'or au Salon de 1812, pour des œuvres qui, par la fermeté du dessin et la vigueur du coloris, annonçaient une école nouvelle. Mais il devait mourir à vingt-six ans, sans avoir pu donner sa mesure. La peinture d'animaux est plus heureuse avec HÛET (1745-1811) et DE MARNE (1744-1829), qui sont en même temps les premiers de nos paysagistes à cette date. Il ne leur a manqué pour que leurs œuvres fussent disputées par les amateurs que d'être nés en Hollande ou en Flandre.

Il faut faire une place à part à HUBERT ROBERT (1733-1808) et à ses ruines, qui témoignent d'autant de facilité de main que d'imagination ; il abuse malheureusement de cette facilité, surtout à la fin de sa carrière, mais il n'en reste pas moins au premier rang parmi les peintres d'architecture. Il est bien supérieure à BOUTON, à CICÉRI, à JEAN ALAUX, qui se distinguèrent surtout dans la peinture de théâtre et recherchaient les grands effets de perspective et les jeux plus ou moins fantastiques de la lumière. FORBIN (1777-1841), brillant officier qui quitta pour la seconde fois le service en 1809 afin de se livrer à son goût pour les arts, s'est aussi distingué dans la peinture d'architecture. Il fut l'ami de GRANET (1775-1849), dont il protégea les pénibles débuts et qui a peint les figures de ses tableaux. Granet, coloriste puissant, quoique trop sombre, devait voir sa renommée croître avec le goût romantique. La peinture de fleurs était représentée avec éclat par VAN DAEL (1764-1840) et VAN SPAENDONCK (1756-1839), qui eut pour successeur, comme professeur d'iconographie végétale, au Jardin des Plantes, REDOUTÉ (1759-1840).

Van Daël et Spaendonck, outre leurs tableaux, ont peint une grande quantité de dessus de boîtes, de tabatières, avec une finesse exquise. La miniature était alors tout à fait en honneur. Lorsque les gens qui s'aimaient étaient sans cesse séparés et dans la crainte de ne plus se revoir, on conçoit qu'ils tinssent à garder auprès d'eux l'image des personnes qui leur étaient chères. On voit plus d'une fois dans les mémoires du temps des officiers mortellement frappés faire un dernier effort pour confier à un compagnon d'armes un de ces précieux petits cadres qu'ils avaient fidèlement porté partout sur leur poitrine. Les miniaturistes étaient des confidents et ceux qui avaient la vogue arrivaient rapidement à la fortune. A leur tête se plaçait ISABEY (1767-1855). Maître de dessin de Marie-Louise, peintre du Cabinet de Napoléon, ordonnateur des fêtes et cérémonies de la cour, Isabey était plus qu'un miniaturiste. Ses dessins, imitant la gravure à la manière noire, *la Barque d'Isabey*, *le Général Bonaparte à la Malmaison*, *la Revue du Premier Consul au Carrousel* (1802), *Napoléon visitant la fabrique des frères Sevenne*

à Rouen, *Napoléon visitant la fabrique d'Oberkampf*, le *Congrès de Vienne*, intéressent autant par l'agrément de la composition que par la finesse de l'exécution. On considère comme son chef-d'œuvre l'aquarelle de *l'Escalier du Louvre*, dont nous donnons le fac-similé. Son talent a été mêlé à plusieurs grands événements ; ce fut lui qui dessina les décorations des différents grades de la Légion d'honneur. Il fit trente-deux dessins pour le sacre de Napoléon, donna le modèle des ornements de cette cérémonie



Intérieur de l'atelier de David; Peint par Cochereau. Musée du Louvre (1).

et du costume impérial qui servit à Milan. A côté de lui, AUGUSTIN (1759-1832), SAINT, LEGUAY, M^{lle} SOPHIE DELACAZETTE, SICARDI, AUBRY, DUMONT, DUCHESNE (1770-1856), se disputaient la faveur du public et pouvaient craindre déjà la rivalité de M^{me} DE MIRBEL. Il est singulier que celui dont les œuvres étaient certainement les plus belles en ce genre, J. GUÉRIN (1760-1836), ait eu moins de succès auprès de ses contemporains que la plupart des peintres que nous venons de citer. Cependant la miniature n'avait pas encore eu et ne devait plus retrouver la puissance qui se montre dans les portraits de Kléber et de Bonaparte dont nous donnons la gravure. Elle sem-

(1) Les élèves parmi lesquels on reconnaît Schnetz, Dubois, Pagnest, etc., sont occupés à dessiner ou à peindre d'après un modèle nommé Polonais, célèbre alors dans les ateliers.

ble, dans ces œuvres, s'élever au-dessus d'elle-même et atteindre la valeur d'expression et de style des portraits à l'huile (1).

Les autres genres secondaires étaient également représentés : le pastel, par M^{me} VINCENT (1749-1803), par BOZE et par CALLET (1742-1823) (2); l'aquarelle par CH. CICÉRI, *Attaque de Vienne en 1805*, à Versailles, et BAGETTI (1764-1831), dont on voit également à Versailles de nombreuses aquarelles militaires; la gouache, par VALENCIENNES et par PRÉVOST.

Prévost (1764-1823) est plus connu dans un genre de peinture bien différent et dont il peut être considéré, avec FULTON, comme l'inventeur, tant il le perfectionna : le panorama. Prévost ne peut être oublié dans l'histoire de notre armée, à cause des sujets qu'il a choisis. Il peignit, sur des toiles ayant 120 mètres de développement circulaire *le Camp de Boulogne*, *l'Entrevue de Tilsit*, *la Bataille de Wagram*. Mais il comprit que le panorama convient surtout à la représentation des villes et des paysages. Des vues de Paris, Rome, Naples, Amsterdam, Anvers, Londres, Jérusalem, Athènes, portèrent presque du premier coup le panorama à sa perfection. David disait à ses élèves en visitant les premiers panoramas de Prévost : « C'est ici, Messieurs, qu'il faut venir étudier la nature (3). » La peinture de décoration théâtrale n'avait pas dégénéré depuis Servandoni. CHARLES CICÉRI (1782-1868) était nommé à vingt-huit ans peintre et décorateur en chef de l'Opéra. Il fit entre autres, sous l'Empire, les décorations de *la Vestale*, d'*Armide*, d'*Achille à Scyros*. Il y eut pour émules BOUTON (1781-1853), DAGUERRE (1757-1851), JEAN ALLAUX (m. en 1853).

DESSINATEURS ET GRAVEURS. — Le panorama et la peinture théâtrale, aussi consciencieusement comprises, étaient de nature à répandre le goût des arts; il en était de même des livres à figures et des estampes, dont la vogue était croissante; aussi les dessinateurs étaient-ils nombreux. Les peintres les plus célèbres y prenaient rang, et l'on aurait une idée incomplète du talent de PRUD'HON, si l'on ne connaissait tous ses dessins allégoriques et mythologiques; on n'apprécierait pas ce qu'il y avait de délicatesse et de sentiment dans l'imagination parfois trop littéraire en tant que peinture de GIRODET, si l'on n'avait vu ses nombreuses compositions inspirées d'Anacréon, de Virgile (4), de Racine, d'Eschyle, Sophocle, Sapho, etc.

(1) L'exposition organisée par la Société d'études sur la révolution, en 1889 aux Tuileries, contenait une remarquable réunion de grandes miniatures de Jean Guérin. Elles avaient été prêtées par M. Guérin, descendant de l'artiste. Une des collections les plus curieuses de ce temps est celle des miniatures du château de Valençay, formée par Talleyrand et contenant les portraits de tous les souverains avec lesquels le célèbre diplomate avait négocié. On y voit même la figure du sultan Sélim qui, malgré les prescriptions de l'Islamisme, s'était fait peindre en secret pour donner un témoignage exceptionnel de sa faveur au ministre français.

(2) Callet, connu d'ailleurs par ses grandes peintures à l'huile, exposait en 1812 quatre grands pastels historiques, *la Prise d'Ulm*, *l'Entrée de Napoléon à Varsovie*, *la Famille de Coriolan*, *Achille chez Lycomède*. C'était une nouveauté.

(3) Avant Prévost, Fontaine et Constant Bourgeois avaient déjà, pour le premier grand panorama de Paris qui fut construit boulevard Montmartre, peint une vue de Paris dont les maquettes avaient été exposées au Salon de 1801. — En 1810 Napoléon étant venu visiter *l'Entrevue de Tilsit*, en fut si frappé qu'il ordonna à l'architecte Cellier de construire sept autres rotondes semblables destinées à contenir des sujets propres à glorifier son règne. Ces tableaux, seraient ensuite envoyés dans les principales villes de l'empire. Mais le projet n'aboutit pas.

(4) Cinquante sur Anacréon, deux cent cinquante sur Virgile.

ISABEY, BOILLY, SWEBACH, CARLE VERNET sont aussi connus comme dessinateurs que comme peintres. MOREAU (1791-1814), SAINT-AUBIN (1736-1807), BOISSIEU (1736-1810), DUPLESSIS-BERTAUX (m. en 1815), continuaient la tradition du dix-huitième siècle, en la modifiant habilement suivant le goût du jour, conservant toute l'activité de leur crayon et de leur burin et maintenant dignement leur place parmi les dessinateurs comme parmi les graveurs. DEBUCOURT continue à exécuter ces gravures en couleurs qui ont retrouvé de nos jours tant de vogue (1).



Paysage. Tableau de De Marne. Au musée du Louvre.

On a remarqué que, le plus souvent, chaque grande école de peinture avait provoqué la formation d'une école de graveurs : Raphaël, Poussin, Rubens. Il en fut de même, dans une certaine mesure, de l'école de David. La gravure française, qui avait maintenu sa supériorité pendant le dix-huitième siècle, devait se rattacher à la réforme de David, plus par le sujet que par la manière, et devait conserver son originalité. L'influence de David, qui ne s'exagéra point, fut certainement bonne et tendit à maintenir dans nos graveurs le goût des qualités sérieuses, au moment où les succès de l'école anglaise qui s'était formée avec Woollet pouvait les entraîner dans une recherche

(1) Henri Delaborde, *la Gravure*. — Gerspach, *les Procédés de la gravure*. — Duplessis, *Histoire de la gravure*. — H. Bouchot, *la Lithographie*.

du pittoresque et des effets de détail. MASSARD le père (1740-1822), qui gravait *la Mort de Socrate* de David, conservait cependant ses hautes qualités de graveur coloriste, qui avaient fait sa réputation dans ses planches d'après Van Dyck et Greuze. BOUCHER-DESNOYERS (1779-1857) reprenait, d'une manière un peu froide les nobles traditions des grands artistes français du dix-septième siècle. Il établissait sa réputation par sa gravure de *la Belle Jardinière* (1804). Abraham GIRARDET (1764-1823) et RICHOMME (1785-1849) s'attaquaient aussi avec succès à Raphaël. Le même souci du style était joint à plus d'originalité dans Tardieu et Bervic. On retrouve dans les planches de TARDIEU (1757-1822) une fermeté de burin héréditaire dans cette famille déjà célèbre pour les arts au temps de Louis XIV. BERVIC (1756-1822) pousse peut-être trop loin sa merveilleuse habileté; mais *l'Éducation d'Achille*, d'après Regnault, *l'Enlèvement de Déjanire*, d'après le Guide, comptent parmi les plus belles gravures de l'école française, et c'est avec raison qu'on accorda à la seconde le prix décennal. Tardieu et Bervic avaient participé au mouvement général des arts dont David était devenu le chef; mais ils étaient ses condisciples plus que ses élèves. Ils ont repris, sans conteste aujourd'hui, malgré l'engouement qu'obtint pendant quelque temps la manière anglaise, une estime que n'ont pas complètement retrouvée ceux qui ont suivi l'auteur des *Sabines*, tels que MASSARD le fils, RICHOMME, MOREL, BLOT (1). Le peintre Prudhon n'a fait qu'une gravure, *Phrosine et Mélidor*, pour une édition de *l'Art d'aimer* de Gentil Bernard, mais c'est une œuvre qu'envieraient les graveurs de profession et où il se montre supérieur à la plupart d'entre eux par l'originalité de l'exécution. Les graveurs français de ce temps sont les premiers de l'Europe. Déjà se préparait le talent qui allait maintenir mieux encore la suprématie de la gravure française, dont il est encore aujourd'hui l'honneur : HENRIQUEL-DUPONT faisait alors ses études dans l'atelier de Guérin (2).

Les graveurs français sont supérieurs même à leurs contemporains italiens plus célèbres qu'eux, VOLPATO (1733-1802) et son élève RAPHAEL MORGHEN (1758-1833), qui poussent encore plus loin l'habileté manuelle et le charme de l'exécution; mais aussi l'imperturbable banalité de son maître. Les Italiens eux-mêmes semblent déjà le comprendre et leurs successeurs paraissent se rattacher à l'école française, comme le montre le *Bonaparte à Arcole*, d'après Gros, par LONGHI (m. en 1831), et la *Descente de croix*, d'après Daniel de Volterre, par TOSCHI (1788-1854), l'*Hérodiade* d'après Luini par GARAVAGLIA (1790-1835), la *Suzanne au bain*, d'après Santerre par PORPORATI (1741-1816). On peut aussi rattacher à l'école française l'Allemand JEAN-GODARD MULLER (1749-1830) et son fils, CHARLES-LOUIS-JEAN MULLER (1782-1816). Il renonça au

(1) Outre *l'Achille* et *l'Enlèvement de Déjanire*, les plus célèbres planches de Bervic sont le *Laocoon* et *Louis XVI* d'après Callet. On remarque, dans l'œuvre de Tardieu, *l'Amour et Psyché*, d'après Gérard; *Ruth et Booz*, et surtout *l'Abdication de Gustave Wasa*, d'après Hersent, qui font penser à Edelinck et à Nanteuil. Massard le fils a gravé *les Sabines* de David, *l'Atala* et *l'Hippocrate* de Girodet. Richomme a surtout pris Raphaël pour modèle (*la Vierge de Lorette*, *la Sainte Famille*, etc.). *L'Andromaque* de Guérin est cependant un de ses meilleurs ouvrages. Les gravures mentionnées dans les rapports de l'Institut sur les prix décennaux, furent : Bervic, *l'Enlèvement de Déjanire*, qui obtint le prix; Blot, *Marcus Sextus*, d'après Guérin; Desnoyers, le *Bélisaire* de Gérard et *la Belle Jardinière*; Morel, le *Bélisaire* de David, et le *Serment des Horaces* du même; Tardieu, le *Saint-Michel* de Raphaël.

(2) DIEN obtint le prix de Rome en 1809; FORSTER, en 1814.

travail à la suite de la mort de ce fils, qui se tua, en 1816, désespéré de voir que sa *Vierge de saint Sixte*, qu'il avait achevée en trois ans, à la fin de 1815, n'eût pas aussitôt le succès qu'elle devait obtenir justement quelques mois plus tard.

Les graveurs ne manquaient pas cependant d'occupation. Müller avait travaillé pour le *Musée français*, importante publication où Laurent et Robillard ont rassemblé les reproductions au burin des principales œuvres qui remplissaient nos collections. BOUILLON (1777-1831) abandonnait la peinture, après avoir obtenu le prix de Rome, pour se consacrer à dessiner et à graver les statues et autres monuments antiques du Louvre, tel qu'il était alors. MASQUELIER (1741-1811) et son fils dirigeaient la publication de la *Galerie de Florence*. Rappelons aussi les intéressants recueils de FILHOL (*Musée Napoléon*), de LANDON (1760-1826), dont les œuvres (*An-*



Trois médaillons de David d'Angers.

nales du Musée, Vies et Œuvres des peintres célèbres), etc., formant plus de cent volumes et comprenant un nombre immense de gravures au trait, sont, malgré leur peu de critique, comme les archives figurées de l'art de tous les temps et de tous les pays (1). Landon était un peintre recommandable, comme le montre sa *Léda*, du Louvre. Mais on aurait tort de juger de la critique artistique de son temps d'après les ouvrages cités plus haut. Elle est mieux représentée par GUIZOT (*Salon de 1810*), le peintre TAILLASSON (1746-1809) (*Observations sur quelques grands peintres*), QUATREMÈRE DE QUINCY (*l'Architecture égyptienne comparée à l'architecture grecque, le Jupiter Olympien, Dictionnaire d'architecture*, etc.), ÉMERIC DAVID, qui donna des notices au *Musée français* de Laurent et Robillard ainsi qu'à la *Biographie universelle*, et a traité avec compétence de sujets se rapportant à peu près à toutes les périodes de l'histoire de l'art (*Recherches sur l'art du statuaire, Éloge du Poussin*, etc.). Dans le *Traité de la peinture* de PAILLOT DE MONTABERT, ouvrage immense qui coûta à son auteur trente

(1) C'est à Paris, où il était venu pour la première fois comme représentant de la République romaine, que FRANÇOIS PIRANESI continuant avec un égal talent les travaux de son père Jean-Baptiste, publia la plupart de ses représentations des ruines et des antiquités romaines (1748-1810). Malgré leur exactitude générale, les planches des Piranesi transportent l'imagination dans un monde fantastique. Jamais la gravure n'a eu plus d'originalité et de puissance d'effet. Le nom des Piranesi est resté proverbial. Leur œuvre a été réunie et publié dans son ensemble par Didot, 1836. 29 vol. in-f°.

ans de travail, une partie importante est consacrée à la critique des œuvres des maîtres.

Vers la fin de l'Empire, on commençait à s'occuper en France de la LITHOGRAPHIE, invention récente de l'Allemand Senefelder, qui avait fait ses premiers essais à Munich (1793-1800). CH. DE LASTEYRIE (1759-1849), dont l'intelligente et active philanthropie a rendu tant de services à notre industrie et à notre agriculture, alla en 1812 étudier le procédé auprès de Senefelder lui-même et établit la première imprimerie lithographique à Paris. En 1802, un Français nommé ANDRÉ avait pris un brevet pour un procédé analogue à celui de Senefelder. On ignore s'il avait eu connaissance des travaux de l'inventeur allemand. Une des premières lithographies qui aient été faites en France est une *Sainte Famille* par BERGERET, en 1808, et ce n'est qu'à partir de 1815 que ce nouvel art produisit des œuvres importantes. Mais le public s'était beaucoup occupé de ce nouveau procédé, et c'est en essayant de l'appliquer à des plaques métalliques que NICÉPHORE NIEPCE (1765-1833) eut l'idée de demander à la lumière elle-même de jouer le rôle de dessinateur et de graveur. Les premières expériences en ce sens, qui devaient aboutir à la merveilleuse invention de la photographie, datent de 1813.

SCULPTURE. — La sculpture française continuait à occuper le premier rang en Europe, malgré Canova, Thordwaldsen, Rauch et leurs émules, par la variété, l'originalité et l'abondance des œuvres qui gardent toujours le sentiment du style jusque dans les sujets les plus élégants. Là, la réaction classique avait été moins brusque, car, par sa nature et par la force des traditions de notre école, la sculpture, au temps même de Boucher, ne pouvait subir complètement l'influence des peintres de boudoir. Les glorieux survivants de l'école de la fin du dix-huitième siècle, JULIEN (1737-1804), PAJOU (1780-1809), HOUDON (1741-1828), ROLAND (1746-1816) et au second rang, CLODION (1738-1814), DEJOUX (1732-1816), FOUCOU, DELAISTRE (1746-1832), BOIZOT (1743-1800), BRIDAN (1730-1805), MASSON (1745-1807), restent les chefs de la nouvelle école. Houdon, le plus illustre peut-être, après avoir représenté Voltaire, J.-J. Rousseau et Washington, pouvait encore reproduire les traits de Napoléon. La génération qui les suit n'a pas dégénéré avec CARTELLIER (1757-1831), MOITTE (1747-1810), DESEINE (1759-1822), BOSIO (1768-1845), DUPATY (1771-1825), LEMOT (1773-1827), STOUF (m. en 1819), CHAUDET (1763-1810), RAMEY (1754-1817), EPERCIEUX (1758-1840), et, au-dessous d'eux, GOIS (1831-1823), LEMIRE, MILHOMME (m. en 1822), CALLAMARD (m. en 1821), BEAUVALLET (1749-1828), OHMACHT (1761-1834), JACQUES-EDME DUMONT (1761-1844), AUGUSTE TAUNAY (1769-1824), frère du peintre, MICHALLON père du paysagiste (1751-1799), J.-B. GIRAUD (1752-1830), ANT. ROMAGNESI (1776-1832), se préparent à marcher sur leurs traces : CORTOT obtient le prix de Rome en 1809, DAVID (d'Angers) en 1811, RUDE en 1812, PRADIER en 1813, PETITOT en 1814, RAMEY le fils en 1815.

La colonne Vendôme, les bas-reliefs de la cour du Louvre, décorant l'étage qui fut ajouté au côté ouest (pavillon de l'Horloge), les sculptures du Panthéon furent les principales œuvres de cette époque. Moitte et Roland firent les bas-reliefs de la cour du Louvre, qui supportent parfaitement, et c'est tout dire, le voisinage des bas-reliefs de Jean Goujon. Moitte est aussi l'auteur de l'ancien fronton du Panthéon, représentant *la Patrie couronnant les vertus civiles et guerrières*, œuvre immense, une des

plus importantes de l'école française. Ces sculptures furent enlevées, par la Restauration, du monument qu'elles décoraient ; on ne peut excuser la négligence avec laquelle elles furent traitées. La *Société des Amis des monuments parisiens* a récemment appelé l'attention sur ce qui restait encore des débris de l'œuvre de Moitte. C'est Moitte encore qui a fait les bas-reliefs de la colonne de Boulogne et le mausolée de Desaix, au mont



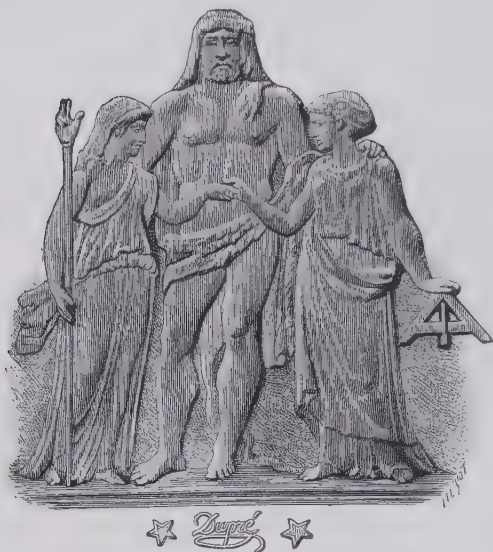
Monument de Desaix au mont Saint-Bernard, sculpté par Moitte (1806).

Saint-Bernard. Il n'y avait pas d'artistes qu'on pût mettre, en 1810, au-dessus de Moitte ; il n'avait guère de rivaux que Roland pour son *Caton d'Utique*, son *Samson* et surtout son *Homère*, et Cartellier pour sa statue de la *Pudeur*, ses bas-reliefs de l'arc du Carrousel et du Louvre.

Il est difficile de faire un choix restreint parmi les sculptures, plusieurs fort belles, la plupart recommandables, de ce temps. Nous nous contenterons de donner la liste des œuvres mentionnées par l'Institut au sujet des prix décennaux et de celles qui eurent le plus de succès au Salon de 1812. — CHAUDET, *Napoléon* ; *Cyparisse*, bas-relief d'un des frontons de la cour du Louvre ; ROLAND, *Napoléon* (pour l'Institut) ; CARTELLIER,

Aristide, Vergniaud (pour le Sénat); JULIEN, *Poussin* (pour l'Institut); CARTELLIER, *La Pudeur*; *La Gloire distribuant des couronnes*, bas-relief du Louvre, côté de la colonnade; *Capitulation d'Ulm*, bas-relief de l'arc de triomphe du Carrousel; LEMOT, *Les Muses rendant hommage à Louis XIV*, tympan du grand fronton de la colonnade du Louvre; MOITTE, *Le monument de Desaix*; *la Patrie appelant ses enfants à sa défense*, bas-relief au Sénat; BOIZOT, les bas-reliefs de la fontaine du Châtelet; DEJOUX, *Desaix*. Le Salon de 1812 fut spécialement remarquable pour la sculpture. HOUDON y exposait les statues du *Général Joubert* et de *Voltaire*; ROLAND, les statues d'*Homère* et

de *Tronchet*; DUPATY, *Ajax bravant les Dieux, Vénus*; ANT. ROMAGNESI, *Minerve protégeant le fils de Napoléon*; BOSIO, *Aristée* (1).



Dessin de la pièce de cinq francs à l'Hercule, par Dupré.

GRAVURES EN MÉDAILLES ET EN PIERRES FINES. — L'art de la gravure en médailles était loin de s'être maintenu à la hauteur qu'il avait atteinte sous Louis XIII. Le plus remarquable des médailleurs du temps est GALLE (1761-1844), qui fut d'abord ouvrier chez un fabricant de boutons. On peut citer après lui ANDRIEUX, BRENET, DROZ, RAMBERT-DUMAREST, GATTEAUX (1751-1832). P.-J. Thiolier qui remplaça, en 1803, AUGUSTIN DUPRÉ comme graveur général des monnaies de France, mais était loin de le valoir.

Dupré est l'auteur de la monnaie dite à *l'Hercule*, la plus belle peut-être que l'on eût vue en France depuis le dix-septième siècle. Les deux SIMON et surtout JEUFFROY (1746-1826) furent des graveurs en pierres fines distingués. Jeuffroy fut chargé de diriger l'école que le gouvernement avait fondée pour favoriser cette branche de l'art et où l'on employait de jeunes sourds-muets. Cette fabrique, établie d'abord, 296, rue de l'Université, fut transportée en l'an XIII dans l'ancien couvent des Cordeliers.

MOSAÏQUE (2). — On lui adjoignit bientôt une fabrique de mosaïque. La mosaïque, l'art préféré de l'empire romain, devait être alors à la mode. Déjà, en 1785, les

(1) Ajoutons encore le *Molière*, le *Racine*, le *Voltaire*, d'Épercieux, le tombeau de *Vauban* aux Invalides par Masson, le *Phocion* de Delaistre, 1818 (musée de Bordeaux). Enfin les sculptures de la façade du Corps législatif, les statues de *Minerve* par Roland, *Thémis* par Houdon, *Sully* par Beauvallet, un des meilleurs élèves de Pajou, *Colbert* par Jacques Dumont, d'Aguesseau par Foucou. Les bas-reliefs représentent : *Napoléon législateur*; *Napoléon alliant la religion à la victoire*; *l'Empereur distribuant des récompenses aux sciences et aux arts*; *la bataille d'Austerlitz*; *l'Empereur au tombeau du grand Frédéric*. L'ancien fronton, deux fois remplacé depuis, avait pour sujet *l'Empereur remettant aux députés les drapeaux d'Austerlitz*; il était de Chaudet.

(2) Gerspach, *la Mosaïque* (dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*).

architectes Molinos et Legrand présentaient au contrôleur des finances une requête pour obtenir sa protection, en vue d'établir en France une fabrique de mosaïque semblable à celle de Rome. Ils ne demandaient qu'une subvention annuelle de 2.000 livres. On ne donna pas suite à leur demande. Mais, bientôt après, un ouvrier de la fabrique pontificale, BELLONI, vint s'établir à Paris, y eut des succès et, en 1801, la mosaïque recevait en France l'investiture officielle. De ces ateliers sortirent entre autres, la mosaïque placée devant la statue colossale de Melpomène (musée des Antiques du Louvre) et celle de la Rotonde de la galerie d'Apollon. Ces œuvres, ternes et froides,



Promenade du roi de Rome. Vue du château de Meudon, prise du côté de la principale entrée. Gravé par Dubois.

confondent les conditions propres de la mosaïque avec celles de la peinture (1).

TAPISSERIES. — C'est aussi le défaut de la méthode suivie alors pour les tapisseries des Gobelins. Ce n'est pas que l'habileté de nos artistes tapissiers eût diminué, il suffit de citer *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Cuire*, qui témoigne d'une rare habileté d'exécution; mais, depuis la fin du dix-huitième siècle, on se préoccupait exclusivement d'imiter avec les fils toutes les délicatesses d'un tableau. La fabrique des Gobelins doit cependant beaucoup à l'époque napoléonienne. Elle était tombée en décadence pendant la Révolution, et son budget était réduit aux expédients, lorsque Chaptal la releva.

CÉRAMIQUE. — La fabrique de Sèvres qui, à la fin du Directoire, touchait à la ruine, se releva aussi à partir du Consulat et redevint très florissante (2). Parmi les pièces les plus remarquables exécutées alors, nous citerons le vase où est représentée

(1) La manufacture de Belloni cessa d'être une manufacture de l'État en 1834 et disparut peu après.

(2) Voir un article de M. Édouard Garnier dans la *Gazette des Beaux-Arts*, du 1^{er} octobre 1887.

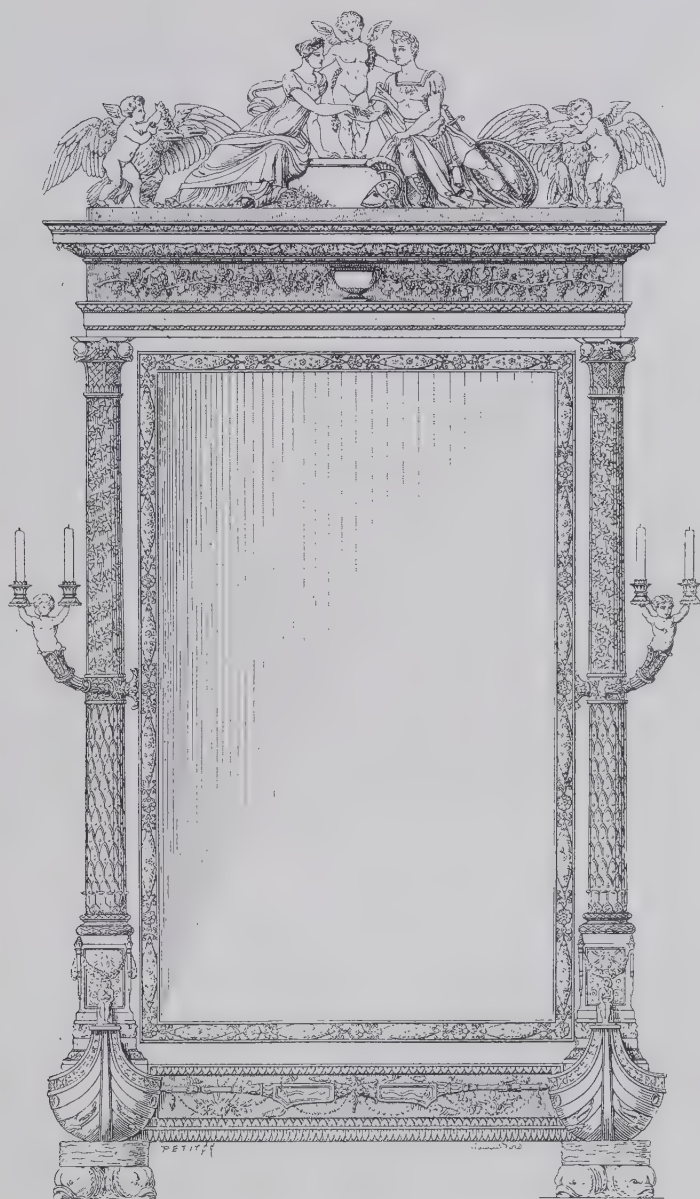
la fête célébrée à Paris pour la réception des œuvres d'art venues d'Italie, et surtout la *Table des maréchaux*, où, sur un émail de Sèvres, ISABEY a représenté Napoléon et ses plus célèbres lieutenants. Outre Isabey, la manufacture de Sèvres comptait parmi ses artistes SWEBACH, PARANT et JACQUES LAGRENÉE le jeune (1740-1821), qui s'était fait connaître aussi comme peintre d'histoire (1). Elle s'était attaché, depuis 1800, M^{me} JAQUOTOT (1772-1855), qui porta la peinture sur porcelaine à sa perfection et n'hésita pas à copier les plus belles œuvres de Raphaël. Le minéralogiste et géologue BRONGNIART, fils de l'architecte de ce nom, avait été nommé, en 1800, directeur de la manufacture de Sèvres et y créait, en 1806, le premier musée céramique que l'on ait vu en Europe. Les deux fabriques privées les plus remarquables alors par la perfection de leurs produits étaient celle qu'avait fondée Olivier, en 1805, au faubourg Saint-Antoine et celle de Dihl, au boulevard du Temple. François Piranesi avait établi à Paris une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, en terre cuite à l'imitation des poteries étrusques et grecques.

VERRERIE. — La verrerie française s'était relevée depuis le Directoire. Baccarat, fondée en 1765 par M^{sr} de Montmorency-Laval, évêque de Metz, et Antoine Renault, avocat au parlement, conseiller du roi, receveur des bois et domaines de Nancy, eut pour directeur Renault jusqu'en 1806. Mais la fabrique qui, pour la verrerie d'art, était alors la plus célèbre, avait été fondée en 1797 par O' Reilly, dans le quartier des Invalides. On y faisait des verres gravés ou sculptés en relief qui rivalisaient avec les plus beaux produits des fabriques anglaises. La fabrique de Tourlaville, à Cherbourg, ne coula plus de glaces à partir de 1806 et ne fit plus que de la verrerie commune. Ce n'était pas que le commerce des glaces eût diminué en France, mais Saint-Gobain avait absorbé toute cette industrie.

ARCHITECTURE. — L'architecture, sous l'Empire, ne valut pas les autres arts du dessin. Les architectes du dix-huitième siècle avaient montré qu'ils savaient varier leur talent suivant l'œuvre qu'ils avaient à faire. Il suffit de rappeler l'hôtel de Salm (palais de la Légion d'honneur), la place de la Concorde, les anciennes barrières de Paris, qui prouvent que les artistes les plus gracieux savaient aussi rechercher et trouver au besoin la grandeur et la simplicité de lignes. Il y avait bien eu exagération dans la surcharge des ornements et le goût des lignes trop brisées et trop confuses, mais l'abus de la période suivante ne fut pas moins grand dans un autre sens et donne à la plupart des monuments de ce temps un air d'uniformité qui est souvent un contresens. Ce goût

(1) Lagrenée s'occupa aussi de peinture sur verre et inventa un procédé pour exécuter en incrustations sur marbre toutes sortes de dessins. On cite surtout de lui la table représentant Napoléon couronné par la Victoire. Parant exposa, en 1812, une autre table en porcelaine faite « par ordre de S. M. ». Elle était consacrée à *Alexandre* et à douze héros de l'antiquité. Au centre, la figure du conquérant macédonien. Les frises qui l'entourent représentent : *la Défaite de Darius*, *Alexandre au temple de Jupiter Ammon*, *le Triomphe d'Alexandre*, *Miltiade à Marathon*, *Thémistocle faisant embarquer les Athéniens avant Salamine*, *Annibal franchissant les Alpes*, *Mithridate prend sous sa protection un officier romain*, *César refuse de voir la tête de Pompée*, *Trajan couronne Parthamasiris roi des Parthes*, *Constantin explique à son armée la vision de la croix*, *Septime Sévère soumet les Bretons*, *Auguste ferme le temple de Janus*, *Pompée relève le roi Tigrane agenouillé à ses pieds et lui rend sa couronne*, *Contenance de Scipion*, *Périclès donne des ordres pour les bâtiments d'Athènes*. Il est à peine besoin de faire remarquer l'intérêt d'allusion que présentent les sujets choisis pour cette commande officielle.

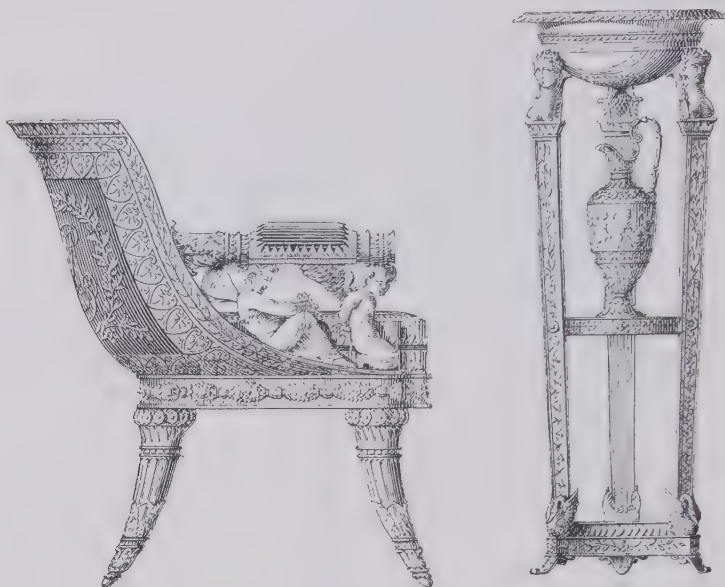
exclusif pour l'antiquité plus ou moins bien comprise contribua à rendre le gouvernement et le public trop indifférent à la destruction méthodique des chefs-d'œuvre



Psyché de l'impératrice Marie-Louise, exécutée par MM. Odiet et Thomire sur les dessins de Prud'hon.

de l'architecture nationale par la « Bande noire », cette association barbare qui s'était formée en 1797 pour démolir les vieux châteaux et les vieilles églises afin d'en vendre les matériaux. C'est alors que furent détruits Marly, Chantilly, l'Abbaye Saint-Mar-

tin de Tours (1802), etc. (1). De plus, si nos architectes n'eurent pas tort de s'inspirer de l'antique, ils imitèrent trop exclusivement l'art romain, qui est déjà, en grande partie, un art d'imitation, au lieu de remonter à la source pure de l'art grec.



Fauteuil et lavabo exécutés pour l'impératrice Marie-Louise, d'après les dessins de Prud'hon.

Il y eut cependant de belles œuvres exécutées ou entreprises alors. La colonne Vendôme,

Monument deux fois impérissable
Fait de gloire et d'airain,

fut élevée par LEPÈRE (1762-1844) et GONDOIN (1737-1818) sous la direction de Denon; BERGERET fit le dessin de la spirale entière, le travail fut distribué à 32 sculpteurs. Il y a 76 épisodes mesurant un développement de 180 mètres et divisés en 206 fragments de 1^m,05 qui devaient être terminés et raccordés en 1810. Suivant une tradition Rude aurait travaillé aux trophées du piédestal comme élève de Gaulle. La Bourse est construite par BRONGNIART (1739-1813) et LABARRE (1764-1833); la Madeleine, par VIGNON (1739-1811) et HUVÉ (1783-1853) (2), l'Arc de l'Étoile, commencé par CHALGRIN (m. en 1828), qui avait fait en 1803 le bel escalier

(1) Cependant plus d'un monument ancien fut alors réparé, avec un véritable souci du style du temps, par exemple les tombeaux de Marie de Bourgogne et de Charles le Teméraire, à Bruges. Napoléon en ordonne la restauration, dans le voyage qu'il fit aux Pays-Bas avec Marie-Louise en 1810. (Un tableau du peintre belge, Ed. Wallays, rappelait le fait à l'exposition universelle de 1855.)

(2) La première pierre de l'église de la Madeleine avait été posée en 1764; mais la révolution interrompit sa construction. Par un décret daté de Posen, 2 décembre 1806, Napoléon décida que sur l'emplacement de ce monument serait élevé un monument portant sur le fronton : « L'empereur Napoléon aux soldats de la grande armée. » A la suite d'un concours, jugé par la quatrième classe de l'Institut et auquel prennent part cent vingt-sept concurrents, Claude Beaumont obtint le prix. Mais Napoléon préféra le projet de Vignon et en donna les raisons dans une curieuse lettre adressée à Champagny et datée de Frukenstein, 30 mai 1807. Ce projet a le mérite de s'harmoniser avec les constructions voisines. Il

du Luxembourg; les travaux du Panthéon sont dirigés par RONDELET (1734-1829) depuis la mort de Soufflot. POYET (1742-1824) éleva, en 1808, la façade du côté de la Seine du Palais-Bourbon, devenu palais du Corps législatif : BONNARD (1765-1818) construisit l'hôtel du ministère des Affaires étrangères; VAUDOYER appropria à sa nouvelle destination le collège des Quatre-Nations, devenu palais de l'Institut.

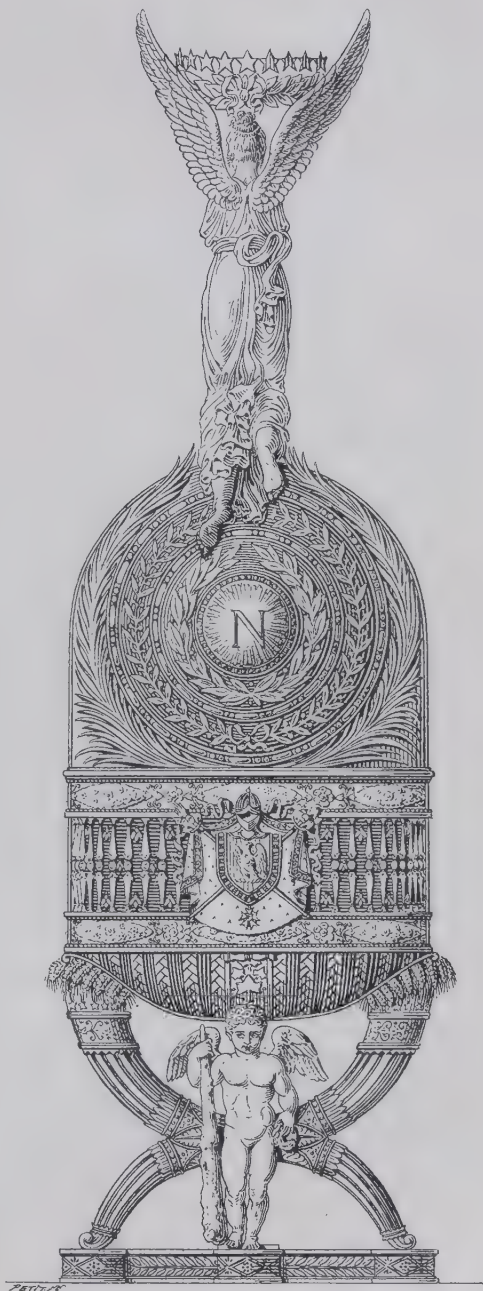
A la tête des architectes français, se placent alors Percier et Fontaine, élèves d'ANTOINE-FRANÇOIS PEYRE (1730-1785), membre comme son frère, MARIE-JOSEPH PEYRE (1739-1823), de l'Académie d'architecture. PERCIER (1764-1838) et FONTAINE (1762-1853) s'étaient rencontrés à Rome, et depuis travaillèrent presque toujours ensemble; leurs principales œuvres sont l'arc de triomphe du Carrousel, la restauration et l'achèvement de la cour du Louvre et des Tuileries, le bel escalier aujourd'hui détruit du Musée (1).

LA DÉCORATION INTÉRIEURE. —

s'accorde même avec la façade du Corps législatif et n'écrase pas les Tuileries : « Je suppose, ajouta-t-il, que toutes les sculptures intérieures seront en marbre; et qu'on ne propose pas des sculptures propres aux salons et aux salles à manger des femmes des banquiers de Paris. »

C'est grâce à la famille Bonaparte que l'église de la Madeleine possède les reliques de la sainte à qui elle est consacrée. Les reliques de saint Maximin furent sauvées en 1793 par Lucien Bonaparte qui occupait alors un petit emploi dans la ville. Tout ce qui reste de celles de la Sainte-Baume, provenant d'un don fait par Louis XVI au duc de Parme, fut transporté en France, lorsque Parme fut réuni à l'Empire. Voyez Lacordaire, *Vie de sainte Madeleine*, et Gruyer, *Histoire et description de l'église de la Madeleine*, dans l'*Inventaire des richesses d'art de la France*.

(1) Napoléon aimait le grand, non seulement dans les constructions, mais dans les jardins. Il n'ai-



Berceau du roi de Rome, d'après le dessin de Prud'hon.

L'ÉBÉNISTERIE. — Leur influence s'étendit à toute l'ornementation intérieure des habitations (1). Ils ont dirigé la décoration non seulement des palais nationaux, de la grande galerie du Louvre et des appartements impériaux des Tuileries, notamment de la salle des Maréchaux, mais de plusieurs habitations privées (l'hôtel de M^{me} Récamier, par exemple). Les orfèvres, les ébénistes travaillaient d'après leurs dessins. On a trop médié de l'art décoratif de l'Empire. Nous reconnaissons toute son infériorité sur le style Louis XVI, si pur, si varié et si élégant à la fois. Les procédés mêmes de la fabrication étaient en décadence. Mais il faut reconnaître que le style Empire eut à peine le temps de se constituer complètement. D'autre part, de même que le théâtre classique, il souffre difficilement la médiocrité. Enfin, comme il s'attache surtout aux grandes lignes, il importe de le juger, non d'après un seul meuble, mais d'après un effet d'ensemble. L'on reconnaîtra alors ce qu'il avait de noble simplicité et de sévère élégance, et l'on appréciera les heureux emprunts qu'il sut faire aux formes de l'ancienne Égypte et de l'ancienne Rome. Ce qu'on peut surtout reprocher à l'art du mobilier de ce temps, c'est l'uniformité. Mais nos ébénistes et nos tapissiers n'ont pas complètement oublié la tradition de leurs devanciers et savent varier souvent par des détails spirituels et gracieux la trop grande raideur des lignes générales. L'art décoratif, comme l'art de l'ébéniste, a produit en son genre des œuvres parfaites. On peut en juger par les fragments de la décoration de la salle des Tuileries et par les meubles exécutés d'après les dessins de PRUD'HON, dont nous donnons les gravures. En tous cas, les meubles de vrai style Empire sont bien supérieurs à ceux de la période qui a suivi.

Une invention récente, le papier peint, était venue donner aux fortunes les plus médiocres le moyen de couvrir agréablement leurs murs. De véritables artistes ne dédaignaient pas de donner des dessins pour ces tapisseries nouvelles, où l'on recherchait souvent les grands sujets. Les tentures en étoffe n'étaient pas pour cela abandonnées, comme le montrent les nombreuses toiles à dessins historiés qui avaient alors grand succès, surtout ceux de la fabrique de Jouy, qui s'était attaché des peintres de talent, tels que LAGRENÉE le fils, et pour lesquelles les plus grands artistes du temps donnèrent quelquefois des modèles.

La plus célèbre maison d'ébénisterie était alors la maison de JACOB DESMALTER, rue Meslée, puis rue des Vinaigriers, déjà connue sous Louis XVI. C'est elle qui exécuta l'ameublement des Tuileries après avoir fait les meubles destinés à la Convention. Les objets les plus remarquables sortis de ses ateliers sont l'armoire à bijoux de Marie-Louise, la grande vitrine du Cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale, le banc d'œuvre de l'Église Saint-Nicolas des Champs. L'œuvre la plus originale exécutée par Jacob Desmalter fut l'ameublement fait pour Denon, d'après ses propres dessins, dans le style égyptien le plus riche. « La plus importante de ces pièces était un lit soutenu par quatre pattes de lion et dont trois faces étaient incrustées

mais pas les jardins anglais, qui continuaient d'être à la mode. « Ces petits lacs, la plupart du temps sans eau, ces petits rochers en miniature, ces petites rivières immobiles, toutes ces niaiseries sont des caprices de banquier. Mon jardin anglais à moi, c'est la forêt de Fontainebleau, et je n'en veux pas d'autres. »

(1) Voir Percier, *Recueil de décorations intérieures*.

de bas-relief d'argent, représentant : à gauche, la figure d'Isis, placée au-dessus d'un hémicycle dentelé ; sur le devant, treize figures agenouillées ; dans le troisième côté et aux angles, des têtes d'Uréus en acajou avec des appliques d'argent (1). » Desmalter recevait des commandes de presque toute l'Europe. L'empereur de Russie le chargea d'une partie de l'ameublement de l'Ermitage. Malgré le talent réel que montra Desmalter, on peut regretter que le gouvernement de Napoléon n'ait pas su utiliser celui du célèbre RIESENER, le grand ébéniste de Louis XVI, qui mourut presque sans fortune, à l'âge de soixante et onze ans, en 1806. Le tabletier BIENNAIS était à peu près seul à partager la vogue de Desmalter. Le Musée Carnavalet possède le néces-



Berceau du roi de Rome, exécuté en vermeil, burgau et nacre par MM. Odiot et Thomire, d'après les dessins de Prud'hon et Cavelier.

saire qu'il avait fait pour Napoléon et que le général Bertrand a légué à la ville de Paris.

L'ORFÈVRE. — LA BIJOUTERIE. — LA MODE. — Mais BIENNAIS était surtout

(1) A. de Champeaux, *le Meuble*. — C'est le moment du grand succès de l'acajou employé seulement en Europe depuis le dix-huitième siècle, bois solide, d'une belle couleur qui n'a contre lui que d'être devenu trop commun.

L'EMPIRE.

un orfèvre, et ce fut lui qui exécuta, d'après les dessins de Percier, les poignées des sabres et des épées droites destinées à l'Empereur. Il est souvent difficile de décider si tel ou tel objet appartient à l'orfèvrerie ou à l'art de l'ébéniste. Les deux plus grands orfèvres du temps, THOMIRE (1751-1843) et ODIOT (1763-1850), furent chargés, avec le modelleur RADIGUET, d'exécuter, d'après les dessins de Prud'hon, le berceau du roi de Rome, conservé aujourd'hui au trésor impérial de Vienne. On y voit le fleuve le Tibre et le Génie du commerce confiant le jeune prince à la Nymphé de la Seine; au-dessus, la Victoire étend les bras pour le couronner; à la base, veille l'aigle impériale. Thomire et Odiot sont de véritables artistes et doivent compter parmi nos meilleurs orfèvres, ciseleurs, bronziers. Leur beau travail supporte la comparaison avec ce qui nous reste du temps de Louis XIV. Leur œuvre principale n'existe plus aujourd'hui. La ville de Paris leur avait confié l'exécution, d'après les dessins de Prud'hon, d'une Psyché et d'une toilette en argent doré qu'elle offrit à Marie-Louise, lors de son entrée dans la capitale. Ces chefs-d'œuvre furent transportés à Parme, en 1815, et fondus lors d'une épidémie. On ne les connaît plus que par les dessins originaux conservés par Eudoxe Marcille. Parmi les autres beaux travaux d'orfèvrerie du temps, il faut citer les objets destinés au baptême du roi de Rome, et le surtout en vermeil offert à Napoléon par la ville de Paris. Ces deux ouvrages avaient été exécutés d'après les dessins de Percier. Audessous de Thomire et d'Odiot, on peut, outre Biennais, mentionner RAVRIO, DELAFONTAINE, DAMERAT, CAHIER, CHÉRET.

La bijouterie d'or et d'argent avait pour ainsi dire disparu pendant la Révolution; elle reparut à partir de 1797, et, sous l'Empire, à l'exemple de la cour, les écrins redevinrent fort riches (1). Lorsqu'on mit fin au pillage du garde-meuble, qui avait été tranquillement continué, en 1792, pendant plusieurs nuits de suite sans que les voleurs eussent été même dérangés dans leur opération, et qu'on fit l'inventaire du trésor des bijoux de la Couronne, au lieu d'une valeur de 30 millions, il n'en restait plus que 250.000 francs. Dans les recherches que l'on fit alors, on trouva, sous un pont, des brigands qui se partageaient des diamants à poignées. Plus tard, le Régent fut découvert dans un cabaret. Il reparut pour la première fois, dans une cérémonie publique, à l'épée du Premier Consul. On était loin d'avoir tout retrouvé. Napoléon voulut reconstituer l'ancien trésor royal dans sa richesse primitive, et, en 1811, il promulgua un décret tendant à affecter six millions à l'achat de pierres précieuses pour la Couronne. Dans ces six millions ne sont pas compris les bijoux qu'il avait achetés sur sa cassette particulière. Lorsque Marie-Louise partit pour Blois, en 1814, elle emporta les diamants particuliers de l'Empereur, représentant une valeur de 600.000 francs. L'empereur d'Autriche, François I^{er}, les rendit plus tard, non à Napoléon dont ils étaient cependant la propriété privée, mais à Louis XVIII (2).

Les bijoux du temps de l'Empire prennent principalement pour modèles les bijoux que l'on découvre dans les fouilles de Pompéi, et se plaisent aussi à imiter les Étrusques et les Égyptiens. Les modes, moins excentriques et plus réservées que sous le Directoire, avaient conservé les mêmes lignes générales et cherchaient à se rapprocher

(1) On vit aussi renaître le luxe des voitures, supprimées par la Révolution.

(2) G. Bapst, *les Diamants de la Couronne*.

de l'antique. Il n'y a rien qui paraisse vieux et ridicule comme les modes de la veille ; mais depuis que de nombreuses années nous ont séparés des tailles courtes, des longues tuniques et des coiffures à la Titus, il semble que ces ajustements en valent bien d'autres, du moins pour les costumes d'intérieur et les costumes de fêtes. Nous ne défendrons pas les extravagances des merveilleuses, ni même les turbans de M^{me} de Staël. Mais il suffit de regarder des portraits de Gérard, pour reconnaître que les modes qui ont suivi auraient tort de se moquer des costumes de l'Empire ; elles ont été en général beaucoup plus compliquées, sans être plus gracieuses. Les uniformes civils et militaires méritent surtout d'occuper l'attention ; les modèles de plusieurs d'entre eux furent dessinés par David. Les bijoutiers, comme les orfèvres, travaillent d'après les dessins de Percier et de Fontaine. Ces deux architectes furent également les directeurs des décorations de l'Opéra.



Détail de la voûte de la salle à manger du palais des Tuileries, d'après les dessins de Percier et Fontaine.

MUSIQUE (1). — ART DRAMATIQUE. — Napoléon avait tenu à relever l'Opéra, ruiné par la Révolution. Il aimait la musique, comme l'aiment les Italiens ; mais la musique sérieuse et dramatique avait ses prédilections. Il a eu sur la musique de son temps une influence notable, directe, qui n'a pas toujours été remarquée. Il a plus d'une fois forcé la main à l'administration de l'Opéra, pour lui faire jouer des œuvres qui représentaient alors la musique de l'avenir. Comme les philosophes anciens, et comme les assemblées de la Révolution, il attribuait à la musique une grande influence morale, et il croyait du devoir du gouvernement de s'en occuper. On a vu plus haut la lettre qu'il écrivait, pendant sa campagne d'Italie, aux inspecteurs du Conservatoire (2).

Vingt ans après, à Sainte-Hélène, il exprimait la même opinion presque dans les mêmes termes. Sur l'invitation de Bonaparte, M^{lle} Montansier forma à Paris une troupe de CHANTEURS ITALIENS. Ce nouveau théâtre reçut une subvention de 60.000 francs ; il dura jusqu'en 1815. Mais la musique italienne eut surtout son éclat au théâtre de la cour ; PAER en prit la direction, en 1807, et y fit représenter, entre

(1) Fétis, continué par Pougin, *Dictionnaire biographique des musiciens*. — Henri Lavoix, *Histoire de la musique*. — Le même, *Histoire de la musique française*. — Chouquet, *Histoire de la musique dramatique en France*.

(2) 1^{er} vol., p. 70.

autres, *Agnese* (1811). C'est grâce à l'intervention de Napoléon que le public put connaître le chef-d'œuvre de LESUEUR, *Ossian* ou *les Bardes*.

Cette pièce avait été remise depuis huit ans à l'Opéra, qui refusait de la jouer ; il fallut un ordre exprès de l'Empereur pour vaincre la malveillance de l'administration. La première représentation eut lieu au mois de juillet 1804. Trois actes avaient été joués, et le succès allait toujours croissant. « Allez dire à Lesueur que je veux le voir, » dit Napoléon. On courut après Lesueur. Harassé de fatigue après deux jours et deux nuits passés sans repos, il était dans un costume qui ne lui permettait pas de se présenter devant l'Empereur. Il s'excuse, mais Napoléon ordonne : « Je sais ce que c'est qu'un jour de bataille, je ne regarderai pas plus à son habit que je ne fais ce jour-là à celui de mes généraux. Qu'il vienne, je veux lui parler. » Il n'y avait qu'à obéir. Il entre dans la loge impériale ; en le voyant, l'Empereur se lève. « Monsieur Lesueur, je vous salue ; venez assister à votre triomphe : vos deux premiers actes sont beaux, mais le troisième est incomparable. » Lesueur était trop ému pour répondre, mais le public éclatait en applaudissements, et de tous côtés se font entendre les cris de « Vive l'Empereur ! vive Lesueur ! » Cependant Lesueur, confus, voulait se retirer : « Non, dit l'Empereur, je ne veux pas que vous vous en alliez ; il faut que vous jouissiez de votre triomphe, » et, le ramenant sur le devant de la loge, il le fit asseoir à côté de l'Impératrice, à sa propre place, où il le retint pendant près d'un quart d'heure, devant le public qui battait des mains. Le lendemain, Duroc se rendait chez Lesueur, et lui remettait de la part de l'Empereur la décoration de la Légion d'honneur, le brevet de directeur de la chapelle impériale, et une tabatière d'or avec ces mots gravés : « L'Empereur Napoléon à l'auteur des *Bardes*. » Napoléon savait que Lesueur n'était pas riche ; la tabatière contenait 20.000 francs en billets de banque (1). L'estime de Napoléon pour *les Bardes* n'était pas exagérée, et l'on s'étonne qu'un musicien du génie de Lesueur n'ait pas eu une renommée plus populaire.

C'est encore Napoléon qui, sur la recommandation de Joséphine, obligea l'Opéra à jouer *la Vestale* de SPONTINI (1807), la seule œuvre jouée à l'Opéra, pendant l'Empire, qui puisse être comparée aux *Bardes*. Les chanteurs de l'Opéra refusaient à jouer une musique impossible. On peut voir, dans les Soirées de l'orchestre de Berlioz, comment, lorsqu'ils eurent vaincu les premières difficultés, la malveillance fit peu à peu place à l'enthousiasme. Le public donna raison à l'Empereur, et cette musique nouvelle obtint un succès éclatant. Un des prix décennaux lui fut justement décerné. *Fernand Cortès*, dont les paroles étaient également de Jouy, n'eut pas moins de succès deux ans après (1809). Après *les Bardes*, *la Vestale* et *Fernand Cortès*, les opéras les plus remarquables de ce temps furent : *Anacréon* (1803), *les Abencerrages* (1813), de CHÉRUBINI ; *Astyanax*, *Aristippe*, *la Mort d'Abel*, du violoniste Rodolphe KREUTZER. *L'Adrien* de MÉHUL (1799), le *Triomphe de Trajan* de PERSUIS, furent des opéras d'allusion et de circonstance, comme le *Bayard à Mézières* de CHÉRUBINI (1813) (2).

(1) Voir l'*Éloge de Lesueur*, par Raoul Rochette.

(2) Paer (1774-1832), Méhul (1763-1817), Lesueur (1760-1837), Cherubini (1760-1842), R. Kreutzer (1766-1837), Persuis (1765-1810), Spontini (1779-1852).

Napoléon voulait qu'on introduisit sur notre première scène lyrique les œuvres récentes dont on parlait à l'étranger. *Les Mystères d'Isis*, la *Flûte enchantée* de Mozart furent représentés en 1802, *Don Juan*, en 1805. Il est vrai que ces deux pièces furent défigurées par des remaniements. Cependant, l'Opéra se soutenait avec peine. Napo-



Portrait de Méhul.
Dessiné au physionotrace et gravé par Quenedey en 1808.

l'éon s'en inquiétait même pendant la campagne de Russie. Apprenant à Moscou la chute éclatante de deux ouvrages qu'on y avait représentés, il écrivait au ministre de l'Intérieur : « Voulez-vous que la postérité puisse dire que les arts ont dégénéré sous mon règne ? Vous êtes chargé des beaux-arts, c'est à vous de surveiller cela. Comment se fait-il que la représentation de ces deux ouvrages ait été autorisée ? vous ne devez laisser paraître à l'Académie impériale de musique que des œuvres dignes de notre première scène lyrique. »

L'OPÉRA-COMIQUE donne de notre musique une idée beaucoup plus complète que l'opéra : c'est que, en dépit de son titre, l'opéra-comique a déjà toutes les formes, exprime alors toutes les passions, tous les sentiments, et a tous les caractères.

On y trouve la comédie à ariettes à côté du large et puissant développement orchestral d'un Chérubini et d'un Lesueur ; des fantaisies d'une verve bouffonne à côté d'œuvres brillantes, passionnées, profondément dramatiques ; on y trouve même jusqu'à l'inspiration religieuse la plus haute, car le *Joseph* de MÉHUL est plutôt un oratorio qu'un opéra-comique. A part SPONTINI, qui cependant avait débuté par l'opéra-comique de *Milton*, où se trouve plus d'une belle page, et LESUEUR, qui n'a plus reparu à l'Opéra-Comique depuis *Paul et Virginie* (1794), les œuvres les plus connues des grands musiciens français de ce temps ont été exécutées à Feydeau. Les créateurs de l'opéra-comique, MONSIGNY (1729-1817) et GRÉTRY (1748-1813), vivaient encore (1). CATEL (1773-1830), écrit dans un style correct, spirituel mais un peu froid, *l'Auberge de Bagnères* (1807). Méhul écrit une folie, *les Deux Aveugles de Tolède* (1802), *Uthal* dont l'orchestration bizarre diminua le succès (2) ; il se surpasse dans *Joseph* (1807). Il reste le chef de l'école française. CHÉRUBINI, déjà célèbre par *Lodoïska* (3), donne les *Deux Journées* (1802). Méhul et Chérubini à cause de l'élévation même de leur talent, ne sont pas les musiciens les plus populaires, et on connaît au moins autant GAVEAUX (1765-1825), qu'on a pu appeler le Mozart du couplet, pour *le Bouffe et le Tailleur*, et *M. Deschalumeaux* (1808). Dans l'opéra-comique de demi-caractère, tel qu'il était à son origine, DALAYRAC (1753-1809) montre encore le charme de son talent dans sa *Maison à vendre* (1800), *Picaros et Diego* (1803), *Une heure de mariage* (1804), *Gulistan* (1805). A côté de lui, DEVIENNE (1759-1803), DELLA MARIA (1764-1800), M^{me} GAIL (1776-1819) (*les Deux Jaloux*, 1813, *la Sérénade*, 1814) se distinguaient par un mérite analogue, sans sortir de ce genre tempéré, spirituel et tendre, mais en lui donnant une ampleur qu'il n'avait pas encore atteinte. Berton, Nicolo Isouard, Boieldieu portaient notre ancien opéra-comique à sa perfection. BERTON (1765-1844), qui sut s'inspirer à propos de Mozart, écrit *Montano et Stéphanie* (1799), *le Délire* (1799), *Aline, reine de Golconde* (1803). NICOLO ISOUARD (1775-1818) a moins de force, mais il y a des pages d'un sentiment exquis dans *Joconde* (1803), dans *Jeannot et Colin* (1814), dans *Cendrillon* (1810), sans parler de la finesse et de la verve qui se mon-

(1) Napoléon n'aimait pas Grétry. A une réception à l'Institut, l'Empereur lui demanda son nom : « Grétry, Sire. » Napoléon, repassant devant lui, lui dit encore : « Comment vous appelez-vous ? — Grétry, Sire. » Soit affectation, soit oubli, Napoléon lui fit bientôt une troisième fois la même question. « Toujours Grétry, » lui répondit le musicien. Napoléon ne l'oublia plus. Napoléon l'avait cependant décoré dès 1805. Grétry mourut seulement en 1813, la même année que le poète Jacques Delille.

(2) Méhul avait remplacé tous les violons par des altos, pour mieux indiquer le caractère sombre et rêveur de l'œuvre, ce qui faisait dire à Grétry : « Je donnerais un louis pour entendre une chanterelle. » Méhul fit la musique de la cantate qui fut exécutée à la fin du banquet donné à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Paer avait composé la musique qui accompagna la cérémonie religieuse. Napoléon avait rencontré Paer à Dresde en 1806 et charmé de son « Achille » l'avait emmené à Paris et en avait fait le directeur de sa musique particulière. GHERARDESCA (1730-1808) composa une remarquable messe de Requiem pour la mort de Louis de Bourbon, roi d'Etrurie.

(3) Le sujet de *Lodoïska*, que les œuvres de Louvet avaient mis à la mode, fut également traité ainsi que *Paul et Virginie*, par Rodolphe Kreutzer. Rodolphe Kreutzer, né à Versailles, ne doit pas être confondu avec le Badois Conradin Kreutzer qui a également fait des opéras.

trent mieux encore dans le *Billet de loterie* (1812) et les *Rendez-vous bourgeois* (1807). BOÏELDIEU (1775-1834), rival de Nicolo dans ses premiers ouvrages, ne devait cesser d'étendre son inspiration, d'accroître la force de son talent et d'affirmer son originalité. Le *Calife de Bagdad* (1799), *Bienowsky*, *Ma tante Aurore* (1802), *Jean de Paris* (1812), le *Nouveau seigneur du village* (1813), annoncent la *Dame blanche*.

Les musiciens qui allaient continuer après eux les succès de l'opéra-comique français étaient entrés dans la carrière (1). HÉROLD avait obtenu le prix de Rome en 1812 et AUBER débutait, en 1813, à Feydeau par le *Séjour militaire* (2).

Aubers'était déjà exercé dans la MUSIQUE RELIGIEUSE, sous la direction de Chérubini, et jamais il n'eut d'inspiration plus complète que dans l'*Agnus*

(1) Le Napolitain CARAFA DE COLOBRANO, qui devait venir à Paris et se faire recevoir à l'Académie des beaux-arts, était alors un brillant officier de cavalerie attaché à la personne de Murat. La chute de Murat le ramena à ses premiers goûts artistiques, et il donnait, en 1814, à Naples, *Il Vascello l'Occidente*.

(2) On peut rattacher à l'opéra-comique la musique vocale de salon ; la romance, dont le succès était si grand en France depuis GARAT (1764-1823) et MARTIN, restait toujours à la mode. Plusieurs musiciens, tels que GAVEAUX et M^{me} GAIL, PLANTADE (1767-1839), SOLIÉ (1755-1812), qui avaient eu des succès au théâtre, ne dédaignaient pas d'en composer. Quelques-uns mêmes ne durent leur réputation qu'à ce genre, ROMAGNESI (1781-1850), LAMBERT, DALVIMARE (1772-1839), PRADHER, CARBONNEL, CHORON, dont la *Sentinelle* eut un succès européen, sans parler des Italiens MENGOSZI, FERRARI, BLANGINI, M^{me} BARILLI. Les grandes dames se faisaient leurs émules : il suffit de rappeler HORTENSE DE BAEUHARNAIS. Les romances amoureuses et guerrières de Dalvimare, telles que *Bayard*, le *Cid*, *François I^{er}* furent répandues dans toute l'Europe par nos jeunes officiers.



Transparent placé devant le Sénat pour la fête de réception de Marie-Louise. Composition de Laffite.

Dei de la messe à quatre voix; ce fut sa première œuvre importante. Cet *Agnus Dei* est devenu le chœur de la prière de la *Muette* : « Saint bienheureux, dont la divine image. » La musique religieuse française produisait alors de véritables chefs-d'œuvre, comparables, sinon supérieurs, à ce que l'Allemagne et l'Italie avaient produit de plus beau. C'est là peut-être, quoiqu'on les connaisse peu, la plus haute expression de notre musique au commencement du siècle. GOSSEC (1733-1829), LESUEUR, CHÉRUBINI méritent de vivre, moins par leurs opéras que par leurs messes, leurs motets, leurs *Te Deum*, qu'on avait alors souvent occasion de chanter à Notre-Dame. Au dessous d'eux, on pourrait citer LEBRUN (1764-1829), qui composa le *Te Deum* exécuté



Mlle Mars, d'après le portrait de Gérard. (Phot. de Braun, Clément et Cie, Paris.)

pour célébrer la victoire de Wagram. Napoléon après la signature du Concordat s'était occupé de reconstituer une chapelle musicale consulaire qui fut organisée dès le 20 juillet 1802. Il en confia la direction au vieux Paisiello qu'il fit venir de Naples et auquel il fit assurer une fort belle situation. Plus tard la chapelle consulaire devenue chapelle impériale eut pour directeur Salieri. En 1812 on y consacrait jusqu'à 550.000 fr. (1).

De telles œuvres montrent quelle était la hauteur de l'ENSEIGNEMENT MUSICAL en France. Le Conservatoire de Paris, fondé en 1795, se plaçait, moins de vingt ans après, au premier rang des établissements analogues;

GOSSEC y enseigna la composition jusqu'en 1815, et il y avait pour collègue CATEL, dont le traité d'harmonie est resté classique, REICHA (1772-1836), l'abbé ROZE (1745-1819), PERNE (1772-1832) et surtout CHÉRUBINI (2), compositeur de génie, d'une science profonde, qui est trop oublié aujourd'hui, mais que Haydn et Beethoven appelaient le premier musicien de son temps. L'enseignement pratique y était à la hauteur de l'enseignement théorique. Paris était alors, on le voit, un des plus grands centres de l'art musical en Europe, peut-être le plus grand, non seulement par le talent des compositeurs français, mais par le nombre des compositeurs étrangers qui venaient s'y fixer.

Paris l'emportait aussi d'ailleurs par une remarquable réunion de CHANTEURS et d'INSTRUMENTISTES hors ligne, la plupart français, avec lesquels venaient rivaliser toutes les célébrités de l'Europe. Pour les instrumentistes, l'école française de violon

(1) Voir Castel-Blaze, *La Chapelle de musique des rois de France*.

(2) Chérubini, de même que Spontini, est bien de l'école française, malgré le lieu de sa naissance.

qui, à la fin du siècle précédent, avait eu un grand artiste dans GAVINIÈS (1728-1800) a heureusement mis à profit les exemples de l'Italien Viotti et du Bohémien Stamitz. Elle se place de beaucoup au premier rang en Europe avec RODE (1774-1830), BAILLOT (1771-1842), R. KREUTZER, musiciens éminents qui forment comme le triumvirat de l'archet et avec un très grand nombre de virtuoses distingués tels que LAFOND (1781-1831), et une femme, M^{me} LADURNER. Avant tout, les artistes français s'attachent à la pureté du son, à l'expression, à la largeur du style et, sans chercher les difficultés, lorsqu'elles sont inutiles, se montrent aussi capables que les Italiens de les exécuter. Les concerts de ce temps étaient fort remarquables, nombreux et suivis. Outre les violonistes dont nous venons de parler; on y applaudissait les pianistes LOUIS ADAM (1760-1848), KALKBRENNER (1784-1849), PLEYEL (1757-1832), STEIBELT (1765-1823), REICHA; les harpistes M^{mes} MOLINOS et ROUSSEAU; les cornistes PUNTO et DUVERNOY, le basson DEVIENNE, auteur de l'opéra-comique des *Visitandines*, etc. Les chanteurs n'ayant pas moins de talent; il suffit de citer, pour les concerts : GARAT, M^{me} BARBIER; pour l'Opéra : DUFRESNE, LAYS, ROLAND, DERIVIS, CHÉRON, NOURRIT le père, M^{mes} MAILLARD et BRANCHU; pour le Théâtre Italien : MANUEL GARCIA, M^{mes} BARRILLI et GRASSINI. La troupe de l'Opéra-Comique les surpasse avec ELLEVIOU, MARTIN, SOLIÉ, GAVEAUX, CHENARD, GAVAUDAN, HUET, M^{mes} SAINT-AUBIN, GONTHIER, DUGAZON, BOULANGER (1).



M^{lle} Georges (Marguerite-Joséphine Weymer, dite). D'après le portrait de Gérard. (Phot. Braun, Clément et C^{ie}, Paris.)

Mais quelque brillante que fût alors l'exécution musicale, les COMÉDIENS l'emportaient de beaucoup sur les chanteurs. Le Théâtre-Français est incomparable dans la tragédie. TALMA (1770-1826) complétant l'œuvre de Lekain, fait une révolution dans la tragédie, en cherchant à y introduire la vérité historique par le costume, la mise en scène et la composition du personnage. Il trouve des acteurs dignes de le seconder, dans LAFON (1775-1846), dans M^{lle} DUCHESNOIS (1777-1835) et sa rivale

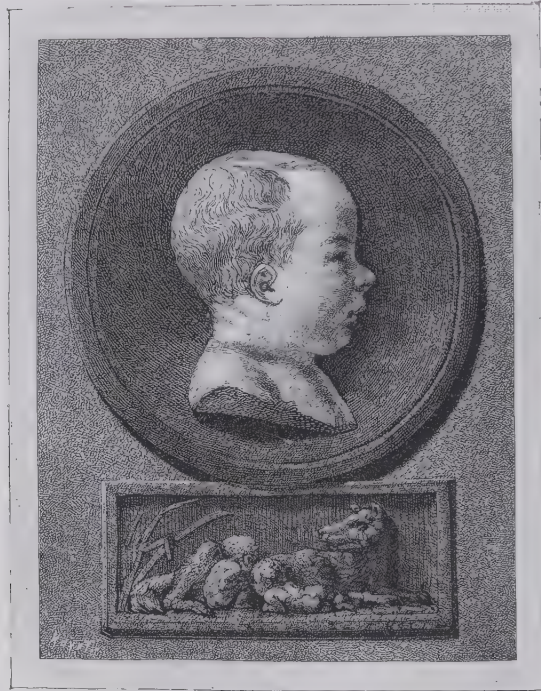
(1) L'art de la danse se maintenait au point où l'avait porté le premier VESTRIS, par son fils (1760-1842) qui ne quitta l'Opéra qu'en 1818, par DUPONT-GOSSELIN, par M^{mes} GARDEL (1770-1830), CHEVIGNY, BIGOTTINI qui exécutaient les compositions chorégraphiques de MILON et de PIERRE-GABRIEL GARDEL (1754-1846).

M^{lle} GEORGES (1786-1867) qui divisent le parterre en deux camps fort animés. La comédie n'est pas moins heureuse avec FLEURY (1778-1822), GOURGAULT dit DUGAZON (1743-1809) (1), MONVEL (1770-1817), qui fut membre de l'Institut et a écrit plusieurs pièces de théâtre, NAUDET (1743-1830) (le père de l'érudit), M^{lle} LOUISE CONTAT (1760-1813), sa sœur Émilie (m. en 1846), M^{lle} DEVIENNE (1763-1841) et surtout M^{lle} MARS (1779-1847) qui est avec Talma le nom le plus

célèbre de l'art dramatique.

Dans les genres secondaires, les comiques POTIER (1774-1838), MIRA connu sous le nom de BRUNET (1766-1853), ODRY (1781-1853) faisaient des Variétés, ouvertes en 1807, le théâtre le plus couru de Paris. Jamais l'art dramatique n'avait eu plus d'éclat (2).

Quoique Napoléon eût beaucoup réduit le nombre des théâtres, et cela sans indemniser ceux qu'on supprimait, il ne voulait pas que ce nombre fût trop restreint et il était d'avis que le gouvernement protégeât ceux qui avaient un caractère élevé. C'est à Moscou qu'il rédigeait le décret qui sert encore de base à l'organisation de notre première scène. « Le Théâtre-Français, disait-il, l'année précédente, au Conseil



Le Roi de Rome. Dessin de Prud'hon. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}.)

d'État, fait partie de la gloire nationale. » L'Opéra devait rester le théâtre de la société riche, mais il aurait voulu que le peuple pût facilement aller au Théâtre-Français. « Le Théâtre-Français, disait-il encore au Conseil d'État, devrait réduire, le dimanche, les places du parterre à vingt sous, afin que le peuple pût en jouir, » et il ajoutait à cette occasion : « On ne doit pas se régler toujours sur ce qui a existé précédemment, comme s'il était impossible de faire mieux. »

(1) Le général Gourgaud ou Gourgault était son neveu.

(2) Son histoire serait fort intéressante, mais nous entraînerait trop loin. Voyez éd. de Maune, *Galerie historique de la troupe de Talma*. Les articles de V. Fournel dans le *Correspondant* sur le *Théâtre pendant la Révolution*. V. Du Bled, *Les Comédiens pendant la Révolution et l'Empire*.



D'après Isabey.

CHAPITRE ONZIÈME

LE BLOCUS CONTINENTAL ET L'INDUSTRIE FRANÇAISE

PRINCIPES DE LA LIGUE DES NEUTRES. — TYRANNIE MARITIME DE L'ANGLETERRE. — POLITIQUE ÉCONOMIQUE ET DOUANIÈRE DE NAPOLÉON. — DÉCRET DE BERLIN. — DÉCRET DE MILAN. — INDUSTRIES CHIMIQUES ET MANUFACTURIÈRES.



Le blocus continental a été, on peut le dire, le fait dominant de la politique de Napoléon à partir de 1806. Depuis l'échec de l'entreprise de Boulogne et depuis Trafalgar, Napoléon, voyant qu'il ne pouvait de longtemps frapper directement son ennemi « viager », l'Angleterre, voulut l'atteindre par une guerre d'un nouveau genre. La France défendait les principes de la liberté des mers et des droits des neutres, que le gouvernement anglais ne voulait pas reconnaître. On avait pu espérer un moment que les violences de l'Angleterre allaient enfin réunir les peuples du continent contre elle dans une lutte décisive. La convention maritime de Pétersbourg (16 Déc. 1800) entre la Russie, la Suède et le Danemarck, auxquels se joignit la Prusse (16 février 1801) avait affirmé de nouveau, comme base du droit international maritime, les principes de la déclaration de neutralité de 1781, principes qui, au grand honneur de notre pays, avaient été empruntés au règlement français de 1778 :

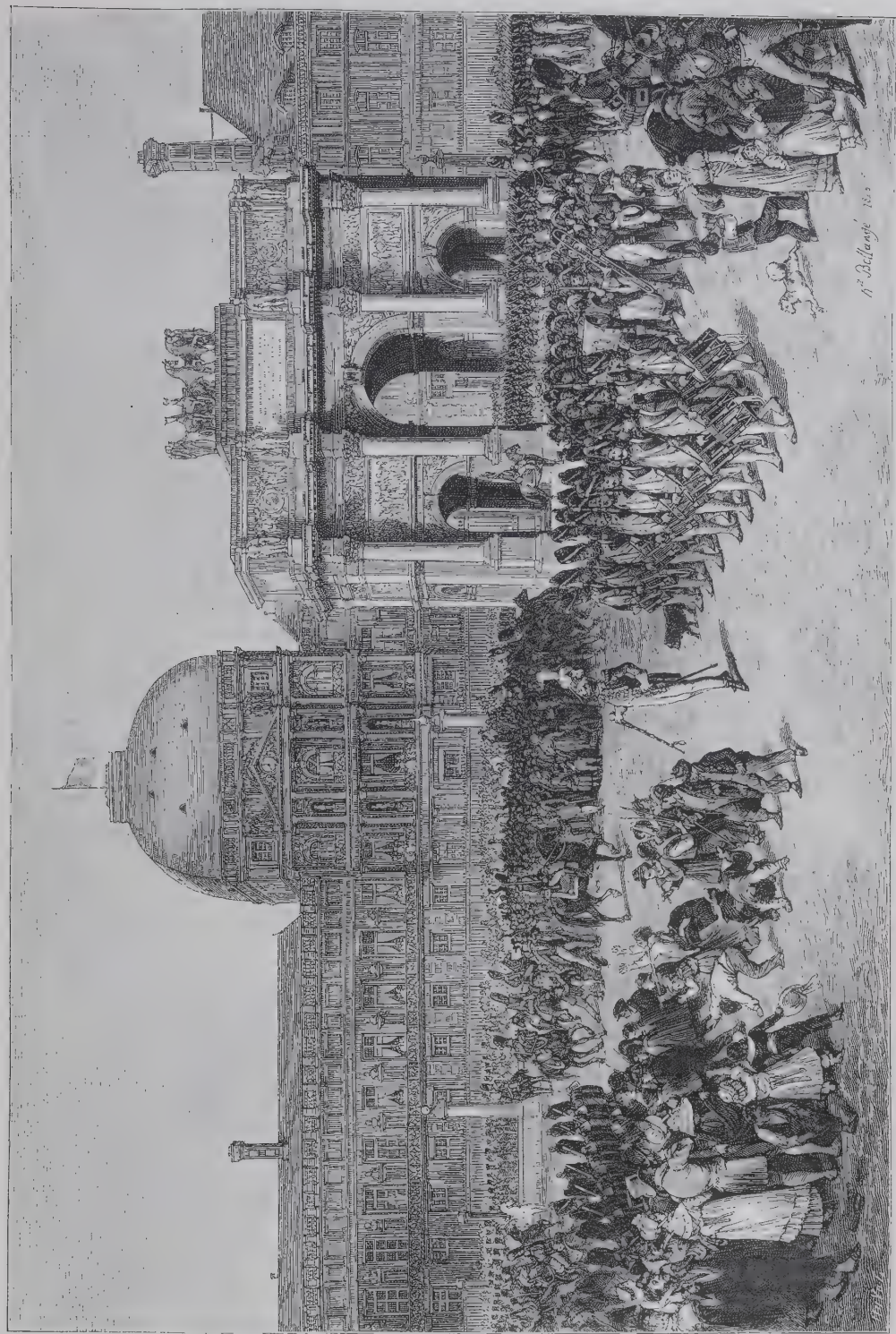
1° Les vaisseaux neutres pourront naviguer librement sur les côtes des nations en guerre. — 2° Les effets ou marchandises appartenant aux sujets des puissances en

guerre seront libres sur les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises de contrebande de guerre. C'est ce que l'on résume par la formule : Le pavillon couvre la marchandise. — 3° La contrebande de guerre ne comprend que les armes et les munitions. Il était nécessaire de s'expliquer très nettement sur ce point. Car l'Angleterre, tout en ayant l'air d'accepter le principe, s'arrangeait de manière à le rendre inapplicable en entendant par contrebande de guerre tout ce qui peut être utile même indirectement aux belligérants, par exemple les grains qui contribuent à l'approvisionnement des places assiégées, les bois, les chanvres, les fers qui peuvent servir à construire des vaisseaux, etc. — 4° Aucun bâtiment convoyé, c'est-à-dire accompagné d'un vaisseau de guerre, ne peut être visité. — 5° Un port ne sera considéré comme en état de blocus que lorsque les vaisseaux qui l'attaquent seront suffisamment proches pour qu'il y ait un danger évident à passer outre. C'est ce qu'on exprime plus brièvement par ces mots : Le blocus, pour être obligatoire, doit être effectif. C'est surtout sur ce point que l'Angleterre tenait à maintenir ses prétentions ; elle allait jusqu'à vouloir faire prévaloir cette théorie, que, pour qu'un blocus fût obligatoire pour les neutres, il suffisait qu'il fût déclaré par un acte de l'Amirauté.

Le bombardement de Copenhague (avril 1801) et l'abandon du Danemark par ses alliés de la ligue avaient montré que les neutres n'étaient ni assez forts ni assez résolument unis pour défendre leurs droits. Aussi, dès la rupture de la paix d'Amiens, Napoléon songea-t-il à faire triompher leur cause sans eux et bientôt malgré eux. Il ne ménagea pour cela ni leurs droits ni leurs biens, ni même leur indépendance ; la seule excuse d'une telle conduite, c'est que la cause qu'il défendait était celle de la liberté des mers.

Il serait curieux de suivre les progrès des idées de Napoléon sur le commerce, de les voir s'exagérer de plus en plus, soit dans l'expression publique ou intime de ses opinions, soit dans des ordonnances, pour en arriver au décret de Berlin, puis au décret de Milan qui l'aggrave, et enfin à la guerre faite à toute l'Europe pour l'exécution de ces deux décrets.

Avant même qu'aucune loi générale eût été promulguée sur ces matières, Napoléon cherchait à développer l'usage des produits français, en agissant sur la mode. On l'entendit plus d'une fois s'élever contre l'absence d'esprit national chez les femmes. Si elles en avaient, disait-il, elles renonceraient à porter des mousselines de Suisse ou d'Angleterre, et elles ne se vêtiraient que de soieries de Lyon ou de linons de Cambrai, et il rappelait, à cette occasion, quelle grâce donnaient ces linons aux jeunes filles qu'il avait connues lorsqu'il était lieutenant. Sous le Consulat, il décida que toutes les dames qui venaient aux Tuileries n'y seraient admises que si elles portaient des tissus français ; M^{me} Bonaparte, qui avait une grande quantité d'étoffes de l'Inde, brodées d'or et d'argent, en fit présent à M^{lle} Duchesnois, la célèbre tragédienne, dont elle protégeait les débuts. A côté des célèbres et rigoureux décrets



Un jour de revue sous l'Empire (1810). Peint par H. Bellangé (l'architecture par Douzais). Musée de Versailles.

dont nous allons parler, Napoléon ne dédaignait pas d'avoir recours à de petits moyens qui ne manquaient pas d'efficacité. On raconte qu'un jour, à Saint-Cloud, au moment de l'apogée de la puissance impériale, il reçut la visite du maire de Lyon. Une fête avait été donnée dans le parc, où toutes les dames de la cour se trouvaient en grande toilette. On revenait vers le palais, lorsque la pluie commença à tomber. « Monsieur le maire, dit l'Empereur à demi-voix, vous allez voir comment je vais faire gagner vos manufactures. » Arrivé au palais, il se plaça devant la porte et, continuant la conversation commencée dans le parc, s'y arrêta sans qu'on osât le déranger. Il n'y resta que quelques instants ; mais c'était assez pour que les robes de soie fussent mouillées, et dussent être remplacées. Il aurait été à désirer que Napoléon n'eût jamais employé pour protéger l'industrie nationale de moyens plus tyranniques.

Les mesures de prohibition étaient donc inspirées à Napoléon par le désir de faire prospérer l'industrie française, comme par la haine contre l'Angleterre ; mais c'était le second sentiment qui dominait. Les idées de Napoléon sur ce point, idées qu'il poussait à l'extrême, n'étaient pas nouvelles chez les hommes de la Révolution. Lorsque François de Neufchâteau prononça, en 1798, le discours d'ouverture de la première Exposition des produits de l'industrie que l'on ait vue en Europe, il ne manqua pas de signaler la liberté commerciale comme une conquête de la Révolution, et l'institution qu'il inaugurerait et dont il avait eu la première idée comme un des instruments de la liberté commerciale : « La liberté, dit-il, appelle les arts utiles en allumant le flambeau d'une émulation inconnue sous le despotisme, et nous offre ainsi les moyens de surpasser nos rivaux et de vaincre nos ennemis. » On a remarqué ces deux mots « vaincre nos ennemis ». Combien on est loin des expositions internationales ! En 1798 une exposition elle-même est représentée comme une arme de guerre ! La mesure extrême du blocus fut un acte de représailles. L'Angleterre l'avait provoqué par ses prétentions contre la liberté des mers, qui dataient du dix-huitième et même du dix-septième siècle (Acte de navigation) aussi bien que par des décisions plus récentes. En 1794, un statut de Georges III déclarait qu'il y avait crime de haute trahison à commercer avec la France. Le 21 oct. 1806, le cabinet de Londres, confirmant et étendant les décrets de 1803, de 1804 et de 1805, interdisait aux neutres tout commerce de Brest aux bouches de l'Elbe, et déclarait ainsi la France en état de blocus, blocus purement fictif, puisque l'Angleterre, ni même aucune puissance, n'aurait eu assez de vaisseaux pour garder une pareille étendue de côtes ; blocus sur le papier, aussi facile à décréter que difficile à faire respecter.

Napoléon était à Berlin lorsqu'il reçut la nouvelle de ce décret. Au faite de sa puissance et de sa gloire, il n'oubliait pas cependant que c'était l'Angleterre qu'il poursuivait à travers toutes ses victoires. Il avait déjà dit au

début de la campagne : « Je vais reconquérir les colonies par la terre ; si les Anglais veulent fermer l'Océan, je veux leur fermer la mer par la terre. » Après Iéna, il crut le moment venu de réaliser son projet de « dominer la mer par la terre », d'organiser ce « blocus continental », dont l'idée s'était déjà présentée à lui dans toute son étendue dès le temps du Consulat, et, retournant contre l'Angleterre, comme il l'avait dit alors au Conseil d'État, l'Acte de navigation de Cromwell, il promulgua à Berlin même le célèbre décret du 21 novembre 1806 :

« Considérant que l'Angleterre n'admet pas le droit des gens suivi universellement par tous les peuples policés...; qu'elle déclare bloquées des places devant lesquelles elle n'a pas même un seul bâtiment de guerre, quoiqu'une place ne soit bloquée que quand elle est tellement investie qu'on ne puisse tenter d'en approcher sans un danger imminent; qu'elle déclare même en état de blocus des lieux que toutes ses forces réunies seraient incapables de bloquer, des côtes entières et tout un empire; que cet abus monstrueux du droit des gens n'a d'autre but que d'empêcher les communications entre les peuples, et d'élever le commerce et l'industrie de l'Angleterre sur la ruine de l'industrie et du commerce du continent; que, tel étant le but évident de l'Angleterre, quiconque fait sur le continent le commerce des marchandises anglaises favorise par là ses desseins et s'en rend complice; que cette conduite de l'Angleterre, digne en tout des premiers âges de la barbarie, a profité à cette puissance au détriment de toutes les autres; qu'il est de droit naturel d'opposer à l'ennemi les armes dont il se sert et de le combattre de la même manière qu'il combat, lorsqu'il méconnaît toutes les idées de justice et tous les sentiments libéraux, résultat de la civilisation parmi les hommes.

« Nous avons résolu d'appliquer à l'Angleterre les usages qu'elle a consacrés dans sa législation maritime...

« Nous avons en conséquence décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1^{er}. Les Iles-Britanniques sont déclarées en état de blocus.

« Art. 2. Tout commerce, toute correspondance avec les Iles-Britanniques sont interdits. En conséquence, les lettres ou paquets adressés ou en Angleterre ou à un Anglais n'auront pas cours aux postes et seront saisis.

« Art. 3. Tout individu sujet de l'Angleterre, de quelque état et condition qu'il soit, qui sera trouvé dans les pays occupés par nos troupes ou par celles de nos alliés, sera fait prisonnier de guerre.

« Art. 4. Tout magasin, toute marchandise, toute propriété, de quelque nature qu'elle puisse être, appartenant à un sujet de l'Angleterre, ou provenant de ses fabriques, est déclaré de bonne prise.

« Art. 5. Le commerce des marchandises anglaises est défendu; et toute marchandise appartenant à l'Angleterre, ou provenant de ses fabriques et de ses colonies, est déclarée de bonne prise. . . .

« Art. 7. Aucun bâtiment venant directement de l'Angleterre ou des colonies anglaises, ou y ayant été depuis la publication du présent décret, ne sera reçu dans aucun port.

« Art. 8. Tout bâtiment qui, au moyen d'une fausse déclaration, contreviendra à la disposition ci-dessus, sera saisi, et le navire et la cargaison seront confisqués comme s'ils étaient propriétés anglaises »

Si Napoléon ne pouvait souffrir de puissance neutre dans sa grande querelle avec l'Angleterre, celle-ci à son tour ne se montrait pas moins exigeante : l'Europe tout entière, l'Amérique elle-même, l'Église avec le Pape, tous devaient choisir un parti ou plutôt un tyran. L'Angleterre punit cruellement le Danemark de sa neutralité ; le deuxième bombardement de Copenhague et la ruine



Mort de Nelson à Trafalgar. Peintures décoratives de Mac-Lise au Parlement anglais.

de la flotte danoise firent voir au monde ce qu'il en coûtait, surtout pour les petits états, à vouloir garder son indépendance politique (septembre 1807). Une pareille conduite faisait dire même à nos ennemis « que l'Angleterre était aussi tyrannique sur mer que Napoléon sur terre, qu'elle était perfide autant qu'il était violent, et qu'entre les deux, il n'y avait ni sécurité ni repos pour aucune nation. C'était là le langage de nos ennemis, c'était le langage de Berlin et de Vienne. Mais chez nos amis et chez les hommes impartiaux, on reconnaissait que la France avait bien raison de vouloir réunir toutes les nations contre un despotisme maritime intolérable, despotisme qui, une fois établi, serait invincible, n'admettrait de pavillon que le pavillon anglais, ne souffrirait de trafic que celui des produits anglais et finirait par fixer à sa volonté le prix des marchandises. » (THIERS.)

Malgré ses victoires, il ne restait à l'Angleterre que ses rades et les îles d'Helgoland, de Sardaigne, de Sicile et de Malte. Mortier avait occupé les villes hanséatiques, dont les négociants continuaient à faire de la contrebande. L'Angleterre était obligée de changer de politique, car maintenir le blocus absolu de nos ports, ç'eût été de sa part renforcer elle-même la barrière que la France élevait contre elle; aussi suspendit-elle l'Acte de navigation en permettant « à toute puissance amie ou alliée d'importer en Angleterre des articles provenant du cru ou des manufactures des pays belligérants ». Les



Suite de la gravure précédente.

ordonnances du Conseil d'amirauté anglais (11 novembre 1807) déclaraient le blocus de tous les ports du continent d'où le pavillon anglais serait exclu, soumettait tous les bâtiments à la visite des croisières anglaises, les obligeait à toucher dans un port anglais et à y acquitter une taxe. Ce n'était plus l'interdiction, mais le contrôle de tout commerce, l'impôt sur tout navire; l'Angleterre restait maîtresse du commerce et assurait à son trésor de grands bénéfices.

Ainsi tout bâtiment dans la Méditerranée devait passer à Malte, et dans l'Océan, à Londres. Napoléon répondit à ce nouveau mépris du droit par un nouvel acte de violence, par le décret de Milan (17 décembre 1807), dont voici les principaux articles :

« Art. 1^{er}. Tout bâtiment, de quelque nation qu'il soit, qui aura souffert la visite d'un vaisseau anglais, ou se sera soumis à un voyage en Angleterre, ou aura payé une

imposition quelconque au gouvernement anglais, est, par cela seul, déclaré dénationalisé, a perdu la garantie de son pavillon, et est devenu propriété anglaise.

« Art. 2. Soit que lesdits bâtiments, ainsi dénationalisés par les mesures arbitraires du gouvernement anglais, entrent dans nos ports ou dans ceux de nos alliés, soit qu'ils tombent au pouvoir de nos vaisseaux de guerre ou de nos corsaires, ils seront déclarés de bonne et valable prise.

« Art. 3. Les Iles-Britanniques sont déclarées en état de blocus sur mer comme sur terre. »

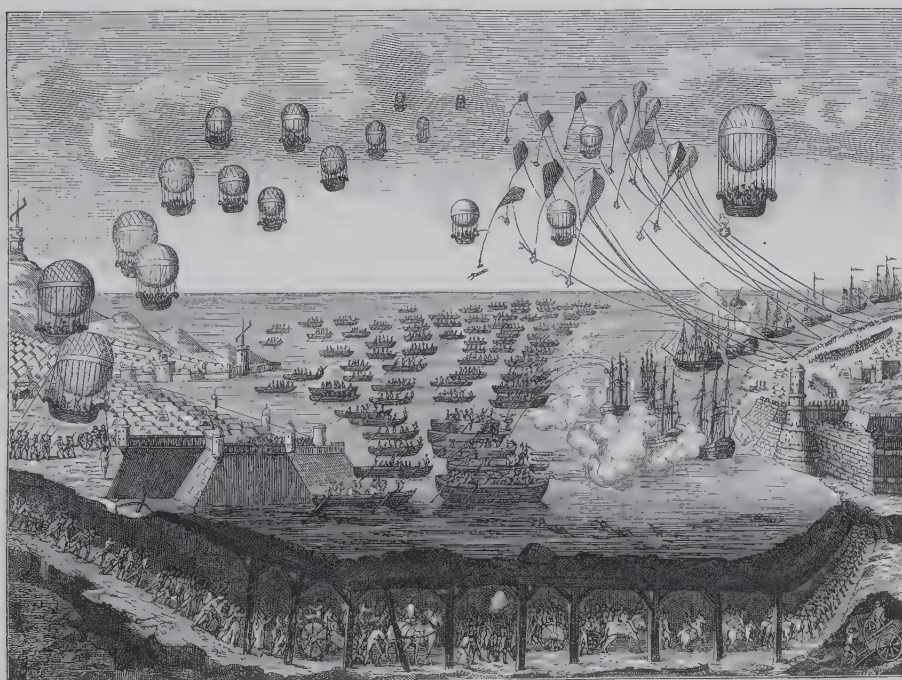
C'était une vraie guerre, mais une guerre d'un nouveau genre, que Napoléon soutenait contre l'Angleterre et qu'il allait poursuivre pendant tout son règne avec une vigueur infatigable. Cette guerre avait ses violences, et la violence appelle la fraude. C'est contre la fraude que Napoléon allait lutter ; mais le vainqueur de l'Autriche et de la Prusse, le rival de l'Angleterre, sera tenu en échec par des contrebandiers ! Malgré tant de décrets de prohibition, l'Europe était inondée de marchandises anglaises.

Leur principal entrepôt était Helgoland. Cet îlot rocheux est divisé en partie basse où les navires peuvent aborder, et en partie haute avec laquelle on ne pouvait communiquer que par un escalier en bois de deux cents marches qu'il était facile de rompre en quelques instants. Six cents Anglais, pourvus d'une nombreuse artillerie, défendaient cette partie haute, ainsi que les vastes magasins qu'on y avait construits et qui contenaient pour trois ou quatre cents millions de marchandises. Une flottille anglaise croisant sans cesse autour de la partie basse en défendait les approches. C'est là que les contrebandiers venaient puiser les marchandises qu'ils parvenaient à introduire sur le continent. Les fermiers qui cultivaient les terres le long des côtes étaient les premiers entrepositaires des marchandises ; c'était chez eux qu'on allait les prendre pendant la nuit pour les répandre en tous lieux, et ce genre de fraude était établi non seulement dans les villes hanséatiques, mais encore dans toute la Hollande. La population de ces divers pays secondait avec empressement les contrebandiers et se joignait à eux pour assaillir les douaniers, les désarmer, les égorger ou les séduire. (THIERS.)

Les décrets se succédèrent pour élever des obstacles que la contrebande parvenait toujours à surmonter. Ne pouvant réussir à fermer entièrement la France aux denrées coloniales, Napoléon, par le décret du 5 août 1810, les greva d'un droit très considérable de 50 % ; il pensait atteindre ainsi un triple résultat : maintenir les prix bas à Londres à cause de la difficulté à faire pénétrer les marchandises en France ; les conserver hauts en France et par là encourager nos manufactures ; faire percevoir à son Trésor tout les profits de la contrebande. En fait, ce décret semblait annuler le blocus ; en théorie, cependant, le principe était sauvé par la distinction, un peu subtile, des pro-

duits *d'origines non permises* et de ceux *d'origines permises*, c'est-à-dire provenant des prises de nos corsaires, ou des bâtiments à licences, ou des neutres vraiment neutres. Le droit de 50 % ne devait être perçu que sur ces dernières marchandises, les autres continuant à être interdites ; mais, en pratique, pour percevoir le plus de droits possible on n'était pas difficile sur l'origine.

La contrebande ne consistait plus dès lors à introduire les produits, mais à se soustraire au paiement des droits : elle n'en fut pas moins active. Aussi le



Divers projets de descente en Angleterre. Gravure anonyme de la collection Hennin.

décret du 8 octobre 1810 institua des *Cours prévôtales* pour juger le crime de contrebande et créa les *Tribunaux ordinaires des douanes* pour juger les fraudes en matière d'objets non prohibés. Il était ordonné de brûler publiquement toutes les marchandises régulièrement confisquées, qu'on se bornait jusque-là à vendre aux enchères. La violence de ces dispositions souleva une réprobation presque générale ; les plaintes des banquiers, des spéculateurs des villes maritimes éclatèrent de toute part, les villes industrielles seules adressèrent des remerciements à l'Empereur. Les lignes suivantes, écrites par un Anglais, donneront une idée de l'activité, des ressources et des détours de la contrebande : « Pendant le règne de Bonaparte, on expédiait de Londres des bâtiments chargés de sucre, de café, de tabac, de coton filé, pour Salonique, d'où ces mar-

chandises étaient portées sur des chevaux ou des mulets, à travers la Servie et la Hongrie, dans toute l'Allemagne, et même en France; de sorte qu'une marchandise que l'on consommait quelquefois à Calais, venait d'Angleterre qui en est à sept lieues, après avoir fait un détour qui équivalait pour les frais à un voyage de deux fois le tour de la terre (1). »

Si la lutte contre les contrebandiers provoqua des décrets et des saisies, la lutte contre les puissances causa des guerres et des injustices.

Les grandes puissances pouvaient encore faire quelque résistance, mais les petites devaient se soumettre. Le Portugal fut envahi en 1807, parce qu'il refusait de rompre ses relations commerciales avec l'Angleterre. Pour l'Espagne, notre alliée depuis longtemps, Napoléon lui reprochait, non ce qu'elle faisait ou laissait faire, mais ce qu'elle ne faisait pas, c'est-à-dire l'incurie avec laquelle elle laissait perdre des ressources maritimes dont le concours nous eût été si précieux contre les Anglais. Quant au Saint-Siège, le Pape, selon les fortes expressions de Mollien, « allait cesser de régner à Rome parce que quelques barques anglaises avaient relâché à Civita-Vecchia (2) ».

La qualité de père commun de tous les fidèles, invoquée par le Pape, n'avait pu le garantir des rigueurs de Napoléon; le titre de frère, rappelé par le roi de Hollande, ne le sauva pas davantage. C'est en grande partie la préoccupation d'étendre ou de maintenir le blocus continental qui va entraîner Napoléon dans les fautes qui amèneront sa ruine. « Quand il dépossédait, en 1808, la dynastie espagnole, creusant ainsi de ses propres mains l'abîme où devaient s'engloutir ses vieilles bandes jusque-là invincibles; quand il affrontait, en 1812, les immenses périls de la gigantesque campagne de Russie; quand il refusait à l'Autriche, en 1813, d'abandonner les villes hanséatiques, n'est-ce pas le commerce anglais qu'il avait surtout en vue (3)? »

Telles furent les conséquences politiques du blocus continental; ses conséquences économiques ont été également considérables.

L'industrie française, malgré de grands perfectionnements, avait encore besoin de l'industrie des autres nations; elle avait besoin des produits dont les peuples civilisés ne peuvent se passer, et que toute leur civilisation est impuissante à faire rendre à leur sol; elle avait besoin enfin d'exporter certains de ses produits. Aussi Napoléon permit de naviguer aux vaisseaux qui porteraient en Angleterre le bois, le chanvre, le blé, à condition qu'une partie de la cargaison se composerait de soieries, de draps, de vins, d'eaux-de-vie, de fromages, et qu'ils ne rapporteraient en retour que des choses dont nous manquions, telles que l'indigo, la cochenille, les huiles de poisson, les bois des

(1) Th. Tooke, *Thoughts and details on the high and low prices of the last 30 years.*

(2) Mollien, *Mémoires d'un ministre du Trésor public.*

(3) Amé, *Tarifs des douanes et traités de commerce.*



L'Empereur et l'Impératrice Joséphine visitant les manufactures d'Oberkampf & Jouy (20 juin 1806). D'après le dessin à la sépia d'Isabey. Musée de Versailles.

îles, les cuirs. Les bâtiments français à *licence* étaient encore obligés d'exporter des marchandises françaises d'une valeur égale à leur cargaison de retour. Une telle mesure était absurde, car les produits français n'étaient pas reçus en Angleterre. « Le négociant, obligé de perdre la valeur entière des marchandises françaises qu'il exportait, vendait en conséquence le sucre et le café qu'il rapportait d'Angleterre ; le consommateur français payait le montant des produits dont il n'avait pas joui (1). » Les consommateurs du continent étaient portés néanmoins à s'approvisionner en Angleterre, à cause de la baisse des prix et du change. Il y eut de grandes fortunes faites grâce aux licences. Napoléon les accordait pour le profit du fisc et dans l'intention de s'approprier une part dans le monopole qu'exerçait l'Angleterre aux dépens du continent. « Pour l'année 1813, ne pouvant plus espérer la paix de la détresse de l'Angleterre, et n'ayant à l'attendre que des batailles qui allaient se livrer en Allemagne ; voulant, de plus, rendre aux villes de Bordeaux, de Nantes, du Havre, de Marseille, quelque activité commerciale, Napoléon avait accordé une quantité de licences telle, qu'on pouvait considérer comme presque rétabli le commerce avec l'Angleterre, et qu'il s'était cru autorisé à évaluer à 100 millions l'impôt ordinaire des douanes. Aussi les rôles étaient-ils intervertis, et tandis que, deux années auparavant, Napoléon torturait l'Europe pour interdire les relations avec l'Angleterre, c'était l'Angleterre maintenant qui, s'apercevant des avantages que procuraient à son ennemi les communications par licences, travaillait à les rendre impossibles (2). »

Cependant le blocus a eu momentanément sur l'industrie une influence heureuse. D'ailleurs l'Assemblée Constituante avait pris deux mesures qui étaient venues donner une nouvelle impulsion à l'esprit des inventeurs : elle avait aboli les corporations, jurandes et maîtrises, et créé les brevets d'invention. Aussi, pendant la période du blocus, les manufactures de la France, surtout, furent en grande activité et ce mouvement s'étendit au continent tout entier. C'est alors que la fabrication du coton et de la laine prit en Saxe un si rapide essor, particulièrement à Chemnitz et que ce pays commença à devenir un des plus grands centres de l'industrie du tissage. Quant à la France, le blocus ne faisait guère que la replacer dans les conditions où elle s'était trouvée pendant la Révolution, lorsque, toutes les nations s'étant coalisées contre elle, elle avait été obligée de se suffire avec ses propres ressources. Pour parer à ces difficultés, les industries chimiques réalisèrent des prodiges.

De toutes ces découvertes inspirées autant par le patriotisme que par l'intérêt industriel, il faut placer au premier rang l'invention de la soude artificielle, qui nous permit, tout d'abord, de nous passer des sodes d'Alicante, de Ma-

(1) Clément, *Histoire du système protecteur*.

(2) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

laga et de Carthagène. Le procédé fut découvert avant la Révolution; mais c'est alors seulement qu'il devait se développer. Cette invention renouvela l'industrie de la France, puis du monde entier. Elle ne donna à son auteur ni la richesse ni même la gloire. Il semble même que l'infortune l'ait poursuivi par delà la tombe. Les chimistes à peu près seuls connaissent le nom de Nicolas **LEBLANC** (1753-1806). Jean-Baptiste Dumas disait, à l'inauguration du monument qui lui a été tardivement élevé à Issoudun, sa patrie :



Pièce satirique relative aux frères de Napoléon. Le jeu des Quatre coins ou les Cinq frères.
Gravure de la collection Hennin.

« On étonnera beaucoup de personnes si on leur apprend que les deux plus grandes nouveautés économiques du siècle sont la machine à vapeur (perfectionnée) et la soude artificielle; les deux inventeurs les plus féconds, James Watt et Nicolas Leblanc. Mais tandis que les engins créés par l'un agissent à grand bruit dans toutes les usines, emportent au loin les trains de voyageurs et de marchandises sur les voies ferrées dont les continents sont sillonnés, ou guident sur les flots des navires de commerce et de guerre, c'est sans bruit que s'infiltrèrent dans tous nos ateliers, comme éléments indispensables ou comme agents auxiliaires du travail, les produits dérivés de la soude factice; c'est en silence qu'ils pénètrent dans toutes nos demeures comme objets directs ou indirects de consommation. S'il s'agissait d'ouvrir un concours et de reconnaître quel est celui des deux inventeurs, J. Watt ou N. Leblanc, dont l'influence a été la

plus considérable dans l'accroissement du bien-être de l'espèce humaine, on pourrait hésiter. Toutes les améliorations touchant aux arts mécaniques dérivent, il est vrai, de l'usage de la machine à vapeur; mais tous les bienfaits qui se rattachent aux industries chimiques ont trouvé leur point de départ dans la fabrication de la soude extraite du sel marin. Le carbonate de soude provenant de cette opération représente aujourd'hui, pour la consommation des deux mondes, une quantité qui s'élève à 7 ou 800.000.000 de kilogrammes, de telle sorte que la quantité de ce sel consommée par chacun de nous d'une manière inaperçue et sans que nous en ayons conscience atteint au moins la moitié, égale souvent même la totalité du poids de sel marin nécessaire à nos besoins. »

Leblanc avait pris en 1797 un brevet d'invention pour s'assurer la propriété de son procédé. Mais lorsque le comité de Salut public demanda le sacrifice de toute espèce de secret pour la patrie, il renonça généreusement à ses droits et autorisa l'application de sa découverte. Il fut ruiné, et, après de vains efforts pour sortir de la misère, se tua de désespoir en 1806, voyant autour de lui de nombreuses fortunes dues à son désintéressement. La fin tragique de ce grand inventeur, de cette noble victime du patriotisme, ne semble pas avoir beaucoup occupé le public.

Le plus grand nom de l'industrie française était alors celui de Christophe-Philippe OBERKAMPF (1738-1815), qui avait introduit en France la fabrication des toiles peintes et y avait établi la première filature de coton. Dès la fin du règne de Louis XV, il avait commencé ses premiers essais, seul, sans ouvriers, dans une chaumière de Jouy-en-Josas, avec un capital de 600 francs. Il faisait lui-même le dessin, la gravure, la teinturerie et l'impression de ses toiles. Après de longues années d'efforts et de misère, son entreprise commença à prospérer. Bientôt ses toiles furent de mode à la cour, et on les rechercha même en Angleterre. Il envoya des agents jusque dans l'Inde pour tâcher de surprendre sur place dans les ateliers indigènes le secret de leurs couleurs. Napoléon avait raison de dire un jour à Oberkampf : « Vous et moi nous faisons une bonne guerre aux Anglais, vous par votre industrie, et moi par mes armes ; — c'est encore vous qui faites la meilleure. » Louis XVI avait accordé à Oberkampf des lettres de noblesse et était venu voir la fabrique de Jouy. Napoléon la visita deux fois, comme il avait déjà visité les fabriques de Ternaux à Reims, des frères Sévenne à Rouen. La première fois, il y vint, le 20 juin 1806, accompagné de Joséphine, et décora Oberkampf de la Légion d'honneur. Dans sa seconde visite (1810), l'Empereur témoigna le désir de voir à Saint-Cloud celui qu'on appelait le patriarche et le seigneur de Jouy. Napoléon lui fit des questions de toutes sortes, sur son industrie, sur la politique commerciale de la France en général, sur sa famille : « Avez-vous un fils ? s'occupe-t-il de vos affaires ou mangera-t-il son bien

comme cela arrive d'ordinaire?... J'ai donné trois millions pour planter en cotons la plaine de Rome : cela vaut mieux qu'un Pape. » — On était alors dans la période la plus violente des démêlés de Napoléon et de Pie VII. — Cette même année, Oberkampf obtenait le grand prix décennal pour l'industrie. Il avait refusé d'être sénateur. Les plus illustres savants s'honoraient de sa bienveillance. Gay-Lussac vint faire un cours de chimie à la fabrique de Jouy ; Chaptal s'y rendit plus d'une fois pour ses expériences.

CHAPTAL (1756-1831) était né chimiste ; il fonda des manufactures de produits chimiques ; en 1793, il dirigeait la fabrique de poudre de guerre de Grenelle. En 1800, sous le Consulat, il devint ministre et passa les trois années de son administration à organiser les ressources nationales. En 1805 il fut nommé sénateur. Ce n'est pas le lieu de parler ici de tous les services qu'il rendit à la France. Mais nous rappellerons que ses heureuses applications de la science à l'industrie et à l'agriculture amenèrent

de grands progrès, et que, là comme ailleurs il montra sa prodigieuse activité, sa justesse d'esprit et son amour du bien public. Il continua l'œuvre de Daubenton, mort peu de temps après son entrée au Sénat, 31 déc. 1799 en achevant de naturaliser chez nous les troupeaux espagnols et d'améliorer la laine française par les mérinos (1) ; il établit des machines pour le filage et le tissage de la laine ; il donna des procédés ingénieux pour la fabrication des vins. Son *Art de faire les vins* (1801 et 1819), son *Traité théorique et*



Caricatures contre l'Angleterre. — Le Passé.

(1) Il fut aidé dans cette œuvre par le comte Charles de LASTEYRIE, dont le nom se trouve mêlé à la plupart des améliorations industrielles ou charitables de cette période.

pratique sur la culture de la vigne (1801 et 1811), ont fait une révolution dans l'œnologie. Son *Traité de chimie appliquée aux arts* a été traduit dans toutes les langues. Ses œuvres, sans parler de ses nombreux opuscules insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, les *Annales de chimie*, le *Nouveau Dictionnaire d'agriculture*, forment 17 volumes. Chaptal restaura la fabrique des Gobelins, tombée en décadence pendant la Révolution.

Le blocus continental vint donner une extension imprévue à l'invention du chimiste prussien MARGRAFF, qui, vers 1747, avait fait des expériences pour l'extraction du sucre de la betterave; un autre chimiste prussien, ACHARD, donna dès 1787 un grand essor à cette industrie; il établit en Silésie, dès le commencement du dix-neuvième siècle, une fabrique qui, en 1811, fournissait 300 livres de sucre par jour. L'introduction en France de cette fabrication, qui est aujourd'hui une de nos plus importantes industries nationales, est due à BENJAMIN DELESSERT et à CRESPEL-DELISLE. Après bien des efforts, le premier, à Passy en 1810 et 1811, le second, à Lille en 1812, parvinrent à réaliser en grand la fabrication du sucre indigène. La culture de la betterave se développa en France en même temps que la nouvelle industrie.

La fabrication des étoffes devait aussi trouver un grand stimulant dans le blocus. TERNAUX (1765-1833) développa et perfectionna le tissage des laines et la fabrication des draps; il créa vingt-deux établissements industriels. Dès 1801 il avait replacé au premier rang les manufactures de drap de Sedan, de Reims et de Verviers, alors ville française. Quelques années après, dans un voyage que Napoléon avait fait dans les villes de l'Ouest et du Nord, surpris de rencontrer partout des fabriques fondées par Ternaux, il s'était écrié : « Mais, monsieur Ternaux, je vous trouve donc partout avec vos travaux ! » Il le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Ternaux a surtout attaché son nom à la création d'une industrie nouvelle en Europe la fabrication des *châles cachemires*. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, ces merveilles de l'art industriel indien étaient à peine connues et en tous cas fort peu appréciées en France. « Les femmes de nos ambassadeurs et de nos consuls d'Orient, qui en recevaient en présent, ne les considéraient que comme des objets de pure curiosité. Mais l'expédition d'Égypte mit les châles de l'Inde à la mode. Ternaux chercha alors à réaliser en France un produit si recherché. Il ne put parvenir à ce résultat qu'après de longues recherches sur l'origine inconnue de la matière filamenteuse employée pour fabriquer ces précieux tissus. Les tentatives de Ternaux dans ce genre de travail furent si heureuses qu'il surpassa les fabriques de l'Inde, soit pour la contexture de l'étoffe, soit pour le broché. On appela ses nouveaux produits cachemires français ou châles Ternaux. Mais, malgré ses efforts, les châles français ne purent rivaliser sérieusement avec les tissus indiens pour la variété et l'éclat des couleurs, pour l'effet décoratif; on ne par-

vint à connaître ni les procédés exacts de fabrication, ni même d'une manière certaine les matières employées. Ternaux essaya aussi de naturaliser les chèvres du Thibet. Comme elles ne donnaient pas assez, on tira directement de la Russie le duvet de ces chèvres.

RICHARD et LENOIR, continuant et développant l'œuvre d'Oberkampf, firent pour les tissus de coton ce que Ternaux, Daubenton et Lasteyrie faisaient pour la laine. Lenoir mourut en 1806 ; son associé lui succéda jusqu'en 1839 et continua à porter seul le nom de Richard-Lenoir sous lequel la maison était connue. Richard-Lenoir avait pour suivi le but d'affranchir la France du tribut qu'elle payait à l'Angleterre en développant chez nous l'industrie du filage et du tissage des cotons. Dans cette entreprise il devait avoir naturellement pour appui Napoléon Bonaparte. Richard et Lenoir, qui n'avaient d'abord été que commerçants, voulurent être fabricants. Ils établissent deux premiers métiers à

tisser dans une petite boutique de la rue Bellefonds, puis une filature dans un hôtel de la rue Thorigny. Leur succès est si prompt que, manquant bientôt d'ateliers suffisants et fatigués des lenteurs de leurs négociations avec la ville de Paris, au sujet de la cession des bâtiments abandonnés de l'ancien couvent de Bon-Secours, dans la rue de Charonne, ils envahissent presque de force l'édifice qu'on leur fait trop attendre et y installent leurs ouvriers. L'affaire fait grand bruit. Le Premier Consul se rend rue de Charonne ; mais il admire l'activité qui règne dans ces ateliers, il approuve ce qui a été fait et donne aux deux associés l'ancien couvent de Trénelle, situé en face de celui de Bon-Secours.



L'Angleterre. — Le Présent.

Richard-Lenoir réussissait si bien dans sa fabrication, qu'on prenait ses produits pour de véritables marchandises anglaises ; il fit plus, il essaya la culture du coton, il en sema des graines dans le royaume de Naples, et il obtint de ses plantations, en 1806, 25 milliers de kilogrammes. Malheureusement les droits élevés imposés à l'entrée des cotons, même de ceux venant de Naples, portèrent un coup funeste à son industrie. Richard métamorphosa ses filatures de coton en filatures de laine ; Napoléon lui fit avancer par le Trésor quinze cent mille francs ; il avait décoré de la Légion d'honneur cet illustre créateur de quarante filatures et d'un plus grand nombre encore d'ateliers de tissage.

MOLLIER, qui, lorsqu'il fut destitué de sa charge de directeur des Domaines, en 1792, était entré dans le commerce, avait pris une part d'intérêt dans une filature de coton, et un des premiers introduisit en France les procédés mécaniques de cette industrie, connus en Angleterre depuis une quarantaine d'années. Mais une industrie dont Napoléon désirait avant tout la création en France, c'était la filature mécanique du lin. Le coton était un produit qu'on ne pouvait espérer acclimater en France et que la lutte persistante avec l'Angleterre empêchait de plus en plus d'arriver dans nos ports. Le lin, au contraire, était un produit indigène. Napoléon comptait en encourager le plus possible la culture. Mais cette industrie, pensait-il, ne devait être en état de lutter avec celle du coton que lorsque, comme elle, elle serait pourvue des mêmes forces mécaniques. Or, jamais encore on n'avait réussi à filer mécaniquement le lin. Quel succès contre l'Angleterre si on arrivait sur le continent à cette découverte !

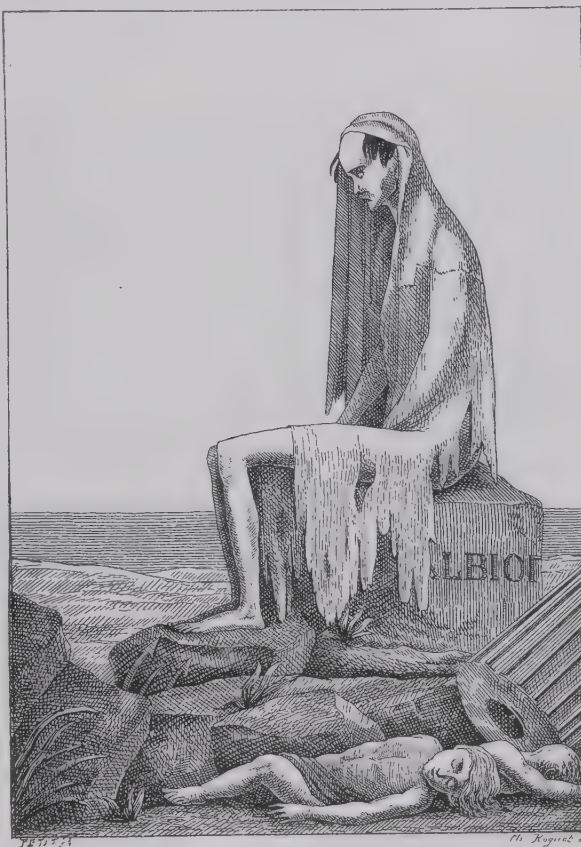
Napoléon proposa un prix d'un million pour l'inventeur, de quelque nation qu'il fût, de la meilleure machine à filer le lin : un homme de génie qui n'en était pas à sa première invention, PHILIPPE DE GIRARD (1775-1845), résolut le problème dès 1810. Mais, comme la plupart des grands inventeurs, il n'avait pas l'esprit des affaires. Les fabriques qu'il établit, rue de Vendôme et rue de Charenton, pour appliquer industriellement ses procédés, ne réussirent pas. Ce fut même l'Angleterre qui profita la première de cette invention dirigée contre elle. Les deux associés de Ph. de Girard vendirent en trahison ses procédés à un négociant anglais, Hall, qui voulut enlever à l'inventeur jusqu'à sa gloire et les brevets sous son nom. C'est en Angleterre, à Leeds, que nos filateurs allèrent étudier, en 1833 seulement, les machines françaises de Philippe de Girard. On vient enfin de lui élever une statue en France. Déjà la Pologne avait donné le nom de Zyrardowska à la première ville du pays où l'industrie créée par Girard avait été établie.

C'est aussi pendant la période napoléonienne que la vieille industrie française de la soie fut transformée par le célèbre métier à la Jacquard. Comme on le voit souvent, dans l'histoire de l'industrie, la machine à laquelle le fils

du pauvre canut lyonnais a, justement d'ailleurs, donné son nom ne fut pas cependant l'œuvre d'un seul homme. Le 23 décembre 1801, Joseph-Marie JACQUARD (1752-1834) prit un brevet. Mais ce nouveau métier n'était qu'une modification sans grande importance de métiers antérieurs. Venu à Paris en 1803, pour présenter au gouvernement une machine destinée à faire des filets, il put étudier au Conservatoire des arts et métiers, où il était oublié, un métier à fabriquer les tissus façonnés, conception ingénieuse de Vaucanson qu'on n'avait jamais appliquée industriellement. De retour à Lyon, il eut l'heureuse idée de réunir dans un même appareil le métier de Vaucanson et le système des cartons troués et pendants inventé par Falcon au commencement du dix-huitième siècle. Cette invention reçut, entre 1805 et 1816, de nombreuses améliorations de détail du mécanicien BRETON, dont le nom a été trop oublié. Ainsi se constitua une des plus ingénieuses machines qui soient jamais sorties de la main des hommes. Malgré l'opposition des ouvriers, qui brisèrent ses métiers et même menacèrent sa vie, Jacquard put en quelques années voir son invention dominer presque exclusivement à Lyon et, à partir de 1812, se répandre dans toute l'Europe.

La fabrication des dentelles à laquelle la Révolution avait porté une grande atteinte, se releva sous l'empire, surtout à Alençon où la tradition ne s'était pas perdue. L'Empereur et Marie-Louise visitèrent les fabriques de cette ville en mai 1811 et y firent d'importantes commandes (1).

(1) E. Lefébure, *Broderies et Dentelles*.



L'Angleterre. — L'Avenir.

Ainsi, il y avait en Europe et surtout en France un grand mouvement industriel. Les maîtres de forges eux-mêmes avaient lieu d'être contents de leurs affaires et, chose plus rare, ils le reconnaissaient. Cependant l'industrie française, malgré tous ses efforts, ne put jamais acclimater sur son sol tous les produits dont elle avait besoin ; si elle en acclimata quelques-uns, ce ne furent toujours que des essais fort coûteux, au moins à l'origine ; les autres matières premières subirent une grande augmentation à cause du blocus, et cette cherté finit par ruiner plusieurs de nos manufactures.



Le duc Denis Decrès, ministre de la marine et des colonies. Dessin de M^{me} Le Suire.

« Ce n'est pas, disait Chaptal en 1800, en prohibant l'entrée des produits étrangers qu'on donnera, ainsi qu'on l'a cru assez généralement, de l'avantage à nos fabriques nationales. Cette prohibition entraîne avec elle trois inconvénients majeurs :

« Le premier, de frustrer l'État d'un revenu de douane ;

« Le second, de présenter un appât à la contrebande ;

« Le troisième, de ne plus offrir de stimulant à l'émulation de nos fabricants. »

Quels étaient d'autre part les résultats du blocus pour la Grande-Bretagne ?

Sans doute son commerce était entravé, les produits qu'elle allait chercher dans ses colonies s'accumulaient dans ses entrepôts, et elle offrait le singulier spectacle de la misère au milieu de l'abondance. « L'Angleterre, comme on l'a dit, avait encore plus besoin de vendre que le continent d'acheter » ; aussi traversa-t-elle une crise terrible, toutes ses valeurs furent dépréciées, le change anglais perdit 30 %. Ces résultats sont ceux qui frappaient les yeux ; il y en a d'autres qui étaient moins apparents, mais qui n'en avaient pas moins d'importance. Tout d'abord le blocus continental ne détruisit pas le commerce anglais, il lui fit seulement traverser une période difficile. L'industrie n'avait pas souffert autant qu'on pourrait le croire, car l'Angleterre, maîtresse de la mer, fournissait aux prix les plus bas les matières premières à ses manufacturiers, qui gagnaient par là ce qu'ils perdaient à l'exportation, tandis que nos manufactures perdaient par le prix des matières premières ce qu'elles gagnaient à la protection. Enfin le blocus continental ne fit qu'accroître l'empire colonial des Îles-Britanniques ; on lui fermait l'Europe, elle s'ouvrit l'Asie,

l'Afrique et l'Amérique; elle se ménagea surtout des routes, elle se posta aux détroits ou aux caps, comme l'avait fait autrefois Athènes dans la Méditerranée orientale, de manière à commander tous les passages.

Les résultats politiques et économiques du blocus ont donc été loin d'être tous heureux, aussi a-t-on porté sur cet acte les jugements les plus divers.

Pour être équitable, il faut remarquer que ce blocus n'a pas toujours eu le même caractère. D'abord il fut une violence provoquée et par cela même autorisée par l'Angleterre, et destinée à l'obliger à reconnaître les règles du



Ouverture du nouveau port de Cherbourg. Dessiné d'après nature par Isabey.

droit des gens. « La gigantesque idée du blocus continental, dit M^{me} de Staël elle-même dans ses *Considérations sur la Révolution française*, ressemblait à une espèce de croisade européenne dont le sceptre de Napoléon était le signe de ralliement. » Plus tard, l'Empereur eut le tort de faire du blocus un système, une arme non plus tant contre l'Angleterre que contre le continent, un prétexte pour intervenir dans les affaires de tous les peuples et les soumettre à son ambition. Il aurait dû prendre garde, en effet, qu'en disputant l'accès du continent à l'Angleterre il risquait de lui procurer autant d'alliés secrets qu'on se donnait de coopérateurs forcés au blocus et de devenir lui-même insupportable à ses alliés contraints avant de l'être à l'Angleterre. Enfin l'Empereur fit du blocus une ressource fiscale, un moyen de subvenir aux immenses dépenses de ses guerres par les saisies et les confiscations, mais surtout par le système de plus en plus étendu des licences.

Ainsi la pensée du blocus continental, qui a occupé l'esprit de Napoléon une grande partie de sa vie, a passé par trois phases différentes : mesure de représailles, prétexte de conquête, ressource financière. De ces trois phases la première, excusable, semble conforme au droit de la guerre, la seconde peut être difficilement défendue, la troisième est odieuse (1).

Aucune mesure ne contribua davantage à rendre Napoléon impopulaire, car aucune n'amenait plus de trouble dans les habitudes journalières de toutes les classes, aucune ne faisait mieux sentir le despotisme dans les détails de la vie, aucune ne donnait lieu à plus de vexations. « J'ai vu, dit M^{me} de Staël, j'ai vu, sur la place publique de Genève, de pauvres femmes se jeter à genoux devant le bûcher où l'on brûlait des marchandises en suppliant qu'on leur permit d'arracher à temps aux flammes quelques morceaux de toile ou de draps pour vêtir leurs enfants à la misère. » M^{me} de Staël ajoute avec raison que de pareilles scènes devaient se passer partout.

Les souffrances qui résultaient trop naturellement du blocus continental étaient souvent aggravées par la rigueur inepte avec laquelle il était appliqué. Beugnot raconte dans ses *Mémoires* (2), qu'il vit arriver un jour dans le grand-duché de Berg dont il était administrateur un certain M. Turc, envoyé de Paris par le gouvernement, qui s'annonça par une recherche des marchandises anglaises. « Il regardait un auto-da-fé de ces infâmes marchandises, d'abord comme un acte fort glorieux en soi, et ensuite très sage en économie politique. Dans l'exaltation de son zèle, il fond un beau matin sur les cotons en ballots qui se trouvaient dans le grand-duché, et les saisit en totalité, comme marchandises anglaises. Un méchant enchanteur qui aurait d'un coup de baguette paralysé les bras à dix mille ouvriers n'aurait fait ni mieux ni pire. Je n'en suis pas sitôt informé que je cours chez ce Turc, à qui je remontre tout le mal qu'il vient de faire. Il n'en est point ému, et m'exhibe je ne sais quelle lettre du ministre du commerce de France, M. Colin de Sussy, où il est dit qu'il doit arriver de Cuxhaven des marchandises dans le grand-duché et qu'il ne doit pas balancer à les saisir quelque part qu'elles se trouvent. J'ai beau lui répéter que tout ce qu'il a saisi est bien marchandise anglaise, mais vendue publiquement à Francfort au nom de l'Empereur qui en a touché la valeur, que l'identité résulte du procès-verbal de vente qui donne un numéro à chaque ballot, en relate le poids, en indique la forme, en nomme l'adjudicataire, et qu'enfin tous ceux de ces ballots qui n'ont pas encore été éventrés ont reçu le plomb de la douane française en sortant de Francfort et celui du grand-duché lorsqu'ils y sont entrés : le Turc convient de ces faits, mais il répond qu'ils ne lavent pas l'origine anglaise. Et à tout ce

(1) Ce mot s'applique surtout non au système des licences, mais aux saisies.

(2) Tome II, p. 28.



Le triomphe de Marie-Louise. D'après le tableau de Gros. Collection de M. Moreau-Chaslou. (Phot. de Braun.)

que peut m'inspirer ce comble de l'injustice et de la barbarie, mon homme de répondre : « Je ne dis pas le contraire, mais cela ne lave pas l'origine « anglaise. » Je lui demande ce qu'il va faire de ces milliers d'ouvriers sans travail, il me répond que cela ne le regarde pas. »

Les faits de ce genre, et ils furent nombreux, montrent à quels excès de tyrannie et d'injustice pouvait conduire l'application du blocus continental. On s'explique donc que la ville de Bordeaux, par exemple, qui avait été si florissante au dix-huitième siècle et qui se trouva ruinée tout à coup par le



Modes de 1807. — 1. Costumes du matin. — 2. Costume pour la promenade.

blocus, ait accueilli avec bonheur le retour des Bourbons et favorisé en 1814 la marche en avant de Wellington.

Mais quoique les fautes des uns ne détruisent pas les fautes des autres, il est juste de se demander si le cabinet britannique a agi avec plus de souci de la justice et de la liberté. Dans l'ordre des faits, les deux bombardements de Copenhague suffisent pour répondre. La politique de Napoléon ne présente aucun acte aussi odieux accompli avec une pareille tranquillité. Quant au but final à attendre, ce que voulait l'Angleterre « c'était, à force de recherches, de vexations, d'obstacles de tout genre, ruiner le commerce de toutes les nations, de manière que la guerre, qui pour les peuples commerçants est un état de détresse, devint pour ses négociants, un temps de monopole et de prospérité extraordinaire ». (THIERS.)

Le blocus continental avait singulièrement atténué la réalisation de ces espérances et l'Angleterre elle-même en avait sérieusement souffert; d'autre part elle avait mesuré les haines que la tyrannie commerciale et économique est susceptible de produire. Elle avait été obligée de suspendre l'Acte de navigation, et ne s'en était pas mal trouvée. Elle comprit à quels dangers elle risquait de s'exposer en prétendant exercer indéfiniment une tyrannie analogue à celle que Napoléon avait imposée. Quarante ans après cette terrible lutte, elle devait enfin reconnaître, au traité de Paris de 1856, par l'influence d'un autre Napoléon, ces principes de la neutralité armée de 1781 que la France avait défendus dès qu'on les avait formulés, et que le blocus continental avait voulu imposer à la Grande-Bretagne en retournant contre elle ses propres armes. Napoléon fut coupable sans doute, mais l'aristocratie anglaise le fut bien davantage. Car, tandis que sans aucun souci du droit elle poursuivait le but de l'asservissement maritime du monde à son seul profit, Napoléon se trouvait défendre, par des moyens dont on a vu les excès, des principes applicables à toutes nations dans la justice et l'égalité. On retrouvait bien là ce côté abstrait et classique de l'esprit français qui s'était si fortement affirmé dans l'œuvre de l'Assemblée nationale de 1789. Quant aux théories sur lesquelles s'appuie le blocus continental, nous n'avons pas à les discuter ici; mais il y a une singulière injustice à opposer sans cesse « les idées étroites » de la France en matière économique au soi-disant libéralisme d'un pays qui a conservé les principes de l'Acte de navigation jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle.

Quoi qu'il en soit, c'est en poursuivant la chimère de l'exécution complète du blocus continental que Napoléon allait s'engager dans l'expédition de Russie, qui devait être la cause de sa ruine.



Vignette allégorique représentant la Liberté des mers.
Gravure de l'époque.



Buste de Napoléon par Houdon.



Vue de Moscou. Le Kremlin.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

ORIGINE DE LA GUERRE. — ALLIÉS DU CZAR ET ALLIÉS DE NAPOLEÓN. —
 AFFAIRES DE TURQUIE. — TRAITÉ DE BUKAREST. — PASSAGE DU NIÉMEN.
 — BATAILLE DE LA MOSKOVA. — INCENDIE DE MOSCOU. — LA RETRAITE.
 — PASSAGE DE LA BÉRÉZINA. — FIN DE LA GRANDE ARMÉE (1).



Le mariage de Napoléon irrita le Czar, qui l'avait laissé faire : une alliance franco-autrichienne menaçait en effet les intérêts de la Russie dans l'empire turc. En 1809, Talleyrand, dans sa disgrâce, reprenait son projet de 1805. Après avoir subordonné à Erfurt la politique française aux intérêts de l'Autriche en se servant de la Russie, il songeait de nouveau à sacrifier la Russie elle-même à sa cliente préférée. « Duroc, la même année, soumettait à Napoléon un autre mémoire, où il exposait que l'al-

liance russe allait contre notre politique traditionnelle ; que les possessions françaises en Italie et en Dalmatie étaient menacées par les agissements de la Russie en Serbie et en Grèce ; que la Russie ne défendait la Prusse que

(1) Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, t. IV et V d'*Histoires et Mémoires*. — Rambaud, *Histoire de Russie*. — Tolstoï, *Guerre et Paix*. — Les *Journaux ou Mémoires*

parce qu'elle comptait à l'occasion sur son armée ; qu'elle ne favorisait l'entreprise d'Espagne que dans l'espérance de voir 200.000 Français périr dans la Péninsule ; que l'intérêt de la dynastie napoléonienne demandait que la Russie fût repoussée le plus loin possible vers l'est ; que le démembrement de la Pologne avait été la honte de l'ancienne dynastie et que son rétablissement était nécessaire à la grandeur de la France et à la sécurité de l'Europe. Or le prince Kourakine avait su se procurer une copie de ce mémoire et l'avait adressé à l'empereur Alexandre (mars 1809) en lui faisant observer combien il était dangereux pour la Russie de permettre la ruine de l'Autriche. Alexandre s'en était souvenu dans la campagne de 1809 (1). »

Le traité de Vienne avait donné à la Russie une partie du territoire polonais de Galicie (400.000 âmes environ). Mais le duché de Varsovie en avait reçu bien davantage (1.500.000 âmes), ce qui augmentait les inquiétudes de la Russie au sujet de la reconstitution possible de la Pologne. Sans doute Napoléon consentait à ne pas rétablir en fait le royaume de Pologne, mais il refusait toute déclaration officielle à ce sujet (2). Déjà Poniatowski avait pris le titre de « commandant de l'armée polonaise », répondant aux plaintes d'Alexandre que « l'Empereur des Français était bien libre de donner des noms aux corps qui étaient sous ses ordres ».

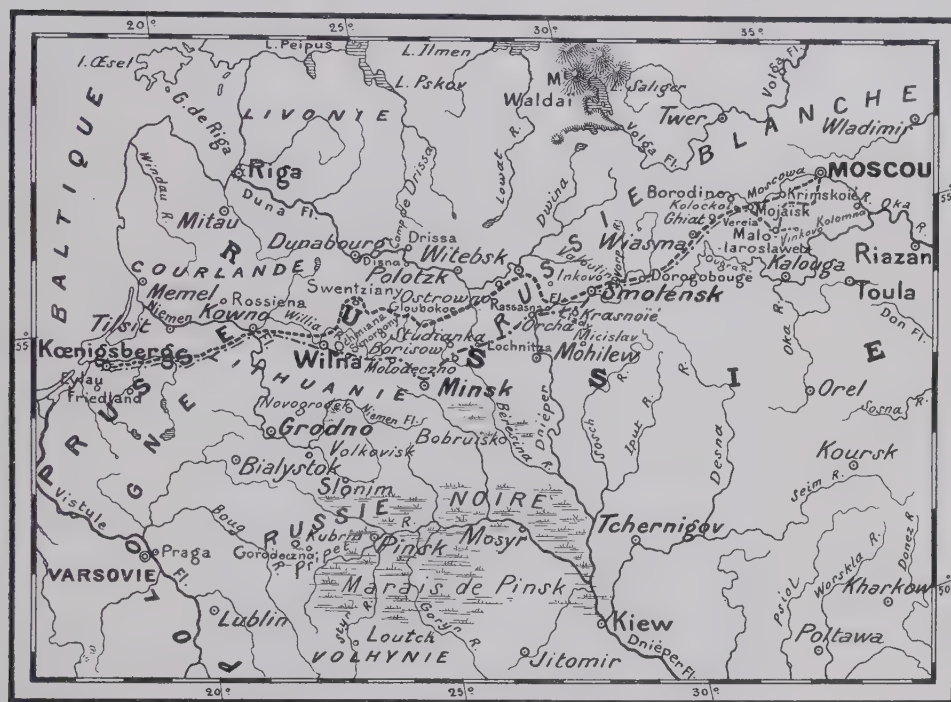
Les annexions de 1810 menaçaient la suprématie de la Russie dans la Baltique. Le grand-duc d'Oldenbourg, dépouillé par le sénatus-consulte du 13 décembre, était beau-frère du Czar, et il n'avait pas accepté Erfurt, que Napoléon lui offrait à la place de son duché. Avant la fin du mois, un ukase d'Alexandre permit l'introduction des denrées coloniales sous pavillon neutre et proscrivit l'importation des objets de luxe de tous pays, entre autres les porcelaines, les bronzes, les soieries, les rubans, les broderies, et frappa les vins de droits considérables. Cette mesure, officiellement destinée à empêcher la sortie du numéraire, était dirigée en réalité contre le commerce français. « J'aimerais mieux recevoir un soufflet sur la joue, » dit Napoléon quand il en eut connaissance. Pendant l'année 1811, les deux cabinets ne firent qu'échanger des notes et des réclamations, surtout au sujet du blocus et de l'affaire d'Oldenbourg. Des deux côtés on faisait des préparatifs militaires. Alexandre rappelait des trou-

de Pelleport, Fezensac, Fain, Pion des Loches, Labaume, Godart, R. Wilson, etc. Nous signalerons tout spécialement le *Journal illustré de la campagne de 1812* par un officier wurtembergeois, C. de Faber du Faur, publié par A. Dayot. On pourra juger de l'intérêt de cet ouvrage par les trois gravures que l'éditeur Flammarion nous a permis de reproduire. — Voir aussi, *La Campagne de 1812 d'après des témoins oculaires*, publiée par Georges Bertin.

(1) Rambaud, *Histoire de Russie*, p. 567 et suiv.

(2) Voir ci-dessus, p. 188. — Sur la singulière histoire d'un certain aventurier nommé Leppich qui s'établit en 1810 à Stuttgart, y fut protégé par l'ambassadeur russe d'Alopeus et se mit à fabriquer une sorte de machine infernale, destinée peut-être à attenter à la vie de Napoléon, voir la *Correspondance de Catherine de Wurtemberg*, p. 29.

pes du Danube, Napoléon en rappelait d'Espagne. En même temps, Napoléon faisait publier dans les journaux des articles pour démontrer que « l'Europe se trouvait forcément en train de devenir la proie de la Russie » ; on y parlait « d'invasions qu'il faut refouler, de domination universelle à anéantir » ; Lesur publiait son livre intitulé *Des progrès de la puissance russe*, où l'on lisait



Marche sur Moscou ——— Retraite ———

Carte de la campagne de Russie.

pour la première fois dans son ensemble le « Testament de Pierre le Grand ». Napoléon trouvait Caulaincourt trop russe et le remplaçait à Pétersbourg par Lauriston. Partout on prévoyait la rupture ; à Naples, l'envoyé français Durand de Mareuil se battit en duel avec l'envoyé russe Dolgorouki. A Saint-Pétersbourg, l'ami de la France, Speranski, fut disgracié, tandis que Stein, mis par Napoléon au ban de la Confédération du Rhin, fut appelé en Russie. C'était Karamsine qui avait porté le coup de grâce à Speranski, en envoyant de Moscou au Czar son mémoire « de l'ancienne et de la nouvelle Russie » (1).

Mais le danger le plus grave pour nous était le manque d'alliances solides. La Turquie était toujours en guerre avec la Russie : les Turcs avaient même remporté une victoire à Tartaritza (1809) ; mais les Russes avaient rapidement réparé cet échec. En 1812 Kutusof franchissait le Danube, et la Porte, par

(1) Voyez Rambaud, ouvrage cité, p. 570.

le traité de Bukarest (28 mai), cédait le pays entre le Dniester et le Danube, c'est-à-dire la Bessarabie avec Khotin, Bender, Ismaïl, Kilia et la libre navigation des bouches du fleuve. La Russie restait garante des privilèges concédés à la Serbie, à la Moldavie et à la Valachie. Il était temps : la campagne de Russie était commencée, l'amiral Tchitchagof put ramener contre Napoléon ses troupes rendues disponibles par la paix.

L'alliance de la Turquie était perdue ; Napoléon s'aliénait en même temps la Suède. A la suite de démêlés entre les Suédois et les corsaires français, il fit



Caulaincourt (Armand de), duc de Vicence. 1772-1827.

occuper la Poméranie. Alors Bernadotte qui, quoiqu'il ne fût pas encore roi (1), n'en dirigeait pas moins le gouvernement, écrivit, le 27 janvier 1812, à Napoléon une lettre, où, au milieu d'un noble langage, on sent percer l'envie, l'ambition et la résolution de tenir peu de compte de sa qualité de Français. Dès le 24 mars 1812 Bernadotte concluait un traité d'alliance avec la Russie, qui promettait la Norvège ; et, lorsque la guerre eut éclaté entre le Czar et Napoléon, il n'hésita pas, par le traité d'Ærebro, à faire entrer la Suède dans une alliance militaire avec la Grande-Bretagne et la Russie (18 juillet) (2).

(1) Charles XIII ne mourut qu'en 1818.

(2) Deux jours après (20 juillet), le Czar signait à Wiliki-Luki un traité officiel d'alliance avec la junte de Cadix et les insurgés d'Espagne.

M. Geffroy a montré (1) que c'est malgré la nation suédoise, en opposition avec ses vœux hautement exprimés, et à peu près à son insu, que le Français Bernadotte a tourné ses armes contre la France. Napoléon allait donc entreprendre cette expédition lointaine, privé des deux appuis qui auraient pu assurer ses ailes.

Napoléon conduisait contre la Russie non seulement la France et les pays



Murat. Par François Gérard. (Phot. de Braun Clément et C^{ie}.)

annexés Belgique, Hollande, Rive gauche du Rhin, Italie, mais encore les contingents de la Confédération du Rhin, de la Saxe, de la Bavière, du Wurtemberg, du grand-duché de Bade, du royaume de Westphalie, de la Suisse, qui avait renouvelé avec nous ses anciens traités. La Prusse nous donnait 20.000 hommes et l'Autriche, une armée de 30.000 hommes commandée par Schwartzemberg; 60.000 Polonais pleins d'enthousiasme étaient disséminés dans l'armée française. On y voyait aussi des Espagnols et des Portugais.

Cependant Napoléon hésitait. La Prusse, l'Autriche même étaient des alliées peu sûres, et un premier échec pouvait tourner tous nos amis forcés

(1) *La Politique suédoise en 1812.* (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} novembre 1855.)

contre nous. Napoléon comprenait aussi combien il était imprudent d'attaquer la Russie quand l'Espagne occupait encore tant de soldats français. Il était soucieux et agité, rassemblait les différents états de situation de chaque puissance de l'Europe. Il en fait composer un résumé exact et complet, le lit et le relit et finit par s'écrier : « Non, sans doute, rien n'est assez établi autour de moi, même chez moi, pour une guerre aussi lointaine. Il faut la retarder de trois ans. » Napoléon interroge les voyageurs qui arrivent de Moscou, sur le climat, les maladies du pays, se fait faire de nouveaux rapports.

Parfois Napoléon semble se résigner à la paix tout en se tenant prêt à faire la campagne ; il abandonnerait volontiers au dernier moment cette entreprise, dont la grandeur l'effraie lui-même. Il continue à négocier avec le Czar : il ouvre même des négociations avec l'Angleterre, mais Castlereagh répond à Bassano que la France doit d'abord reconnaître Ferdinand pour roi d'Espagne. Puis Napoléon se ravise, la conquête de la Russie le fascine, « ses destinées doivent s'accomplir ». Il lui semble que sa vie manque de dénouement. Le cinquième acte doit se jouer à Moscou, « après, on se reposera ! » La civilisation occidentale sera assurée. « Quel homme ! disait M. de Narbonne en sortant d'un entretien avec Napoléon, quel homme ! on est entre Bedlam (1) et le Panthéon. » Le duc de Vicence qui avait été ambassadeur de Russie de 1807 à 1811, essaya jusqu'au dernier moment avec plus d'autorité que Narbonne de détourner Napoléon de son fatal projet : le 5 juin il faisait encore une dernière tentative et tenait à l'Empereur, avec un courage rare alors, un langage prophétique (2).

Le 9 mai 1812, Napoléon sort de Paris pour gagner l'Allemagne (3). L'empereur d'Autriche, les souverains de la Confédération du Rhin accourent à Dresde. Napoléon espérait par cette assemblée prouver que la guerre de Russie était européenne ; elle contrasterait, pensait-il, avec l'isolement d'Alexandre, qui serait peut-être effrayé de son abandon. Tous ces princes l'entouraient comme des vassaux perdus dans les rangs de l'état-major français.

Napoléon envoya Narbonne auprès du Czar pour faire une dernière tentative et l'inviter à venir à Dresde. Narbonne trouva « les Russes sans abattement et sans jactance. De tout ce que leur empereur lui avait répondu, il résultait qu'on préférerait la guerre à une paix honteuse, qu'on se garderait bien de s'exposer à une bataille contre un adversaire trop redoutable ; qu'enfin on saurait se résoudre à tous les sacrifices pour traîner la guerre en longueur et rebuter

(1) On sait que Bedlam est la principale maison de fous de Londres.

(2) V. Vandal. *Napoléon et Alexandre*. 3^e volume.

(3) Pour cette guerre inexorable, il n'avait pas reculé devant l'odieux moyen que l'Angleterre avait employé contre nous pendant la Révolution, et de même que Pitt avait fait fabriquer à Londres de faux assignats, il fit fabriquer à Paris une grande quantité de faux roubles pour les écouler en Russie. — Napoléon avait déjà songé à agir de même à l'égard de l'Autriche. 300 millions de faux billets de la Banque autrichienne avaient été fabriqués. Mais ils n'avaient pas été utilisés, et ils furent détruits en 1810 à la suite de négociations dont on peut voir le détail dans les mémoires de Metternich.

Napoléon ». Alexandre lui avait dit : « Je ne me fais point d'illusions, je sais combien l'empereur Napoléon est un grand général, mais j'ai pour moi l'espace et le temps. Il n'est pas de coin reculé de ce territoire hostile pour vous où je ne me retire, pas de poste lointain que je ne défende avant de consentir à une paix honteuse. Je n'attaque pas, mais je ne poserai pas les armes tant qu'il y aura un soldat étranger en Russie. » Napoléon répondit à Narbonne : « Il faudra voir si cette constance tiendra contre l'épreuve des événements ; trompé par les conseils de l'Angleterre, on veut la guerre : je la ferai (1). »

Au mois de juin, l'armée qui allait envahir la Russie comptait, en y comprenant 60.000 malades et 150.000 hommes restés en arrière, environ 680.000 soldats, dont 355.000 Français et 325.000 étrangers. Avec les réserves ce nombre s'élevait à plus d'un million (2).

A l'extrême droite, le prince Schwartzenberg avait 34.000 Autrichiens ; à sa gauche, le roi de Westphalie, avec 79.200 Westphaliens, Saxons et Polonais, marchait de Varsovie à Grodno. Le vice-roi d'Italie réunissait vers Marienpol et Pilony 79.500 Bavares, Italiens et Français. L'Empereur était au centre avec 220.000 hommes, commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio et d'Elchingen, qui, venus de Thorn, Marienbourg et Elbing, se réunirent en une seule masse le 23 juin près de Kowno. A gauche enfin, devant Tilsit, Macdonald et York avec 32.500 Prussiens, Bavares et Polonais. L'armée comptait 1.372 canons, 6 équipages de pont, un équipage de siège.

Les Russes étaient disposés parallèlement aux Français, formant un demi-cercle concave de notre côté. Au centre, étaient Alexandre et le général Barclay de Tolly avec 60.000 hommes ; à leur droite, Wittgenstein avec 26.000 hommes ; à gauche, au sud, Bagration avec 65.000 occupait Wolkowisk. Tormasof formait une réserve de 40.000 hommes à Lutsk, en Volhynie. Enfin l'amiral Tchitchagof allait ramener 50.000 hommes des bords du Danube. Deux corps se formaient en outre aux deux extrémités, l'un à Mosyr, sur le Pripet, l'autre sur la Dwina, à Dunabourg et à Riga pour fermer la route de Pétersbourg. Celui-ci devait s'appuyer sur un camp retranché établi à Drissa ; c'était le réfugié allemand Pfühl qui l'avait fait élever : il espérait en faire un Torrès-Védras, y jouer le rôle de Wellington et y arrêter Napoléon.

Mais Napoléon, qui avait pour objectif Moscou, forme le plan de pénétrer en Russie par la trouée du Dniéper, c'est-à-dire par le couloir de quinze lieues qui s'étend entre la Duna et le Dniéper, alors parallèles, avant qu'ils se dirigent l'un vers le nord, l'autre vers le sud et qu'ils opposent à l'envahisseur un obs-

(1) L'Angleterre était représentée au quartier général d'Alexandre I^{er} par Robert Wilson qui eut une grande part dans les résolutions les plus énergiques qui furent prises par l'état-major russe.

(2) Les états de situation donnent pour l'armée d'invasion en ligne au mois de juin 515.000 h.

tacle des plus difficiles. Pour arriver à Moscou il fallait couper l'immense ligne des forces russes ; par conséquent Macdonald, à gauche, devait refouler Wittgenstein et menacer Pétersbourg par Riga et Revel, tandis qu'à droite Schwartzenberg contiendrait Tormasof en attirant Bagration au sud. Pendant ce temps, Napoléon, avec la Grande Armée, attaquera Vilna, rejettera Barclay de Tolly au nord sur Drissa et la Dwina, tandis que ses lieutenants rejeteront Bagration dans les marais de la Bérézina ou du Pripet.

Entre les deux ailes, le centre marchait sur le Niémen en trois grands corps. Jérôme, avec 80.000 hommes, devait passer à Grodno ; le prince Eugène, avec 75.000, à Pilyon ; Napoléon, avec 220.000, à Nogaraïski, trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, au matin, le corps de Napoléon, au sortir de la forêt de Pilwisky, se forma en trois colonnes et descendit des hauteurs environnantes jusqu'au Niémen. L'invasion était commencée. Le sort en était jeté, la fatale expédition de Russie était entreprise et, à la faute politique dont cette guerre était la conséquence, venait s'ajouter dès le début la faute militaire, peut-être plus grave encore, de commencer la campagne à la fin de juin, alors qu'il restait trois mois à peine avant l'arrivée de la saison des froids, qui, cette année-là justement, devait être si rigoureuse.

Le 25, les colonnes s'ébranlèrent, traversèrent lentement les trois ponts et se perdirent dans le lointain. Aucun ennemi ne paraissait ; on ne voyait qu'un désert ; au loin, des forêts. Le soleil était magnifique (1) ; la joie était dans toutes les colonnes. Napoléon avait franchi le fleuve de bonne heure, il regardait passer son armée avec un juste sentiment d'orgueil : c'était tout l'occident en arme. « Il avait retrouvé sa belle humeur. » Il agitait sa cravache et on l'entendait fredonner l'air de « Marlborough s'en va-t-en guerre ». Cet à-propos, qui, dit un témoin, nous égaya quelque temps ne devait se justifier que d'une façon trop tragique. Bientôt impatient de ne pas voir l'ennemi Napoléon galope sans but à l'avant de son armée, s'enfonce dans les bois puis revient à la hâte.

L'Empereur espérait une action décisive aux portes de Vilna. Décidément l'ennemi refusait la bataille ; il n'y eut qu'un faible engagement. Les Russes fuyaient en effet vers Drissa en brûlant les ponts et les magasins. A peine arrivé à Vilna (16 juillet), Napoléon eut à mettre en règle toute sa correspondance politique, administrative et militaire, qui s'était accumulée pendant les premiers jours de marche, et à organiser la suite de la campagne. Il comptait sur l'appui des Lithuaniens pour combattre les Russes, mais craignait, en les affranchissant, de mécontenter l'Autriche, et ne voulait pas s'ôter la possibilité

(1) Certains témoins oculaires et de grande autorité ont dit que le passage du Niémen eut lieu pendant un effroyable orage. Il y eut en effet un orage violent mais fort court. Le passage se faisait d'ailleurs, on le conçoit, sur un front considérable et l'orage a pu être plus long et plus intense au point où passaient certains corps qu'à d'autres. De là des témoignages contradictoires et également sincères.



Aux bords du Niémen. Gravure extraite du *Journal illustré de la campagne de Russie*, de Faber du Faur, publié par Dayot. Paris, Flammarion, éditeur.

de traiter avec la Russie. La même raison l'empêchait de ressusciter franchement la Pologne. Vainement la diète du grand-duché de Varsovie s'était-elle constituée en diète générale, avait-elle déclaré le royaume de Pologne rétabli et envoyé une députation à Napoléon, pour lui dire : « Que Napoléon le Grand prononce ces seules paroles : « Que le royaume de Pologne existe », et il existera. » L'Empereur n'avait pas voulu s'engager. « Si Napoléon, au lieu de s'enfoncer en Russie, se fût borné à organiser et à défendre l'ancienne principauté de Lithuanie, nulle force humaine n'eût pu empêcher le rétablissement de l'État polonais-lithuanien, dans ses anciennes limites. Les destinées de la France et de l'Europe auraient été changées (1). » Bientôt l'armée souffrit de la famine, et alors il fut impossible d'empêcher le pillage, qui exaspéra bientôt les populations mêmes de l'ancienne Pologne, lesquelles n'avaient d'abord pour nous que de la sympathie.

Les Russes avaient tout détruit sur la route de la colonne impériale. Des soldats appartenant même à la jeune garde étaient morts de faim ; d'autres, au milieu des chemins, s'appuyant le front sur leurs fusils, se faisaient sauter la cervelle, les traînards formaient déjà une véritable armée, et l'on n'était qu'au commencement de la campagne. Cependant pour préparer la marche de Napoléon et du prince Eugène sur Vitepsk, Murat, Oudinot et Ney contenaient Barclay (10 juillet), tandis que Jérôme repoussait lentement Bagration dans les défilés du plateau de Lithuanie, et que Davout, établi entre la Vilja et la Bérézina, le forçait à rentrer dans les marais avec 40.000 hommes. Napoléon les crut perdus : « Ils sont à moi, » s'écria-t-il. Mais le roi Jérôme, irrité d'avoir été mis sous les ordres de Davout, n'exécuta pas le mouvement que le maréchal lui indiquait, fit manquer le plan de Napoléon, et, par suite, le succès remporté par Davout à Mohilev (23 juillet) ne put empêcher Bagration de se retirer par la route de Smolensk. Jérôme quittait l'armée pour retourner en Westphalie.

Napoléon était resté dix-huit jours immobile à Vilna, qu'il faisait fortifier. Il ordonnait la levée de onze régiments lithuaniens et mettait le duc de Bassano à la tête du gouvernement de la Lithuanie. La retraite des Russes paraissait l'avoir ébloui ; il en jouissait trop. Il disait à Narbonne : « Eh bien, que pensez-vous maintenant de la fermeté de l'empereur Alexandre ? Trouvez-vous bien politique et bien militaire de nous laisser faire tant de chemin sans coup férir ? — Sire, répondit Narbonne, c'est cette guerre de temps et d'espace qu'on nous avait promise ; l'Empereur peut en juger par le séjour forcé que, même sans batailles livrées et pour le seul ralliement de ses troupes en marche, il est contraint de faire à Vilna. » Mais c'était surtout un affaiblissement prématuré qui alanguissait Napoléon ; son esprit toujours actif était retardé par l'abatte-

(1) Rambaud, *Histoire de Russie*. — Voir aussi Villemain, *Souvenirs contemporains*, 1^{er} volume.

ment de son corps ; son embonpoint augmentait, et il souffrait cruellement de la dysurie, dissimulant, autant qu'il le pouvait, l'état de sa santé pour ne pas exciter la crainte dans ses armées, l'espoir chez ses ennemis.

Enfin il part le 16 juillet au soir, passe à Swentziani (17), à Kluboké (18), d'où il répond, sous le nom d'un grenadier français, à une adresse que les Russes avaient répandue dans l'armée. Il apprend alors que Barclay de Tolly a quitté la Düna et abandonné le camp de Drissa. Le camp de Drissa avait le fleuve à dos, quatre ponts seulement en cas de retraite. Barclay avait donc raison de ne pas s'y tenir et il se dirigea sur Vitepsk. Alors l'armée russe se déchâna contre Pfühl et les Allemands et les vrais Russes Araktchéef et Balachef firent comprendre au Czar qu'il serait plus utile à Smolensk ou dans une capitale qu'au milieu de ses troupes : Alexandre quitta l'armée.

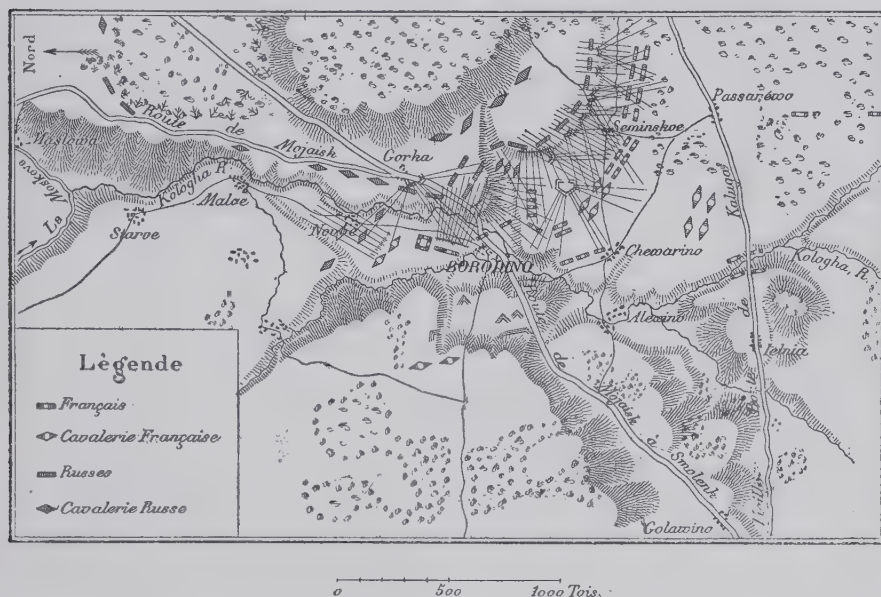
Après que Murat eut livré le brillant combat d'Ostrowno (25 juillet), et, avec l'aide du prince Eugène, eut enlevé une forêt de deux lieues de profondeur (26 juillet), l'armée déboucha dans la plaine de Vitepsk. Barclay nous y avait précédés. Le 27 au matin, il occupait au-devant de la ville, sur la rive gauche de la Düna, une hauteur protégée en front par la Loutchesa. Deux cents voltigeurs parisiens du 9^e de ligne et le 16^e de chasseurs à cheval furent lancés par Murat contre la cavalerie russe, qui écrasa bientôt le 16^e chasseurs et l'eût anéanti sans l'intervention personnelle de Murat. Les lanciers russes, repoussés dans une charge, se retournent sur les deux cents voltigeurs parisiens, qui, seuls, entre les deux armées, se retirent, en combattant, sur un terrain entrecoupé de buissons et de crevasses, et, à coups de fusil, mettent en fuite les lanciers. Napoléon, qui les apercevait, s'écrie devant Narbonne : « Ce sont des enfants de Paris ! Allez leur dire que je les ai vus et qu'ils ont tous aujourd'hui mérité la croix de la Légion d'honneur. »

Le prince Eugène, Murat et Lobau attaquèrent vivement l'avant-garde russe, qui se replia derrière la Loutchesa. Napoléon, comptant sur une bataille pour le lendemain, fit cesser l'attaque. Barclay s'était battu pour donner à Bagration le temps de le rejoindre ; mais, apprenant, le 27 au soir, sa retraite sur Smolensk, il partit dans la nuit sans laisser aucun indice qui pût faire connaître sa route. L'armée française entra dans Vitepsk et n'y trouva que quelques Juifs ; on les questionna inutilement. On essaya vainement toutes les routes, on dut s'arrêter épuisé. Napoléon tint conseil ; tous les généraux furent d'avis de ne pas aller plus loin. « Eh bien, dit Napoléon, je m'arrête ici : je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée et organiser la Pologne ; la campagne de 1812 est finie, 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Saint-Pétersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans. On fera une guerre d'affranchissement au lieu d'une guerre d'invasion ; on appellera la Lithuanie et une partie des Polonais à l'indépendance, on soulèvera même les provinces



Près de la route, non loin de Pœwa. Extrait du *Journal illustré de la campagne de Russie* de Faber du Faur, publié par Dayot. Flammarion, éditeur.

du sud pour en tirer des Cosaques. L'armée française sera nourrie par ceux qu'elle aura affranchis. » L'empereur comptait si bien alors passer une année à Vitepsk qu'il songe à faire venir des acteurs de Paris pour l'hiver. Il écrit à un administrateur : « Songez à nous faire vivre, nous ne ferons pas la folie de Charles XII. » L'Empereur avait espéré qu'Alexandre lui enverrait de nouvelles propositions de paix ; quand il voit le silence du Czar, l'impatience le saisit et il oublie ses résolutions. Le nom de Moscou l'obsède : il s'enhardit à considérer l'idée d'une marche sur cette ville ; penché sur ses cartes,



Plan de la bataille de Borodino ou de la Moskowa. (Tiré de *Victoires et Conquêtes des Français*.)

il examine les routes, se relève, erre dans ses appartements, passe d'un objet à l'autre sans s'arrêter à aucun. Enfin il se décide. Berthier, Lobau, Caulaincourt ne cachent pas leur opposition à son projet. Duroc lui fait des observations nettes et froides où il prévoit les revers qui nous attendent. Daru, droit et impassible, fait observer à l'Empereur que cette guerre n'est pas nationale et que personne n'en comprend le but ni la nécessité. Napoléon sait que, du Niémen à Mohilev, l'armée a été diminuée de 150.000 hommes ; que, réduite à se nourrir de mauvais seigle bouilli, elle est décimée par la dysenterie et se plaint des soins excessifs donnés à la garde ; que les Russes sont décidés à tout pour ruiner l'envahisseur, qu'ils incendient leurs villages, en n'hésitant pas à y brûler leurs blessés. Enfin, il apprend de Duroc le traité de Bukarest. Napoléon écoute avec douceur les objections, mais persiste ; il va faire « la folie de Charles XII ».

Sébastiani, ayant dû reculer à Inkowo (7 août) devant des forces supérieures, Napoléon crut que les Russes marchaient sur son centre. Il résolut alors de le transporter de Vitepsk à Orcha pour se trouver sur le flanc gauche des Russes et leur barrer la route de Moscou. Il donna, le 10 août, l'ordre de cet admirable mouvement stratégique et partit le 13 de Vitepsk, après y être resté quinze jours ; son armée devait se retrouver le 14 à Liady, entre Orcha et Smolensk. Elle franchit pour la première fois le Dniéper à Rassasna et marcha sur Liady, en une seule colonne, abandonnant le long de la route des traîneurs et des maraudeurs. Seul le corps de Davout gardait un ordre parfait. Après Liady, la petite Russie commençant, l'armée cessa d'avoir affaire aux Juifs polonais, dont elle regretta bientôt cependant les services ; on devait retrouver les Juifs au retour (1).

Le 15 août, on aperçut Krasnoë ; Ney en débusqua un régiment russe, mais au delà étaient 6.000 hommes avec Newerowskoï, qui rejoignit à Smolensk Barclay et Bagration, après avoir repoussé toutes les charges de la cavalerie de Murat. Barclay voulait reculer toujours et faire le désert devant lui ; c'était son plan arrêté depuis 1807. Bagration, élève de Souwarow, ne comprenait que l'offensive ; l'armée était pour lui ; on insulta presque Barclay, suspect à titre d'Allemand des provinces baltiques. Ce général, troublé par ces attaques, hésita dans l'exécution de son plan et laissa engager le combat de Krasnoë. La retraite de Newerowskoï fit précipiter l'armée russe sur Smolensk pour la défendre.

Lorsque Napoléon arriva dans cette ville, le 16, il aperçut sur la rive droite du Dniéper une armée en mouvement. C'étaient 120.000 Russes avec Barclay et Bagration. « Enfin, je les tiens ! » s'écria Napoléon. Aussitôt il range ses troupes pour la bataille qu'il espère. Mais Barclay envoie Bagration au delà de Smolensk pour se débarrasser de lui et peut alors accomplir librement ses desseins. Le lendemain 17, en effet, Belliard aperçoit dans une reconnaissance les Russes en pleine retraite ; on cherche en vain un gué pour aller couper l'arrière-garde russe restée dans Smolensk. Cette arrière-garde fait une vive résistance et ne laisse entrer les Français, à 3 heures du matin, qu'après avoir mis le feu à une partie de la ville. Le 19 août, à Valoutina, l'inaction de Junot fit peut-être manquer une fois encore à Napoléon l'occasion de livrer une grande bataille. Ce ne fut qu'une série de combats dont l'issue, heureuse pour nous, fut chèrement achetée par la mort du général Gudin.

L'on n'était qu'au début de la campagne et déjà l'état de l'armée pouvait inspirer les plus graves appréhensions. La chaleur était accablante ; les malades, les blessés étaient sans vivres, sans lits, sans paille même et sans médica-

(1) Sur le rôle des Juifs dans la campagne de Russie, rien n'est plus caractéristique que les dessins de l'officier de Faber du Faur dans son *Journal illustré de la Campagne de Russie*.



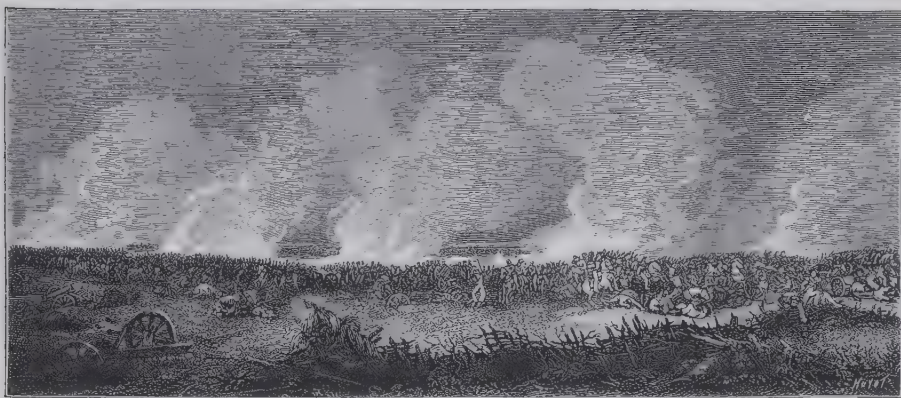
Les Enfants de Paris devant Vitëpsk. 200 voltigeurs du 9^e régiment repoussant les charges des Cosaques de la garde, à la traversée de la Dwina (27 juillet 1812).
Tableau d'Horace Vernet. D'après la gravure de Jazet.

ments. Plusieurs, soit malveillance, soit accident, sont brûlés dans les villages où on les a laissés ; les survivants sont exposés en plein air à toutes les intempéries. Bientôt il faut suppléer au linge par le papier trouvé dans les archives ; un hôpital de 100 blessés resta trois jours sans secours. Le moral des soldats valides était aussi profondément atteint. « Troublés par une vague inquiétude, ils marchaient à travers la morne uniformité de ces longues plaines, de ces vastes et silencieuses forêts de noirs sapins, et s'effrayaient de leur faiblesse au milieu de cette immensité. Alors ils se formaient des idées sinistres et bizarres sur la géographie de ces contrées inconnues, et, saisis d'une secrète horreur, hésitaient à s'enfoncer dans ces vastes solitudes. » (SÉGUR.) Ce qui avait surtout ébranlé Napoléon, c'était l'incendie de Smolensk, résultat d'une froide détermination, et l'abandon de la ville par presque tous ses habitants. Napoléon comprit que c'était la population russe tout entière qui reculait devant lui. A Vitepsk, il avait pensé à soulever les paysans, mais il ne tarda pas à reconnaître que ses tentatives n'avaient pas de chances sérieuses. Barclay faisait croire que c'était Napoléon qui ordonnait d'incendier les magasins et les églises. Les serfs étaient persuadés que les Français étaient des légions de démons commandés par l'Antéchrist ; ils n'osaient plus employer les ustensiles dont nos soldats s'étaient servis. D'ailleurs Napoléon hésitait à provoquer une guerre servile, et, même à Moscou, il refusa les offres qu'on lui fit à ce sujet.

De Smolensk Napoléon pouvait se diriger soit sur Pétersbourg, soit sur Moscou, soit sur Kiew. Il hésitait entre ces trois routes. A Kiew, il envelopperait Tchitchagof, dégagerait le flanc droit de son armée et s'assurerait des provinces les plus peuplées et les plus fertiles de la Russie. A Pétersbourg, il s'emparerait du gouvernement, des arsenaux de terre et de mer, et enlèverait à Alexandre le seul point de communication avec l'Angleterre. Mais à Moscou, il attaquerait la nation au cœur : il ne fallait plus que quinze jours pour y parvenir, tandis que Pétersbourg était à vingt-neuf jours de marche. Le nom de Charles XII le hantait ; il s'efforçait de trouver mille différences entre l'expédition suédoise et la sienne. Ses lieutenants étaient vainqueurs sur les ailes. Schwartzenberg et Reynier, qui avaient déjà repoussé Tormasof jusqu'à Gorodeczna, où ils l'avaient vaincu (12 août), avaient remporté un nouveau succès à Kobryn (16 août). Pendant que Macdonald occupait Dunabourg et investissait Riga, Oudinot, aidé du corps bavarois commandé par Gouvion Saint-Cyr, occupait Wittgenstein sur la Drissa par des engagements heureux (29 juillet, 1^{er} et 2 août). Il s'était retiré cependant sur Polotsk pour se concentrer et avait livré (17 août) un nouveau combat, lorsqu'une blessure grave l'obligea à remettre le commandement à Gouvion Saint-Cyr. Le lendemain, le nouveau général en chef remportait la brillante victoire de Polotsk, pour laquelle il reçut le bâton de maréchal : il le méritait depuis longtemps. Toujours calme

au milieu des plus grands périls, d'une simplicité grave, de mœurs irréprochables, d'une probité exemplaire, il avait acquis un grand ascendant sur ses troupes quoiqu'il les négligeât trop en dehors du champ de bataille; son esprit philosophique et méditatif aimait surtout à tirer parti du caractère moral de ceux qu'il avait à combattre ou à commander. Ses vertus lui faisaient pardonner son humeur parfois malveillante et difficile. A la manière dont il jugeait le terrain d'un coup d'œil et à son habileté à se servir de la carte, on retrouvait l'ancien artiste dessinateur.

Le 20 août, la Grande Armée quitta Smolensk. Napoléon partait pour Moscou avec 155.000 hommes et s'appuyait sur 280.000, laissés en Lithuanie et



Bataille de la Moskowa, Tableau de Langlois (Jean-Charles, dit le colonel). Musée de Versailles.
(C'est aussi le sujet d'un des panoramas de cet artiste.)

en Pologne. A l'avant-garde, Davout et Murat se disputaient le commandement; cette mésintelligence empêcha d'engager une bataille à Dorogobouje, le 23 août. Dans le camp ennemi, on se déchaîna contre Barclay, qui avait permis à l'ennemi de se servir du terrain au lieu d'en profiter lui-même. Bagration cria à la trahison. Toute l'armée réclama Kutusof, qui avait pour lui le souvenir d'Amstetten, de Krems, de Dirnstein et de ses succès récents contre les Turcs. Le Czar céda et lui confia l'armée : Barclay demanda généreusement à servir sous ses ordres. Cette nomination excita un enthousiasme général. Cependant Kutusof ne pouvait et ne devait que poursuivre l'exécution du plan de Barclay, il continuait à reculer, et les Russes brûlèrent encore leurs villes à mesure qu'ils les abandonnaient. Mais on ne pouvait livrer Moscou, la ville sainte, sans essayer de la sauver par une bataille générale. Kutusof s'arrêta à Borodino, au confluent de la Moskova et de la Kolotch ou Kolocza. Il avait couvert le terrain de redoutes et de travaux. Miloradowitch, avec 10.000 recrues et une foule de paysans portant la croix et criant « Dieu

le veut! », le rejoignirent. Kutusof eut alors 72.000 fantassins, 18.000 cavaliers réguliers, 7.000 Cosaques, 10.000 miliciens, 640 canons servis par 14.000 artilleurs. Napoléon n'avait pu réunir que 86.000 fantassins, 28.000 cavaliers, 587 canons servis par 16.000 pionniers ou artilleurs; mais son armée, quoique fatiguée par cette marche de 800 lieues, était encore supérieure aux Russes, bien qu'ils en fussent, dit Ségur, « à ce point où les nations ont encore toutes les vertus primitives et déjà des vertus acquises ». La Grande Armée de 1812 avait plus d'unité que celle de 1809.

Napoléon arriva le 5 septembre au monastère de Kolotskoï et reconnut que la droite russe était trop bien défendue par l'escarpement de la rive gauche de la Kolocza, et qu'il valait mieux l'attaquer là où elle avait dû se défendre par des fortifications de campagne. Afin de pouvoir se déployer plus à l'aise, il ordonna d'enlever le jour même la redoute de Schwardino, située à droite du champ de bataille. Ce fut un combat effroyable entre les soldats d'Eugène, de Compans, de Murat, de Poniatowski et l'armée de Bagration. La redoute nous resta enfin. Quand, en passant la revue des troupes le lendemain, Napoléon demanda où était le 61^e de ligne qui avait eu l'honneur d'enlever la position : « Il est dans la redoute », répondit le colonel (1).

Le 6, de grand matin, Napoléon monta à cheval avec ses maréchaux et fit avec le plus grand soin la reconnaissance du terrain où l'on allait se mesurer avec les Russes. « Après cette inspection, Napoléon, ayant arrêté ses idées, résolut de ne laisser sur la gauche de la Kolocza que très peu de forces, d'exécuter une attaque assez sérieuse au centre vers Borodino, mais de diriger son principal effort vers la droite de la Kolocza, tant sur le premier monticule couronné par une grande redoute que sur le second où s'élevaient trois flèches ou redan en avant du village de Semenofskoï. En même temps, à travers les bois d'Outitza et sur la vieille route de Moscou, on acheminerait le corps de Poniatowski pour inquiéter les Russes de ce côté. On pourrait même, si l'attaque réussissait de ce côté, y envoyer des forces plus importantes. « Eugène sera le pivot, s'écria Napoléon. C'est la droite qui engagera la bataille. Dès qu'à la faveur des bois, elle aura envahi la grande redoute qui lui est opposée, elle fera un à gauche et marchera sur le flanc des Russes, ramassant et refoulant toute leur armée sur la droite et dans la Kolocza (2). »

La journée du 6 fut calme; on se préparait à la bataille. Dans le camp des Russes, régnait le plus profond silence; au milieu des popes et des archimandrites, Kutusof montrait à ses soldats l'icône de la Vierge de Smolensk, qui

(1) Ce combat de Schwardino est le sujet de *l'Enlèvement de la redoute* de Mérimée.

(2) Davout avait proposé un autre plan qui semblait devoir amener encore des résultats plus décisifs, et Davout est un assez grand homme de guerre pour que, sur un point déterminé, on puisse hésiter entre lui et Napoléon. L'Empereur crut devoir le repousser pour des raisons qu'on peut voir dans Thiers tome XIV, p. 310.

avait, disait-on, échappé miraculeusement aux Français, et les exhortait à défendre leur religion et leur patrie. Dans le camp français, Napoléon montrait à ses officiers et aux soldats de la vieille garde le portrait du roi de Rome, par Gérard, qu'il venait de recevoir. Les Russes passèrent la nuit à se confesser, à communier ; le matin, ils mirent des chemises blanches, comme pour une noce, et, à genoux, furent bénis et aspergés d'eau sainte par les popes.

Napoléon, épuisé, fut saisi, le 6 au soir, d'une fièvre violente ; la soif le dé-



Prise de la grande redoute, à la Moskova. Mort du général Jean-Gabriel, comte de Caulaincourt, frère cadet du duc de Vicence. D'après un dessin d'Albrecht Adam, peintre de S. A. I. le prince Eugène.

vorait, il ne trouvait aucun repos ; un accès de dysurie vint s'ajouter à ses souffrances. Mais, à 5 heures du matin, il se ranime en apprenant que les Russes sont prêts à combattre et que Ney demande à attaquer. « Nous les tenons enfin, s'écrie-t-il, marchons, allons nous ouvrir les portes de Moscou ! » Il se leva et se rendit sur le terrain. « Eugène prit position devant Borodino, sur la Kolocza ; au centre étaient Davout et Ney, ayant en seconde ligne Murat et Junot et en réserve la garde ; Poniatowski, à droite, Davout et Ney commencèrent l'attaque sur les redoutes de Séménofskoï, « ils se jetèrent impétueusement dans les intervalles des ouvrages et les tournèrent à la gorge ; les soldats des deux corps entrèrent pêle-mêle dans les redoutes sans même laisser aux Russes le temps de retirer leurs pièces ». Bagration accourut avec des renforts ; ses attaques désespérées n'eurent aucun succès ; il fut blessé à mort.

Pendant ce temps, Kutusof entassait ses troupes du côté d'Eugène, qui, après avoir enlevé Borodino, s'était emparé de la grande redoute : il parvint à l'en chasser, et alors il porta ses réserves au secours de sa gauche. Le combat se renouvela avec fureur. Mais l'acharnement des Russes échoua contre la froide intrépidité de nos bataillons ; les redans restèrent en notre pouvoir. Alors Kutusof ramena et concentra toutes ses troupes pour un dernier effort. On prévint son attaque en se jetant sur la gauche de la redoute ; les cuirassiers de Caulaincourt y entrèrent par la gorge, et les fantassins de Lanabère en escaladant les parapets ; les deux généraux y furent tués ; la redoute fut prise, mais il était temps ; les masses ennemies se précipitaient une troisième fois sur Semenovskoï. « Le choc fut effroyable, tout se croisa, se mêla, s'écrasa au milieu des détonations de huit cents pièces de canon ; enfin Davout et Ney enfoncèrent la gauche des Russes, qui se retirèrent sur la Moskova. » (LAVALLÉE.)

Il était 3 heures et demie. Pendant toute la journée, Napoléon, qui avait conçu un si beau plan, était resté morne, affaissé, en proie à des souffrances physiques qu'il ne pouvait plus cacher, répondant languissamment aux questions et ne faisant que des gestes de résignation en apprenant la mort de ses meilleurs généraux. Cette indécision avait empêché de gagner la bataille dès 11 heures du matin, ou au moins à 2 heures. Si la garde eût été alors engagée, comme Belliard, Murat, Ney le supplient à plusieurs reprises d'en donner l'ordre, comme toute l'armée le demande, les Russes étaient perdus, on avait un nouvel Austerlitz. Mais Napoléon, avec une timidité qu'on ne lui connaissait pas, répondait : « S'il y a une seconde bataille, avec quoi la livrerai-je ? » Cependant le vrai moyen de n'avoir plus à lutter contre l'armée de Kutusof était de la détruire. Murat et Ney étaient désespérés. Ce dernier, avec sa fougue ordinaire, s'écrie : « Puisque l'Empereur reste derrière l'armée, qu'il n'est plus général et qu'il veut faire partout l'Empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux à sa place. »

A partir de 3 heures et demie, il n'y eut plus qu'une épouvantable canonnade. « Puisqu'ils en veulent qu'on leur en donne, » dit Napoléon. A 10 heures du soir, Murat, qui a combattu depuis quinze heures, veut encore charger. Mais Napoléon se contente de faire occuper par la garde le champ de bataille, couvert de 60.000 Russes et de 30.000 Français morts ou blessés. Nous n'avons fait que 800 prisonniers. Autour de la redoute, il y avait une épaisseur moyenne de six à huit hommes entassés les uns sur les autres. Nous comptons 49 généraux et 37 colonels tués ou blessés ; les Russes à peu près autant (1).

(1) Les généraux français tués à la Moskova furent : Montbrun, Jean-Gabriel de Caulaincourt, Plauzonne, Huard, Marcion, Lanabère, Compère, Bessières, Dumas, Canouville, Chastel. — Parmi les blessés, se trouvaient, Davout, Morand, Friant, Compans, Rapp, Belliard, Nansouty, Grouchy, Saint-Germain, Bruyère, Pajol, Dufrance, Bonamy, Teste, Guilleminot, Dessaix, Lahoussaye, Latour-Maubourg. — Parmi les généraux russes tués ou mortellement blessés citons l'illustre Bagration, les deux frères

Sans doute Napoléon pouvait encore concentrer 100.000 hommes et Kutusof 50.000 seulement. Mais, à cette distance, Napoléon ne pouvait réparer ses pertes. Comme le disait Tolstoï, « la bête était blessée à mort ».

Le 9 septembre, on rentra dans Mojaïsk, que les Russes incendiaient par leurs obus au moment où les Français y pénétraient.

La bataille de la Moskova n'était pas encore perdue, et l'on commençait à abandonner Moscou. Rostopchine, gouverneur général de la capitale, cherchait



Incendie de Moscou, Lithographié d'après le dessin de Bacler d'Albe.

à rassurer le peuple par ses proclamations en style biblique et en prose rimée. Sur l'ordre d'Alexandre, un artificier allemand contruisit un ballon monstrueux qui devait écraser Napoléon sous une pluie de fer et de feu ; mais les essais échouèrent. Rostopchine fit préparer des fusées et des matières combustibles, à l'insu du peuple et des nobles, pour incendier la ville (1). Dès le 3 septembre

Touazkof (le troisième, également général, avait été fait prisonnier à Valoutina), le prince Charles de Mecklembourg.

(1) C'était l'empereur Alexandre qui en avait donné l'ordre, comme le prouve M. Ernouf dans son livre sur Maret, duc de Bassano. Il s'éloigna seulement pour éviter d'en prendre la responsabilité. Rostopchine a écrit aussi qu'il était étranger à l'événement. Mais les témoignages français et russes s'accordent sur ce point, que si peut-être il n'a pas eu l'idée première de cette farouche détermination, c'est lui qui l'a fait prévaloir et qui en a dirigé l'exécution. Attila, conseillé par Machiavel, a-t-on dit, n'aurait pas mieux fait. C'est un éloge que Rostopchine eût sans doute accepté ; mais par contre il aurait été peu flatté de voir son nom mêlé à l'histoire de la Commune par ceux qui se vantaient de *rostopchiner* Paris.

le peuple fuyait en foule sur les routes de Kazan, Wladimir et Jaroslaw ; après la Moskova, Rostopchine fit déporter à Kazan 40 Français ou étrangers, évacuer sur Wladimir les archives, les trésors des églises et des palais. Kutusof arriva, le 13 sept. aux Fily, sur une des collines qui dominent Moscou ; il avait encore 91.000 hommes. Alexandre avait décrété l'appel de la milice (*opolitchenié*) dans 16 gouvernements. Chaque mois, on fabriquait à Toula 7.000 fusils, nouveau modèle. Kutusof tint conseil, pour savoir s'il fallait encore livrer bataille devant Moscou. Barclay déclara que, « quand il s'agissait de la Russie et de l'Europe, Moscou n'était qu'une ville comme une autre ». Mais Benningsen, Ermolow, Ostermann et d'autres voulaient encore combattre. Kutusof écouta tous les avis et dit : « Ici, ma tête, qu'elle soit bonne ou mauvaise, ne doit s'aider que d'elle-même », et il ordonna de battre en retraite. Il alla se placer sur la route de Riazan, afin de fermer aux Français les provinces les plus fertiles. Avant de partir, Rostopchine fit massacrer Verechtchaghine, accusé d'avoir répandu des proclamations de Napoléon. Il ouvrit les prisons, distribua au peuple les fusils de l'arsenal, et ordonna de mettre le feu aux magasins d'eau-de-vie et aux barques chargées d'alcool en ayant soin de faire préalablement enlever les pompes ; les prisonniers se répandirent dans les rues et dans les maisons pour préparer l'incendie.

Le 14 septembre, l'avant-garde arriva au haut du Mont de Salut ; de là, elle découvrait la ville sainte. Ses 295 églises avec leurs terrasses, leurs coupoles, leurs clochers garnis de flèches et de globes d'or, ses 1.500 palais aux toits de fer poli et coloré, et surtout le Kremlin, étincelaient au soleil, éblouissaient les yeux. L'armée, hâtant sa marche, accourut, et, battant des mains, cria : « Moscou ! Moscou ! » comme les Dix Mille sur le mont Téchés crièrent : « La mer ! la mer ! » Napoléon ne put retenir une exclamation de joie : « La voilà donc enfin, cette ville fameuse ! » dit-il, puis : « Il était temps ! » Miloradowitch fit dire qu'il mettrait le feu à la ville, si on ne lui donnait pas le temps de l'évacuer ; on accorda tout, et les deux armées se mêlèrent. Murat s'était, en effet, avancé à travers les faubourgs ; les Cosaques l'entouraient, le reconnaissaient et lui témoignaient leur admiration. Murat prit les montres de ses officiers et les donna aux Cosaques ; l'un d'eux l'appela son hetman.

Napoléon ne pouvait croire à l'évacuation de Moscou ; il envoya Daru chercher les boïards ; mais, le soir, il n'eut plus de doute et se contenta de dire : « Ah ! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la prise de leur capitale. » L'armée envahit Moscou au chant de la *Marseillaise* et, dans son insouciance, laissa échapper plusieurs milliers d'ennemis qui rejoignaient Kutusof. L'Empereur, entré avec la nuit dans Moscou, en confia le gouvernement à Mortier, et envoya au Czar des propositions de paix par l'entremise d'un officier russe qu'on trouva dans un hôpital.

Des Français et un Russe avaient dénoncé les préparatifs de l'incendie ; soudain, à 2 heures du matin, le feu éclata dans le quartier marchand. Le jour venu, Mortier s'en rendit maître, et Napoléon entra dans le Kremlin. Mais, au milieu de la nuit du 15 au 16, une fusée donna le signal ; on mit le feu à la Bourse. Bientôt une clarté extraordinaire remplit la ville : l'ouest et le nord de Moscou sont en flammes, les palais illuminés de reflets sinistres s'écroulent. On aurait pu croire à une aurore boréale (1).



Explosion du Kremlin. Dessiné par Martinet.

Déjà, poussées par le vent, les flammèches volent jusque sur les toits du Kremlin ; trois fois les flammes qui convergent vers la citadelle sont chassées par le vent d'ouest, trois fois le vent du nord les ramène. Napoléon est en danger ; le Kremlin renferme un magasin de poudre, et un parc d'artillerie est établi sous ses fenêtres. La garde a repris les armes. Napoléon se réveille à la lueur du jour et des flammes ; déjà les vitres de ses fenêtres sont brûlantes ; on l'entend s'écrier : « Quel effroyable spectacle ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes. » « En vain des balayeurs, placés sur les toits, repoussent les flocons de feu qui y pleuvent ; l'incendie redouble. Murat, le prince Eugène, Berthier supplient à genoux

(1) C'est ce que se figura d'abord Henri Beyle qui, employé au Ministère de l'administration de la guerre, avait accompagné Daru en Russie.

l'Empereur de sortir, il refuse. Tout à coup retentit un cri terrible : « Le feu est au Kremlin ! » L'Empereur se retire enfin avec sa garde par une petite poterne qui donne sur la Moskova : il est forcé de passer dans une rue étroite et tortueuse, au travers du pétilllement des brasiers, au bruit du craquement des voûtes, de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardents qui croulent autour de lui, sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu. » (SÉGUR.) Au milieu de ces flammes, il est obligé de dépasser un convoi de poudre ; enfin, il arrive au château de Petrowski. Le lendemain, revoyant l'incendie encore dans toute sa violence, il dit : « Ceci nous présage de grands malheurs (1). »

Il fallait prendre une décision. L'incendie éteint, il ne restait plus debout, dans Moscou, que les églises et un cinquième des maisons. Berthier et Bessières démontrent bientôt à Napoléon l'impossibilité de marcher sur Pétersbourg. Il fut tenté d'abord de se retirer sur la Lithuanie en enlevant au passage Kalouga et Toula, le grenier et l'arsenal de la Russie. Puis il se résolut à rester à Moscou. Revenu au Kremlin le 20 septembre, il y attendit la réponse du czar ; son orgueil ne pouvait se résoudre à l'idée d'une retraite, même lorsqu'elle devait éviter un désastre et promettait un succès. C'était un arrêt plus funeste encore que celui de Vilna au début de la campagne.

Cependant la réponse désirée n'arrivait point et Napoléon essayait vainement de tromper son inquiétude par des décrets et de vastes projets. En rentrant de passer une revue de ses troupes, qui conservaient encore leur aspect martial et leur tenue régulière par des prodiges de dévouement et d'habileté, il signait un décret de cent articles sur le personnel et le recrutement du Théâtre-Français. Ce décret de luxe précède, dans le *Bulletin des lois*, celui qui appliquait aux parents coupables de favoriser la désertion de leurs fils les dispositions pénales du recrutement militaire. Napoléon songeait à se déclarer roi de Pologne, à rétablir la principauté de Smolensk, à démembrer la Russie occidentale, à décréter l'affranchissement des serfs, à soulever les Tatars du Volga ; il étudiait les papiers relatifs à la tentative de 1730, pour voir si l'on ne pouvait séduire les nobles par l'appât d'une constitution ; mais il était impuissant. Après une conférence avec ses généraux, qui tous voulaient se retirer, il donna à Lauriston une lettre pour Alexandre. « Je veux la paix, lui dit-il, il me faut la paix, je la veux absolument ; sauvez seulement l'honneur. » Kutusof refusa le passage à l'envoyé de Napoléon.

Toutefois les Russes conclurent un armistice pour gagner du temps, recevoir des renforts et exercer les recrues. On trompa Murat en flattant sa vanité. Murat, exagérant le sens des marques de sympathie ou même d'admi-

(1) Voir dans le *Correspondant* de juin 1891, le récit de l'Incendie de Moscou, par le curé de l'église *Saint-Louis des Français* de cette ville

ration que les Cosaques séduits par sa brillante valeur et son grand air lui avaient déjà données et lui donnaient encore, s'imagina qu'il n'aurait qu'à le vouloir pour se faire élire roi par eux. Cependant la « guérilla » commençait à devenir aussi dangereuse, aussi cruelle qu'en Espagne. Elle n'avait pas les défilés des montagnes, mais elle avait les forêts profondes, les terres marécageuses et la plaine permettait à la cavalerie cosaque d'y prendre une part active. Les paysans attaquaient les maraudeurs et les fourrageurs, les tuaient à coups de fourche, les pendaient, les noyaient, les enterraient vifs. Dorokhow, avec 2.500 mougiks et des Cosaques, prit Vereïa, le 10 octobre, et égorgea



Campagne de Russie. D'après Charlet.

la garnison. Le paysan Gherassime Kourine réunit 5.800 hommes, afin de « combattre pour la patrie et le saint temple de la Mère de Dieu, contre un ennemi qui menaçait de brûler tous les villages et d'enlever la peau à tous les habitants ». Des femmes même, la paysanne Vassilissa, M^{lle} Nadijda Dourowa, prenaient part aux expéditions.

Les Russes s'étonnaient de notre sécurité à l'approche de l'hiver, nous plaignaient même. « Dans quinze jours, disaient-ils, vos ongles tomberont, vos armes s'échapperont de vos mains engourdies et à demi mortes. » Napoléon attendait toujours. Cependant la température continuait à s'abaisser. Dans un poème célèbre en Orient l'Ibn Arabihah, le Génie de l'hiver apparaît à Timour sur la steppe glacée au moment où il envahit la Moscovie, et l'apostrophe en ces termes : « Arrête ta course rapide, arrête furieux tyran ! Si tu es un démon de l'enfer, je le suis aussi... Tu te vantes de tes armées ; mais mes jours d'hiver, avec l'aide de Dieu, sont aussi des tueurs. Ma vengeance

te domptera un jour (1). » Plein d'anxiété, l'Empereur passait les nuits à discuter avec Daru. « Battre en retraite serait s'avouer vaincu ; son premier pas rétrograde ne serait-il pas le point de départ d'une effrayante suite de guerres périlleuses ? — Lorsqu'on s'est trompé, disait-il, il faut persévérer ; cela donne raison. » Daru lui proposa de faire de Moscou un camp retranché et d'y passer l'hiver. Napoléon refusa de suivre ce « conseil de lion » (2).

Dès les premières neiges, il ne songea plus qu'au retour. Il fit évacuer les hôpitaux et mettre en marche les premiers convois, ordonna d'acheter 20.000 chevaux et de prendre deux mois de fourrages. Les environs ne suffisaient plus à nourrir les troupes même au jour le jour, et il ne pouvait se décider lui-même à partir. Enfin les Russes, ayant rompu l'armistice, Napoléon traça successivement plusieurs plans de retraite. Le 18 octobre, Murat fut attaqué à Winkowo par Kutusof, perdit 3 ou 4.000 hommes, 12 canons, 30 fourgons ; son avant-garde fut détruite. A cette nouvelle, Napoléon retrouva le feu de sa jeunesse ; il donna aussitôt des ordres ; du 8 au 23, 90.000 hommes quittent Moscou avec 600 canons, 2.000 caissons et 50.000 non combattants. Le 19, il sort de la ville, qu'il voulait évacuer dès le 16. « Marchons sur Kalouga, dit-il, et malheur à ceux qui se trouveront sur mon passage ! » Entré dans Moscou avec 90.000 combattants et 20.000 malades et blessés, il en sortait avec 100.000 combattants et ne laissait que 1.200 malades. Il avait encore 550 canons, 2.000 voitures d'artillerie. Derrière eux, venaient une foule de chariots remplis de trophées, parmi lesquels la gigantesque croix d'argent du grand Ivan, des brouettes chargées de butin et traînées par des maraudeurs (3).

En trompant Kutusof, on put passer de la vieille route de Moscou sur la nouvelle (23 octobre) ; on eût pu atteindre Malo-Jaroslavetz en quatre jours ; on en mit six. Un brillant combat où 18.000 Franco-Italiens, sous le prince Eugène, repoussèrent 50.000 Russes, nous donna la ville et la plaine. Mais nous avions perdu 4.000 hommes, et 7 généraux, parmi lesquels Delsons, et Kutusof s'était établi sur un plateau à l'entrée des forêts, avec 126.000 hommes et 700 canons ; il nous barrait les routes de l'ouest et du sud-ouest sur Medyn et Kalouga. A Malo-Jaroslavetz, Napoléon tint conseil. Murat, comme toujours, proposa de charger ; Bessières en détourna l'Empereur, qui se décida à battre en retraite. Davout fut d'avis de passer par Medyn et Smolensk, « sur un sol fertile, une route vierge, nourricière, grasse, dans des villages encore debout, par le chemin le plus court ». Mais, sur la nouvelle d'un petit engagement avec les Cosaques, et sur l'avis presque unanime de

(1) Cité par M. L. Cahun, *Histoire générale*, et publié sous la direction de Rambaud et Lavis, tome III, p. 954.

(2) Napoléon disait de Daru « qu'il avait le courage du lion et le travail du bœuf ».

(3) Le nombre des non combattants qui suivaient l'armée peut être évalué à 50.000 hommes !



Bivouac de Napoléon, sur la grande route de Mojaïsk à Krymskoje, *Journal illustré de la campagne de Russie*, par Faber du Faur, publié par Dayot. Flammarion, éditeur.

ses généraux, Napoléon se décida pour la route de Mojaïsk, la route du nord, et cet ordre lui coûta tant, qu'il s'évanouit en le donnant. Il sentait tout le danger qu'il y avait à reprendre une route épuisée déjà par le premier passage de l'armée, mais il avait perdu sa confiance en lui-même.

Au moment où les Français reculaient, Kutusof se retirait justement vers le sud, malgré l'Anglais Wilson qui le pressait de livrer bataille. Kutusof pensait qu'il valait mieux faire à l'ennemi « un pont d'or » pour s'en aller que de compromettre l'armée et l'empire avec elle. « Napoléon ne fuit-il pas?



Retraite de l'armée française de Moscou, l'an 1812. Gravure allemande de l'époque.
D'après le tableau du peintre allemand Klein.

disait-il; pourquoi l'arrêter, le forcer à vaincre? Le temps suffit contre lui; de tous les alliés de la Russie, l'hiver est le plus sûr; il faut attendre son secours. » Ses troupes se hâtèrent, encombrant le passage. Napoléon aurait pu les écraser, mais il ne songeait plus qu'à regagner la France. Le 26 octobre, la retraite commença.

A Vereïa, l'Empereur fut rejoint par Mortier, qui venait de Moscou; il n'en était sorti qu'au dernier moment, après avoir fait sauter le Kremlin. En rejoignant Napoléon, Mortier lui amena Wintzingerode, qu'il avait fait prisonnier, et que les Cosaques reprirent en Lithuanie. Napoléon fut obligé de protéger notre retraite, de la même manière que les Russes avaient combattu notre invasion; il incendia les villes. Le 28 octobre, on fut à Mojaïsk, qu'on dépassa aussitôt en abandonnant une partie des malades. En route, Napoléon

apprit que les Russes marchaient sur Viazma pour lui couper la route de France. On se hâte. Bientôt on franchit le champ de bataille de la Moskova ; le terrain était piétiné, dévasté, couvert de débris d'armures, d'uniformes, d'étendards, et d'environ 30,000 cadavres ; on y retrouva un Français encore vivant. A Kolotskoï, Napoléon fit recueillir les mieux portants d'entre les blessés ; on en imposa un à chaque voiture, mais les vivandiers qui en reçurent les jetèrent dans les fossés.

En chemin, les contingents espagnols et portugais tuaient les prisonniers russes ; Napoléon le sut ; dès lors, ne pouvant ni les échanger ni les relâcher, on les laissait mourir de faim comme tant de Français d'ailleurs. De Giatz, en deux marches, on gagna Viazma. L'Empereur y attendit trente-six heures le prince Eugène et Davout, qu'il remplaça à l'arrière-garde par Ney avec le 6^e corps.

Le 6 novembre, le ciel se couvrit, et bientôt la neige tomba sans interruption ; la terre disparut. « Les soldats, dit Ségur, sans vivres et sans feu, se traînaient en grelottant ; tombaient-ils, bientôt la neige les couvrait, de légères éminences les faisaient reconnaître. La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire ; les plus intrépides et les plus indifférents s'affectent et passent rapidement en détournant leurs regards. Mais, devant eux, autour d'eux, tout est neige, leur vue se perd dans cette immense uniformité. »

Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.

Les armes tombent des mains ou font geler les doigts. Les soldats errent à l'aventure, sans armes et sans sacs, comme des prisonniers, heureux lorsqu'ils ne sont pas pris par les Cosaques, qui les dépouillent et les laissent expirer nus sur le sol glacé (1) ! « Chacun marchait pour son compte, dit Voignet ; plus de sentiment d'humanité les uns pour les autres ; on n'aurait pas tendu la main à son père. Toute sensibilité même semblait éteinte : on ne murmurait même pas contre l'adversité. » Ceux qui avaient les mains gelées et ne pouvaient apporter leur part de bois au feu du bivouac en étaient souvent impitoyablement exclus. Ces mêmes malheureux aux mains gelées, ou ceux qui n'avaient plus ni sabre ni couteau, se mettaient à genoux ou à plat ventre pour mordre à pleines dents dans la chair des chevaux morts tombés sur la route. Le plus souvent ils n'y trouvaient que quelques lambeaux saignants restés attachés à leur carcasse et que leurs camarades plus heureux y avaient laissés. Lorsqu'on trouvait une maison, on y mettait le feu, et morne, silencieux, debout, on formait un rond autour d'elle. « La route, dit Labaume,

(1) Pour activer la poursuite, les Cosaques surent plus d'une fois se servir de légers traîneaux.

était couverte de soldats qui n'avaient plus la forme humaine, et que l'ennemi dédaignait de faire prisonniers. Les uns avaient perdu l'ouïe, d'autres la parole et beaucoup par excès de froid et de faim étaient réduits à un état de stupidité frénétique qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer ou qui les poussait à se ronger les mains et les bras. » On en voyait qui « avec un rire convulsif se jetaient au milieu des flammes, et périssaient en poussant des cris affreux et faisant d'horribles contorsions », pendant que d'autres les



Feld-maréchal Barclay de Tolly. D'après un dessin de Shukofsky, gravé par Bollinger.
Cabinet des estampes. Bibl. Nat.

regardaient, puis les suivaient et trouvaient la même mort (1). Pendant la nuit, la neige éteint les bivouacs, dont on reconnaît l'emplacement par les cadavres des soldats et des chevaux. Sans cesse, on entend le bruit particulier et que l'on ne tarda pas à bien reconnaître, des roues écrasant les cadavres que la neige recouvre. A Sembwo, on jeta dans le lac les dépouilles de Moscou, des canons, des armures gothiques et la croix d'argent massif du grand Ivan.

(1) Il y eut cependant à l'honneur de la nature humaine de nombreux exemples de dévouement et de générosité même au milieu de ces effroyables angoisses. L'habileté pratique trouvait aussi l'occasion de se faire valoir. Un général put toujours trouver à manger, sans avoir à s'inquiéter de se procurer des vivres. Il avait conservé une marmite qu'il portait toujours avec lui. Aussi était-il fort recherché dans les bivouacs et on lui donnait volontiers le meilleur morceau en échange du prêt de son ustensile.

Ney, à l'arrière-garde, comprit qu'il devait se sacrifier pour sauver l'armée. La marche depuis Viazma ne fut qu'un combat continu de dix jours. Un élan furieux du 4^e régiment arrêta les Russes, et permit d'atteindre Smolensk au moment où l'ennemi allait arriver. Jusque-là, un dernier espoir avait soutenu les débris de l'armée : « A Smolensk, se disait-on, on aurait tout en abondance. Napoléon avait compté y trouver des vêtements, des armes, des chaussures, de grandes quantités de fourrage et quinze jours de vivres pour 100,000 hommes ; on n'y trouva que de l'eau-de-vie, du riz, de la farine en quantité insuffisante. L'armée de Victor, les malades, les trainards, avaient épuisé les magasins : on ne pouvait donc plus s'arrêter.

Au nord, à Polotsk, Gouvion Saint-Cyr, réduit à 17,000 hommes épuisés de fatigue et de faim, devant les 52.000 hommes de Wittgenstein, avait repoussé sept fois l'attaque de l'ennemi et pu se retirer pour couvrir la route d'Orcha à Borizow. Le 31 octobre, Victor rejoignit son collègue et eut le tort de laisser échapper Wittgenstein, qui ignorait cette jonction. Celui-ci, délivré de ce péril, occupa Vitepsk. En même temps, Schwartzemberg annonçait à l'Empereur qu'il couvrait Varsovie, c'est-à-dire découvrait la Grande Armée, et permettait ainsi à Tchitchagof de remonter vers le nord à la rencontre de Wittgenstein, soit pour prendre Napoléon entre deux feux, soit pour se réunir en avant de l'armée française, afin de lui barrer la route pendant que Kutusof, qui s'était emparé de la route d'Elnia, hâterait sa poursuite. Tout conseillait à Napoléon de quitter Smolensk, et cependant il y restait. On ne savait comment expliquer cet aveuglement ; on se rappelait ces mots qu'il prononçait à Austerlitz : « Ordener est usé. On n'a qu'un temps pour la guerre ; j'y serai bon encore six ans, après quoi moi-même je devrai m'arrêter. » L'armée avait perdu en vingt-cinq jours 64.000 hommes sur 100.000. Poniatowski n'avait plus sous ses ordres que 800 hommes ; Junot, 700 ; Latour-Maubourg, 1.500. Enfin Napoléon sortit de Smolensk, le 14 novembre, avec Mortier ; Eugène, Davout et Ney devaient partir successivement.

A deux lieues de Krasnoë une rangée de Cosaques s'étendit devant la colonne impériale et lui barra le passage. Junot se troubla et resta immobile ; il fallut qu'un de ses officiers, Exelmans, prit le commandement ; quelques coups de fusil dissipèrent l'ennemi. Mais Miloradowitch, sans oser attaquer les débris de la Grande Armée, balaya la route à coups de canon. Au milieu du feu, Napoléon passa avec les grenadiers de la vieille garde, qui se serrèrent autour de lui ; comme la musique faisait entendre l'air : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » « Non, s'écria Napoléon, jouez plutôt : Veillons au salut de l'Empire ! » (1)

(1) Le premier de ces airs appartient à l'opéra-comique de Marmontel et Grétry, *Lucile*, joué pour la première fois le 5 janvier 1769. L'air : « Veillons au salut de l'Empire » n'est autre que l'« Hymne de

Quand la garde eut atteint Krasnoë, Miloradowitch descendit des hauteurs sur la route pour séparer l'Empereur de ses lieutenants; Eugène parvint à passer à travers les Russes et rejoignit l'Empereur le 17 novembre. Restaient Davout et Ney. Napoléon revint sur ses pas pour dégager le vainqueur d'Auerstaedt. Il se mit à la tête de la garde, réduite à 10.000 hommes, et, put y réussir. Mais, apprenant que les Russes qui l'environnaient de tous les autres côtés allaient nous fermer la route du nord en se dirigeant sur Liady, Napoléon, plein de douleur, se décide à quitter Krasnoë sans attendre le



Combat de Krasnoë (13 nov. 1812). Aquarelle de Siméon Fort. Musée de Versailles.

héros d'Elchingen et de la Moskova. Il s'engage sur la route d'Orcha; mais on marchait avec hésitation. Les traînards prirent les devants. « Tous dépassèrent Napoléon, dit Ségur; ils le virent à pied, un bâton à la main, s'avancant péniblement, avec répugnance, s'arrêtant à chaque quart d'heure », comme s'il ne pouvait se résigner à abandonner son malheureux compagnon d'armes. A Orcha, où l'on arriva le 21 novembre, l'on put se compter; Davout n'avait plus que 4.000 hommes restés de 70.000; Eugène, 1.800 restés de 42.000. La garde n'avait plus que 6,000 hommes au lieu de 35.000, mais ils ne s'étaient jamais débandés. « Dans la garde, dit Coignet, on ne quittait le fusil et le sac qu'avec la vie. » Les Russes avaient aussi beaucoup

la Liberté », paroles de Gyrey Dupré et dont la musique a été empruntée par Dalayrac à son opéra de *Renald d'Asl* (1787). Le mot empire y signifie simplement la nation.

souffert, et l'armée de Kutusof était réduite de 100.000 à 50,000 hommes.

Cependant le 17 novembre, Ney était sorti de Smolensk avec 12 canons, 6.000 hommes armés, 300 chevaux et 7.000 trainards. A Katova, le 18, Ney avait trouvé devant lui, sur un plateau qui barrait la route, 80.000 Russes avec 20 canons. Sommé de se rendre, il les attaque deux fois, et, repoussé, reste immobile jusqu'à la tombée de la nuit. Alors il commande de marcher sur Smolensk, de tourner le dos à la France ! Bientôt, en fouillant les ravins, il découvre, sous la neige, le lit d'un ruisseau ; on le descend. En passant dans un village, Ney allume des feux pour tromper les Russes, continue sa route jusqu'au Dniéper et attend trois heures qu'on soit rallié ; il faut abandonner canons et bagages. Le fleuve n'est gelé qu'à la surface et sur un seul point ; la glace fond déjà, craque, parfois s'enfonce. On passe un à un, en sautant par-dessus les crevasses ; quelques voitures de blessés veulent passer, elles s'abîment dans le fleuve. Enfin, le 19 au matin, le Dniéper est franchi on s'avance dans les forêts au milieu des Cosaques, qui fuient aux premiers coups de fusil. Dans la nuit du 20 au 21, Ney rejoint l'Empereur. « J'aurais donné 300 millions de mon trésor pour racheter la perte d'un tel homme, » s'écrie Napoléon en apprenant son arrivée. Plus tard la duchesse d'Angoulême en lisant dans le livre de Ségur le récit de ces actions héroïques disait les larmes aux yeux : « Ah ! si nous avions su tout cela, jamais nous ne l'aurions laissé fusiller ! »

Il fallait passer la Bérézina au plus vite. L'Empereur, comptant la franchir sur les ponts de Borizof, avait brûlé à Orcha tous ses équipages de pont, malgré les représentations du général Éblé, dont les instances obtinrent cependant le transport du matériel nécessaire à un pont de chevalets. Napoléon espérait qu'Oudinot occuperait Borisof le 25 : Ce fut Tchitchagof qui y arriva le premier le 21 ! A cette nouvelle désastreuse, Napoléon s'écria en montrant le ciel : « Il est donc écrit là-haut que nous ne ferons plus que des fautes ! » Oudinot culbuta, le 23, l'avant-garde de Tchitchagof, dont les restes allèrent détruire le pont de Borizof long de 300 toises : il était impossible de le reconstruire. Napoléon, en apprenant ce nouveau malheur, chercha d'autres passages sur ses cartes ; et on l'entendait murmurer : « Voilà donc ce qui arrive quand on entasse fautes sur fautes ! » Mais à quoi bon de nouveaux projets ? poussé comme on l'était par Kutusof et Wittgenstein, on en était réduit à passer la Bérézina en dépit de l'armée de Tchitchagof qui la bordait. Le 23, Napoléon, qui, à Orcha, avait déjà brûlé tous ses papiers, avec sa correspondance militaire, brûla les aigles, la moitié des fourgons et toutes les voitures qui n'étaient pas indispensables, pour en donner les chevaux à l'artillerie. De l'armée qui avait quitté Moscou, il ne restait qu'une cinquantaine de mille hommes, dont une dizaine de mille seulement étaient armés ; 500

canons avaient été pris par l'ennemi ou abandonnés. Napoléon réunit tous les officiers de cavalerie encore montés, 500 environ, et en forma « l'Escadron sacré », où des généraux servirent comme capitaines. Il le confia à Grouchy et à Sébastiani, et s'enfonça dans les forêts. Le 24, il fut rejoint par Victor, Dombrowski et Oudinot, qui l'attendaient près de la Bérézina et lui apportaient des forces, bien réduites sans doute, mais organisées.

La situation n'en était pas moins désespérée. Il semblait que, dans ce grand



Le Drapeau. D'après le dessin et la gravure de Debucourt.

(En quittant la Bérézina, les soldats, accablés de calamités inouïes, cachaient leurs drapeaux sous terre pour les soustraire aux ennemis.)

désastre, on ne sauverait même pas l'honneur des armes, que tant d'efforts et de souffrances seraient inutiles et qu'il faudrait capituler. Mais Napoléon a retrouvé son génie. Avec une admirable sûreté de coup d'œil, il décide qu'on passera la Bérézina au-dessus de Borizof, et, sur le rapport du général Corbineau, choisit le point de Stoudianka.

Pour tromper Tchitchagof, on fit, pendant toute la journée du 24, des démonstrations à Oukoholda. L'adoucissement de la température n'avait été en cette circonstance qu'un malheur de plus ; car il avait amené le dégel au moment où un froid vif nous aurait été utile. La Bérézina ne pouvait plus être franchie sur la glace ; les grands glaçons flottants empêchaient de la passer à la nage ; la crue amenée par la fonte des neiges avait détruit les

gués. Mais l'admirable dévouement des pontonniers du général Éblé, des sapeurs du génie du général Dode, et des artilleurs du général Aubry, aidés de soldats de différentes armes sauvèrent l'armée (1). Le général Éblé arrivait, le 25, avec ses pontonniers. Il avait sauvé, comme on l'a vu, le matériel d'un pont de chevalets ; de plus, il avait réservé deux voitures de charbon et une forge de campagne pour pouvoir fabriquer sur place les crampons de fer dont on aurait besoin. A la nuit tombée, Oudinot occupait Stoudianka, et Éblé pouvait déjà faire poser son premier chevalet. Les sapeurs et les pontonniers, ayant parfois de l'eau jusqu'à la bouche, ont à lutter contre les glaçons qu'un vent violent précipite sur eux. Ils travaillent sans relâche, en prenant à peine le temps d'avaler un peu de bouillie sans sel, la nuit et la journée du lendemain, à portée de fusil de la division russe de Tchaplitz. Napoléon, convaincu que les Russes vont, dès le matin, chercher à détruire les ponts, se prépare à un choc désespéré. Mais, le 26, dès le matin, on aperçoit l'armée de Tchaplitz qui bat en retraite. Tchitchagof, trompé par nos démonstrations, l'a rappelé vers le sud. « Voilà donc encore mon étoile ! » s'écrie Napoléon. A une heure, un premier pont est achevé. La division Legrand, bientôt suivie des troupes de Dombrowski et d'Oudinot, passe sur la rive droite : un second pont est achevé à quatre heures du soir. Oudinot s'assure la route de Zembin et refoule les Cosaques vers Borizof.

Cependant Tchitchagof, qui, ébloui encore par le nom de Napoléon, a perdu en délibérations le 26, fait attaquer Borizof, le 27, par Platow. Le général Partouneaux, qui n'a que 3.500 hommes, le repousse, mais il est obligé de se rendre devant les 40.000 hommes de Wittgenstein. Wittgenstein relie ses mouvements à Tchitchagof, et les deux généraux remontent la Bérézina par les deux rives.

Le passage des Français s'effectuait lentement. A deux heures de la nuit, le pont des voitures s'effondra pour la seconde fois. Pour le réparer, il fallait, au milieu de la nuit, rompre la glace, se plonger dans l'eau et aller placer des chevalets jusqu'à sept et huit pieds de profondeur. Mais Éblé avait fait passer dans tous ses hommes l'énergie de son âme héroïque. Il fit un dernier appel au dévouement des soldats qui, grelottant de froid, mourant de faim, avaient déjà donné plus qu'on ne pouvait attendre du courage et de la force de l'homme. Cet appel fut entendu ; on voyait le général lui-

(1) Il ne s'agit pas de diminuer ici le mérite des pontonniers mais de leur associer les soldats des autres corps que l'on a généralement oubliés avec une véritable injustice. On peut même remarquer que ce sont les ponts construits par les sapeurs du génie qui furent les plus solides et ceux où la consigne fut le mieux observée. (Voir le *Mémoire rectificatif* du XIV^e volume de l'histoire du Consulat et de l'Empire de M. Thiers, par le lieutenant-colonel du génie en retraite Paulin.) Les pontonniers n'ont jamais songé d'ailleurs à contester les services de leurs camarades. Un officier de leur arme qui a fait le récit de ces événements, Haillet, s'exprime ainsi : « Les pontonniers et les sapeurs du génie ont travaillé à la construction des ponts avec un zèle au-dessus de tout éloge. »

même donner l'exemple et « plonger quelquefois sa vieillesse dans cette eau glacée que leur jeunesse supportait à peine ».

Sur la rive droite, Ney et Oudinot parviennent à repousser Tchitchagof, tandis que, sur la rive gauche, Victor, avec 6,000 hommes, tient tête, pendant toute la journée, aux 40.000 hommes de Wittgenstein. Victor recule pour regagner et passer à son tour la rivière. Alors, les trainards, qui se sont arrêtés, quoi qu'on leur ait dit, à Stoudianka, se précipitent sur les



Retraite de Russie. Tableau d'Ary Scheffer.

ponts ; des rangs entiers s'écrasent et tombent ; ceux qu'on renverse s'attachent aux autres avec leurs ongles et leurs dents ; les femmes surtout succombent dans cet effroyable désordre. Un pont s'écroule et un grand nombre de fuyards disparaissent sous les eaux. L'encombrement en devient plus grand sur les autres ponts ; mais, même au milieu de cette impitoyable lutte pour la vie, il faut dire, à l'honneur de la nature humaine, que l'on vit encore plus d'un acte de dévouement. A neuf heures du soir Victor passe avec ses divisions. Le général Éblé attend jusqu'à huit heures le lendemain pour brûler les ponts. Tout ce qui n'a pas encore passé est tué ou fait prisonnier. Cependant l'armée était sauvée, « et par une sorte de miracle, dit Thiers, car il avait fallu, à travers un fleuve à demi gelé (ce qui était la pire des

conditions), se soustraire à trois armées poursuivantes. Aussi nous avions le sentiment d'un vrai triomphe, triomphe payé par de cruels sacrifices, mais l'un des plus glorieux de notre histoire, car les 28.000 hommes qui combattaient ainsi à cheval sur une rivière, contre 72.000, auraient dû être pris jusqu'au dernier. » Les ennemis ne s'y trompèrent point, et Joseph de Maistre écrivait en 1813 : « Jamais Napoléon n'a été plus grand que dans la manière dont il s'est tiré de la catastrophe de 1812 (1). »

Pendant ce temps la Grande Armée hâtait sa marche sur Zembin. Tchaplitz avait négligé d'incendier les ponts qui servent de routes dans cette plaine marécageuse. Le froid devenait plus intense, et cependant l'on voyait tous les matins Drouot se raser, la chemise entr'ouverte, et Narbonne, conservant sa gaîté et sa grâce malgré son âge et les désastres de l'armée, se faire friser et poudrer. Les Cosaques inquiétaient toujours l'armée et faillirent une fois enlever Oudinot. Napoléon, arrivé le 5 décembre à Smorgony, y écrivit le 29^e bulletin, le premier qui fit connaître en France la partie du désastre qu'on ne pouvait plus dissimuler. « Les chevaux de la cavalerie, de l'artillerie et du train mouraient par milliers », y disait-il. De la perte des hommes, on n'en parlait pas ; mais on laissait pressentir la désorganisation de l'armée et on ajoutait : « Ceux que la nature a créés supérieurs à tout conservèrent leur gaîté et leurs manières ordinaires, et ne virent dans de nouveaux périls que l'occasion d'une gloire nouvelle. » Le bulletin se terminait par ces mots : « La santé de Sa Majesté l'Empereur et Roi n'a jamais été meilleure. » Cette phrase a été souvent considérée comme le signe d'un monstrueux égoïsme. Elle était malheureuse, il faut le reconnaître, mais elle était surtout destinée à décourager les conspirateurs. Napoléon en effet avait appris depuis le 6 novembre le complot du général Malet qui avait fondé le succès de son entreprise sur le bruit faussement répandu de la mort de l'Empereur. Les nouvelles reçues de Paris, la crainte que l'Allemagne, se soulevant à la nouvelle de sa défaite ne voulût le retenir prisonnier, le décidèrent, malgré l'avis de Daru et du duc de Bassano, à abandonner ses soldats et à revenir à Paris. Le soir même de son arrivée à Smorgony, il appela tous les maréchaux, leur exposa son dessein, les loua de leurs belles actions. « Si j'étais né sur le trône, si j'étais un Bourbon il m'aurait été facile de ne point faire de fautes, » dit-il pour excuser sa témérité. Puis il leur donna des conseils pour terminer la retraite, les embrassa et les quitta, n'emmenant avec lui que Duroc, Caulaincourt, Lobau, le capitaine polonais Wonsowitch et le mamelouck Roustan : il laissait

(1) C'est à la Bérézina que fut tué Alfred de Noailles, jeune officier du plus grand avenir, qui joignait à une piété austère la passion des armes, et que l'on pourrait comparer au comte de Gisors, mort comme lui prématurément à Crevelt. — De magnifiques récits littéraires du passage de la Bérézina se trouvent dans *Adieu* de Balzac et dans *Racheté* d'Arthur Roe.



Retraite de Russie, Le maréchal Ney soutient l'arrière-garde de la Grande-Armée. Tableau de Yvon, au Musée de Versailles.

le commandement à Murat. Il partit dans le plus grand secret, craignant d'être arrêté en chemin, aussi bien par les Allemands que par les Cosaques. A Ochmiana, il s'en fallut d'une heure qu'il ne fût enlevé par les Russes. Il arrivait à Paris le 19 décembre, deux jours après la publication du 29^e bulletin.

Napoléon avait grande hâte de rentrer dans sa capitale, car il avait été tristement étonné de voir que la conspiration Malet avait été si près de réussir. Le général Malet avait jugé que la campagne de Russie lui offrait une occasion parfaite de réaliser le projet qu'il méditait depuis longtemps. Comme l'Empereur s'éloignait souvent pour aller à la guerre, il fallait profiter d'une de ses absences pour faire croire à sa mort, et, à la faveur du premier trouble causé par cette nouvelle, s'emparer du gouvernement. Le général Malet était connu pour ses opinions républicaines, pour lesquelles il avait été disgracié, puis emprisonné. Il s'échappe, le 22 octobre au soir, de la maison de santé où il était détenu, se rend à la caserne Popincourt, se fait passer pour le général Lamotte, un des officiers de la place de Paris, fait croire, à l'aide de fausses pièces qu'il a fabriquées dans sa prison, que Napoléon est mort le 7 octobre à Moscou, et que le Sénat, réuni dans la nuit, a proclamé la République. On le suit. Il va à la Force, y délivre deux généraux détenus depuis quelques mois à cause de leurs relations avec les Anglais, Lahorie et Guidal, et s'en fait des complices d'autant plus décidés qu'ils ne connaissent pas, Lahorie du moins, sa supercherie. Le préfet de la Seine, Frochot, donne dans le piège. Le ministre de la Police Savary et le Préfet de police n'ont connaissance du complot que lorsqu'ils sont arrêtés chez eux et envoyés à la Conciergerie. Heureusement la résistance du général Hulin, commandant de la place de Paris, que Malet est obligé de renverser d'un coup de pistolet, trouble le conspirateur. Il est reconnu et arrêté. Malet était véritablement seul coupable; une commission militaire condamna à mort quatorze malheureux, dont douze furent immédiatement exécutés. Quelles que fussent les opinions républicaines de Malet, il est certain que les royalistes prirent une part importante à ce complot dont ils espéraient profiter (1). Lorsque Napoléon arriva à Paris, l'émotion causée par cette tentative extraordinaire était déjà calmée, et l'on ne faisait plus que se moquer de la police qui s'était laissée si complètement tromper, de ses chefs qui s'étaient si facilement laissés prendre. Mais Napoléon garda longtemps une impression profonde de cette échauffourée, qui dévoilait bien clairement la fragilité de son système. Ainsi donc le pouvoir impérial n'était rien en dehors de

(1) La veuve de Guidal demanda une pension à Louis XVIII, en représentant Guidal comme une victime de son dévouement à la cause des princes légitimes. Sur cette étrange conspiration, qui, avec de si faibles moyens fut si près de renverser un grand empire, voir l'ouvrage de M. E. Hamel, l'article de M. Alb. Duruy (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1879, et aussi la *Dernière Conspiration de Barras*, de P. Bosq).

sa personne, nul n'avait eu l'idée que, lui mort, il restait Napoléon II, nul n'avait pensé aux « Institutions de l'Empire ».

Cependant le départ de Napoléon n'avait pas tardé à avoir des conséquences désastreuses. Murat était incapable de le remplacer. Le point de ralliement disparu, l'armée acheva de se désorganiser. La garde qui marchant en tête et profitant la première des ressources de la route avait beaucoup moins souffert que les autres corps, la vieille garde elle-même n'ayant plus l'Empereur à protéger,



Misères de la guerre (1812). Lithographie de Charlet.

se débanda. Le 6 décembre, le froid devint plus terrible encore ; les oiseaux tombaient raides et gelés, les hommes glissaient sur le verglas, se traînaient quelque temps et tombaient pour ne plus se relever. Le 9 décembre, par 28 degrés de froid, les 40.000 hommes qui vivaient encore s'entassèrent à Vilna.

Le 10, l'avant-garde russe arrivait. De Wrède, qui n'a plus que 2.000 Bavarois, résiste quelque temps, mais il est forcé de reculer et la déroute commence. En tenant vingt-quatre heures de plus, on aurait sauvé une partie de l'armée ; 20.000 hommes, parmi lesquels 300 officiers et 7 généraux, tombèrent aux mains des Russes. Des Juifs enrichis par le passage de l'armée française attirèrent chez eux les blessés et les malades, les dépouillèrent et les jetèrent,

nus et mourants, par les fenêtres, dans la rue, où des Juives purent achever, à coups de talon, les vainqueurs de l'Europe. C'était leur manière de faire oublier aux Russes la façon dont ils avaient accueilli les Français victorieux.

L'armée française arriva à Kowno, sur la frontière, le 13 ; elle avait 1.000 soldats armés, 9 canons et 20.000 trainards : encore étaient-ce des recrues qui n'avaient pas fait la campagne. La Grande Armée ne comptait plus que deux rois, un prince, huit maréchaux (1), quelques centaines de soldats de la vieille garde, mêlés à des généraux sans armée. Murat fuyait vers Gumbinnen. Ney, pour la cinquième fois, se crée une arrière-garde avec 700 hommes, qui l'abandonnent, le 14, quand les Russes attaquent Kowno. Il ramasse leurs armes encore toutes chargées et fait face aux Russes, donnant ainsi le temps à Heymès et Gérard de réunir une trentaine de soldats et de faire avancer deux ou trois pièces légères. Avec ces secours, Ney se maintient jusqu'à la nuit, à la porte qui ouvre vers Vilna. « Soutenant jusqu'au dernier moment l'honneur de nos armes, sacrifiant, pour la centième fois depuis quarante jours et quarante nuits, sa vie et sa liberté pour sauver quelques Français de plus, il sort, le dernier de la Grande Armée, de cette fatale Russie, montrant au monde l'impuissance de la fortune contre les grands courages. »

On gagna enfin Königsberg, où les Allemands, en voyant les débris de la Grande Armée, purent mesurer l'étendue de notre désastre et se préparer à en profiter. Les hôpitaux ne purent bientôt plus contenir les malades. Tout à coup, en une nuit, le thermomètre remonta de 20 degrés. Ce changement brusque vint augmenter encore la mortalité. Larrey, qui pendant toute la campagne avait fait l'admiration de l'armée par son stoïcisme à supporter ses propres souffrances et son infatigable humanité pour soulager celle des autres, montra dans les hôpitaux de Königsberg le dévouement qui lui était habituel et faillit périr de la contagion qui régnait. Moins heureux, le général Lariboisière, commandant général de l'artillerie, qui, par ses vertus, méritait de lui être comparé, succomba au fléau. Il était inconsolable depuis la mort de son jeune fils, brillant officier de cavalerie tué à la Moskova ; la douleur paternelle et le chagrin du patriote hâtèrent sa mort. Il eut pour successeur le général Éblé, qui succomba lui-même quelques jours après. Des cent pontonniers qui, à sa voix, s'étaient plongés dans la Bérézina, il en restait douze.

La Grande Armée n'existait plus, et la puissance de Napoléon avait reçu un

(1) Murat, roi de Naples et Eugène, vice-roi d'Italie ; — Berthier, prince de Neuchâtel ; — Ney, Oudinot, Victor, Macdonald, Davout, Gouvion Saint-Cyr, Bessières, Lefebvre. — Tschouykevitch, colonel de l'état-major général de l'armée russe, dans ses *Réflexions sur la guerre de 1812* (St-Petersbourg 1813 in 8°) établit ainsi nos pertes d'après une étude patiente des documents les plus sûrs. 135.635 tués, 21.464 prisonniers dont 49 généraux et 4.068 officiers supérieurs ou subalternes. Nous avons de plus laissé entre les mains de l'ennemi 75 drapeaux, 797 canons, 1,846 fourgons. Les tableaux d'où ces chiffres sont extraits ont été reproduits à la suite du livre de M. G. Bertin, cité plus haut.

choc dont elle ne devait pas se relever. Cependant l'imagination des Slaves se passionna pour celui qui leur avait causé tant de maux. Ils y ont vu plus ou moins vaguement le représentant du principe de l'égalité et de la démocratie. Parmi les sectes religieuses de la Russie, il s'en forma une qui se plaça sous l'invocation de Napoléon, dans lequel ses adeptes voient une incarnation du Christ. Ils refusaient de croire à la mort de Napoléon, qui se cache, disaient-ils, quelque part en Sibérie, aux environs d'Irkoutsk, et qui reviendra reconquérir le monde. Lorsque Alexandre II accomplit l'affranchissement des serfs, il y eut des Russes qui pensèrent et qui dirent que le mérite de cette grande mesure devait être attribué à Napoléon. Dans leur opinion, Napoléon, en 1812, avait envahi la Moscovie pour contraindre le Czar à donner la liberté aux serfs, et ne s'était retiré qu'après avoir obtenu la promesse de cet affranchissement. Cette promesse tardant à se réaliser, Napoléon était revenu en 1855, et avait obligé le Czar à exécuter le pacte (1).

(1) Voir les ouvrages cités par Rapetti dans la *Biographie générale*. On comprend mieux que le nom de Napoléon soit resté populaire en Pologne et y ait été l'objet d'une sorte de culte : voir *l'Église et le Messie*, d'Adam Mickiewicz. — Sur ce culte napoléonien si singulier qui rappelle les croyances des Portugais sur Don Sebastien, voir aussi Heptworth Dixon, la *Russie libre*. — Un certain nombre de Français, restés en Russie par suite de la guerre s'y fixèrent, entre autres un blessé de Smolensk nommé Cui qui devint professeur au gymnase de Vilna et eut pour fils le major général Cui qui s'est fait un nom à la fois comme stratège et musicien, a composé entre autres l'opéra d'*Angelo*, et compte parmi ses élèves Skobelev qui lui demanda des conseils avant sa fameuse campagne des Balkans.





Le lendemain. D'après Raffet.

CHAPITRE TREIZIÈME

CAMPAGNE DE SAXE

LA JEUNESSE ALLEMANDE ET LES CONSCRITS DE 1813. — LUTZEN ET BAUTZEN.
 METTERNICH ET LA MÉDIATION DE L'AUTRICHE. — DRESDE.
 VITTORIA. — LEIPZIG.



La retraite des Français ne s'arrêta pas au Niémen. Wittgenstein avait cherché à couper Macdonald de la route d'Allemagne en se portant sur Gumbinnen. Le général York, qui commandait les 20.000 Prussiens auxiliaires formant la principale force du corps de Macdonald, signa, le 3 décembre, avec les Russes une convention par laquelle les troupes prussiennes devaient être cantonnées sur leur frontière et y rester neutres pendant deux mois.

« Les Prussiens n'attendaient qu'une occasion pour rompre leur alliance forcée : ils la saisirent. Ils ne purent se résoudre à aider leur vainqueur à repousser du sol de leur patrie ceux qui se présentaient comme des libérateurs. Mais ils cherchèrent à concilier le patriotisme

et l'honneur militaire. Ce fut une défection et non une trahison. Ils refusèrent de livrer Macdonald aux Russes, et ne voulurent point le quitter qu'il ne fût en sûreté. Les généraux York et Massenbach lui écrivirent pour expliquer leur conduite. Massenbach s'excusait d'être parti furtivement, ajoutant qu'il avait voulu s'épargner une situation trop pénible pour son cœur. Il avait craint que les sentiments de respect et d'estime qu'il conserverait jusqu'à la fin de ses jours pour Macdonald ne l'eussent empêché de faire son devoir. »



Cinq Cosaques d'avant-garde traversant la ville de Marienwerder. Gravure allemande du temps.

Macdonald n'en était pas moins obligé d'abandonner la ligne du Nièmen et de précipiter sa marche vers la Vistule. La Prusse orientale, soulevée par la défection d'York et par une proclamation d'Alexandre, n'était pas un refuge sûr pour les débris de la Grande Armée. Murat évacua à la hâte les places de la Passarge et de la Prégel et se porta sur la Vistule. Les Anglais s'emparèrent de Pillau et pénétrèrent dans le Frische-Haff.

Murat, fort inquiet de son royaume de Naples, craignant que Napoléon ne le sacrifiât, et se méfiant même de la reine Caroline, abandonna l'armée à Posen, regrettant tout haut de n'avoir pas accueilli les ouvertures que lui avaient faites les Anglais. Il laissa le commandement au prince Eugène, qui s'était fait beaucoup d'honneur dans la campagne de Russie, y avait déployé une rare bravoure, des connaissances militaires et de véritables vertus.

Enfin il était prince, ce qui était à considérer dans ce régime devenu en peu de temps aussi monarchique que celui de Louis XIV.

On ne savait encore ce que feraient les Russes. On pouvait se demander si, satisfaits d'avoir repoussé l'invasion, ils ne s'arrêteraient pas sur la Vistule. Il y avait dans l'état-major d'Alexandre des généraux qui lui donnaient ce conseil. Ils insistaient pour que le Czar proposât la paix en demandant la cession des provinces orientales de la Prusse et de la Pologne. Le chancelier Romantzoff et surtout le vieux maréchal Kutusof défendaient ce parti avec chaleur. Il fallait, disaient-ils, prendre la Vistule pour frontière et ne pas tenter la fortune au delà de ce fleuve. Il fallait compter avec le génie de Napoléon, avec la puissance de concentration de la France et avec la rapidité des levées, qui s'y faisaient sur un espace bien plus restreint qu'en Russie. De nouveaux conscrits ne tarderaient pas à remplir les cadres épuisés. En quelques mois ils seraient instruits, équipés et amenés peut-être par de nouveaux succès sur la Vistule et le Niémen, tandis que les Russes, s'éloignant de plus en plus de leur pays déjà si vaste, ne pourraient qu'avec peine faire venir dans le même temps des renforts et des munitions. Malgré ces guerres continuelles, les finances françaises étaient encore en meilleur état que les finances russes ; la guerre entretenait la guerre (1). D'ailleurs la Russie avait été elle-même ruinée par la dernière campagne et ne possédait pas ces institutions et ces mœurs administratives que le Consulat nous avait données ou confirmées. Kutusof jugeait mieux que personne de l'état d'épuisement des forces de son pays, réduites alors à environ 40.000 hommes, et ce fut contre son avis que les Russes, poursuivant leur marche en avant, franchirent la Vistule le 18 janvier 1813. Si, comme on le vit quelques mois plus tard, la Prusse et la Russie unies furent complètement battues en Saxe, que serait-il arrivé si la Prusse, en apprenant les projets du Czar sur ses anciennes provinces polonaises, s'était alliée à Napoléon ? Les réfugiés allemands qui se trouvaient auprès d'Alexandre, entre autres Stein, ne manquaient pas de le menacer d'une alliance franco-prussienne, et lui montraient d'autre part la gloire qui attendrait le libérateur de l'Europe. Ils lui montraient l'Allemagne prête à se soulever et trouvant dans l'armée prussienne réorganisée les forces nécessaires pour soutenir le premier choc et encadrer le reste de la nation.

En effet grâce à l'influence de Hardenberg, l'armée prussienne avait subi une réforme complète, et sa nouvelle organisation, dont l'origine est même antérieure à la campagne de Wagram, avait déjà produit ses résultats.

Par un décret du 6 août 1808, les privilèges accordés jusqu'alors à la nais-

(1) Cependant la misère se faisait déjà gravement sentir dans certaines de nos provinces. En 1812 une émeute causée par la cherté du blé éclata à Caen ; huit personnes dont quatre femmes furent fusillées sous les murs du château.

sance dans les grades de l'armée avaient été abolis (1). M. de Hardenberg présentait ces réformes à Napoléon comme une imitation française ; aux souverains allemands, comme une mesure qui devait attacher les masses au gouvernement. Il avait imaginé pour l'armée un expédient qui permit aux Prussiens d'avoir



Cosaque irrégulier portant des dépêches. D'après Carle Vernet.

en temps de guerre beaucoup de soldats en réalité, tout en paraissant en avoir peu. Cet expédient est devenu aujourd'hui le système militaire normal de presque toute l'Europe. Il s'agissait de ne pas porter ombrage à Napoléon et de ne pas dépasser le contingent fixé par lui. On avait choisi ce qu'il y avait de meilleur dans l'armée prussienne pour en composer des cadres. On faisait ensuite passer dans ces cadres le plus d'hommes qu'on pouvait, on les instrui-

(1) Cependant les soldats et les officiers étaient séparés par l'origine et ceux-ci ne se recrutaient jamais parmi les premiers.

sait le plus vite possible, après quoi on les renvoyait pour en appeler et en instruire d'autres. On gardait avec soin aux dépôts des régiments les uniformes des soldats qui avaient quitté les drapeaux. On espérait ainsi pouvoir mettre, comme le disait Stein, 150.000 hommes sous les armes en temps de guerre, tout en ne paraissant conserver que 42.000 hommes. Le patriotisme de la nation avait permis de tirer rapidement de cette habile organisation tout le parti possible.

Si la France, qui avait toujours porté la guerre au dehors, était épuisée par tant d'années de combats, quel devait être l'état de l'Allemagne qui, depuis plus de dix ans, servait de théâtre à la lutte et sur laquelle avaient vécu amis et ennemis ! Si la France supportait avec impatience ses conscriptions répétées, qui ne laisseraient bientôt plus sur son sol que des enfants et des vieillards, quelle devait être l'irritation des Allemands, obligés de combattre sous les ordres de celui dans lequel ils ne voyaient plus qu'un oppresseur et qu'ils avaient été contraints de suivre jusqu'à Moscou ! Aussi les sentiments que nous avons vus se manifester, au moment de la cinquième coalition, s'étaient-ils encore exaltés et affermis ; les sociétés secrètes, surtout l'association de la vertu (*Tugend-Bund*), redoublaient d'activité et répandaient partout l'esprit de sacrifice : il fallait tout donner, sa fortune et sa vie, pour affranchir l'Allemagne. L'unité de la patrie allemande avilie partout, et qu'il fallait relever par des efforts communs, cessait d'être une abstraction des esprits cultivés et prenait vie dans les cœurs. Les peuples retournaient contre nous les principes et les sentiments que nous leur avions enseignés. Partout on récitait des poésies de Arndt, de Ruckert, de Frédéric de Schlegel, de Kœrner. La chanson de Arndt qui demandait : « Qu'est-ce que la patrie de l'Allemand ? » et qui répondait : « Partout où résonne la langue allemande, » devenait le manifeste du parti unitaire. Kœrner, le Tyrtée allemand, dont les œuvres ont été réunies sous le titre : *la Lyre et l'Épée*, devait mourir sur le champ de bataille en 1813. La musique, l'art allemand par excellence depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle, servait à mieux répandre dans le peuple ces sentiments généreux. Le plus allemand des musiciens, Weber, y trouvait des inspirations et mettait en musique *la Chasse sauvage de Lutzen* de Kœrner.

Les universités allemandes étaient toujours des foyers ardents de patriotisme, mais on peut dire que le mouvement avait, en 1812, gagné toute la nation ; les gouvernements ne firent que le suivre ; c'est aux humbles, que doit revenir le principal honneur de la grande entreprise. « Réjouissez-vous et dansez, maître Beblow, et vous aussi, cultivateur Krause, dit Freytag dans un de ses romans nationaux, car c'est vous et cent mille de vos semblables qui avez battu l'ennemi et qui avez relevé la patrie de son abaissement. C'est vous, petites gens, c'est dans les étroites maisons des petites villes et

dans les chaumières des villages où vous avez vécu, que s'est surtout trouvé tout ce qu'il y a eu de sain et de grand. » Les souverains ne pouvaient pas tarder plus longtemps à s'associer à un mouvement qui était d'accord avec leur patriotisme et leurs intérêts, mais qu'ils n'avaient osé espérer ni si prompt ni si général. Ils étaient cependant moins confiants que leurs peuples, car ils étaient mieux placés pour juger des difficultés de la situation.

Le roi Frédéric-Guillaume avait même désavoué publiquement le général York de Wartenburg. Mais, en même temps, il envoyait Kneesebeck, déguisé en marchand, auprès d'Alexandre. Bientôt, par l'entremise de Stein, il signait avec lui le traité de Kalisch (28 février 1813) : la Prusse et la Russie contractaient une alliance offensive et défensive avec l'engagement de ne pas faire de traité séparé. Déjà Bulow, envoyé à la place du général York, avait été encore plus funeste que lui à notre cause, car il traita aussitôt avec Wittgenstein et lui livra le passage de l'Oder. Alors, découvert au nord, comme il venait de l'être au sud par l'armistice signé entre les Russes et le prince de Schwartzenberg (9 janvier 1813), le prince Eugène dut se retirer derrière l'Elbe, le 9 mars. Le 17, Wittgenstein entra à Berlin, et le 19 Frédéric-Guillaume jetait le masque en adressant à son peuple et à son armée une proclamation dans laquelle les idées d'émancipation répandues par la Révolution française et que les princes avaient si longtemps combattues, étaient adoptées par un roi pour en faire une arme contre nous. « Allemands, disait de son côté le général Wittgenstein, nous vous ouvrons les rangs prussiens ; vous y trouverez le fils du laboureur à côté du fils du prince. Toute distinction est effacée par ces grandes idées, le roi, la liberté, l'honneur et la patrie. » L'appel était entendu et la désertion augmentait de jour en jour parmi nos auxiliaires allemands qui risquaient de se faire prendre et fusiller pour aller combattre dans les rangs de leurs compatriotes. Un de ces braves gens, saisi au moment où il passait à l'ennemi et traduit devant un conseil de guerre, dit simplement : « Je dois avant tout, le service à mon pays ; vous faites maintenant la guerre à l'Allemagne : il ne m'est pas possible de ne pas combattre contre vous ; au-dessus de votre justice, il y a une justice souveraine qui m'approuve et dans laquelle j'ai confiance (1). »



Le feld-maréchal Charles, prince de Schwartzenberg, duc de Krumau.

(1) Le capitaine de Magallon qui avait été obligé de requérir la peine de mort contre lui, fut pour-

Dès le 15 mars, Alexandre et Frédéric-Guillaume signaient la convention de Breslau, par laquelle ils appelaient les peuples de l'Allemagne à concourir à son affranchissement, et déclaraient que les princes qui n'auraient pas dans un certain délai adhéré à la coalition seraient privés de leurs États après la victoire. La Confédération du Rhin était abolie ; un conseil était organisé pour administrer provisoirement les provinces reconquises. Ainsi les princes et les peuples étaient enfin unis dans un même sentiment et pour le même but.

Saxons, Franconiens, Souabes, Bavares,
Électeurs, Palatins, grands-ducs, comtes et rois,
Nous n'avons tous qu'un cri : Allemagne ! Allemagne !
Et notre père à tous s'appelle Charlemagne (1).

C'est donc en face de la nation allemande soulevée et encadrée dans ses forces déjà organisées, que la France allait avoir à combattre.

Elle avait laissé en Russie presque toute sa vieille armée ; elle n'avait pour remplir les vides que des conscrits, appelés même, pour la plupart, avant l'âge que la loi fixait, car il y avait eu déjà plus d'une conscription anticipée. Cette armée ne valait pas la Grande Armée de 1805 ou même celle du début de 1812. M. Camille Rousset, dans ses *Conscrits de 1813*, rappelle avec raison des scènes trop nombreuses d'indiscipline et de désordre. Mais il n'en est pas moins vrai que ces jeunes soldats, qui, sur le territoire étranger, n'avaient à combattre encore que pour l'honneur du drapeau et pour la gloire, eurent d'abord le dessus sur des adversaires qui luttaient pour l'indépendance et le salut de la patrie. Cette campagne de 1813 fut le triomphe du courage inné et de l'esprit militaire de la jeunesse française. Le génie organisateur de Napoléon, servi par cette administration qui mettait en un moment donné entre les mains du souverain toutes les forces de la nation, allait en quelques mois placer une nouvelle armée sur l'Elbe (2).

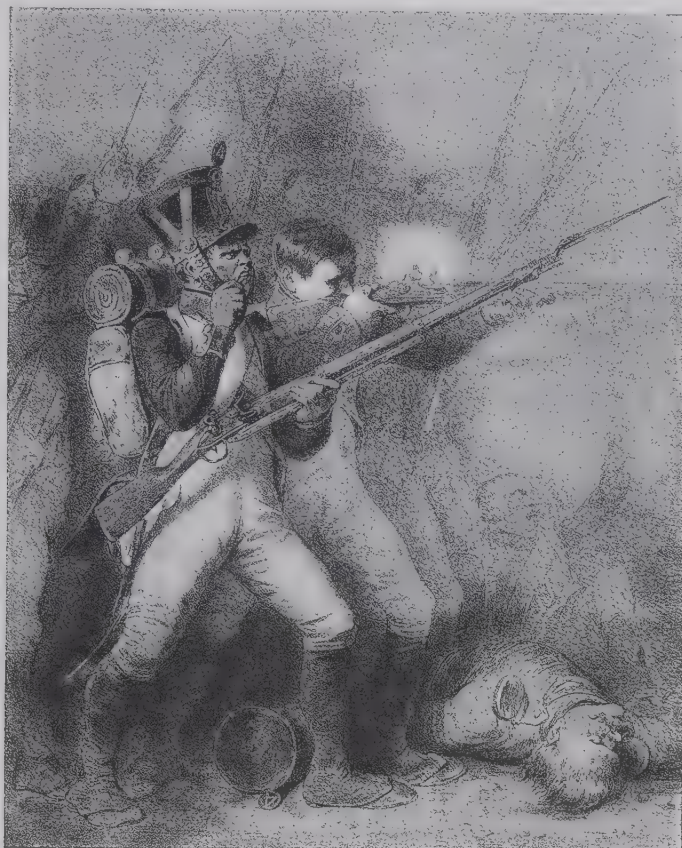
La rapidité avec laquelle fut levée l'armée de 1813 causa à l'Europe une véritable stupeur. C'était une première défaite pour la coalition, et elle excitait chez les alliés eux-mêmes autant d'admiration que de colère. Il y avait quelques mois déjà que les conscrits de 1813, levés avant l'époque de la conscription, étaient instruits dans les dépôts. Ils pouvaient former une armée

suivi sinon par le remords, du moins par le regret de la condamnation de ce juste, et après Waterloo, la guerre finie, il résolut de consacrer aux malheureux le reste de sa vie. C'est lui qui rétablit en France l'ordre des frères de Saint-Jean de Dieu. — Voir Maxime du Camp, *La charité privée à Paris*, p. 80.

(1) Edgard Quinet, *Napoléon*.

(2) C'est alors que Napoléon organisa la cavalerie soi-disant volontaire des dix mille *Gardes d'honneurs*, formés avec des jeunes gens de familles riches et pour la plupart hostiles au gouvernement qui n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour soustraire leurs fils à la conscription. Ces jeunes gens sur le courage desquels on comptait lorsqu'ils seraient devant l'ennemi, étaient en outre des otages contre les conspirations possibles de l'intérieur. (Voir *Mémoires de Ségur*, t. VI, p. 81-91.)

de 150.000 hommes. Napoléon fit venir d'Espagne et d'Italie un contingent de 45.000 hommes qui alla rallier les débris de la Grande Armée ; 10.000 hommes de garde nationale, levés pour la défense des places de l'intérieur, durent les rejoindre en vertu d'un sénatus-consulte. Napoléon put réunir bientôt 180.000 hommes et 350 canons sur l'Elbe. Les forces militaires de la France



Campagne de Saxe. Les conscrits de 1813. Peint par Raffet. Lithographié par Lianta.

s'élevaient à 450.000 hommes. Si nous avions reculé jusqu'à l'Elbe, nous tenions encore, par les garnisons que nous y avions laissées, les places de la Pregel, de la Vistule et de l'Oder. Malheureusement on manquait de cavalerie ; l'armée était forcée d'avancer au hasard, car il était impossible de s'éclairer suffisamment. Plusieurs fois, dans le cours de cette campagne, des troupes françaises allèrent se heurter à des masses ennemies qu'on croyait plus éloignées ou plus faibles. Les batailles que nous gagnerons ne seront que des victoires incomplètes, faute de cavalerie pour achever la déroute de l'ennemi et lui faire des prisonniers. Le zèle des préfets impériaux ne suffit pas à pro-

curer les 20 à 22.000 chevaux sur lesquels Napoléon comptait au début de la campagne ; il n'en eut que 8 à 10.000. Les conscrits marchaient au feu, non seulement avec l'ardeur qu'on pouvait en attendre, mais encore avec la solidité des vieux soldats. Cependant leur force trompait leur courage, ils succombaient aux fatigues et aux privations, ils tombaient épuisés et mourants sur les routes. Nos premiers succès furent même à regretter, car ce sont eux qui, en donnant trop de confiance à Napoléon, contribuèrent à lui faire repousser les conditions modérées que lui firent d'abord les alliés.

Le prince Eugène avait réussi à défendre pendant plusieurs semaines contre l'armée russe et prussienne la ligne de l'Elbe. Mais la ville de Hambourg s'étant mise en insurrection à l'approche de la division russe de Walmoden, et les Prussiens s'étant d'autre part emparés de Dresde (mars 1813), il craignit d'être tourné et se replia sur la Saale.

L'Empereur, qui avait quitté Paris le 5 avril, après avoir confié la régence à Marie-Louise, arriva à Erfurt le 26. Il se dirigea avec 110.000 hommes sur Leipzig, après en avoir donné 30.000 à Davout pour reprendre Hambourg. De son côté l'armée alliée, commandée par Wittgenstein, marchait de Dresde sur Erfurt, afin d'y surprendre l'avant-garde française, d'empêcher Napoléon de rejoindre le prince Eugène et de tourner celui-ci. Ney, qui s'avancait en tête, fut bien étonné de rencontrer à Weissenfels l'ennemi, que l'on croyait encore sur l'Elbe.

Nos conscrits, voyant l'ennemi pour la première fois, mais conduits par des officiers qui avaient passé leur vie en sa présence et par un maréchal dont l'attitude seule aurait suffi pour les rassurer, s'avançaient avec le frémissement d'un jeune et bouillant courage. Ils avaient à franchir une ondulation de terrain assez marquée et apercevaient au delà de nombreux escadrons appuyés par de l'infanterie légère et de l'artillerie attelée. Ils reçurent les premiers boulets sans s'étonner. Des tirailleurs choisis traversèrent ce terrain ondulé, et forcèrent les tirailleurs ennemis à reculer. On les suivit, on descendit dans l'enfoncement du sol, on remonta sur le côté opposé puis on déboucha en plusieurs carrés dans la plaine et on fit sur l'ennemi un feu très vif d'artillerie. Après quelques volées de canon la division de cavalerie Landskoy s'avança au galop sur nos carrés. C'était le moment critique. Le vieux et intrépide Souham, l'héroïque Ney, les généraux de brigade, se placèrent chacun dans un carré pour soutenir leur infanterie, qui n'était pas habituée à ce spectacle. Au signal donné, un feu de mousqueterie exécuté à propos accueillit la cavalerie ennemie et l'arrêta court. Nos jeunes soldats, étonnés que ce fût si peu, attendirent un nouvel assaut, le reçurent mieux encore, et jonchèrent la terre des cavaliers de Landskoy. Puis Ney, rompant les carrés et les formant en colonnes, poussa l'ennemi devant lui. Il félicita ses braves conscrits, qui remplirent l'air des cris mille fois répétés de « Vive l'Empereur ! ». A partir de ce moment, on pouvait tout espérer d'eux. Ils entrèrent à la suite des Russes dans Weissenfels, les en expulsèrent, et à la chute du jour furent maîtres

de ce point décisif. Ney, qui depuis sa jeunesse n'avait jamais combattu avec des soldats si novices, se hâta d'écrire à Napoléon pour lui exprimer sa joie et sa confiance : « Ces enfants, lui écrivit-il, sont des héros ; je ferai avec eux tout ce que vous voudrez. » (THIERS.)

Le lendemain, 1^{er} mai, Ney enlevait, près de Lutzen, le défilé de Rippach, où le maréchal Bessièrès fut tué. « Son commandement de la cavalerie de la garde l'exposait rarement, dit Ségur, et depuis sa campagne en Espagne, il



Le prince Eugène sauve le colonel Kliski. D'après le tableau de Heideck, à Munich.

faisait surtout la guerre en curieux. Au premier coup de canon, il accourut, et le second l'emporta ! »

Napoléon voulait tourner la droite de l'armée ennemie par Leipzig, mais Blücher et Wittgenstein voulaient également tourner la droite française. L'armée alliée tombe à Lutzen sur le maréchal Ney, resté dans cette position pour couvrir le mouvement de l'Empereur. Napoléon, qui avait rejoint à Leipzig le prince Eugène et Macdonald, se porte au secours du maréchal, dont les 45.000 hommes avaient été attaqués dans le village de Kaïa par 80.000 Russes et Prussiens. L'armée ennemie avait passé la nuit à Pégau, à moins de deux lieues de l'armée française, qui l'ignorait, faute d'éclaireurs, et qui fut très surprise de cette attaque. « Elle était si imprévue, raconte le général de Ségur, que le corps de Ney se trouvait sans chef, celui-ci ayant de sa personne accompagné l'Empereur. Pendant que, à bride abattue, ce maréchal retourne

au combat, et que ses carrés, brisés par la mitraille et la fusillade de Blücher, reculent déjà vers Kaïa, il n'a fallu à Napoléon qu'un premier coup d'œil, subit comme le péril, pour tout envisager, le mal et le remède. » Napoléon charge Macdonald et le prince Eugène de s'enfoncer dans le flanc droit de Blücher; le général Bertrand, encore en arrière, est chargé de fondre sur le flanc gauche. Napoléon se porte lui-même avec la garde à Kaïa. « Au milieu de l'émotion d'une si brusque alerte, continue le général de Ségur, tous ces ordres ont été conçus et donnés avec la rapidité de l'éclair. Ce qui étonne, c'est que ces marches, ces contremarches, toutes ces manœuvres s'exécutèrent vivement et sans confusion; c'est que nos conscrits, dont un bon nombre, arrivé sans armes sur le Rhin, venait pour la première fois d'en recevoir, marchèrent au combat d'un pas aussi ferme que nos intrépides marins et la vieille garde. Ils tombèrent et moururent au cri de Vive l'Empereur! tant cette génération était ardente et belliqueuse, la confiance grande et l'impulsion haute et puissante! »

Un combat épouvantable s'engagea dans Kaïa, pris et repris cinq fois, en attendant l'arrivée de Bertrand, qui devait être décisive. En effet, dès qu'il parut sur la gauche de l'ennemi, une charge de la garde impériale et les ravages que fit dans les rangs des alliés l'artillerie de Drouot, combinés avec l'attaque de Bertrand, forcèrent Blücher à battre en retraite avec une perte de plus de 20.000 hommes. Si Napoléon avait eu à ses ordres une cavalerie assez nombreuse, l'ennemi aurait peut-être perdu le double. Mais la victoire de Lutzen n'en donnait pas moins à Napoléon une pleine confiance dans sa jeune armée. « Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, disait-il, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores (1)! »

Cette victoire rendit Napoléon maître de la ligne de l'Elbe, que les alliés se hâtèrent de repasser pour se retirer sur la Sprée. Pendant que l'Empereur rentrait à Dresde avec le roi de Saxe, auquel ce succès venait de rendre la couronne, Blücher et Wittgenstein se retranchaient à Bautzen, dans une position très forte, pays montagneux, boisé et entrecoupé d'étangs, où prennent leur source et la Sprée qui va à l'Elbe et la Neisse de Görlitz qui va à l'Oder, où avaient manœuvré et combattu plus d'une fois les armées du grand Frédéric. Plutôt que de s'éloigner de la Silésie et de l'Autriche, dont ils connaissaient déjà les dispositions favorables, les alliés avaient abandonné la défense de Berlin, qu'ils auraient pu chercher à couvrir après la bataille de Lutzen. Dans leur nouvelle position ils faisaient face à l'Elbe, la droite appuyée aux collines de Krekewitz, la gauche aux montagnes des Géants; le

(1) Le poète Viennet, alors capitaine d'artillerie, fut décoré pour action d'éclat sur le champ de bataille par l'Empereur. Il devait être fait prisonnier à Leipzig.

centre occupait Bautzen. Wittgenstein commandait la gauche, Blücher, la droite. Derrière eux ils avaient élevé de solides retranchements pour s'y défendre jusqu'au bout si Napoléon parvenait à les chasser des premières positions qu'ils occupaient avec 170.000 hommes. Le 20 mai, Napoléon les attaqua et, malgré l'infériorité numérique de ses forces, leur enleva Bautzen. La bataille continua le 21, d'abord à l'avantage des alliés, qui ne perdirent pas de terrain ; mais l'arrivée du maréchal Ney avec 60.000 hommes sur le flanc droit de Blücher fit tomber leurs positions et mit fin à leur résistance.

La victoire aurait été beaucoup plus importante si Ney s'était jeté sur



Vive l'Empereur ! Lutzen 1813. D'après une lithographie de Raffet.

Wurtschen et Hochkirch et s'était emparé des seules routes par lesquelles l'aile droite des coalisés pouvait opérer sa retraite ; on eût pris ainsi 28.000 Prussiens et 200 bouches à feu. Mais, par suite de dépêches égarées et de malentendus, Ney avait reçu à Lübeck l'ordre de marcher sur Berlin. Son chef d'état-major, le général Jomini, ne comprenant rien à ce mouvement excentrique, contraire à la méthode de Napoléon chercha à en dissuader le maréchal et, n'y réussissant pas, il eut la fermeté de se refuser à y participer comme chef d'état-major et de signer les ordres. Ney s'arrêta alors à un moyen terme, il demeura sous Lubbin, puis ayant appris par une malle interceptée que Barclay se portait sur Bautzen, il se décida enfin à changer son mouvement et eut le bonheur d'arriver assez tôt à Bautzen pour décider la victoire (1). Mais ce succès

(1) Ney reçut en route les ordres attardés, en parfaite conformité avec les prévisions de Jomini. On s'est montré en général trop sévère pour le maréchal Ney en cette circonstance. Nous nous attachons

qui aurait pu terminer la campagne, ne nous donna qu'un champ de bataille de plus, couvert d'environ 30.000 tués ou blessés des deux parts, 18.000 alliés et 12.000 Français. « Comment ! disait l'Empereur, après une telle boucherie aucun résultat ? Pas de prisonniers ? Ces gens-là ne me laisseront pas un clou. »

La retraite fut loin de ressembler à une déroute. Blücher prit la route de Gorlitz et ne recula qu'en disputant avec acharnement chaque position. Au défilé de Reichenbach, un boulet perdu ricochant sur un arbre atteignit mortellement, dans le voisinage de Napoléon, le général du génie Kirgener et le grand maréchal du palais Duroc. Napoléon accourut auprès de son ami, qui, les entrailles déchirées, oublia ses atroces douleurs pour dire un dernier adieu à son



Antoine Dronot. Peint par Singry.

général, à son Empereur dont les larmes étouffent la voix. Il lui exprime l'espoir de le retrouver dans un monde meilleur et le supplie de s'arracher au triste spectacle de son agonie. Napoléon bivouaqua toute la nuit près de la cabane où le grand maréchal luttait contre la mort ; un bataillon de sa garde vint l'entourer. Les grenadiers se le montraient assis devant sa tente, les mains jointes, la tête baissée dans le plus morne silence, et disaient avec compassion : « Le pauvre homme ! »

Napoléon poussa Blücher l'épée dans les reins jusqu'au delà de l'Oder et dé-

bloqua Glogau le 26 mai. Ces succès commençaient à décourager la coalition. « C'est comme à Austerlitz et à Iéna, » disait-on. Des discordes s'élevaient entre les généraux russes et prussiens ; les populations des pays traversés par les troupes étaient pleines d'animosité contre les Russes et se plaignaient d'être plus maltraitées et plus cruellement pillées par leurs alliés que par leurs ennemis les Français. Les Russes n'avaient sans doute pas oublié la conduite des contingents allemands pendant la campagne de 1812. Ils avaient en à se

ici à la version donnée dans l'opuscule *Le général Jomini et les mémoires de Marbot* (6 mars 1893). Ney reporta généreusement une partie des félicitations dont il fut alors l'objet sur son chef d'état-major et le mit en tête du tableau d'avancement. Mais Jomini au lieu de la récompense qu'il attendait fut sévèrement puni sous un prétexte futile. Il devait cette punition aux mauvais offices de Berthier, qui sentait au fond la supériorité de Jomini et avait été plus d'une fois blessé par les justes critiques de cet officier. C'est à tort qu'on l'a « accusé d'avoir porté aux alliés le secret des opérations de la campagne. Il n'a pas trahi ses drapeaux comme A.. M.. B. ; a dit Napoléon. Il avait à se plaindre d'une grande injustice : il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas Français ; l'amour de la patrie ne l'a pas retenu ». Par les initiales A. M. B. Napoléon désigne vraisemblablement Augereau, Marmont, Bourmont. Sur Jomini voir Sainte-Beuve, *Le général Jomini. Étude*. Paris, 1869, in-12.

plaindre d'eux bien plus que des Français, ils les appelaient l'armée sans pardon. Napoléon, au contraire, faisait tous ses efforts pour que l'armée observât une exacte discipline, et avait pris les mesures les plus sévères pour réprimer tout pillage. L'armée française occupait alors Glogau, Schweidnitz, Breslau. En un mois, la Saxe était délivrée, la Silésie conquise presque tout entière.

Ce fut alors que l'Autriche intervint. Les négociations de 1813 sont le chef-d'œuvre de la carrière diplomatique de Metternich. Il en avait longuement



Passage de la Grande Armée sur le pont de Dresde (le 14 mai 1813). D'après une gravure allemande du temps.

préparé le succès. « Tranquilles et inactifs en apparence » Metternich et son souverain poursuivaient dans l'ombre, depuis 1812, le plan qu'ils étaient seuls à connaître.

Après la retraite de Russie, lorsqu'il vit la coalition formée, le cabinet de Vienne prit une attitude froide, malveillante même, disant que les conditions de l'alliance de l'Autriche avec la France étaient changées et qu'elle devait simplement jouer le rôle de médiatrice. Metternich félicitait en même temps le roi de Prusse de son alliance avec le Czar « pour assurer l'indépendance de l'Europe ». Et le 25 avril il écrivait au diplomate russe Nesselrode : « Une bataille perdue par Napoléon et toute l'Europe est sous les armes. » La victoire de Lutzen l'avait inquiété ; il envoya à Napoléon des protestations d'amitié, et

offrit de régler dans un congrès les conditions de la paix. Napoléon n'y consentit pas avant d'avoir repris la ligne de l'Oder et occupé la Silésie. Il aurait pu continuer sa marche en avant sans écouter les propositions de Metternich, car l'armée alliée était épuisée et réduite à 80.000 hommes. Dans une dernière bataille, Napoléon avait toutes les chances de l'écraser.

Il se laissa cependant entraîner à signer, le 4 juin, à Pleiswitz ou Poischwitz, un armistice qui devait durer jusqu'au 28 juillet. Il ne posait les armes qu'à regret et en disant que si les alliés n'étaient pas de bonne foi cet armistice lui serait bien funeste. Mais Napoléon n'était pas seulement alors un général, il était un chef d'empire, et les deux rôles se contrariaient ; les considérations politiques expliquent cette grande faute militaire. « Le vœu unanime était pour la paix, non pas seulement dans la nation, mais dans tout l'entourage de l'Empereur, parmi les généraux eux-mêmes. Napoléon ne s'y trompait pas : « Je vois bien, Messieurs, disait-il alors aux chefs qui l'entouraient, que vous ne voulez plus faire la guerre. Berthier voudrait chasser à Grosbois et Rapp habiter son hôtel à Paris. » Napoléon sentait que la France commençait à l'abandonner. « Il fallait, comme le dit Fain dans son *Manuscrit de 1813*, il fallait qu'on ne pût douter du désir qu'il avait de la paix, et il en voulait donner la preuve, même au prix des plus grands intérêts militaires. » D'ailleurs cet armistice pouvait lui donner le temps d'appeler ou de rallier de nouvelles troupes et d'augmenter sa cavalerie.

Les événements ne tardèrent pas à montrer que la Prusse et la Russie ne voulaient pas la paix et qu'elles n'avaient accepté une trêve que pour réparer leurs forces et permettre à l'Autriche de préparer les siennes. Dix jours après l'ouverture de l'armistice, le 14 juin, Frédéric-Guillaume et le Czar signaient avec l'Angleterre le traité de Reichenbach, par lequel l'Angleterre accordait au premier un subside de 17 millions par mois, au second un subside de 33 millions. Du reste, les revers des Français en Espagne étaient de nature à encourager nos ennemis. La puissance de Napoléon était ébranlée de toutes parts.

Napoléon, en renvoyant Ferdinand VII en Espagne, et en se bornant de ce côté à une guerre défensive contre les Anglais, aurait pu rappeler la plus grande partie des 100.000 hommes qui combattaient inutilement au delà des Pyrénées et doubler presque nos forces en Allemagne (1). En 1812, au retour du printemps, Wellington avait repris l'offensive et s'était emparé de Salamanque. Marmont, qui avait succédé à Masséna, attaqua les Anglais sur les hauteurs des Arapiles, au nord de Salamanque, fut blessé dès le début de l'action, et son armée, complètement battue, dut se retirer sur Burgos. Wellington entra dans Ma-

(1) Le ministre anglais Perceval, assassiné en 1812, avait été remplacé par Lord Liverpool. Même à cette date, malgré Cintra, Talaveyva, Torrès-Vedras, dont l'importance était incontestable, l'opinion libérale en Angleterre se montrait tout à fait hostile à l'intervention dans la péninsule hispanique.

drid ; Joseph se replia sur le pays de Valence, où Suchet était toujours aussi solidement établi. La retraite de Joseph entraîna celle de Soult, qui fut contraint d'abandonner le blocus de Cadix et toute l'Andalousie. La cause des Français en Espagne semblait perdue, lorsque Wellington fut arrêté par l'héroïque défense du général Dubreton à Burgos. Après trente-cinq jours de siège et cinq assauts, l'armée anglaise, malgré ses victoires fut forcée de battre en retraite, tellement affaiblie qu'elle ne put empêcher la jonction de Soult avec Souham,



1813. Lithographie de Raffet.

qui avait réorganisé l'armée battue aux Arapiles. Les Anglais refusèrent la bataille que les Français leur offraient à Salamanque, et rentrèrent en Portugal.

Mais Wellington reprit, l'année suivante, l'exécution de ses projets. Joseph, ayant formé des 80.000 hommes qui lui restaient une seule armée dont Jourdan était le major général, avait eu le tort d'éparpiller ses forces sur un long cordon du Tage aux Pyrénées. Wellington sortant du Portugal avec 120.000 hommes et remontant la vallée du Douro, força de nouveau Joseph à évacuer Madrid. L'armée française essaya de se concentrer à Burgos, tandis que les Anglais se dirigeaient vers Bayonne, avec le dessein de couper Joseph de la France. Inquiété par ce mouvement, Joseph abandonna aussi Burgos et vint garder le défilé de Pancorbo. Il avait encore trop dispersé ses forces, la droite

étant en Biscaye tandis que la gauche était à Logrono, et lui-même, avec le centre dans le voisinage de Vittoria. Wellington, tournant l'Èbre, vint prendre position sur le chemin de Vittoria à Bilbao. Joseph, obligé encore de reculer sans avoir combattu, pour conserver ses communications avec la France, se posta à Vittoria même, réunion des routes des Pyrénées occidentales. C'est là que Wellington l'attaqua et le vainquit. Les Français perdirent 5.000 hommes, plus de 100 canons, laissèrent l'ennemi maître de la route de Bayonne et se hâtèrent de repasser les Pyrénées (21 juin 1813). Soult vint prendre le commandement de l'armée de Joseph avec des pouvoirs illimités. Suchet, qui, un instant coupé des Pyrénées par une armée anglo-espagnole, avait heureusement rétabli sa communication avec la France, reçut l'ordre d'évacuer Valence, quoique son autorité y fût encore incontestée, et de se diriger vers la Catalogne. En se retirant il délivra par une victoire la garnison de Tarragone et remporta un dernier succès au col de l'Ordal (11 sept.). La frontière française n'en était pas moins forcée. Cet événement eut le plus grand retentissement en Europe. Ainsi la France était envahie à son tour, et c'était le pays qu'elle avait le plus injustement traité qui lui infligeait le premier cette humiliation. Les coalisés ne pouvaient plus hésiter à continuer la guerre. Le plus grand musicien de l'Allemagne, Beethoven, fit une cantate-symphonie sur la bataille de Vittoria.

Des événements qui se passaient en Amérique auraient pu avoir sur ceux d'Europe des conséquences importantes s'ils étaient arrivés plus tôt. La guerre avait éclaté entre l'Angleterre et les États-Unis, dont la puissance n'avait fait que s'accroître pendant les luttes du vieux monde. L'Angleterre, qui s'était d'abord rapprochée de l'Amérique à cause du blocus continental, commençait à s'inquiéter de ces progrès. Elle avait vu surtout avec dépit les tentatives faites pour annexer la Floride, qui voulait se détacher de l'Espagne. Aussi recommença-t-elle ses violences. Elle exerça la presse des matelots américains jusque sur les navires de l'État. C'était tout profit pour les Anglais, car les Américains du Nord parlaient la même langue qu'eux. Le droit de visite fut exercé avec la dernière rigueur. Les plaintes des Américains n'avaient en aucun succès près du cabinet britannique.

Napoléon, voulant profiter de cette situation, avait essayé de les attirer dans son alliance contre l'Angleterre en se relâchant un peu avec eux des rigueurs du blocus continental. Mais la guerre ne fut déclarée par les États-Unis à l'Angleterre qu'en juin 1812, sur la proposition de Madison, président de l'Union Américaine depuis 1809 et qui devait l'être jusqu'en 1818. En 1814, les Anglais prirent Washington et brûlèrent le Capitole. Mais ils expièrent ce succès par une double défaite sur le lac Champlain et à la Nouvelle-Orléans. La paix ne fut signée qu'en 1815. Elle interdisait aux Anglais la navigation

du Mississippi. Cette guerre venait trop tard et occupa trop peu de forces pour exercer aucune influence sur les événements qui s'accomplissaient en Europe avec tant de rapidité.

L'Angleterre profitait de la suspension des hostilités en Allemagne pour fortifier et étendre la coalition. L'armistice avait été signé pour permettre à un congrès de s'assembler et de régler les conditions de la paix. L'Autriche avait imposé pour ainsi dire la réunion de ce congrès en même temps que sa



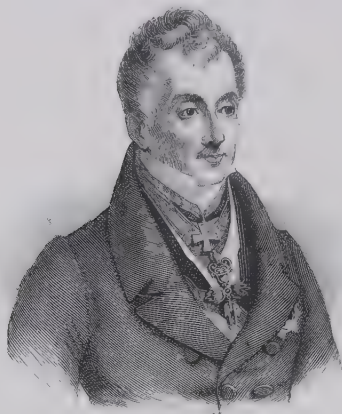
Esquisse au lavis de Raffet.

médiation, mais en réalité elle mit peu d'empressement à ses convocations, car elle voulait que toutes les négociations passassent uniquement par ses mains. Napoléon comprit bientôt que le but des alliés n'était que d'achever leurs préparatifs, et qu'ils ne voulaient pas poser les armes avant que sa puissance ne fût complètement abattue. Ces sentiments éclatèrent dans l'entrevue qu'il eut le 28 juin, à son quartier général de Dresde, avec Metternich (1).

« Vous venez bien tard, lui dit-il ; votre médiation devient presque hostile, à force d'être inactive... Quels ont été jusqu'à présent les résultats de l'armistice ? Je n'en connais pas d'autres que les traités de Reichenbach ; convenez-en, vous avez voulu gagner du temps ; aujourd'hui vos 200.000 hommes sont

(1) Comparer les *Mémoires* de Metternich avec le récit de Napoléon.

prêts, là, derrière le rideau des montagnes de Bohême. La grande question, pour vous, est de savoir si vous pourrez me rançonner sans combattre, ou s'il faudra vous jeter décidément au rang de mes ennemis. Eh bien, voyons, traitons : que voulez-vous ? Je vous ai offert l'Illyrie pour rester neutres. Cela vous suffit-il ? — Il ne tient qu'à vous, dit Metternich, de disposer de nos forces. Les choses en sont venues à ce point que nous ne pouvons plus rester neutres : il faudra que nous soyons pour vous ou contre vous. » Il demandait donc l'Illyrie, la moitié de l'Italie, la Pologne, la Hollande, la Suisse, l'abandon de Rome au Pape, de l'Espagne à Ferdinand VII, la dissolution de la



M. de Metternich.

Confédération du Rhin. « Eh quoi ! s'écria Napoléon, il nous faudrait évacuer l'Europe dont j'occupe encore la moitié, ramener mes légions, la crosse en l'air, derrière le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ! Et c'est quand nos drapeaux flottent encore aux bouches de la Vistule et sur les rives de l'Oder, quand mon armée triomphante est aux portes de Berlin et de Breslau, quand je suis ici à la tête de 300.000 hommes, que l'Autriche, sans coup férir, sans même tirer l'épée, se flatte de me faire souscrire à de telles conditions ! et c'est mon beau-père qui accueille un tel projet ! c'est

lui qui vous envoie ! Ah ! Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour me faire la guerre ? »

Cette accusation brutale et injuste blessa au vif le diplomate, qui aurait laissé passer peut-être une simple insinuation. Mais Napoléon, continuant à s'abandonner à sa colère, disait tout haut, mais comme se parlant à lui-même : « J'ai fait une grande sottise en épousant une archiduchesse. Je me disais alors : Tu fais une folie ; mais elle est faite et je la regrette aujourd'hui. » M. de Metternich ayant fait appel à l'humanité de Napoléon et à la nécessité de mettre enfin un terme à ces effroyables guerres, il lui parla de ces jeunes soldats, de cette armée de recrues, presque d'enfants, dont il a traversé les lignes avant d'arriver au quartier général. Napoléon sait bien que c'est là son point faible ; sa colère s'accroît. Il lui répond durement et d'une voix animée : « Vous n'êtes pas soldat, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'âme d'un soldat. J'ai grandi sur les champs de batailles et un homme comme moi se soucie peu de la vie d'un million d'hommes ; » et en disant ces mots il jetait son chapeau au fond de la salle.

Ces paroles n'étonnèrent pas Metternich, elles servaient d'ailleurs à ses projets.

L'entrevue de Dresde eut de grandes conséquences. Metternich, par ce qu'il avait vu dans l'entourage de Napoléon, avait pu mesurer le découragement et la fatigue de la France et même de l'armée. Il s'était rendu



« Serrez les rangs ! » D'après une lithographie de Raffet.

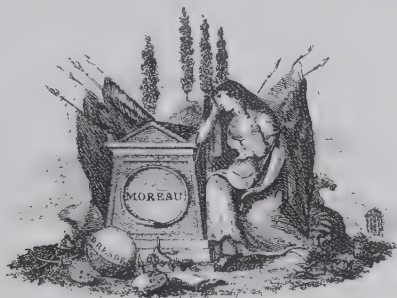
compte de ce qui manquait à nos troupes. Il voyait que Napoléon lui-même était inquiet, moins maître de lui, moins capable de bien saisir l'ensemble de ses affaires et que cette intempérance morale, qui lui avait déjà fait commettre bien des fautes, était chez lui plus grande que jamais. Enfin, il avait été personnellement insulté ; il allait poursuivre sa politique de guerre à la France non plus seulement par calcul, mais par rancune et avec passion. Il fit tout pour faire échouer les négociations et accabler enfin Napoléon par l'union à la coalition de toutes les forces de l'Autriche. Du reste, il

fut servi à souhait par la mauvaise foi des coalisés et par l'opiniâtreté de Napoléon (25 juin).

Le congrès devait avoir lieu à Prague. Pour faciliter ses travaux, l'armistice avait été prolongé du 28 juillet au 10 août, avec un délai de six jours entre la dénonciation de l'armistice et la reprise des hostilités, ce qui donnait jusqu'au 17 au matin pour le renouvellement de la guerre. Le congrès devait régler toutes les affaires pendantes, sauf en ce qui regardait l'Angleterre. Napoléon désirait même que les plénipotentiaires des États-Unis y fussent appelés. Mais cette assemblée ne pouvait aboutir. La Prusse et la Russie envoyèrent bien à Prague (11 juillet) des plénipotentiaires, Guillaume de Humboldt et d'Anstett; comme ils étaient peu connus, du moins en qualité de diplomates, ils laissèrent tout faire à Metternich. Napoléon, qui n'agissait pas avec franchise et ne cherchait qu'à perdre encore du temps, envoya M. de Narbonne et Caulaincourt à Prague plusieurs jours après l'arrivée des plénipotentiaires russe et prussien. Un grand nombre de difficultés s'élevèrent entre les négociateurs. D'accord avec Metternich, G. de Humboldt et d'Anstett refusaient de traiter directement avec les ministres français et voulaient prendre pour intermédiaire le ministre autrichien, tandis que Napoléon, profitant de tous les prétextes, s'obstinait à exiger des conférences directes. Le 24 juillet le congrès n'avait encore rien fait, et Napoléon, qui, malgré son entourage, n'était pas plus disposé à la paix que le roi de Prusse et l'empereur de Russie, s'éloigna à dessein et fit un voyage à Mayence. A ce court séjour de Napoléon à Mayence se rapporte une anecdote qui dévoile d'une façon piquante ce que bien des gens pensaient tout bas de la situation.

« L'Empereur, raconte Beugnot, qui se trouvait alors à Mayence avec Jean Bon Saint-André, préfet du Mont-Tonnerre, l'Empereur proposa un jour une promenade sur le Rhin, dans le dessein d'essayer un batelet élégant, dont le prince de Nassau venait de lui faire hommage... Sans avoir adressé à Jean Bon et à moi une invitation positive de l'accompagner, il s'était expliqué de manière à nous y autoriser; nous suivîmes le cortège et nous entrâmes dans le bateau avec les autres. Jean Bon et moi nous nous tenions à toute la distance de l'Empereur que fournissait la longueur du bateau. Mais elle n'était pas telle qu'on ne pût entendre ce qui se serait dit des deux parts. Pendant que l'Empereur, debout sur l'un des côtés et penché vers le fleuve, semblait y rester en contemplation, Jean Bon me dit et pas trop bas : « Quelle « étrange position ! le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus ou de « moins. » Je frémis de tous mes membres et ne trouvai de la force que pour répondre : « Au nom de Dieu ! paix donc ! » Mon homme ne fit compte ni de ma prière ni de ma terreur et poursuivit : « Soyez tranquille, les gens de résolution sont rares. » Je fis un tour de conversion pour me préserver des suites

du dialogue et la promenade finit sans qu'il pût être repris. On mit pied à terre : le cortège de l'Empereur le suivit à sa rentrée au palais. En montant le grand escalier, j'étais à côté de Jean Bon et l'Empereur nous précédait de sept à huit marches. La distance m'enhardit et je dis à mon compagnon : « Savez-vous que



FAC SIMILE

de la Dernière lettre du Général Moreau à Madame Moreau

Mon cher à moi, à la Bataille de Dego d'y a trois
 jours, j'ai eu la lux j'ambes enportées d'un boulet de canon
 Ce Ce qui de l'empereur de toujours mourir.
 : ou m'a fait l'empereur l'empereur bien qui j'ai le qui que
 l'a r'uni est fait un univers ment l'empereur, l'empereur
 m'a. Avant nous pour de nous de se l'empereur du 18th de la des
 Ex l'empereur l'empereur j'ai l'empereur de tout nous l'empereur
 Je change l'empereur de l'empereur

Document de la collection Hennin.

« vous m'avez furieusement effrayé? — Parbleu! je le sais. Ce qui m'étonne,
 « c'est que vous ayez retrouvé vos jambes pour marcher; mais tenez-vous pour
 « dit que nous pleurerons des larmes de sang de ce que sa promenade de ce
 « jour n'ait pas été la dernière. — Vous êtes un insensé. — Et vous un imbé-
 « cile, sauf le respect que je dois à Votre Excellence (1). »

Beaucoup alors pensaient comme Jean Bon, et il est possible que Napoléon

(1) Beugnot, t. II, p. 13.

ait connu leurs sentiments ; mais plus il avait besoin qu'on lui dît la vérité, plus l'adulation croissante la lui cachait ; il reçut, touchant l'état intérieur de la France, des rapports de fonctionnaires tout à fait rassurants et fut heureux de pouvoir se faire illusion sur la situation réelle de la nation. Aussi, après avoir donné des instructions pour l'administration de l'Empire et prescrit de nouvelles levées, il était revenu à Dresde, prêt à continuer la lutte.

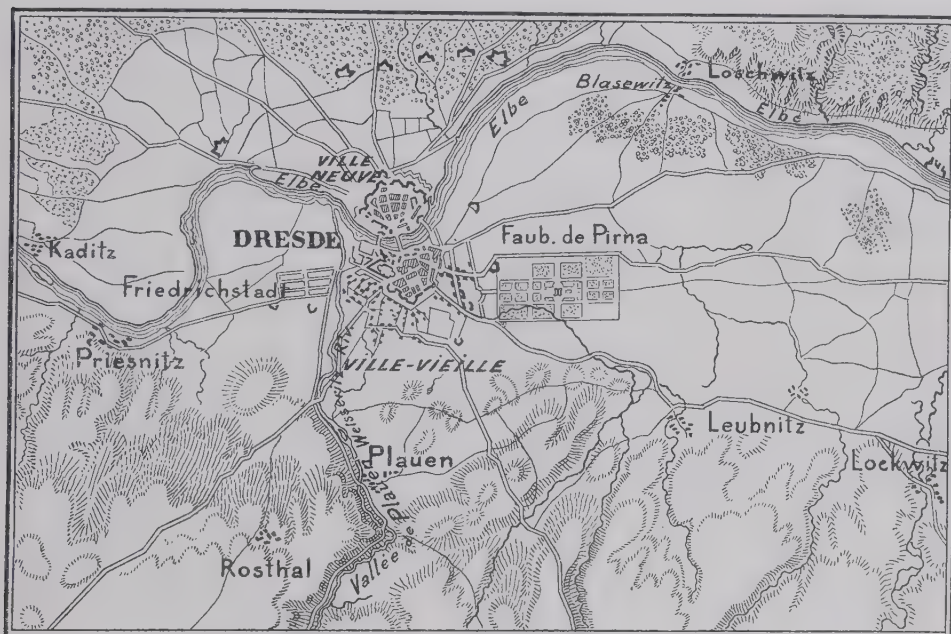
La coalition n'avait pas perdu son temps ; les souverains alliés et les ministres anglais s'étaient réunis à Trachenberg (9 juillet). Bernadotte, prince royal de Suède, était venu solennellement se joindre à eux.

La Suède, malgré les griefs qu'elle pouvait avoir contre Napoléon, n'approuvait point cette politique. Elle n'ignorait pas que la France était son alliée naturelle, et le traité de Frédériksham venait de lui prouver que c'était du côté de Pétersbourg qu'était le danger. Sa loyauté, d'ailleurs, était choquée de voir son prince royal jouer un pareil rôle. Mais l'âme jalouse de Bernadotte avait conservé pour Napoléon, qui n'avait été que trop indulgent pour lui, une haine sourde. Les autres souverains l'entouraient d'égards ; on lui offrait la Norvège. Pour le mieux enchaîner, les Anglais y ajoutaient la Guadeloupe, une terre française. D'ailleurs son ambition ne s'en tenait pas là, et, chose qu'on a peine à croire, il songeait sérieusement à devenir le maître de la France à la place de Napoléon. C'était ignorer bien profondément les sentiments qu'il inspirait à la France et à l'armée. Un jour que, pendant l'armistice, il passait en vue de la place de Stettin, la garnison française envoya dans sa direction quelques coups de feu. « Ce n'est rien, répondit le général Dufresne aux plaintes des envoyés du prince : la grand'garde a aperçu un déserteur et a tiré dessus. » En attendant qu'il pût accomplir son rêve impérial, il comptait bien être généralissime de la coalition. Il déployait un faste de parvenu qui paraissait d'autant plus choquant qu'il contrastait avec la simplicité des autres princes. Il avait décidé Moreau à quitter l'Amérique pour combattre Napoléon et la France. Il comptait sans doute en faire son chef d'état-major. Mais les généraux russes et allemands trouvaient que c'était leur faire injure : « Voulait-on dire qu'il était impossible de vaincre les Français sans avoir recours à un des lieutenants de Napoléon et qui n'était pas des plus célèbres. Était-ce donc un titre d'honneur que de porter les armes contre son pays ? »

Bernadotte dut se contenter de discuter avec l'état-major allié le nouveau plan de campagne. Les alliés résolurent d'user nos forces par des marches continuelles, d'éviter autant que possible la bataille contre Napoléon en personne, et de s'attaquer surtout aux armées détachées que commandaient ses lieutenants, de manière à les détruire. C'était la tactique par laquelle les Romains avaient enfin eu raison d'Annibal. Trois armées furent destinées à opérer contre lui : celle de Bohême, forte de 250.000 hommes, commandée

par le prince de Schwartzemberg; celle de Silésie avec Blücher, et celle du Nord sous les ordres de Bernadotte, toutes deux fortes de 120.000 hommes. Ces trois armées devaient toutes marcher sur Dresde pour s'y rejoindre et y accabler les Français. Deux autres armées étaient chargées de surveiller la Bavière et l'Italie.

De son côté Napoléon avait formé le dessein de faire, à la fin de l'armistice, des propositions acceptables, d'arrêter ainsi les mouvements de l'Autriche



Plan de la bataille de Dresde.

prête à se joindre à la coalition, de reprendre les hostilités avec la Prusse et la Russie et de les écraser, tout en continuant à négocier avec l'empereur François, afin de l'accabler à son tour si un désastre infligé aux Russes et aux Prussiens ne le rendait pas plus accommodant. Caulaincourt fut donc chargé de demander nettement à Metternich à quelles conditions l'Autriche ferait la paix. Metternich exigea le partage du grand-duché de Varsovie, la reconstruction de la Prusse, l'abandon des provinces illyriennes, des villes hanséatiques, de la Confédération du Rhin avec une frontière tenable sur l'Elbe. Ces conditions furent transmises à Napoléon le 7 août, avec l'assurance que le congrès serait dissous le 10 au soir et que l'Autriche entrerait immédiatement dans la coalition, si elles n'étaient pas acceptées purement et simplement. L'Empereur ne voulant pas ajouter foi à ces menaces refusa, malgré les patrio-

tiques efforts de Caulaincourt, d'accepter à temps ces propositions. Lorsqu'il les renvoya à Prague avec quelques modifications, il était trop tard : l'Autriche était entrée dans la coalition et ne pouvait plus traiter que de concert avec la Prusse et la Russie. Or les souverains alliés rejetèrent les conditions de Napoléon et les hostilités recommencèrent le 17 août.

Napoléon s'empara de Gabel pour empêcher la jonction des Prussiens de Blücher et des Autrichiens de Schwartzenberg ; mais cette jonction était déjà faite, les alliés ayant commencé leur mouvement sans attendre la fin de l'armistice : les deux généraux se dirigeaient déjà sur Dresde. Napoléon marche d'abord contre Blücher et le rejette dans ses lignes de Jauer, sur la Katsbach, pendant que Gouvion Saint-Cyr se replie sur Dresde.

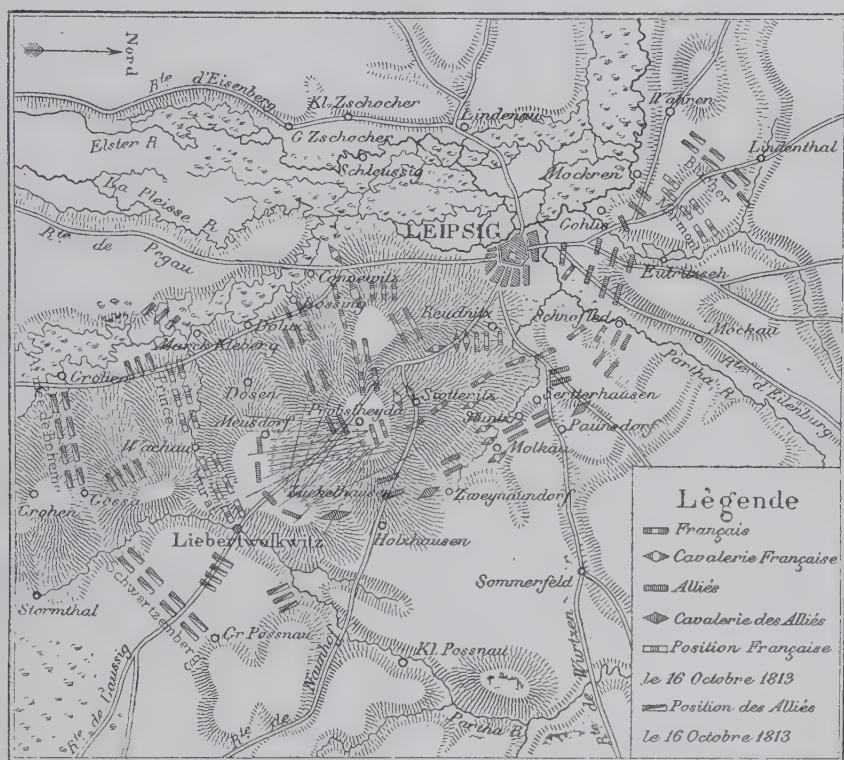
Napoléon, sachant que le maréchal Gouvion Saint-Cyr est en état de maintenir Schwartzenberg pendant quelques jours devant la ville, conçoit l'une des combinaisons « les plus belles, les plus redoutables qui soient sorties de son génie », et dont l'exécution pouvait terminer la guerre d'un seul coup.

« L'ennemi, pour le tourner, avait franchi l'Elbe dans l'intérieur de la Bohême. Il fallait le punir de sa témérité, en repassant l'Elbe soi-même et en l'écrasant avec des forces supérieures. Nous étions maîtres, en effet, du passage du fleuve. Mais au lieu de déboucher par Dresde, ce qui n'aurait donné qu'un choc direct, Napoléon, sans s'inquiéter pour le moment de Blücher que Macdonald est chargé de contenir dans la Silésie avec 75.000 hommes, forme le projet de remonter l'Elbe jusqu'à Kœnigstein, de l'y passer et de prendre par derrière la grande armée de la coalition. Il avait eu soin d'approvisionner d'avance cette ville et de la rattacher à Lilienstein par un pont de bateaux. Malheureusement les nouvelles alarmantes qu'il reçut des dangers qui menaçaient Dresde, l'inquiétude qu'il avait de perdre l'alliance du roi de Saxe, le décident à adopter un nouveau plan moins fécond en grands résultats, mais plus sûr. Il débouchera directement de Dresde avec 100.000 hommes, en confiant au général Vandamme avec 40.000 hommes, du côté de Péterswald et de Pirna, le soin de tourner l'ennemi ou de lui couper la retraite. »

Quand Napoléon arriva à Dresde, Schwartzenberg, à la tête de 165.000 hommes et 300 pièces de canon, prenait ses dispositions pour attaquer Gouvion Saint-Cyr, qui, n'ayant que 18.000 hommes, se préparait à une résistance désespérée. Le faubourg de Pirna est pris ; les Allemands crient déjà : « Paris ! Paris ! » ; ils vont enfoncer les portes. Ces portes s'ouvrent et donnent passage à deux colonnes de la vieille garde qui repoussent l'ennemi dans ses lignes en lui tuant 4.000 hommes et en faisant 2.000 prisonniers. Napoléon dicta dès le soir même le plan de la victoire du lendemain.

Napoléon était monté plusieurs fois dans la journée à un clocher d'où l'on

apercevait le demi-cercle de collines et de plateaux qui entourent la ville de Dresde. Il y avait vu se développer l'armée de Schwartzenberg qui venait de se renforcer des 25.000 hommes de Klenau, et il y avait discerné une gorge profonde, celle de Plauen, servant de lit à la petite rivière de la Weisseritz, qui partageait en deux le champ de bataille. « C'est au delà de cette gorge



0 1/4 1/2 3/4 1 2 Lieues

Plan de la bataille de Leipzig.

étroite et profonde qu'était rangée la plus grande partie des Autrichiens, séparés ainsi du reste de l'armée coalisée par une sorte de gouffre à travers lequel il était impossible de les secourir. En outre, ce côté du champ de bataille était plus propre que les autres aux manœuvres de cavalerie. Napoléon, saisissant d'un coup d'œil les avantages qu'offrait cette circonstance locale, résolut de renforcer le roi de Naples de tout le corps du maréchal Victor et de le lancer par un détour à droite sur les Autrichiens, qui, ne pouvant être secourus, seraient inévitablement précipités dans la gorge de Plauen, et, après avoir ainsi détruit la gauche des coalisés, de pousser Ney avec toute la jeune

garde sur leur droite pour les refouler en masse sur les hauteurs dont ils avaient essayé de descendre. Il devait résulter de ce double mouvement un double avantage, c'était de leur enlever à droite la grande route de Freyberg, la plus large et la meilleure pour assurer leur retraite, et de les acculer à gauche sur cette route de Peterswald où Vandamme les attendait à la tête de 40.000 hommes et de les réduire ainsi, pour retourner en Bohême, à des chemins mal frayés, où ils ne repasseraient qu'en essuyant des pertes énormes. Ces combinaisons formées en un instant avec une merveilleuse promptitude d'esprit avaient rempli Napoléon d'une satisfaction qui éclatait sur son visage. » C'était la joie anticipée d'un triomphe presque certain.

La bataille se passa comme l'Empereur l'avait réglée. Malgré les grands noms de Wagram et de la Moskova, Napoléon n'en avait pas eu de pareille depuis Ratisbonne, et Dresde pouvait prendre place à côté d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland. Quoique nous n'eussions que 120.000 hommes à opposer à 200.000, nous avions, à dix heures du soir, enlevé aux coalisés 15 à 16.000 prisonniers, au moins 40 bouches à feu, et il restait sur le terrain environ 10.000 ennemis, morts ou blessés. Parmi les morts se trouvait le général Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, qui tombait frappé par un boulet français (1). Ces grands résultats nous avaient coûté 8 à 9.000 hommes et l'Empereur se promettait de bien plus grands résultats encore, par suite de la position qu'il avait assignée à Vandamme.

Mais le temps n'était pas éloigné où Napoléon allait vivement regretter de n'avoir pas fait, lors du congrès de Prague, les concessions nécessaires pour obtenir la paix. Lui seul en France, peut-être, voulait la guerre ; les murmures croissaient dans l'armée. « Cette victoire fut mémorable, écrit le capitaine Coignet, mais nos généraux n'en voulaient plus. J'avais mon couvert au grand état-major et j'entendais des propos de toutes les manières. On blasphémait contre l'Empereur : « Il nous fera tous périr. » Les officiers, même les plus dévoués et les plus désintéressés, expriment d'une manière différente mais partagent ces sentiments : « L'armée, dit le général Pelleport, fut toujours digne d'elle, mais elle était trop jeune. On pensait généralement qu'après sa victoire, Napoléon se déciderait enfin à abandonner la ligne de l'Elbe et à se rapprocher du Rhin, mais les vieux de l'armée ne furent pas écoutés. »

On se rappelle qu'au moment où Napoléon accourait à marches forcées sur Dresde, il avait détaché sur sa droite, vers les défilés des monts Métalliques par lesquels les alliés étaient descendus en Saxe, le général Vandamme avec une quarantaine de mille hommes et la mission d'arrêter l'ennemi dans sa déroute vers la Bohême. Il lui avait promis de le soutenir, et Vandamme, comptant

(1) Moreau fut enterré dans l'église catholique de Pétersbourg, située sur la perspective Newsky. Son tombeau est placé à côté de celui de Stanislas-Auguste Poniatowski, le dernier des rois de Pologne.

sur cet appui, s'avança jusqu'à Tœplitz, nœud des routes de Saxe et de Bohême. Mais cette position fut défendue avec acharnement par la garde russe,



Blücher (Gebhart-Lebrecht de), prince de Wahlstatt, 1742-1819. D'après une gravure allemande.

et avant qu'il s'en fût emparé, Schwartzemberg et les vaincus de Dresde arrivaient derrière lui. Vandamme eut affaire à des troupes dans le désordre de la retraite, il est vrai, mais bien plus nombreuses que les siennes. Il se replia sur Dresde et fut cerné à Kulm. Napoléon s'était dirigé avec sa garde sur

Pirna pour lui porter secours ; mais, près de cette ville, une indisposition l'obligea de retourner à Dresde et de laisser le soin de la poursuite à ses lieutenants, plus fatigués encore que lui. Gouvion Saint-Cyr ne voulut pas courir à Kulm au bruit du canon de Vandamme. Celui-ci fut écrasé ; sa droite perça l'ennemi et réussit à rejoindre Saint-Cyr ; sa gauche put filer le long de l'Elbe, avant d'être entourée ; sa cavalerie fit mieux encore. Corbineau, qui s'était distingué à la Bérézina, la commandait. Il se retourna, tête baissée, contre le



Les souverains alliés à la bataille de Leipzig. D'après un tableau de Krafft, à Vienne.

corps prussien, l'enfonça, le traversa de part en part et revint en Saxe. Tout le reste demeura prisonnier avec les généraux Vandamme et Haxo.

On raconte qu'en apprenant le désastre de Vandamme Napoléon s'était écrié : « Voilà la guerre, bien haut le matin et bien bas le soir ! du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas ! » et que peu d'instants après, en examinant ses cartes, il murmurait ces vers de la *Mort de César* de Voltaire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en tout événement
Le destin des États dépendait d'un moment ! (Acte I, Scène I.)

Nous n'étions pas plus heureux dans le bassin de l'Oder. Blücher, fidèle à la tactique convenue au congrès de Trachenberg, attaqua Macdonald, qui

s'était porté sur la Katzbach, dès que Napoléon avait quitté la Silésie. Macdonald avait passé lui-même la rivière et voulait, en remontant le plateau de Wahlstatt, tomber à l'est sur le camp des Prussiens à Jauer. Mais Blücher, qui mérita par cette victoire le titre de prince de Wahlstatt, nous força à repasser la Katzbach, puis le Bober, en nous faisant perdre 20.000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et 100 pièces de canon. La marche d'Oudinot



Le moment solennel de la bataille de Leipzig. Les souverains alliés à genoux.
D'après une gravure allemande du temps (1).

sur Berlin avait aussi été désastreuse. Il avait été repoussé par Bernadotte à Gros Beeren et forcé de se replier sur Wittemberg. Cette défaite obligea Davout à abandonner Weimar qu'il venait d'occuper. Ney reçut la mission de la réparer. Napoléon, laissant trois corps en Bohême, se disposait à l'appuyer avec 50.000 hommes, lorsque les nouvelles qu'il reçut de Macdonald l'empêchèrent de marcher sur Berlin. Le maréchal Ney fut écrasé à Dennewitz

(1) Cette gravure et la précédente représentent l'une la légende, l'autre l'histoire. « Il suffit de connaître les sentiments religieux des trois souverains pour être convaincu que c'est avec une profonde reconnaissance que leur âmes s'éleva dans cette journée solennelle vers l'arbitre de toutes les destinées. Mais ajouter comme on l'a fait, que le 18 octobre, en recevant la grande nouvelle, ils s'agenouillèrent sur la colline qui leur servait de point d'observation et que là, en présence des armées, ils adressèrent au ciel leurs actions de grâces, ce n'est qu'une fiction poétique. » (Metternich, *Mémoires* I, 168.) Metternich n'avait pas quitté les souverains pendant la bataille du 18 octobre.

et ne se rallia que sous le canon de Torgau. Bernadotte s'arrêta aux bords de l'Elbe. Les alliés formaient en ce moment un cercle allant de Wittemberg à Tœplitz par Bautzen. Leur plan consistait à se porter derrière Napoléon et à se rejoindre tous à Leipzig, pour lui couper la route de France. Schwartzenberg déboucha donc par Commotau sur l'Elster (3 octobre), tandis que Blücher se portait sur Wittemberg et y rejoignait Bernadotte, pour marcher ensuite sur le lieu de concentration.

Pendant deux jours Napoléon réfléchit au projet qu'il allait poursuivre, tandis que Blücher remontant la Mulde et Schwartzenberg la descendant se rapprochaient davantage et lui laissaient moins de chance de les écraser séparément. Ce fatal retard fut la cause première du désastre de Leipzig. L'Empereur ne savait plus reculer à temps. Il oubliait ce que le jeune général Bonaparte avait fait à deux reprises devant Mantoue. Cette faute ne fut pas la seule. Lorsqu'il se décida enfin à abandonner la ligne de l'Elbe et laissa dans Dresde les deux corps de Gouvion Saint-Cyr et de Lobau, « c'était conserver la chose accessoire, dit York de Wartenburg, en compromettant la chose essentielle, une grande victoire. Après une victoire, Dresde serait retombée entre ses mains. Les deux corps qu'il y laissa lui manqueront douloureusement sur le champ de bataille de Leipzig, où se décidera le sort, non seulement de Dresde et de la Saxe, mais de l'Allemagne et de toute l'Europe. Voilà l'opiniâtreté du souverain. Il ne veut pas admettre qu'il soit forcé d'abandonner une seule de ses conquêtes. Il redoute l'impression que produira chaque pas qu'il fait en arrière. Il craint, non sans raison, pour l'existence de son pouvoir, qui n'est fondé que sur la force, dès qu'il montrera que cette force n'est plus la même qu'autrefois. » Napoléon avait un instant songé à renverser sa ligne d'opération, à faire de Magdebourg son point d'appui et à manœuvrer sur la rive droite de l'Elbe, en ralliant nos garnisons des places de l'Elbe, de la Vistule et de l'Oder, ce qui aurait porté nos forces à 300.000 hommes. Ce beau plan fut malheureusement abandonné et pour des raisons qui n'avaient rien de stratégique. Napoléon savait combien la confiance qu'il inspirait était ébranlée. Il aurait eu l'air de se fermer les routes de France et, comme dit Fain, dans l'anxiété où tombaient les esprits, on ne voulait plus rien comprendre aux combinaisons de l'Empereur, quelque grandes qu'elles fussent.

Napoléon donna Leipzig pour point de ralliement à son armée. Ney dut venir le rejoindre après avoir fait sauter les ponts de l'Elbe. Napoléon, arrivé le 14 à Leipzig, espérait avoir le temps d'écraser Schwartzenberg, qu'il considérait avec raison comme le meilleur général de la coalition, avant que Blücher, qu'il croyait encore bien loin, eût pu venir à son secours. Il mettrait ensuite Blücher lui-même en déroute avant l'arrivée de Bernadotte et de

l'armée du Nord et profiterait de ces victoires pour imposer ses conditions aux alliés. C'est autour de cette ville où avaient déjà eu lieu plus d'une célèbre rencontre que devait se livrer « la Bataille des nations ».

En deux jours toute l'armée française, réduite à 140.000 fantassins et à 20.000 cavaliers, y fut réunie (15 octobre). Elle s'adossa à toutes les portes pour fermer toutes les routes de l'Elbe. Napoléon dirigea Bertrand, avec 15.000 hommes, sur Lindenau pour couvrir la route de Lutzen ; il posa Ney sur la Partha avec 45.000 hommes, pour contenir Blücher qui arrivait par Halle, et Berna-



Mort de Poniatowski au passage de l'Elster. Peint par H. Vernet.

dotte qui revenait à Zerbig ; lui-même, avec 100.000 hommes, espérait battre les 130.000 de Schwartzemberg : sa droite s'appuyait sur la Pleiss, son centre était dans le ravin de Wachau, sa gauche, sur la route de Colditz. Schwartzemberg, voulant empêcher la concentration des forces françaises et donner le temps à Blücher et à Bernadotte d'arriver, se décida à attaquer, laissant en arrière 50.000 hommes sous Benningsen et Colloredo. Trois énormes colonnes se portèrent contre les positions des Français, qui furent perdues et reprises jusqu'à six fois (16 octobre) ; l'ennemi fut définitivement chassé avec de grandes pertes, mais la victoire était restée indécise. En même temps Ney était attaqué par Blücher : il fut rejeté sur la Partha avec perte de 2.000 hommes. Bertrand occupa Lindenau et battit Giulay.

« Napoléon se décida à une nouvelle bataille. C'était une grande faute :

l'ennemi allait se renforcer de plus de 100.000 hommes, et nous n'attendions d'autre renfort que 12.000 Saxons. L'Empereur replia ses postes et se concentra entre Connewitz et Schönfeld, le centre à Probstheyda ; mais il eut le soin de préparer la retraite en ordonnant de construire des ponts sur l'Elster, ordre que Berthier n'exécuta pas et qui fut la cause d'un grand désastre. L'ennemi n'attaqua pas ce jour-là : Bernadotte et Benningsen n'arrivèrent que le lendemain. Alors les alliés s'avancèrent de toutes parts, au nombre de 300.000 hommes avec 50.000 chevaux et 1.200 canons, enfermant dans un demi-cercle de trois à quatre lieues de développement les 140.000 Français adossés à Leipzig. La bataille fut effroyable (18 octobre). Les alliés donnaient par masses, et livraient aux colonnes françaises de véritables assauts où ils faisaient d'énormes pertes ; mais ils remplaçaient sans cesse leurs troupes épuisées par des troupes fraîches ; ils jouaient uniquement à tuer les hommes, dussent-ils en sacrifier le double, certains toujours d'avoir la supériorité du nombre. Au centre et à la droite, les Français, qui, au dire même des ennemis, n'avaient jamais montré plus de bravoure, conservèrent leurs positions ; mais à la gauche une terrible trahison leur fit perdre un moment le terrain : là, 40.000 hommes étaient battus en brèche par 100.000 hommes et 300 canons que dirigeait Bernadotte, quand les 12.000 Saxons qui formaient le tiers de cette gauche coururent au-devant des Russes, entrèrent dans leurs rangs, et, à la prière de Bernadotte, déchargèrent toute leur artillerie à bout portant sur les compagnons qu'ils venaient de quitter. Napoléon accourut sur ce point avec sa garde, et là comme ailleurs les positions furent conservées. La nuit fit cesser le carnage : 60.000 hommes jonchaient le champ de bataille. » (LAVALLÉE.)

Cependant il fallait songer à la retraite. Nous n'avions plus de munitions. Nous avions déjà failli en manquer dès le 15, et peu s'en était fallu que le grand parc d'artillerie laissé momentanément sans ordres fût tombé aux mains de l'ennemi. Il avait été sauvé par le général Neigre ; mais un équipage de ponts fut oublié et obligé de se réfugier à Torgau, alors qu'à Leipzig il aurait pu nous éviter un désastre.

Ces fautes doivent être attribuées moins à Napoléon qu'au désordre de son état-major, image de celui de l'armée. Sans doute on ne retrouvait plus dans Napoléon toute sa merveilleuse prévoyance, et il se montrait moins attentif au détail. Or c'est au moment où Napoléon aurait eu besoin de remettre à ses lieutenants une part de son fardeau, qu'il les trouvait encore plus fatigués que lui. Les officiers se renvoyaient les ordres et la responsabilité. L'esprit de Berthier, en général si net, s'affaiblissait de la manière la plus sensible et semblait parfois tomber dans une sorte d'égarement (1).

Cependant, dès la nuit du 18, les bagages commencèrent à s'éloigner par

(1) Voir la curieuse anecdote racontée par Ségur. *Mémoires*, t. VI, p. 160.

la route de Lindenau, long défilé de deux lieues coupé de plusieurs canaux, et où il n'y avait qu'une seule ligne de ponts. On n'en avait pas fait établir d'autres, et c'est par là que devait passer toute l'armée et tout son matériel. Il fallait donc livrer une troisième bataille pour donner le temps d'opérer la retraite. Les corps de Victor et d'Augereau commencèrent le mouvement pendant que Marmont se maintenait dans le faubourg de Halle et Ney dans le faubourg d'Est ; Lauriston, Macdonald et Poniatowski formaient l'arrière-



Bataille de Hanau (30 octobre 1813). Peint par H. Vernet.

garde et défendaient les barrières du midi. « Les alliés refusèrent tout arrangement qui pourrait épargner à Leipzig les horreurs d'une ville prise d'assaut, et ils attaquèrent les faubourgs avec fureur. Blücher emporta celui de Halle ; Benningsen enleva les barrières du midi. Une nouvelle bataille s'engagea sur les remparts, dans les rues, dans les maisons. La ville était encombrée d'équipages, de combattants, de fuyards. Cependant Victor, Augereau, Ney, Marmont, la garde et Napoléon avaient passé Lindenau ; Lauriston s'ébranlait pour en faire autant ; encore deux heures de résistance et l'arrière-garde était sauvée. Mais la fusillade qui arrivait de tous côtés sur le pont de l'Elster fit croire aux sapeurs chargés de faire sauter ce pont que ce moment était venu : ils mirent le feu à la mine ; 30.000 hommes et 150 canons restaient dans la ville. Le désespoir s'empara de ces braves : les

uns se défendirent jusqu'à la mort dans les maisons ; les autres se jetèrent dans les canaux profonds et bourbeux de l'Elster. » (LAVALLÉE.)

Macdonald et Poniatowski se lancèrent avec leurs chevaux dans la rivière. Macdonald put atteindre l'autre rive, mais Poniatowski, qui était blessé, fut entraîné par le courant. Cette mort tragique acheva de rendre son nom populaire en France, où cette popularité a été consacrée par Béranger et Horace Vernet. Le roi de Saxe, qui n'était pour rien dans la trahison de ses troupes, Reynier, Lauriston et quinze autres généraux restaient prisonniers. Dans les trois jours de cette bataille, la plus terrible des temps modernes, les Français perdirent 50.000 hommes dont 20.000 tués ou blessés.

Les soldats ne tardèrent pas à se débâter dans la retraite. Les cadres à demi-brisés étaient impuissants à les retenir. Dans ce désordre universel, des officiers et même un maréchal suivirent l'exemple des soldats et désertèrent l'armée. Ségur nous montre Napoléon faisant route au milieu des imprécations à peine étouffées et des murmures de son entourage, qu'il fallait feindre de ne pas entendre. Napoléon, qui s'était arrêté trois jours à Erfurt, apprit en reprenant sa marche que notre dernier allié, le roi de Bavière, s'était tourné contre nous et envoyait à marche forcée le général de Wrède sur le Mein, avec 80.000 hommes, pour nous fermer la route de France.

De Wrède nous attendait à Hanau, sur la Kintzig. Il prit si mal ses mesures qu'il fit dire à l'Empereur : « J'ai bien pu faire de Wrède un baron, mais je n'ai pu en faire un bon général », et qu'il eut la honte de se faire battre par moins de 20.000 hommes. L'artillerie de la garde, forte de 80 bouches à feu, sous Drouot, avait déjà infligé aux Bavares des pertes considérables, lorsqu'elle courut un grand danger : la cavalerie ennemie, quatre fois supérieure à la nôtre réussit à pénétrer jusqu'aux pièces. Un soldat bavarois avait même levé le bras sur Drouot et allait le frapper quand il fut lui-même traversé d'une baïonnette. Drouot, sans perdre son sang-froid, fit prendre à ses artilleurs leur carabine et éloigna par un feu bien nourri la cavalerie bavaroise, qu'il cribla ensuite de mitraille. De Wrède perdit 10.000 hommes et ne put mériter le bâton de maréchal qu'il espérait acquérir dans cette circonstance. Il essaya alors d'écraser l'arrière-garde, mais Bertrand soutint le choc et donna aux restes de l'armée française le temps de repasser le Rhin à Mayence. La cavalerie demeura seule au delà du fleuve pour recueillir les fuyards. Elle ne tarda pas à apercevoir l'avant-garde des armées alliées et dut se retirer à son tour derrière le Rhin (5 novembre 1813).

Ainsi, moins de trois mois après la grande victoire de Dresde, non seulement nous avions perdu l'Allemagne, mais notre frontière allait être franchie, notre intégrité nationale menacée. Tout un passé glorieux devenait inutile. L'ambition et l'orgueil avaient troublé si bien l'esprit de Napoléon qu'il

n'avait su faire à temps aucun des sacrifices militaires ou politiques que la situation exigeait. « Il avait achevé de tout perdre en voulant regagner d'un seul coup tout ce qu'il avait perdu. » Sans doute, il fut entouré d'intrigues et de trahisons, qu'il a justement flétries à Sainte-Hélène; sans doute les propositions de paix qui lui étaient faites n'étaient pas sincères, car ceux qui les présentaient pensaient bien que Napoléon ne les accepterait pas. Mais que serait-il arrivé si Napoléon avait pris au mot M. de Metternich et accueilli sincèrement la médiation de l'Autriche? « Avec la seule volonté d'arrêter l'ennemi dans son essor victorieux, dit Thiers, de rétablir le prestige de nos armes, et, ce résultat obtenu, de transiger sur des bases qui faisaient encore la France plus grande qu'il ne fallait, Napoléon aurait infailliblement triomphé. »

Il ne s'agissait plus maintenant de conserver ses conquêtes, la France était attaquée chez elle. Que lui restait-il pour se défendre? La Grande Armée était tombée dans les plaines de Russie; l'armée de 1813 était désorganisée : une partie était inutilement enfermée dans les places d'Allemagne. Et ce n'était pas le fer qui avait fait le plus de victimes; les villes du Rhin étaient encombrées de malades qu'on ne savait où placer. On les logeait dans les couvents, dans les églises. « On les trouvait tous morts pêle-mêle. Les jeunes conscrits, qui n'avaient quitté leur village que depuis quelques mois, mouraient, dit Coignet, en appelant dans leur délire leurs parents et leurs bestiaux. » Il fallait prendre des forçats pour charger les cadavres des hommes morts dans la nuit, sur de grandes charrettes « où on les cordait comme des voitures à foin ». Cependant, pour défendre le sol de la patrie, de nouveaux soldats allaient surgir encore et Napoléon allait retrouver toute l'activité héroïque du vainqueur d'Arcole et de Rivoli.



D'après Prud'hon.

LISTE DES TITRES SOUVERAINS

ET DES PRINCIPAUX TITRES NOBILIAIRES ÉTABLIS PAR NAPOLEON

ÉLISA BONAPARTE, épouse de Félix Baciocchi, reçut, par les décrets du 18 mars et du 21 juin 1805, PIOMBINO et LUCQUES, qui furent érigés en principautés. En 1806 elle reçut en outre le duché de MASSA-CARRARA. Esprit cultivé, amie des lettres et des arts, elle montra en outre dans l'administration de ses petits États de véritables qualités de souveraine. Elle fut investie, le 3 mars 1809, du gouvernement général des départements de la TOSCANE avec le titre de GRANDE-DUCHESSE. — PAULINE BONAPARTE, veuve du général Leclerc, épouse du prince Camille Borghèse, fut nommée en 1806 DUCHESSE DE GUASTALLA.

Dans cette même année 1806, JOSEPH BONAPARTE est déclaré ROI DE NAPLES (décret du 30 mars) ; — LOUIS BONAPARTE, ROI DE HOLLANDE (5 juin) ; — MURAT, GRAND-DUC DE BERG ET DE CLÈVES ; — BERNADOTTE, PRINCE DE PONTE-CORVO ; — TALLEYRAND, PRINCE DE BÉNÉVENT ; — BERTHIER reçoit la PRINCIPAUTÉ DE NEUCHÂTEL, que la Prusse nous avait cédée par le traité de Schœnbrunn ; — EUGÈNE DE BEAUHARNAIS est nommé VICE-ROI D'ITALIE ; — l'année suivante, l'Empereur l'adoptait officiellement comme son fils, assurant à sa descendance le trône d'Italie, et lui donnait le titre de PRINCE DE VENISE. — En 1807 JÉRÔME BONAPARTE devint ROI DE WESTPHALIE. — En 1808 JOSEPH BONAPARTE devenait ROI D'ESPAGNE ET DES INDES et était remplacé comme ROI DE NAPLES par MURAT.



Augereau, d'après R. Lefèvre.

Par un décret de 1806 Napoléon avait créé des majorats et s'était réservé dans les pays conquis de nombreux territoires destinés à former des dotations pour des titres de noblesse qu'il devait distribuer à ses serviteurs les plus illustres et les plus dévoués. La première application de ce décret fut faite en faveur du fils d'un meunier, d'un ancien soldat aux gardes françaises, le maréchal LEFEBVRE, qui fut créé DUC DE DANTZIG par des lettres patentes datées du camp de Finkenstein, 28 mai 1807. Ces lettres commençaient par la formule habituelle des actes impériaux : « Napoléon, par la grâce de Dieu, et par les constitutions de la République, Empereur des Français, à tous présents et à venir salut... »

Les autres titres de prince et de duc, créés par Napoléon entre 1807 et 1814 sont les suivants :

Le prince archichancelier CAMBACÉRÈS, DUC DE PARME; — Le prince architrésorier LEBRUN, DUC DE PLAISANCE; — GAUDIN, DUC DE GAËTE; — FOUCHÉ, DUC D'OTRANTE; — CHAMPAGNY, DUC DE CADORE; — MARET, DUC DE BASSANO; — Le grand-juge REGNIER, DUC DE MASSA; — BERTHIER, PRINCE DE NEUFCHATEL (1806), fut PRINCE de Wagram (1809); — MONCEY, DUC DE CONEGLIANO (1808); — MASSÉNA, DUC DE RIVOLI (1808) et PRINCE D'ESSLING (1810); — AUGEREAU, DUC DE CASTIGLIONE (1808); — MORTIER, DUC DE TRÉVISE (1808); — SOULT, DUC DE DALMATIE (1808); — LANNES, DUC DE MONTEBELLO (1808); — NEY DUC D'ELCHINGEN (1808) et PRINCE DE LA MOSKOVA (1813); — DAVOUT, DUC D'AUERSTAEDT (1808) et PRINCE D'ECKMULH (1810); — BESSIÈRES, DUC D'ISTRIE (1808); — KELLERMANN, DUC DE VALMY (1808); — VICTOR, DUC DE BELLUNE (1808); — MACDONALD, DUC DE TARENTE (1809); — OUDINOT, DUC DE REGGIO (1810); — MARMONT, DUC DE RAGUSE (1808); — SAVARY, DUC DE ROVIGO (1808); — JUNOT, DUC D'ABRANTÈS (1808); — DUROC, DUC DE FRIOUL (1808); — L. DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE (1808); — ARRICHI, DUC DE PADOUE (1808); — CLARKE, DUC DE FELTRE (1809); — SUCHET, DUC D'ALBUFERA (1813); — BRUNE et JOURDAN étaient les seuls maréchaux qui n'avaient pas de titres nobiliaires.

Parmi les nombreux comtes créés par l'Empire, presque tous durent se contenter de faire précéder leur nom de leur titre nobiliaire, le COMTE SIEYÈS, le COMTE GRÉGOIRE, etc. Il y a cependant quelques exceptions : CHAPTAL fut COMTE DE CHANTELOUP; — le général MOUTON, COMTE DE LOBAU; — MONGE, COMTE DE PÉLUSE. Le dernier titre de comte conféré pendant l'Empire est celui du général, depuis maréchal VALÉE (12 mars 1814). Quelques titres furent créés aussi pendant les Cent-jours. C'est alors que Carnot fut nommé comte.



Le tombeau de Sainte-Hélène : la silhouette de Napoléon entre les saules.
Tabatière historique de la collection de M. Maze.



« 1814 », par Meissonier. D'après une photographie de MM. Hauteceur et Lecadre, Paris



Les blessés de la garde impériale rentrant à Paris après la bataille de Montmirail, 17 février 1814. Musée de Versailles.

CHAPITRE QUATORZIÈME

CAMPAGNE DE FRANCE

L'INVASION. — SITUATION POLITIQUE. — BRIENNE. — MONTMIRAIL. — MONTEREAU.
LAON. — ARCIS-SUR-AUBE. — PARIS. — PREMIÈRE ABDICATION.



IRE, vous êtes perdu, avait dit Metternich à Napoléon, en le quittant à Dresde. Au moment où les alliés parurent sur le Rhin, cette parole n'était que trop vraisemblable. Ils allaient fondre sur la France avec plus de 600.000 hommes et gardaient, en cas de revers, une réserve presque aussi considérable. Napoléon n'avait pas au contraire plus de 50.000 soldats, tristes débris de la campagne de Saxe. Les meilleures troupes de la France n'étaient pas là. Plus de 100.000 hommes

défendaient la ligne des Pyrénées, 40.000 se battaient en Italie avec le prince Eugène et 120.000 restaient dans les places d'Allemagne avec d'excellents officiers et une grande quantité de canons et de munitions. Napoléon, qui n'avait jamais voulu supposer que le territoire national serait menacé, avait négligé les fortifications de notre ancienne frontière, sauf Strasbourg, et s'il avait fait faire quelques travaux sur la ligne du Rhin, à Mayence, à Wesel, à Kehl, ils n'étaient pas comparables à ceux qui avaient été exécutés à Dantzic, Hambourg, Magdebourg, Anvers, Alexandrie, Mantoue, toutes villes éloignées et qui ne pouvaient nous protéger dans nos revers. Mais la faiblesse

des ressources qui restaient à Napoléon n'encouragea pas autant les alliés à continuer les hostilités que la révélation qui leur était faite de l'état moral de la France. Tout le monde voulait la paix et la fin du despotisme. Benj. Constant publiait en 1813 un écrit de circonstance intitulé *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*, qui était un véritable pamphlet contre Napoléon, où il exprimait sous la forme la plus acerbe des idées qui se répandaient de plus en plus. Sans doute au début de 1814, la France ne désirait pas les Bourbons, mais on pouvait prévoir qu'elle se résignerait à leur retour.

La conscription avait enlevé à la France plus de deux millions d'hommes en moins de dix ans. Depuis le 1^{er} septembre 1805 jusqu'au 15 novembre 1813 dix-sept levées avaient été ordonnées, non par des décisions du Corps législatif, mais, le plus souvent, contrairement à la Constitution, par des sénatus-consultes. Voici le tableau de ces levées :

2 vendémiaire an XIV (septembre 1805), 80.000 ; — 4 décembre 1806, 80.000 ; — 7 avril 1807, 80.000 ; — 21 janvier 1808, 80.000 ; — 10 septembre 1808, 160.000 ; — 25 avril 1809, 40.000 ; — 5 octobre 1809, 36.000 ; — 3 décembre 1810, 120.000 ; — 13 décembre 1810, 40.000 ; — 20 décembre 1811, 120.000 ; — 13 mars 1812, 100.000 ; — 1^{er} septembre 1812, 137.000 ; — 11 janvier 1813, 250.000 ; — 3 avril 1813, 180.000 ; — 24 août 1813, 30.000 ; — 9 octobre 1813, 280.000 ; — 15 novembre 1813, 300.000 ; — Total général, 2.113.000.

Si l'on joint à ces chiffres les nombreux contingents que nous donnaient les pays alliés ou soumis, et qu'on songe que les forces que nous avons eues à combattre étaient encore, dans leur ensemble, plus nombreuses que les nôtres, on est justement effrayé de la multitude d'hommes qu'avaient mise en mouvement les guerres de l'Empire et l'on comprend mieux l'épuisement de l'Europe. Cet épuisement était surtout sensible pour la France, qui avait eu à lutter contre tant d'ennemis. Nos finances aussi étaient profondément atteintes ; les droits réunis, les centimes additionnels faisaient durement sentir aux populations le poids de ces guerres que la victoire avait naguère entretenues, d'autant plus que Napoléon avait demandé toutes ses ressources à l'impôt et s'était refusé obstinément à émettre aucun emprunt, de peur de faire constater ainsi combien son gouvernement était devenu peu populaire et inspirait peu de confiance. Il avait aussi décrété, en janvier 1813, la mise en vente d'une grande partie des biens des communes, et en avait fait représenter une valeur de 145 millions par des bons qui n'avaient été émis qu'avec de grandes précautions, pour éviter de rappeler les assignats (1).

(1) Voir sur toute cette opération où Mollien joua un rôle important, les mémoires de ce ministre et Thiers, XV, p. 269-288 et XVI, 200 et suiv. Les communes devaient être indemnisées en rentes sur l'État.

Au milieu de ce mécontentement et de cette lassitude, tous ne comprirent pas qu'en face de l'invasion étrangère le devoir était de défendre nos frontières nationales et de se rallier fortement à l'homme dont l'ambition avait compromis la France, mais qui, seul alors, pouvait la sauver. Carnot venait cependant de donner un noble exemple. Il s'était tenu à l'écart pendant que l'Empire était puissant et glorieux ; au moment où il y avait moins de gloire que de péril à partager la fortune de Napoléon, il vint lui proposer ses services :



Lazare Carnot. D'après un médaillon de David d'Angers.

« Sire, lui écrivait-il le 24 janvier 1814, aussi longtemps que le succès a couronné vos entreprises, je me suis abstenu d'offrir à Votre Majesté des services que je n'ai pas cru lui être agréables ; aujourd'hui que la mauvaise fortune met votre constance à une grande épreuve, je ne balance plus à vous faire l'offre des faibles moyens qui me restent : c'est peu, sans doute, que l'offre d'un bras sexagénaire, mais j'ai pensé que l'exemple d'un soldat dont les sentiments patriotiques sont connus pourrait rallier à vos aigles beaucoup de gens incertains sur le parti qu'ils doivent prendre, et qui peuvent se persuader que ce serait servir leur pays que de l'abandonner. Il est encore temps, Sire, de conquérir une paix glorieuse et de faire que l'amour d'un grand peuple vous soit rendu. »

La France, en effet, pouvait trouver dans l'union de tous ses enfants secondant le génie de son chef de grandes chances de victoire. Nous pouvions aussi tirer parti des causes de rivalité et de défiance inévitables entre les divers États

qu'un intérêt commun avait momentanément réunis contre nous. L'Autriche s'inquiétait surtout des progrès incessants de la puissance russe dans la région de la mer Noire. On trouve l'expression de ces craintes dans la correspondance que Gentz, le futur secrétaire du congrès de Vienne, entretenait avec l'hospodar de Moldavie, correspondance d'un caractère privé, mais inspirée par

Metternich. Il écrivait, à la date du 5 février 1814, que l'Autriche se garderait bien d'affaiblir la France au point de donner à la Russie une prépondérance incontestée en Europe et de faciliter ses entreprises sur l'Orient. Quels que fussent les liens qui existaient entre l'empereur son maître et le Czar, l'Autriche ne permettrait pas que la Russie s'agrandît aux dépens de la puissance turque, dont le maintien lui paraissait nécessaire à l'équilibre européen. Dans la coalition, Metternich était le plus sincèrement porté à la paix. Car il pensait avec raison que plus la guerre se prolongerait, plus la Russie devrait nécessairement prendre d'importance et d'autre part il craignait pour la réalisation ou l'affermissement de sa politique autoritaire, l'ensemble des sentiments, l'agitation morale qu'une guerre, et surtout une guerre nationale, entretient dans les esprits.



Caricature allemande portant pour légende : *Succès de l'année. Aux Allemands pour les étrennes de 1814.* La main représente l'Angleterre; les Doigts, les états coalisés du continent, distingués par leurs initiales.

Aussi, lorsqu'avant de franchir le Rhin les souverains et les généraux délibé-

rèrent sur la conduite à suivre, Metternich, appuyé par les représentants de l'Angleterre, qui désiraient une paix immédiate, si Napoléon ne se montrait pas trop exigeant, Metternich demanda qu'on tentât de nouvelles démarches auprès de l'Empereur. En même temps, il prenait une grande part à la Déclaration de Francfort, par laquelle les coalisés s'adressaient à la France elle-même en la séparant de Napoléon.

« Français, disaient-ils, nous ne faisons pas la guerre à la France, mais à la prépondérance que Napoléon a trop longtemps exercée hors des limites de son empire... Nous désirons que la France soit forte, grande, heureuse, parce que la puissance française est une des bases fondamentales de l'édifice social... Nous confirmons à la France une étendue de territoire qu'elle n'a jamais eue sous ses rois, parce qu'une

nation valeureuse ne déchoit pas pour avoir, à son tour, éprouvé des revers dans une lutte opiniâtre et sanglante où elle a combattu avec son audace accoutumée... »

C'était une habile contre-partie du manifeste de 1792. Avant même de publier cette déclaration, les coalisés avaient proposé à l'Empereur, par l'organe de M. de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Weimar, qui se trouvait de passage à Francfort au moment où ils y étaient rassemblés, des négociations et un congrès, s'il voulait accepter pour bases sommaires de la paix



Bivouac de Cosaques. Peint par Carle Vernet.

l'abandon de l'Italie, de la Hollande, de l'Allemagne au delà du Rhin, de l'Espagne, et le retour de la France à ses frontières naturelles. Napoléon s'était borné à répondre qu'il consentait à la réunion du congrès, sans s'expliquer sur les conditions qu'on lui proposait. Dans l'intention de soulever l'indignation de la France contre les propositions de l'étranger, il les avait communiquées, le 20 décembre 1813, au Sénat et au Corps législatif. La réponse du Sénat, faite dès le 22 décembre, satisfait l'Empereur. Elle lui laissait toute l'initiative de la défense et montrait la France parfaitement unie en présence de l'invasion. Le Corps législatif, si abaissé depuis plusieurs années, avait de plus un grief récent contre l'Empereur, qui lui avait imposé un président pris hors de son sein. En outre, Napoléon venait de décréter un appel anticipé de 160.000 hommes sur la conscription de 1815 et un autre de 300.000 sur les classes antérieures, de 1803 à 1813.

Le Corps législatif, où siégeaient des royalistes, appelé enfin à faire entendre sa voix, en profita, non seulement pour déclarer qu'il fallait accepter la paix telle qu'elle était offerte, mais pour reprocher à l'Empereur ses levées illégales d'hommes et d'argent. Ces récriminations, quelle qu'en fût la justesse, étaient inopportunes. L'adresse rédigée par les députés contribua à désunir la nation et à augmenter la hardiesse de l'ennemi. Napoléon avait raison de dire au Corps législatif le 1^{er} janvier 1814 : « Votre commission a été guidée par l'esprit de la Gironde. Au lieu de m'aider, vous secondez l'étranger!... Est-ce le moment de parler des abus quand deux cent mille Cosaques franchissent nos frontières? Il ne s'agit pas de liberté et de sûreté individuelle, il s'agit d'indépendance nationale. N'étiez-vous pas contents de la constitution? Il y a quatre ans qu'il fallait en demander une autre. » Il prorogea indéfiniment le Corps législatif, et fixa par un décret le budget de 1814. Ressource assez faible, car l'invasion allait empêcher de lever ces impôts dans le tiers de la France. L'Empereur ne sut pas, du reste, profiter d'une partie des ressources qui nous restaient encore.

Il n'était plus temps pour rappeler les 120.000 soldats laissés dans les places d'Allemagne, Davout à Hambourg, Gouvion Saint-Cyr à Dresde, Rapp à Dantzig, Grandeau à Stettin, Laplane à Glogau, Fournier d'Albe à Custrin, etc. Mais, en traitant immédiatement avec les Cortès et en rétablissant Ferdinand VII, on pouvait rappeler une bonne partie des forces de Soult et de Suchet. Le moment était d'autant plus favorable que la cruauté des Anglais exaspérait les Espagnols prêts à se soulever contre leurs alliés. A Saint-Sébastien, les soldats de Wellington après s'être rendus maîtres de la ville, massacrèrent la plus grande partie de la population qu'ils venaient secourir, même les femmes et les enfants (1). Il y eut des négociations, mais Napoléon

(1) Le général Rey ne rendit la place qu'après avoir repoussé trois assauts. Nulle lecture ne peut donner une idée plus haute des qualités militaires des Français que les *Journaux des Sièges de la Péninsule*, recueillis par Belmas. Il y eut là plus d'un héros qui mourut inconnu et qui serait célèbre s'il avait combattu sur un autre théâtre; nous en citerons un exemple.

La garnison du fort Monzon (bassin de la Sègre) n'avait que 97 hommes de troupes y compris les officiers, lorsque Mina vint l'assiéger avec 3.000 Espagnols. Le garde du génie Saint-Jacques fut l'âme de la défense. L'ennemi eut recours à la guerre des mines, croyant que la petite garnison n'aurait rien de ce qu'il fallait pour répondre à des attaques de ce genre. En effet, il n'y avait dans le fort Monzon que quatre pelles, deux marteaux, deux scies, trois haches, trois pioches; on n'avait ni chandelles, ni papiers, ni enclume, ni charbon pour réparer les outils ou pour en faire, ni ouvriers, ni mineurs. Saint-Jacques fit appel aux hommes de bonne volonté, et ces mineurs improvisés ne tardèrent pas à montrer sous sa direction le sang-froid et l'habileté de soldats habitués depuis longtemps à ce genre de travaux. Pour avoir du suif, on fut obligé de tuer les bœufs, et un gendarme fut assez heureux pour parvenir à fabriquer des chandelles convenables. Une bombe servit d'enclume, une peau de bouc servit de soufflet. On fit du charbon avec du bois de l'approvisionnement. La petite garnison était occupée nuit et jour à protéger les mineurs et à repousser les attaques, les femmes furent employées à déblayer les terres des contre-mines. C'étaient elles aussi qui faisaient le pain. Entre temps, elles démolissaient les cartouches de l'infanterie afin d'avoir de la poudre pour les mines. On voit donc à quel point il fallait ménager les munitions. C'est pourquoi Saint-Jacques eut l'idée de faire déposer d'avance

se contenta de promettre la liberté à Ferdinand VII s'il faisait déposer les armes à ses sujets, et il ne lui permit de quitter Valençay que le 19 mars, alors que cet acte de réparation était inutile. Napoléon ne rappela pas non plus d'Italie le prince Eugène. Il était, en vérité, bien dur d'abandonner Alexandrie, Mantoue et Venise. D'ailleurs Murat, réalisant malheureusement les craintes qu'il avait fait naître en 1812, oubliant ce que lui disait Davout,



Carte de la campagne de France.

qu'il n'était pas roi par la grâce de Dieu, mais grâce au sang français, annonçait à Napoléon qu'il allait s'unir aux Autrichiens, si on ne lui donnait pas l'Italie

sur les parapets de la fortification des pièces de bois et des tas de pierres qui se trouvèrent tout prêts à être lancés sur l'ennemi lorsqu'il voulut donner l'assaut, et qui firent échouer sa tentative. Saint-Jacques avait fait fabriquer aussi cinquante frondes qui servirent à lancer des pierres et des grenades. Il y eut pendant ce siège des combats souterrains qui dépassaient en hardiesse et en incidents les récits des romans d'aventure. Les Français conquirent les outils qui leur manquaient dans les mines ennemies éventées ou prises de vive force. Lorsque la nature du sol s'opposait à ce qu'on pût marcher au-devant de l'ennemi, Saint-Jacques attendait que les ouvriers espagnols fussent réunis en grand nombre dans le voisinage des galeries françaises pour les faire sauter. Dans la nuit du 15 décembre, ayant débouché dans une des galeries de l'ennemi, et n'étant pas en force pour l'occuper, Saint-Jacques prit un obus renfermant cinq onces de poudre, y mit le feu, le jeta dans la galerie, fit reboucher le trou de communication : les vapeurs asphyxiantes rendirent la position intenable. Pour obliger la petite troupe à capituler, il fallut avoir recours à la trahison. Un officier attaché à l'état-major de Suchet

entière. Il eût été aussi d'une bonne politique de réparer l'injustice commise envers le Pape et de mettre fin à sa captivité. Il lui fit quitter Fontainebleau, craignant d'autre part qu'on ne vint l'y délivrer. Lorsque les alliés eurent franchi le Rhin, il le fit diriger sur Savone, mais seulement à petites journées et il donnait même l'ordre de ralentir sa marche toutes les fois que, dans cette campagne, il obtenait des succès. Ainsi en 1814 comme en 1813 Napoléon ne sut pas faire à temps les sacrifices nécessaires : ce fut là une grande faute. Il ne sut pas ou ne voulut pas non plus tirer tout le parti qu'il pouvait du patriotisme des populations. A Paris, les ouvriers en foule demandaient à combattre; mais l'Empereur craignit d'armer de nouveau la Révolution, et les bourgeois seuls, au nombre de 12 à 13.000 reçurent des fusils. Il était d'autant plus regrettable qu'on n'armât pas davantage les citoyens, que presque tous étaient d'anciens soldats de la République ou des premiers temps de l'Empire, et auraient pu former non des masses inexpérimentées, mais de véritables troupes. Ce que de pareils volontaires auraient été capables d'accomplir, on le vit à la Fère-Champenoise.

Cependant les alliés avaient franchi le Rhin le 31 décembre 1813. L'armée de Bohême était arrivée à Bâle. L'empereur Alexandre, qui avait près de lui le général suisse Jomini, eût voulu respecter la neutralité de la Suisse. Mais Metternich n'eut aucune considération pour ces scrupules et fit marcher Bubna par Genève tandis que Schwartzemberg franchissait le fleuve à Bâle. Bubna envahit la Franche-Comté et la Bourgogne, qui se soulevèrent contre les envahisseurs, et s'empara de Dôle et de Salins. La présence d'Angereau, qui n'avait que 5. à 6.000 hommes, l'obligea cependant à ralentir sa marche. Le centre de l'armée de Bohême passa par Neuchâtel, Besançon, Dijon, poussant devant lui Mortier, qui recula jusqu'à Troyes. Une partie de l'aile droite fut détachée aux sièges de Huningue et de Belfort. Le reste passa les Vosges et battit à Saint-Dié le maréchal Victor, qui dut se replier sur Nancy, où il rejoignit le maréchal Ney, puis derrière la Meuse.

L'armée de Silésie passa le Rhin entre Mannheim et Coblenz, laissa un détachement assiéger Mayence et s'avança sur Metz en poussant devant elle Marmont, qui rejoignit à Saint-Dizier Ney, Mortier et Victor (23 janvier 1814). L'armée du Nord, comprenant seulement les corps de Bulow et de Wintzingerode, sous le commandement en chef de Bernadotte, avait secondé l'insurrection de la Hollande, passé la Meuse, forcé le général Decaen à évacuer Berg-op-Zoom, Bréda, Willemstadt. Napoléon avait remplacé Decaen par Mai-

avait déserté en emportant le sceau du maréchal. On s'en servit pour fabriquer de faux ordres qu'on transmit aux défenseurs du fort. Encore ne consentirent-ils à se rendre qu'après s'être assurés que tout le pays environnant était bien entre les mains des Espagnols. Saint-Jacques serait illustre, s'il eût vécu dans l'antiquité.

son qui, avec 12.000 hommes, tint la campagne entre Anvers et Bruxelles, tandis que Carnot organisait la défense de la première de ces deux places (1). Macdonald, qui défendait le territoire compris entre la Meuse et le Rhin, chassé successivement par Wintzingerode de Nimègue, Cologne, Namur, vint se replier sur Châlons et garder la Marne.



Campagne de France, 1814. Peint par Raffet. Lithographié par Llanta.

Napoléon n'avait pas cru d'abord que les alliés feraient une campagne d'hiver. L'invasion le surprit au milieu de ses préparatifs de guerre. En voyant de toutes parts reculer ses lieutenants, il quitta Paris, le 25 janvier 1814,

(1) On a inauguré le 1^{er} mai 1865 à Borgerhout, faubourg d'Anvers, une statue de Carnot, œuvre de L. de Cuyper, élevée avec le produit d'une souscription des habitants de la commune. Lorsque Carnot vint prendre le commandement de la place d'Anvers, le conseil de défense avait décidé d'incendier la commune de Borgerhout et d'autres localités. Déjà les mineurs avaient envahi les maisons. Mais Carnot, s'étant assuré par lui-même que cette terrible menace n'était pas nécessaire, au lieu de raser les faubourgs, en arma la population et y fit construire des travaux de défense.

après avoir remis, dans une réunion solennelle, sa femme et son fils sous la protection des officiers de la garde nationale de Paris, et confié la régence à Marie-Louise assistée d'un Conseil dont les membres devaient malheureusement manquer d'énergie et d'initiative.

Alors commença la plus mémorable, peut-être, des campagnes que nous présente l'histoire militaire, où l'on vit Napoléon, avec des forces tellement disproportionnées par le nombre que toute résistance semblait même inutile à tenter, avec des soldats la plupart inexpérimentés, avec des lieutenants découragés ou vieilliss, repousser et vaincre des ennemis nombreux, aguerris, se renouvelant sans cesse, et combattant avec l'enthousiasme du patriotisme et l'acharnement de la haine. Passant, avec une rapidité et une précision qu'aurait enviées même le général Bonaparte, de la Seine à la Marne et à l'Aisne, battant successivement les deux armées qui veulent se réunir contre lui, désorganisant dans des campagnes de quelques jours tantôt l'armée de Silésie, tantôt l'armée de Bohême, il va détruire aux coalisés quatre fois plus de soldats qu'il n'en a sous ses ordres ; et, si les intrigues et la trahison n'étaient venues apporter, du sein de la France même, des encouragements et des secours à l'ennemi, il aurait terminé par un succès, éphémère peut-être, mais éclatant, une suite de manœuvres et d'actes héroïques qui feront à jamais l'admiration même des esprits les plus prévenus.

Napoléon rejoignit à Vitry les corps de Marmont, Ney et Victor. Il avait le dessein d'empêcher la jonction des armées ennemies et de les battre séparément. Laissant donc Macdonald à Châlons pour garder la Marne, et Mortier à Troyes pour garder la Seine, il tomba sur l'avant-garde de Blücher à Saint-Dizier (27 janv.). C'était le corps de Sacken, qui avait l'ordre de rejoindre vers Brienne l'armée de Bohême : il fut battu. Mais Blücher, averti que Napoléon cherchait à écraser ses divisions séparément, les concentra toutes à Brienne, et opposa une résistance énergique à l'attaque des Français (29 janv.). L'Empereur resta maître de la position après un violent combat livré dans les murs mêmes de l'école où il avait été élevé.

Les Prussiens essayèrent en vain de reprendre Brienne pendant la nuit, mais un détachement de Cosaques faillit enlever, à la faveur des ténèbres, Napoléon et son état-major. « Comme il était nuit noire, raconte le capitaine Coignet, une bande de Cosaques qui rôdait, cherchant quelque occasion de butin, entendit le pas des chevaux montés par Napoléon et son escorte. Cela les fit courir. Ils se ruèrent d'abord sur un des généraux, qui cria : « Aux Cosaques ! » et se défendit. Un des Cosaques, apercevant à quelques pas de là un cavalier à redingote grise, courut sur lui. Le général Corbineau se jeta d'abord à la traverse, mais sans succès. Le colonel Gourgaud, qui causait en ce moment avec Napoléon, se mit en défense et, d'un coup de pistolet tiré

à bout portant, abattit le Cosaque. Au coup de pistolet, nous arrivâmes sur ces maraudeurs. » Ce fut le dernier épisode de la journée. « Il était temps de s'arrêter, ajoute Coignet : tout le monde était sur les dents et tombait de besoin. Vingt-quatre heures sans débrider, sans manger ! je puis dire que les soldats avaient fait plus que leurs forces et s'étaient battus comme des lions, un contre quatre. »

Napoléon avait espéré écraser Blücher isolément à Brienne. Il était vainqueur ; mais Blücher, battant en retraite par la route de Bar-sur-Aube, alla rejoindre l'armée du prince de Schwartzemberg. Au nombre de 160.000, les alliés revinrent sur Brienne, et, le 1^{er} février, rencontrèrent à la Rothère Napoléon, qui n'avait à leur opposer que 40.000 hommes épuisés de fatigue. Il leur disputa néanmoins ce village pendant toute une journée, perdit 6.000 hommes et 50 canons, et, par le pont de Lesmont, battit en retraite sur Troyes où il rejoignit Mortier et la vieille garde.

Cependant les coalisés avaient été trompés dans leur attente. Ils avaient passé le Rhin en plein hiver dans l'espoir que les départements profiteraient de leur présence pour se soulever contre la domination impériale. Au contraire, ils avaient reçu partout un accueil morne. Craignant alors de s'être engagés trop avant, ils offrirent à Napoléon de renouer les négociations et d'ouvrir un congrès à Châtillon. L'Empereur, découragé par la défaite de la Rothère, leur envoya Caulaincourt en lui donnant carte blanche pour « sauver la capitale et éviter une bataille où étaient les dernières espérances de la nation ». Les plénipotentiaires étrangers, aggravant les propositions de Francfort, établirent, comme préliminaires de la paix, « que la France devrait rentrer dans ses anciennes limites et que son intervention ne serait pas même admise dans la disposition des pays auxquels elle renoncerait. » Napoléon,



Le maréchal Victor (Claude-Victor PERRIN dit), duc de Bellune.

retiré à Nogent, répondit avec indignation à ceux qui le pressaient d'accepter ces conditions : « Eh quoi ! vous voulez que je laisse la France plus petite que je ne l'ai reçue ? Jamais ! Que serai-je pour les Français, quand j'aurai signé leur humiliation ? Plutôt la mort que le déshonneur » (8 février).

Les fautes des généraux alliés ne tardèrent pas à l'encourager dans ces résolutions. Après la bataille de la Rothière, les armées de Bohême et de Silésie s'étaient séparées pour pouvoir vivre, et marchaient sur Paris, la première par la vallée de la Seine et de l'Yonne, la seconde en suivant le cours de l'Aube et de la Marne. Blücher, qui brûlait d'entrer le premier à Paris, avait envoyé en avant les corps d'Olsouvieff et de Sacken. Macdonald, chassé de Châlons, s'était replié sur Épernay et, toujours pressé par Blücher, avait passé la Marne à Château-Thierry, fait sauter le pont de cette ville et rétrogradé sur Meaux. Sacken, qui avait reçu l'ordre de lui couper la retraite, marchait en ce moment, par Vertus et Montmirail, sur la Ferté-sous-Jouarre. Il était complètement isolé. En apprenant cette nouvelle, Napoléon part de Nogent avec 15.000 hommes, en laisse 20.000 à Victor et à Oudinot pour contenir Schwartzemberg, et, à marches forcées, se dirige sur la Marne par Villenauxe et Sézanne. A Champaubert, il rencontre une colonne russe de 7.000 hommes et 24 canons, qui devait garder les communications de Sacken, alors en marche vers la Ferté-sous-Jouarre, avec le reste de l'armée de Silésie échelonnée de Vertus à Châlons. C'était la division d'Olsouvieff.

Les troupes françaises se composaient en grande partie de recrues qui n'avaient pas trois mois de service. « Leur uniforme entier, rapporte le général de Ségur, qui fut un des héros de cette campagne, ne consistait qu'en une capote grise et un bonnet de police d'une forme féminine, d'où vient que l'on appela ces pauvres enfants les *Marie-Louise*. Ils étaient à peine commandés et encadrés. Quand le maréchal Marmont parcourut leur ligne, voyant la plupart des pelotons sans officiers, il demanda à l'un d'eux où donc était son lieutenant. « Notre lieutenant ? répondit une voix grêle, mais nous n'en avons « jamais eu ! — Et le sergent ? reprit le maréchal. — Pas davantage, repartit « la même voix ; mais c'est égal, ne craignez rien, nous sommes bons là. » Comme alors il leur montrait l'ennemi, en leur recommandant de bien ajuster, l'un d'eux ajouta qu'il tirerait bien, mais qu'il n'était pas sûr de pouvoir recharger son arme. » Tel fut cependant l'élan de ces jeunes soldats, que le bois dont Olsouvieff s'était couvert fut emporté en quatre heures. La colonne est enveloppée, ce qui n'est pas tué tombe en nos mains, ainsi que les 24 canons qui l'accompagnaient. « Olsouvieff lui-même, continue le général de Ségur, fut saisi au milieu des bois par un simple chasseur de six mois de service. Ce conscrit, quelque chose qu'on pût lui dire, ne voulut pas lâcher

prise qu'il n'eût conduit ce général à l'Empereur. Il le lui remit de sa main, et Napoléon le décora. »



Étude de Ch.-L. Muller pour son tableau *Vive l'Empereur!* (30 mars 1814), qui parut à l'Exposition universelle de 1855. (Dessin au musée Wicar, à Lille.)

Par cette victoire, l'armée de Silésie se trouvait coupée en deux. Sacken revenait en toute hâte de la Ferté sur Montmirail. Blücher avait donné l'ordre au général York, qui se tenait à Château-Thierry, de lui porter secours; en

même temps, il appelait à lui les corps de Kleist et de Langeron qui se trouvaient à Châlons. Mais, avant qu'il eût pu concentrer ses troupes, Napoléon avait écrasé Sacken à Montmirail et lui avait fait perdre 4,000 hommes et 26 canons (11 février). Victoire complète, mais chèrement payée. A un moment où Napoléon manquait d'officiers pour dresser les recrues que lui envoyaient les dépôts, il en perdait plus de quarante dans cette seule bataille. Le général York, accouru trop tard, ne put que recueillir les débris du corps de Sacken, avec lesquels il se replia sur Château-Thierry. L'ennemi essaya en vain d'arrêter Napoléon en avant de cette ville. Il fut culbuté, obligé de l'évacuer et de se replier sur la route de Fismes (12 février). Napoléon laisse la poursuite à Mortier et aux paysans exaspérés ; il faut qu'il rejoigne en toute hâte Marmont, chargé seul de retarder la marche de Blücher à Étoges et à Vertus. Marmont avait été obligé de reculer jusqu'à Vauchamps. Blücher comptait bien l'écraser, lorsque, le 14 au matin, il reconnut la présence de Napoléon. Il ordonne aussitôt de battre en retraite sur Châlons, mais il est poursuivi avec tant de vigueur qu'il perd 10.000 hommes et 20 canons. « Le prince Auguste de Prusse, Kleist, Kapsewicz, Blücher lui-même, dit encore Ségur, n'ont un instant pour refuge que quelques buissons sous lesquels ils se dérobent à nos sabres. C'est un fait que tous ces chefs eussent été pris sur place et que peut-être la France eût été sauvée par cette charge, si la nuit et les hasards d'une mêlée aussi confuse ne les eussent pas cachés à la vue de nos cavaliers victorieux ! L'excès du désordre les préserva. »

Blücher atteignit enfin Châlons, où il rallia les corps de Sacken et d'York. En six jours, l'armée de Silésie avait perdu 40,000 hommes et 100 canons ; mais elle recevait des renforts de l'armée du Nord, qui paraissait déjà dans la vallée de l'Oise. Wintzingerode, parti de Namur, s'était en effet emparé d'Avovesnes, de Laon et de Soissons (6 février). Mortier le chassa quelques jours plus tard de cette position, et les succès du général Maison sur Bulow l'obligèrent à revenir sur ses pas. Maison avait arrêté, avec 10.000 hommes seulement, la marche de Bulow, et, avec l'aide de Carnot, avait fait échouer une attaque des Prussiens et des Anglais contre Anvers (8 février).

Les victoires que Napoléon avait remportées coup sur coup entretenaient le courage des paysans de la Champagne qui luttèrent avec acharnement contre les alliés dont la conduite les avait justement exaspérés.

A Freybourg, avant de franchir le Rhin, le Czar avait adressé à l'armée russe une belle proclamation où il lui recommandait la clémence envers les populations désarmées : « L'ennemi, disait-il, en envahissant notre empire, nous a fait beaucoup de mal, et, pour cela, a subi un terrible châtement. La colère de Dieu l'a terrassé. Ne l'imitons pas. Le Dieu miséricordieux n'aime pas les inhumains et les cruels. Oublions le mal qu'ils nous ont fait ; portons chez

eux non la vengeance et la haine, mais l'amitié, une main tendue pour la paix. La gloire du Russe est de terrasser son ennemi en armes, de combler de bienfaits son ennemi désarmé, les populations paisibles. »

Cet appel ne devait pas être entendu. En Silésie, dans un pays allié, les Russes avaient commis de tels pillages, que le roi de Prusse adressa des plaintes fort vives au Czar. Lorsqu'ils furent sur le territoire ennemi, ils se livrèrent à tous les excès, pillant tout, n'épargnant ni les églises ni les vases sacrés, massacrant hommes, femmes et enfants, coupant les doigts pour avoir



Entrée des prisonniers russes à Paris, après la bataille de Montmirail. Dessin du musée de Versailles.

plus facilement les bagues, employant la torture pour se faire indiquer les cachettes qui renfermaient de l'argent et des objets précieux, puis, lorsqu'il n'y avait plus rien à prendre, mettant le feu au village ou au quartier, en ayant soin d'emporter ou de détruire les pompes. Les Prussiens, sans aller aussi loin que les Cosaques, prirent part à ces pillages et à ces violences, parfois même à ces scènes sanglantes. A Sens, le pillage dura neuf jours et, en quittant la malheureuse ville, le prince héritier de Wurtemberg, « beau comme un jeune dieu », réquisitionnait, par une ironie cruelle, quatre-vingt-quatre paires de gants blancs (1).

« Un soir, raconte le général de Ségur, du côté de Château-Thierry, à Cresancy, l'un de mes escadrons que commandait d'Andlau, attiré par les cris de ce village, y était entré à toutes brides ; le maire, accroché et étranglé à l'une des colonnes de son lit ; à ses pieds, et sur un matelas jeté par terre,

(1) Ce détail et la plupart des faits qui suivent sont empruntés au 1814 de M. H. Houssaye.

sa jeune femme sans connaissance ; sous le berceau de l'enfant, un fagot déjà embrasé, voilà le spectacle qui frappa nos yeux ! En même temps, et dans le verger voisin, de sales Cosaques, ivres et hurlant leurs chants sauvages, dansaient en forçant, à coups de knout, les maris, les sœurs de leurs victimes et le ménétrier du village à partager leur orgie ! Ces misérables, à notre aspect imprévu, s'élancèrent sur leurs chevaux, mais si effarés, qu'ils fouettaient et talonnaient leur monture, sans s'apercevoir que, attachées encore aux arbres du verger, elles ne pouvaient leur obéir. Ceux-là expièrent leur crime sans merci, et, cette fois du moins, une prompte et juste vengeance put adoucir le désespoir de nos malheureux compatriotes. »

Ces effroyables excès coûtèrent cher à l'ennemi. La guérilla commença à s'organiser en France comme en Espagne. Les coalisés durent bientôt faire accompagner leurs convois par des escortes considérables, et protéger leurs courriers par des troupes de cent cavaliers. Les trainards, les soldats isolés étaient tués en grand nombre. Les femmes elles-mêmes prenaient part à ces vengeances. Pendant longtemps les habitants du département de l'Aisne ne voulurent plus boire de l'eau de leurs puits, tant ils savaient qu'on y avait jeté de cadavres. Un paysan de Vailly, d'une force égale à son courage, ne s'attaquait jamais qu'à trois hommes à la fois ; il s'offrait pour les guider et les tuait en route. Des compagnies franches se formèrent dans la Bourgogne, la Champagne, la Brie, le Dauphiné, le Nivernais. Le curé de Pers, près Montargis, s'était fait chef de partisans et défendait son village avec ses paroissiens. Ordinairement à cheval à la tête de ses hommes pour les diriger dans leurs petites expéditions, il mettait pied à terre au moment du combat. Quatre cents soldats français, prisonniers du corps d'Oudinot, furent délivrés sur la route de Chaumont à Langres. A Huingue, le comte de Marmier, qui n'avait cependant jamais servi, forma et équipa à ses frais une légion de gardes nationaux mobiles, avec lesquels il défendit héroïquement la ville pendant cinq mois entiers. Mais ces efforts, si utiles qu'ils fussent à la France, ne diminuaient pas les souffrances des pays envahis.

Aussi quels étaient les transports des paysans lorsqu'ils voyaient apparaître l'Empereur, dont l'arrivée les délivrait de leurs bourreaux et était le signe de la victoire de la patrie ! C'est pendant cette campagne, où le grand Empereur se mêlait aux populations des villages, qui le voyaient exposé à tous les périls et à toutes les fatigues, et n'avaient d'espoir que dans son génie et son étoile, que Napoléon conquît une popularité dont il n'y a peut-être pas d'exemple. Jusque-là, il avait excité plus d'admiration que d'amour, lorsqu'on le regardait, au milieu des fêtes,

Passer muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain.

Mais aujourd'hui, on oubliait son despotisme et tout ce qu'il avait demandé à la France; il se montrait à la fois plus grand et moins imposant. A l'admiration qui croissait encore, se mêlait un sentiment plus familial, plus intime, et il allait devenir l'objet d'une sorte de culte dans les souvenirs des peuples.

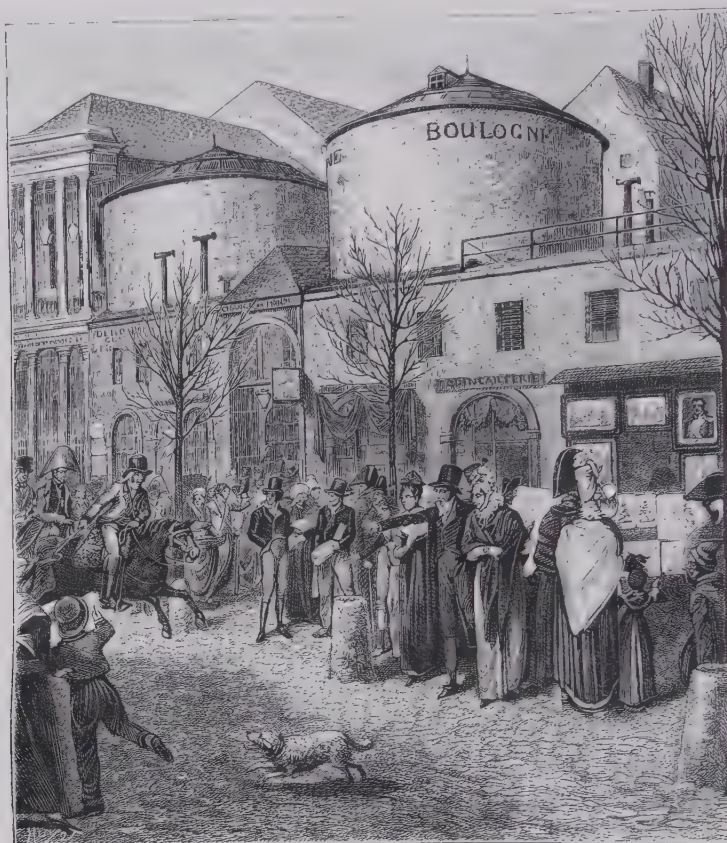
On parlera de sa gloire.
 Sous le chaume bien longtemps.
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.
 Là viendront les villageois.
 Dire alors à quelque vieille :
 « Par les récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révere,
 Oui, le révere.
 Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui... »

« Lorsque la pauvre Champagne.
 Fut en proie aux étrangers,
 Lui, bravant tous les dangers,
 Semblait seul tenir la campagne.
 Un soir, tout comme aujourd'hui,
 J'entends frapper à la porte.
 J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
 Suivi d'une faible escorte.
 Il s'asseyait où me voilà,
 S'écriant « Oh ! quelle guerre !
 « Oh ! quelle guerre ! »
 — Il s'est assis là, grand'mère !
 Il s'est assis là ! »

A Paris, après Champaubert et Montmirail, la sécurité, la gaieté même semblait renaître. Les nouvelles de ces victoires coïncidaient justement avec les derniers jours du carnaval. « On commençait à plaisanter, dit M. H. Housaye, ceux qui avaient envoyé leur mobilier en province ou caché leur or dans leurs caves. On distribuait aux blessés et aux prisonniers les provisions amassées pendant les jours d'alarmes. Les plaisirs, sinon les affaires, reprenaient. Des masques coururent les boulevards pendant les jours gras; il y eut foule aux derniers bals de l'Opéra. Le Palais-Royal reprit son *Diable au corps*. On dansait, au Wauxhall, au bal Tarare, au Cirque de la rue Saint-Honoré. Dans les salons on causait de la mort de Geoffroy, le célèbre écrivain des *Débats*, et du mémoire du jeune Villemain *Sur les avantages et les inconvénients de la critique*, que l'Académie française avait récemment couronné. MM. Aignan et Baour-Lormian, candidats en présence, faisaient leur visite comme si de rien n'était. Dans les théâtres, où l'on venait, comme à la Bourse, en uniforme de garde national, on applaudissait les couplets et les tirades patriotiques des pièces de circonstance. L'Opéra donnait l'*Oriflamme*; le théâtre de l'Impératrice, les *Héroïnes de Belfort*; les Variétés, *Jeanne Hachette*; l'Ambigu, *Philippe-Auguste*; la Gaité, *Charles Martel*; le Cirque Français, le *Maréchal de Villars*; le théâtre Feydeau, *Bayard à Mézières*. La Comédie-Française annonçait la *Rançon de Duquesclin* avec Talma et M^{lle} Georges. Le Vaudeville jouait l'*Honnête Cosaque* de Désaugiers, satire des prétendues intentions pacifiques des souverains alliés et de la prétendue discipline de leurs soldats. »

A l'étranger, l'admiration n'était pas moindre; mais elle s'exprimait différemment. Joseph de Maistre écrivait : « Après le congrès qui a donné à notre ami Napoléon les deux choses dont il avait le plus besoin, le temps et

l'opinion, on n'a le droit de s'étonner de rien. Il faut avouer aussi que cet aimable homme ne sait pas mal son métier. Je tremble en voyant les manœuvres de cet enragé et son ascendant incroyable sur les esprits. Quand j'entends parler, dans les salons de Pétersbourg, de ses fautes et de la supé-



Les Bonnes Nouvelles (12 février 1814). D'après une aquarelle de G. Opiz. Collection Hennin.

riorité de nos généraux, je me sens le gosier serré par je ne sais quel rire convulsif, aimable comme la cravate d'un pendu. »

Ces sentiments ne doivent pas nous étonner. Les souverains alliés eux-mêmes, malgré l'immense supériorité de leurs forces, doutaient de réussir contre « le génie infernal de Bonaparte » et étaient consternés de la rapidité avec laquelle il avait tué, pris ou dispersé 120.000 hommes. Lord Castlereagh, qui était venu en personne représenter l'Angleterre au congrès de Châtillon, l'empereur d'Autriche surtout et Metternich, n'avaient pas l'intention de pousser à bout Napoléon. Mais les Russes et les Prussiens étaient hostiles à tout projet de traité qui aurait laissé Napoléon sur le trône. « Dans quelque

temps, disaient-ils, la France reprendrait les armes en même temps qu'une nouvelle puissance, l'Empereur chercherait à reconquérir ce qu'il aurait perdu et, de nouveau, mettrait l'Europe en combustion. — Ce ne serait pas une paix, s'écriait l'empereur de Russie, ce serait une trêve qui ne nous permettrait pas de désarmer une minute. Je ne puis pas tous les jours accourir de quatre cents lieues à votre secours. »



Le Mardi gras, 22 février 1814. D'après une aquarelle de G. Opiz. Collection Hennin.

Par sa conduite à l'égard du congrès, Napoléon venait malheureusement justifier les prévisions de ses ennemis. Le soir même de la bataille de Montmirail, un envoyé de Caulaincourt accourant lui remettre une lettre venue de Châtillon, sans même en déchirer l'enveloppe, il la lança dédaigneusement par-dessus son épaule. Quelques jours après, les conditions de Francfort ne lui suffisaient plus, et il défendait à Caulaincourt de traiter si les alliés refusaient le maintien d'Eugène en Italie, d'Élisa Bonaparte à Lucques, des fils de Louis-Napoléon à Berg, du roi de Saxe à Varsovie.

Lorsqu'il donnait ces instructions au duc de Vicence, il avait déjà jeté dans l'armée de Bohême le même désordre que dans l'armée de Silésie. Les corps d'Oudinot et de Victor, qu'il avait chargés, en quittant Nogent pour courir sur Blücher, d'arrêter la marche de Schwartzenberg, avaient reculé pas à pas, devant des forces énormes et s'étaient postés derrière la rivière de l'Yères, petite sans doute, mais très creuse, profonde, et aux rives assez rapides. Auxerre, Montereau et Fontainebleau même étaient tombés aux mains des coalisés. Macdonald était en ce moment occupé à réorganiser à Meaux un corps de 10.000 hommes. Il reçoit l'ordre de se porter au secours de Victor et d'Oudinot. De son côté, l'Empereur, avec la garde impériale, rejoint à Guignes les trois maréchaux, après avoir chargé Mortier de contenir Bulow et Wintzingerode, et Marmont de tenir tête à Blücher. De Guignes, il se dirige, en culbutant l'avant-garde de Schwartzenberg, sur Mormans (17 février). Il avait alors 50.000 hommes. Le corps de Wrède essaie de lui résister dans cette ville ; il est refoulé et perd 4.000 hommes ; une division bavaroise est écrasée le même jour à Valjouan, et les coalisés repassent en toute hâte sur la rive gauche de la Seine. Mais les Wurtembergeois, maîtres de Montereau, veulent garder cette position et le pont important qu'elle commande. Victor, envoyé en avant avec sa cavalerie pour les surprendre, n'agit pas avec une activité suffisante. Napoléon lui ôta le commandement de son corps qu'il remit au général Gérard. Celui-ci attaqua sur-le-champ Montereau avec tant de vigueur, que le prince de Wurtemberg, malgré la supériorité numérique de ses forces, ne put lui résister. L'arrivée de Napoléon avec l'artillerie de la garde, au moment où l'ennemi allait battre en retraite, la changea en une véritable déroute.

Les canons français, établis sur une hauteur, faisaient pleuvoir des boulets sur les ponts et dans les rues de Montereau, encombrées de Wurtembergeois. « L'Empereur lui-même dirigeait ces feux, raconte le général de Ségur, et comme l'inexpérience des canonniers les exposait, il leur indiqua la manière. On le vit même descendre de cheval et pointer plusieurs fois les pièces... Nos artilleurs avaient d'abord murmuré du danger auquel il s'exposait. Ils l'avaient conjuré de s'éloigner. Mais lui : « Allez, mes amis, leur avait-il répondu gaiement, ne craignez rien ! Le boulet qui me tuera est encore loin d'être fondu ! » Attaqué sur la rive gauche par les divisions du général Château et du général Pajol, qui avaient passé la Seine au-dessous de Montereau, l'ennemi essaya de faire sauter le pont qui était à l'entrée de la ville. La mine n'eut aucun effet et les Français firent dans Montereau un grand carnage de Wurtembergeois. « Au bout du pont, raconte le capitaine Coignet, se trouve une rue à gauche. Ce faubourg étant encombré des voitures de l'arrière-garde, nous ne pouvions passer qu'à coups de sabre. Nous balayons tout. Ceux qui

échappèrent à notre fureur se fourrèrent sous les fourgons. L'écume sortait de la bouche du maréchal Lefebvre, tellement il frappait... J'étais si content de moi, que, mettant pied à terre, j'embrassai mon cheval. Grâce à lui, j'avais sabré à mon aise. »

L'ennemi perdit plus de 6.000 hommes et une partie de son artillerie. Schwartzberg battait en retraite sur Troyes et prescrivait à Blücher, alors à Châlons, de remonter la Marne et de le joindre à Arcis. Oudinot, qui formait



Bataille de Montereau, 18 février 1814. Peint par Ch. Langlois.

l'avant-garde, rencontre les Prussiens déjà arrivés à Méry, et les chasse de cette position (21 février). De son côté Schwartzberg, toujours pressé par Napoléon, est contraint de reculer jusqu'à Bar-sur-Aube, mais c'est là que l'armée de Silésie et l'armée de Bohême opèrent leur seconde jonction (23 février).

Blücher et Schwartzberg forment alors un nouveau plan : Blücher reprendra sa marche sur Paris par la vallée de la Marne, pendant que l'armée de Bohême, reculant jusqu'à Chaumont, attirera à sa suite Napoléon. Marmont est chassé de Sézanne par les Prussiens et rejoint Mortier à la Ferté-sous-Jouarre. Blücher court sur Meaux, afin de leur couper la route de Paris. Mais les maréchaux le préviennent et occupent cette ville avant lui. Alors il passe la Marne et cherche à tourner leur gauche : il n'en eut pas le temps. Napoléon

laisse de nouveau Macdonald et Oudinot contenir Schwartzemberg devant Troyes et arrive à la Ferté-sous-Jouarre lorsque Blücher se repliait sur Soissons en toute hâte. L'Empereur, avec Marmont et Mortier, se jette à sa poursuite, va l'acculer à l'Aisne, car il n'y a qu'un passage, celui de Soissons, et il est gardé par le général Moreau et un régiment français. Blücher semblait perdu. Sans doute, Moreau avait trop peu de forces pour pouvoir soutenir un siège contre toute une armée; mais il lui suffisait de résister deux jours pour que Napoléon eût le temps d'écraser Blücher puis de tomber sur les corps de Bulow et de Wintzingerode, qui s'étaient dirigés à marches forcées vers l'Aisne, mais qui, arrêtés eux-mêmes par la place de Soissons, ne pourraient arriver à temps pour secourir Blücher. Un succès aussi complet pouvait mettre fin aux hostilités!

Moreau ne comprit pas son rôle; attaqué avec vigueur par l'armée du Nord, il se crut fort heureux d'obtenir pour une place insuffisamment défendue tous les honneurs de la guerre. Comme il insistait pour emmener même son artillerie, le comte Woronzoff dit en russe à l'un des généraux: « Qu'il prenne son artillerie, s'il veut, et la mienne avec, mais qu'il nous laisse passer l'Aisne. » Blücher put, par le pont de Soissons, se réunir à Bulow et à Wintzingerode: il était sauvé (4 mars). L'Empereur essaya en vain d'enlever Soissons: Blücher avait plus de 100.000 hommes et resta maître de la ville. Napoléon voulut alors le tourner. Il remonta l'Aisne, en surprit le passage à Berry-au-Bac et se porta sur Laon pour prendre à revers les armées de Silésie et du Nord, maintenant réunies. L'armée française, qui ne comptait pas plus de 30.000 combattants, attaqua les masses des coalisés et les chassa des hauteurs de Craonne, après un combat sanglant dans lequel nous perdîmes 8.000 hommes. Blücher se replia sur Laon le 8 mars, et, toute la journée du 9, arrêta Napoléon devant cette ville. Marmont fut rejeté au delà de l'Aisne en essayant de tourner l'ennemi par la route de Reims et le corps russe de Saint-Priest parvint même à s'emparer de cette ville. Napoléon demeura encore deux jours à combattre devant Laon et perdit dans cette lutte 5.000 hommes. Enfin, le 13 mars, il prit la route de Reims, où il entra le 14, après un succès important et la ruine complète du corps de Saint-Priest. Blücher, ne pouvant croire que 20.000 hommes seulement l'avaient attaqué devant Laon, était resté pendant huit jours dans sa forte position, qu'il n'osait abandonner.

Cette victoire de Reims, qui devait être la dernière de la campagne, eut un retentissement considérable. Le général de Ségur rapporte que des bataillons russes s'enfuirent sans tourner la tête par delà le Rhin jusqu'à Erfurt; le gouverneur, qui était encore Français, les arrêta et apprit de leur bouche notre victoire. Napoléon n'en profita pas pour conclure la paix à des conditions acceptables. Metternich disait à Caulaincourt: « Si la paix ne se fait pas dans

ce moment, le triomphe des partisans de la guerre à outrance contre Napoléon sera assuré, le monde bouleversé, la France la proie de ces événements. » Caulaincourt, de son côté, suppliait l'Empereur de signer la paix à tout prix :



L'organisation de la garde nationale de Paris, Février 1814. D'après l'aquarelle de G. Opiz. (Collection Hennin.)

« Il faut des sacrifices, disait-il ; il faut les faire à temps. Comme à Prague, l'occasion va nous échapper. La négociation une fois rompue, tout est fini. » Et il ajoutait : « On ne veut qu'un prétexte. » Le mot pouvait s'appliquer aux Autrichiens eux-mêmes. Sans doute, après Montereau, Schwartzemberg avait offert un armistice, et des conférences s'étaient ouvertes à Lusigny

(24 février), pour en discuter les conditions ; mais les négociations furent rompues dès que la marche de Napoléon sur l'armée de Silésie eut fait cesser la situation critique de l'armée de Bohême. Le 1^{er} mars, ces mêmes Autrichiens qui avaient proposé l'armistice signèrent le traité de Chaumont. Par ce traité, qui fut le fondement de la *Sainte-Alliance*, les coalisés s'unissaient pour vingt ans et s'engageaient à ne pas faire de paix séparée. Malgré tous ces avertissements, Napoléon fit répondre aux coalisés qu'il ne traiterait que sur les bases de Francfort. Le congrès de Châtillon, qui avait été prolongé du 10 au 18 mars, fut dissous le jour même.

Napoléon avait conçu un plan qui devait avoir, pensait-il, des résultats décisifs. Il s'agissait de se jeter entre les armées coalisées et le Rhin, en ralliant toutes les garnisons qui pourraient le rejoindre, et de menacer avec 100.000 hommes au moins la base d'opération des alliés. Il était probable que les alliés reviendraient précipitamment sur leurs pas, et, s'ils avaient l'audace de continuer leur marche vers Paris, il les écraserait entre son armée et cette ville, dont il attendait une résistance acharnée : « Je suis plus près de Munich, disait-il, qu'ils ne le sont de Paris. »

Les nouvelles qu'il recevait des autres théâtres de la guerre, sans être très rassurantes, lui laissaient cependant le temps d'agir. La Vendée avait commencé à s'agiter, mais aucun mouvement sérieux ne s'était manifesté dans la population des campagnes et il n'y avait de ce côté aucun danger immédiat. En Italie, les 78.000 Autrichiens qui se trouvaient en face des 38.000 soldats du prince Eugène, sur l'Adige, avaient pris l'offensive, lorsqu'ils avaient été sûrs de la trahison de Murat. Eugène s'était replié sur le Mincio et avait repoussé victorieusement, le 18 février, la tentative faite par l'ennemi pour l'en débusquer. Un détachement, envoyé sur la rive droite du Pô, avait même battu les Napolitains à Parme.

Dans le nord, le général Maison avec quelques milliers d'hommes faisait une guerre défensive « qui excita l'admiration de tous les militaires ». Carnot défendait toujours Anvers. Un corps d'armée anglais avait éprouvé un échec grave devant Berg-op-Zoom. Il était parvenu à entrer dans la ville par surprise avec la connivence des habitants. Mais le général Bizanet, qui n'avait que 2.700 hommes de garnison pour défendre une place qui en aurait exigé 12.000, ne se troubla point, rallia ses soldats et reprit la ville en tuant à l'ennemi 1.500 hommes et en lui faisant 2.500 prisonniers (1) !

(1) Insistons un peu sur ce fait trop peu connu qui est certainement un des plus glorieux de notre histoire militaire, en renvoyant, pour plus de détails, à la *Relation de la surprise de Berg-op-Zoom, avec un précis du blocus et des événements qui l'ont amené... par le chevalier Legrand, colonel au corps royal du génie...* à Paris chez Magimel, Anselin et Bochart, libraires pour l'art militaire, 1816 ; in-8°, 182 p., ouvrage auquel d'ailleurs nous empruntons ce qui suit.

Donc « une garnison composée de nouvelles levées est chargée de défendre une forteresse étrangère

Sur les Pyrénées, Wellington, maître du col de Maya, avait attendu cependant que Pampelune et Saint-Sébastien fussent tombés entre ses mains pour envahir la France. Soult profita de ce répit pour renforcer son armée avec les conscrits des Pyrénées, et reprendre l'offensive contre l'armée de Wellington en franchissant le col d'Ibagnetta, mais il fut battu en voulant enlever de front le plateau de Cubiry, que le général Clauzel conseillait de tourner. Wellington



Wellington (Arthur Wellesley, duc de). Dessin de Burney, d'après un buste du maréchal.

franchit la frontière, et, après un combat sur le flanc de la montagne de la Rhune, il rejeta Soult sur la Nive, dont la vallée fut pendant un mois le

d'un développement trop considérable pour le nombre d'hommes qui la composent. Elle y est surprise de nuit par les troupes d'une nation célèbre par sa valeur; les assiégeants guidés par les habitants de cette ville s'emparent en force des deux tiers des remparts et de la moitié des maisons et des rues, de l'arsenal, des magasins, des clefs des poudrières au point que l'on faillit manquer de cartouches. Les assiégés attaqués intérieurement et extérieurement, et entourés de tous côtés se défendent d'abord avec courage et reprennent ensuite une offensive combinée. Ils parviennent après douze heures consécutives de combat et après avoir détruit une partie des assaillants non à chasser de la ville ceux qui ont encore les armes à la main, ce qui serait déjà un fait glorieux et dont les exemples sont rares, mais au contraire à les empêcher pour la plupart de sortir et à leur faire mettre bas les armes pour éviter une mort certaine. Les assiégés font capituler dans leur ville les assiégeants; ils font plus, ils forcent ceux qui ont

théâtre de combats continuels. Soult, menacé d'être forcé, recula non vers le nord, mais vers l'est, parallèlement aux Pyrénées, en remontant l'Adour. Il semblait ouvrir à Wellington la route de Bordeaux. Mais Wellington ne pouvait s'aventurer dans les Landes, alors presque désertes, en laissant sur son flanc une armée vaincue sans doute, moins nombreuse que la sienne, mais redoutable encore. De plus, Soult se rapprochait ainsi de Suchet, qui s'était d'abord maintenu en Catalogne et trouvait dans les divers affluents ou sous-affluents de l'Adour des lignes de défense excellentes. Soult, après avoir livré de nombreux combats sur la Joyeuse et la Bidouze, se retira sur Orthez. Les Anglais franchirent le Gave de Pau et livrèrent, au nord d'Orthez (27 février), une bataille indécise, à la suite de laquelle les Français purent se replier en bon ordre sur Aire pour prendre la ligne de l'Adour. Wellington était fort embarrassé : il n'osait nous poursuivre énergiquement, inquiet qu'il était de son flanc gauche, lorsque les royalistes de Bordeaux, avec le maire Lynch, sollicitèrent l'ennemi de se diriger sur leur ville. Aucun pays n'avait plus souffert que le Bordelais du blocus continental, qui avait arrêté l'exportation de ses vins. Wellington détacha sur Bordeaux deux divisions, qui y furent reçues avec applaudissements. L'armée française dut alors se retirer, par Tarbes et Saint-Gaudens, sur Toulouse (1). Là, Soult livra, avec 30.000 hommes contre 60.000, une bataille acharnée, la dernière de la guerre à la suite de laquelle il se retira sur Montpellier (10 avril). Mais déjà les alliés étaient entrés à Paris et Napoléon avait dû abdiquer.

pu fuir de la ville à y rentrer et ceux qui n'ont pu y pénétrer à venir se rendre à discrétion et finissent par réunir plus de prisonniers qu'ils ne sont eux-mêmes de combattants. Sur trois généraux anglais, deux furent tués.

Ce qui rend ce fait d'armes encore plus extraordinaire, c'est que les fortifications de Berg-op-Zoom étaient très insuffisantes et en fort mauvais état. Mais jamais il ne fut plus à propos de répéter le mot de Bayard à Mézières : « Il n'y a pas de mauvaises murailles, quand il y a derrière elles des gens de cœur. » Ce qui était préférable à tous les moyens matériels de défense, c'était le degré d'énergie où le dernier succès avait monté le moral de la garnison. Les prisonniers faits par les Anglais furent hués à leur rentrée dans la ville, par nos jeunes conscrits ; on notait d'infamie la conduite de ceux qui n'avaient pas été réveillés par la canonnade ; les rixes mêmes succédaient aux injures si les officiers n'intervenaient pas. Grâce aux talents et aux soins du docteur Bancel, la gaieté régnait même à l'hôpital. Pourtant le colonel du génie, peu sûr des habitants du quartier du port, sépara la ville de ce quartier par des abatis et des retranchements. Mais toute la garnison protesta contre cet ouvrage. « Il ne s'agit pas de nous défendre avec des ouvrages et des canons, pensait et disait à sa manière le moindre conscrit, il s'agit de marcher sur l'ennemi à la baïonnette, au moment où il escaladera les remparts et avant qu'il ait le temps de se former. S'il escalade les remparts, il escaladera ces retranchements-ci, qui ne sont ni aussi forts ni aussi bien armés. Ces retranchements ne peuvent que retarder tout mouvement offensif. Donc ces retranchements ne valent rien. » Le colonel du génie, à la suite d'une conférence avec le gouverneur, convint qu'avec une garnison animée d'un tel esprit, il pouvait s'être trompé et fit raser l'ouvrage qu'il venait d'élever.

(1) Déjà sous le Consulat, Bordeaux avait été un des principaux foyers des intrigues et des complots antibonapartistes. L'*Institut royaliste* avait été dissous mais non détruit. Chodruc-Duclos, qui fut plus tard une des célébrités de la rue à Paris, sous le nom de l'*Homme à la longue barbe*, avait formé une association dont les membres portaient le nom singulier de *Balochards* et qui avait pour but de tuer en duel le plus d'officiers possibles de Napoléon.

Lorsque Napoléon s'était décidé à diriger ses principales forces vers le Rhin pour menacer la base d'opération des alliés, il avait chargé Mortier et Marmont, avec 18.000 hommes seulement, de contenir Blücher, et il avait rejoint à Arcis l'armée de Bohême, qui s'était mise, à son approche, en pleine retraite. Le Czar était d'avis que les deux armées devaient se réunir pour marcher



Le cardinal Fesch, entouré du conseil de régence, lit à Marie-Louise un rapport sur un établissement de bienfaisance placé sous la protection de l'Impératrice. D'après une gravure du temps.

sur Paris ; il fit décider que la réunion aurait lieu à Châlons ou à Vitry, et Blücher reçut l'ordre de se rapprocher de ces deux places. Schwartzemberg y marcha lui-même par Arcis-sur-Aube. Il y rencontra Napoléon, qui ne craignit pas, avec 20.000 soldats à peine, de tenir tête à 100.000 hommes. L'Empereur fut obligé d'abandonner la ligne de l'Aube ; il regagna la Marne et se porta à Saint-Dizier par Vitry, en ordonnant aux maréchaux Mortier et Marmont de le rejoindre par Châlons, et au général Pachtod, qui lui ame-

nait de Paris, sous l'escorte de 6.000 gardes nationaux un grand parc d'artillerie, de se diriger également vers cette ville.

Napoléon comptait aussi qu'Augereau, à qui Suchet avait envoyé 10.000 hommes de vieilles troupes et qui devait en avoir sous ses ordres près de 40.000, pourrait lui tendre la main ou tomber sur le flanc gauche des coalisés en remontant la Saône et menaçant la trouée de Belfort, chose qu'il l'avait déjà pressé vivement de faire. Vainement l'Empereur lui écrit-il une lettre des plus vives : « Vous n'avez pas de magasins ; ceci est par trop ridicule. Êtes-vous le vainqueur de Castiglione?... Il ne s'agit pas d'agir comme dans les derniers temps, mais il faut reprendre ses bottes et sa résolution de 93. » Augereau s'avança à peine jusqu'à Lons-le-Saulnier, et là, craignant d'être coupé de Lyon par Bubna, qui n'avait pas plus de troupes que lui, il rétrograda sur Lyon (9 mars), prit position à Limonest en avant de la ville, s'y fit battre (20 mars), l'évacua, et au lieu de se diriger vers la Marne où ses 25.000 hommes auraient été si utiles, il les éparpilla le long du Rhône, de Valence à Pont-Saint-Esprit. Depuis plusieurs semaines, il était en négociations secrètes avec les alliés. Cette trahison ne fut pas la seule.

Le comte d'Artois avait pénétré en Franche-Comté à la suite des alliés. M. de Vitrolles était entré en relation, à Paris, avec Talleyrand, avec Dalberg, neveu du primat de Germanie, avec l'abbé de Pradt, avec M. Louis qui, malgré les faveurs qu'ils avaient tous obtenues de Napoléon, formaient un groupe d'adversaires influents et résolus du régime impérial, groupe d'autant plus dangereux qu'il était composé d'hommes intelligents, aptes aux intrigues dans lesquelles Vitrolles allait bientôt se montrer un maître. Vitrolles, quoiqu'il eût accepté de l'Empire la charge d'inspecteur des bergeries, sinécure bien payée et un peu ridicule, créée pour lui, se chargea de la mission de venir trouver secrètement les souverains alliés en Lorraine, pour les encourager à poursuivre la guerre contre la France et à ne pas accorder d'armistice à Napoléon, pour les presser surtout de se déclarer en faveur des Bourbons. Quoique l'intérêt des Bourbons fût alors le moindre de leurs soucis, les chefs de la coalition n'en recherchaient pas moins avec une vive curiosité tous les renseignements qui pouvaient les éclairer sur la situation morale de la capitale. Un traître était venu leur dire que Paris détestait, plus qu'eux, son tyran. Un second émissaire, raconte le général de Ségur, avait apporté, dans un bâton creux, à l'empereur de Russie ce peu de mots : « Vous pouvez tout, et vous n'osez rien ! Osez donc enfin ! » Cet émissaire ajoutait que les alliés n'avaient qu'à paraître, que tout était prêt. Mais le patriotisme de nos provinces de l'Est contredisait cette assertion, et les chefs alliés ne savaient à quoi se résoudre, quand, dans la nuit du 23 au 24 mars, deux lettres interceptées, l'une de Marie-Louise, l'autre du ministre de la Po-

lice, Savary, à Napoléon ne leur confirmèrent que trop les avis de la trahison.

C'est alors que Schwartzemberg, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, décidèrent que l'armée de Bohême et l'armée de Silésie se réuniraient pour marcher ensemble sur Paris (1). Les deux armées opérèrent leur jonction à Sommepeuis, et le général Wintzingerode fut seul détaché avec 10.000 hommes de cavalerie et quelques régiments d'infanterie, pour surveiller Napoléon et lui faire croire qu'il avait attiré à sa suite la masse des armées de la coalition.

C'est ainsi que la trahison fit mépriser aux étrangers le danger qu'ils pouvaient courir en laissant Napoléon couper leurs communications. « Si elle ne fût venue à leur secours, dit un écrivain anglais, Robert Wilson, les alliés se trouvaient dans un cercle vicieux d'où il leur était impossible de se tirer : elle fut consommée au moment où les succès de Napoléon semblaient hors du pouvoir de la fortune, et le mouvement de Saint-Dizier, qui devait lui assurer l'Empire, lui fit perdre la couronne. »

Au moment où ils se disposaient à marcher sur Paris, les coalisés publièrent à Vitry une déclaration pour rassurer les populations. Ils y exposaient leurs plans politiques et séparaient l'Empereur de la nation. « Les principes qui présidaient à leurs conseils, disaient-ils, dès leur première réunion pour le salut commun, avaient reçu tout leur développement ; rien n'empêchait plus qu'ils exprimassent les conditions nécessaires à la reconstruction de l'édifice social. » (25 mars 1814.) Cinq jours plus tard, ils allaient être en mesure d'opérer cette reconstruction.

Ils n'avaient, en effet, devant eux que 18 à 20.000 hommes, commandés par Marmont et Mortier. Ils auraient même trouvé absolument sans défense la route de Paris, si ces maréchaux avaient pu exécuter les ordres de Napoléon et le rejoindre à Châlons. Ils avaient essayé de le faire par Château-Thierry, mais déjà Épernay était occupé par les coalisés. Ils se rabattirent sur la route de Montmirail, espérant la trouver libre. Ils devaient au contraire tomber ainsi au milieu des masses de la coalition. Ils se replièrent alors de Montmirail sur la Fère-Champenoise en se défendant toujours et perdirent leur arrière-garde. Ils n'avaient pas même pu rallier la division Pauthod, qui se trouvait isolée à quelques lieues sur leur gauche et dont la résistance désespérée, en attirant de ce côté les principales forces coalisées, sauva peut-être Marmont et Mortier.

Pauthod avait en tout sous ses ordres 6.000 gardes nationaux des provinces envahies, qui avaient quitté volontairement leurs familles, et 2.000 soldats. Attaqué par l'avant-garde de Blücher, il lui résista avec succès et fit quel-

(1) On engagea Metternich et l'empereur François, qui avaient toujours désiré traiter avec Napoléon, à se retirer vers Dijon, alléguant qu'il n'était pas convenable que l'empereur d'Autriche assistât à la déchéance de sa fille et de son gendre.

ques progrès sur la route de la Fère-Champenoise où il espérait rejoindre les maréchaux. Mais à ce moment, près des marais de Saint-Gond, il fut entouré par 14.000 cavaliers accourus au secours des premiers assaillants. Les gardes russe et prussienne, aux prises avec Marmont, entendirent le canon de Pacthod et, craignant que ce ne fût Napoléon, se portèrent aussi de ce côté. « Cernée ainsi, au milieu d'une plaine, la malheureuse division de Pacthod s'arrêta, se forma en carrés s'appuyant l'un l'autre, les canons aux angles, et se hérissa de baïonnettes. Ces braves soldats croyaient l'Empereur perdu : ils voyaient l'invasion triompher ; ils savaient qu'après eux il n'y avait plus d'obstacle entre l'ennemi et la capitale. Dans cette position désespérée, leur général les harangua : « On ne capitule pas, leur dit-il, en rase campagne ! » La loi militaire le défend, et surtout l'honneur ! D'ailleurs, quand la patrie « périt, qui voudrait lui survivre ? Jurons donc de mourir pour elle ! » Aussitôt, l'épée haute, lui-même prononce à haute voix ce serment, et tous, exaltés de son héroïsme, répètent avec acclamation et en agitant leurs armes ce cri d'un dévouement à jamais sublime ! Ils tinrent parole. Et d'abord, inaccessible aux charges furieuses de toute l'élite de la cavalerie alliée, leur feu roulant les entoura de morts et de mourants, dont ils jonchèrent ces plaines fatales. Au milieu de ce combat, deux frères, l'un transfuge, l'autre dans nos rangs, se trouvèrent aux prises ! Le premier, naguère aide-de-camp de Moreau, osa sommer l'un de nos carrés de mettre bas les armes ! Son frère en commandait l'artillerie ; il lui répondit à coups de mitraille. La fumée dissipée laissa voir l'un debout, ferme dans son devoir, tandis que, justement atteint, le transfuge restait étendu à terre ! » Les charges de la cavalerie et de l'infanterie alliée n'ayant pu entamer les carrés de Pacthod, l'empereur Alexandre, qui était accouru sur les lieux avec le roi de Prusse, fit appeler l'artillerie pour les démolir. « Les rangs rompus par la mitraille, continue le général de Ségur, et les carrés déformés, on ne se rendit point ; on se défendit d'homme à homme, à la baïonnette ! » Trois milles cinq cents gardes nationaux se firent tuer sur place, 1.500 soldats et les 6 généraux, la plupart blessés ou foulés aux pieds des chevaux, ne se rendirent que sur l'intervention personnelle d'Alexandre saisi d'admiration et de pitié. Pacthod ne voulut livrer son épée qu'au Czar lui-même.

Les maréchaux s'étaient dirigés en toute hâte vers la Ferté-Gaucher : ils y trouvèrent l'ennemi. Ils tournèrent alors à gauche vers Provins et arrivèrent en désordre à Melun, puis à Charenton. Les coalisés, laissant dans Meaux Sacken et Wrède pour couvrir leurs mouvements, se présentèrent bientôt en trois colonnes au Bourget, à Bondy et à Noisy.

Toutes les précautions de Napoléon pour ne pas alarmer Paris allaient, à cette heure, tourner contre lui. Paris manquait complètement de fortifications. A la fin de 1813, Napoléon avait déjà songé à couvrir de forts les hauteurs

environnantes, il avait même chargé une commission d'ingénieurs de lui présenter à cet effet un mémoire et des plans. Puis, de peur d'effrayer la population, il avait renoncé à cette idée. La ville se trouvait donc sans défense et, malgré le canon qui ne cessait de retentir depuis deux mois dans les plaines de la Champagne, aucune précaution n'avait été prise pour arrêter l'ennemi. En l'absence de Napoléon, toutes les têtes avaient tourné. On s'était trop habitué à compter sur lui et on ne sut pas même profiter des avantages qui se



Bivouac des Cosaques, dans les Champs-Élysées, à Paris. D'après une aquarelle de G. Opiz. (Collection Hennin.)

présentaient d'eux-mêmes dans ces terribles circonstances. Le peuple de Paris redoublait d'insistance pour obtenir des armes, et il y avait dans les arsenaux 20.000 fusils. On n'en distribua pas un seul, et le ministre de la guerre, Clarke, employa même les baïonnettes de la vieille garde pour écarter ceux qui venaient en réclamer ! Il y avait 200 canons de réserve à Vincennes, et on se contenta de placer 4 pièces d'artillerie sur les Buttes-Chaumont et 7 sur la Butte-Montmartre. Tandis que nos troupes manquaient de munitions, cinq millions de cartouches restaient sans emploi dans les arsenaux, et l'ennemi, séparé de ses parcs de réserve, trouva ces ressources le lendemain et s'en servit contre nous. On ne fit pas venir 20.000 hommes qui se tenaient dans les dépôts de Versailles, et la défense fut laissée aux

15.000 soldats de Marmont, à 10.000 gardes nationaux, et aux élèves de l'École polytechnique. Tous les membres de la régence, à l'exception de Joseph, avaient pris la route de Blois. Telle était la situation de Paris au moment où les alliés paraissaient à ses portes, le soir du 29 mars.

Marmont et Mortier se mirent en toute hâte à organiser, comme ils pouvaient, la défense. Le premier se plaça à Romainville, où il résista avec succès à l'attaque des Russes ; Mortier leur disputa Aubervilliers. Mais Blücher, ayant occupé Pantin, Montmartre et la Villette, tourna les positions des deux maréchaux. Joseph craignit même de se voir couper la route de Blois et, après les avoir autorisés à entrer en pourparlers avec l'ennemi, il se hâta de quitter Paris. A ce moment, arrivait un aide de camp de l'Empereur, le général Dejean, pour encourager à tenir encore vingt-quatre heures et annoncer l'approche de Napoléon. La bataille recommença.

Marmont est chassé du plateau de Romainville et refoulé dans Belleville, tandis que Mortier reculait pas à pas dans la Villette et que le maréchal Moncey était sur le point de perdre la barrière de Clichy, malgré une défense restée justement célèbre. Marmont fit demander un armistice au prince de Schwartzemberg. Schwartzemberg consentit à arrêter l'attaque, mais à condition que Paris capitulerait dans la soirée, et qu'on livrerait immédiatement les hauteurs aux coalisés. Ceux-ci savaient que Napoléon accourait à marches forcées sur Paris. Ils se montrèrent donc faciles sur les articles de la capitulation, laissèrent à l'armée ses armes à condition qu'elle évacuerait Paris et promirent de laisser à la garde nationale la police de la ville, qui serait traitée avec les plus grands ménagements (30 mars 1814).

Cependant Napoléon dans sa marche vers l'Est s'était arrêté à Saint-Dizier. Ses généraux murmuraient contre le dessein qu'il avait formé et qu'ils appelaient une folie. Il ne pouvait affirmer que les armées coalisées le suivaient. Résolu à s'en assurer, il attaqua avec vigueur à Vitry la cavalerie de Wintzingerode, et n'ayant pas trouvé devant lui de résistance sérieuse, il en conclut que les alliés étaient en marche sur Paris. Les prisonniers ennemis le confirmèrent dans cette opinion. Il revint donc en toute hâte sur ses pas et, apprenant en route la défaite de la Fère-Champenoise, il quitta l'armée, et, le 30 au soir, arriva à Fromenteau, le dernier relais avant d'arriver à Paris. Pendant qu'on relayait en hâte à l'auberge de la Cour de France, Napoléon, qu'on ne reconnaissait pas, vit passer quelques soldats harassés de fatigue et dans un affreux délabrement. Napoléon se fit connaître et apprit du général Belliard que Paris avait capitulé. Napoléon restait impassible ; autour de lui les officiers pleuraient. Il était 10 heures du soir. En réalité, la capitulation ne fut définitive que le lendemain, 1^{er} avril, à 2 heures du matin. Napoléon voulait rentrer immédiatement à Paris, mais Caulaincourt le retint et partit lui-même avec l'ordre d'ou-



Le maréchal Moncey, à la barrière de Clichy. Tableau d'Horace Vernet, au musée du Louvre. Gravure de Jazet.

Le maréchal Moncey, à cheval, parle au colonel Odier ; autour d'eux les soldats-citoyens de la deuxième légion : de La Borde, Bertin, Amédée Joubert, Carle et Horace Vernet ; plus loin Charlet amorce son fusil ; le capitaine Dupaty ramène une pièce de canon.

vrir, s'il était possible, des négociations, afin de donner à l'armée le temps d'arriver, et, par une vigoureuse attaque sur Paris, de regagner la partie perdue. En même temps, il prescrivait à Marmont de faire occuper à son armée les bords de la petite rivière d'Essonne, position de la plus grande importance, si l'on voulait chasser de Paris les coalisés. Le jour même, le roi de Prusse, le Czar et le prince de Schwartzenberg faisaient leur entrée dans Paris.

Dès la veille au soir, une proclamation, très flatteuse pour les Parisiens, avait été publiée au nom des alliés. « Les souverains alliés, y disait-on, cherchent de bonne foi une autorité salubre en France, qui puisse cimenter l'union de toutes les nations et de tous les gouvernements. C'est à la ville de Paris qu'il appartient d'accélérer la paix du monde... Qu'elle se prononce, et dès ce moment l'armée qui est devant ses murs devient le soutien de ses décisions. » A n'en pas douter, ces lignes avaient été dictées par la coalition de l'intérieur, hostile à l'Empire et toute dévouée aux Bourbons.

Les alliés ne firent pas leur entrée triomphale dans Paris sans une certaine crainte. Le peuple était morne et avait peine à contenir son indignation. Mais les royalistes, dans la joie que leur causait la chute de Napoléon et l'espoir du retour de Louis XVIII, oublièrent tout patriotisme. Ils parcouraient le faubourg Saint-Germain et la place de la Concorde en poussant des cris de « Vive le roi ! ». Lorsque le cortège des vainqueurs, à la tête duquel se voyait Alexandre entre le roi de Prusse et le prince de Schwartzenberg, parut sur les boulevards, les royalistes, massés non loin de la Madeleine, mêlèrent aux cris de « Vive Louis XVIII ! » ceux de « Vive Guillaume ! Vive Alexandre ! » On ne s'en tint pas là. On vit la belle comtesse de Périgord, depuis duchesse de Dino, se promener en croupe derrière un Cosaque. Un duc monta sur la colonne Vendôme, fit attacher des cordes à la statue de l'Empereur et les fit tirer par des misérables auxquels il jetait de l'argent, ensuite par des chevaux. La statue ne put être descendue. C'était là un triste spectacle. Alexandre et ses alliés s'honorèrent en arrêtant les excès dont des Français eux-mêmes donnaient l'exemple. Mais ce n'était pas la dernière fois que les douleurs de la patrie devaient être un sujet de joie pour les partis politiques. Et l'on pouvait dire à ceux qui essayèrent de détruire la colonne en 1814, comme à ceux qui réussirent en 1871 :

Vous vous êtes trompés, comme se trompait Rome.

Ce que vous avez pris pour la gloire d'un homme

C'est la gloire d'un peuple, et c'est la vôtre, hélas (1) !

Les souverains alliés pouvaient reconnaître que l'opinion nationale ne se prononçait pas en faveur de l'ancienne dynastie : rien n'avait pu provoquer le cri de « Vive Louis XVIII » parmi le peuple. Il ne faut pas croire que la restauration

(1) V. Hugo, *Toute la lyre*.

des Bourbons fut à l'origine le but, même secondaire, de la coalition. Alexandre, qui avait été traité « comme un parvenu » (le mot est de lui) par Louis XVIII auquel il donnait l'hospitalité, Alexandre, qui avait vu le prince auquel il payait une pension décliner l'offre d'alliance du duc de Berry avec une princesse russe, n'aimait pas les Bourbons. L'empereur d'Autriche ne pouvait pas officiellement poursuivre le détrônement de son petit-fils. Quant à l'Angleterre, elle était encore, au mois de mars, si indécise sur ce point, que Wellington, maître de Bordeaux, protesta officiellement contre la proclamation où le maire Lynch et le duc d'Angoulême avaient dit que les souverains alliés n'avaient pris les armes que pour rétablir en France les princes légitimes, et déclara que les alliés n'entendaient imposer à la France aucun gouvernement, pas même celui des Bourbons. Si la Prusse se montrait plus favorable, c'est qu'elle croyait que, eu égard aux circonstances, cette solution était la plus funeste à la France. Les princes avaient pensé, pour gouverner la France, non seulement au fils de Napoléon, mais à Bernadotte, au duc d'Orléans, l'ancien général de Jemmapes, et, jusqu'au dernier moment, on put croire que Napoléon II succéderait à Napoléon. M^{me} de Stael elle-même se ralliait en 1814 à l'idée de la régence de Marie-Louise, au nom du roi de Rome, comme à la solution la plus conforme à l'honneur et à l'indépendance de la France (1).

Mais l'empereur Alexandre, entouré, assiégé par les royalistes, et descendu dans l'hôtel du prince de Talleyrand, qui, par ses flatteries, avait contribué à faire signer à Marmont la capitulation de Paris, laissa publier, le 31 mars, une proclamation déclarant que l'Europe ne traiterait plus avec Napoléon ni aucun membre de sa famille. Le Sénat était chargé de nommer un gouvernement provisoire. Pour remplir ce mandat, Talleyrand convoqua aux Tuileries, dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, tous les sénateurs que la régence aurait dû emmener avec elle, mais qui, dans l'attente d'une catastrophe définitive, étaient restés à Paris. C'étaient tous des révolutionnaires, formant à peine la moitié du Sénat. Talleyrand leur fit nommer un gouvernement provisoire composé de cinq membres, qui furent : le général de Beurnonville, le sénateur comte de Jaucourt, l'abbé de Montesquiou, Dupont de Nemours et Roux-Laborie. Ce gouvernement s'empara de tous les ministères et surtout des postes, qui furent confiées à Bourrienne. La plupart des journaux passèrent dans les mains des royalistes, qui s'empressèrent, y compris le *Journal des Débats* (l'ancien *Journal de l'Empire*), de couvrir de calomnies et d'injures le gouvernement impérial.

Le 2 avril, le Sénat proclama la déchéance de l'Empereur et de toute sa famille. Il publia même une liste des griefs qui avaient motivé cette mesure. On crut rêver en voyant les sénateurs flétrir comme des forfaits des actes qu'ils

(1) Voir la Correspondance de Sismondi avec M^{me} d'Albany, publiée par Saint-René Taillandier.

avaient sanctionnés de leurs votes toujours dociles et parfois enthousiastes. Le gouvernement provisoire adressa à son tour, le 4 avril, au peuple français, une proclamation dans laquelle il condamnait le despotisme impérial et proposait le rétablissement des Bourbons. « Vous avez mis en Napoléon toutes vos espérances, disait-il, ces espérances ont été trompées. Sur les ruines de l'anarchie, il n'a fondé que le despotisme. Il ne croyait qu'à la force. La force l'accable aujourd'hui, juste retour d'une ambition insensée!... Nous avons connu les excès de la licence populaire et ceux du pouvoir absolu. Rétablissons la véritable monarchie en limitant, par de sages lois, les pouvoirs qui la composent. »

Pendant que ces événements se passaient à Paris et amenaient la chute du trône impérial, Napoléon se tenait à Fontainebleau. Son armée s'était ralliée autour de lui, entre l'Essonne et cette ville, et comptait plus de 50.000 hommes. Les jeunes officiers et les soldats se montraient pleins d'enthousiasme pour marcher sur Paris. Les alliés n'étaient pas tranquilles, à Paris, tant que Napoléon se trouvait dans les environs avec une force armée quelconque ; ils avaient toujours à se prémunir contre quelque coup imprévu de son génie. Ils songèrent même un moment à se retirer sur Meaux. D'ailleurs, ils étaient loin d'être rassurés par l'attitude des Parisiens. Ils comprenaient qu'ils n'avaient été bien accueillis que par la classe la moins nombreuse, celle qui ne fait point de barricades. Aussi entretenaient-ils des intelligences avec les maréchaux. De ce côté, ils ne réussirent que trop bien.

Le 4 avril, Napoléon fit connaître à l'armée son projet de tenter une attaque sur Paris. Il fut acclamé. Mais à peine de retour au palais, il y fut rejoint par Ney, Lefebvre, Oudinot, Macdonald. Les maréchaux lui déclarèrent hautement que son projet était inexécutable, et il y en eut qui s'oublèrent jusqu'à insulter leur général.

Napoléon se décida à signer son abdication, sur leur promesse de faire proclamer son fils. Caulaincourt, Ney et Macdonald se rendirent donc à Paris pour plaider la cause de Napoléon II. En passant à Essonne, ils devaient prendre le duc de Raguse, qui s'excusa en déclarant qu'il négociait avec Schwartzberg et consentit cependant, sur leurs instances aveugles, à les accompagner chez l'empereur Alexandre. Les maréchaux et Caulaincourt plaidèrent la cause de Napoléon II au nom de l'armée, montrèrent qu'elle ne désirait pas d'autre gouvernement et méritait bien qu'on se rendît à ses vœux, ... que le petit-fils de l'empereur d'Autriche offrait toute garantie à l'Europe. Peut-être allaient-ils triompher, lorsque, pendant la discussion qu'avait à ce sujet le Czar avec le roi de Prusse, un officier russe vint apprendre aux deux souverains que l'armée de Marmont vient de faire défection et d'abandonner sa forte position au confluent de l'Essonne. Le

Czar répondit alors aux maréchaux que les alliés connaissaient à présent les sentiments de l'armée, qu'elle était loin de se prononcer unanimement en faveur de l'Empire, et qu'elle venait justement d'abandonner Napoléon. Les ambassadeurs se retirèrent consternés.



Napoléon dans son salon, à Fontainebleau. D'après le dessin du général Atthalin. (Collection Hennin.)

Le fait est que Marmont s'était engagé, le 3 avril, la veille même de l'événement, avec le prince de Schwartzemberg, à quitter la forte position de l'Essonne. Son état-major en était averti et l'avait approuvé. En suivant à Paris les envoyés de Napoléon il ne laissa aucun ordre, et Souham, qui commandait en son absence, crut que tout était découvert, lorsque les aides

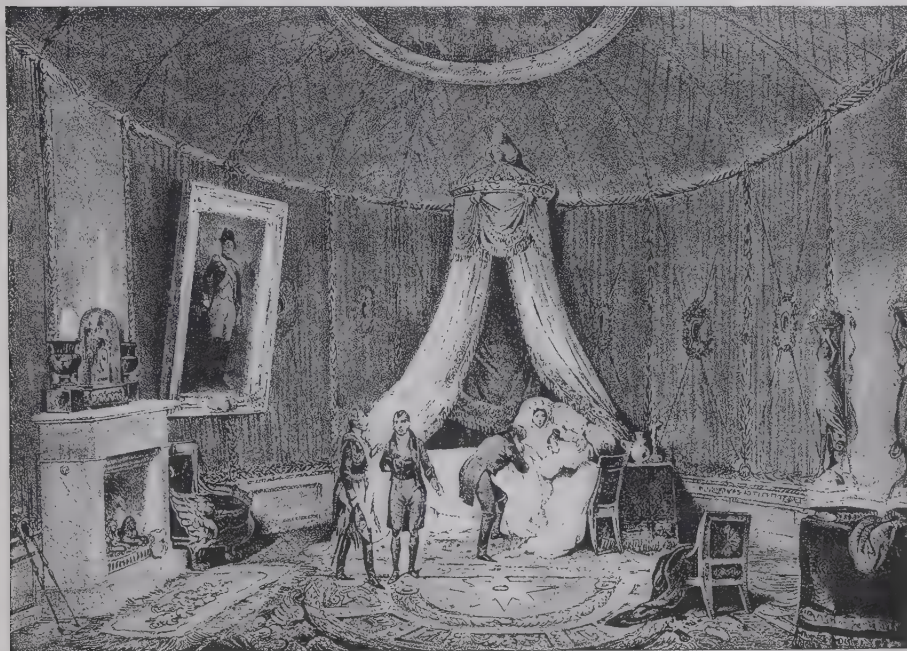
de camp de Napoléon vinrent lui dire qu'il demandait Marmont, ou, à son défaut, celui qui le remplaçait. Souham, craignant d'être arrêté s'il se rendait à Fontainebleau, s'entendit avec ses collègues, et, dans la nuit du 4 au 5, fit marcher l'armée sur Versailles. Ce fut cette nouvelle qui décida les souverains alliés à repousser la régence de Marie-Louise. En apprenant le mouvement qu'on avait fait en son absence, Marmont témoigna le plus violent désespoir. Talleyrand et les chefs royalistes vinrent calmer ses remords à force d'éloges, et Marmont se chargea de la responsabilité de cette défection en se rendant à Versailles pour apaiser l'armée, furieuse d'avoir été trompée par ses chefs ; car, en abandonnant l'Essonne, elle croyait marcher à l'ennemi. Nous ne rentrerons pas dans la controverse qu'a soulevée la conduite du duc de Raguse. Nous renverrons principalement à l'ouvrage de M. Rapetti : *la Défection de Marmont*. Disons seulement que le devoir militaire ne supporte pas les distinctions de la casuistique. Lorsque Marmont faisait tirer sur les émeutiers de 1830, on entendait, dans les rues, le peuple dire : « Voilà Marmont qui paie ses dettes. »

A la nouvelle de cette dernière trahison, l'Empereur publia un ordre du jour dans lequel il se plaignait pour la première fois du Sénat et des traîtres. Il n'était pas découragé et songeait à se retirer sur la Loire, à rejoindre soit Eugène au delà des Alpes, soit Suchet et Soult vers les Pyrénées, et à recommencer la campagne. Mais, vaincu par les instances de ceux qui l'entouraient, vaincu par le dégoût surtout, il signa, le 6 avril, son abdication pure et simple. « Les puissances alliées, dit-il, ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à ses serments, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

Tout n'était pas fini cependant avec l'Empire. On devait agiter quelques jours encore la question de la régence de Marie-Louise. Les politiques du Sénat, les amis de Talleyrand qui avaient le plus contribué à préparer le rétablissement des Bourbons, commençaient à se repentir de leur œuvre. Rapetti a fort bien indiqué les divers motifs qui venaient, au dernier moment, donner une nouvelle chance de succès au projet du maintien de Napoléon II.

« Tout, dit-il, avait concouru à faire prévaloir cette idée : l'orgueil des souverains étrangers secrètement jaloux de l'antique illustration et de la prééminence morale attachées à la maison des Bourbons ; la crainte que ces vénérables Bourbons, les premiers nés de la royauté européenne n'eussent pas en France la force de maîtriser la révolution, le danger pour l'ordre européen de laisser dans ce pays dont toutes les commotions sont contagieuses, une cause d'incertitude, de malaise et d'irritation ; le besoin

de ne pas faire trop violence aux préférences naturelles, pour une régente et un enfant de son sang ; la nécessité de ne pas pousser à bout les sympathies des nombreux partisans de la dynastie napoléonienne ; le désir des hommes politiques d'avoir pour former la France à l'habitude de la liberté et de son propre gouvernement l'inter règne d'une régente ; par-dessus tout l'impression ressentie par chacun à l'apparition des revenants de l'émigration. Jusque-là on n'avait eu que des royalistes conspirateurs, intrigants, conciliants, rompus aux façons de la société nouvelle, acceptant, accordant



Mort de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. D'après le dessin et la lithographie de Tirpenne et Montheilier. (Collection Hennin.)

tout, faisant bon marché (1) de toutes leurs idées hormis une seule, celle de la légitimité. Mais les royalistes, tout d'un coup évoqués par le triomphe des Bourbons, les émigrés obstinés qui n'avaient pas voulu profiter pour rentrer dans leur patrie d'aucune clémence des lois sur l'émigration, les vétérans de l'armée de Condé, leurs enfants grandis dans l'exil, tous ceux-là se montraient à la France comme les survivants d'un monde depuis longtemps enseveli. On riait de leurs habits surannés, on eut peur de leurs idées plus surannées encore, de leurs prétentions hautaines, de leur humeur intraitable, de leur rancune. »

Les souverains alliés avaient bien laissé publier, le 31 mars, une déclaration en faveur de l'ancienne dynastie ; mais ce n'était pas cet acte qui les

(1) Du moins en apparence.

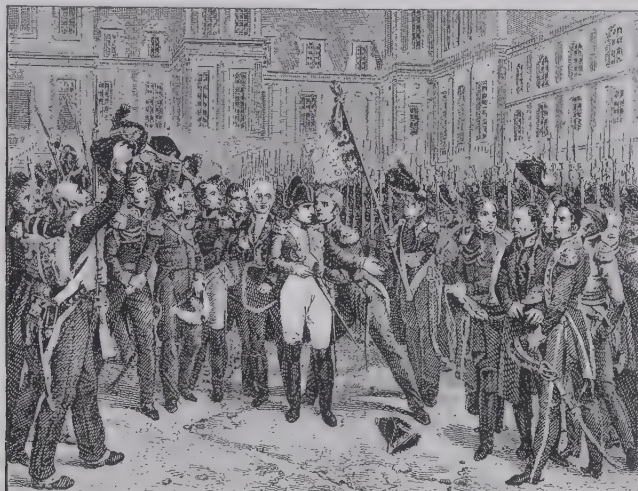
embarrassait le plus : c'était la personne de Napoléon. Avec la régence de Marie-Louise, il serait encore le véritable maître de l'État, au milieu de fonctionnaires et d'officiers qui l'avaient aveuglément servi pendant quatorze ans.

Il y avait déjà quelques semaines qu'il était question de provoquer, par quelque moyen que ce fût, la disparition de Napoléon (1). Il y avait eu, dès le mois de février, avant Champaubert, une conspiration militaire dans ce dessein, et, vers le même temps, Alexandre, qui connaissait probablement ces intrigues, disait à un général français : « Je fais si peu la guerre à la France, que s'il était tué, je m'arrêtera sur-le-champ. » Ce n'étaient pas les royalistes qui songeaient à l'assassinat de Napoléon vaincu. Dans les circonstances où l'on se trouvait, ils n'avaient pas besoin de sa mort, pour faire valoir leurs droits. Napoléon, vivant encore, et n'ayant pas abdiqué, empêchait qu'on ne leur opposât Napoléon II. C'était dans le parti qu'on pourrait appeler bonapartiste ou parmi ceux qui voulaient quand même maintenir la forme impériale et la dynastie napoléonienne, que se trouvaient les conspirateurs ; c'était dans le gouvernement provisoire que s'ourdissaient ces ténébreuses machinations. Talleyrand, dans une lettre du 17 mars, disait que si l'Empereur était tué, tout s'arrangerait de la manière la plus simple : « Nous aurions le roi de Rome et la régence de sa mère. » On espéra plus tard que quelque balle ennemie rendrait l'assassinat inutile. Mais, dans les premiers jours d'avril, la police laissait publier un opuscule intitulé : *Réflexions sur la nécessité de la mort de Bonaparte*. A l'honneur de la France, pendant que les hommes politiques discutaient, avec un parfait sang-froid, sur le crime, et cherchaient à le provoquer, il ne sortit de ces excitations aucune tentative d'assassinat. Cela étonnait fort un ministre russe, qui disait à Talleyrand : « Quel peuple ! quelle nation ! si peu de chose vous arrête ! Il n'en serait pas ainsi chez nous, tout serait fini en moins d'un quart d'heure. Tant pis pour le souverain qui se met en opposition avec l'intérêt général. C'est la chose du monde que l'on trouve le plus aisément, qu'un souverain. » (2) Même après l'abdication, on voulait s'arranger de manière à prévenir tout retour du grand Empereur. Un assassin ne se levant pas de lui-même, on aurait cherché à en armer un. Un aventurier qui venait de se signaler, à la tête des royalistes par les extravagances de ses manifestations haineuses contre le régime déchu, Maubreuil, fut appelé, dès le 2 avril, chez Roux-Laborie, secrétaire du gouvernement provisoire qui concerta le crime avec lui ; mais, soit que le cou-

(1) Voir les textes cités dans Rapetti, *Nouvelle Biographie générale*, p. 412 et suivantes. Voir aussi sur la situation politique à cette date, la conversation du czar Alexandre avec M. de Quélen, aide de camp de Marmont et frère de l'abbé de Quélen, depuis archevêque de Paris (*Mémoires de la Fayette*, tome V, p. 304).

(2) Rovigo dit dans ses *Mémoires* (tome VII, p. 120) que le ministre qui parlait ainsi était Nesselrode. Rovigo tenait ce propos de Roux-Laborie, secrétaire de Talleyrand.

rage lui ait manqué, soit qu'il eût eu seulement l'intention, en acceptant, de tromper le gouvernement, il se contenta, avec la bande qu'il avait recrutée, de piller les bagages de la reine de Westphalie, qu'il rencontra sans les chercher (1). A Blois, dans l'entourage même de Marie-Louise, cette effroyable politique avait des partisans et des complices. Un jour, rapporte Rapetti d'après Rovigo, un officier arrivant de Fontainebleau arrivait à Blois avec un message. Une dame d'honneur qui avait passé la nuit toute habillée,



11 9 8 7 4 3 1 2 12 5 6 13 10 14 15

Napoléon I^{er}, dans la cour du château de Fontainebleau, fait ses adieux à la garde et embrasse le drapeau.
D'après le tableau d'Horace Vernet. Dessiné et gravé par Couché fils.

1. L'Empereur. — 2. Le général baron Petit. — 3. Le duc de Bassano. — 4. Le baron Fain. — 5. Le général Bertrand. — 6. Le général Drouot. — 7. Le général Corbinau. — 8. Le général Belliard. — 9. Le général Ornano. — 10. Le colonel Gourgaud. — 11. Le chef de bataillon Athalin. — 12. Le lieutenant Forti. — 13. Le général Keller, commissaire autrichien. — 14. Le colonel Campbell, commissaire anglais. — 15. Le général Schouvalof, commissaire russe.

comme dans l'attenté d'un événement annoncé, vint à lui tout effarée et dit :
« Eh! bien, est-ce fini? Est-il mort? »

La coalition régla, par la convention du 11 avril, le sort de Napoléon et de sa famille. Il fut décidé que Napoléon aurait en toute souveraineté l'île d'Elbe et une liste civile de 2 millions inscrite sur les registres du Trésor français. Il conserverait auprès de lui 900 hommes pris à son choix dans la garde impériale. Le titre d'Empereur lui serait confirmé. Marie-Louise recevrait

(1) Sur l'affaire de Maubreuil, voir Vitrolles, *Mémoires*, II, 69-96. H. Houssaye 1815 et le récit du procès de Maubreuil par M. G. Lèbre dans la *Revue des grands procès contemporains*, tome I. Si l'on en croit des fragments des *Mémoires* de M. de Sémallé, un officier de Mamelouks avait offert à Sémallé de lui apporter la tête de Napoléon dans un sac, « à la façon de l'Orient contre ceux qu'abandonne la main d'Allah ». Mais il ne comprenait rien à la politique et s'adressait à un royaliste qui repoussa l'offre avec horreur.

les duchés de Parme et de Plaisance avec réversibilité à l'Autriche. Les membres de la famille Bonaparte devaient recevoir des titres de rente sur le Trésor et Eugène de Beauharnais un établissement hors de France.

L'avenir des siens ayant été assuré, Napoléon s'abandonna à sa douleur. Il avait vu plusieurs de ses officiers, qu'il croyait les plus dévoués, être les premiers à l'abandonner ouvertement. D'autres cachaient mal leur empressement à agir de même, Napoléon avait vivement ressenti cette ingratitude ; cependant il en parlait à Caulaincourt, le 14 avril, sans amertume ; il ne se plaignait que de la dissimulation, et reportait plutôt sa pensée sur les fidèles. « Il est naturel, disait-il, que d'anciens militaires couverts de blessures cherchent à conserver sous le nouveau gouvernement le prix des services qu'ils ont rendus à la France ! Pourquoi se cacher ? Mais les hommes ne savent jamais voir nettement ce qu'ils doivent, ce qui leur est dû, parler et agir en conséquence. Mon brave Drouot est bien autre (1). Il n'est pas content, je le sens bien, non à cause de lui, mais de notre pauvre France. Il ne m'approuve point, il restera cependant, moins par affection pour ma personne que par respect de lui-même. Mais Drouot... Drouot... c'est la vertu. » Napoléon engageait même ses officiers à entrer au service des Bourbons.

« Servez les Bourbons, leur disait-il en substance, servez-les bien. Il ne vous reste pas d'autre conduite à tenir. S'ils se comportent avec sagesse, la France sous leur autorité peut être heureuse et respectée. J'ai résisté à M. de Caulaincourt dans ses vives instances pour me faire accepter la paix de Châtillon. J'avais raison. Pour moi ces conditions étaient humiliantes ; elles ne le sont pas pour les Bourbons. Ils retrouvent la France qu'ils avaient laissée et peuvent l'accepter avec dignité. Telle quelle, la France sera encore bien puissante, et, quoique géographiquement un peu moindre elle demeurera moralement aussi grande par son courage, son génie, ses arts, l'influence de son esprit sur le monde. Si son territoire est amoindri, sa gloire ne l'est pas. Le souvenir de nos victoires lui restera comme une grandeur impérissable et qui pèsera d'un poids immense dans les conseils de l'Europe. Servez-la donc sous les princes que ramène en ce moment la fortune variable des révolutions, servez-la sous eux comme vous l'avez fait sous moi. Ne leur rendez pas la tâche trop difficile et quittez-moi en me gardant seulement un souvenir (2). »

Ce qui lui causait une tristesse désespérée, c'était de laisser la France si petite après l'avoir reçue si grande, de finir sa carrière par un traité où il n'avait pu stipuler aucun intérêt moral, pas même la conservation de la Légion d'honneur et du drapeau tricolore. « C'est là une douleur, ajoutait-il,

(1) Il faisait surtout allusion à Berthier, le compagnon de ses premières campagnes, qui venait de refuser de le suivre à l'île d'Elbe.

(2) Thiers, XVIII, p. 827.

qui les surpasse toutes. » Et cependant, il pensait que d'autres humiliations l'attendaient. Il connaissait la haine dont certains départements du Midi étaient animés contre lui. Il ne craignait pas la mort, mais les outrages dont elle pouvait être accompagnée (1). Ne supportant pas l'idée d'être soumis à quelque supplice infamant, il avala une forte dose de poison, qu'il s'était fait donner par son chirurgien Yvan pendant la campagne de Russie, et qu'il portait



Lit de Napoléon I^{er} à Fontainebleau, d'après une photographie.

toujours sur lui dans un sachet depuis qu'il avait pu craindre d'être enlevé par les Cosaques. Mais le poison, trop anciennement préparé, avait perdu de sa force, et d'ailleurs l'estomac déjà fortement atteint de Napoléon ne put le supporter. Les vomissements le sauvèrent. « Le destin en a décidé, dit-il. Il faut vivre et attendre ce que veut de moi la Providence. »

(1) Ces tristes prévisions n'avaient rien d'exagéré. En 1815, Blücher promettait à ses soldats de faire attacher devant eux Napoléon au gibet, et nous avons eu sous les yeux une feuille volante imprimée en Angleterre et destinée à être criée dans les rues, où l'on annonçait : *The last dying speech, confession and general character of Napoleon Bonaparte, who was executed on the new high street Birmingham.* — Monday 11 avril 1814. Wadsworth, printer; Birmingham. Au-dessus se trouve une grossière gravure représentant une scène de pendaison. Voir aussi chapitre suivant p. 481-83.

Le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe fut fixé au 20 avril. « Dès le matin, les habitants de Fontainebleau et du voisinage sont accourus en foule ; ils se pressent de l'autre côté de la grille et regardent avec anxiété la cour du Cheval-Blanc,... où la vieille garde est rangée en lignes redoublées. Les voitures de voyage sont déjà au bas de l'escalier du Fer-à-Cheval. » Le général Bertrand, qui a succédé à Duroc en qualité de grand maréchal du Palais, annonce à l'Empereur que tout est prêt. « Napoléon sort de ses appartements et entre dans la galerie de François I^{er}. Il y trouve réunis les dernières épaves de sa cour, le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussi, le colonel Anatole de Montesquiou, le général Foulcrand, le baron de Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de la Place, le baron Leborgne-d'Ideville, le général Kosakowski, le colonel Wonsowitch. A leurs larmes il répond de la main et du regard, traverse, sans prononcer une parole, la galerie, le vestibule et descend l'escalier du Cheval-Blanc d'un pas ferme et rapide (1). » Aucun cri ne se fait entendre parmi les soldats : le moment est trop solennel, leur émotion trop profonde. Tous ils ont demandé à suivre leur général, et ils envient le sort de leurs camarades qui font partie du bataillon unique que leur chef exilé peut emmener avec lui. Le son des tambours battant aux champs trouble seul le silence. L'Empereur les arrête en faisant signe qu'il veut parler :

« Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux ! Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de ma prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue ; mais la guerre était interminable. C'eût été la guerre civile et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars ! vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux ! ne plaignez pas mon sort. Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble... Adieu ! mes enfants, je voudrais vous embrasser tous sur mon cœur ; que j'embrasse au moins votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur ! Qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse aussi ! Ah ! chère aigle, puisse le baiser que je te donne retentir dans la postérité ! Adieu, mes enfants ! mes vœux vous accompagneront toujours. Gardez mon souvenir. »

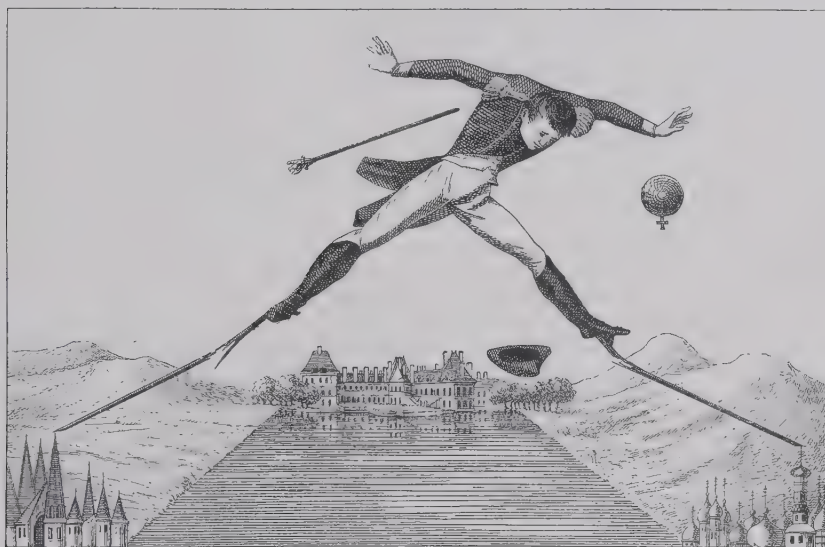
En entendant ces paroles, les quatre commissaires étrangers eux-mêmes, le général russe Schouvalof, le général autrichien Koller, le colonel anglais Campbell, le général prussien Waldburg-Truchsess, avaient peine à contenir leur émotion. Les *Adieux de Fontainebleau* sont restés dans les souvenirs

(1) Imbert de Saint-Amand, *Marie-Louise et l'invasion de 1814*.

non seulement de la France mais de l'étranger, comme une des scènes les plus solennelles et les plus touchantes de l'histoire. Voici comment le grand poète anglais fait parler un soldat de Napoléon (1) :

« Il est donc vrai, ô mon illustre maître, que tu seras séparé du petit nombre de braves qui te sont restés fidèles ! Qui pourra te peindre la douleur de tes guerriers !...

« Je chéris une épouse, mon cœur n'a pas oublié mes amis. Mais que sont l'amour et l'amitié en comparaison du dévouement et de la fidélité d'un soldat ?... Idole de tes guerriers, grand au milieu des batailles, tu es devenu plus grand encore dans ton malheur. Comme toi d'autres ont pu conquérir le monde : mais toi seul tu as supporté les coups du sort sans te laisser abattre. Longtemps j'affrontai le trépas à tes côtés ; j'enviais le



Madrid.

Fontainebleau.

Moscou.

Du haut en bas... ou les causes et les effets. Caricature du temps.

destin des braves qui mouraient en bénissant le chef qu'ils avaient si bien servi... Ah ! pourquoi n'ai-je pu mourir comme eux, plutôt que de vivre pour être témoin de ce jour affreux ! Que tes ennemis me chargent de chaînes ; elles me seront légères, s'il m'est permis d'admirer encore cette âme que rien n'a pu dompter.

«... Mon chef, mon roi, mon ami, adieu ! Jusqu'ici je n'avais jamais fléchi le genou, jamais je n'avais supplié mon souverain comme en ce moment je supplie ses ennemis. La seule grâce que j'implore, c'est de partager l'infortune du héros, son exil et sa tombe. »

Napoléon n'était pas au bout de ses épreuves. L'hostilité des provinces du Midi ne lui permettait pas de les traverser sans escorte. Les coalisés le firent

(1) Byron place ces paroles dans la bouche d'un officier polonais au service de la France. — Comparer *les Deux Grenadiers* de Béranger et *les Deux Grenadiers* d'Henri Heine, que la musique de Schumann a fait connaître aussi bien de la France que de l'Allemagne.

donc accompagner de quatre commissaires des grandes puissances. Alexandre, retrouvant sa générosité lorsque l'intérêt politique n'était pas en jeu, choisit pour remplir ce rôle le général Schouvaloff en lui disant : « Je vous confie une grande mission, vous me répondrez sur votre tête d'un seul cheveu qui tomberait de celle de Napoléon. » La recommandation n'était pas inutile, car sa personne fut plus d'une fois menacée.

A Valence, il rencontra le maréchal Augereau, qui venait de rédiger une proclamation odieuse : « Soldats, disait-il, vous êtes déliés de v^{os} serments par l'abdication d'un homme qui, après avoir immolé des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat. » Napoléon ne connaissait pas cette manifestation aussi odieuse que ridicule. Il accueillit Augereau avec bonté et l'embrassa même en le quittant. Mais on rapporte que le maréchal ne répondit pas même avec politesse à ces marques d'amitié et ne daigna pas se découvrir devant Napoléon. A mesure que le cortège impérial s'approchait de Marseille, les démonstrations hostiles se multipliaient au point que l'Empereur fut obligé de revêtir un uniforme étranger pour échapper aux insultes et même aux violences. Enfin, il arriva à Saint-Raphaël, et de là s'embarqua pour l'île d'Elbe sur une frégate anglaise. Joséphine, qui avait quitté Paris à l'approche des alliés, apprit, au château de Navarre, l'abdication de l'Empereur et le dessein qu'on avait de l'envoyer à l'île d'Elbe. « Ah ! Hortense ! s'écria-t-elle en se jetant tout en larmes sur son lit ; ce pauvre Napoléon qu'on envoie à l'île d'Elbe ! Sans sa femme, j'irais m'enfermer avec lui. » Elle ne devait pas longtemps survivre au départ de l'Empereur. Elle mourut le 29 mai, entre les bras de son fils Eugène et près de sa fille évanouie.

Mais déjà l'empereur Alexandre disait en confidence à Caulaincourt que « la conduite insensée des royalistes n'était pas moins dangereuse pour la paix de l'Europe que les guerres déraisonnables de l'Empire ».



Bordure de papier peint (1805-1815).



Waterloo, 18 juin 1815. D'après une lithographie de Raffet.

CHAPITRE QUINZIÈME

L'ILE D'ELBE ET LES CENT-JOURS

GOUVERNEMENT DE L'ILE D'ELBE PAR NAPOLÉON. — RETOUR DE NAPOLÉON.
L'ACTE ADDITIONNEL. — WATERLOO. — LA SECONDE ABDICATION.



Le congrès de Vienne poursuivait lentement son œuvre laborieuse. Talleyrand, profitant des rivalités qui divisaient nos vainqueurs, avait su grouper autour de la France, « la grande mécontente, » les gouvernements qu'effrayait l'avidité non dissimulée de la Russie et de la Prusse. Il avait signé, le 3 janvier 1815, avec l'Angleterre, l'Autriche et les États secondaires de l'Allemagne, un traité qui replaçait officiellement notre pays au rang des premières puissances de l'Europe, et il avait le droit d'écrire à Louis XVIII : « Sire, cette fois la coalition est rompue, et elle l'est pour toujours. » Mais il comptait sans les fautes des Bourbons et sans l'ambition de l'exilé de l'île d'Elbe (1).

Napoléon, à peine arrivé dans sa petite principauté, avait organisé les

(1) Marcellin Pelet, *Napoléon à l'île d'Elbe*, *Revue bleue* du 4 sept. 1886. — A. Gagnière, *Napoléon à l'île d'Elbe*, *Nouvelle Revue* du 15 juillet 1888. — Les Documents publiés dans le *Century magazine* 1889. — Campbell, *Napoléon at Elba*.

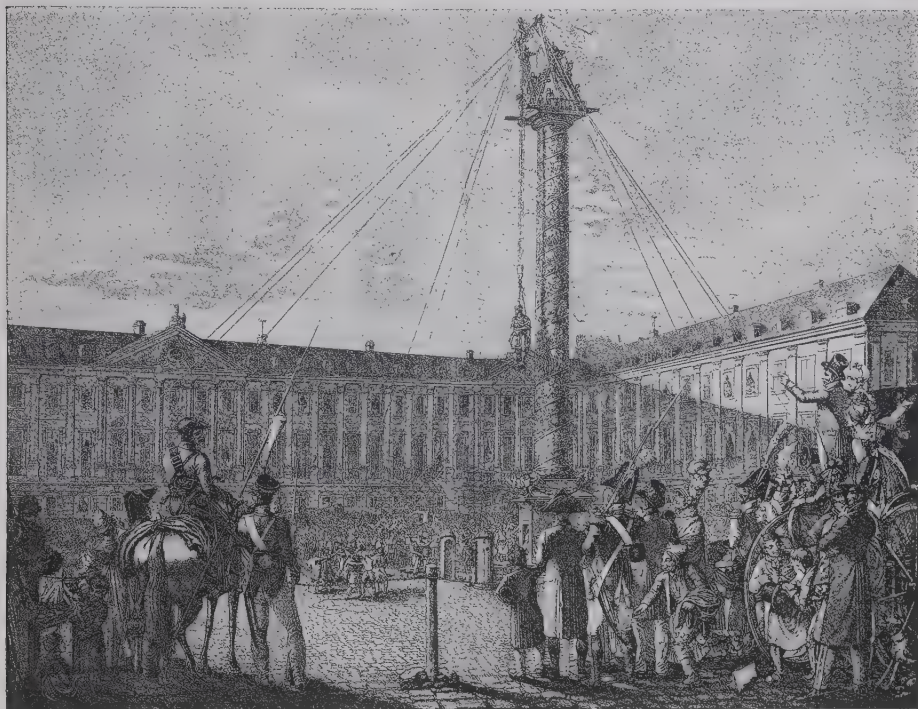
moyens de défense dont il pouvait disposer, et pourvu, autant qu'il était en lui, avec l'aide de Bertrand et de Drouot, au bien-être des habitants. Le général baron de Vincent, qui fut directeur des fortifications de l'île nous a laissé de curieuses notes sur l'arrivée et les premiers temps du séjour de l'Empereur (1). Napoléon avait débarqué le 4 mai 1814 au soir, au son des cloches et du canon. Le lendemain, dès cinq heures du matin, il est à cheval et visite les forts; il choisit sa demeure, qui n'est autre que le pavillon du génie où loge le général Vincent. Le 6, il inspecte les mines de fer : « Tout prouve, ajoute l'auteur de ces notes, que S. M. ne peut se passer d'exercices violents, et qu'elle croit qu'à son exemple les hommes et les choses sont faits pour être toujours en mouvement : *son plaisir est de faire aller et venir tout le monde.* » Le 7 mai encore, dans une visite commencée à cinq heures du matin, l'Empereur a vu tous les bâtiments de l'intérieur; il a prescrit plusieurs vues économiques et *dit avoir souvent observé que les tournées du matin lui valaient ordinairement un million.*

Alors commencent ces longues conversations qui, plus tard, à Sainte-Hélène, seront l'unique consolation des tristes soirées d'exil. Le reste de son temps est occupé par les soins du gouvernement de son petit état. Il ordonne la construction des routes, des quais, des magasins, des fortifications, conclut un traité de commerce avec Livourne, en négocie un autre avec Gênes. Il augmente le bataillon de 600 grenadiers et chasseurs, que lui a accordé le traité de Vienne, d'environ 100 cavaliers, 20 marins, 60 Polonais, trois compagnies de tirailleurs corses de 100 hommes chacune. Il a une petite marine. Il fait occuper aux environs de l'île d'Elbe un îlot, rocher abandonné qui servait de repaire aux Barbaresques, qui étaient alors l'effroi de la Méditerranée. On demandait à quelques-uns de ces terribles forbans s'ils respecteraient les États et les vaisseaux du nouveau souverain; ils répondirent : « Nous ne faisons pas la guerre à Dieu. » Sa mère et sa sœur Pauline étaient venues le rejoindre. Il s'étonnait de ne pas voir arriver Marie-Louise; mais il la connaissait mal; il apprit bientôt, par des rapports du capitaine Harault, qu'il avait chargé d'aller la chercher et par les lettres de Meneval qu'elle était déjà unie au comte de Neipperg. *Dejecta conjuge tanto!* M. de Metternich n'était pas étranger à cette heureuse solution qui simplifiait si bien les choses!

Napoléon suit attentivement les événements dont l'Europe est le théâtre.

(1) *Mémorial de l'île d'Elbe*, dans les *Mémoires pour tous*, t. III (1835), p. 155-206. Les compagnons de Napoléon semblaient se résigner facilement à leur exil. Drouot écrit, le 28 juin 1814, au colonel d'artillerie Marin-Dubuard, dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Nous sommes ici très bien et je m'y plais beaucoup. L'île d'Elbe est très agréable, les habitants sont bons, doux, aimant les Français. Porto-Ferraio est sans contredit la garnison où j'ai trouvé le plus d'agrément. » Le 16 octobre, il écrit encore : « Je me plais toujours beaucoup dans l'île et je serais l'homme du monde le plus heureux si je n'étais pas éloigné de mes anciens et bons camarades. »

Il se rend compte de l'impopularité croissante des Bourbons. Il passe les premiers mois de 1815 dans l'attente de leur chute qu'il prévoit : sa seule crainte est que cette révolution ne tourne pas à son profit. Chaque jour, le congrès de Vienne semblait approcher de sa fin ; Talleyrand, malgré l'intervention du Czar et de Lord Castlereagh refusait de payer à l'exilé de l'île d'Elbe la pension convenue par les traités ; les projets qui se tramaient contre la liberté et la vie de l'Empereur pouvaient aboutir. Napoléon se décida à prévenir ses ennemis (1). Les préparatifs de son évasion se firent dans le plus grand mystère.

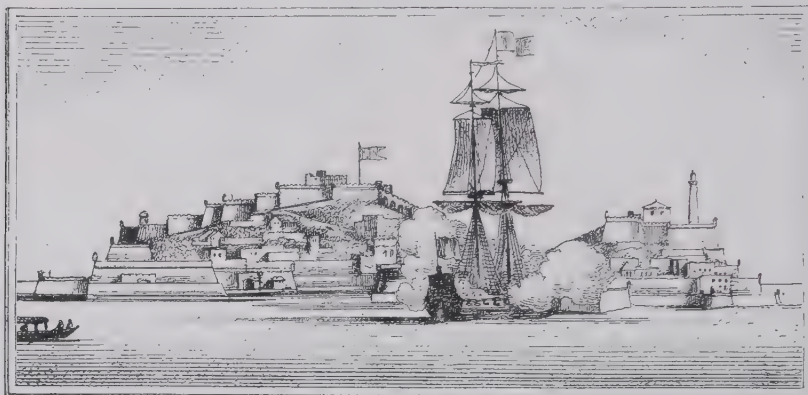


Descente de la statue de Napoléon de la colonne triomphale sur la place Vendôme. D'après un dessin de G. Opiz.

Ils étaient déjà commencés lorsqu'il reçut la visite secrète de Fleury de Chaboulon, ancien auditeur au conseil d'État et sous-préfet de Reims qui s'était distingué par sa bravoure dans la campagne de 1814. Ce que Fleury lui dit des sentiments qu'inspiraient le gouvernement de la Restauration le confirma dans ses espérances de succès. Profitant d'une absence du commissaire anglais, Napoléon s'embarqua le 26 février 1815 avec 900 hommes. Il était monté

(1) Ces complots que racontent les mémoires de Rovigo sont confirmés par l'ouvrage de H. Housaye sur 1815. — A Rome, des moines fanatiques se tenaient prêts à aller poignarder Napoléon. Le 12 juin un officier français, le colonel C. de B. écrivait de Toulon au comte d'Artois pour lui proposer de faire assassiner Bonaparte par des gendarmes de l'île d'Elbe avec lesquels il avait noué des intelligences.

lui-même sur le brick *l'Inconstant*, qu'accompagnaient trois petits bâtiments, saisis dans le port de l'île. Bertrand, Cambronne et Drouot étaient partis avec lui. Déjà, à la fin de 1814, une vaste conspiration dirigée par les sociétés secrètes s'était formée en Italie, pour rendre à Napoléon le gouvernement de la Péninsule, où la réaction oubliait toute mesure (1); d'autre part, quelques généraux de l'Empire organisaient un complot contre le gouvernement de Louis XVIII, en faisant croire aux hommes d'exécution engagés dans l'entreprise qu'ils préparaient le retour de l'Empereur, quand ils travaillaient en réalité pour le duc d'Orléans. Mais, le 1^{er} mars, Napoléon débarquait au



Vue de Porto-Ferraio. Gravure du temps.

golfe Juan, près de Cannes. Il rencontra sur la route le prince de Monaco : « Où allez-vous? — Chez moi. — Moi aussi. »

Alors commença cette marche sur Paris qui est un des faits d'armes les plus prodigieux de la carrière de Napoléon. Le commandant d'Antibes n'avait pas répondu à ses sommations; il se mit en marche immédiatement, évitant la plaine, dont les habitants, depuis longtemps hostiles à la Révolution, lui auraient à coup sûr résisté. Le maire d'un des premiers villages qu'il rencontra lui avait dit : « Nous commençons à être tranquilles, et vous allez de nouveau tout bouleverser. » — Lorsque Napoléon était dans tout l'éclat de

(1) Napoléon a affirmé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* qu'à son retour de l'île d'Elbe ceux des Espagnols qui avaient résisté le plus énergiquement à son invasion, s'adressèrent immédiatement à lui. Ils l'avaient combattu, disaient-ils, comme leur tyran; ils venaient l'implorer comme leur libérateur, contre l'odieux gouvernement de Ferdinand. Le nouveau roi d'Espagne avait donné en quelques semaines la mesure de son esprit étroit et fourbe. Il avait entre autres poursuivi le glorieux Mina de sa haine, et, au risque de créer les plus grandes difficultés, il l'avait fait arrêter sur le territoire français où il s'était réfugié, par le consul d'Espagne à Bayonne, à la grande indignation de Louis XVIII qui avait empêché que l'arrestation fût maintenue. Ce que dit Napoléon des sentiments des Espagnols est confirmé par les paroles que Mina adressait plusieurs années après à Jérôme Bonaparte (voir *Napoléon et ses détracteurs*, par le prince Napoléon, p. 217).

sa puissance, ne voyant autour de lui que des adulations que Louis XIV avait à peine connues, il avait demandé un jour : « Que pensez-vous qu'on dira de moi lorsque je serai

mort ? » Et comme chacun cherchait une réponse flatteuse : « Vous n'y êtes pas ; on dira : Ouf ! ». — Au lieu de gagner la grande route de la vallée du Rhône par Marseille, il prit la route de la montagne à travers le Dauphiné, qu'il pensait lui être dévoué et où il avait l'avantage de ne pas se heurter à des troupes considérables avant Grenoble.

La plus grande rapidité était la condition du succès : il fallait frapper les esprits et ne pas laisser le temps au gouvernement de la Restauration et aux partisans du Roi de Rome, — que l'Empereur crai-

gnait très fort et non sans motifs (1), — de préparer la résistance. C'est à la



Carte indiquant la marche de Napoléon sur Paris en 1815.

(1) Il avait été question au congrès de Vienne de le transporter aux Açores ou à Sainte-Hélène. On sait par les Mémoires de Rovigo que le parti qui voulait établir une régence en faveur de Marie-Louise, gouvernant au nom du Roi de Rome, avait formé le projet d'assassiner l'Empereur. On eut l'audace de s'adresser à Louis XVIII ; on pensait que ce prince, ne pouvant soupçonner qu'on tuait Napoléon pour

Mure, entre Gap et Grenoble, qu'il rencontra pour la première fois des troupes françaises. Le moment était décisif. Il donne l'ordre à ses grenadiers de mettre leur arme sous le bras gauche, la baïonnette en bas, s'avance seul à plusieurs pas de sa petite troupe et s'écrie : « Soldats du 5^e de ligne, me reconnaissez-vous ? — Oui ! oui ! » Puis découvrant sa poitrine : « S'il en est un seul parmi vous qui veuille tuer son général, son Empereur, il le peut, me voilà ! — Vive l'Empereur ! » répondent les soldats. Vainement le capitaine Randon, un futur maréchal du second Empire, essaye de les retenir : ils se mêlent aux troupes de l'île d'Elbe et vont chercher au fond de leur sac la cocarde tricolore qu'ils y tenaient cachée. Au delà de la Mure il rencontre le 7^e de ligne, que lui amenait son colonel, Labédoyère. Le 7 mars, Napoléon entre à Grenoble, qui ouvre ses portes sans combat. Le succès de Napoléon avait été préparé par ses proclamations, répandues d'abord en manuscrit, puis imprimées, quand la petite troupe fut entrée à Digne. Généralement déclamatoires, ces adresses rappelaient que l'Empereur, élevé au trône par le choix des Français, était le chef du gouvernement national ; il venait reprendre *son trône* à un prince qui s'appuyait en vain sur les *principes du droit féodal* : « La victoire, ajoutait-il, marchera au pas de charge ; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours Notre-Dame. »

On ne connut qu'assez tard à Paris cette étonnante nouvelle, le 5 mars, quand Napoléon était à Sisteron. Le gouvernement royal convoqua les Chambres et répondit aux proclamations emphatiques de l'Empereur par d'autres quine l'étaient guère moins : « Napoléon Bonaparte, disait Louis XVIII, est déclaré traître et rebelle pour s'être introduit à main armée dans le département du Var. » Il était enjoint à tous de lui « courir sus et de l'arrêter ». Les adhérents « dudit Bonaparte » devraient aussi être poursuivis et traduits comme lui devant un conseil de guerre. Ces menaces restèrent sans effet : Napoléon avançait toujours. Le comte d'Artois, envoyé à Lyon tandis que le duc d'Angoulême se portait de Bordeaux sur Nîmes et que Ney recevait le commandement de la Franche-Comté, le comte d'Artois put bientôt s'apercevoir de l'inutilité d'une résistance. « Allons, camarade, dit-il dans une revue à un sous-officier du 13^e dragons, crie : *Vive le Roi !* — Non, Monseigneur, cela ne m'est pas possible ; si je criais quelque chose, ce serait : *Vive l'Empereur !* » Le 10 mars, Napoléon arriva à Lyon ; il venait de faire en deux jours, entouré de troupes et d'une foule enthousiastes, le chemin de Grenoble à Lyon. Tandis qu'il entrait dans la ville au milieu des cris de joie de la population, le comte d'Artois, suivi d'un seul garde national à cheval, prenait à la hâte la

faire arriver son fils au pouvoir, saisisait l'occasion de se débarrasser d'un compétiteur possible et toujours dangereux. Mais Louis XVIII repoussa cette offre avec indignation ; ce qui n'empêcha pas les misérables qui avaient conçu le projet d'en poursuivre l'exécution.

route de l'exil. Quelques heures après, l'Empereur venait occuper à l'archevêché l'appartement même que le prince avait abandonné (1).

Maître de la seconde ville de France, assuré dès lors d'avoir pour lui la plus grande partie de l'armée et le peuple, à qui l'attitude du nouveau gouvernement avait fait craindre le rétablissement de l'ancien régime, Napoléon put faire acte de souverain et reprendre l'exercice du pouvoir que la défaite



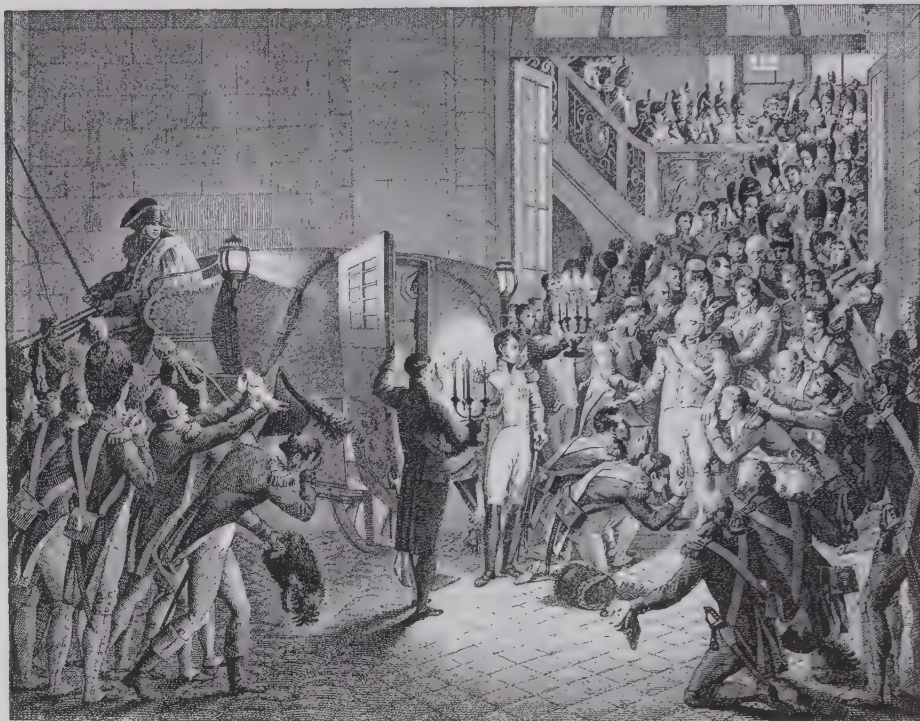
Entrée de Napoléon à Lyon, le 10 mars 1815. D'après un dessin de J.-M. Jacomin.

lui avait arraché depuis un an. Neuf décrets, préparés à l'avance, furent publiés. Outre de nombreux changements dans tout ce que la Restauration avait rétabli, ils prononçaient la dissolution des Chambres, motivée sur l'illégitimité de leurs pouvoirs, comme sur les actes nombreux de trahison dont elles s'étaient rendues coupables vis-à-vis de l'Empire déchu; enfin une réunion extraordinaire des collèges électoraux des départements devait avoir lieu à Paris deux mois après ce décret. Cette assemblée aurait le nom d'*Assemblée extraordinaire du champ de Mai*, et elle devait « prendre des mesures

(1) Le ton des journaux de Paris indiquait les progrès de Napoléon : « *Buonaparte* est débarqué au golfe Juan. » — « Grenoble a ouvert ses portes au *général Bonaparte*. » — « *Napoléon* a fait son entrée à Lyon. » — « *S. M. l'Empereur* est descendu au palais des Tuileries. »

convenables pour corriger et modifier nos institutions, selon l'intérêt et la volonté de la nation ». (12 mars 1815.)

Puis Napoléon poursuivit sa marche par Châlon-sur-Saône, Arnay-le-Duc et Avallon. Le 17 mars, il était à Auxerre. Ney, chargé par Louis XVIII de prendre le commandement des troupes de l'Est à Besançon, avait promis au roi, qui craignait sur l'illustre lieutenant de Napoléon l'influence des souvenirs, « de ramener l'usurpateur dans une cage de fer ». Mais, à Lons-le-Saul-



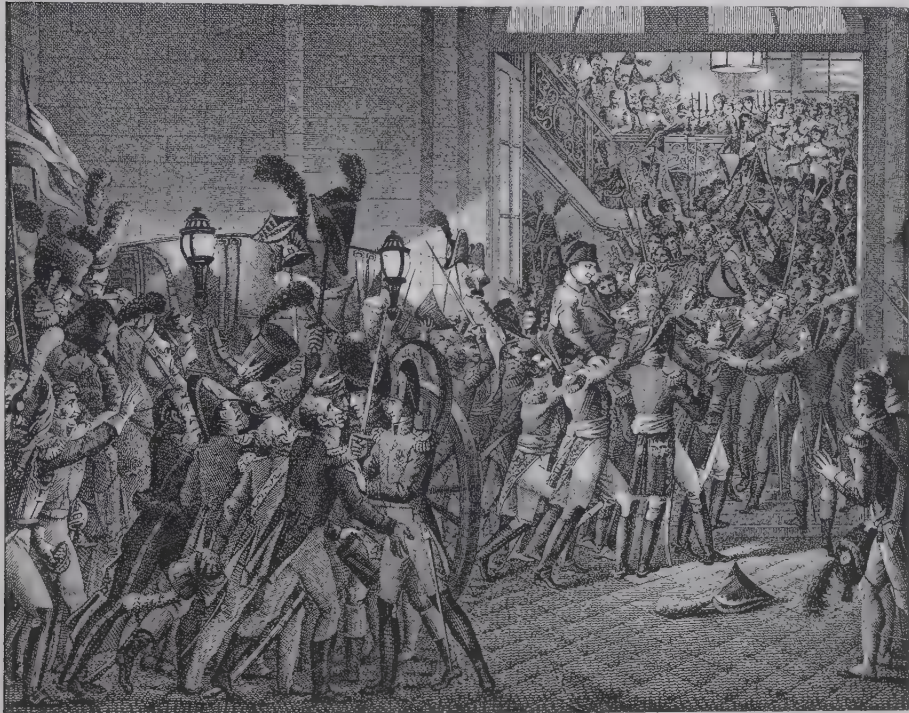
Départ du roi, le 19 mars 1815. Dessiné par Heim. Gravé par Couché fils (1).

nier, il vit bien que ses troupes allaient d'un seul élan vers Napoléon. Ses anciens sentiments se réveillent ; d'autre part, il se rappelle les humiliations que sa femme a reçues dans l'entourage royal ; une lettre du général Bertrand achève de détruire sa résolution. Il lit à ses troupes une proclamation que le parti bonapartiste lui avait envoyée ; puis il conduit son corps d'armée à Napoléon, qui était alors à Auxerre (18 mars). Louis XVIII ne pouvait plus compter sur l'armée ; l'entraînement des militaires était irrésistible. La masse de la nation était incertaine, plutôt étonnée qu'enthousiaste. Mais pour que les Bourbons pussent se maintenir, il aurait fallu qu'ils eus-

(1) On peut comparer à ce dessin, le tableau de Gros sur le même sujet.

sent conquis quelque popularité et ils ne l'avaient pas fait. Tandis que Napoléon arrivait à Fontainebleau le matin du 20 mars, Louis XVIII quittait précipitamment les Tuileries, pour gagner la frontière du nord.

La confiance du roi et du gouvernement avait, en effet, duré jusqu'au dernier jour. Puis à cette confiance avait succédé la terreur plus vive ; les projets les plus bizarres étaient formés dans l'entourage des princes. Marmont, le comte de Blacas proposaient que l'on soutînt un siège dans les Tuileries ; mais rien



Retour de Bonaparte, le 20 mars 1815. D'après un dessin de Heim. Gravé par Couché fils.

n'était moins pratique. On pensait aussi à faire sortir le roi au-devant de « Bonaparte ». « Mais, répliquait M. de Vitrolles, Bonaparte arrivera probablement par la barrière de Fontainebleau ; Sa Majesté sortira par cette barrière ; que ferez-vous si l'usurpateur, averti, entre par une barrière voisine ? » Au milieu de cet abandon général, le mieux n'était-il pas de chercher à rallier l'armée du Nord, en arrière de Paris ? C'est ce que tenta Louis XVIII : il espérait du moins pouvoir s'enfermer dans Lille ; mais il était trop tard.

Cependant, Napoléon, averti par Lavalette, qui s'était emparé de la direction des postes, arriva à Paris vers neuf heures du soir, vingt-quatre heures après le départ précipité du roi, des princes et de la cour. Quand sa voiture s'arrêta au Carrousel, un flot de militaires l'entoura, et, porté sur leurs épaules,

il fit son entrée dans le palais où depuis vingt ans s'étaient succédé tant de spectacles de gloire ou de deuil. Une grande partie de son ancienne cour, des grandes dames et des dignitaires l'attendaient.

Dans les provinces il y eut quelques tentatives de résistance. Le duc d'Angoulême avec M. de Vitrolles essaya de soulever le Midi ; il y eut une prise d'armes en Vendée, mais tous ces efforts échouèrent. La duchesse d'Angoulême dut s'embarquer à Bordeaux ; le duc, fait prisonnier par Grouchy dans la vallée du Rhône, fut relâché par ordre de Napoléon. Vitrolles fut enfermé à Vincennes. Louis de la Rochejacquelein avait d'abord suivi le roi à Gand. Il revint en France sur les conseils de Wellington qui voulait inquiéter Napoléon par une diversion du côté de la Loire. Il souleva une partie de la Vendée, fut battu à Aizenay par le général Travot et périt bientôt après à Bressuire. L'Empire restauré avait à donner à la France les garanties d'ordre et de liberté qu'il avait promises depuis le 26 février. Le ministère nommé par Napoléon était composé de personnages généralement agréables à l'opinion : Davout, Cambacérès, Fouché, Carnot, qu'il créa comte de l'Empire, et qui, dit Guizot, le servit gauchement et froidement. Un des premiers qu'il appela fut Mollien. Il dut l'envoyer chercher trois fois. Lorsque Mollien arrive aux Tuileries, l'Empereur l'embrasse, lui prend les mains et lui dit : « Dans une pareille crise vous ne refuserez pas de reprendre votre place. » Mollien, très ému, au lieu d'accepter, parlait de « ce retour extraordinaire ». « Mon cher, lui dit Napoléon, le temps des compliments est passé ; ils m'ont laissé arriver comme ils les ont laissés partir. »

De tous côtés on formait des projets de constitution : il était temps de mettre fin à une situation où l'arbitraire pouvait tout oser (1).

Napoléon alla droit au but : le 14 avril il fit appeler Benjamin Constant, qui passait pour le premier des publicistes constitutionnels et qu'il espérait bien, malgré son hostilité personnelle, attirer dans le parti de l'Empire. L'Empereur ne se trompait pas : B. Constant, quoiqu'il vînt dans un article d'une rare violence de comparer Napoléon à Genséric et à Attila, fut flatté du choix dont il était l'objet et se chargea sans difficulté de préparer la nouvelle constitution. L'*Acte additionnel aux constitutions de l'Empire* fut rédigé très vite et publié le 23 avril.

Napoléon n'avait pas voulu que cette constitution fût regardée comme nouvelle : de là son titre d'*Acte*. Le pouvoir législatif devait être exercé par l'Empereur et par deux Chambres, l'une de pairs, nommés par l'Empereur en

(1) Nous passerons très rapidement sur l'histoire politique et constitutionnelle des Cent Jours, qui est plutôt la suite de l'histoire de la première Restauration. Voir Duvergier de Hauranne, *Histoire du gouvernement parlementaire*, t. II et III ; — Villemain, *Souvenirs contemporains*, t. II ; — Edgard Quinet, *Campagne de 1815*, et les diverses histoires de la Restauration, Viel-Castel, Vaulabelle, Lubis, Nette-ment, Lamartine, les *Mémoires de Vitrolles*, etc.

nombre illimité, l'autre de représentants, composée de 629 membres, et renouvelable tous les cinq ans. Elle était élue directement par les deux séries de collèges de département et d'arrondissement, qui étaient eux-mêmes nommés à vie par les assemblées de canton dont faisaient partie tous les citoyens français. L'industrie et la propriété manufacturière et commerciale auront une représentation spéciale, élue par le collège électoral de département sur une liste d'éligibles dressée par les chambres consultatives des arts et manufactures et les chambres de commerce réunies. La Chambre des députés nomme son

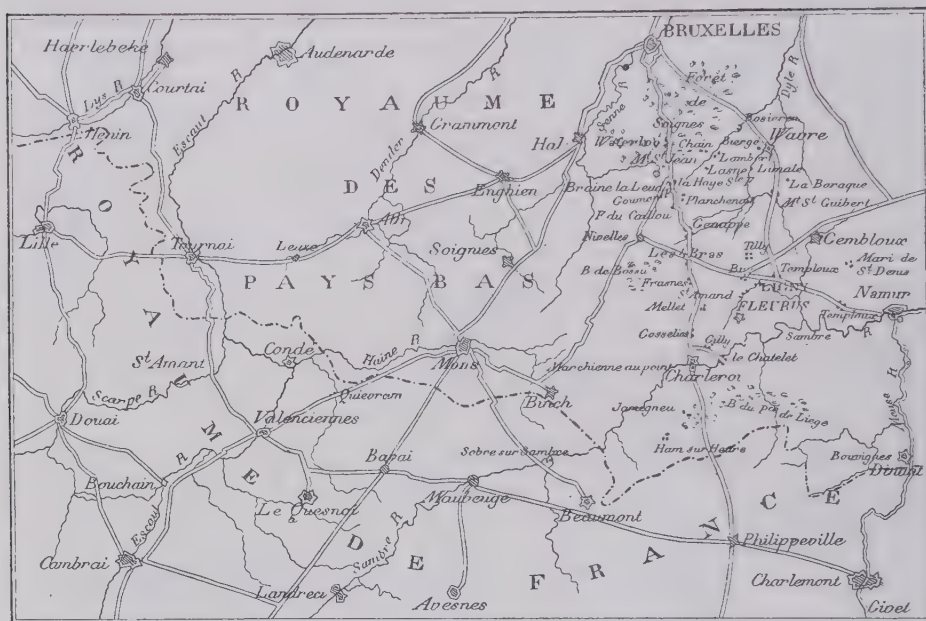


Journée du Champ de Mai. D'après une gravure au burin anonyme. (Coll. Hennin.)

président, sous l'approbation de l'Empereur. Ces Chambres devaient voter tous les ans le budget. Les délibérations étaient publiques. Les ministres, pouvaient être pris dans les Chambres, mais ne devaient pas nécessairement en faire partie : ils étaient responsables. La presse périodique est libre, exempte de toute censure préalable, et soumise aux tribunaux ordinaires. Napoléon avait cédé à l'opinion de Benjamin Constant, qui voulait qu'il y eût des pairs héréditaires. Mais il avait, malgré son opposition, maintenu la peine de la confiscation pour les complots contre l'État.

L'Acte additionnel, c'était la charte modifiée dans un sens démocratique, avec un suffrage vraiment national, et l'on a pu dire qu'aucune des constitutions qu'ait eues la France ne contenait une plus grande somme de liberté. M^{me} de Staël le jugeait ainsi. Sismondi écrivit en sa faveur des articles à la suite desquels Napoléon fit venir l'auteur et eut avec lui un entretien remar-

quable, où il disait qu'il ne manquait aux Français que l'esprit politique pour en faire une nation incomparable. Tout semble indiquer que Napoléon était parfaitement sincère en donnant à la France une constitution libérale. Il avait répété à diverses reprises que c'était là qu'on devait en arriver après lui. Or son retour était comme un nouveau règne. On a prétendu que Napoléon victorieux n'aurait pas supporté les restrictions que l'Acte additionnel mettait à son pouvoir. M. E. Pelletan n'est pas de cet avis : A ses yeux, la défaite de



Carte générale de la campagne de 1815.

Waterloo a été funeste même pour la liberté politique en France. Malheureusement, suivant l'expression de Thiers, « la France ne croyait pas plus Napoléon quand il parlait de liberté, que l'Europe quand il parlait de paix ». Bientôt après, un décret donnait aux communes le droit d'élire leurs officiers municipaux et leurs maires, dans les villes où cette nomination n'avait pas été d'abord réservée à l'Empereur, droit qu'elles devaient perdre à la seconde Restauration et qu'elles ne devaient recouvrer qu'en 1848.

La nouvelle constitution, publiée le 23 avril au *Moniteur*, fut soumise à un plébiscite qui se fit avec une liberté complète ; Il donna une grande majorité au projet impérial (1.300.000 oui, contre 4206 non) ; mais signala un grand nombre d'abstentions. Les abstentions furent considérables aussi pour les élections à la chambre vers lesquelles d'ailleurs le gouvernement n'exerça aucune

pression ; il n'y eut que dix-sept départements où le chiffre des votants dépassât la moitié des inscriptions ; dans la Gironde et les Bouches-du-Rhône, les votants furent de quinze à vingt en tout.

Tout cela avait retardé la cérémonie projetée du Champ de Mai. Elle n'eut lieu que le 1^{er} juin, au Champ-de-Mars, devant l'École militaire. Trente mille gardes nationaux, une partie de l'armée de Paris, les députations de tous les régiments et les électeurs des départements y furent réunis. Napoléon y parut dans le costume impérial qu'il portait le jour du sacre, accompagné de quel-



« Demi-bataillon de gauche... joue! feu! chargez! » Waterloo, 18 juin 1815, 6 heures du soir.
D'après une lithographie de Raffet.

ques-uns des princes de sa famille et des grands dignitaires. Après une messe solennelle, comme le 14 juillet 1790, on proclama le résultat du vote plébiscitaire sur l'Acte additionnel. Puis Napoléon jura sur l'Évangile le maintien des constitutions impériales et il distribua les aigles aux troupes, qui poussaient des cris enthousiastes. Comme l'Empereur le déclara aux Chambres, le 7 juin, la guerre était inévitable. Le 11 juin, il quitta secrètement Paris ; il se rendait sur la frontière du nord pour y rallier les troupes ; le dernier acte de ce grand drame allait commencer.

Jamais un seul instant, en effet, les souverains de l'Europe n'avaient cru aux assurances pacifiques de Napoléon : on avait arrêté ses courriers sur toutes les frontières. On ne pouvait même plus songer, comme on l'avait fait à Vienne même, après la réunion du Champ de Mai, à une régence au profit du Roi de

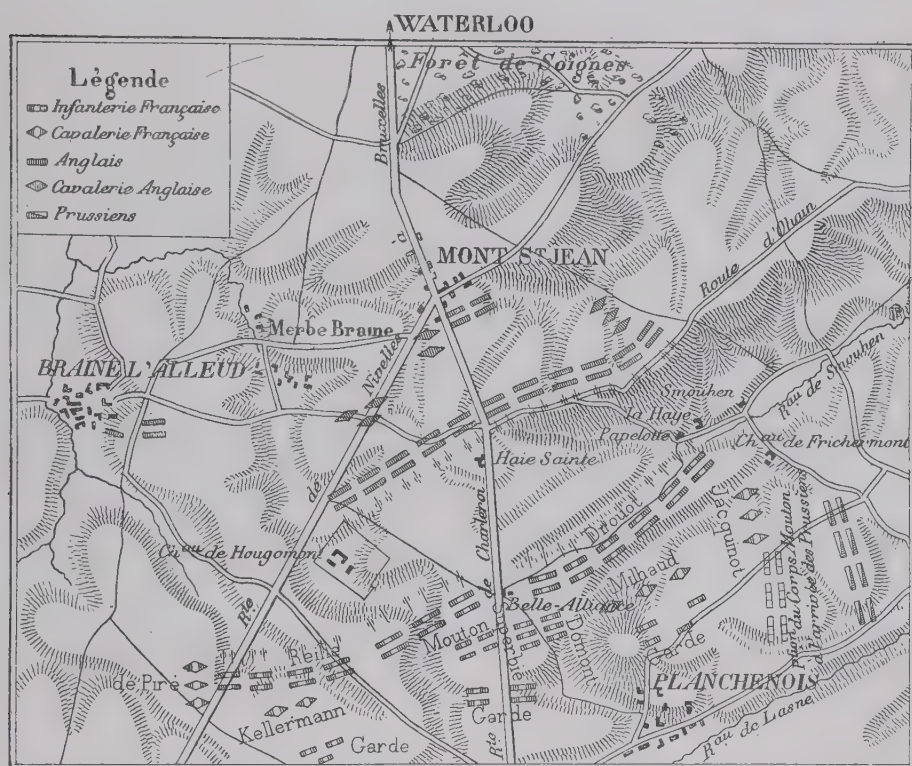
de Rome. Il aurait fallu pour cela que Marie-Louise vînt retrouver son époux, et elle n'y pensait guère. Les scrupules tardifs qu'elle pouvait avoir au sujet du divorce de Napoléon étaient cependant levés par la mort de Joséphine. La conduite de Marie-Louise en cette circonstance fut vraiment méprisante. Il ne s'agissait pas seulement de son époux, mais de son fils. Le Czar Alexandre, fort mécontent du traité du 3 janvier 1815, signé par Talleyrand avec l'Autriche et l'Angleterre, contre la Russie et la Prusse et irrité de l'ingratitude des Bourbons, qui oubliaient, disait-il, qu'ils lui devaient le trône, semblait décidé à soutenir les droits de Napoléon II ; il s'en était même ouvert secrètement à Marie Louise (1). D'abord remplie de trouble à la nouvelle du retour de Napoléon, elle ne tarde pas à se rassurer et espère que « tout finira pour le mieux ». Bientôt, en lisant le bulletin de l'armée qui annonçait nos désastres et la ruine de celui qui avait fait d'elle la plus glorieuse et la plus puissante souveraine de l'Europe, « elle se réjouit avec tout le monde des bonnes nouvelles qu'il contient ».

Trois semaines après le débarquement de Napoléon en Provence, le 13 mars, parut un manifeste collectif des souverains réunis à Vienne qui déclarait la guerre à Napoléon : « En rompant la convention qui l'avait mis en possession de l'île d'Elbe, disaient-ils, Bonaparte a détruit le seul titre légal auquel son existence se trouvait attachée. Les puissances déclarent que, comme ennemi et perturbateur de la paix du monde, il s'est livré à la vindicte publique (2). » Les alliés étaient en armes et ils n'attendaient que la concentration de leurs troupes pour pénétrer encore une fois sur le sol français. En effet, le 31 mars,

(1) Alexandre disait, quelques mois plus tard, à lord Clancarty : « On aurait pu établir la régence. Mais l'archiduchesse Marie-Louise, à qui j'en ai parlé, ne veut point, à quelque prix que ce soit retourner en France. » Pendant le congrès de Vienne, et cela dès 1814, le bruit avait couru du projet de divorce de Marie-Louise, et on parlait de son mariage avec le roi de Prusse Frédéric Guillaume III, veuf, comme on sait, de la reine Louise depuis 1810. Le vieux prince de Ligne disait à cette occasion : « Mirabeau prétendait qu'il n'est pas de première sottise qu'on ne puisse faire adopter à un homme d'esprit en la lui faisant répéter tous les jours pendant un mois par son valet de chambre ; mais en vérité les novellistes de Vienne nous supposent une foi trop robuste. Je ne sais pas comment Robinson dans son île d'Elbe prendrait cette facétie. » Le prince de Ligne ne pouvait supposer que la réalité était bien plus invraisemblable et bien plus triste pour Marie-Louise que les bruits qui couraient. La fille de son souverain, l'épouse de Napoléon n'avait pas attendu un an pour s'unir non pas à un roi, non pas même à un prince, mais à son chambellan.

(2) Ginguéné, dans la mission officielle qu'il remplit en Suisse auprès du général Laharpe, qui devait venir de Vienne à Zurich, et par lequel Napoléon espérait entrer en communication quelconque avec le congrès de Vienne, vit, par ce que lui dit le général, combien était fautive l'opinion qu'on se faisait à Vienne de l'état de la France et des dispositions de Napoléon : une conjuration contre les chefs de l'armée pour rappeler l'Empereur ; tout préparé pour le recevoir ; les troupes seules pour lui ; les populations stupéfaites et terrifiées leur donnant partout passage ; la soldatesque menaçante dominant partout par le sabre et la baïonnette ; lui, revenant en fureur et n'ayant dans le cœur que des projets de conquête, de destruction et de vengeance ; toutes les promesses qu'il faisait, illusoires ; la paix impossible avec lui ; ses partisans peu nombreux en France ; ceux des Bourbons formant le plus grand nombre et prêts à agir ; telle était l'idée qu'on se faisait de notre position.

une convention militaire décrétait la mise en campagne de 800.000 hommes formant trois armées : l'une, sous Schwartzemberg, devait opérer sur le haut Rhin : c'étaient les Autrichiens et les Allemands ; une seconde, composée d'Anglais, de Prussiens et de Hollandais, sous Wellington et Blücher, devait opérer dans les Pays-Bas ; enfin, une réserve de 200.000 Russes commandés par Alexandre devait appuyer les deux corps précédents. Les passions des peu-



Plan de la bataille de Waterloo.

ples étrangers étaient excités au plus haut point : les Prussiens ne parlaient de rien moins que de partager la France et de confisquer les biens nationaux pour payer les frais de la guerre. Les alliés comptaient aussi sur les partisans qu'ils avaient en France et dont le nombre s'était vraisemblablement accru depuis 1814. Ils comptaient sur les trahisons qui se préparaient dans l'entourage même de Napoléon.

Napoléon fut donc obligé, dès son arrivée aux Tuileries, de préparer une nouvelle campagne ; il le fit en grand secret et le plus tard possible pour ne pas effrayer les esprits. Cependant il put, à l'aide de diverses mesures où il appliqua une dernière fois sa prodigieuse habileté d'organisateur, compter en

quelques mois sur 400.000 hommes. Il ordonna de travailler aux places ; Paris fut défendu au nord par des fortifications ; au sud, les ouvriers entreprirent de terminer les travaux déjà commencés. Grâce à l'habileté du baron Louis et de Mollien, il put immédiatement disposer de sommes considérables et les armements se firent très rapidement : au milieu de juin, il avait 124.000 hommes à l'armée du Nord, dispersés sur une ligne qui s'étendait de Lille à Mézières. Napoléon pouvait choisir entre deux plans : ou bien laisser les alliés entrer en France et se défendre entre la Seine et la Marne, ce qui permettait de rallier les troupes des frontières et celles qui s'armaient encore en ce moment ; ou bien prendre l'offensive et tomber avec une partie seulement de son effectif sur l'armée la plus rapprochée, la vaincre et, grâce au prestige d'une victoire gagnée, accabler les coalisés sur le Rhin. Ce dernier plan avait en somme le plus de chances de succès, et fut celui que Napoléon choisit. Le 14 juin, il était sur la frontière de Belgique, au milieu de ses troupes qui, par un prodige d'habileté, s'étaient concentrées sur la Sambre sans éveiller les soupçons des Anglais ou des Prussiens : on voit, dès le début de cette campagne de quatre jours, briller le génie de Napoléon, qui n'a jamais été plus fécond en ressources. Wellington se tenait sur l'Escaut, avec son quartier général à Bruxelles, sa base sur la mer ; Blücher sur la Meuse, avec son quartier général à Namur et sa base d'opération sur le Rhin. L'Empereur résolut de séparer les deux armées ennemies et de battre séparément d'abord Blücher, pour se jeter ensuite sur Wellington. Tenant compte du caractère des deux généraux et des qualités de leurs soldats, il espérait que Blücher serait beaucoup moins promptement secouru par Wellington que Wellington ne le serait par Blücher. Tandis que nos troupes se concentraient sur la frontière entre Philippeville et Solre-sur-Sambre, en venant par colonnes séparées de Metz, Paris, Mézières, Laon, les garnisons de nos places du Nord, de Dunkerque à Maubeuge, faisaient des démonstrations pour laisser croire à Wellington que Napoléon déboucherait de Mons sur Bruxelles (1).

Le 15 juin, le corps prussien de Ziethen fut surpris dans Charleroi et fit peu de résistance. Malheureusement, le 15 au matin, la défection du général Bourmont, sans être directement très utile à l'ennemi, venait jeter dans les soldats des germes de défiance contre leurs chefs. On poussa les Prussiens l'épée dans les reins jusqu'à Fleurus, et les corps français s'établirent sur la rive gauche de la Sambre, sans toutefois occuper, sur la chaussée, de Namur à Bruxelles, la position des Quatre-Bras, qui aurait pu être enlevée facilement alors. Ney, par suite d'une erreur sur l'appréciation des forces qui lui

(1) On peut voir dans le roman de Thackeray, *la Foire aux Vanités*, un vivant tableau de la surprise de l'armée anglaise, en apprenant l'entrée de Napoléon en Belgique.

étaient opposées, n'agit pas avec assez de rapidité, et les alliés évitèrent ainsi d'être complètement coupés l'un de l'autre dès le premier jour.

Le 16 juin Napoléon chargea Ney avec 20.000 hommes de chasser les Anglais des Quatre-Bras où on aurait pu s'établir la veille, pendant que lui-même attaquerait Blücher et les Prussiens. Ceux-ci occupaient le plateau de Bry, entre Fleurus et Sombreffe, protégés sur leur front par le ruisseau de Ligny, dont les abords étaient défendus par les villages de Saint-Amand et de Ligny. La bataille, engagée à trois heures de l'après-midi, dura jusqu'à



Dernière charge des lanciers rouges à Waterloo. D'après une lithographie de Raffet.

la nuit et fut terrible. Les villages, pris et repris tour à tour, restèrent enfin au pouvoir des troupes françaises ; mais les Prussiens, maîtres des hauteurs derrière la rivière, firent une résistance obstinée. Napoléon, persuadé que Ney n'avait devant lui qu'une avant-garde, lui avait recommandé de se rabattre sur les derrières des Prussiens, après s'être emparé des Quatre-Bras. Il comptait aussi sur le corps de Drouet d'Erlon qui, placé entre les deux armées, pourrait se porter comme renfort du côté où sa présence serait le plus nécessaire. Par malheur, Ney avait devant lui toute l'armée anglaise ; la bataille fut non moins acharnée que celle de Ligny. Le maréchal y montra son héroïsme habituel, mais il était plein d'une sombre inquiétude. « Vous voyez ces boulets, disait-il à ses officiers : je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le ventre. » Les Anglais restèrent maîtres des Quatre-Bras ; Ney, quoique n'ayant que 16.000 hommes contre plus de 35.000, n'en conserva pas

moins sa ligne de bataille et ne put être débusqué de Frasnes : les Anglais ne purent pas intervenir sur le champ de bataille de Ligny. Quant à d'Erlon, réclamé tour à tour par Napoléon et par Ney, il passa la journée à errer entre les deux corps et fut inutile à l'un comme à l'autre. Cependant le but principal, la séparation des Anglais et des Prussiens, était atteint.

Le soir du 16 juin, Blücher battit en retraite avec une perte de 18.000 hommes ; tout meurtri d'une chute de cheval et foulé aux pieds par



Retraite du bataillon sacré à Waterloo, 18 juin 1815. D'après une lithographie de Raffet.

nos cavaliers, il n'en menait pas moins ses soldats à Wavres, à quatre lieues seulement des Anglais. Wellington, en effet, renonçant à la position des Quatre-Bras, s'était établi à Mont-Saint-Jean, à l'embranchement des deux chemins de Bruxelles à Nivelles et de Bruxelles à Namur par les Quatre-Bras, couvrant ainsi le village de Waterloo, où il porta son quartier général, et s'appuyant à la forêt de Soignes. Il rallia tous ses corps et occupa des positions bien choisies, au point de vue défensif. C'était, comme à Talavera, comme à Fuentes de Onoro, comme aux Arapiles, un plateau protégé par un ravin ou une rampe. Mais, faute capitale ici, en cas de défaite, la retraite n'était pas assurée ; derrière l'armée anglaise il n'y avait qu'un défilé. Par le fait, Wellington dut en partie son succès au choix défectueux de son champ de bataille qui, rendant toute retraite sinon impos-



Bataille de Waterloo (18 juin 1815). Peint par Steuben, gravé par Jazet.

sible du moins désastreuse, le décida à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il avait d'ailleurs admirablement utilisé le terrain.

Napoléon s'arrêta toute la matinée du 17 juin, pour bien juger la situation; il chargea Grouchy, récemment nommé maréchal, de contenir les Prussiens de Blücher, tandis que lui-même, se joignant aux troupes de Ney et de d'Erlon, marcherait sur les Anglais. Il arriva, le soir du 17, en face de Wellington; le temps était épouvantable, la pluie et l'orage n'avaient pas cessé un instant. Napoléon campa sur un plateau d'une certaine étendue,



Entrevue de Wellington et de Blücher à la ferme de la Belle-Alliance. Peinture décorative de Mac-Lise au Parlement anglais.

dont le centre était le village de Planchenoit, à droite de la chaussée de Bruxelles à Namur.

Le lendemain matin, 18 juin, on put voir les Anglais rangés sur le plateau; leur centre était à la Haie-Sainte; à droite, ils tenaient en plaine le château d'Hougoumont; à gauche, Smoahen, Papelotte, Ohain, dans la direction de Wavres, par où pouvait venir Blücher. Les forces des deux armées étaient sensiblement égales : l'Empereur avait 72.000 hommes, Wellington 70.000. Le sort du monde allait se jouer ce jour-là.

Comme à Ligny, la bataille fut engagée tard : il fallait laisser au sol, détrempé par la pluie, le temps de se raffermir pour permettre à l'artillerie de manœuvrer. « L'Empereur, avec son coup d'œil habituel, avait immédiatement reconnu le point faible de la position anglaise : le flanc gauche. Son plan fut en conséquence une fausse attaque sur Hougoumont, pour

attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, tandis qu'il jetterait la masse de ses forces sur l'aile gauche anglaise, la refoulerait sur Mont-Saint-Jean et chercherait à saisir la route de Bruxelles, seule ligne de retraite de l'ennemi. D'ailleurs le corps du maréchal Grouchy, détaché à la poursuite des Prussiens, avait l'ordre de rejoindre immédiatement et de prolonger l'aile droite de l'armée. » (DUBAIL.)

A onze heures, Napoléon, qui venait de passer sur le front des troupes au milieu des acclamations, fait attaquer le château d'Hougoumont. Mais ses



Suite de la gravure précédente.

intentions sont mal comprises. Au lieu d'une simple démonstration, il y eut un combat terrible, où trois divisions furent inutilement employées et firent des pertes considérables. En même temps il donne l'ordre à Ney d'attaquer le centre et la gauche des Anglais. Mais les colonnes d'attaque, par suite d'une erreur tactique presque inexplicable, furent formées en masses serrées d'une division entière à huit bataillons, où les boulets ennemis firent d'effroyables ravages. De plus, au lieu d'attaquer la Haie-Sainte à coups de canon, elle fut enlevée par l'infanterie, qui y fit des pertes énormes.

Mais tandis que ces divers mouvements s'exécutaient, l'avant-garde des Prussiens, commandée par Bulow, menaçait de prendre à revers l'armée française. Il était encore temps d'arrêter l'action, de se retirer avec des forces à peu près intactes, sans compromettre l'avenir : Napoléon n'y songea point. Lobau fut chargé de contenir Bulow et y réussit : ce n'était pas moins une

gène singulière d'être obligé d'occuper une partie de ses troupes en arrière de la ligne de bataille. A notre droite, Drouet d'Erlon était aux prises avec l'infanterie écossaise, lorsque les cavaliers anglais fondent sur nos fantassins, et par l'impétuosité de leur charge (Wellington avait, dit-on, fait enlever la gourmette des chevaux), les ramènent au fond de la vallée ; mais les cuirassiers et les lanciers français chargèrent à leur tour et triomphèrent des dragons



Cambronne; 1770-1842. Portrait de Meulnier fils, gravé par Bosselmann.

ennemis ; jamais peut-être, dans aucune des guerres de l'Empire, on n'avait vu pareille boucherie (1).

A trois heures, Ney, maître de la Haie-Sainte et ayant repoussé les Anglais sur le plateau, voulut enlever le plateau lui-même. Napoléon lui envoya une partie de la cavalerie. Les cuirassiers et les lanciers de la garde gravissent au grand trot la hauteur de Mont-Saint-Jean ; le soleil, qui s'est levé dans la matinée, fait briller les casques et les sabres ; au milieu d'un immense cri de *Vive l'Empereur !* notre cavalerie s'élance contre les canons anglais. Elle avait fait un à-gauche et, dissimulée par un pli de terrain, allait aborder l'ennemi. Wel-

(1) C'est dans cette période de la bataille que furent tués le général Picton, chef de l'infanterie écossaise et le général Ponsonby, chef des dragons anglais.

lington, impatient de Blücher, avait sa montre à la main et la consultait à toute minute. Tout à coup, dit un témoin oculaire qui servait sous Wellington (1), sur la hauteur qui nous cachait l'ennemi, nous apparut, tout étincelant de l'or et de l'argent de son casque et de sa cuirasse aux rayons du soleil, un



Waterloo, 1815. Peint par Raffet. Lithographié par Llanta.

magnifique officier de carabiniers français. Dès qu'il aperçut Wellington : « Général, le maréchal Ney et toute notre cavalerie vont vous assaillir. Préparez-vous, croyez-moi, vous n'avez pas un instant à perdre. » Wellington tint compte de l'avis. Nos cavaliers, après avoir enlevé une partie de l'artillerie des Anglais, détruit leur cavalerie, enfoncé plusieurs carrés, sont obligés de reculer. Ney commande une nouvelle attaque : ce n'est plus 5.000 cavaliers, c'est

(1) Il raconta le fait à Ségur, qui connut d'ailleurs le triste héros de l'aventure et ne voulut pas le nommer (Voir *Mémoires*, le volume des *Mélanges*, p. 279).

10.000 qui s'élancent sur les carrés britanniques. Ce fut la charge de cavalerie la plus mémorable des temps modernes.

Montez sur le plateau, centre de l'ennemi!
 A vous, soldats de Ney, cuirassiers de Valmy,
 Cavaliers de Milhaud! partez, la charge sonne!
 La voyez-vous passer, l'accablante colonne!
 Ces centaures massifs, aux gigantesques flancs,
 A la tête de fer, aux pieds étincelants,
 D'hommes et de chevaux épouvantable trombe!
 En bloc elle s'élève, en bloc elle retombe,
 Retentit sur les champs de son passage empreints,
 Comme un son prolongé de tambours souterrains.
 Le cou tendu, le sabre au niveau de la tête,
 Tous, du profond ravin remontant sur la crête,
 Et près de la couvrir de leur immense vol,
 Sous les pieds des Anglais font palpiter le sol (1).

Si Ney avait pu avoir de l'infanterie, le centre de Wellington était enfoncé, l'ennemi en déroute. Il en demande à Napoléon. « De l'infanterie, où veut-il que j'en prenne? veut-il donc que j'en fasse? » Une partie était restée à Planchenoit, à Hougomont, à la Haie-Sainte. Le reste était occupé contre les 30.000 hommes de Bulow, qui réussit un instant à s'emparer de Planchenoit sur nos derrières. Napoléon espérait toujours voir arriver Grouchy. Une colonne se montra à l'horizon. C'est Grouchy.... Non, c'était Blücher et toute l'armée prussienne. Il était encore temps de battre en retraite, mais il n'y avait pas un instant à perdre : Napoléon s'acharna. A 7 heures du soir, il usait de sa dernière ressource et faisait marcher la garde contre Wellington.

Derrière un mamelon la garde était massée,
 La garde, espoir suprême et suprême pensée!
 « Allons, faites donner la garde! » cria-t-il.
 Et lanciers, grenadiers, aux guêtres de coutil,
 Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
 Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
 Portant le noir colback ou le casque poli,
 Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
 Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
 Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
 Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur!
 Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
 Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
 La garde impériale entra dans la fournaise (2).

(1) Barthélemy et Méry, *Waterloo*. — Comparer les *Misérables* de Victor Hugo, 2^e vol.

(2) V. Hugo, *les Châtiments* : l'Expiation.

Ney, qui avait eu quatre chevaux tués sous lui, s'avança sur le plateau et occupa un instant Mont-Saint-Jean ; mais il ne put pas s'y maintenir. Wellington mérita bien ce jour-là le surnom de *Iron Duke*, « le Duc de Fer », que lui donnèrent ses compatriotes. Il avait eu une vingtaine d'aides de camp ou officiers d'ordonnance tués ou blessés autour de lui. Un second corps prussien s'avança alors, et commença la déroute de nos soldats. Seule, la garde impériale se forma en carrés à la hauteur de la Belle-Alliance ; Napoléon se réfugia dans ses rangs et cherche à se faire tuer, mais ses



Le champ de bataille de Waterloo. Tableau de Turner.

généraux retiennent la bride de son cheval et l'empêchent de mettre à exécution ce projet désespéré. C'est dans cette marche héroïque que fut prononcé ce mot fameux de Cambronne : « La garde meurt et ne se rend pas (1). »

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir !
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.

(1) C'est en vain qu'on a contesté ce mot héroïque. Peut-être n'est-ce pas Cambronne qui l'a dit. Ce n'est pas sans doute la seule réponse qui ait été faite aux sommations anglaises. Mais il n'y a aucune raison de douter que la tradition ne soit pas vraie. Le mot était dans l'air. Pendant la campagne de Russie, Ney entouré par les Russes répond au parlementaire qui lui est envoyé : « Allez dire à votre général qu'un maréchal de France ne se rend jamais » ; et un de ses compagnons d'armes le général Ledru des Essarts dit à un officier russe s'étant approché assez près pour lui crier : « Rendez-vous, toute résistance est inutile. — Les Français combattent et ne se rendent pas. » (Mémoires du général Freytag.)

C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
 Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
 Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
 « La garde, avait-il dit, meurt et ne se rend pas ! »
 ... Ils avaient tout dompté... Le destin des combats.
 Leur devait, après tant de gloire,
 Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
 Le bonheur de mourir dans un jour de victoire (1).

Ce ne fut qu'à neuf heures et demie du soir que tout fut terminé ; Wellington et Blücher, maîtres du champ de bataille, s'embrassaient près de la ferme



Le Soldat de Waterloo. D'après Horace Vernet.

de la Belle-Alliance (2). Il était neuf heures du soir. Les Anglais étaient harassés de fatigue, mais Blücher dont les soldats avaient à peine combattu se chargea avec joie de la poursuite. Il fut impitoyable et put enfin satisfaire sa haine. Favorisés par un magnifique clair de lune les lourds escadrons de Gneisenau, rendirent tout ralliement impossible (3) ; les fugitifs ne s'arrêtèrent qu'à Charleroi, après une marche à la débânde. Les pertes des Fran-

(1) Casimir Delavigne, *Messénienne*.

(2) Ce n'est pas exactement devant la ferme de la Belle-Alliance qu'eut lieu la rencontre, mais un peu plus loin entre les jardins de la ferme du Caillou et la première auberge en se dirigeant vers Bruxelles. (G. Barral, *L'épopée de Waterloo*.)

(3) Napoléon faillit être enlevé à la ferme du Gros-Caillou où il n'eut pas même le temps de prendre un peu de nourriture.

çais se montaient à 25.000 hommes, celles des coalisés à 22.000. Napoléon avait échoué dans son projet téméraire d'écraser 220.000 hommes avec 120.000.

Le rapport que Wellington écrivit au prince Régent, à cinq heures du matin après avoir pris quelques heures de repos, témoigne d'un calme modeste qui l'honore. Il dit entre autres : « Je dois rendre justice au maréchal Blücher et à l'armée prussienne en attribuant l'heureux résultat de cette journée aux secours qu'ils m'ont donnés à propos et avec la plus grande cordialité. Le mouvement du général Bulow sur les flancs de l'ennemi a été décisif ; et si je ne m'étais pas trouvé moi-même en



« Ils grognaient et le suivaient toujours. » Lithographie de Raffet.

position de faire l'attaque qui a décidé de l'affaire, il aurait forcé les Français à se retirer, si leurs attaques n'avaient pas réussi et les aurait au moins empêchés d'en tirer aucun profit si elles avaient eu du succès. »

Aucun nom n'a plus profondément retenti que celui de Waterloo dans l'imagination des hommes. Nul lieu ne rappelle au voyageur de plus grands et de plus émouvants souvenirs.

« Arrête, dit Byron (1), c'est la poussière d'un Empire que tu foules aux pieds. Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre... C'est ici que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis ; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux, qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde ; l'ambition désespérée voit le sceptre des peuples échapper à ses mains.

(1) *Childe-Harold*, chant III, écrit en 1816.

Mais la terre est-elle plus libre ? Irons-nous rendre des hommages aux loups après avoir terrassé le lion ? Irons-nous fléchir humblement le genou devant les trônes et leur payer le tribut d'une servile admiration ? Non, attendez encore pour louer... Waterloo ! tu fus témoin de la chute de celui qui fut le plus extraordinaire mais non le plus méchant des hommes ; mélange inexplicable de principes contraires, son



Napoléon, le soir de Waterloo. D'après une esquisse peinte par Charlet. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}.)

esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands et revenait avec la même attention aux plus légers détails ! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais su garder un juste milieu, tu occuperais encore le trône, ou tu n'y serais jamais monté... Il est un feu et une agitation secrète pour les âmes qui ne peuvent être contenues dans un cercle étroit, et qui vont toujours au delà des bornes d'un désir modéré. Embrasées de ce feu toujours plus difficile à éteindre, elles sont tourmentées de la soif des dangers, et ne se lassent que du repos ; fièvre du cœur fatale à tous ceux qu'elle dévore, à tous ceux qui en furent atteints. »

L'Empereur vaincu rentra à Paris (1), par Rocroy et Laon, dans la nuit du 20 juin. C'est à l'Élysée, où il se retira (2), que se passèrent les dernières heures de son règne. La nouvelle du désastre de Waterloo se répandit bientôt dans Paris, où elle causa une stupeur profonde. Dans la détresse générale, « toute la vie, dit Edgard Quinet, paraissait concentrée dans l'assemblée des représentants ; c'était à elle de combler le vide laissé par Napoléon. » Mais elle n'avait ni l'énergie patriotique, ni l'éducation politique qui lui aurait



Le cri de Waterloo. Projet de tableau esquissé à la plume par Raffet.

permis de comprendre et d'accomplir son devoir. A la nouvelle de la bataille de Ligny, sa première pensée avait été de chercher des garanties contre l'Empereur, « marquant ainsi qu'elle craignait les victoires de Napoléon autant que ses revers ». Après Waterloo, elle pensa que Napoléon tenterait un nouveau 18 brumaire. Sur la proposition de La Fayette, elle déclara la patrie en danger, appela la garde nationale à la défense des représentants, réputa crime de trahison toute tentative faite pour la dissoudre, et invita les ministres à se rendre au sein de l'Assemblée. Ces dispositions étaient tout à fait incons-

(1) Si l'on en croit Coignet, il ne s'y décida que sur l'avis de la majorité des généraux. « Vous me faites faire une sottise, disait-il à Laon, ma place est ici. »

(2) Il l'avait habité de préférence aux Tuileries, depuis son retour de l'île d'Elbe.

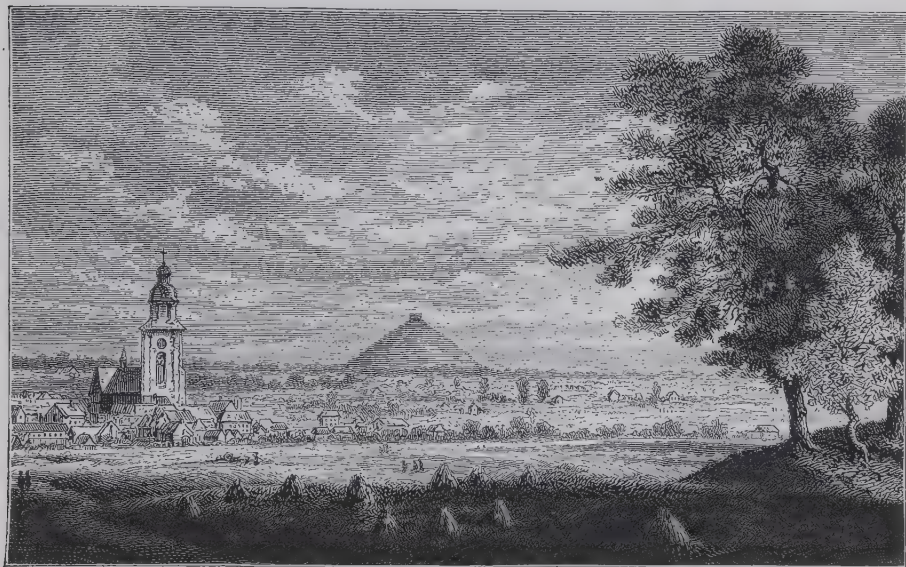
titutionnelles; c'était un coup d'État par lequel la Chambre s'emparait du pouvoir exécutif. Elle aurait dû user mieux d'un pouvoir qu'elle usurpait.

Les représentants chargèrent leur bureau d'aller, avec celui de la Chambre des pairs, nommer, de concert avec les ministres, une commission qui négocierait directement avec les puissances coalisées. « Il n'y a qu'un homme, avait dit La Fayette, entre la paix et nous; nous avons assez fait pour lui, notre devoir est de sauver la patrie. » Fouché, qui, dans ces tristes journées, joua sans cesse ce double jeu où il excellait, augmentait encore le trouble par ses avis menaçants (1). Il n'avait pas attendu la défaite de Napoléon pour agir mystérieusement contre lui. A peine remplacé par lui dans ses anciennes fonctions de ministre de la Police, il avait envoyé auprès de Metternich un agent secret chargé de proposer à l'empereur François une entente en vue de la proclamation de Napoléon II. Sur la demande de Fouché, Metternich envoya M. Ottenfels à Bâle. Mais Napoléon avait découvert la manœuvre et Ottenfels trouva à Bâle à la place du délégué de Fouché un agent de Napoléon, Fleury de Chaboulon. Le résultat de la bataille de Waterloo et l'envahissement de la France ouvrait un champ plus libre aux machinations.

Fouché joua, lors de la seconde invasion, le rôle que Talleyrand avait rempli dans la première. Ou plutôt ils poursuivirent chacun de leur côté le même but, l'un à Vienne, l'autre à Paris, chacun dans le poste qui lui convenait le mieux. Ils étaient dignes l'un de l'autre. Fouché était un Talleyrand dépourvu de distinction, Talleyrand était un Fouché aristocratique : le fond moral était le même ; d'ailleurs l'un et l'autre, doués d'une intelligence supérieure et maîtres incomparables dans l'intrigue. Il y avait entre ces deux hommes des causes de rivalité ou d'antipathie provenant aussi bien de leurs ressemblances que de leurs contrastes. Aussi ce fut un signe bien dangereux pour la puissance de Napoléon que leur réconciliation inopinée en 1809. Tous deux étaient des prêtres apostats. Mais Talleyrand avait appartenu au clergé séculier, à l'épiscopat, tandis que Fouché, ancien oratorien, se rattachait au clergé régulier. Or, si peu sacerdotales que fussent ces deux âmes, la lutte parfois si vive et si chicanière qui s'était à diverses reprises manifestée entre ces deux fractions de l'Église, établissait entre les deux personnages par leur titre même et leurs habitudes des oppositions sérieuses et des préventions réciproques que, chez eux, est-il besoin de le dire, aucun sentiment chrétien ne venait tempérer. Talleyrand, c'était le gentilhomme, l'homme du monde aux manières exquises,

(1) Voir les belles pages où Quinet, dans sa *Campagne de 1815*, explique comment un homme aussi décrié que Fouché se trouva être l'arbitre de cette situation solennelle et, pour ainsi dire, le maître obligé de la France. Pour Talleyrand si nous avions à parler de son rôle au Congrès de Vienne, il y aurait lieu de tempérer la sévérité du jugement qui précède et nous nous associerions volontiers aux éloges qu'on ajustement accordés à son habileté et à son juste sentiment de l'intérêt de la France.

le prélat de cour ; Fouché, le roturier fin, souple, ténace, mais vulgaire de ton et d'allures, de la « crasse de séminaire » pour employer l'expression méprisante du noble Saint-Simon. Talleyrand c'était le diplomate, Fouché le policier. Or la police et la diplomatie ont un fond commun. La diplomatie n'est souvent que de la haute police internationale, — la police, de la diplomatie appliquée au gouvernement intérieur des États. Ils purent donc s'entendre facilement pour une œuvre qui intéressait ou leur rancune ou leur ambition. Fouché, par les bruits qu'il répandit, par les mécontentements



Vue actuelle de la plaine de Waterloo.

divers qu'il sut grouper brusqua les choses. Napoléon dut bien regretter de ne l'avoir pas fait fusiller comme il en avait eu l'intention, quelques jours auparavant (1).

On en vint à parler de déchéance, si Napoléon n'abdiquait pas. On lui imposa une heure pour se décider.

Cependant l'Empereur, accablé sous le poids de tant de désastres, épuisé de fatigue, de tristesse et de maladie, hésitait, temporisait, discutait avec les ministres et son frère Lucien. Enfin, sentant que tout était désormais perdu, il écrivit lui-même et signa les lignes suivantes, qui sont l'acte de sa seconde abdication :

(1) On lit dans les rapports de M. de Montchenu, commissaire de Louis XVIII à Sainte-Hélène : « J'ai appris que le matin même de Waterloo il y avait eu un conseil où il fut décidé que Fouché serait fusillé. La fuite fit retarder ce projet qui fut remis sur le tapis après la rentrée à Paris. Mais alors on trouva que cette exécution n'était plus possible. » (*Captivité de Sainte-Hélène*, par G. Firmin-Didot, p. 144.)

« Français,

« En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales : j'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé les déclarations des puissances contre moi.

« Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des



Fouché (Joseph), duc d'Otrante (1763-1820). Dessin de M^{lle} de Noireterre, gravé par Velyn.

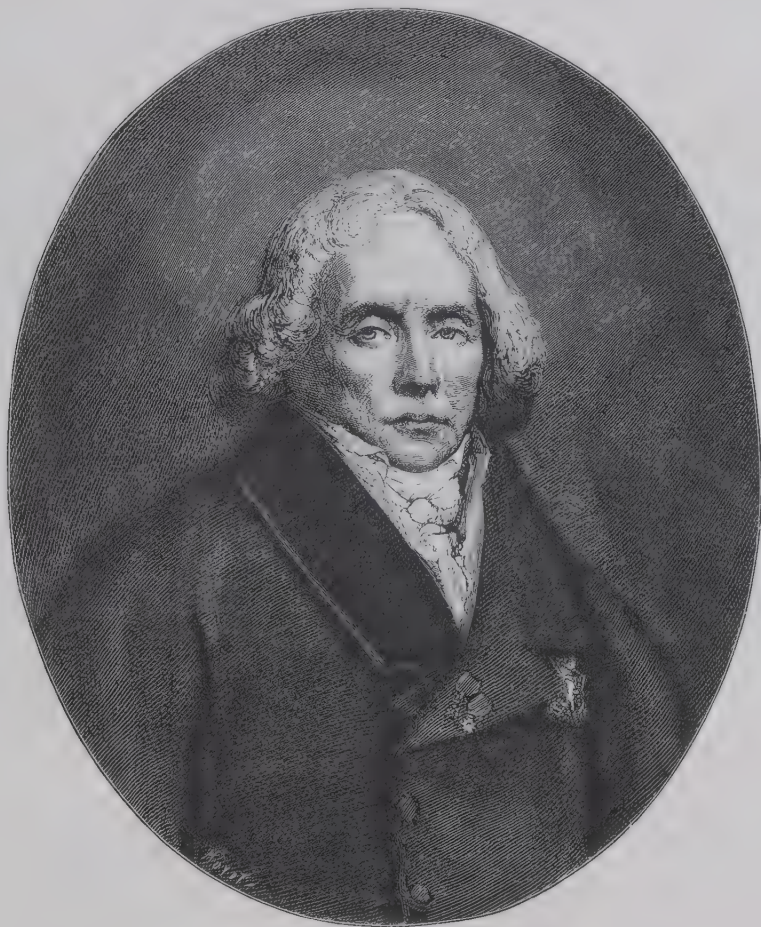
ennemis de la France. Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II, Empereur des Français.

« Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

NAPOLÉON. »

Ce fut le duc d'Otrante qui porta cet acte, « son bulletin de victoire », dit M. Thiers, à la Chambre des représentants. Il était un peu plus de midi et demi. Après quelques instants d'émotion, la Chambre des représentants décréta la nomination d'un *Gouvernement provisoire* composé de cinq membres : trois élus par elle, et deux par les pairs ; ce furent, d'un côté : Fouché, Carnot et Grenier ; de l'autre : Caulaincourt et Quinette. Celui qui désormais va conduire

les événements est le duc d'Otrante : sa conduite pendant les Cent-Jours lui valait bien l'honneur de succéder à Napoléon après l'avoir tour à tour servi, abandonné, servi de nouveau et abandonné encore ! C'est lui qui, par l'intermédiaire de Manuel, jusque-là inconnu, fit déclarer que l'abdication de l'Em-



Talleyrand-Périgord. Tableau d'Ary Scheffer. Collection du duc d'Aumale. (Phot. de Braun, Clément et C^{ie}.)

pereur appelant naturellement son fils au pouvoir, il n'était pas besoin de le proclamer. La Chambre éludait ainsi le dernier de ses devoirs envers le souverain déchu.

Mais la France eut, quelques jours après, bien d'autres griefs à reprocher à Fouché. Notre situation militaire, malgré Waterloo, était bien meilleure qu'en 1814, lorsque pour la première fois les alliés arrivaient aux portes de Paris. Au début de la campagne, Napoléon avait eu sous sa main des forces beaucoup

plus importantes, et une défaite, quelque désastreuse qu'elle eût été, nous avait moins coûté que les victoires de la première campagne de France. Grouchy, qui était une des principales causes de la défaite et qui n'avait ni retardé les Prussiens ni rejoint Napoléon, avait cherché à réparer sa faute en exécutant une fort belle retraite, et avait ramené sur la Seine son corps à peu près intact. Avec les débris ralliés de Waterloo, nous avions encore 80.000 hommes, que nous pouvions opposer à l'ennemi dans sa marche sur la capitale. La garde nationale et les ouvriers, qui s'étaient formés pendant les Cent-Jours en batail-



Les Prussiens empêchent les députés d'entrer au Palais-Bourbon (8 juillet 1815). D'après un dessin terminé par Bovinet. (Coll. Hennin.)

lons de fédérés, étaient prêts à défendre la ville du côté du nord. Presque partout l'ennemi trouvait une résistance énergique, à Valenciennes où Reille s'était retiré, à Thionville où commandait le père de Victor Hugo, le général Sigisbert Hugo qui avait déjà vaillamment défendu la place, à Condé, à Longwy, à Auxonne, à Mézières, à Huningue surtout où s'illustra Barbanègre (1). Wellington et Blücher, éblouis par leur victoire, avaient commis une grande imprudence.

(1) Barbanègre avec une garnison de moins de 200 hommes tint en échec les 25.000 Autrichiens de l'archiduc Jean. Il ne consentit à livrer la place que le 26 août 1815 avec les honneurs de la guerre. Lorsque l'archiduc vit paraître le général Barbanègre à la tête d'une cinquantaine d'hommes tout ce qu'il y avait de survivant ou d'à peu près valide, il demanda où était la garnison : « La garnison la voilà, répondit Barbanègre. » Alors, lit-on dans *Victoires et Conquêtes*, un sentiment d'admiration s'empara de tous les spectateurs : tous saluèrent presque religieusement ce groupe de héros et l'archiduc Jean surpris et profondément ému témoigna hautement à leur chef l'estime qu'une telle conduite lui inspirait. C'est le moment qu'a choisi Detaille dans son tableau de la *Sortie de la garnison d'Huningue*, aujourd'hui au Luxembourg et exposé au Salon de 1892.

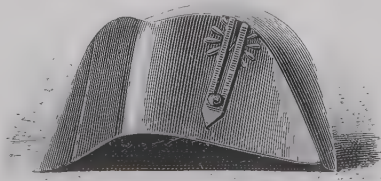
Les Anglais étaient arrivés à Saint-Denis, tandis que les Prussiens qui les avaient précédés étaient déjà passés sur la rive gauche de la Seine qui les séparait de leurs alliés. Il leur fallait trois jours de marche pour se rejoindre. Maîtres du passage du fleuve par les ponts de Paris, nous pouvions battre séparément chacune des deux armées. Napoléon suppliait qu'on lui rendit pour un jour le commandement des troupes, jurant de l'abandonner après la victoire, qui était certaine. Carnot demandait qu'on acceptât l'offre de l'Empereur. Déjà Exelmans, à la tête de l'avant-garde française, avait écrasé et rejeté au delà de Versailles la cavalerie prussienne. « Il nous prend donc pour des imbéciles ! » dit Fouché, et il fit décider par la commission du gouvernement que Napoléon partirait pour Rochefort, d'où il serait conduit aux États-Unis (1).

On ne défendit même pas Paris, comme on l'avait fait l'année précédente. Le 5 juillet au soir, la capitulation fut signée. Le 8, les Anglais et les Prussiens chassaient de leurs salles des séances la Chambre des représentants et le Sénat. La vieille armée s'était retirée, sous le commandement de Davout, au delà de la Loire, loin de l'ennemi qu'elle aurait pu écraser.

Enfin, le 8 au soir, Louis XVIII rentrait aux Tuileries. Le préfet Chabrol, qui le reçut à la barrière, lui dit : « *Cent jours* se sont écoulés depuis le jour où Votre Majesté, au milieu des larmes de son peuple en deuil, sortit de sa capitale. » La seconde Restauration avait commencé et Napoléon allait bientôt s'éloigner pour toujours de l'Europe qu'il avait tant troublée, et de la France à laquelle il avait donné tant de gloire (2).

(1) Si on en croit les *Mémoires anonymes sur l'impératrice Joséphine*, par M^{lle} Ducrest, en 1818 pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle, le czar Alexandre ayant vu, dans une des promenades qu'il faisait incognito, une gravure représentant l'entrevue de Tilsit, murmura, se souvenant du mécontentement que lui avait causé la politique des Bourbons : « Pourquoi Napoléon n'en fit-il pas autant en 1815 sur la Loire, au lieu d'aller se livrer aux Anglais ! Il le pouvait, et, s'il l'avait fait, qui sait ? il serait peut-être encore empereur des Français ? »

(2) Sur les événements de 1815, voir : Vaulabelle, *Histoire des deux restaurations*. — Thiers, t. XX. — Ed. Quinet, *La campagne de 1815*. — Charras, *Histoire de la campagne de 1815*. 4^e éd. 1864. — Jomini, *Vie de Napoléon*. — Le maréchal Wolseley, *Le déclin et la chute de Napoléon*.



Tabatière au petit chapeau (considérée comme emblème séditionnel après 1815).



Vue de Longwood. Dessinée d'après nature. (Sainte-Hélène. 1820.)

CHAPITRE SEIZIÈME

SAINTE-HÉLÈNE

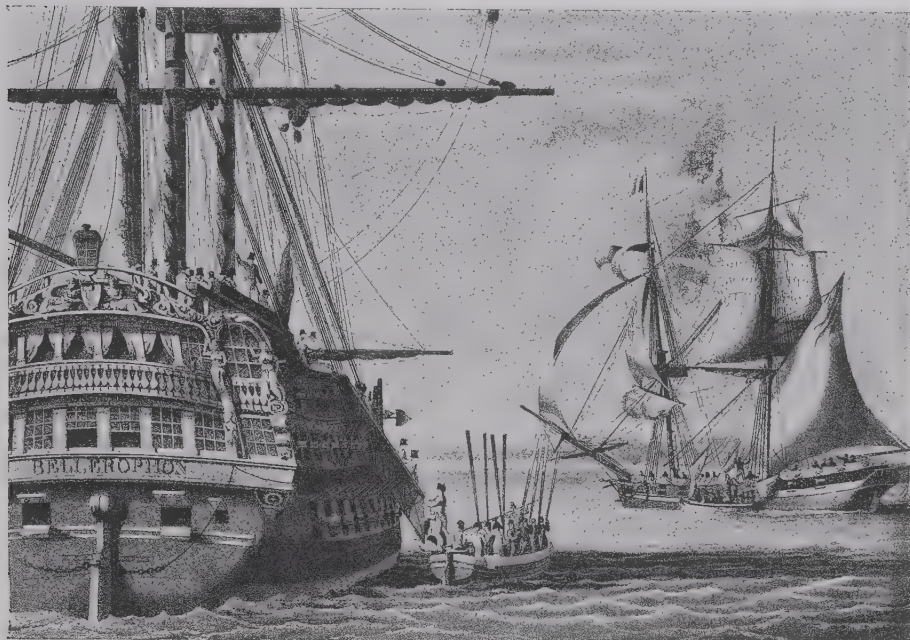
LA CAPTIVITÉ. — LA MORT.



DEPUIS le 25 juin, Napoléon était sous la garde d'un membre de la Chambre des représentants, le général Becker. Le 29 au soir, il quitta la Malmaison, et, à travers les populations étonnées et émues, il atteignit Rochefort, où deux frégates l'attendaient, prêtes à l'emporter en Amérique. On avait manifesté, sur son passage, d'énergiques regrets : à Niort, on voulait le placer à la tête des troupes, et partout le peuple lui criait : « A l'armée de la Loire !... » Sans doute, les espérances secrètes de Napoléon, répondant à ce mouvement populaire, l'empêchèrent de précipiter son départ ; il eût pu se rendre à bord des navires *la Saale* et *la Méduse*, mis à sa disposition ; il n'en fit rien, et le lendemain, une

(1) Pour la captivité de Sainte-Hélène, au sujet de laquelle on a tant écrit, nous nous bornerons à renvoyer à l'article sur Napoléon (*Nouvelle Biographie générale*) par Rapetti, qui a puisé à toutes les sources importantes, et à l'ouvrage de Georges Firmin-Didot : *La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement du roi Louis XVIII dans l'île*. Paris, 1894, in-8°.

sorte de croisière [des bâtiments anglais, avertis, dit-on, secrètement par Fouché, empêchait la sortie du port! Les dévouements les plus empressés et les plus désintéressés s'offrirent alors à Napoléon : des marins de tous grades voulaient risquer le passage à travers les Anglais ; le commandant de *la Méduse* même, parlant au nom de son équipage, était prêt à attaquer *le Bellérophon*, navire anglais de 74, au risque d'être désemparé, puisque *la Méduse* était de moindre force, mais seulement pour paralyser les mouvements des An-



Embarquement de Napoléon à bord du *Bellérophon*.

glais et laisser la mer libre à *la Saale*, qui, profitant de la lutte, conduirait sans grand péril l'Empereur à sa destination. Le plan était praticable, mais le capitaine de *la Saale*, qui avait le commandement de la station française, s'y refusa, obéissant à un ordre secret émané de Paris, de Fouché, disait-on. Joseph, venu à l'île d'Aix pour embrasser son frère, voulut aussi profiter de sa ressemblance avec l'Empereur pour qu'il passât à sa place par Bordeaux sur un navire prêt à le transporter en Amérique ; Napoléon ne voulut pas profiter de ce dévouement. Un temps inappréciable était perdu, Louis XVIII rentrait en ce moment à Paris ; Napoléon se décida à écrire la lettre suivante :

Au Prince régent d'Angleterre.

Rochefort, 13 juillet 1815.

« Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des

grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique; je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

« NAPOLEON. »

Le général Gourgaud fut chargé de porter cette lettre en Angleterre, et le comte de Las Cases, d'en remettre copie au capitaine Maitland du *Bellérophon*, qui prit sur lui de recevoir Napoléon à son bord. Le 15 juillet, au milieu des sanglots d'une foule accourue sur son passage, l'Empereur quittait l'île d'Aix sur le brick *l'Épervier*, le seul navire français qui eût conservé le drapeau aux trois couleurs, et montait sur le *Bellérophon*, qui faisait voile pour l'Angleterre. Au reçu de la lettre au prince régent, le gouvernement anglais avait convoqué le conseil privé, dont les membres, se référant à la déclaration de Vienne (1815), qui mettait Napoléon hors la loi et hors l'humanité, eurent beaucoup de peine à se décider entre les propositions suivantes : une prison à Dumbarton, une prison à la Tour de Londres, la remise de Napoléon à Louis XVIII, pour être procédé à une exécution capitale, et la déportation à Sainte-Hélène, îlot de 17 kilomètres sur 11, à 15 degrés au sud de l'équateur, à 1.700 kilomètres de l'Afrique et 3.000 de l'Amérique. La seule mais énergique opposition du comte de Sussex fit écarter les résolutions les plus barbares; la déportation à Sainte-Hélène prévalut. La justice de l'histoire veut que l'on ne rende pas le gouvernement anglais seul responsable de cette déloyauté. A ce moment, l'opinion publique en Europe subissait d'étranges égarements; elle ne voyait en Napoléon que le perturbateur de la paix des nations, l'ennemi commun des peuples et des rois. En France, un des journaux les plus importants justifiait d'avance la décision du conseil privé d'Angleterre qui livrerait Napoléon à une cour martiale pour le faire condamner à mort (1). Blücher avait hautement annoncé l'intention de faire fusiller Bonaparte dans le fossé de Vincennes où le duc d'Enghien était tombé, et, sur le refus du duc de Wellington de se prêter à cette exécution, il avait déclaré qu'il « laissait à l'Angleterre la responsabilité de sa faiblesse ». J. de Maistre écrivait de Pétersbourg dans le même sens et se ralliait à l'idée, émise en Angleterre, de faire juger Napoléon par une cour composée des députés de tous les souverains de l'Europe.

Dès le 24 juillet, le *Bellérophon*, dans la rade de Torbay, et à Plymouth, le 25, était entouré de canots armés, et privé de toute communication avec la terre. Le 31 juillet, sir Bunbury vint signifier par écrit à Napoléon la décision du gouvernement anglais. Napoléon protesta ainsi :

(1) Montholon, t. I, p. 108, cite le *Journal des Débats* du 30 juillet 1815.

En mer, à bord du *Bellérophon*, 4 août 1815.

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant par la force de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon* ; je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre... Si le gouvernement, en donnant l'ordre au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre un piège, une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon... J'en ap-



Napoléon transbordé du *Bellérophon* sur le vaisseau le *Northumberland*. Gravure du temps.

pelle à l'histoire. Elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois ; et quelle plus éclatante preuve pouvait-il donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment l'Angleterre répondit-elle à une telle magnanimité ? elle feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, elle l'immola.

« NAPOLEON. »

Cette protestation resta sans réponse, comme deux autres qui l'avaient précédée. Le 8 août, le *Northumberland* mit à la voile, ayant à bord le 53^e régiment d'infanterie destiné à former la garnison de Sainte-Hélène, pour transporter le général Bonaparte, selon l'instruction adressée par le gouvernement anglais. La navigation fut tourmentée, et 70 jours seulement après son départ (18 octobre), le *Northumberland* s'arrêtait devant une masse de rochers noirs,

escarpés, nus ; c'était Sainte-Hélène, la prison réservée à Napoléon par l'Angleterre et la Sainte-Alliance. Dès Plymouth, Napoléon avait pu pressentir le traitement qui l'attendait. Si la générosité naturelle des braves marins du *Northumberland* le lui avait fait oublier, à Sainte-Hélène il allait trouver l'oligarchie anglaise et ses implacables desseins. Quand il arriva à James-Town, l'on n'avait pas encore eu le temps d'approprier Longwood à sa nouvelle des-



Sainte-Hélène. Vue de James-Town.

tinuation, et Napoléon, ne voulant plus rester à bord du *Northumberland*, dut demeurer chez des habitants de l'île. Ce premier arrêt dans une aimable famille anglaise devait être sa dernière distraction. Les travaux ordonnés à Longwood, furent terminés le 8 décembre, et Napoléon s'y installa avec sa suite. Il ne faut pas que ce nom de Longwood (long bois) donne des idées d'ombrage ; il n'y avait, sur ce plateau situé au nord de l'île, que quelques arbres à gomme au maigre et pâle feuillage, courbés du même côté en angle par le vent. Ce lieu n'était habitable que quelques mois de l'année. Les brusques changements de l'atmosphère, où, dans la même journée, on avait le brouillard, la pluie, le soleil, la sécheresse, puis encore le vent et les brouillards, ne permettaient aucune culture. On l'avait choisi à cause de sa

situation inaccessible, où la garde d'un prisonnier était simplifiée et fortifiée par la nature.

C'est là que Napoléon, entouré du comte de Las Cases et de son fils, du général Gourgaud, du comte et de la comtesse Bertrand, du comte et de la comtesse Montholon et d'une dizaine de domestiques, devait maintenant réduire sa vie :



Vue de Longwood, prise de Balcombe's cottage. D'après une gravure anglaise.

Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;
 Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon ;
 Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace ;
 Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe ;
 Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
 Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants !
 Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
 Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
 Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
 Plus de manteaux traînant sur eux, plus d'empereur !...
 Sur les escarpements roulant en noirs décombres
 Il marchait seul, rêveur, captif des vagues sombres ;
 Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.

Napoléon essayait cependant encore de vivre en souverain. Le service fut réglé à Longwood comme aux Tuileries. Bertrand, Montholon, Gourgaud, Las Cases furent décorés de titres de cour ; l'argenterie, la porcelaine apportées de

Paris furent mises en usage, le maître d'hôtel portait l'habit vert brodé d'argent, etc. L'Empereur prit l'habitude de passer sa soirée à table ; au dessert on apportait Racine, Corneille, Molière, et il choisissait l'un des chefs-d'œu-



Napoléon à Longwood. D'après Horace Vernet.

vre de ces grands hommes. « A quel spectacle irons-nous ce soir ? disait-il ; entendrons-nous Talma ou Fleury ? » La lecture durait jusqu'à dix ou onze heures. D'autres jours, les tables à jeu étaient préparées, mais cette distraction ne retenait pas la pensée de Napoléon, qui souvent, préoccupé et rêveur, repoussait la table et rentrait dans sa chambre à coucher.

Le jour était consacré à des lectures, à des dictées, à des promenades en voiture ou à cheval, plus tard à des travaux de jardinage. Ses *Mémoires*, commencés à bord du *Northumberland*, furent repris. Il raconta les campagnes d'Italie, d'Égypte, de Syrie, des épisodes de sa jeunesse avant sa souveraineté ; il s'attachait aux points dont se préoccupaient ses contemporains, montrant une vi-



Napoléon Bonaparte. D'après un dessin du capitaine Dodgin, du 66^e régiment d'infanterie anglaise ; Sainte-Hélène, 1820.

gueur de conception, un mouvement, une vie de pensée, une sérénité d'esprit, une beauté naturelle d'expressions incomparables, oubliant sa propre personnalité pour juger les politiques et les guerriers des temps passés, avec une clarté admirable, soumettant à revision ses propres idées. Il étonnait, par son impartialité dans ses jugements sur ses ennemis, ses compagnons de captivité, qui avaient même peine à le suivre dans tous ses développements. Napoléon, dont l'éloquence militaire avait déjà surpassé tous ses modèles, ajoutait, par

ses *Dictées de Sainte-Hélène*, une gloire de plus à toutes les autres, celle de l'historien, et prenait rang parmi les premiers écrivains de notre siècle. Les jours se passaient ainsi dans les souvenirs de gloire, dans la préoccupation des passions de l'Europe, dans un souci constant de l'opinion de la postérité.

Cependant la vengeance politique poursuivait son œuvre, et l'Empereur se trouva bientôt en butte à des sujétions et des froissements de plus en plus douloureux. La peur des rois ne recula devant rien pour empêcher une nouvelle apparition de Napoléon sur le continent. Comme le disait lord Byron en 1816, dans le troisième chant de *Childe-Harold*, on pensait que Napoléon n'avait pas renoncé « à revêtir la pourpre impériale, à ébranler de nouveau le monde et à en être une troisième fois le Jupiter tonnant. » On fit occuper par une garnison anglaise les îles Tristan d'Acunha, au sud du cap de Bonne-Espérance. Malgré les généreux efforts de lord Holland, le Parlement anglais convertissait en loi de l'État le fait de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène (1). A Sainte-Hélène même, on établit devant Longwood un camp dont les sentinelles allaient jusqu'à *toucher la maison* pendant la nuit ; un officier suivait Napoléon sans le perdre de vue ; un télégraphe transmettait d'heure en heure au gouverneur des observations sur les moindres mouvements du prisonnier. Aucune lettre n'était expédiée ou reçue qu'ouverte et devait passer par Londres. Napoléon fut privé de toute correspondance avec sa famille ou ses amis ; on ne laissait arriver que les pamphlets et les nouvelles du triomphe de ses ennemis. Dans ses promenades, il aimait à parler aux habitants, à caresser les enfants qui lui rappelaient son fils ; la population reçut l'ordre formel de s'éloigner sur son passage et de ne jamais prononcer son nom. Les moindres visites étaient l'objet d'un interrogatoire préalable : M^{me} Bertrand pouvait dire, en présentant à l'Empereur l'enfant qu'elle avait mis au monde à Longwood : « Sire, voici le premier Français arrivé ici sans la permission de M. le gouverneur ! » Pour enlever à Napoléon les moyens d'acquiescer ou de payer des agents, on entreprit de réduire les dépenses de sa maison, afin de lui faire employer les fonds dont on le soupçonnait possesseur ; mais Napoléon, tout en se révoltant contre la parcimonie de ses geôliers, déclara « qu'il n'avait de ressources qu'en Amérique, et que ses besoins particuliers étaient si modestes qu'il irait demander la soupe

(1) Napoléon avait des admirateurs passionnés jusque sur les marches du trône. La princesse Charlotte, fille du prince régent Georges (depuis Georges IV) et héritière présomptive de la couronne, avait conçu pour Napoléon un enthousiasme qu'elle ne cachait point. La nouvelle de sa mort prématurée en 1817, fut pour Napoléon une vive déception. Il la regarda, nous apprend Montchenu comme un malheur de plus dans sa position. Il espérait que plus tard elle l'aurait fait transporter en Angleterre. Une fois là, disait-il, je suis sauvé. Un des chefs du *préraphaélisme* anglais, le peintre et écrivain Hazlitt fut aussi un partisan de Napoléon où il aimait à voir la personnification de la révolution française et l'antagoniste des idées tories dont Hazlitt était l'adversaire acharné. (Voir un article d'Etienne dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} nov. 1869.)

au camp de Deadwood, persuadé que ces braves gens ne la refuseraient pas au plus vieux soldat d'Europe, mais qu'il avait avec lui des compagnons, et que, pour subvenir à leurs besoins, il ferait fondre à James-Town les belles et précieuses pièces d'argenterie de son service de table ». Le gouverneur prit sur lui, disait-il d'arrêter les économies, et le chiffre des dépenses resta fixé à 12.000 livres.

Toutes ces vexations n'avaient qu'un but : rendre impossible tout projet



LES DEMOISELLES BALCOMBE.

Il y a quelques années que nous y fumes joints par les deux jeunes filles du maître de la maison âgées de quatorze à quinze ans. L'une vive, dévouée, ne respectant rien; l'autre d'une grande nouveauté. Toutes deux parlant son français français. Elles eurent bientôt parcouru les parades et tout ce qui contribuait pour l'offrir à l'Empereur, qu'elles accablèrent de questions les plus bizarres et les plus ridicules. L'Empereur ramena le corps de cette familiarité de nouveauté pour lui. Nous sommes du bal masqué, me dit-il quand nous les eûmes quittées.

Reproduction de la lithographie originale de Lacelle-Hartwig (vers 1830).

d'évasion ; mais pourquoi en ajouter d'inutiles ? pourquoi, par exemple, priver Napoléon de son titre d'empereur ? L'amiral Cockburn, si rude qu'il fût, avait su toutefois rendre tolérables ces excessives rigueurs ; mais l'attitude d'Hudson Lowe, qui le remplaça à Sainte-Hélène, devint provocante. Le soir même de son arrivée (5 avril 1816), il faisait prévenir à Longwood qu'il se présenterait le lendemain pour voir *le général Bonaparte*, et cela, sans demander autrement audience. Le lendemain, l'Empereur refusa de se laisser voir et fixa la réception au jour suivant. L'animosité éclatait dès le premier moment. A la fin de l'année, la guerre était déclarée : le gouverneur faisait enlever le comte de Las Cases et son fils, dont la présence était agréable et nécessaire à

l'Empereur dans ses travaux; il exigeait aussi une diminution de personnel; le médecin anglais O'Meara, qui s'était attaché à l'Empereur depuis la traversée du *Belléophon*, fut expulsé de l'île (1). Les ennuis de l'empereur étaient augmentées par les discordes de son entourage, par les jalousies qu'excitait la faveur marquée dont M^{me} de Montholon jouissait auprès de lui. Le dissentiment entre Montholon et Gourgaud devint tel que Gourgaud, dont le caractère était violent et exalté en arriva à provoquer son compagnon d'exil à un combat mortel et dut se séparer de Napoléon pour retourner en Europe (1818).



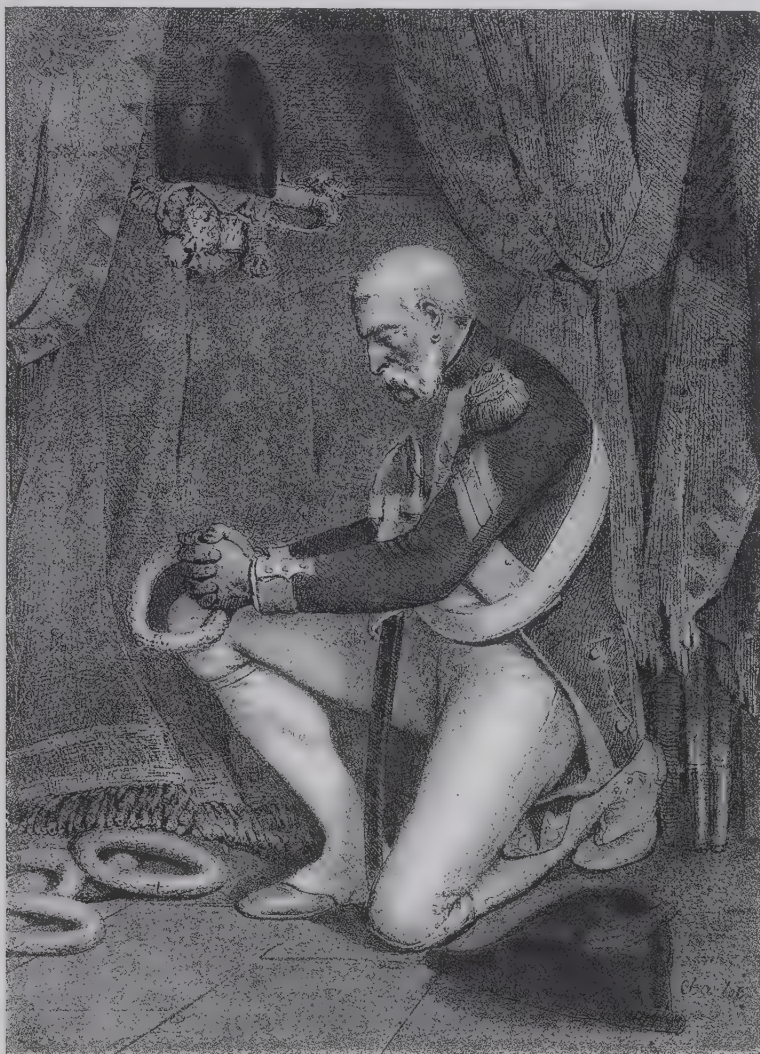
Allégorie sur le rocher de Sainte-Hélène. Par Horace Vernet.

Le 17 juin 1816, on vit débarquer à Sainte-Hélène trois personnages décorés du nom pompeux de commissaires de la Sainte-Alliance, envoyés en vertu d'un article du traité du 2 août 1815 et venant s'assurer que l'Angleterre gardait bien son prisonnier (2). Napoléon refusa de les recevoir et de reconnaître leur titre. On espéra un moment que les instructions d'une politique moins implacable mettraient fin au cruel formalisme de Hudson Lowe; il n'en

(1) 25 juillet 1818. Les détails donnés par Stürmer, et même les rapports du marquis de Montchenu, montrent que le *Mémorial* a atténué plutôt qu'exagéré ce qu'avait de mesquin, d'insupportable, et même de haineux l'attitude et le caractère d'Hudson Lowe.

(2) L'envoyé russe était le comte de Balmain, l'envoyé autrichien le baron de Stürmer, la Prusse on ne sait pourquoi n'avait pas voulu profiter de son droit. Mais la France avait obtenu qu'on adjoindrait aux commissaires des trois puissances désignées dans le traité, un commissaire français, et le ministre Richelieu nomma à cette fonction le marquis de Montchenu.

était rien. Le successeur de l'amiral Cockburn dans le commandement de la station navale, lord Pulteney Malcolm, qui avait gagné Napoléon par ses procédés délicats, essaya vainement de le réconcilier avec le gouverneur. Hudson



5 mai ! La prière du vieux soldat. D'après une lithographie de Charlet.

Lowe était poursuivi sans cesse par le sentiment de sa responsabilité qu'aucune générosité naturelle ne venait modérer.

Il est certain que des projets d'évasion s'étaient souvent présentés à Napoléon : on en trouve des mentions nombreuses dans les récits qui nous sont venus de Sainte-Hélène ; mais Napoléon ne voulut jamais se prêter sérieuse-

ment à ces tentatives (1). Sans doute il conserva quelque temps l'espoir d'un retour en Europe, mais il attendait ce retour d'une révolution en France ou de quelque changement politique en Angleterre. Il repoussa la proposition de s'évader comme une lâcheté et une défaillance. Sa pensée, sondant les profondeurs de l'avenir, avait vu dans son martyr le gage des destinées de sa dynastie; dans la grandeur de son malheur, la consécration de sa gloire. Il s'intéressait vivement aux affaires de France, aimait à s'entretenir de la marche des affaires, de la conduite des ministres, des lois qu'on discutait alors dans les chambres, principalement sur le système électoral et sur la presse, à indiquer ce que, à son avis, aurait dû faire le gouvernement. Il se demandait ce qui se passerait à la mort du roi Louis XVIII auquel il reprochait de ne pas suffisamment connaître les Français, mais dont il ne disait jamais de mal : « Qu'arrivera-t-il alors? Les factions se partageront en trois, mais elles n'auront à délibérer que sur deux candidats : mon fils et le duc d'Orléans..... Je crois que le parti d'Orléans serait le plus nombreux, car il se composerait de tous les mécontents actuels et de cette classe de personnes sans énergie qui, ayant quelque fortune veulent en jouir paisiblement..... Moi-même si j'étais encore officier d'artillerie et qu'on fit délibérer l'armée, je serais d'Orléans (2). » La révolution de 1830 devait donner raison à cette prévision (3). Mais malgré cette opinion, il ne perdait pas l'espoir que le tour de son fils viendrait. Il disait un jour : « Mieux vaut pour mon fils que je sois ici; s'il vit, mon martyr lui rendra sa couronne. » Une autre fois : « Jésus-Christ ne serait pas Dieu s'il n'était pas mort sur la croix. » L'idée de l'irrésistible puissance de son martyr s'étant offerte à lui, Napoléon cessa de réagir contre son supplice, il aima sa souffrance.

S'il avait pu bien connaître ce qui se passait en Europe, il aurait constaté, dès la seconde année de sa captivité, que ses prévisions étaient justes. Un des plus éloquents et des plus précieux témoignages du prestige qui s'attachait

(1) Le plus sérieux de ces projets fut formé en 1817, il s'agissait de réunir à l'île Fernando de Noronha (côte du Brésil) une petite escadre de deux goëlettes et d'un vaisseau de 74, avec des bouches à feu, qui partiraient de là pour conduire à Sainte-Hélène 80 officiers français et 700 hommes déterminés recrutés aux États-Unis. Chose singulière, parmi les organisateurs de cette expédition se trouvait un officier ayant appartenu à la marine anglaise, et qui devait y être réintégré plus tard, sir Thomas Cochrane. (Voir la lettre que Molé, alors ministre de la Marine, écrivait à ce sujet au duc de Richelieu, le 22 nov. 1817, citée dans le livre de G. Firmin-Didot, p. 284 et suivante).

(2) Malgré la juste réserve qu'il observait à l'égard de M. de Montchenu, très petit esprit qui ne rêvait que deux choses, faire augmenter ses appointements et apprendre le plus tôt possible la mort du prisonnier, il chargea officieusement Montholon de féliciter le commissaire du roi Louis XVIII sur la naissance du duc de Bordeaux.

(3) Cette préoccupation des affaires politiques de la France, peut être apportée comme une preuve à l'appui de ce que dit Pasquier à la page 443 du tome IV de ses Mémoires où il affirme que Napoléon favorisa et soudoya les conspirations qui menacèrent le gouvernement de la Restauration. Les fonds dépensés par les agents du complot où Caron et Nantil jouèrent le principal rôle furent fournis par la caisse du banquier Laffitte sur les sommes déposées chez lui par l'Empereur.

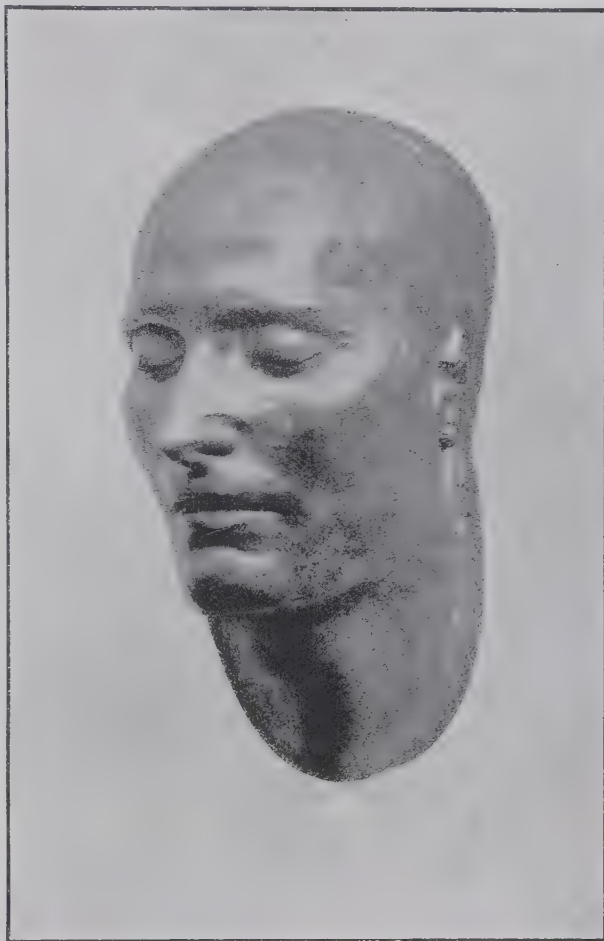
à la « victime des rois », et de l'union qui s'était déjà faite dans les esprits entre les souvenirs napoléoniens et la liberté, nous est donné dès 1816, par le plus grand des poètes anglais contemporains, par Byron dans son *Ode à Sainte-Hélène*.

« Paix à toi, île de l'Océan ! salut à tes brises et à tes vagues ; vois la mer respectueuse couronner d'une blanche écume tes récifs révévés ! L'histoire te prépare aussi une riche guirlande dont l'immortelle verdure décorera ton front, quand les peuples qui t'ignoraient jusqu'à ce jour auront courbé la tête sous le sceptre de l'oubli ! Éternelle de gloire..., tu recevras l'hommage sacré des siècles.

« Salut au chef qui dépose sur ton rocher le riche fardeau de sa gloire ! Quand, parvenu au terme de sa carrière mortelle, il léguera ses exploits à la postérité, sa vie sera consacrée par l'histoire ! Ses grandes actions le mettront au rang des héros des siècles passés ; les monarques un jour rendront hommage à son nom ; les chants des poètes,

les leçons des sages proclameront la merveille de la terre. Oui, tous les pieux de l'histoire s'abaisseront devant toi, éclipsés par ta splendeur, astre puissant des Gaules.

« ... Le lys aujourd'hui si brillant se flétrira. Où est la main capable de le soutenir ? Les nations qui l'ont élevé le verront languir sans pitié ; des rosées funestes le frapperont de mort. Alors la violette, qui croît dans tes vallons, exhale son parfum vivifiant ; alors la Liberté ralliera ses fils pour entonner un chant de triomphe sur la tombe des tyrans, et l'Europe craindra que ton astre ne reparaisse dans tout son éclat pour éclipser les météores funestes du nord. »



Masque de Napoléon moulé le jour de sa mort par le Dr Antommarchi.
(Collection de M. Germain Bapst.)

Cependant la santé de l'Empereur s'altérait sensiblement. En Europe, on s'était ému des nouvelles données par le comte de Las Cases sur la captivité de l'Empereur. Le mémoire du docteur O'Meara, adressé à la famille Bonaparte, avait eu un grand retentissement. La mère de Napoléon, alors retirée à Rome, saisit cette occasion d'adresser une touchante requête aux souverains rassemblés pour le congrès d'Aix-la-Chapelle. Pie VII intercédait à Londres en faveur du prisonnier de Sainte-Hélène.



Le corps de Napoléon quitte la terre d'exil à Sainte-Hélène, le 16 octobre 1840. Lithographie de Montheilier.

« Napoléon est malheureux, très malheureux, disait-il ; nous avons oublié ses torts. L'Église ne doit jamais oublier ses services. Il a fait en faveur de ce Siège ce que nul autre peut-être dans sa position, n'aurait eu le courage d'entreprendre. Nous ne lui serons pas ingrat... Savoir que cet infortuné souffrirait par nous est déjà presque un supplice, surtout au moment où il demande un prêtre pour se réconcilier avec Dieu. Nous ne voulons, nous ne pouvons, nous ne devons participer en rien aux maux qu'il endure ; nous désirons au contraire du plus profond de notre cœur qu'on les allège et qu'on lui rende la vie plus douce. Demandez cette grâce en notre nom (au prince régent d'Angleterre) (1)... »

Le 18 septembre 1819, arrivèrent enfin à Sainte-Hélène un médecin, An-

(1) Extrait d'une lettre du cardinal Consalvi (3 juin 1818) citée dans Crétineau-Joly, *l'Église romaine en face de la Révolution*, t. I, p. 485. Le Pape s'opposa même à la publication d'un livre contre Napoléon, sur ses démêlés avec le Saint-Siège.

tommarchi, et deux prêtres, Buonavita et Vignali (1). Le docteur trouva l'Empereur atteint des symptômes les plus alarmants ; le mal avait fait d'irréparables progrès. Le 17 mars 1821, Napoléon disait à Antommarchi : « Ce n'est pas la faiblesse, mais la force qui m'étouffe ; » puis, posant la main du médecin sur son estomac : « Ils ont mis là un couteau de boucher, ils ont brisé la lame dans la plaie. » Le 2 avril, on annonça l'apparition d'une comète : « Une comète ! s'écria-t-il, ce fut le signe de la mort de César. » Le



Funérailles de l'Empereur. — Passage du cortège dans les Champs-Élysées, 15 décembre 1840.
D'après un dessin de Feroggio et Girard.

15 avril, l'Empereur arrêta ses dernières volontés et fit son testament. « Voilà mes apprêts, dit-il à Antommarchi ; pas d'illusion, je sais ce qu'il en est, je suis résigné. » Le 19, une amélioration se produisit ; on le félicitait : « Ne vous y trompez pas, c'est ma fin qui approche. » Il ajouta : « Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce satisfaction de retourner en Europe ; vous reverrez vos parents, vos amis, la France ! moi, je retrouverai mes braves aux Champs Élysées... » Haussant la voix : « Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre... nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les Annibal, les César, les Frédéric ;... à moins, ajouta-t-il en souriant, qu'on n'ait peur là-haut de voir tant de guer-

(1) On avait refusé, dit-on, à l'abbé de Quélen, depuis archevêque de Paris, l'autorisation qu'il avait sollicitée de se rendre à Sainte-Hélène.

riers ensemble. » Arnott, médecin anglais qui avait donné des soins à Napoléon avant l'arrivée d'Antommarchi, entra en ce moment. L'Empereur, très agité, l'interpella brusquement, disant à Bertrand de traduire ses paroles sans omettre un seul mot : « J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple britannique ; j'attendais une loyale hospitalité. Vous m'avez donné des fers... C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consume en moins de trois années



Le Réveil. D'après une lithographie de Raffet.

La caisse sonne étrange
Fortement elle retentit ;

Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats périss.

(*La Revue nocturne*, ballade de Sedlitz.)

la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat... Il n'y a pas une indignité, pas une horreur dont vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver. Les plus simples communications de famille, celles mêmes qu'on n'a jamais interdites à personne, vous me les avez refusées. Vous n'avez laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle, aucun papier d'Europe ; ma femme, mon fils même n'ont plus vécu pour moi... Dans cette île inhospitalière, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons, dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval

toute l'Europe !... » Il termina ainsi : « Mourant sur cet affreux rocher, privé des miens et manquant de tout, je lègue l'opprobre et l'horreur de ma mort à la famille régnante d'Angleterre. » L'Empereur s'évanouit en prononçant ces mots.

Le 21 avril, ayant demandé l'abbé Vignali (l'abbé Buonavita n'avait pu supporter le climat de Sainte-Hélène et était reparti), l'Empereur voulut remplir ses devoirs religieux, ses devoirs de chrétien, catholique romain,



La revue nocturne. D'après la lithographie de Raffet.

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs Élysées -

A l'heure de minuit
Tient César décédé.

comme il le disait ; il entendit la messe et communia, malgré l'opposition de la plupart de ses compagnons de captivité, qui ne craignirent pas, en ce moment solennel, de troubler Napoléon dans ce dernier acte de sa foi et firent enlever la chapelle ardente qu'il avait fait disposer. Le 28 et le 29, il recommanda de faire l'autopsie de son cadavre et de porter son cœur à sa « chère Marie-Louise ». Il dicta la lettre qui devait annoncer sa mort à Hudson Lowe, et donna aussi des instructions à ses compagnons pour leur conduite à tenir lorsqu'ils seraient de retour en Europe ; puis le délire vint s'emparer du mourant. Un ouragan des plus violents s'abattait, le 4 mai, sur l'île où agonisait celui qu'on avait appelé le maître du monde ; Hudson Lowe, ému, effrayé,

empruntant le langage d'un poète anglais, en parle ainsi : « Au milieu des fureurs et des hurlements de la tempête, on eût dit que l'esprit des orages, porté sur les ailes du vent, courait apprendre au monde qu'un être puissant venait de descendre dans les sombres abîmes de la nature et de la mort! »

Le 5 mai, à cinq heures de l'après-midi, on l'entendit murmurer quelques mots à peine intelligibles : « Tête... armée... Mon Dieu! » « Napoléon touche à sa fin : il est six heures moins onze minutes, ses lèvres se couvrent d'une légère écume : il n'est plus (1). »

L'autopsie prouva qu'un cancer à l'estomac avait été la cause principale de sa mort. L'examen de son corps permit de remarquer huit cicatrices, dont la plupart provenaient sans doute de blessures reçues à la guerre. Le 8 mai son cercueil fut déposé à Hutt's Gate, près d'une source qu'il aimait. Des saules ombragèrent la pierre, sur laquelle l'Angleterre défendit de graver aucun nom (3). C'est ce que rappelle Lamartine :

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier au loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau...
ICI GIT... Point de nom! Demandez à la terre.

Mais la France ne pouvait se désintéresser de cette dépouille. Les gouvernements de l'Europe semblaient d'ailleurs n'avoir plus rien à craindre de la race de Napoléon. Son seul héritier direct, le Roi de Rome, devenu le duc de Reichstadt, était mort « en exilé », comme son père, le 27 juillet 1832, dans le charme de la jeunesse, miné par la mélancolie profonde d'avoir entrevu une grande destinée, de s'en sentir digne et de ne pouvoir l'accomplir. Le gouvernement de Louis-Philippe, qui d'ailleurs consacrait Versailles à toutes les gloires de la France, qui avait déjà remplacé Napoléon (1833) sur la colonne de la Grande Armée (3) et terminé (1836) l'arc de triomphe de l'Étoile, obtenait de l'Angleterre (12 mai 1840), après l'avoir plusieurs fois réclamé que les cendres de Napoléon fussent rendues à la France. Le prince de Joinville, parti le 7 juillet avec la frégate *la Belle Poule* et la corvette *la Favorite*, arrivait à James-Town le 8 octobre 1840. Le 15 décembre les cendres de

(1) Antommarchi, *Derniers Moments de Napoléon*.

(2) Suivant M. de Montchenu, qui tenait ce détail de M^{me} Bertrand, Napoléon aurait demandé que son tombeau s'élevât à Paris dans le cimetière du Père Lachaise entre les monuments de Lannes et de Masséna. (G. FIRMIN-DIDOT.) — Le char funèbre de Napoléon fut exécuté sous la direction de Henri Labrousse, l'architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève. (V. Bailly, notice sur H. Labrousse lue à l'Académie des beaux-arts.)

(3) Un concours avait été ouvert, et le prix fut accordé à Émile Seurre, frère du sculpteur qui a fait le Molière de la fontaine de la rue Richelieu. La statue de Seurre, qui représente Napoléon dans son costume populaire, fut transportée à Courbevoie, en 1864, et remplacée par une statue de Dumont, reproduisant le Napoléon en costume romain de Chaudet, détruit en 1814.

Napoléon étaient solennellement transportées aux Invalides (1). Napoléon avait enfin les magnifiques funérailles que le poète lui avait promises. Devant



Retour en France des cendres de Napoléon I^{er}, lithographie originale de De Lemud, D'après une épreuve avant toutes lettres. (Collection Béraldi.)

le cercueil triomphal « la jeune poésie » pouvait « chanter la jeune liberté ».

(1) Après un concours, l'exécution du tombeau fut confiée à Visconti. Plusieurs juges regrettèrent que l'on n'eût pas préféré le projet de Baltard. Parmi les monuments élevés à Napoléon, à sa famille, à ses principaux lieutenants, nous citerons, outre ceux qui ont été rappelés plus haut, le monument de Fixin (Côte-d'Or), sculpté par Rude sur la demande d'un ancien officier de la Grande Armée ; à Ajaccio, le monument de la famille Bonaparte élevé sur la place Diamant, d'après le projet de Viollet-le-Duc (la statue équestre de Napoléon est de Barye), et la statue du Premier Consul par Laboureur, sur la fontaine de la place du Marché ; à Rueil, les tombeaux de la reine Hortense et de Joséphine, par Barre, Cartel-

Sire, vous reviez dans votre capitale
 Sans tocsin, sans combat, sans lutte, sans fureur,
 Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale
 En habit d'Empereur...

Sur votre sceptre d'or, qu'aucun vainqueur ne foule
 On verra resplendir votre aigle au bec vermeil,
 Et sur votre manteau vos abeilles en foule
 Foisonner au soleil.

Paris sur ses cent tours allumera des phares,
 Paris fera parler toutes ses grandes voix :
 Les cloches, les tambours, les clairons, les fanfares,
 Chanteront à la fois..!

Une acclamation douce, tendre, hautaine,
 Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
 Remplira la cité; mais, ô mon capitaine!
 Vous ne l'entendrez point!

De sombres grenadiers, vétérans qu'on admire,
 Muets, de vos chevaux viendront baiser les pas;
 Ce spectacle sera touchant et beau; mais, Sire,
 Vous ne le verrez pas!

Car, ô géant couché dans une ombre profonde,
 Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
 S'éveilleront Paris et la France et le monde,
 Vous serez endormi...

Si bien que vous voyant glacé, dans son délire,
 Et tel qu'un dieu muet qui se laisse adorer,

lier et Cortot; à Cherbourg la statue équestre, de Levée; à Lyon, la statue équestre par de Nieuwerkerke; le mausolée du prince Eugène de Beauharnais, dans l'église Saint-Michel, de Munich, par Thorwaldsen. On a admiré, à l'exposition de 1867, le Napoléon mourant de l'Italien Vela, et une statue drapée à l'antique de l'Empereur, entourée des bustes du héros aux diverses périodes de sa vie, chefs-d'œuvre de Guillaume. Mentionnons encore, à Auxonne, l'officier d'artillerie Bonaparte, par Jouffroy; la statue de Ney, par Rude, à l'avenue de l'Observatoire; la statue de Joséphine, par Vital Dubray, qui se trouvait, il y a quelques années dans l'avenue qui a pris le nom de Marceau; les statues de Davout, à Auxerre et de Suchet à Lyon, toutes deux par Dumont; à Clermont, Desaix par Nanteuil; à Nancy, Drouot par David d'Angers; à Lectoure, Lannes par David d'Angers; à Avranches, Valhubert par Cartellier; à Colmar, Rapp par Bartholdi; à Strasbourg, Kléber par Grass; le monument élevé en l'honneur de Moncey et de la défense de Paris en 1814, par Doublemart, sur la place Clichy; à Nice, la statue de Masséna par Carrier-Belleuse. Nous jugeons inutile d'énumérer les statues du musée de Versailles dont il est facile d'avoir la liste. Parler des peintures nous entraînerait trop loin. Rappelons cependant le 1807, le 1814, les *Cuirassiers* (1805), — la *Bataille d'Iéna* de Meissonnier, — le *Sphinx* de Gérôme, — les peintures de J.-N. Robert-Fleury au Tribunal de commerce, — la *Reddition d'Huningue* de Detaille, — *Bonaparte franchissant les Alpes* et *Napoléon à Fontainebleau* de Paul Delaroche; — le *Siècle de Napoléon*, peinture monumentale au pavillon de Denon; *Madame mère* et *Vive l'Empereur!* (1814) de Ch.-L. Muller; — la *Gloire de Napoléon* par Alaux, à l'ancienne salle du Trône du Sénat; — le pendentif du Panthéon représentant la *Gloire* par Gérard; — la peinture de la coupole de ce monument par Gros devait primitivement contenir la figure de Napoléon I^{er} à la place de celle de Louis XVIII. Napoléon a été placé par Ziegler dans les peintures de l'abside de la Madeleine. Nous renverrons au livre de M. Dayot, le *Napoléon par l'Image*, qui a plutôt recherché les œuvres d'un caractère intime que les peintures monumentales, et à l'article qui apprécie cet ouvrage dans la *Vie Contemporaine* (15 déc. 1894).

Ce n'est que par exception que l'on a eu recours pour l'illustration de ce volume, surtout pour les portraits, aux œuvres des artistes qui n'étaient pas des contemporains de Napoléon.

Ce peuple, ivre d'amour, venu pour vous sourire
Ne pourra que pleurer.

Ce fut, en effet, un spectacle d'une grandeur et d'une émotion singulière, lorsque le prince de Joinville, devant le dôme des Invalides, dit en s'inclinant devant le roi son père : « Sire, je vous présente le corps de Napoléon, » quand



Le Triomphe de Napoléon. D'après Ingres, Plafond de l'ancien Hôtel de Ville de Paris.
(Phot. de Braun, Clément et C^{ie}.)

le roi, après avoir répondu : « Je le reçois au nom de la France », prit l'épée du vainqueur d'Austerlitz et la remit au général Bertrand pour qu'il la plaçât sur le cercueil. On comprend que le vieux maréchal Moncey se soit écrié : « Maintenant, je puis mourir ! » Un froid des plus rigoureux n'avait pas empêché une foule énorme de se presser sur le passage du cortège. M^{me} de Girardin (1) exprimait bien, dans l'éloquent passage qu'on va lire, l'enthousiasme du moment allant jusqu'à l'apothéose :

(1) *Lettre parisienne* du 20 décembre 1840, dans le journal *la Presse*. Les *Courriers de Paris* étaient publiés sous le pseudonyme de « Vicomte de Launay ».

« Mon Dieu, quel admirable peuple que ce peuple français ! comme il aime tout ce qui est grand, noble, poétique, généreux, et qu'il faudra de peine et de paroles pour en faire un peuple égoïste et bourgeois ! et encore n'y parviendra-t-on qu'en le trompant. Car c'est bien ce qui fait sa gloire, qu'il faille toujours prendre un noble langage pour le corrompre, un droit chemin pour l'égarer, un beau masque pour le trahir. Tous ceux qui depuis des siècles ont cherché à l'entraîner au crime l'ont honoré du moins par leur hypocrisie ; tous les fourbes, les lâches, les envieux, les ambitieux qui ont exploité son héroïsme, ont été forcés de flatter par de brillants mensonges sa chevaleresque générosité. Nul n'a osé lui dire : Fais cela pour ton intérêt et prends cela pour le garder (1).

« Un seul homme a eu la bonne foi de lui dire : « Combats pour moi, » et les Français ont suivi cet homme avec enthousiasme et ils chérissent sa mémoire et ils la chériront toujours, parce qu'il ne les a point trompés, parce que lui seul les a compris ; il n'a exigé d'eux aucun crime, il ne les a rendus complices d'aucune mauvaise passion ; il ne leur a commandé que de mourir avec honneur, et ils ont obéi.

« Oui, c'était un beau spectacle que de voir, l'autre jour, ce peuple généreux saluant avec amour le cercueil triomphal. Quel empressement ! quelle émotion ! Quatre heures d'attente sous la neige n'avaient découragé personne. On tremblait, on souffrait horriblement ; n'importe, on restait là ! Quelques-uns risquaient leur pain ; un bras perclus, c'était la misère pour eux ; quelques-uns risquaient leur vie. Tous risquaient leur santé. N'importe ! on attendait avec patience et courage. »

Le 24 août 1855, Victoria, reine de la Grande-Bretagne, vint prier, sous le dôme des Invalides, au tombeau du captif de Sainte-Hélène. En 1858, l'Angleterre consentait à vendre à la France Longwood et l'emplacement de l'ancienne sépulture de Napoléon. Un officier français réside à Longwood comme *gardien conservateur* de l'habitation et du tombeau de Napoléon I^{er}. Sainte-Hélène n'a plus rien de son illustre prisonnier ; mais il a suffi que le souvenir de Napoléon y soit attaché pour que le nom de ce rocher, perdu au milieu de l'Océan, soit à jamais gravé dans l'esprit des peuples.

« L'imagination gouverne le monde, avait dit Napoléon. On ne peut gouverner l'homme que par elle. » La meilleure preuve qu'il pouvait en donner, c'était sa propre destinée. Aucun héros n'a plus vivement agi sur l'imagination du genre humain, et aussi aucun n'a laissé de traces plus profondes dans l'histoire. Mélange prodigieux lui-même d'une imagination débordante et d'une merveilleuse habileté pratique, il trouva, dans l'étendue de son propre génie, une des causes de ses excès et de sa ruine. Chez lui, en effet, de la conception à l'exécution il n'y avait pas d'intervalle, et le rêve lui apparaissait aussitôt comme une réalité. Il domine non seulement l'histoire de France, au dix-neuvième siècle, mais l'histoire de toute l'Europe. Plusieurs des na-

(1) Napoléon, dans son entretien avec Sismondi, rappelé plus haut (p. 489), avait exprimé la même idée.

tions qu'il a troublées, qu'il a bouleversées, sommeillaient avant sa venue et « vivent aujourd'hui, suivant l'expression de Mignet, de la vie qu'il leur a donnée ». Aussi, pour bien juger de Napoléon, quelle que soit l'appréciation définitive que l'on en porte, faut-il le considérer non seulement comme un grand homme français, mais comme un grand homme européen, tel que le fut Charlemagne. Napoléon a répandu en Europe les idées de la Révolution française, les principes sociaux de 1789 (1).

La France a payé bien cher le grand rôle qu'il lui a fait jouer. Pourtant,



La tombe de Napoléon, à Sainte-Hélène.

leçon à jamais mémorable ! c'est l'œuvre administrative et sociale, c'est la partie la moins brillante, mais celle qui a été le plus sérieusement inspirée par l'amour de la patrie et du bien public, c'est celle qui a le moins demandé à la force, qui lui a seule survécu et qui lui survit encore. Napoléon, au lieu de restaurer l'ancien régime, a rendu sa ruine définitive en organisant un régime nouveau, en donnant une vie durable et harmonique à ce qui pouvait

(1) On a vu plus haut la sorte de culte que les Slaves ont rendu à Napoléon. On a trouvé dans certaines pagodes de l'Indo-Chine, la statue de Napoléon, d'autres guerriers orientaux (plus ou moins légendaires) divinisés et servant d'escorte à Bouddha. M^{me} Hommaire de Hell a rencontré le portrait de l'Empereur dans les plus humbles demeures, chez les Tsiganes de Taganrog et de Novotcherkask. Dans le théâtre populaire basque, à côté de *pastorales* (c'est le nom général qu'on donne à ces pièces dans le pays), qui sont très anciennes, telles que *Moïse*, *Nabuchodonosor*, *Abraham*, *Saint Pierre*, *Sainte Geneviève*, *Saint Louis*, *Clovis*, *Charlemagne*, *Mustapha le grand sultan*, il y en a trois au moins qui se rapportent à *Napoléon*. Enfin Chateaubriand voyait partout en Angleterre le portrait de cet homme qu'on avait d'abord tant haï.



La résurrection de Napoléon. — Statue érigée par MM. Noisot, grenadier de l'île d'Elbe et Rude, statuaire, à Fixin (Côte-d'Or).

quêtes, où il sacrifia plus d'une fois la France à son implacable ambition, il ne nous est resté que la gloire. Mais la gloire compte-t-elle donc pour si peu dans le patrimoine national? N'est-elle pas pour un pays un trésor indestructible, à l'abri des retours de la fortune? Une nation qui conserve toujours vivant le souvenir des grandes choses qu'elle a faites a le droit, quelle que soit sa situation présente, de ne renoncer à aucune espérance. La gloire de Napoléon est indissolublement unie à la gloire de tout le peuple français. Car c'est avec ce peuple seul qu'il pouvait accomplir son œuvre. Le grand Empereur est inséparable, dans l'esprit de tous, de la Grande Armée.

être conservé de l'ancienne France et à ce qui méritait d'être adopté dans l'œuvre de la Révolution. Ce révolutionnaire a donc sa place dans la tradition nationale; il se rattache au passé, comme il domine les temps nouveaux, car il les a réconciliés. Heureux s'il avait fait pour notre constitution politique ce qu'il faisait pour notre organisation sociale, et s'il n'eût pas traité trop souvent la liberté comme une ennemie!

De ses grandes con-



Général Bertrand.



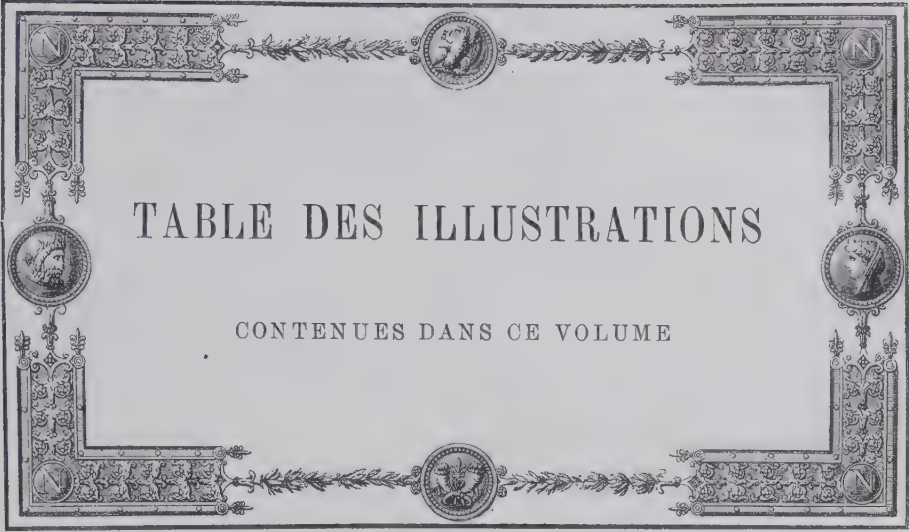


PLANCHE EN COULEUR

Vue du grand escalier du musée du Louvre, construit sous le premier Empire par Percier et Fontaine. D'après l'aquarelle d'Isabey au musée du Louvre. Frontispice.

GRAVURES DE PAGES.

	Pages.
Hommage à l'Empereur, présenté à S. M. impériale par Vivant-Denon, dessiné par C. Monnet et Aug. Saint-Aubin, gravé par Helman.	1
Les Offrandes à Notre-Dame le jour du Sacre. D'après le dessin d'Isabey et de Fontaine.	5
Sacre de l'empereur Napoléon et couronnement de l'impératrice Joséphine dans l'église Notre-Dame de Paris (2 déc. 1804). Peint par David, d'après la grav. de Frilley. .	13
L'impératrice Joséphine avant le sacre. D'après le tableau de M. Viger-Duvigneau. . .	17
Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). Tableau de Gérard, au musée de Versailles. D'après la gravure de Couché fils et Bovinet.	49
L'empereur Alexandre reçu par LL. MM. Frédéric-Guillaume et Louise de Prusse à Memel (10 juin 1802). D'après un tableau de Dähling fait à Berlin en 1805.	69
Combat d'Auerstaedt (14 octobre 1806). Dessiné par Naudet, gravé par Lerouge jeune.	
Cabinet des Estampes; Bibl. nat.	75
Bataille d'Eylau. Tableau de Gros. Musée du Louvre.	89
Emmanuel Godoï, prince de la Paix. D'après Goya. (Académie San-Fernando, à Madrid).	124
Le roi d'Espagne Charles IV et sa famille. D'après le tableau de Goya. (Musée de Madrid).	129
Caroline Murat, reine de Naples, et ses enfants. Tableau de Gérard. (Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}).	133
Entrevue d'Erfurt. Napoléon recevant M. de Vincent, ministre d'Autriche; d'après la peinture de Gosse (musée de Versailles), gravée par Monin.	145
Napoléon prescrit aux députés de la ville de Madrid de lui apporter la soumission du peuple (4 déc. 1808). Peint par Carle Vernet, au musée de Versailles.	148

	Pages.
Les défenseurs de Saragosse. D'après le tableau de Maurice Orange et la gravure de Dochy.	153
L'impératrice Joséphine. D'après Prud'hon. Musée du Louvre. (Photographie Braun, Clément et C ^{ie}).	189
Napoléon dans son cabinet. Peint par L. David ; gravure de Laugier.	214
Un jour de revue sous l'Empire (1810). Peint par H. Bellangé (l'architecture par Dauzats). Musée du Louvre.	325
L'empereur et l'impératrice Joséphine visitant les manufactures de Jouy (20 juin 1806). D'après le dessin à la sépia d'Isabey. Musée de Versailles.	333
Le triomphe de Marie-Louise. D'après le tableau de Gros. Collection de M. Moreau-Chaslon. Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}	345
Buste de Napoléon par Houdon.	348
Aux bords du Niémen. <i>Journal illustré de la campagne de Russie</i> , par Faber du Faur. Paris. Flammarion.	357
Près de la route, non loin de Pneuwa. <i>Journal illustré de la Campagne de Russie</i> , par Faber du Faur. Paris Flammarion.	361
Les enfants de Paris devant Witepsk. 200 voltigeurs du 9 ^e régiment repoussant les charges des Cosaques de la garde à la traversée de la Dwina (27 juillet 1812). Tableau d'Horace Vernet. D'après la gravure de Jazet.	365
Bivouac de Napoléon, sur la grande route de Mojaïsk à Krymskoje. <i>Journal illustré de la Campagne de Russie</i> , par Faber du Faur. Paris. Flammarion.	381
Retraite de Russie. Le maréchal Ney soutient l'arrière-garde de la Grande-Armée. Tableau de Yvon, au musée de Versailles	391
« 1814 », par Meissonnier. D'après une photographie de MM. Hauteœur et Lecadre.	431
Le maréchal Moncey, à la barrière de Clichy. Tableau d'Horace Vernet, au musée du Louvre. Gravure de Jazet.	465
Bataille de Waterloo (18 juin 1815). Peint par Steuben ; gravé par Jazet.	497

GRAVURES DANS LE TEXTE

CHAPITRE I ^{er} . — LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'EMPIRE.		Pages.
LE SACRE. — LE CAMP DE BOULOGNE. — LA TROISIÈME COALITION.	Pages.	
La France reconnaissante proclame Napoléon I ^{er} empereur des Français. Par Carle Vernet.	1	L'empereur en petit costume. Dessiné par Isabey et Percier 15
Napoléon reçoit à Saint-Cloud le sénatus-consulte qui le proclame empereur des Français (18 mai 1804). Peint par Rouget. Musée de Versailles.	3	Vue du trône de l'Empereur au palais des Tuileries. D'après Percier et Fontaine. 19
Sacre de Napoléon : Arrivée à Notre-Dame. Dessiné par Girardet.	4	Vue de Vienne, prise du Belvédère. 20
Fêtes du sacre et couronnement de LL. MM. Impériales. Vue du trône élevé dans la nef de la cathédrale de Paris, à l'instant où l'Empereur prononce le serment constitutionnel sur le livre des Évangiles. D'après un dessin et une gravure de Le Cœur.	7	
Épée du couronnement de Napoléon.	9	CHAPITRE II. — LA CAMPAGNE DE 1805.
Le pape au sacre. Dessiné par Isabey et Percier.	11	LA GRANDE ARMÉE. — ULM. — TRAFALGAR. — AUSTERLITZ. — PRESBOURG. — MORT DE PITT.
		Napoléon nommé Empereur. D'après la peinture murale d'Appiani (Milan). 21
		Vue du port et de la rade de Boulogne. Gravure du temps 23
		Mack à bout. Caricature de l'époque. 25
		Napoléon rend hommage au courage malheureux. Tableau de Debret. Musée de Versailles. 27

	Pages.		Pages.
Le maréchal Ney force le pont d'Elchingen et enlève la position de l'Abbaye. D'après l'un des bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme.....	31	Louise-Augustine-Wilhelmine-Amélie de Mecklembourg-Strélitz, reine de Prusse. D'après un dessin de Swebach.....	64
Prise d'Ulm par Napoléon (18 oct. 1805). Dessiné par Swebach, gravé par Couché fils.....	33	Frédéric-Guillaume III de Prusse. D'après un dessin de Swebach.....	65
Lecture du septième bulletin de la Grande-Armée (capitulation d'Ulm). Tableau de Louis Boilly. Phot. de Braun, Clément et Cie.....	35	Davout, duc d'Anérstaedt, prince d'Eckmühl. Peint par Gautherot.....	66
Combat de Steyer (5 nov. 1805). D'après S. Fort..	37	Le général Friant.....	67
Mortier, duc de Trévise. Peint par Larivière (1835). Gravé par Bruhierre. <i>Galerias historiques de Versailles</i>	38	Mort du prince Louis de Prusse au combat de Saalfeld (10 oct. 1806). Tableau de Desmoulins. Musée de Versailles.....	71
L'armée française marchant sur Vienne traverse le défilé de Mœlk (10 nov. 1805). Musée de Versailles.....	39	Napoléon à Iéna (14 oct. 1806). Peint par Horace Vernet. Musée de Versailles.....	73
Napoléon reçoit les clefs de la ville de Vienne. Tableau de Girodet. Musée de Versailles.....	41	Bataille d'Iéna (14 oct. 1806). Gravé par Duplessis-Bertaux.....	74
Le maréchal Ney remet aux soldats du 76 ^e de ligne leurs drapeaux retrouvés dans l'arsenal d'Inspruck. Tableau de Meynier. Musée de Versailles.	43	Le comte Charles-Étienne Gudin. D'après un dessin de M ^{me} Le Suire.....	77
Bivouac de l'armée française la veille au soir de la bataille d'Austerlitz (1 ^{er} décembre 1805). Peint par Bacler Dalbe.....	45	Entrée de S. M. l'Empereur à Berlin (28 oct. 1806). D'après un croquis lavé de Debret.....	78
Napoléon donnant l'ordre avant la bataille d'Austerlitz. Tableau de Carle Vernet. Musée de Versailles.....	46	Les Prussiens capitulent à Prentzlow (18 oct. 1806). Aquarelle de Siméon Fort. Musée de Versailles..	79
Alexandre I ^{er} , empereur de Russie. Cabinet des Estampes; Bibl. nat.....	47	Napoléon accorde à la princesse de Hatzfeld la grâce de son mari (28 oct. 1806). Peint par Boissfremont.....	81
La bataille d'Austerlitz. Dessin de Swebach, gravé par Duplessis-Bertaux.....	48	Marche précipitée de l'armée russe volant au secours des Prussiens. (Caricature de l'époque)....	83
Entrevue de François II et de Napoléon, à Austerlitz. Tableau de Prudhon. Musée du Louvre.....	51	Benningesen.....	84
Retour d'Austerlitz. Fac-similé d'une gravure bavaise de 1806.....	52	« Après vous, Sire ! » D'après Charlet.....	85
François II, empereur d'Allemagne. D'après Schiavoni; Longhi, sculpt. Cabinet des Estampes; Bibl. nat.....	53	Eylau : attaque du cimetière (7 févr. 1807). Aquarelle de Siméon Fort. Musée de Versailles.....	87
« Le VI ^e novembre an XIV, à IV heures du matin, la paix a été signée à Presbourg, entre M. de Talleyrand et MM. le prince de Lichtenstein et de Giulay. » Gravure de la collection Hennin.....	54	« On ne passe pas ! » D'après Charlet.....	88
William Pitt. D'après la peinture de W. Owen et la gravure de C. Brome.....	55	De Chasseloup-Laubat.....	91
Mort de Pitt. Caricature du temps.....	57	Le maréchal Lefebvre. D'après le tableau de Robert Lefèvre.....	93
Le prince Eugène, duc de Leuchtenberg. D'après le portrait original conservé au château d'Arenenberg.....	58	Bataille de Friedland (14 juin 1807). Peint par Horace Vernet, qui s'est inspiré d'un croquis fait d'après nature, par le grenadier Pils, père du peintre militaire bien connu.....	95
		Ney (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moskowa 1769-1815. Peint par J.-M. Langlois, gravé par Bruhierre. <i>Galerias historiques de Versailles</i>	97
		Bataille de Friedland. D'après une aquarelle de Siméon Fort.....	99
		Entrevue de Napoléon I ^{er} et de l'empereur Alexandre, à Tilsit. Tableau de Gautherot. D'après une lithographie de Lévilley.....	101

CHAPITRE III. — CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE.

CONQUÊTE DE NAPLES. — CONFÉDÉRATION DU RHIN. — QUATRIÈME COALITION. — IÉNA ET AUERSTAEDT. — CONSTANTINOPLE. — EYLAU. — FRIEDLAND. — TILSIT.

Allégorie sur les campagnes de 1805, 1806, 1807, d'après la peinture murale d'Appiani (Milan)...	60
La reine Hortense, d'après Regnault.....	61
Pauline Bonaparte, princesse Borghèse. Lithographie de Delpech d'après Robert Lefèvre; cabinet des Estampes, Bibl. nat.....	63

CHAPITRE IV. — L'EMPEREUR APRÈS TILSIT.

ADMINISTRATION ET POLITIQUE INTÉRIEURE. — ABOLITION DU TRIBUNAT. — NOBLESSE IMPÉRIALE. — UNIVERSITÉ. — LÉGISLATION. — FINANCES. — INFLUENCE FRANÇAISE.

Trophée impérial.....	102
Le Triomphe. Sculpture de Cortot. Bas-relief de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.....	105
Colonne de la Grande-Armée. Gravure de Duplessis-Bertaux.....	107
Napoléon visite les orphelins de la Légion d'Honneur. D'après une lithographie anonyme.....	109

	Pages.		Pages.
Nicolas, baron de Corvisart, premier médecin de l'Empereur. D'après Gérard. Musée de Versailles..	111	Deux soldats blessés; l'un d'eux fait manger la soupe à l'autre. Vivant-Denon, à Vienne (1809).	166
Fontanes (m ^{rs} J. L. de), grand-maitre de l'Université. D'après Delpech.....	112	Comte Molitor. Peint par H. Vernet.....	167
Tronchet. D'après la statue commandée à Roland en 1812 pour le Conseil d'État et destinée à faire pendant à la statue de Portalis, exécutée par Desseine la même année. Ces deux statues sont aujourd'hui à Versailles.....	113	Lannes, duc de Montebello. Peint par le baron Gérard.....	169
Le roi Jérôme. D'après Philippoteaux.....	115	Bataille d'Essling. D'après une aquarelle de Pasquier. Musée de Versailles.....	170
Napoléon à Dresde, donnant la constitution du grand-duché de Varsovie (22 juillet 1807). D'après le tableau de Marcellin Bacciarelli, lithographié à Dresde en 1811.....	117	L'archiduc Charles-Louis d'Autriche. D'après un dessin de M ^{lle} de Noireterre.....	171
Serment de l'Armée fait à l'empereur après la distribution des aigles au Champ-de-Mars. Tableau de David. Musée de Versailles.....	119	Le maréchal Mouton, comte de Lobau. Peint par Ary Scheffer.....	172
		Infanterie légère française; carabinier. D'après une lithographie de Charlet.....	173
CHAPITRE V. — AFFAIRES D'ESPAGNE.		Infanterie légère française; voltigeur. D'après une lithographie de Charlet.....	175
FONTAINEBLEAU. — BAYONNE. — BAYLEN. — ERFURT. — SOMO-SIERRA. — MADRID. — LES ANGLAIS DANS LA PÉNINSULE. — LA COGROGNE. — SARAGOSSE. — COMMENCEMENT DU SOULÈVEMENT DES PEUPLES.		Bataille de Wagram. Tableau d'Horace Vernet. Musée de Versailles.....	177
		Bivouac de Napoléon sur le champ de bataille de Wagram. Tableau de Roehn. Musée de Versailles.	178
		Le maréchal Marmont, duc de Raguse.....	179
		Le maréchal Oudinot. Galerie de Versailles. Peint par Robert Lefevre.....	180
		Le comte Lasalle. Peint par Gros, gravé par Leclerc.	181
		Caricatures sur l'expédition anglaise en 1809.....	182
		CHAPITRE VII. — L'EMPIRE EN 1810-1812.	
		LE DIVORCE. — DERNIERS ACCROISSEMENTS DE L'EMPIRE. — AFFAIRES RELIGIEUSES. — SUITE DE LA GUERRE D'ESPAGNE. — TORRÈS-VÉDRAS.	
Vue de Lisbonne.....	120	Figures allégoriques composées par Prud'hon pour les fêtes du mariage de Marie-Louise.....	184
L'inspection. D'après une lithographie de Raffet...	121	Napoléon; statue d'Eugène Guillaume. Ancienne collection du prince Jérôme Bonaparte. Cette statue a paru à l'Exposition universelle de 1867.....	185
Pièce relative au séjour des Français à Nuremberg. D'après une gravure allemande.....	123	Cérémonie de la remise à Braunau. Esquissé par Alex. de La Borde, retouché par Moreau.....	186
Dragons d'Espagne. Peint par Raffet, lithographié par Llanta.....	127	L'impératrice Marie-Louise. D'après Prud'hon, (Phot. de Braun, Clément et C ^{ie} , Paris).....	187
Lecture de la nouvelle de l'entrée des Français dans Madrid par le premier ministre d'Angleterre au roi Georges et à son conseil.....	131	Arrivée de Marie-Louise à Compiègne. Tableau de M ^{me} Auzou. Musée de Versailles.....	188
Bessières, duc d'Istrie d'après H. F. Riesener.....	132	Entrée de l'Empereur et de l'Impératrice dans le jardin des Tuileries le jour de la cérémonie de leur mariage, 2 avril 1810. — Dessin de Percier et Fontaine, gravure de C. Normant pour la publication officielle sur le mariage de Leurs Majestés.	191
Moncey, duc de Conegliano. Peint par Barbier Walbonne.....	135	Mariage de Napoléon et de Marie-Louise au Salon carré du Louvre. Tableau de Rouget. Musée de Versailles.....	193
Combat de Roliça, le 17 août 1808. Composés et gravés par Duplessis-Bertaux.....	137	Venise.....	194
Le maréchal Soult. Peint par J. de Laval. (Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}).....	139	Incendie de l'hôtel du prince Schwartzemberg. Facsimilé d'une gravure du temps.....	195
En Espagne, 1809. Peint par Raffet, lithographié par Llanta.....	147	Illumination de la grande cascade de Saint-Cloud, le 2 avril 1810, jour du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Dessiné et gravé par Debucourt...	197
Madrid. Le pont de Tolède.....	153	Pièce allégorique sur le mariage de l'Empereur des Français avec l'archiduchesse d'Autriche. D'après une gravure allemande.....	199
Le cheval du trompette. Par Horace Vernet.....	157	Rome. Le Quirinal.....	201
		Maret, duc de Bassano.....	202
CHAPITRE VI. — LA CINQUIÈME COALITION.		Bernadotte.....	203
L'EUROPE EN 1809. — RATISBONNE. — ESSLING. — WAGRAM. — WALCHEREN. — TRAITÉ DE VIENNE.			
Trophée impérial.....	158		
De Champagny, duc de Cadore.....	161		
Napoléon harangue les troupes bavaroises et wurtembergeoises à Abensberg (20 avril 1809). Peint par Debret.....	163		
Arrivée de S. M. l'Empereur au château de Schoenbrunn (1809). Dessiné par Al. de La Borde, gravé par Aubertin.....	165		

	Pages.
Passage du Douro, le 11 mai 1809. Composé et gravé par Couché fils.....	205
Jourdan (Jean-Baptiste, comte), maréchal de France, 1762-1833. Peint par Vien; gravé par Legris. <i>Galerie historique de Versailles</i>	206
Bataille d'Ocaña (19 nov. 1809). Tableau de Roehn.	209
Suchet, duc d'Albufera.....	210
Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.....	211
Retraite des Français vers la frontière espagnole...	212

CHAPITRE VIII. — LES LETTRES AU TEMPS DE NAPOLEON.

ÉRUDITION. — ARCHÉOLOGIE. — HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — PHILOSOPHIE. — ÉCONOMIE SOCIALE. — CRITIQUE. — POÉSIE. — THÉÂTRE. — ROMAN. — LE ROMANTISME SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

Frise d'une chambre à coucher de la Malmaison. Dessins de Percier et Fontaine.....	215
Monument de la reine Louise de Prusse, à Berlin. Sculpture de Rauch.....	217
Figures allégoriques placées sur les colonnes de la place de l'Hôtel-de-Ville à l'occasion des fêtes du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Composition de Prud'hon.....	219
Motifs décoratifs. (Même provenance que la figure précédente).....	221
Napoléon et son fils. Peint par Steuben.....	223
Le roi de Rome. D'après Lawrence. Phot. de Braun, Clément et Cie.....	225
Chateaubriand. D'après le portrait peint par Girodet. Phot. de Braun, Clément et Cie.....	229
Joseph Chénier. Portrait peint par H. Vernet.....	231
Talma. Portrait peint par Gérard.....	233
La partie d'échecs. (Cette gravure et les suivantes sont tirées de l'album. <i>Dessins de costume moderne</i> , publié à Londres par Henri Moses).....	235
La loge au théâtre.....	237
Le théâtre.....	239
La table de travail.....	244

CHAPITRE IX. — LES SCIENCES.

LA CLASSE DES SCIENCES DE L'INSTITUT. — MATHÉMATIQUES : ASTRONOMIE, GÉOMÉTRIE, ANALYSE, MÉCANIQUE. — GÉNIE CIVIL, MARITIME, MILITAIRE. — PHYSIQUE : OPTIQUE, ÉLECTRICITÉ. — CHIMIE. — ZOOLOGIE. — BOTANIQUE. — MINÉRALOGIE. — GÉOLOGIE. — MÉDECINE ET CHIRURGIE. — APPLICATION DES SCIENCES AUX ARTS.

Exposition des produits de l'industrie en 1806. Portique de l'Exposition. Gravure de Bonvalet...	249
Le piano. Cette gravure et les trois suivantes sont tirées de l'Album d'Henri Moses cité plus haut..	251
La réception.....	253
Le jeu.....	255
La mère.....	257
Georges Cuvier.....	259

	Pages.
Le comte Chaptal.....	261
La Victoire et la Renommée. Peint par F. Gérard. Musée du Louvre.....	266
L'Histoire et la Poésie. Peint par F. Gérard. Musée du Louvre.....	267
Baptême du roi de Rome dans l'église Notre-Dame, 10 juin 1811. D'après un dessin de J. Goubaud. Musée de Versailles.....	269
Firmin Didot. D'après un dessin de Girodet. Musée du Louvre.....	271

CHAPITRE X. — BEAUX-ARTS.

LES MUSÉES. — LES ÉCOLES. — LES PRIX DÉCENNAUX. — PEINTURE. — SCULPTURE. — GRAVURE. — ART INDUSTRIEL. — MUSIQUE. — ART DRAMATIQUE.

L'empereur, en voiture, accompagné d'une nombreuse escorte, passe sur le quai des Tuileries, devant le pont de la Concorde orné de statues. Dessin lavé. Coll. Hennin.....	272
Portrait de David. Peint par J.-M. Langlois. Musée du Louvre.....	273
Vivant-Denon entouré d'objets d'art. D'après une aquarelle de la collection Hennin.....	275
Combat de Minerve contre Mars. Tableau de David. Musée du Louvre.....	276
Léonidas aux Thermopyles. D'après le dessin de David. Musée du Louvre.....	277
Les Sabines. Tableau de David. Musée du Louvre.	
Portrait de M. de Nanteuil-Lanorville. Tableau de Pagnest. Musée du Louvre.....	281
Officier de chasseurs de la garde impériale chargeant. Tableau de Géricault. Musée du Louvre.....	283
Cuirassier blessé quittant le feu. D'après le tableau de Géricault, au Musée du Louvre.....	285
Un carabinier. Tableau de Géricault. Musée du Louvre.....	287
Première idée de « la Vengeance et la Justice divines poursuivant le Crime ». Dessin de Prud'hon, au Musée du Louvre.....	288
Deux amours de Prud'hon.....	289
Le fleuve de la vie. Tableau de M ^{lle} Constance Mayer.....	291
Le Déluge. Peint par Girodet-Trioson. Musée du Louvre.....	293
La chapelle Sixtine. Tableau de Ingres. Musée du Louvre.....	295
Intérieur de famille en 1806. Dessin d'Ingres. Musée du Louvre.....	296
Le sommeil d'Ossian. Dessin rehaussé de couleurs par Ingres, reproduisant sa peinture du Quirinal. Musée du Louvre.....	297
Intérieur de l'atelier de David. Peint par Cochereau. Musée du Louvre.....	299
Paysage. Tableau de De Marne. Musée du Louvre.	301
Trois médaillons de David d'Angers : Brongniart, M ^{me} Récamier et Cartellier.....	303
A la mémoire du général Desaix, mort le 25 prairial an VIII à la bataille de Marengo. Ce monument, œuvre de Moitte, fut élevé par ordre du gouvernement consulaire et se trouve à l'hospice du Mont-Saint-Bernard.....	305

	Pages.		Pages.
Dessin de la pièce de cinq francs « à l'Hercule », par Dupré.....	306	Caulaincourt (Armand de), duc de Vicence, 1772-1827. Murat. Par François Gérard. Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}	352
Promenade du roi de Rome. Vue du château de Meudon, prise du côté de la principale entrée. Gravé par Dubois.....	307	Bataille de la Moskowa. Tableau de Langlois (Jean-Charles, dit le colonel). Musée de Versailles. (C'est aussi le sujet d'un des panoramas de cet artiste).....	353
Psyché de l'impératrice Marie-Louise, exécutée par MM. Odier et Thomire sur les dessins de Prud'hon.	309	Prise de la grande redoute, à la Moskowa. Mort du général Jean-Gabriel, comte de Caulaincourt, frère cadet du duc de Vicence. D'après un dessin d'Albrecht Adam, peintre de S. A. I. le prince Eugène.....	367
Fauteuil et lavabo exécuté pour l'impératrice Marie-Louise, d'après les dessins de Prud'hon.....	310	Incendie de Moscou. Lithographié d'après le dessin de Bacler d'Albe.....	369
Berceau du roi de Rome, d'après le dessin de Prud'hon.	311	Explosion du Kremlin. Dessiné par Martinet.....	371
Berceau du roi de Rome, exécuté en vermeil, burgau et nacre par MM. Odier et Thomire, d'après les dessins de Prud'hon et Cavelier.....	313	Campagne de Russie. D'après Charlet.....	375
Détail de la voûte de la salle à manger du palais des Tuileries, d'après les dessins de Percier et Fontaine.	315	Retraite de l'armée française de Moscou, l'an 1812. Gravure allemande de l'époque. D'après le tableau du peintre allemand Klein.....	377
Portrait de Méhul.....	317	Feld-maréchal Barclay de Tolly. D'après un dessin de Shukofsky, gravé par Bollinger. Cabinet des Estampes, Bibl. Nat.....	379
Transparent placé devant le Sénat pour la fête de réception de Marie-Louise. Composition de Laffite.	319	Combat de Krasnoï (13 nov. 1815). Aquarelle de Siméon Fort. Musée de Versailles.....	383
M ^{lle} Mars. D'après le portrait de Gérard. Phot. de Braun, Clément et C ^{ie} , Paris.....	320	Le Drapeau. D'après le dessin et la gravure de Debucourt.....	385
M ^{lle} Georges (Marguerite-Joséphine Weymer, dite). D'après le portrait de Gérard. Phot. de Braun, Clément et C ^{ie} , Paris.....	321	Retraite de Russie. Tableau d'Ary Scheffer.....	387
Le roi de Rome. Dessin de Prud'hon. Phot. de Braun, Clément et C ^{ie} , Paris.....	322	Misères de la guerre (1812). Lithographie de Charlet.....	389
 CHAPITRE XI. — LE BLOCUS CONTINENTAL ET L'INDUSTRIE FRANÇAISE.			
PRINCIPES DE LA LIGUE DES NEUTRES. — TYRANNIE MARITIME DE L'ANGLETERRE. — POLITIQUE ÉCONOMIQUE ET DOUANIÈRE DE NAPOLEON. — DÉCRET DE BERLIN. — DÉCRET DE MILAN. — INDUSTRIES CHIMIQUES ET MANUFACTURIÈRES.			
Trophée impérial. D'après Isabey.....	323	 CHAPITRE XIII. — LA CAMPAGNE DE SAXE.	
Mort de Nelson à Trafalgar. Peintures décoratives de Mac-Lise au Parlement anglais.....	328	LA JEUNESSE ALLEMANDE ET LES CONSCRITS DE 1813. — LUTZEN ET BAUTZEN. — METTERNICH ET LA MÉDIATION DE L'AUTRICHE. — VITTORIA. DRESDE. — LEIPSIG.	
Suite de la gravure précédente.....	329	Le lendemain. D'après Raffet.....	394
Divers projets de descente en Angleterre. Gravure anonyme de la coll. Hennin.		Cinq cosaques d'avant-garde traversant la ville de Marienwerder. Gravure allemande du temps.....	395
Pièce satirique relative aux frères de Napoléon. Le jeu des quatre coins ou les cinq frères. Coll. Hennin.	335	Cosaque irrégulier portant des dépêches. D'après Carle Vernet.....	397
Caricatures contre l'Angleterre. Le Passé.....	337	Le feld-maréchal Charles, prince de Schwartzenberg, duc de Krumau.....	399
L'Angleterre. — Le Présent.....	339	Campagne de Saxe. Les conscrits de 1813. Peint par Raffet. Lithographié par Lianta.....	401
L'Angleterre. — L'Avenir.....	341	Vive l'Empereur! Lutzen, 1813. D'après une lithographie de Raffet.....	405
Le duc Denis Decrès, ministre de la marine et des colonies. Dessin de M ^{me} Le Suire.....	342	Antoine Drouot. Peint par Singry.....	406
Ouverture du nouveau port de Cherbourg. Dessin d'après nature par Isabey.....	343	Passage de la grande Armée sur le pont de Dresde (14 mai 1813). D'après une gravure allemande du temps.....	407
 CHAPITRE XII. — LA CAMPAGNE DE RUSSIE.			
ORIGINES DE LA GUERRE. — ALLIÉS DU CZAR ET ALLIÉS DE NAPOLEON. — TRAITÉ DE BUKAREST. — PASSAGE DU NIÉMEN. — BATAILLE DE LA MOSKOWA. — INCENDIE DE MOSCOU. — LA RETRAITE. — PASSAGE DE LA BÉRÉSINA. — FIN DE LA GRANDE ARMÉE.			
Vue de Moscou. Le Kremlin.....	349	« 1813 ». Lithographie de Raffet.....	409
		Esquisse au lavis de Raffet.....	411
		M. de Metternich.....	412
		« Serrez les rangs! » D'après une lithographie de Raffet.....	413
		Fac-simile de la dernière lettre du général Moreau à M ^{me} Moreau.....	415
		Blücher (Gebhart-Lebrecht de), prince de Wahlstatt. D'après une gravure allemande.....	421
		Les souverains alliés à la bataille de Leipzig. D'après un tableau de Kraft à Vienne.....	422

	Pages.
Le moment solennel de la bataille de Leipzig. Les souverains alliés à genoux. D'après une gravure du temps.....	423
Mort de Poniatowski au passage de l'Elster. Peint par H. Vernet.....	425
Bataille de Hanau (30 oct. 1813). Peint par H. Vernet.....	427
Cul-de-lampe. D'après Prud'hon.....	429
Augereau, duc de Castiglione.....	430
Le tombeau de Sainte-Hélène : la silhouette de Napoléon entre les saules. Tabatière historique de la collection de M. Maze; Musée Carnavalet.	431

CHAPITRE XIV. — CAMPAGNE DE FRANCE.

L'INVASION. — SITUATION POLITIQUE. — BRIENNE. — MONTMIRAIL. — MONTEREAU. — LAON. — ARCOIS-SUR-AUBE. — PARIS. — PREMIÈRE ABDICATION.

Les blessés de la garde impériale rentrant à Paris après la bataille de Montmirail; 17 février 1814. Musée de Versailles.....	433
Lazare Carnot. D'après un médaillon de David d'Angers.....	435
Caricature allemande contre Napoléon. Visage composé des cadavres des victimes de Russie et de Saxe.....	436
Bivouac de Cosaques. Peint par Carle Vernet.....	437
Campagne de France, 1814. Peint par Raffet. Lithographié par Llanta.....	441
Maréchal de France en grand costume (Claude-Victor Perrin, duc de Bellune). Peint par Gros... Étude de Ch.-L. Muller pour son tableau <i>Vive l'Empereur!</i> (30 mars 1814), qui parut à l'Exposition universelle de 1855. (Dessin au musée Wicar, à Lille).....	445
Entrée des prisonniers russes à Paris, après la bataille de Montmirail. Dessin du musée de Versailles....	447
Les bonnes nouvelles (12 février 1814). D'après une aquarelle de G. Opiz. Collection Hennin.....	449
Le Mardi gras, 22 février 1814. D'après une aquarelle de G. Opiz. Collection Hennin.....	451
Bataille de Montereau, 18 février 1814. Peint par Ch. Langlois.....	453
L'organisation de la garde nationale de Paris; février 1814. D'après une aquarelle de G. Opiz. Collection Hennin.....	455
Wellington (Arthur Wellesley, duc de). Dessin de Burney. D'après un buste du maréchal.....	457
Le cardinal Fesch, entouré du conseil de régence, lit à Marie-Louise un rapport sur un établissement de bienfaisance placé sous la protection de l'Impératrice. D'après une gravure du temps.....	459
Bivouac des Cosaques, dans les Champs-Élysées, à Paris. D'après une aquarelle de G. Opiz. (Collection Hennin).....	463
Napoléon dans son salon, à Fontainebleau. D'après le dessin du général Athalin. (Collection Hennin).	469
Mort de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. D'après le dessin et la lithographie de Tirpenne et Monthelier. (Collection Hennin).....	471
Napoléon I ^{er} , dans la cour du château de Fontai-	

L'EMPIRE.

	Pages.
nebleau, fait ses adieux à la garde et embrasse le drapeau. D'après le tableau d'Horace Vernet. Dessiné et gravé par Couché fils.....	473
Fontainebleau. Du haut en bas... ou les causes et les effets. Caricature du temps.....	477
Bordure de papier peint.....	478

CHAPITRE XV. — L'ÎLE D'ELBE ET LES CENT-JOURS.

GOUVERNEMENT DE L'ÎLE D'ELBE PAR NAPOLÉON. — RETOUR DE NAPOLÉON. — L'ACTÉ ADDITIONNEL. — WATERLOO. — LA SECONDE ABDICATION.

Waterloo (18 juin 1815). D'après une lithographie de Raffet.....	479
Descente de la statue de Napoléon de la colonne triomphale sur la place Vendôme. D'après un dessin de G. Opiz.....	481
Vue de Porto-Ferrajo. Gravure du temps.....	482
Entrée de Napoléon à Lyon, le 10 mars 1815. D'après un dessin de J.-M. Jacomin.....	485
Départ du roi, le 19 mars 1815. Dessiné par Heim, gravé par Couché fils.....	486
Retour de Bonaparte, le 20 mars 1815. D'après un dessin de Heim. Gravé par Couché fils.....	487
Journée du Champ de Mai. D'après une gravure au burin anonyme. (Coll. Hennin).....	489
« Demi-bataillon de gauche... joue ! feu ! chargez ! » Waterloo, 16 juin 1815, 6 heures du soir. D'après une lithographie de Raffet.....	491
Dernière charge des lanciers rouges à Waterloo. D'après une lithographie de Raffet.....	495
Retraite du bataillon sacré à Waterloo, 18 juin 1815. D'après une lithographie de Raffet.....	496
Entrevue de Wellington et de Blücher à la ferme de la Belle-Alliance. Peinture décorative de Mac-Lise au Parlement anglais.....	498
Suite de la gravure précédente.....	499
Cambronne; 1770-1842. Portrait de Meulnier fils, gravé par Bosselmann.....	500
Waterloo; 1815. Peint par Raffet. Lithographié par Llanta.....	501
Le champ de bataille de Waterloo. Tableau de Turner.....	503
Le soldat de Waterloo. D'après Horace Vernet....	504
« Ils grognaient et le suivaient toujours. » Lithographie de Raffet.....	505
Napoléon, le soir de Waterloo. D'après une esquisse peinte par Charlot.....	506
Le cri de Waterloo. Projet de tableau esquissé à la plume par Raffet.....	507
Vue actuelle de la plaine de Waterloo.....	509
Fouché (Joseph), duc d'Otrante (1763-1820). Dessin de M ^{lle} de Noireterre, gravé par Velyn.....	510
Talleyrand-Périgord. Tableau d'Ary-Scheffer. (Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}).....	511
Les Prussiens empêchent les députés d'entrer au Palais-Bourbon (8 juillet 1815). D'après un dessin terminé par Bovinet. (Coll. Hennin).....	512
Tabatière au petit chapeau (considérée comme emblème séditionnaire après 1815).....	513

CHAPITRE XVI. — SAINTE-HÉLÈNE.

LA CAPTIVITÉ. — LA MORT.

	Pages.
Vue de Longwood. Dessinée d'après nature (Sainte-Hélène, 1720).....	514
Embarquement de Napoléon à bord du <i>Bellérophon</i>	515
Napoléon transporté du <i>Bellérophon</i> sur le vaisseau le <i>Northumberland</i> . Gravure du temps.....	517
Sainte-Hélène. Vue de James-Town.....	518
Vue de Longwood, prise de Balcombe's cottage. D'après une gravure anglaise.....	519
La tombe de Napoléon, à Sainte-Hélène.....	520
Napoléon Bonaparte. D'après un dessin du capitaine Dodgin, du 66 ^e régiment d'infanterie anglaise; Sainte-Hélène, 1820.....	521
Les demoiselles Balcombe. Reproduction de la lithographie originale de Lœillot-Hartwig (vers 1830). Allégorie sur le rocher de Sainte-Hélène. Par Horace Vernet.....	523
5 Mai ! La prière du vieux soldat. D'après une lithographie de Charlet.....	524
Masque de Napoléon moulé le jour de sa mort par le docteur Antommarchi. (Collection de M. Germain Bapst.).....	525
Le corps de Napoléon quitte la terre d'exil à Sainte-Hélène, le 16 octobre 1840. Lithographie de Monthelier.....	527
	528

	Pages.
Funérailles de l'Empereur. Passage du cortège dans les Champs-Élysées, 15 décembre 1840. D'après un dessin de Feroggio et Girard.....	529
Le Réveil. D'après une lithographie de Raffet.....	530
La revue nocturne. D'après une lithographie de Raffet.....	531
Retour en France des cendres de Napoléon I ^{er} . Lithographie originale de De Lemud. D'après une épreuve avant toutes lettres. Collection Béraldi.....	533
Le triomphe de Napoléon. D'après Ingres. Plafond de l'Hôtel de Ville de Paris. (Phot. de Braun, Clément et C ^{ie}).....	535
La tombe de Napoléon, à Sainte-Hélène.....	537
La Résurrection de Napoléon. Statue érigée par MM. Noiset et Rude, à Fixin (Côte-d'Or).....	538
Général Bertrand.....	538
Schéma du <i>Mariage de Napoléon et de Marie-Louise</i> par Rouget.....	546
Schéma de <i>Napoléon aux Invalides distribue des croix de la Légion d'honneur</i> , par Debret.....	546
Arc de triomphe du Carrousel.....	547
Projet pour le tombeau de Napoléon I ^{er} . Composition de H. Labrousse.....	550
Bonaparte à Brienne. D'après le croquis d'un de ses condisciples.....	550
Masque de Napoléon après sa mort.....	552



1, Napoléon; 2, Marie-Louise; 3, Dastros, second vicaire de l'archevêque; 4, Cardinal Cambacérés; 5, Le cardinal Fesch; 6, Baron Lejeas, premier vicaire; 7, Cambacérés duc de Parme; 8, Montalivet; 9, Lacépède; 10, d'Arenberg; 11, Frédérique reine de Westphalie; 12, David; 13, M^{me} David; 14, M^{me} David; 15, Duchesse de Dalmatie, M^{me} Soult (dame de M^{me} Mère); 16, Baronne de Fontange (dame de M^{me} Mère). Voir p. 193, tome II : *Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*.



1, Napoléon; 2, Lacépède; 3, Lebrun, archi-trésorier; 4, Regnault de St-Jean d'Angely; 5, Berthier; 6, Cambacérés; 7, le Mamelouek Roustan; 8, Denon; 9, Muraitre, conseiller d'état, président du Tribunal de Cassation; 10, David; 11, le cardinal Fesch. Voir p. 409, tome I^{er} : *Napoléon aux Invalides distribue des croix de la Légion d'honneur*.



Arc de triomphe. Place du Carrousel à Paris, d'après l'ouvrage de L. Magno, *l'Architecture française du siècle*.

TABLE DES PORTRAITS

CONTENUES DANS LES DEUX TOMES : *BONAPARTE, L'EMPIRE*

N. B. Les indications des pages relatives à l'un ou à l'autre de ces deux tomes sont suivies des chiffres romains I ou II.

ABRANTÈS (duc d'). V. JUNOT.
 ALBUFÈRA (duc d'). V. SUCHET.
 ALEXANDRE I^{er}, empereur de Russie, 47, 69, 101, 422, II.
 ANTONIO (enfant don), 129, II.
 ARÈMBERG (d'), 193 et 546, II.
 ASTURIEN (prince des). V. FERDINAND.
 ATHALIN (chef de bataillon), 473, II.
 AUERSTÄDT (duc d'). V. DAVOUT.
 AUGEREAU (maréchal), duc de Castiglione, 430, II.
 AVRILLON (M^{lle}), 17, II.
 BACCIOCHI (Élisa Bonaparte, princesse), 13, 17, II.
 BARBÉ-MARBOIS, 387, I.
 BARCLAY DE TOLLY (feld-maréchal), 383, II.

BARRAS, 43, I.
 BASSANO (duc de). V. MARET.
 BAVIÈRE (Louis Charles Auguste, prince royal de), 163, II. (Le cavalier tête nue à la droite de Napoléon).
 BEAUHARNAIS (Eugène de), duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstedt, vice-roi d'Italie, 189, I.
 — 13, 58, II.
 BEAUHARNAIS (Hortense de). V. BONAPARTE.
 BEAUMONT (général), 376, I.
 BEAUMONT (colonel), 249, I.
 BELLARD (général), 473, II.
 BELLOY (cardinal de), archevêque de Paris, 13, II.
 BELLUNE (duc de). V. VICTOR.

BÉNÉVENT (prince de). V. TALLEYRAND.
 BENNINGSEN (général), 84, II.
 BERG (grand-duc de). V. MURAT.
 BERNADOTTE (maréchal), prince de Ponte-Corvo, 46, 203, II.
 BERTHIER (maréchal), prince de Neufchâtel, 189, 245, 343, 376, 387, 409, I.
 — 13, 46, 89, II.
 BERTHIER (Léopold, général), 376, I.
 BERTHOLLET (Louis), 151, I.
 BERTRAND (général), grand maréchal du palais, 189, I; 473, 538, II.
 BESSIÈRES (maréchal), duc d'Istrie, 245, I.
 — 13, 46, 89, 132, II.
 BIÉLINSKI, 117, II.
 BIGOT DE PRÉAMENEU, 411, I.

- BLÜCHER (feld-maréchal), 421, 498, II.
 BONAPARTE (Léotitia Ramolino), Madame-Mère, 5, I; 13, II.
 BONAPARTE (une princesse), 9, I.
 BONAPARTE (CAROLINE). V. MURAT.
 BONAPARTE (CHARLES-LOUIS), fils de Louis et d'Hortense, 17, II.
 BONAPARTE (ÉLISA). V. BACCIOCHI.
 BONAPARTE (HORTENSE DE BEAUHARNAIS, princesse Louis), reine de Hollande, 3, 17, 61, II.
 BONAPARTE (JÉRÔME), roi de Westphalie, 115, II.
 BONAPARTE (Frédérique, princesse Jérôme), reine de Westphalie, 193 et 546, II.
 BONAPARTE (JOSEPH), roi d'Espagne, 7, I.
 BONAPARTE (Joséphine Tascher de la Pagerie, M^{me} Napoléon).
 — générale Bonaparte, 47, 417, I.
 — impératrice, 3, 13, 17, 187, II.
 BONAPARTE (Julie Clary, princesse Joseph), reine d'Espagne, 17, I.
 BONAPARTE (LOUIS), roi de Hollande, 443, I.
 BONAPARTE (LUCIEN), prince de Canino, 281, I.
 BONAPARTE (NAPOLÉON), élève à Brienne, 11, 12, I.
 — lieutenant d'artillerie, 13, I.
 — général, 41, 101, 106, 189, 233, 245, 289, I.
 — premier consul, 301, 317, 331, 376, 409, 417, I.
 — empereur, 3, 13, 15, 27, 41, 46, 49, 51, 73, 78, 81, 85, 88, 89, 95, 101, 109, 117, 121, 145, 149, 163, 177, 185, 190, 193, 214, 223, 333, 348, 381, 411, 432, 473, 486, 491, 497, 506, 521, 523, 527, 535, 537, 193 et 546, II.
 BONAPARTE (Pauline). V. BORGHÈSE.
 BORGHÈSE (PAULINE-BONARTE, princesse), 12, 17, 63, II.
 BRASCHI (cardinal), 13, II.
 BRONGNIART, 303, II.
 BRUEYS (amiral), 198, I.
 BRUNE (maréchal), 305, I.
 BRUNSWICK (duc de), 279, I.
 CADORE (duc de). V. CHAMPAGNY (de).
 CADOUDAL (Georges), 361, I.
 CAMBACÉRÈS (de), duc de Parme, deuxième consul, archi-chancelier, 301, 409, I.
 — 3, 13, 193 et 546, II.
 CAMBACÉRÈS (card.), 193 et 546, II.
 CAMBRONNE (général), 500, II.
 CAMPBELL (colonel), 473, II.
 CAPRARA (cardinal), 13, II.
 CARLOS (enfant don), 129, II.
 CARLOTTA-JOQUINA, reine de Portugal, 129, II.
 CARNOT (Lazare), 376, I.
 — 435, II.
 CAROLINE BONAPARTE, reine de Naples. V. MURAT.
 CARTELLIER, 303, II.
 CASTIGLIONE (duc de). V. AUGEREAU
 CAULAINCOURT (général Armand de), duc de Vicence, 89, 352, II.
 CHAMPAGNY (de), duc de Cadore, 161, II.
 CHAPTAL, 261, II.
 CHARLES IV, roi d'Espagne, 129, II.
 CHARLES (archiduc), 171, II.
 CHASSELOUP-LAUBAT (général), 91, II.
 CHATEAUBRIAND, 229, II.
 CHÉNIER (Joseph), 231, II.
 CLARKE (général), duc de Feltre, 376, I.
 CLARY (Julie), reine d'Espagne. V. BONAPARTE.
 CLÈVES (grand-duc de). V. MURAT.
 CONGLIANO (duc de). V. MONCEY.
 CONSALVI (cardinal), 401, I.
 CONTÉ, 153, I.
 CORBINEAU (général), 473, II.
 CORTISART (baron), 111, II.
 CUVIER, 269, II.
 DALMATIE (duc de). V. SOULT.
 DASTROS (abbé), 193 et 546, II.
 DAVID (baron Louis), 409, I; 193, 273, 546, II.
 DAVID (M^{me} et M^{lle}), 193 et 546, II.
 DAVOUT (maréchal), duc d'Auërstaedt, prince d'Eckmühl, 66, 89, II.
 DAURE, ordonnateur en chef, 245, I.
 DECRÈS (duc Denis), ministre de la marine et des colonies, 342, II.
 DENON (Vivant-), 155, 409, I.
 — 275, II.
 DESAIN (général), 189, 223, 341, I.
 DESCHENNETTES (René), 239, 245, I.
 DROUOT (général), 406, 473, II.
 DUGUA (général), 189, I.
 DUGOMMIER (général), 29, I.
 DUPETIT-THOUARS (amiral), 203, I.
 DUROC, duc de Frioul, grand-maréchal du palais, 189, 376, I.
 — 13, 149, II.
 DUVIVIER (colonel), 249, I.
 DZIALYNSKI, 117, II.
 ECKMÜHL (prince d'). V. DAVOUT.
 ELCHINGEN (duc d'). V. NEY.
 ELISA (princesse). V. BACCIOCHI.
 ENGHEN (duc d'), 440, I.
 ESSLING (prince d'). V. MASSÉNA.
 ÉTRUNIE (roi d'). V. LOUIS.
 EUGÈNE (prince). V. BEAUHARNAIS.
 FAIN, 473, II.
 FELTRE (duc de). V. CLARKE.
 FERDINAND, prince des Asturies, plus tard Ferdinand VII, 129, II.
 FESCH (cardinal), 409, I.
 — 13, 459, 546, II.
 FONTANES (marquis de), 112, II.
 FONTANGES (M^{me} de), dame de M^{me} Mère, 193 et 546, II.
 FORTI (lieutenant), 473, II.
 FRANÇOIS II, empereur d'Autriche, 51, 53, 422, II.
 FRANÇOIS DE PAULE (enfant), 129, II.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, 65, 68, 422, II.
 FRÉDÉRIQUE (reine de Westphalie), V. BONAPARTE (JÉRÔME).
 FREGEVILLE (général), 376, I.
 FRÈRE (chef de brigade), 376, I.
 FRIANT (général), 67, II.
 FRIOUL (duc de). V. DUROC.
 FOUCHÉ, duc d'Otrante, 510, II.
 GAËTE (duc de). V. GAUDIN.
 GAUDIN, duc de Gaëte, 307, I.
 GEORGES (Marguerite-Joséphine Weymer, dite M^{lle}), 321, II.
 GODOÏ, prince de la Paix, 125, II.
 GOURGAUD (général), 473, II.
 GOUVION SAINT-CYR (maréchal), 211, II.
 GRASSINI (Joséphine), 17, I.
 GUDIN (général comte), 77, II.
 GUTAKOWSKI, 117, II.
 HATZFELD (princesse de), 81, II.
 HAÛY (René-Just), 421, II.
 HOCHÉ (général), 274, I.
 HORTENSE (reine). V. BONAPARTE.
 ISTRIE (duc d'). V. BESSIÈRES.
 JÉRÔME, roi de Westphalie. V. BONAPARTE.
 JOMARD (François), 157, I.
 JOSEPH, roi d'Espagne. V. BONAPARTE.
 JOSÉPHINE (impératrice). V. BONAPARTE.
 JOUBERT (général), 107, I.
 JOURDAN (maréchal), 206, II.
 JUNOT (général), duc d'Abrantès, 37, 189, 376, I.
 — 13, II.
 KELLER (général), 473, II.
 KELLERMANN (maréchal), duc de Valmy, 447, I.
 KULMAINE (général), 77, I.
 KLÉBER (général), 373, I.
 LACÉPÈDE, 409, I; 193 et 546, II.
 LACUÉE (général), 376, I.
 LA FAYETTE (général), 129, I.
 LANNES (maréchal), duc de Montebello, 169, II.
 LARREY (baron), 173, I.

- LASSALLE (général comte), 189, I.
— 181, II.
- LEBRUN, troisième consul, 301, 409, I;
3, 546, II.
- LEBRUN (général), 376, I.
- LEBRUN, duc de Plaisance archi-trésorier, 13, II.
- LEFEBVRE (maréchal), duc de Dantzig, 93, II.
- LEJEAS (abbé), 546, II.
- LEMAROIS (général), 376, I.
- LAURISTON (général Lav de), 376, I.
- LAVALETTE (comtesse de), 17, II.
- LETURE (adj.-général), 249, I.
- LOBAU (comte de), V. MOUTON.
- LETITIA RAMOLINO. V. BONAPARTE.
- LOUIS XVIII, roi de France, 486, II.
- LOUIS, roi de Hollande. V. BONAPARTE.
- LOUIS DE PARME, roi d'Étrurie, 129, II.
- LOUISE, reine de Prusse, 64, 68, II.
- LUCIEN, prince de Canino. V. BONAPARTE.
- LUSZCZEWSKI, 117, II.
- MACDONALD (maréchal), duc de Tarente, 347, 376, I.
- MARER, duc de Bassano, 172, 202, 473, II.
- MARIA-ISABELLE (infante), 129, II.
- MARIA-JOSEFA, sœur aînée de Charles IV d'Espagne, 129, II.
- MARIE-ANTOINETTE, princesse des Asturies, 129, II.
- MARIE-LOUISE (impératrice), 189, 190, 193, 459, 193 et 546, II.
- MARIE-LOUISE DE PARME, reine d'Espagne, 129, II.
- MARMONT (maréchal), duc de Raguse, 376, I.
— 179, II.
- MARS (M^{lle}), 320, II.
- MASCLÉT, chirurgien, 245, I.
- MASSÉNA (maréchal), duc de Rivoli, prince d'Essling, 329, I.
- MÉHUL, 317, II.
- MÉLAS (général), 343, I.
- METTERNICH (prince de), 412, II.
- MOLITOR (maréchal comte), 167, II.
- MOLLIER (Nic.-François), 415, I.
- MONCEY (maréchal), duc de Conegliano, 13, 135, 465, II.
- MONGE (Gaspard), 151, I.
- MONTALIVET, 193 et 546, II.
- MONTIBELLO (duc de). V. LANNES.
- MONTESCUY (général), 376, I.
- MOREAU (général), 351, I.
- MORTIER (maréchal), duc de Trévise, 376, I.
— 138, II.
- MOSKOWA (prince de la). — V. NEY.
- MOUTON (maréchal), comte de Lobau, 172, II.
- MURACHE, conseiller d'État, président de la cour de Cassation, 409, I; 546, II.
- MURAT, grand-duc de Berg et de Clèves, roi de Naples, 189, 249, 376, II.
— 13, 46, 73, 89, 352, 381, II.
- MURAT (Caroline Bonaparte, M^{me}), reine de Naples, 3, 13, 17, 133, II.
- MURAT (Achille), 132, II.
- MURAT (Letitia-Joseph), 132, II.
- MURAT (Louise-Julie), 132, II.
- MURAT (Lucien), 132, II.
- MUSTAPHA, 249, I.
- NANSOUTY (général), 95, II.
- NANTEUIL-LANORVILLE (de), 281, II.
- NAPOLÉON. V. BONAPARTE.
- NELSON (amiral), 199, I; 328, II.
- NEUFCHÂTEL (prince de). V. BERTHIER.
- NEY (maréchal), duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, 43, 95, 97, 389, II.
- OVERKAMPF, 333, II.
- ORNANO (général), 473, II.
- OTRANTE (duc d'). V. FOUCHÉ.
- OUÏNOT (maréchal), duc de Reggio, 95, 180, II.
- PAIX (prince de la). V. GODOÏ.
- PAOLI (Pascal), 3, I.
- PARME (duc de). V. CAMBACÉRÈS.
- PAUL I^{er}, empereur de Russie, 361, I.
- PAULINE (princesse). V. BORGHÈSE.
- PERCY (baron), chirurgien, 89, II.
- PÉRIGNON (maréchal), 449, I.
- PETIT, 473, II.
- PIE VI, 263, I.
- PIE VII, 397, 399, 401, I.
— 11, 13, II.
- PITT (William), 55, II.
- PLAISANCE (duc de), V. LEBRUN.
- PONIAŃSKI (maréchal), 425, II.
- PORTALIS (comte de), 413, II.
- POTOCKI, 117, II.
- RAGUSE (duc de). V. MARMONT.
- RAMOLINO (Letitia), V. BONAPARTE.
- RAPP (général), 376, I.
— 49, II.
- RÉCAMIER (M^{me}), 302, II.
- REGGIO (duc de). V. OUÏNOT.
- REGNAULT DE ST-JEAN D'ANGELY, 409, I; 546, II.
- REPIN (prince), 49, II.
- RIVIÈRE (aide-de-camp), 376, I.
- RIVOLI (duc de). V. MASSÉNA.
- ROGER-DUCOS, 297, I.
- ROME (roi de), 223, 225, 322, 459, II.
- ROUSTAN, mameluck de l'Empereur, 376, 409, I.
- ROVIGO (duc de). V. SAVARY.
- SAVARY (général), duc de Rovigo, 376, 439, I.
- SCHOUWALOFF (général), 473, II.
- SCHWARTZENBERG (Charles, prince de), 399, II.
- SÉBASTIANI (maréchal comte), 437, I.
- SÉRURIER (maréchal), 451, I.
— 13, II.
- SÉVENNE (les frères), 147, I.
- SIÈYÈS, 295, I.
- SOBOLENSKI, 117, II.
- SOULT (maréchal), duc de Dalmatie, 89, 139, II.
- SOULT (M^{me}), duchesse de Dalmatie, dame de M^{me} Mère, 193 et 546, II.
- STAEL (M^{me} de), 19, I.
- STAN, 117, II.
- SUCHET (maréchal), duc d'Albuféra, 210, II.
- SULKOWSKI, 189, I.
- TALLEYRAND (DE), prince de Bénévent, 13, 117, 511, II.
- TALMA, 233, II.
- TARENTE (duc de). V. MACDONALD.
- TIPPOU-SAHIB, 231, I.
- TOURNÉ (général), 376, I.
- TOUSSAINT-LOUVETURE, 431, I.
- TRÉVISE (duc de), V. MORTIER.
- TRONCHET, 113, II.
- VALMY (duc de). V. KELLERMANN.
- VICENCE (duc de). V. CAULAINCOURT.
- VICTOR PERRIN (maréchal), duc de Bellune, 443, II.
- VILLERS, chirurgien, 376, I.
- VINCENT (de), 145, II.
- VISCONTI (princesse), 15, I.
- VIVANT-DENON. V. DENON.
- WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de), 457, 498, II.
- WEYMER. V. GEORGES (M^{me}).
- WYBICKI, 117, II.



Projet pour le tombeau de Napoléon I^{er}. Composition de H. Labrousse.

CARTES ET PLANS

	Pages.		Pages.
Carte pour l'histoire des campagnes d'Allemagne et de Pologne, 1800, 1805, 1806, 1807, 1809, 1813...	29	Plan de la bataille de Borodino ou de la Moskova..	353
Plan de la bataille d'Austerlitz.....	44	Plan de la bataille de Dresde.....	417
Carte générale des affaires d'Iéna et d'Avërstaedt.	72	Plan de la bataille de Leipzig, dite <i>bataille des nations</i>	419
Plan de la bataille de Friedland.....	94	Carte de la campagne de France.....	439
Carte du bassin de l'Èbre.....	128	Carte indiquant la marche de Napoléon sur Paris en 1815.....	483
Bataille de Wagram.....	176	Carte générale de la campagne de 1815.....	490
Lignes de défense de Torrès-Védras.....	207	Plan de la bataille de Waterloo.....	493
Carte de la campagne de Russie.....	352		



Portrait de Bonaparte fait aux deux crayons par un de ses condisciples à l'école de Brienne. On lit à droite : *Mio caro amico Buonaparte. Pontornini del. 1785. Tournone.*



LISTE ALPHABÉTIQUE DES PEINTRES, GRAVEURS, ETC.	Pages. VII
CHAPITRE I ^{er} . — LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'EMPIRE.	1
Le Sacre. — Le camp de Boulogne. — La troisième coalition.	
CHAPITRE II. — LA CAMPAGNE DE 1805.	21
La grande armée. — Ulm. — Trafalgar. — Austerlitz. — Presbourg. — Mort de Pitt.	
CHAPITRE III. — CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE.	60
Conquête de Naples. — Confédération du Rhin. — Quatrième coalition. — Iéna et Auërstaedt. — Constantinople. — Eylau. — Friedland. — Tilsit.	
CHAPITRE IV. — L'EMPIRE APRÈS TILSIT.	102
Administration et politique intérieure. — Abolition du Tribunat. — Noblesse impériale. — Université. — Législation. — Finances. — Influence française.	
CHAPITRE V. — AFFAIRES D'ESPAGNE.	120
Fontainebleau. — Bayonne. — Baylen. — Erfurt. — Somo-Sierra. — Madrid. — Les Anglais dans la Péninsule. — La Corogne. — Saragosse. — Commencement du soulè- vement des peuples.	
CHAPITRE VI. — LA CINQUIÈME COALITION.	160
L'Europe en 1809. — Ratisbonne. — Essling. — Wagram. — Walcheren. — Traité de Vienne.	
CHAPITRE VII. — L'EMPIRE EN 1810-1812.	186
Le divorce. — Derniers accroissements de l'Empire. — Affaires religieuses. — Suite de la guerre d'Espagne. — Torrès-Védras.	
CHAPITRE VIII. — LES LETTRES AU TEMPS DE NAPOLÉON.	216
Érudition. — Archéologie. — Histoire. — Géographie. — Philosophie. — Économie sociale. — Critique. — Poésie. — Théâtre. — Le Romantisme sous le Consulat et l'Empire.	
CHAPITRE IX. — LES SCIENCES.	249
La classe des sciences de l'Institut. — Mathématiques : Astronomie, Géométrie, Analyse, Mécanique. — Génie civil, maritime, militaire. — Physique : Optique, Électricité. — Chimie. — Zoologie. — Botanique. — Minéralogie. — Géologie. — Médecine et Chirurgie. — Application des sciences aux arts.	

	Pages.
CHAPITRE X. — BEAUX-ARTS.	272
Les musées. — Les écoles. — Les prix décennaux. — Peinture. — Sculpture. — Gravure. — Art industriel. — Musique. — Art dramatique.	
CHAPITRE XI. — LE BLOCUS CONTINENTAL ET L'INDUSTRIE FRANÇAISE.	323
Principes de la Ligue des Neutres. — Tyrannie maritime de l'Angleterre. — Politique économique et douanière de Napoléon. — Décret de Berlin. — Décret de Milan. — Industries chimiques et manufacturières.	
CHAPITRE XII. — LA CAMPAGNE DE RUSSIE.	349
Origine de la guerre. — Alliés du czar et alliés de Napoléon. — Traité de Bukarest. — Passage du Niémen. — Bataille de la Moskova. — Incendie de Moscou. — La retraite. — Passage de la Bérésina. — Fin de la Grande Armée.	
CHAPITRE XIII. — CAMPAGNE DE SAXE.	394
La jeunesse allemande et les conscrits de 1813. — Lutzen et Bautzen. — Metternich et la médiation de l'Autriche. — Dresde. — Vittoria. — Leipzig.	
CHAPITRE XIV. — CAMPAGNE DE FRANCE.	433
L'Invasion. — Situation politique. — Brienne. — Montmirail. — Montereau. — Laon. — Arcis-sur-Aube. — Paris. — Première abdication.	
CHAPITRE XV. — L'ILE D'ELBE ET LES CENT-JOURS.	479
Gouvernement de l'île d'Elbe par Napoléon. — Retour de Napoléon. — L'acte additionnel. — Waterloo. — La seconde abdication.	
CHAPITRE XVI. — SAINTE-HÉLÈNE.	514
La captivité. — La mort.	
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	539
TABLE DES PORTRAITS CONTENUS DANS LE PREMIER ET LE SECOND VOLUME.	547
TABLE DES MATIÈRES.	551



Masque de Napoléon après sa mort; d'après une miniature d'Hervet. Tabatière historique de la coll. de M. Maze.

ERRATA ET ADDENDA

TOME I

P. 67, titre courant, *au lieu de* THERASCO, *lire* CHERASCO.

P. 119, ligne 7, *au lieu de* l'abbé Congnet, *lire* Cognet.

P. 227. Les Anglais viennent de découvrir dans l'île de Philæ (mars 1896) une inscription analogue à notre inscription française et qui rappelle le passage dans la région d'une armée romaine, sous le commandement du chevalier Cornélius Gallus, le premier gouverneur romain de l'Égypte, l'ami de Virgile. L'inscription est trilingue (latin, grec, démotique).

P. 352. Sur le rôle de Napoléon en Toscane voir : Paul Marmottan, le *Royaume d'Étrurie*, in-8°, 1896, qui a paru trop tard pour que nous puissions en profiter.

P. 374. C'est à tort que, d'après Thiers, nous avons accusé Poussielgue d'avoir calomnié Bonaparte. Il résulte de l'opuscule, *Lettre de M. Poussielgue, ancien administrateur général des finances d'Égypte... à M. Thiers...* Paris, 1845, in-8°, que jamais Poussielgue « n'a écrit, ni pensé » que Bonaparte avait emporté d'Égypte deux millions puisés indûment dans la caisse de l'armée. Toute la solde était arriérée, dit-il, et il ajoute que le général en chef ne prit comme paiement de ses appointements que quelques bijoux : un collier de perles fines et un diamant dans une boîte de cristal. Si, sur les autres points, les appréciations de Poussielgue sont, à notre avis, fort discutables, leur sincérité ne paraît pas douteuse.

P. 375. Nous venons de trouver dans des papiers de famille un document qui est une preuve de plus de l'importance que les Cophtes avaient pris en Égypte pendant les trois années de la domination française et des efforts qu'ils faisaient pour se rendre dignes du nouveau rôle que les Français avaient voulu leur donner. C'est une lettre adressée au chef d'escadrons Clément (depuis baron de l'Empire et maréchal de camp), par le chef de la légion Cophte. Elle est datée des derniers temps de l'occupation. Elle témoigne des espérances que conservaient encore les chrétiens d'Égypte, de la sympathie profonde qu'ils gardaient à la France et de l'esprit militaire qu'ils avaient acquis au contact de nos soldats. La légion cophte avait son secrétariat organisé à l'européenne, ses papiers à en-tête imprimée. Au haut de la feuille, on voit une gravure représentant un cénotaphe entre deux torches funèbres avec ces mots en français : *aux Mânes de Desaix*.

P. 385, dernière ligne, *au lieu de* au quatorzième siècle, *lire* au dix-huitième siècle.

TOME II

P. 73, à la note ligne 1, *au lieu de* de Landgrefenberg, *lire* le Landgrafenberg.

P. 129, note 6, *au lieu de* l'infante Mona-Isabelle, *lire* Maria.

P. 161, à la note : de Chouans *au lieu de* Chouan.

P. 165, note 2, dernière ligne, *au lieu de* style grave, *lire* style vague.

P. 207, titre courant, WELLINGTON *au lieu de* VELLINGTON.

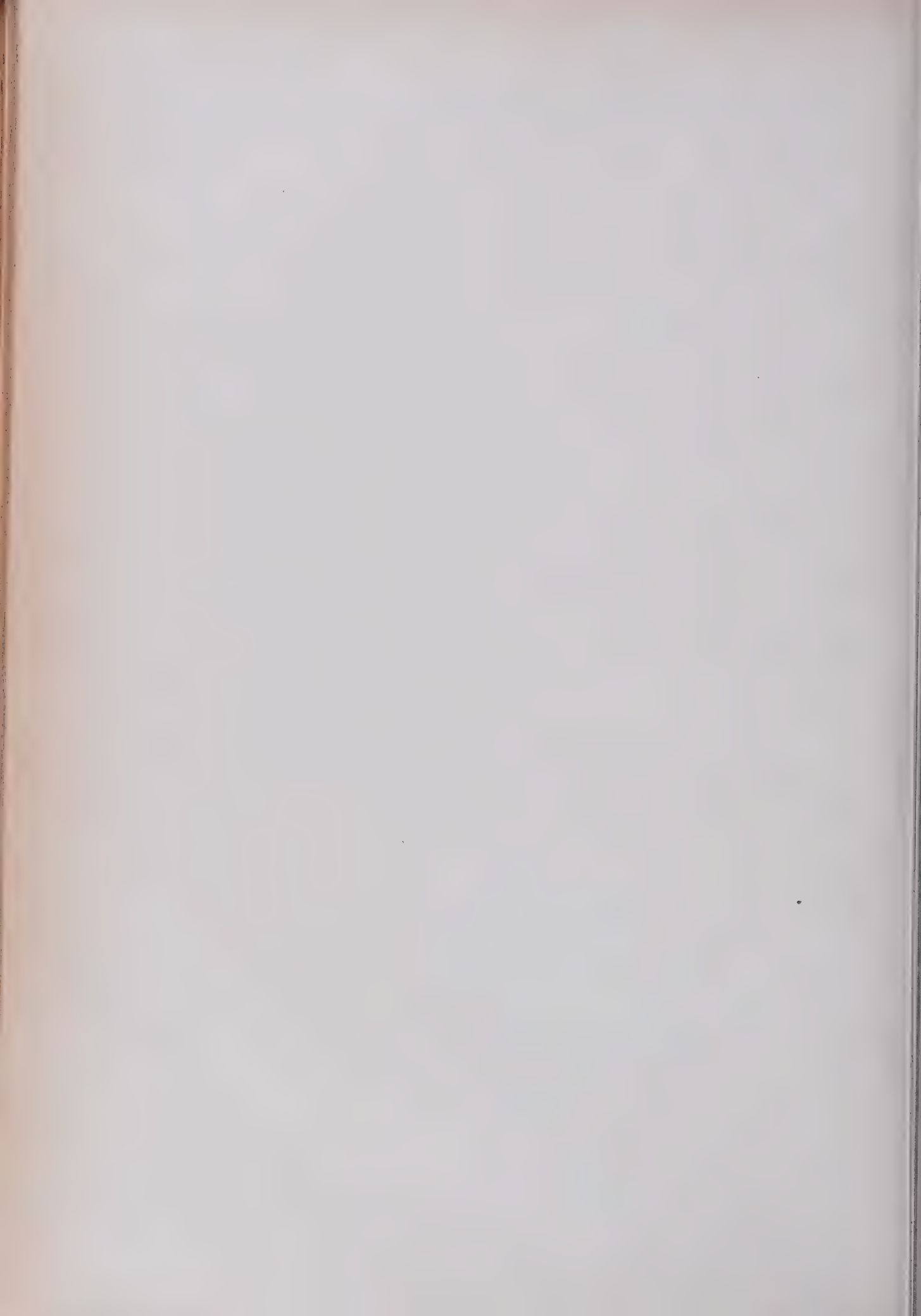
P. 256 ligne 12, *au lieu d'*étendus *lire* étudiés. — Note 1, dernière ligne, *au lieu de* A. Bouchot, *lire* Henri Bouchot.

P. 343, titre courant, ÉTAT COMPARÉ *au lieu de* ÉTAT COMPOSÉ.

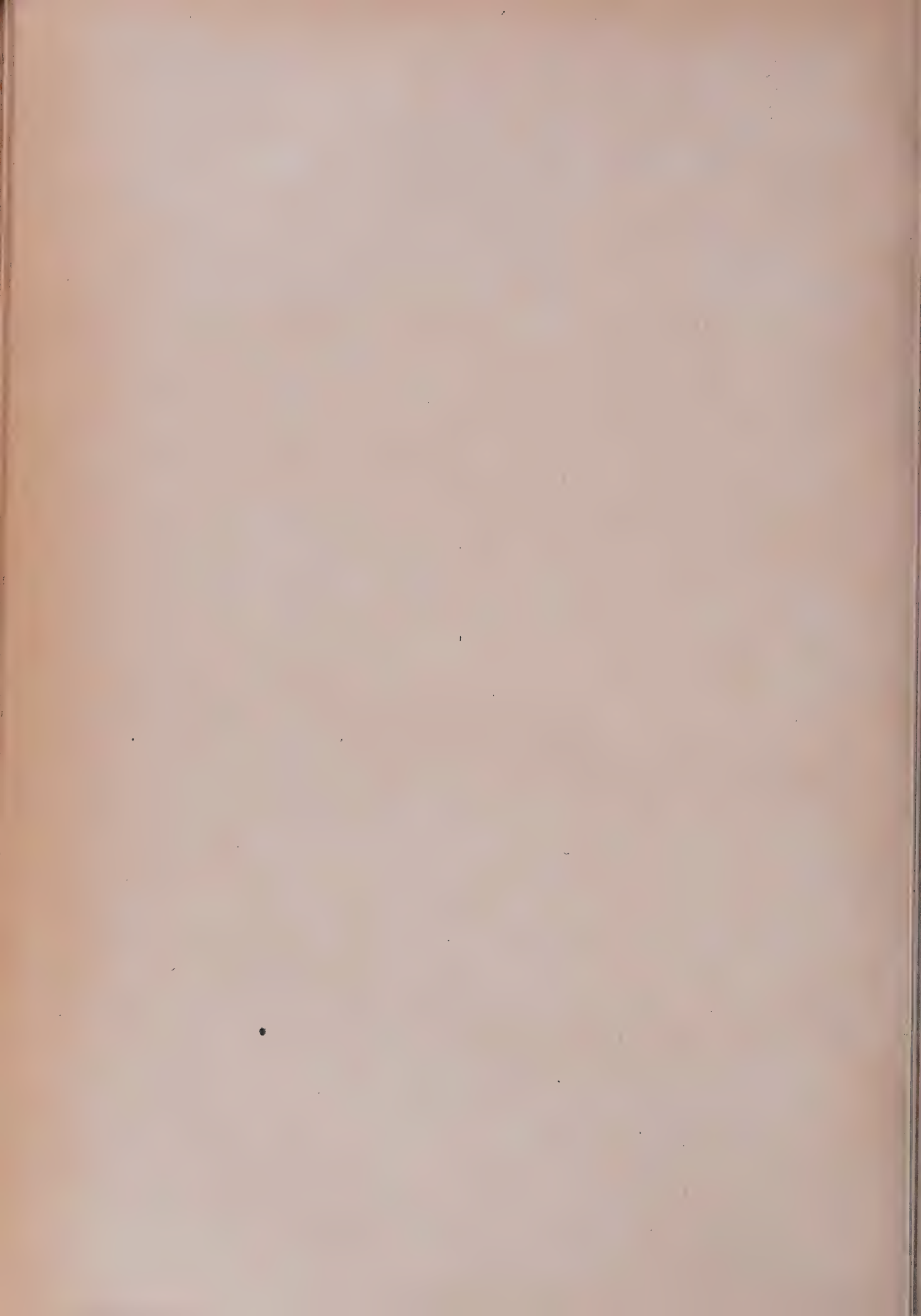
P. 376, note 1, après, histoire générale supprimer *et*.

P. 408, note, après Torrès Védras, ajouter le mot *succès* dont etc.









54910

DATE DUE



DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
Q DC203 .P51 1896 v.2
Peyre, Roger/Napoléon et son temps ...



3 3645 00082925 2

DC203 .P49 .1896

v.2

Peyre, Roger Raymond, 1848-
Napoleon et son temps ...

1910

Dominican College Library
San Rafael, California

 S0-BLB-954

